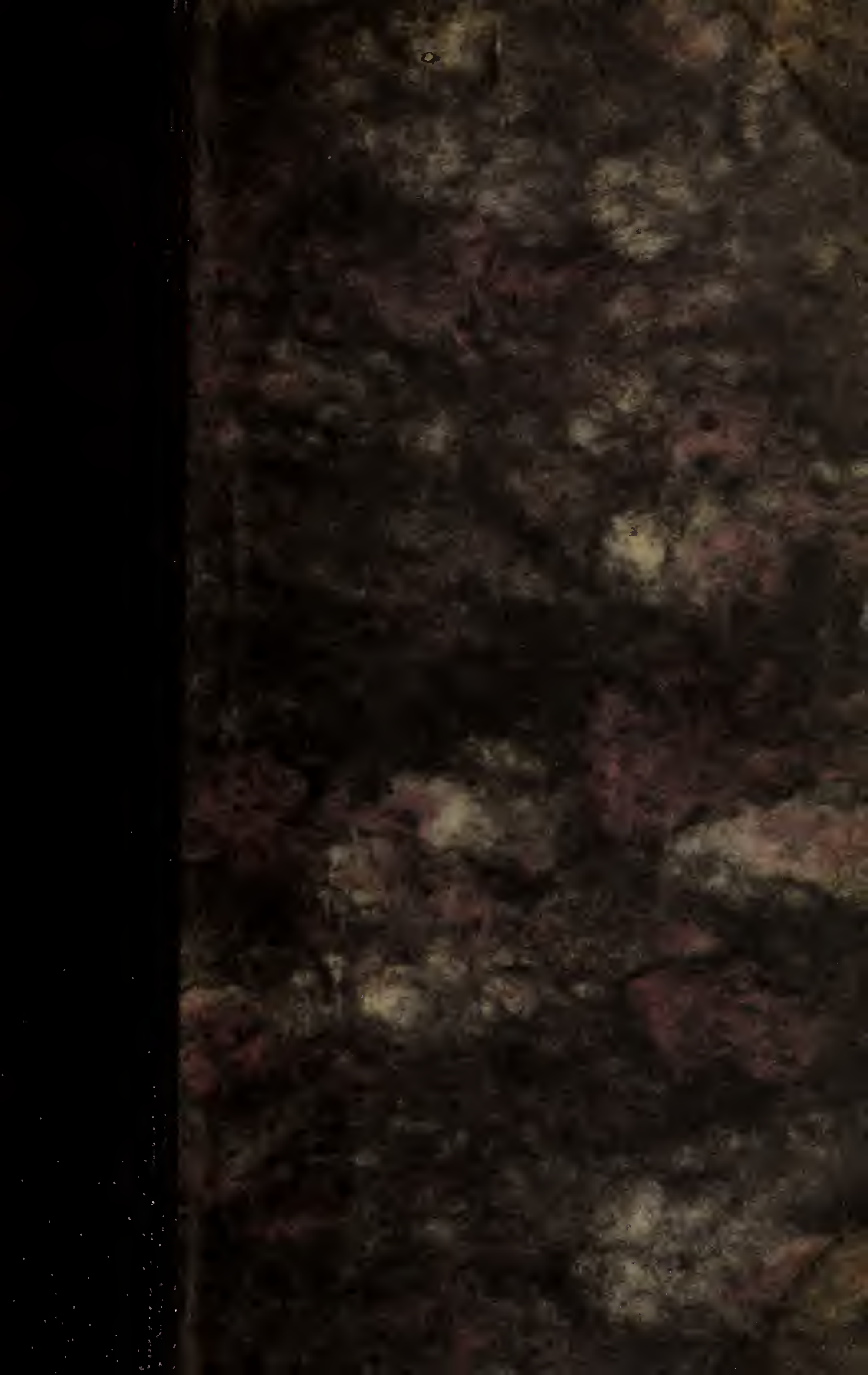
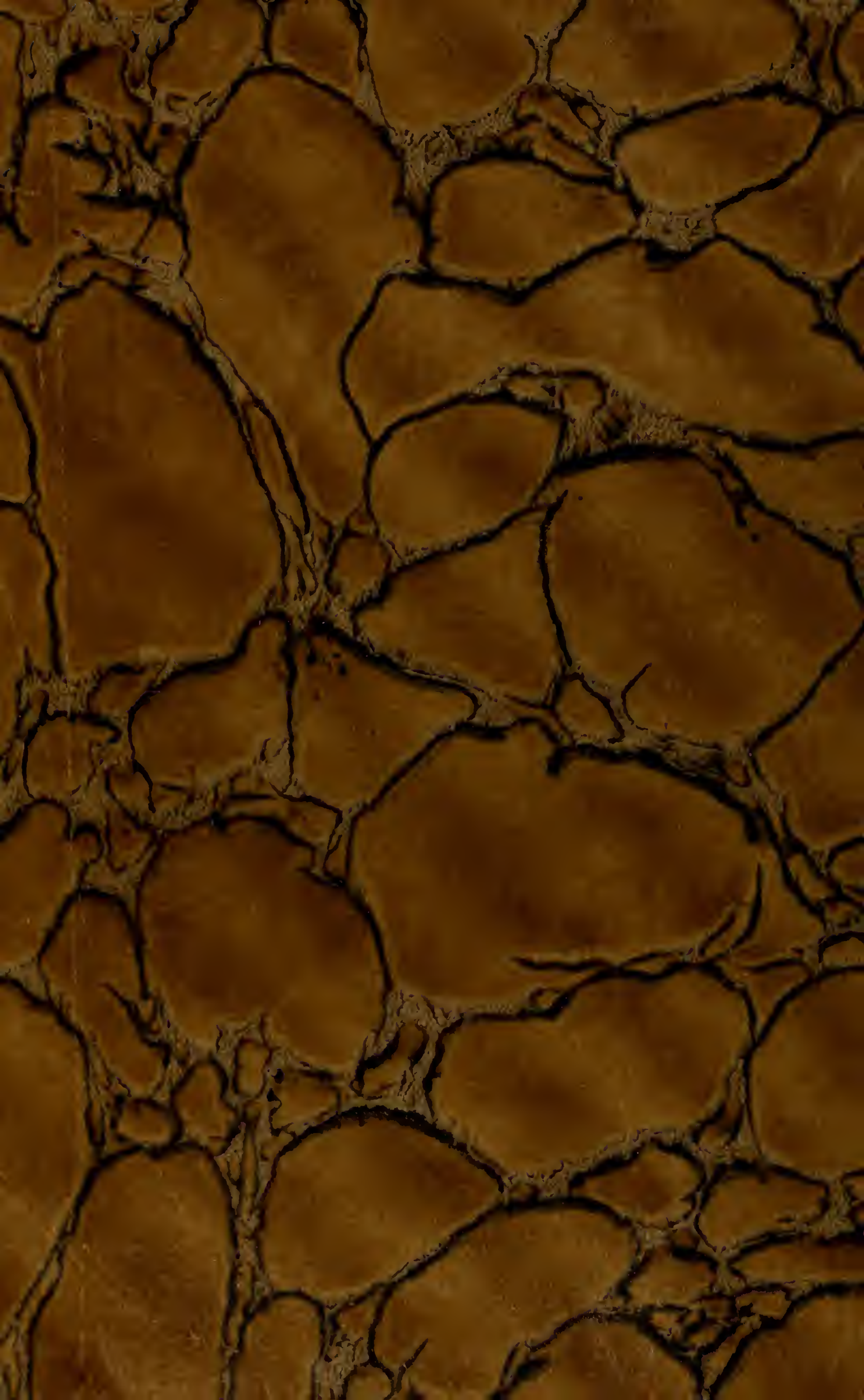
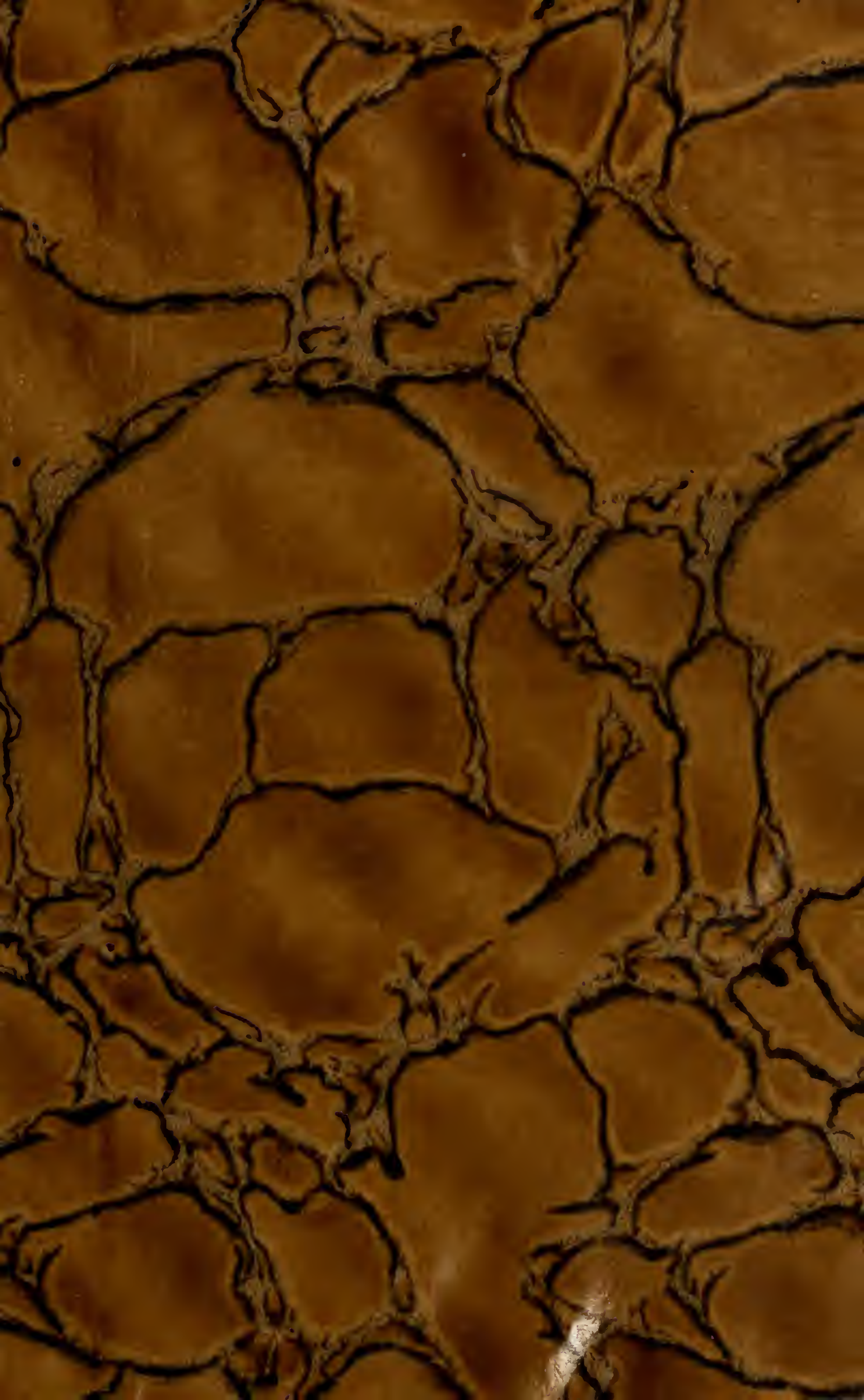







85

ŒUVRES

DE M. LE COMTE

DE MONTALEMBERT

L'UN DES QUARANTE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

TOME SIXIÈME

ART ET LITTÉRATURE

Paris. — Imp. de P.-A. Bourdier et Cⁱᵉ, rue Mazarine, 30.

MÉLANGES

D'ART

ET DE

LITTÉRATURE

PAR M. LE COMTE

[Charles Forbes René de Tryon] Comte de

DE MONTALEMBERT

L'UN DES QUARANTE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Qualis ab incepto.

PARIS

JACQUES LECOFFRE ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE DU VIEUX-COLOMBIER, 29

1861

PREMIÈRE PARTIE

ART

DU VANDALISME

ET

DU CATHOLICISME

DANS L'ART

AVANT-PROPOS DE L'ÉDITION DE 1856

En résumant sous ce titre : *Du vandalisme et du catholicisme dans l'art*, divers écrits et discours qui ont été livrés au public, de 1833 à 1848, on n'a pas la prétention de croire que ces essais soient dignes d'une grande publicité. On ne se figure pas surtout y avoir résumé toutes les règles, ou résolu tous les problèmes qui constituent l'art religieux. Mais en présence de l'immense révolution qui s'est opérée de notre vivant dans les idées du clergé et des fidèles sur tout ce qui touche à la liturgie, à l'art, à l'archéologie, à l'histoire, il a paru curieux et utile de constater quels efforts il a fallu pour effectuer cette transformation, et quelles difficultés l'on rencontrait au point de départ. Aujourd'hui l'œuvre est consommée, la théorie de l'art religieux est rétablie sur ses véritables bases, et tous les jours de généreux et salutaires efforts sont tentés pour en réaliser la pratique.

Comme on l'a dit ailleurs : « C'est une nouvelle renaissance qui s'opère sous nos yeux, renaissance qui est la contre-partie de celle du quinzième et du seizième siècles... Elle est manifeste dans l'art, comme dans la littérature, comme dans l'histoire, comme dans la société entière. On se plaît à la nier, à la combattre. On critique telle construction, tel livre, telle tentative avortée, telle exagération puérile. On a raison dans le détail, on se trompe sur l'ensemble. Les échecs partiels, la fausse direction, les excès, les ridicules, ne changent rien au résultat général. Quoi qu'on fasse, la marée

monte, le flot marche. On ne sait pas, on ne voit pas bien ce qu'il gagne. Dans ses mouvements réguliers, mais intermittents, il semble reculer autant qu'avancer; et cependant chaque jour il fait sa conquête imperceptible, et chaque jour le rapproche du but fixé par l'éternelle sagesse et l'éternelle justice [1]. »

Ce qu'il importe de ne pas oublier, et ce que démontreraient au besoin les pages qu'on va lire, c'est que cette rénovation de la science et de l'art catholique n'a été le fait d'aucun pouvoir, d'aucun prince, d'aucun pontife même. Elle est sortie spontanément de l'effort indépendant et désintéressé de quelques gens de cœur, pendant ces belles années de paix et de liberté qui ont signalé la régénération religieuse de la France, qui l'ont initiée à tous les genres de progrès, et dont les luttes fécondes et généreuses ont fait éclore toutes ces œuvres de foi, de dévouement et de charité, qui sont l'honneur et la consolation du temps actuel.

15 mars 1856.

[1] *Des Intérêts catholiques au dix-neuvième siècle*, 3e édit., p. 37.

AVANT-PROPOS DE L'ÉDITION DE 1839

Dans l'absence à peu près complète d'ouvrages propres à servir de guide aux personnes qui sont attirées vers l'étude des monuments de l'art chrétien, on a cru pouvoir, sans trop de présomption, recueillir divers fragments dictés par l'amour de ces trésors de l'antique foi, le désir de les conserver, et l'espoir de les voir un jour inspirer des œuvres qui renoueront la chaîne des bonnes et saintes traditions. Loin de nous la pensée d'avoir voulu combler, même en partie, la lacune si déplorable que laisse, dans notre éducation religieuse, historique et littéraire, le manque de traités complets sur les diverses branches de l'esthétique chrétienne. Notre seule ambition est de pouvoir offrir quelques idées catholiques et quelques faits nouveaux, résultant d'études assez approfondies sur ces objets, aux membres du clergé qui pourront se trouver chargés de la conservation ou de la construction d'édifices religieux, comme aussi aux jeunes gens qui manqueraient d'occasion pour s'instruire dans les contrées ou les livres de l'étranger.

Ayant longtemps éprouvé le besoin de quelques indications spéciales sur les produits de l'art, inspirés par la pensée catholique, dans le pays qui est le but de la plupart des voyageurs, nous avons en outre dressé, d'après nos observations personnelles, un tableau des principales œuvres des peintres italiens qui ont devancé ou combattu l'envahissement du paganisme dans l'art et dans la société, commencé sous Laurent de Médicis, et achevé sous Louis XIV.

I

DU VANDALISME EN FRANCE

LETTRE A M. VICTOR HUGO [1]

Vous devez me permettre, Monsieur, de mettre sous la protection de votre nom mes insignifiants efforts en faveur d'une cause dont vous avez fait depuis longtemps la vôtre. Comment, en effet, s'occuper de notre art national, de nos monuments historiques, des sublimes débris de notre passé, sans songer tout d'abord à vous, qui, le premier en France, vous êtes constitué le champion de cette cause? Vous êtes descendu encore enfant dans l'arène pour elle, et depuis quatorze ans, depuis votre ode sur la *Bande noire* jusqu'aux pages indignées qui ont marqué d'un ineffaçable ridicule le vandalisme officiel et municipal de nos jours [2], vous avez lutté pour elle sans fléchir; vous l'avez prise toute petite, et elle a grandi entre vos mains; vous l'avez parée de votre talent, et dotée de votre popularité. La voilà qui prend aujourjourd'hui son essor; la voilà qui fait battre une foule de jeunes et nobles cœurs; la voilà qui s'intronise dans toutes les véritables intelligences d'artistes. Si la victoire lui reste un jour, vous ne serez point oublié, Monsieur, votre mé-

[1] Insérée dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er mars 1833.

[2] Voyez, dans la livraison du 1er mars 1832 de la *Revue des Deux Mondes* l'article intitulé : *Guerre aux démolisseurs*.

moire sera toujours bénie par ceux qui ont voué un culte à l'histoire et aux souvenirs de la patrie; et la postérité inscrira parmi vos plus belles gloires celle d'avoir le premier déployé un drapeau qui pût rallier toutes les âmes jalouses de sauver les monuments de l'ancienne France.

Vous ne voulez pas combattre seul, je le sais; vous ne dédaignez aucun auxiliaire; vous ne demandez pas mieux, dans cette œuvre grande et sainte, que de vous associer les plus obscurs, les plus maladroits travailleurs : vous ne demandez que de l'indignation contre les barbares, de l'amour pour le passé. Je me présente à vous avec ces deux conditions. Des voyages entrepris dans un but tout à fait étranger à l'art m'ont fait découvrir des attentats contre lui dont je frémis encore, et que j'ai hâte de livrer à la publicité. En ce qui touche à l'art, je n'ai la prétention de rien savoir, je n'ai que celle de beaucoup aimer. J'ai pour l'architecture du moyen âge une passion ancienne et profonde : passion malheureuse, car, comme vous le savez mieux que personne, elle est féconde en souffrances et en mécomptes; passion toujours croissante, parce que plus on étudie cet art divin de nos aïeux, plus on y découvre de beautés à admirer, d'injures à déplorer et à venger; passion avant tout religieuse, parce que cet art est à mes yeux catholique avant tout, qu'il est la manifestation la plus imposante de l'Église dont je suis l'enfant, la création la plus brillante de la foi que m'ont léguée mes pères. Je contemple ces vieux monuments du catholicisme avec autant d'amour et de respect que ceux qui dévouèrent leur vie et leurs biens à les fonder : ils ne représentent pas pour moi seulement une idée, une époque, une croyance éteinte; ce sont les symboles de ce qu'il y a de plus vivace dans mon âme, de plus auguste dans mes espérances. Le vandalisme moderne est non-seulement à mes yeux une bru-

talité et une sottise, c'est de plus un sacrilége. Je mets du fanatisme à le combattre, et j'espère que ce fanatisme suppléera auprès de vous à la tiédeur de mon style et à l'absence complète de toute science technique.

Vous conviendrez avec moi que l'époque actuelle exige la réunion de tous les efforts individuels, même les plus chétifs, pour réagir contre le vandalisme, et que, parmi ceux qui s'intéressent encore à l'histoire de l'art, nul n'a le droit d'invoquer sa faiblesse pour se dispenser de prêter à nos monuments agonisants un secours tardif. Sans parler de ce qui se passe en province, de ces arènes de Nîmes transformées en écuries de cavalerie, de ce marché aux veaux construit sur l'emplacement de l'abbaye de Saint-Bertin, de ce cloître de Soissons changé en tir d'artillerie, de la fameuse tour de Laon, dont vous avez dénoncé la destruction à la fois comique et honteuse; sans parler de tout cela, ne voyons que ce qui se passe sous nos yeux, en plein Paris : c'est-à-dire les ruines de Saint-Germain-l'Auxerrois et de la chapelle de Cluny, un théâtre infâme installé sous les voûtes d'une charmante église gothique [1], une autre rasée après avoir servi longtemps d'atelier de dissection [2], l'altération des Tuileries, et en face de ces ruines, le type des reconstructions officielles, ce gâchis de marbre et de dorures qu'on nomme le palais de la Chambre des députés. N'en voilà-t-il pas assez pour convaincre les plus incrédules? Le moment presse pour que chacun, à défaut d'autre ressource, vienne flétrir d'une inexorable publicité tous les attentats de ce genre.

Le moment presse encore, parce qu'il est urgent de dérober la France à la réprobation dont doivent la frapper tous les étrangers, quand ils comparent le vandalisme méthodique et

[1] Saint-Benoît.
[2] Saint-Côme.

réfléchi qui règne en France, avec les efforts de tous les peuples pour dérober au temps les restes des siècles passés et des races éteintes. Partout ailleurs qu'en France, on entoure d'une vénération filiale ces souvenirs d'un autre âge, ces grandes et éclatantes pages de l'histoire de l'humanité, que l'architecture s'est chargée d'écrire, et surtout ces basiliques sublimes où les générations sont venues, l'une après l'autre, prier et reposer devant leur Dieu. Dans tous les pays de l'Europe et jusque sur les confins de la Laponie, on trouve partout ce culte des monuments du passé qui honore les hommes du présent; le désir de conserver dans leur originalité primitive ces monuments a même remplacé presque partout la manie de refaire l'art païen et de rajeunir avec son secours l'art des chrétiens [1]. La plus heureuse réaction s'est manifestée partout en faveur de la vérité historique et du respect des créations anciennes. La France seule est restée en dehors et en arrière de ce mouvement. En Italie, pays où le paganisme de la renaissance a fait le plus de progrès et jeté les plus profondes racines, on n'en lit pas moins sur la façade de la cathédrale de Naples une inscription où le cardinal-archevêque s'enorgueillit d'avoir fait réparer cette façade sans changer son caractère gothique : *Nec Gothica delevit urbis senescentis monumenta artium perennitati.* En Angleterre, il y a plus d'un siècle que toutes les églises sont restaurées et construites sur le modèle de celles du moyen âge ; si ces copies, dont plusieurs sont très-remarquables, manquent de la vie que donne l'inspiration originale, elles ont le grand mérite de la convenance et de l'harmonie avec les idées qu'elles

[1] Depuis qu'il a écrit ces lignes, l'auteur a eu occasion de se convaincre que le vandalisme était malheureusement encore très-dominant à l'étranger, surtout en Suisse et en Italie. Il fait donc ses réserves sur ce point. Voyez, du reste, l'*Appendice* à ce fragment.

représentent : de l'architecture religieuse, la réaction gothique a passé dans l'architecture civile; les riches propriétaires se font bâtir des châteaux qui reproduisent exactement les types des différents âges de la féodalité, tandis que les particuliers, les corporations, les diocèses, les comtés, s'imposent les plus grands sacrifices pour conserver dans leur intégrité tous les monuments originaux de ces âges, et pour leur rendre leur aspect primitif. Dans la pauvre Irlande, lorsque le paysan catholique peut dérober aux exactions du clergé protestant et aux clameurs de sa famille affamée quelque chétive offrande, pour la consacrer à élever une humble chapelle auprès des églises bâties par ses pères et que les tyrans hérétiques lui ont volées, c'est toujours une chapelle gothique. Jamais le prêtre de ce peuple opprimé n'est infidèle au type inspiré par le catholicisme, et lorsque la vieille foi du peuple est ramenée par la liberté dans ce modeste asile, elle y retrouve les formes gracieuses et consacrées des demeures de sa jeunesse. En Belgique, pays de véritable foi et surtout de véritable liberté, un des premiers soins du gouvernement national a été d'interdire, par une circulaire aux gouverneurs de province, la destruction de tout monument historique quelconque. En Allemagne, le culte du passé dans l'art et l'influence de ce passé sur les constructions modernes ont atteint un degré de popularité inouï, et promettent à cette contrée illustre d'être la patrie de l'art régénéré, la seconde Italie de l'Europe moderne. Ce culte est universel et triomphe de toutes les différences d'opinions, de religions, de mœurs, qui divisent la race germanique. Le roi de Prusse, souverain protestant et intolérant, prélève sur tout le grand-duché du Bas-Rhin un impôt spécial, nommé *impôt de la cathédrale*, exclusivement consacré à l'entretien et à l'achèvement graduel de la cathédrale catholique de Cologne, métropole de

l'art catholique et de l'architecture gothique. Le prince royal, son fils, a dépensé des sommes énormes pour réparer les dévastations commises par les Français à Marienbourg, ancien et célèbre chef-lieu de l'ordre teutonique; il en fait sa résidence favorite. Au Midi, le roi de Bavière, avec sa petite liste civile de cinq millions de francs, ne se contente pas de faire exécuter à *vingt-six* peintres, dans ses divers châteaux, des fresques qui reproduiront, en les popularisant, toutes les épopées chevaleresques et nationales du moyen âge; il remplit sa capitale d'églises vraiment chrétiennes, parmi lesquelles on remarquera surtout celle de Saint-Louis, dont l'architecture sera romane, et qui sera peinte à fresque du haut en bas, à l'instar de plusieurs églises d'Italie, et surtout de la triple basilique d'Assise, par le célèbre Cornelius. Ce même souverain a profité de la découverte qu'a faite M. Franck, qui a retrouvé et perfectionné le secret de teindre les vitraux des couleurs les plus tenaces et les plus brillantes, pour doter la vieille cathédrale de Ratisbonne d'un grand nombre de verrières aussi remarquables par la composition que par le coloris, au prix de 20 à 25,000 francs chacune. Ce prince ne fait du reste que s'associer au merveilleux élan qu'a pris l'art allemand depuis plusieurs années, élan qui date, en architecture, de l'apparition du grand ouvrage de M. Boisserée sur la cathédrale de Cologne, et en peinture, de l'œuvre patriotique qu'ont accomplie ce même M. Boisserée et son frère, en conservant pour l'Allemagne la collection des chefs-d'œuvre de l'ancienne école belge et allemande qu'ils avaient sauvée et recueillie pendant les dévastations des guerres de Napoléon. J'espère vous entretenir un jour, plus au long, de la nouvelle école allemande, et surtout de celle de peinture, qui chaque jour jette un nouvel éclat sous la double direction d'Overbeck et de Cornelius. Est-il besoin de vous dire qu'à

cette réaction active vers l'art chrétien et national correspond le soin le plus scrupuleux et le plus tendre de toutes ses beautés, de toutes ses ruines? Les invasions des Suédois et des Français, et, dans quelques contrées, la sécularisation des souverainetés ecclésiastiques ont multiplié ces ruines; mais je ne crois pas qu'il y en ait une seule que l'on puisse imputer à la froide barbarie ou à l'avidité de la population environnante. Un attentat de ce genre serait signalé aussitôt par les organes innombrables de la presse littéraire et scientifique; une réprobation populaire et religieuse s'attacherait au nom des coupables : ils seraient mis au ban de la nationalité allemande.

Il n'y a donc que la France où le vandalisme règne seul et sans frein. Après avoir passé deux siècles et puis trente ans à déshonorer par d'impures et grotesques additions nos vieux monuments, le voilà qui reprend ses allures terroristes et qui se vautre dans la destruction. On dirait qu'il prévoit sa déchéance prochaine, tant il se hâte de renverser tout ce qui tombe sous son ignoble main. On tremble à la seule pensée de ce que chaque jour il mine, balaye ou défigure. Le vieux sol de la patrie, surchargé comme il l'était des créations les plus merveilleuses de l'imagination et de la foi, devient chaque jour plus nu, plus uniforme, plus pelé. On n'épargne rien : la hache dévastatrice atteint également les forêts et les églises, les châteaux et les hôtels de ville; on dirait une terre conquise d'où les envahisseurs barbares veulent effacer jusqu'aux dernières traces des générations qui l'ont habitée. On dirait qu'ils veulent se persuader que le monde est né d'hier, et qu'il doit finir demain, tant ils ont hâte d'anéantir tout ce qui semble dépasser une vie d'homme. On ne sait pas même respecter les ruines qu'on a faites, et tandis qu'on cite en Angleterre des seigneurs qui dépensent, chaque année, un

revenu considérable pour préserver celles qui se trouvent sur leur domaine; tandis qu'en Allemagne les populations choisissent les décombres des vieux châteaux pour y tenir leurs assemblées libérales, comme pour mettre leur liberté renaissante sous la protection des anciens jours; chez nous, nous ne laissons pas même le temps accomplir son œuvre, nous refusons à la nature son deuil de mère. Car la nature, toujours douce et aimante, l'est surtout envers les ruines que l'homme a faites; elle semble se plaire à les orner de ses plus belles parures, comme pour les consoler de leur abandon et de leur nudité. Et nous, nous leur arrachons leur linceul de verdure, leur couronne de fleurs; nous violons ces tombeaux des siècles passés. L'ancien seigneur les met à l'encan et les vend au plus offrant : le nouveau bourgeois les achète, et s'il ne daigne pas leur donner une place dans ses constructions nouvelles, il les recrépit et les enjolive sur place. Tous deux se coalisent pour déshonorer ces vieilles pierres.

Les longs souvenirs font les grands peuples. La mémoire du passé ne devient importune que lorsque la conscience du présent est honteuse. Ce sera dans nos annales une bien triste page que ce divorce prononcé contre tout ce que nos pères nous ont laissé pour nous rappeler leurs mœurs, leurs affections, leurs croyances. Rien de plus naturel que ce divorce dans le premier moment de la réaction populaire contre l'ancien ordre social et politique; mais y persévérer après la victoire, y persévérer avec récidive en face de l'Europe surprise et dédaigneuse; immoler aux préjugés les plus arriérés ce qui fait le charme d'une patrie et la gloire de l'art, c'est un crime national dont il n'y a pas d'exemple dans l'histoire. J'ignore quelle peine la postérité infligera à ce mépris stupide que nous tirons de notre nullité moderne, pour le lancer à la figure des chefs-d'œuvre de nos pères; mais cette peine

sera grave et dure. Nous la mériterons, non-seulement par nos œuvres de destruction, mais encore par les vils usages auxquels nous consacrons ce que nous daignons laisser debout. Le Mont-Saint-Michel, Fontevrault, Saint-Augustin-lez-Limoges, Clairvaux, ces gigantesques témoignages du génie et de la patience du moyen âge, n'ont pas eu, il est vrai, le sort de Cluny et de Cîteaux; mais le leur n'est-il pas encore plus honteux, et ne vaudrait-il pas mieux pouvoir errer sur les débris de ces célèbres abbayes que les voir, toutes flétries et mutilées, changées en honteuses prisons, et devenir le repaire du crime et des vices les plus monstrueux, après avoir été l'asile de la douleur et de la science? Croira-t-on dans l'avenir que, pour inspirer à des Français quelque intérêt pour les souvenirs d'un culte qu'ils ont professé pendant quatorze siècles, il faille démentir leur origine et leur destination sacrée? Il en est ainsi cependant. On ne parvient à fléchir les divans provinciaux, les savants de l'empire, qu'en invoquant le respect dû au paganisme. Si vous pouvez leur faire croire qu'une église du genre *anté-gothique* a été consacrée à quelque dieu romain, ils vous promettront leur protection, ouvriront leurs bourses, tailleront même leur plume pour honorer votre découverte d'une dissertation. On n'en finirait pas, si l'on voulait énumérer toutes les églises romanes qui doivent la tolérance qu'on leur accorde à cette ingénieuse croyance. Je ne veux citer que la cathédrale d'Angoulême dont la curieuse façade n'a été conservée que parce qu'il a été gravement établi que le bas-relief du Père éternel qui y figure entre les symboles consacrés des quatre évangélistes, était une représentation de Jupiter. On lit encore sur la frise du portail de cette cathédrale : TEMPLE DE LA RAISON.

Et ne croyez pas que ce soit la religion seule que l'on ré-

pudie ainsi. Ne croyez pas que les souvenirs purement historiques, les souvenirs même de poésie et d'amour échappent aux outrages du vandalisme. Tout est confondu dans la proscription. A Limoges, on a eu la barbarie de détruire le monument devenu célèbre sous le nom du *bon mariage*. C'était le tombeau de deux jeunes époux du Poitou, partis peu de temps après leurs noces, pour aller en pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle. La jeune femme mourut en route à Limoges; le mari alla accomplir son vœu, puis revint mourir de douleur à Limoges. Lorsqu'on vint pour l'inhumer dans le tombeau qu'il avait élevé à sa femme, celle-ci, selon la tradition populaire, se retira de côté pour lui faire place. C'est ce même tombeau qui a été détruit, et pas une voix ne s'est élevée pour le sauver [1]. A Avignon, l'église de Sainte-Claire, où Pétrarque vit Laure pour la première fois, le vendredi saint de l'an 1328, l'église qu'il avait bénie dans ce sonnet fameux :

> Benedetto sia 'l giorno, e 'l mese, e l'anno
> E la stagione, e 'l tempo, e l'hora, e 'l punto,
> E 'l bel paëse, *e 'l loco*, ov' io fui giunto
> Da due begli occhi, che legato m'hanno, etc.

cette église a péri avec cent autres; elle est transformée aujourd'hui en manufacture de garance. L'église des Cordeliers, où reposait la dépouille de cette belle et chaste Laure, à côté de celle du brave Crillon, a été rasée pour faire place à un atelier de teinture; il n'en reste debout que quelques arceaux : la place même de ses cendres n'est marquée que par une ignoble colonne, élevée par les ordres d'un Anglais, et décorée d'une inscription risible.

[1] Cet acte de vandalisme n'a heureusement pas été consommé : le précieux monument a été sauvé, et le regrettable abbé Texier, supérieur du petit séminaire du Dorat, l'un de nos plus savants archéologues, lui a consacré une notice pleine d'intérêt en 1840.

Les Goths eux-mêmes, les Ostrogoths n'en faisaient pas tant. L'histoire nous a conservé le mémorable décret de leur roi Théodoric, qui ordonne à ses sujets vainqueurs de respecter scrupuleusement tous les monuments civils et religieux de l'Italie conquise.

Ces faits que je viens de citer me rappellent que je dois vous faire connaître quelques-uns de ceux que j'ai recueillis pendant mes rapides courses dans le Midi. J'en profiterai pour justifier une sorte de classification qu'il m'a semblé naturel d'établir, en cherchant à apprécier le caractère des ravages du vandalisme dans les provinces de France que j'ai parcourues. Je n'entends nullement la garantir pour les autres. J'y joindrai quelques détails spéciaux sur les monuments du moyen âge, à Toulouse et à Bordeaux, que j'ai eu l'occasion de voir plus complétement.

Tout le monde doit reconnaître que le vandalisme moderne se divise en deux espèces bien différentes dans leurs motifs, mais dont les résultats sont également désastreux. On peut les désigner sous le nom de vandalisme *destructeur* et de vandalisme *restaurateur*.

Chacun de ces vandalismes est exploité par différentes catégories de vandales, que je range dans l'ordre suivant, en assignant à chacune d'elles le rang que lui mérite son degré d'acharnement contre les *vieilleries*.

I. VANDALISME DESTRUCTEUR.

Première catégorie. — Le gouvernement.
Deuxième — Les maires et les conseils municipaux.
Troisième — Les propriétaires.
Quatrième — Les conseils de fabrique et les curés.
En cinquième lieu, et à une très-grande distance des précédents, l'émeute.

II. VANDALISME RESTAURATEUR.

Première catégorie.	—	Le clergé et les conseils de fabrique.
Deuxième	—	Le gouvernement,
Troisième	—	Les conseils municipaux.
Quatrième	—	Les propriétaires.

L'émeute a au moins l'avantage de ne rien restaurer.

Je vous fais grâce du vandalisme constructeur, parce que le dégoût qu'il inspire n'est pas même tempéré par l'indignation. Qui est-ce qui aurait le courage de s'indigner à la vue des palais de justice, des hôtels de ville, des bourses, des églises à la façon de Notre-Dame de Lorette, et des autres plaisantes œuvres qui bourgeonnent sous les auspices du conseil des bâtiments civils?

Je dois maintenant justifier la classification que je viens d'établir par l'énumération de certains traits, de certains détails que j'ai vus de mes propres yeux. Ils sont en petit nombre, mais j'espère qu'ils suffiront pour vous convaincre que je n'ai fait de passe-droit à aucune de mes catégories.

1° *Le gouvernement et la liste civile.*

J'assigne le premier rang au gouvernement, non-seulement à cause de ce qu'il a fait, mais encore à cause de ce qu'il laisse faire. Et comment ne serait-il pas responsable de tout ce qui se dévaste, de tout ce qui se dégrade en France, lui qui s'arroge le droit d'intervenir dans toutes les démarches de la vie civile, sociale, religieuse des Français? Comment lui qui, armé de tous les articles qu'il puise dans le fouillis impur de notre législation, enlace de son despotisme chaque commune, chaque famille, chaque individu qui cherche à se développer, lui qui tient le compte de tous les cailloux de nos

routes, lui dont il faut obtenir la royale autorisation pour déraciner les chênes pourris, lui qui s'en va prendre chaque petit garçon de France pour le jeter dans ses colléges, lui qui tient la main à tous les tripots, à tous les égouts; comment n'aurait-il pas le temps de veiller aussi un peu aux monuments qui font la gloire et l'ornement du pays? et pourquoi, dans sa vaste sollicitude, ne daignerait-il pas embrasser cette fortune de la France et de l'art dont les déficit vont toujours croissant [1]?

Et remarquez bien, Monsieur, que je parle ici du pouvoir en général et non d'aucun pouvoir en particulier. Depuis plusieurs siècles, il ne change malheureusement pas de nature en changeant d'usufruitier. Quant au vandalisme qui nous régit aujourd'hui, il me semble que vous en avez fait votre domaine, et qu'il y aurait de la témérité à marcher sur vos traces. Je vous le laisse donc à flétrir. Seulement n'oubliez pas, je vous en supplie, la mémorable mise à l'encan des tours de Bourbon-l'Archambault, mesure dont la clameur de haro du public a fait justice, mesure qui ne fut pas adoptée par mégarde, comme on l'a dit, mais bien, s'il faut en croire une autorité honorable et sûre, par calcul et pour *allécher quelque fanatique de royalisme.*

Le pouvoir d'aujourd'hui ne fait donc qu'imiter ses prédécesseurs, qui l'ont dignement précédé dans la carrière. Les

[1] Il faut se rappeler que ces lignes ont été écrites en 1833, et qu'alors le gouvernement n'avait pas encore manifesté la tendance généreuse et conservatrice qui a signalé les efforts des ministères de l'intérieur et de l'instruction publique depuis cette époque. L'auteur, alors âpre dans sa censure, a été depuis le premier à rendre hommage aux nouvelles et intelligentes allures du pouvoir. Déjà alors M. Guizot avait signalé son premier passage au pouvoir, en 1830, par la création de l'inspection générale des monuments historiques, confiée à M. Vitet. Mais, faute d'allocations au budget, lesquelles ne furent votées que plus tard, cette création n'avait point encore produit les excellents résultats qu'elle a donnés depuis.

ravages que je vais vous dévoiler doivent principalement leur être imputés. Figurez-vous Fontevrault, la célèbre, la royale, l'historique abbaye de Fontevrault, dont le nom se trouve presque à chaque page de nos chroniques des onzième et douzième siècles; Fontevrault, qui a eu quatorze princesses de sang royal pour abbesses, et où ont été dormir tant de générations de rois, qu'on lui avait donné le nom de *Cimetière des rois;* Fontevrault, merveille d'architecture avec ses cinq églises et ses cloîtres à perte de vue, aujourd'hui flétrie du nom de *maison centrale de détention.* Et si l'on s'était encore borné à lui assigner cette misérable destination! Mais ce n'est pas tout; pour la rendre digne de son sort nouveau, on a tout détruit; ses cloîtres ont été bloqués; ses immenses dortoirs, ses réfectoires, ses parloirs, rendus méconnaissables; ses cinq églises rasées ou souillées; la première et la principale, belle et haute comme une cathédrale, n'a pas même été respectée; la nef entière a été divisée en trois ou quatre étages, et métamorphosée en ateliers et en chambrées. On a bien voulu laisser le chœur à son usage primitif, et il serait encore admirable de pureté et d'élévation, si les vandales, non contents d'en avoir brisé tous les vitraux, ne l'avaient encore couvert, depuis la voûte jusqu'au pavé, d'un plâtras tellement épais, tellement copieux, qu'il est, je vous assure, fort difficile de distinguer la forme des pleins cintres des galeries supérieures. On est aveuglé par la blancheur éblouissante de ce plâtras; il a été appliqué pendant la Restauration. Les seuls débris du *Cimetière des rois*, les quatre statues inappréciables de Henri II d'Angleterre, de sa femme Éléonore de Guyenne, de Richard Cœur de Lion, et d'Isabelle, femme de Jean sans Terre, gisent dans une sorte de trou voisin. La fameuse *tour d'Évrault*, malgré tous les efforts des antiquaires du pays pour la faire respecter en con-

sidération de sa prétendue origine païenne, a été livrée aux batteurs de chanvre; la poussière a confondu tous les ornements et tous les contours de son intérieur en une seule masse noirâtre, et sa voûte octogone, qui offre des particularités de construction uniques, ne peut manquer de s'écrouler bientôt, grâce à l'ébranlement perpétuel que produit cette opération.

A Avignon, la ville papale, la ville aux mille clochers, la ville *sonnante*, comme l'appelait Rabelais, on voyait d'innombrables monuments de l'influence du Saint-Siége sur l'art dans un temps où l'art était exclusivement catholique, à la différence de Rome où, par une anomalie déplorable, aucun édifice remarquable ne porte l'empreinte des siècles où la foi faisait surgir sur tout le sol chrétien ces merveilles d'architecture dont le christianisme seul avait inventé les formes et les détails profondément symboliques. De tous ces monuments, le plus rare était à coup sûr le palais des Papes, habité par tous les Pontifes qui vécurent au quatorzième siècle en France. Je ne pense pas qu'il existe en Europe un débris plus vaste, plus complet et plus imposant de l'architecture civile ou féodale du moyen âge. Le voyageur, qui, arrivant du Rhône, aperçoit de loin, sur son rocher, ce groupe de tours, liées entre elles par de colossales arcades, à côté de l'illustre cathédrale, est saisi de respect. Je n'ai vu nulle part l'ogive jetée avec plus de hardiesse. On dirait les gerbes d'un feu d'artifice lancées en l'air et retenues, avant de tomber, par une main toute-puissante. On ne saurait concevoir un ensemble plus beau dans sa simplicité, plus grandiose dans sa conception. C'est bien la papauté tout entière, debout, sublime, immortelle, étendant son ombre majestueuse sur le fleuve des nations et des siècles qui roule à ses pieds.

Eh bien! ce palais n'a pas trouvé grâce devant les royaux

protecteurs de l'art en France. L'œuvre de destruction a été commencée par Louis XIV ; après qu'il eut confisqué le comtat Venaissin sur son légitime possesseur, il fit abattre la grande tour du palais pontifical, qui dominait les fortifications récentes de Villeneuve d'Avignon. La révolution en fit une prison, et une prison douloureusement célèbre par le massacre de la Glacière. L'empire ne paraît avoir rien fait pour l'entretenir. La Restauration a systématisé sa ruine. Certes, ce palais unique avait bien autrement le droit d'être classé parmi les châteaux royaux que les lourdes masures de Bordeaux ou de Strasbourg; certes, le roi de France ne pouvait choisir dans toute l'étendue de son royaume un lieu plus propice à sa vieille majesté, au milieu de ces populations méridionales qui avaient encore foi en elle. Mais point. En 1820, il fut converti en caserne et en magasin, sans préjudice toutefois des droits de la justice criminelle, qui y a conservé sa prison. Aujourd'hui tout est consommé; il ne reste plus une seule de ces salles immenses dont les rivales n'existent certainement pas au Vatican. Chacune d'elles a été divisée en trois étages, partagée par de nombreuses cloisons; c'est à peine si, en suivant d'étage en étage les fûts des gigantesques colonnes qui supportaient les voûtes ogives, on peut reconstruire par la pensée ces enceintes majestueuses et sacrées où trônait naguère la pensée religieuse et sociale de la chrétienté. L'extérieur de l'admirable façade occidentale a été jusqu'à présent respecté, mais voilà tout : une grande moitié de l'immense édifice a été déjà livrée aux démolisseurs; dans tout ce qui reste, ses colossales ogives ont été remplacées par trois séries de petites fenêtres carrées, correspondantes aux trois étages de chambrées dont je viens de parler : le tout badigeonné proprement et dans le dernier goût. Dans une des tours, de merveilleuses fresques, qui en couvraient la voûte,

ne sont plus visibles qu'à travers les trous du plancher, l'escalier et les corridors de communication ayant été démolis. D'autres, éparses dans les salles, sont livrées aux dégradations des soldats, aux larcins des touristes anglais et autres. Le gouvernement actuel, pour ne pas rester en faute à l'égard de ses prédécesseurs, vient d'arrêter la démolition des arcades de la partie orientale pour faire une belle cour d'exercice. En somme, l'art et l'histoire ont de moins un monument unique, et les gouvernements *tutélaires* une tache de plus.

Je ne puis m'empêcher de transcrire ici quelques passages d'une lettre que m'écrit à ce sujet un jeune industriel d'Avignon. Ils vous montreront combien il y a souvent d'intelligence et d'élévation enfouies dans nos provinces disgraciées. Voici ces paroles :

« Sur un sol où le culte des souvenirs historiques conserverait quelques autels, on adorerait ces nobles débris. Tandis que les ruines vont tous les jours s'amoncelant sur notre vieille terre d'Europe, on ne croirait pas qu'il fût possible de dédaigner un des plus beaux monuments que la foi religieuse du moyen âge ait transmis à l'incrédulité du nôtre. Si le palais de Jean XXII est devenu une caserne du maréchal Soult; si, à ces fenêtres où paraissait la figure radieuse des pontifes pour jeter une bénédiction solennelle *urbi et orbi*, l'œil n'aperçoit plus aujourd'hui que des baudriers, des équipements de soldat se séchant au soleil; si ces salles, autrefois remplies de cardinaux, d'évêques, de fidèles, accourus de tous les points du monde chrétien, sont en ce moment des cuisines, des ateliers, on a le droit de gémir et de maudire tout bas le siècle qui a pu faire une saisie si brutale, une confiscation si violente de tout ce qu'il y a de plus doux dans la mémoire des hommes. »

Notez qu'il n'y a aucune excuse, aucun prétexte pour cette

froide barbarie. Il n'y a pas une de ces pierres pontificales qui ne soit blanche, solide, adhérente aux autres, comme si elle avait été posée hier; elles ont essuyé cinq cents hivers comme un jour; le temps s'est incliné devant elles et a passé outre. Il a fallu que la chétive main des pouvoirs modernes vînt tout exprès souiller et vexer cette grande chose.

Un sort plus triste encore, s'il est possible, attend le château d'Angoulême, bien moins vaste et moins grandiose, mais à qui sa position admirable et ses souvenirs chevaleresques auraient dû concilier le respect des siècles. C'est là qu'expira, non sans éclat, la féodalité armée, lorsque le duc d'Épernon, qui en était gouverneur, y conduisit la veuve de Henri IV, et y maintint, contre toutes les forces royales, les droits d'une femme et de son épée. Il en reste encore trois fort belles tours qui renferment des salles renommées pour leur beauté et leur étendue, décorées des insignes de la maison de Lusignan, qui les fit construire. Le public n'y est plus admis, parce qu'on en a fait un dépôt de poudre à canon. Le tout doit être abattu, sauf la tour du télégraphe, afin que la ville d'Angoulême puisse posséder une rue Louis-Philippe, qui permette de voir de la place du marché la nouvelle préfecture, laquelle a un toit en ardoises et six paratonnerres.

A Foix, il y a pis que destruction, il y a restauration et même construction. Imaginez-vous une seconde édition des méfaits de la Conciergerie à Paris. Au milieu d'une noble vallée, resserrée par de hautes montagnes qui préludent aux Pyrénées, on voit un rocher isolé que baignent les ondes rapides de l'Ariége. Au pied de ce rocher, un charmant édifice du quinzième siècle sert encore de palais de justice; sur son sommet s'élevait le château de ces fameux comtes de Foix qui luttèrent avec un si indomptable courage contre les rois de France et d'Aragon, et finirent avec ce Gaston, qui eût été

le dernier des chevaliers, si Bayard ne lui eût survécu. Il reste de ce château trois très-belles tours, à peu près isolées, d'époques différentes, mais toutes trois antérieures au quinzième siècle : elles jouissent d'une célébrité proverbiale dans toutes les contrées environnantes. Eh bien ! on les a masquées, plâtrées, abîmées par un amas de pierres blanchies en forme de caserne que l'on a jugé nécessaire à l'exécution du plan qui a transformé ce monument en prison. Pour me servir de l'expression des gens du pays, on a affublé ces vieilles tours d'un bonnet de coton.

Il faut encore nommer Eysse, célèbre abbaye, près Villeneuve d'Agen, qui est aussi transformée en maison centrale de détention, ce qui a motivé la destruction de deux églises : l'une, celle des religieux, célèbre par sa beauté; l'autre, celle de la paroisse même, qui avait le malheur de se trouver sur la limite des nouvelles constructions. Il paraît que de tout temps le vandalisme a été du goût des monarchies modernes. Je lisais dernièrement, dans une vieille histoire du Cambrésis par Lecarpentier (Leyde, 1664, p. 158), que Charles-Quint fit détruire à Cambrai la magnifique église collégiale de Saint-Géry, pour en consacrer les matériaux à la construction d'une citadelle, dont il se servit ensuite pour ôter à la ville ses droits et priviléges. A Gand, il en agit de même : la vieille et immense église de Saint-Bavon, avec son monastère, fut rasée par cet empereur catholique pour faire place à une citadelle. Louis XIV témoigna le même respect pour la religion et pour l'art lorsque, après avoir arraché la Franche-Comté à la couronne d'Espagne, sous laquelle elle vivait heureuse et libre, il fit abattre la vénérable cathédrale de Besançon, Saint-Étienne [1], le berceau de la foi dans cette

[1] De nos jours (1839), il faut avouer qu'on y regarde de plus près : Notre-Dame de Fourvière, ce sanctuaire chéri des Lyonnais, devait faire place à

province si catholique, pour agrandir les ouvrages de sa citadelle monarchique.

En voilà assez sur les exploits des gouvernements modernes en fait de beaux-arts. Ne serait-ce pas, du reste, une illusion que cette croyance invétérée à la nécessité de la protection du pouvoir pour l'art? Les artistes eux-mêmes n'ont-ils pas été trop souvent enclins à mêler leurs voix et leurs souhaits aux idées de la foule sur cette matière? N'ont-ils pas trop souvent oublié que, pour être fidèle à la sainteté de sa mission, l'artiste, comme le prêtre, ne doit être que l'homme de Dieu et du peuple! En France surtout, les grands noms de François Ier, de Louis XIV, ont établi une sorte de foi traditionnelle dans l'influence tutélaire du pouvoir. Et cependant n'y a-t-il pas entre les ébats courtisanesques de l'art sous ces monarques et sa gigantesque popularité au moyen âge, tout l'intervalle qui sépare la chapelle de Versailles de Notre-Dame? En Italie, en Allemagne, n'est-ce pas la même différence? Je ne sais quelle popularité de commande s'est attachée au nom des Médicis dans la superficielle et menteuse histoire telle que nous l'a léguée le dix-huitième siècle; on dirait que l'art a contracté une dette sacrée envers cette race de marchands couronnés et oppresseurs. Mais qu'on aille donc à Florence; qu'on fasse deux parts des monuments de cette ville; que l'on prenne pour point de séparation le jour où Laurent de Médicis, haletant sur son lit de mort, tourne le dos à Savonarole, qui lui offre l'absolution à condition que, par une parole suprême, il rende la liberté à Florence; que l'on compare ces deux moitiés de la métropole de l'art italien, et nous défions les courtisans les plus aveugles de ne pas déplorer,

un fort dans le nouveau système de la ville : mais le gouvernement du roi Louis-Philippe a eu le bon esprit de renoncer à ce projet pour ne pas blesser les populations.

au moins dans l'intérêt de l'art, la révolution qui jeta Florence sous les pieds de la souveraineté absolue. Michel-Ange le sentait bien; car, lorsqu'en 1527 Florence expulsa les Médicis et proclama qu'elle n'avait d'autre roi que Jésus-Christ, il laissa là les tombeaux qu'il élevait pour les ancêtres de ces Médicis à San-Lorenzo, entreprit de fortifier toute l'enceinte de la ville, prêta mille écus à la république, se fit nommer un des neuf commissaires des affaires militaires, revint ensuite de Venise, au plus fort du siége, pour diriger la défense, et ne cessa de combattre qu'au dernier moment contre ces protecteurs de l'art. Croyons avec lui que le pouvoir, à toutes les époques, possède l'incontestable faculté de dégrader et de dépopulariser l'art, mais bien rarement celle de le ranimer et de l'inspirer.

Pardon, Monsieur, de cette digression. Je passe à ma seconde catégorie de vandales.

2° *Les autorités municipales.*

Je n'ai certes rien à vous offrir dans cette catégorie de comparable à votre histoire de la délibération du conseil municipal de Laon sur la tour de Louis d'Outre-mer ; mais je me flatte, ou plutôt je rougis d'avoir à consigner quelques traits qui montreront que ces messieurs ont des émules dignes d'eux sur tous les points du pays. Voici, par exemple, messieurs du conseil municipal de Poitiers, lesquels ont ingénieusement fait détruire les antiques et célèbres remparts de leur ville, qui lui donnaient un aspect si original et si attrayant, pour les remplacer par un petit mur à hauteur d'homme, dans le genre de celui qui entoure Paris, accompagné de grilles en fer qui servent de portes et de barrières à l'octroi.

A Villeneuve d'Agen, c'est encore mieux que cela : aux portes de cette ville, sur une hauteur qui domine le cours

du Lot, s'élevait le château de Pujols qui était un des monuments les plus vastes et les plus magnifiques du moyen âge dans ces contrées; ce château, quoique pillé et dévasté à l'intérieur, et malgré sa position exposée, avait survécu à la révolution et était devenu la propriété de la ville. Il y a quatre ans, le conseil municipal l'a fait détruire, et voici comment. On avait conçu le projet d'agrandir la prison d'Eysse, voisine de la ville. Les matériaux manquaient : un entrepreneur se présente et propose d'acheter et de démolir le vieux château pour en consacrer les pierres à ce nouvel usage. Le conseil trouve l'offre intelligente et avantageuse; mais les débats s'élèvent sur le prix. Le conseil, voulant faire une bonne affaire en même temps qu'une œuvre d'art, demande cent louis de ses ruines : l'entrepreneur n'en veut donner que 1,800 francs. De guerre lasse on accepta ses offres, et le château est tombé moyennant 1,800 francs de profit pour la caisse municipale.

A Agen, la belle cathédrale de Saint-Etienne a été abattue sous l'empire, parce qu'il eût coûté trop cher de la réparer. Les piliers gothiques de la nef sont restés debout comme pour attester le vandalisme des autorités : l'enceinte sacrée sert de marché aux bestiaux; les matériaux provenant de la destruction ont été employés à la construction d'une nouvelle salle de spectacle. A Saint-Marcellin en Dauphiné, on y a mis moins de façon : le conseil municipal s'est emparé d'une des deux seules églises de la ville, et a décrété qu'elle servirait désormais de salle de spectacle. Aussitôt dit, aussitôt fait.

A Saint-Savin, dans les Pyrénées, près de Pierrefitte, le conseil municipal vient de faire raser une église romane de la plus haute antiquité et d'un incontestable intérêt, pour la remplacer par une place publique.

Tout le monde a entendu parler de la destruction de l'ab-

baye de Saint-Bertin à Saint-Omer, crime qui a eu quelque retentissement en France, grâce à M. Vitet. Mais ce qu'on ne sait pas généralement, et ce qui m'a été affirmé par d'honorables habitants de Saint-Omer, c'est que cette destruction a été surtout motivée par l'ombre que projetaient ces majestueuses ruines sur les tulipes du jardin d'un des principaux fonctionnaires municipaux. *Ote-toi de mon soleil*, leur a dit ce Diogène d'une façon nouvelle, et l'abbaye est tombée.

A Moissac, il y a, comme vous savez, une abbaye célèbre pour avoir reçu l'hommage féodal d'un roi de France, de Philippe le Hardi, je crois. Elle mérite de l'être bien plus encore à cause de l'extrême beauté de son église et de son cloître, monuments précieux de la transition du plein cintre à l'ogive. La municipalité s'est emparée de ce cloître, et savez-vous le parti qu'elle en tire? Elle en fait scier les admirables colonnes une à une pour les transporter ailleurs, et, si j'ai bonne mémoire, pour les utiliser dans la construction d'une halle. L'église elle-même ne leur a pas échappé; il y a quelques années, sa façade, qui est une des pages les plus curieuses que l'art mystérieux du moyen âge ait tracées dans le Midi, parut à M. l'adjoint avoir besoin de quelque enjolivement : aussi profita-t-il de l'absence de M. le maire pour la faire badigeonner du haut en bas; vous ne devineriez jamais en quelle couleur? en bleu! L'intérieur était déjà, grâce aux soins de la fabrique, revêtu d'une triple parure de bleu, blanc et jaune.

Ce n'est plus là de la destruction, comme vous voyez, c'est de la restauration paternelle et bienveillante, manie qui possède nos autorités de tout rang et de toute nature. A Pamiers, il y a une cathédrale dont Mansart eut le bon goût de conserver le clocher à pignons triangulaires, lorsqu'il reconstruisit la nef dans le goût du dix-septième siècle. Mais ce

pauvre clocher n'a pu échapper à un badigeonneur officiel, intitulé architecte du département, lequel est venu tout exprès de la préfecture pour le peindre en rose.

Quand ces autorités usent de leurs droits en déléguant des fonctions importantes pour l'art et les monuments historiques, elles déploient d'ordinaire autant de discernement que lorsqu'elles mettent elles-mêmes la main à l'œuvre. Je n'en veux citer qu'un exemple. On a nommé, il y a quelques années, à Amiens, un bibliothécaire, dont toute la vie précédente avait été complétement étrangère à ce genre d'étude, et qui, trouvant que les manuscrits in-folio que renfermait sa bibliothèque ne pouvaient pas rentrer dans les rayons des casiers, crut que le meilleur parti était de les réduire en les rognant à la hauteur nécessaire. Il est très-flatteur pour la France éclairée et régénérée d'avoir donné ainsi une seconde édition du trait de ces Cosaques, qui, lors du transport de la bibliothèque de Varsovie ou de Vilna à Pétersbourg, scièrent par le milieu les livres qui étaient trop gros pour entrer dans leurs caisses.

Puisque j'en suis aux bibliothèques, je ne puis passer sous silence l'idée lumineuse de ce conseiller municipal de Châlon-sur-Saône, qui, pour contribuer de son mieux à la diffusion des lumières et de l'instruction publique, proposa gravement de consacrer à la reliure des livres d'école les parchemins des missels et autres manuscrits de la bibliothèque de la ville.

Après avoir vu de si beaux exploits dans sa patrie, un Français a la consolation de lire dans les journaux anglais que la *corporation* ou conseil municipal de Chester dépense tous les ans des sommes considérables pour maintenir dans un état de réparation complète les vieilles murailles de cette ville, et qu'à York une assemblée provinciale (*county mee-*

ting) a décidé que le vieux château de cette ville, qui menaçait ruine, serait reconstruit exactement sur le même plan et dans le même style.

Passons à la troisième catégorie.

3° *Les propriétaires.*

Je ne prétends pas assurément que les ravages exercés par les propriétaires soient aussi déplorables et même aussi nombreux que ceux qui peuvent être portés au compte du gouvernement et des autorités locales ; il y a une bonne raison pour cela. C'est que les propriétaires ont rarement à leur disposition des monuments assez importants pour que la disparition en soit très-regrettable. Mais toutes les fois que l'occasion s'en présente, on remarque chez eux le même mépris, la même insouciance du passé, souvent le même acharnement grossier contre les nobles restes qui tombent malheureusement entre leurs mains. Cette tendance est surtout inexplicable et inexcusable chez ce qu'on appelle les grands propriétaires, chez l'ancienne noblesse de province, à qui tant de motifs indépendants de l'art devraient inspirer une sorte de culte pour ces vestiges de leur propre histoire. Eh bien ! en général, il n'en est rien. Ni de glorieux souvenirs de famille, ni le respect des œuvres de leurs pères, ni les sympathies politiques qu'on leur impute pour le passé dont ces monuments sont l'image, rien de tout cela ne fait la moindre impression sur la majeure partie d'entre eux. Il eût été à désirer, au moins dans les intérêts de l'art, qu'ils eussent été conséquents à leurs opinions politiques à la manière de M. Voyer d'Argenson, qui, en vrai niveleur, a fait raser son beau château des Ormes en Poitou par amour de l'égalité. Par amour de l'ancien régime, la noblesse royaliste aurait dû nous conserver scrupuleusement ses castels. Mais point ;

vous les verrez laisser vendre sous leurs yeux et à vil prix, ou bien vendre eux-mêmes impitoyablement le manoir de leurs pères, le lieu dont ils portent le nom, pour peu qu'un séjour plus rapproché de Paris ou même un avantage pécuniaire les séduise. S'ils daignent le conserver, ce sera pour en sacrifier maintes fois la partie la plus précieuse et la plus originale à une commodité du jour, à une invention parisienne : le plus souvent ils n'en feront aucun cas, ils ne se donneront pas même la peine de détruire, tandis qu'un peu d'intérêt et bien peu d'argent eussent suffi pour préserver ces illustres ruines des derniers outrages. Je crois qu'au risque d'envahir le domaine de la liberté individuelle, on peut et on doit infliger la publicité à des méfaits de ce genre. Vous en savez beaucoup plus long que moi sur ce sujet, Monsieur, et j'espère que vous ne garderez pas toujours pour le cercle restreint de vos amis ces plaisants récits qui nous ont souvent à la fois réjouis et indignés. Pour moi, je ne veux parler que de ce que j'ai vu par moi-même.

En entrant dans le Périgord, à Mareuil, on voit un château abandonné, appartenant à la grande maison qui porte le nom de cette province. C'est un type parfait de résidence féodale au treizième et même pendant la première moitié du quatorzième siècle. Ce château est dans l'état d'abandon le plus complet; de charmants détails de sculpture dans les tympans des fenêtres et les fausses balustrades des croisées sont chaque jour endommagés par les fermiers qui l'habitent; les toits des tourelles s'affaissent et entraînent des pans de murs avec eux; on a même parlé de jeter bas la tour d'entrée et les ouvrages avancés, et d'en vendre les matériaux ; et l'on n'y a renoncé, du moins c'est ce qui m'a été assuré, que sur les réclamations de la ville, qui en demandait la conservation comme *ornements publics*. Il y a ici un changement de rôles si bizarre,

une anomalie si curieuse, que je cite ce détail sans trop y croire moi-même; ce serait toujours un trait fort honorable pour le conseil municipal de Mareuil, en supposant même que l'esprit de contradiction y entrât pour quelque chose.

Plus loin dans le Périgord, à Bourdeille, on voit de deux lieues de loin la haute tour du château qu'a popularisé et célébré Brantôme. M. de Jumilhac l'a vendue pour six mille francs. Encore plus loin, sur les charmantes rives de la Dordogne, un immense rocher porte les imposantes ruines de Castelnau, château qui a appartenu depuis des siècles à la maison de Caumont-La Force. Le duc actuel les a mises en vente pour *six cents francs*; encore a-t-il eu le chagrin de ne pas trouver d'acquéreur, tant est grand le respect héréditaire que porte à ces vieilles pierres la population environnante.

En Angoumois, Aulnac, sur les bords de la Charente, castel qu'une dépense insignifiante suffirait pour remettre dans un état parfaitement conforme au goût du quatorzième siècle, avec d'autant plus de facilité que l'extérieur n'a subi aucune restauration maladroite; Aulnac est livré par son propriétaire actuel, M. de Chambonneau, à une ruine graduelle qui deviendra dans peu d'années irréparable.

Près de Toulouse, le même sort attend le célèbre château de Pibrac, qui donna son nom à Dufaur, ambassadeur de France au concile de Trente, qui appartient encore à ses descendants et que les souvenirs d'Henri IV, qui y a séjourné quelque temps pendant sa vie aventureuse de roi de Navarre, n'ont pu préserver d'un abandon complet. Dans le coin d'une grande pièce à peine fermée, on voit couché à terre et couvert de poussière un tableau sur bois vraiment remarquable du seizième siècle, une Adoration des mages; on a l'air de le regarder comme un devant de cheminée.

En Anjou, Pocé, aux portes de Saumur, fameux dans l'histoire de cette province par les bizarres priviléges que la tradition attribue à ses châtelains, est inhabité et condamné à servir de dépendance à une ferme voisine, bien que dans un état de conservation surprenante à l'extérieur : on ne peut pas même en visiter l'intérieur.

Un peu plus loin, en pleine Vendée, sur cette route de Saumur à Thouars, que le plus noble sang de France a si souvent arrosée, on voit, dans une position excellente, au-dessus du Thouet, l'immense et majestueux château de Montreuil-Bellay, véritable forteresse, renfermant dans son enceinte la belle église gothique qui sert de paroisse à la ville. Il a appartenu au célèbre prince de Talmont, et après avoir traversé comme par miracle les fureurs de la guerre civile, il n'a pas su trouver grâce devant sa veuve; elle l'a vendu sous la Restauration à un habitant de Saumur, qui le détruit en détail. Au bas du rempart se trouve une seconde église, dont il ne reste que les murs à moitié abattus, encore couverts de fresques que les intempéries des saisons n'avaient pas eu le temps de rendre méconnaissables à l'époque où j'y suis passé, mais qui doivent être perdues maintenant.

Sur les bords de la Loire, entre Saumur et Candes, s'élève encore le château de Montsoreau, célèbre dans l'histoire si éminemment chevaleresque de l'Anjou par mille aventures, et plus tard par le rendez-vous fatal de Bussy d'Amboise. Ce château, dont la construction date du plus beau temps de la renaissance, avait aussi échappé au vandalisme révolutionnaire, mais il a été victime de celui de son dernier propriétaire, le marquis de Sourches-Tourzel. Il l'a vendu à des paysans du village qui l'ont déchiqueté, dégradé, abîmé de mille manières. On n'a épargné que le curieux escalier tournant dans la tourelle du sud-est, dont la voûte surtout est

regardée comme un chef-d'œuvre de l'art. Mais les grandes croisées carrées ornées de ravissantes sculptures, les salles voûtées, les immenses cheminées ont disparu pour faire place à une foule de petites chambrettes que vous montrent complaisamment ces nouveaux distributeurs, tout fiers d'avoir tiré un si bon parti d'une si utile grandeur. C'est à peine si l'on peut découvrir çà et là quelques traces d'un de ces admirables plafonds en bois de chêne sculpté dont l'art s'est perdu depuis.

Enfin, on vient de m'apprendre qu'au château de Montmurand en Bretagne, la chapelle où Duguesclin fut armé chevalier a été changée en buanderie, et qu'une autre chapelle a été bâtie exprès dans la cour voisine pour la remplacer! Une pareille profanation ne souffre pas de commentaire.

Il est juste de citer à côté de ces scandales quelques rares et nobles exemples d'un culte voué par quelques familles aux manoirs de leurs pères. Le plus éclatant de ces exemples qui soit à ma connaissance est celui du château de Biron, sur les confins de l'Agénois et du Périgord, dont l'imposante beauté, les trois chapelles gothiques, ont trouvé dans les possesseurs actuels des protecteurs éclairés. Ce château est l'objet d'une véritable affection dans le pays, où le nom des Biron jouit de toute sa gloire, et où les bergères chantent encore la complainte du maréchal que fit décapiter Henri IV. On peut nommer encore, en Périgord, Bannes, préservé dans sa forme ancienne par MM. de Losse, et Lanquais, par MM. de Gourgues; en Angoumois, le vaste et beau château de La Rochefoucauld, racheté par l'illustre maison de ce nom; en Anjou, sur la rive méridionale de la Loire, la belle tour de Trèves, haute de cent pieds, construite en 1016, par Foulques d'Anjou, donnée par Charles VII au chancelier Robert le Maçon, en reconnaissance de ce qu'il lui avait sauvé la vie lors de la

prise de Paris par les Bourguignons, et parfaitement entretenue par M. de Castellon qui en est aujourd'hui le maître [1].

Malheureusement ce ne sont là que de trop rares exceptions à une règle générale de destruction et d'abandon. S'il en est ainsi des anciens seigneurs, de ceux que tout concourt à faire regarder comme les représentants du principe conservateur, jugez des ébats que doivent prendre les nouveaux acquéreurs dans leurs antiques possessions. Pour eux, quand ils ne renversent pas tout, ils mettent tout à neuf, et vous savez ce que cela veut dire. Ils sont souvent, à cet égard, d'une bonne foi et d'une naïveté comiques. On voit à Montignac le vieux château des comtes de Périgord, détruit à la révolution, sauf le donjon carré, massif superbe que l'on a arrangé de la manière que vous allez voir. Je laisse parler l'*Annuaire de la Dordogne* de 1824 : « Ces ruines, dit l'ingénieux observateur, ont pris un aspect moins *hideux* depuis que le propriétaire actuel, *achevant de raser à moitié hauteur* partie du rempart et une des tours, s'est construit sur cet emplacement *un petit ermitage*, d'où l'œil découvre la ville et la vallée. Cet homme *industrieux a crépi en chaux bien blanche tous les joints* des pierres noirâtres du mur extérieur, et cela donne un air de jeunesse à ces murs séculaires. »

[1] Il faut placer au premier rang de ces hommes sages et vraiment éclairés M. Parquin, ancien bâtonnier de l'ordre des avocats de Paris, propriétaire des belles ruines du Vivier en Brie, et qui conserve tout ce qui reste de cet ancien manoir de nos rois avec les soins les plus paternels. Elles avaient été vendues comme *matériaux propres à démolition* lorsqu'il les racheta, les dégagea, les restaura ; il a même fait construire une longue et dispendieuse chaussée pour supprimer deux chemins vicinaux qui amenaient chaque jour des passants vandales au sein de ces vénérables débris. Sous le titre de : *Une Journée au Vivier*, 1832, in-4°, on a publié une description agréable de ce monument, qui a été, en outre, l'objet d'un rapport détaillé fait par une commission de l'Institut historique, et imprimé dans son journal, numéro de février 1836, avec figures.

Par compensation de cette métamorphose d'un donjon en ermitage, il ne faut pas oublier que le propriétaire de l'ermitage dit d'Anne d'Autriche, au-dessus d'Agen, a métamorphosé le sien en guinguette. C'est moins pittoresque, mais plus productif : chacun son goût.

Mais on ne rit plus, on rougit et on s'indigne en songeant au monstrueux abus du droit de propriété que font certains nouveaux riches, dominés par des préjugés brutaux et par une risible terreur de l'histoire et de la religion, que l'on baptise si souvent en province des noms de carlisme et de jésuitisme. Par exemple à Cuneault, en Anjou, toujours sur les bords de cette Loire qui baigne de ses eaux les monumens les plus nationaux de la France, il y a une église que la tradition populaire fait remonter à Dagobert, que l'on peut hardiment, je crois, dater du onzième siècle et que je n'hésite pas à regarder comme un des débris les plus précieux de l'art de cette époque. Les sculptures des chapiteaux des colonnes de la nef sont de l'exécution la plus naïve et la plus originale. Le clocher surtout est étonnant. A part ces beautés, il y en avait une toute particulière, résultant de l'effet de perspective que devait produire la construction du vaisseau qui va en se rétrécissant depuis le portail jusqu'au rond-point, tandis que la voûte s'abaisse successivement dans la même direction. A la révolution cet effet fut détruit par un mur de refend, bâti en travers du chœur. L'abside tout entière est échue en partage à M. Dupuy de Saumur, qui l'a transformée en grange remplie de fagots, après avoir défoncé les vitraux des croisées.

Ce qui dépasse tout ce que j'ai vu de barbarie en ce genre, c'est le spectacle dont j'ai été témoin à Cadouïn, en Périgord, lieu où se trouvent enfouis dans un désert des chefs-d'œuvre de peinture, de sculpture et d'architecture. Cadouïn est un

ancien monastère de l'ordre de Cîteaux, fondé par saint Bernard lui-même. Il en reste une église et un cloître. Je veux, en passant, vous parler de l'église. Elle est d'abord très-remarquable par son architecture, qui est tout en plein cintre, avec la corniche en damier qui se retrouve dans tant d'églises romanes. La voûte seule est en ogive très-primitive. La façade est originale : elle offre un couronnement semi-hexagonal, soutenu par une colonnade de neuf arcs en plein cintre d'une grande élégance. C'est un type tout à fait méridional, de même que la petite coupole qui s'élève au-dessus du transept. Le chœur est parfait, et les enroulements en feuillages des cinq croisées qui l'éclairent, d'une grande délicatesse, malgré le badigeon qui les recouvre. A la voûte de ce chœur, se trouve la peinture la plus remarquable du moyen âge que j'aie rencontrée en France : c'est une fresque qui représente la résurrection de Notre-Seigneur. Au premier regard que je jetai sur cette voûte, mes yeux, déshabitués depuis longtemps de jouissances pareilles, crurent retrouver leurs anciennes amours des écoles toscane et ombrienne, antérieures à Raphaël. Le Christ, tenant à la main le gonfalon de la croix, met le pied hors du tombeau; deux soldats endormis gisent de chaque côté; deux anges, en longues tuniques, soutenus dans l'air par leurs ailes déployées, encensent, avec des encensoirs d'or, le vainqueur du péché et de la mort : un paysage simple et gracieux dans le fond, avec un ciel d'azur foncé, parsemé de grandes fleurs de lis d'or en guise d'étoiles. En Italie, cette fresque, qui rivaliserait avec quelques-unes des plus célèbres que j'aie vues, serait à peu près de la fin du quinzième siècle. Je ne connais pas assez l'histoire de l'art en France pour en conjecturer la date même approximative, et, dans le pays, on n'a pu me fournir aucun renseignement ni sur son époque ni sur son auteur. Rien ne saurait surpasser la majestueuse placi-

dité du Christ, le naturel de la pose des soldats endormis, le tendre respect, l'amoureuse adoration des deux anges. Toute la composition est empreinte de cette suavité harmonieuse, de ce goût naïf et pur, de cette simplicité exquise, de cette transparence de couleur, enfin de cette vie surnaturelle et céleste, si bien adaptées aux sujets d'inspiration religieuse, et si universellement répandues sur toutes les œuvres de la divine dynastie qui a régné sur la peinture depuis l'angélique moine de Fiésole jusqu'à Pinturicchio; dynastie que Raphaël a détrônée, mais qui n'en sera pas moins toujours celle des princes légitimes de l'art.

Je me laisse aller, Monsieur, à une admiration que vous partageriez, j'en suis sûr, si vous aviez été avec moi, et j'oublie mon cloître et mes vandales. A côté donc de cette église se trouve un autre chef-d'œuvre, car on dirait que les chefs-d'œuvre des trois arts se sont donné rendez-vous dans ce coin de terre oublié et presque inconnu dans les environs mêmes. C'est le cloître intérieur de l'ancien monastère, vrai bijou de l'époque la plus brillante de la transition qui a précédé la renaissance, marqué au sceau de l'influence mauresque et orientale qui envahit alors l'imagination française. Je crois qu'il n'existe pas en France un morceau de ce temps plus riche, plus fini, plus orné. Si on avait le courage d'y trouver un défaut, ce serait la profusion des détails, la beauté vraiment trop coquette des ornements. On est tenté de croire d'abord que l'imagination du sculpteur s'est abandonnée sans frein à ses caprices; mais en examinant de plus près, on reconnait qu'il n'y a rien dans cette incroyable abondance qui ne soit strictement en harmonie avec la sainteté du lieu, rien qui n'ait été dominé par une inspiration profondément religieuse. Le trône de l'abbé au milieu des bancs de ses moines, exposés au soleil du midi, est surtout remarquable par un

bas-relief qui représente Jésus-Christ portant sa croix, aussi pur de goût que noble et simple d'expression. La souche de chacune des ogives de la voûte est entourée de riches sculptures du même genre, qui reproduisent les principales paraboles de l'Ancien et du Nouveau Testament; on distingue surtout Job et ses amis, le Mauvais riche, et un très-beau groupe du Jugement dernier. Ces sculptures se répètent dans les chapiteaux et les plinthes des colonnes qui forment les arcades à ogives par où le jour pénètre dans le cloître. Les fenestrages de ces arcades sont découpés à jour en forme de cœurs ou de fleurs de lis. Mais ce qu'il y a de plus admirable dans cette construction, ce sont les pendentifs de la voûte elle-même, sillonnée et surchargée d'arêtes ciselées. Ces pendentifs, qui se trouvent à chaque clef de voûte, se composent chacun d'une statuette d'un travail exquis : c'est tantôt le symbole consacré d'un évangéliste, tantôt un prophète à longue barbe, tantôt un ange ailé, se balançant sur une longue banderole où sont inscrites les louanges de Dieu : toutes ces figures planent sur le spectateur, et semblent le contempler avec une infinie douceur; on dirait que les cieux se sont entr'ouverts, et que les élus viennent présider aux innocents délassements des habitants de ce lieu solitaire et sacré.

Or, voulez-vous savoir ce qu'est devenu ce ravissant chef-d'œuvre? Je vais vous en raconter la lamentable et honteuse histoire. Vendu révolutionnairement, il appartient maintenant à MM. Verdier et Guimbaut, dont les noms méritent une place toute spéciale dans les annales du vandalisme. Il y a quelques années, plusieurs catholiques des environs conçurent le projet de fonder un établissement de Trappistes dans ce site vénéré, ce qui eût assuré la conservation en entier du monument et de toutes ses dépendances. L'on fit à ce

sujet des offres avantageuses à MM. les propriétaires; mais ils se sont bien gardés de devenir complices d'un acte aussi rétrograde. Ils ont préféré détruire peu à peu tout le monastère, à l'exception du petit cloître intérieur : au moment où je m'y suis trouvé, une tour hexagone très-ornée était sous le marteau. La pioche de l'ouvrier a atteint sous mes yeux une charmante sculpture qui formait, à ce que je pense, le chapiteau de la retombée d'une voûte. Quant au cloître intérieur, destiné spécialement aux récréations des religieux après les offices du chœur, comme il n'avait de communication qu'avec l'église et les cellules, et non pas avec les cours extérieures, les acquéreurs ont jugé à propos de réclamer un droit de passage *à travers l'église*. Déboutés de leur prétention par les tribunaux, ils s'en sont dédommagés ainsi qu'il suit : ils ont rempli la moitié de leur cloître de bûches, de fagots et de poutres, qu'ils ont entassés le plus haut possible contre ces délicieuses sculptures; et chaque jour, en les déplaçant, on abat quelque tête, quelque figurine, on enlève quelque pendentif, on défonce quelque colonnette des croisées. Dans l'autre moitié, ils ont parqué des pourceaux; oui, des pourceaux! C'est la litière d'une truie qui occupe la place du trône de l'abbé, au-dessous du bas-relief de Jésus portant sa croix; ces représentants des propriétaires broutent le jour dans l'enceinte intérieure que bordent les arceaux du cloître, et la nuit ils se vautrent sous les trésors de beauté dont je viens de vous parler.

J'ai senti le rouge me monter au front en contemplant ce spectacle. Il n'y a qu'en France, pensais-je tristement, où je rougirais ainsi; il n'y a qu'en France où un voyageur soit exposé à rencontrer une dévastation aussi sacrilége, un mépris aussi effronté de l'art, de la religion, de l'histoire, de la gloire du pays.

Et encore songez que Cadouïn est un pays reculé, très-catholique, très-noirci sur la carte de M. Charles Dupin, au milieu des landes et des bois, loin de toute ville et de toute route, et qu'on ne peut y arriver qu'à cheval. Ah ! s'il y avait eu dans le voisinage quelque grande route, quelque usine à fonder, le tout y aurait déjà passé. Ah ! si la cupidité s'était mêlée à la froide manie de destruction ! Pour le moment, on a trouvé qu'un cloître pareil pouvait servir, aussi bien qu'autre chose, d'étable à des pourceaux.

Pardonnez à ma fureur, Monsieur, et hâtez-vous d'aller voir ce lieu encore si beau dans sa misère, avant que les brutes de diverses espèces qui l'habitent ne l'aient rendu complétement méconnaissable [1].

4° *Le clergé.*

Je passe à ma quatrième catégorie, celle du clergé. C'est avec une véritable douleur que je me vois forcé de m'élever contre les erreurs que commettent, en ce qui touche à l'art religieux, plusieurs membres de ce corps vénérable et sacré, aujourd'hui surtout, par ses malheurs. Mais si ces lignes tombent sous les yeux de quelques-uns d'entre eux, ils y discerneront, j'espère, une nouvelle preuve de l'intérêt et du respect que leur porte un fils et un ami.

Un catholique doit déplorer plus qu'un autre le goût faux,

[1] Nous sommes heureux de pouvoir ajouter ici que ces lignes n'ont pas été tout à fait inutiles, qu'elles ont éveillé la sollicitude des habitants du lieu, qui ont adressé à S. M. la reine et au ministre de l'intérieur des pétitions pour obtenir la conservation de leur cloître, et qu'enfin, par une délibération récente, la commission des monuments historiques leur a alloué un subside qui pourra les aider à commencer le rachat de leur trésor (1839). — En effet, depuis lors, le cloître a été racheté par le conseil général et restauré aux frais de la commission des monuments : il excite aujourd'hui l'admiration de tous les voyageurs. M. l'abbé Sagette en a fait récemment une description intéressante.

ridicule, païen, qui s'est introduit depuis la renaissance dans les constructions et les restaurations ecclésiastiques. Sa foi, sa raison, son amour-propre, en sont également blessés. Que les gouvernements et les municipalités traitent brutalement les monuments que le malheur des temps leur a livrés, et inscrivent là comme ailleurs l'histoire de leur incapacité ou de leurs bouleversements, cela se comprend. On en gémit, on s'en indigne, mais on n'en est point, grâce au ciel, responsable; tandis que voir l'Église s'associer avec une persévérance si cruelle au triomphe du goût antichrétien qui date de l'époque où elle-même a été dépossédée peu à peu de sa popularité et de sa puissance; la voir renier les inimitables inspirations du symbolisme des âges catholiques pour introniser dans ses basiliques les pastiches d'un paganisme réchauffé et bâtard; la voir enfin chercher à cacher sa noble pauvreté, ses plaies glorieuses sous d'absurdes replâtrages, c'est un spectacle fait pour navrer une âme qui veut le catholicisme dans sa sublime et antique intégrité, le catholicisme roi de l'imagination comme de la prière, de l'art comme de l'intelligence.

Certes, et cela se comprend facilement, on ne saurait reprocher au clergé une envie de détruire aussi étrangère à ses habitudes que contraire à ses devoirs et à son instinct; et si ce n'étaient quelques traits fâcheux qui sont, il faut le croire, plutôt imputables aux conseils de fabrique (lesquels tiennent beaucoup de la nature des conseils municipaux), qu'au clergé tout seul, il serait juste de ne point lui assigner de rang dans la hiérarchie du vandalisme destructeur. Mais en revanche il occupe, sans contredit, la première place parmi les *restaurateurs;* et avec les meilleures intentions du monde, on ne restaure jamais rien, surtout de nos jours, sans préalablement détruire beaucoup.

C'est surtout une bien funeste et bien surprenante manie que celle de tout repeindre et de tout reblanchir, dont le clergé a été possédé pendant les quinze années de la Restauration, et à laquelle il est loin d'avoir renoncé. Il a l'air de s'être dit : « Voilà les mauvais jours qui vont finir; une nouvelle ère de prospérité et d'éclat va se lever pour le catholicisme en France. Donnons en conséquence à nos églises un air de fête. Il faut les rajeunir, les pauvres vieilles; il faut prêter à ces antiques monuments d'une antique croyance toute la fraîcheur du jeune âge; nous en lutterons d'autant mieux avec toutes les nouvelles religions qui pullulent autour de nous. Sus donc, mettons-leur du rouge, du bleu, du vert, du blanc, surtout du blanc; c'est ce qui coûte le moins, et puis c'est la couleur de la dynastie des Bourbons; blanchissons donc, regrattons, peignons, fardons, donnons à tout cela l'éblouissante parure du goût moderne. Ce sera une manière comme un autre de montrer que la religion est de tous les siècles et de toutes les générations [1]. »

Et chose à jamais déplorable, si cela ne s'est pas dit, cela s'est fait, et cela se fait encore tous les jours; et de la sorte on est parvenu à mettre nos plus beaux monuments religieux en état de lutter en blancheur avec la Bourse, et en élégante légèreté avec les arcades de la rue de Rivoli. Mais encore une fois, à quoi bon ces feintes et ces enjolivements? Ministres du Seigneur! puisque les calamités du temps ne vous ont laissé que des temples de bois et de rudes pierres, laissez voir ce bois et cette pierre, et n'allez pas rougir de cette noble indigence!

[1] Cette horrible manie est encore plus répandue en Suisse qu'en France; il n'y a pas une église des cantons catholiques qui ne soit déshonorée par le blanc de chaux; et nous avons lu dans la description de Schwitz, par un statisticien éclairé de nos jours (Meyer de Knonau), que ce blanc de chaux est un symbole *de la candeur et de la pureté des dogmes catholiques!* Il faut noter que ce symboliste est lui-même protestant.

Le midi de la France, bien plus encore que le nord, est exposé à cette épidémie de la détrempe et du badigeon ; car tous les ans le Dauphiné, la Provence, le Languedoc, sont envahis par une nuée de peintres itinérants venus d'Italie, et qui étendent leurs déprédations jusqu'aux bords de la Garonne et de ses affluents. Ils viennent offrir leur talent au rabais dans toutes les localités, et n'épargnent pas même les plus humbles paroisses de campagne. Il est bien rare qu'un curé résiste à la tentation de remettre à neuf pour une somme minime son église, et de signaler ainsi son administration. Il y cède en général et malgré l'opposition fréquente des paysans, chez qui j'ai trouvé souvent la répugnance la plus louable pour ces rajeunissements.

Il en résulte les choses à la fois les plus grotesques et les plus tristes. Parmi ces belles églises des provinces riveraines du Rhône, il n'y a guère que celle de Saint-Maximin, la plus célèbre de la Provence, qui ait échappé jusqu'à présent à la brosse dévastatrice, grâce au bon esprit de son curé, M. Laugier. Mais à Saint-Marcelin, la principale église, d'une vétusté très-remarquable, a été décorée d'une malheureuse fresque qui représente le jugement dernier, et au centre de laquelle domine une figure du Père éternel à chevelure rousse, avec la signature de l'artiste tout au long, et cette inscription parfaitement convenable : *Terribilis est locus iste.* Mais à Valence, la cathédrale, édifice à plein cintre d'une haute antiquité et d'une beauté réelle, a été repeinte en entier au dehors comme au dedans, et, de plus, complétement défigurée par des marbrures feintes et d'autres niaiseries semblables. Mais à Saint-Antonin, la merveille du Dauphiné, l'église consacrée d'abord par Calixte II en 1118, reconstruite à l'époque du gothique le plus élégant, église à cinq nefs et à la voûte d'une élévation prodigieuse, appuyée sur une ter-

rasse de maçonnerie de cent pieds de haut et de vingt pieds d'épaisseur, s'élevant solitaire et cachée presque à tous les yeux, loin de toute route, de toute rivière navigable, de tout moyen de transport, dans un désert où la foi seule pouvait faire surgir un pareil prodige, cette admirable église a vu ses cinq nefs enluminées, avec la plus impitoyable exactitude, de toutes les couleurs qui embellissent ordinairement un cabaret. Mais ce qui dépasse tout, à Avignon, ville qui semble dévouée à une persécution spéciale, la célèbre cathédrale de Notre-Dame des Dons, fondée sous Charlemagne, a subi dernièrement l'outrage d'un badigeonnage général. Rien n'a pu arrêter la fougue des restaurateurs. Il y a une chapelle où Charlemagne fonda une de ses écoles de plain-chant, et où se trouve scellée dans le mur la chaire en ogive d'une charmante simplicité, qui servait de trône pontifical aux Papes du quatorzième siècle; cette chapelle a été souillée des peintures les plus risibles : c'est à peine si l'on a épargné le magnifique mausolée de Jean XXII, type des tombeaux à dais et à pendentifs du quatorzième siècle. Sans doute pour échapper aux dangers de la concurrence, la même brosse a effacé jusqu'à la dernière trace d'une fresque inappréciable, attribuée à Simon Memmi de Sienne, l'ami de Pétrarque et de Laure, et où il avait représenté les deux amants sous les traits de saint Georges et de la vierge qu'il délivre du dragon. On en montre encore la place toute blanche!

Passez le Rhône, parcourez le Languedoc et la Guyenne, remontez jusqu'à la Loire, partout le même système. Je parlerai tout à l'heure en détail de Toulouse. A Foix, la principale église, très-beau vaisseau gothique à une seule nef, a été indignement abîmée, il y a peu d'années : les colonnes du chœur ont été transformées en pilastres ioniques avec accompagnements de chérubins en faïence. A Villeneuve d'Agen,

la voûte extrêmement curieuse du chœur de Sainte-Catherine a été triplement badigeonnée en vert, jaune et blanc. A Agen, le curé de Notre-Dame, ancienne église des dominicains, à deux nefs, d'un gothique sévère et pur comme toutes les fondations de cet ordre, a dépensé quatre-vingt mille francs pour y faire construire, à l'extrémité de chaque nef, un monstrueux autel dans le genre Pompadour, avec volutes, gonflures, et tout ce qui caractérise le bon goût du dix-huitième siècle ; plus une chaire en marbre creusée dans un des murs latéraux en forme de coquetier. Je n'ai pas été à Montauban ; mais un jeune homme que j'ai vu ramassait, il y a quelques mois, dans la chapelle d'une confrérie, des têtes charmantes provenant de sculptures du moyen âge que le ciseau d'un maçon faisait voler en éclats. A Auch, dans un diocèse administré d'une manière si éclairée par M. le cardinal d'Isoard, on avait sérieusement arrêté la démolition du jubé de l'admirable cathédrale, monument presque unique dans le midi de la France, mais qui avait le tort d'empêcher les fidèles de jouir assez complétement de la vue de l'officiant. Et ce honteux projet n'a été arrêté que par l'intervention d'un jeune homme étranger au pays.

A Périgueux, la cathédrale de Saint-Front, l'une des plus anciennes de France, dont toutes les parties, moins le clocher, sont antérieures au douzième siècle, a été badigeonnée en jaune du haut en bas, et pour mieux trancher sur le jaune, les pilastres, le profil des pleins cintres, les bordures des arcades ont été peints en orange rougeâtre. Le portail de l'église encore plus ancienne de la Cité a été détruit et remplacé par une sorte de porte cochère bien blanche, bien nue et bien triangulaire. Au-dessus de cette nouvelle entrée de la maison de Dieu, et sans doute pour sa plus grande gloire, se lit en grandes lettres le nom du destructeur et du reconstruc-

teur, Viger 1829. Ce monsieur a sans doute voulu se recommander ainsi à la publicité : je m'empresse de concourir autant que je le puis à l'accomplissement de son vœu.

A Bazas, jolie petite ville du Bordelais, il y a une merveilleuse cathédrale du gothique le plus pur, sans transepts, qui rappelle l'église de Caudebec, que Henri IV appelait la plus belle *chapelle* qu'il eût jamais vue de sa vie, parce qu'il lui répugnait de donner le nom d'église à un édifice qui ne fût pas en forme de croix. Cette cathédrale est excellente de simplicité, d'élégance, d'unité. Les sculptures des trois portails de sa façade offrent des beautés du premier ordre : elles représentent la vocation de saint Pierre, le couronnement de Notre-Dame et le jugement dernier, avec le cortége obligé de saints et d'anges nichés dans les arceaux mêmes. Les anges qui présentent les âmes à Notre-Seigneur, et les morts qui brisent leurs tombeaux, sont surtout étonnants de hardiesse et d'expression. Tout ceci, grâce au ciel, a échappé tant bien que mal, ainsi que la nef, qui, par une exception presque miraculeuse, laisse voir les joints de ses vieilles pierres. Mais on s'est dédommagé dans les bas-côtés : ils ont été peints en blanc jaune à l'intérieur, et en gris bleu au dehors : de plus, dans chacune des chapelles, on a peint deux cassolettes, comme on en voit sur les enseignes des parfumeurs qui vendent l'*eau des odalisques*, à cela près qu'elles sont de grandeur colossale, et qu'il s'en échappe le long du mur des torrents de flamme du plus bel écarlate et une fumée proportionnelle. Vous concevez l'effet que cela produit au fond d'une sombre chapelle à voûte ogivale et à fenêtres trilobées.

Je pourrais encore nommer comme victimes de semblables dévastations les églises de Langon, Angoulême, Bergerac ; et sur les bords de la Loire, Saint-Pierre de Saumur, le

charmant oratoire de Louis XI ; enfin, à Candes, la belle église bâtie sur le site où mourut saint Martin, et où se passa, au sujet de ses reliques, la célèbre dispute des Poitevins et des Tourangeaux, dont saint Grégoire de Tours nous a conservé le touchant et poétique récit. Louis XIV en commença la maladroite restauration, qui a été complétée dernièrement par un replâtrage général.

Mais je n'ai été nulle part plus indigné que dans un bourg du Périgord, nommé Beaumont, où j'avais été attiré par la célébrité dont jouit, dans les histoires du pays, son église, bâtie du temps des Anglais en 1272. J'y ai été témoin d'un vandalisme sans pareil. L'extérieur, crénelé comme une forteresse, ce qui se retrouve dans beaucoup d'églises de ces contrées, et la façade, avec une galerie à balustrade en ogive tréflée et une corniche qui représente les signes du zodiaque, ont été épargnés ; mais à l'intérieur, quelle ruine ! La voûte en pierre avait eu besoin de quelque réparation, un travail facile y aurait remédié, de l'avis même du plâtrier chargé de sa démolition ; mais, par sentence de M. l'ingénieur des ponts et chaussées de l'arrondissement, la voûte entière avait été abattue, et ses élégantes ogives remplacées par une sorte de toit bombé en bois blanchi. Les clefs de l'ancienne voûte étaient des morceaux d'excellente sculpture, composés d'un sujet en ronde-bosse sur un plan circulaire et rattaché à la voûte par quatre têtes de saints et d'évêques. Le susdit plâtrier avait eu le bon esprit de copier ces sculptures sur les clefs de sa voûte en bois ; mais savez-vous où j'ai trouvé les originaux ? jetés hors de l'église qu'ils avaient ornée pendant tant de siècles, ramassés en tas, confondus avec les débris de pierre provenant de la destruction, et destinés comme eux à être vendus pour faire des *cartelages*, car c'est ainsi qu'on nomme, dans le pays, des matériaux propres à des constructions nouvelles.

La voûte n'a point été la seule victime. Sous prétexte qu'il y avait trop de jour, après le bris des vitraux peints, on a bouché, ou, pour mieux dire, muré, de manière à les cacher entièrement, la charmante rosace de la façade, les croisées du côté septentrional en entier, et celles du côté méridional jusqu'à la moitié de leur hauteur. Au milieu de la grande croisée du chevet, une des plus remarquables que j'aie vues pour la simplicité et la légèreté des formes, on vient de plaquer un autel du goût et de la forme la plus ridicule. L'artiste constructeur, s'apercevant de mon dépit, me dit: Mais c'est dorique, Monsieur! — C'est pour cela que c'est mauvais. — Vous l'eussiez peut-être voulu corinthien? me répondit-il dans la ferveur de son classicisme. Ce n'est pas tout; figurez-vous le chœur entier de cette antique église peint en jaune vif, avec des raies noires en forme de carrés, absolument comme l'antichambre d'un appartement *fraîchement décoré et orné de glaces*. Le baptistère, d'une date encore plus ancienne que l'église, a subi la même opération, sauf la couleur qui est ici lilas moucheté de noir. L'autel du Sacré-Cœur a reçu pour ornement une fresque représentant un cœur colossal, sur fond blanc, traversé par un sabre à garde recourbée, exactement copié sur celui de quelque sous-lieutenant pendant son étape. On voit enfin un nouveau confessionnal, surmonté de deux clefs en forme d'enseigne, et pour lequel je cherchais une comparaison, lorsqu'un paysan, qui se trouvait là, m'en fournit la plus heureuse possible, en s'écriant: « Cela a l'air d'une devanture de boutique à la foire! » Jugez combien la dignité du sacrement de pénitence doit gagner à de pareilles comparaisons.

Et ce que je viens de relever dans l'église ignorée de Beaumont est-ce un fait isolé, extraordinaire? Non, et qui le sait mieux que vous? c'est la reproduction fidèle de ce qui

se passe chaque jour dans toutes les cathédrales et dans l'immense majorité des paroisses de France.

Il n'en est pas moins vrai que c'est du clergé seul que peut venir le salut des chefs-d'œuvre dont il est le dépositaire. D'abord, il a seul la puissance d'intervenir dans leur destinée d'une manière efficace et populaire; puis l'admirable unité et l'esprit d'ensemble qui font la force de ce corps assureraient le triomphe et l'application rapide et générale d'un principe quelconque de régénération et de conservation, dès qu'on serait venu à bout de le convaincre de la vérité de ce principe. Enfin, et ceci touche uniquement à mes observations personnelles, dans les nombreuses tentatives que j'ai faites pour réveiller dans différentes localités le respect de l'art national et chrétien, le culte de ses sacrés débris, je n'ai trouvé que chez les ecclésiastiques la sympathie et l'intelligence nécessaires pour goûter ces idées. Je puis même dire que jamais je n'ai rencontré de prêtre de campagne à qui elles ne parussent tout d'abord raisonnables et religieuses. J'ai reconnu que si, dans leurs reconstructions et réparations, ils laissent prédominer un goût si faux et si risible, c'est uniquement par défaut d'études nécessaires, études que leurs occupations et leur petit nombre ont rendues impossibles. Ce goût n'est pas le leur; il leur est imposé soit par les funestes traditions du dernier siècle, soit par les exigences des conseils de fabrique, soit enfin par les pitoyables projets des architectes.

Je citerais d'ailleurs plusieurs exemples de fidélité à cette honorable mission qui convient si naturellement au clergé. J'ai déjà parlé du soin qu'avait mis M. Laugier, curé de Saint-Maximin, à préserver son église du vandalisme restaurateur. Je dois rendre le même hommage à M. Chatrousse, curé de Vienne [1], qui a fait dans son admirable cathé-

[1] Depuis évêque de Valence.

drale de Saint-Maurice des réparations aussi généreuses que conformes à la primitive architecture de ce saint édifice, dont le vieux front semble se mirer avec tant de majesté dans les eaux du Rhône. A Toulouse, l'ancien curé de Saint-Sernin a défendu victorieusement son église contre les badigeonneurs du conseil de fabrique, qui, après en avoir couvert l'extérieur d'un jaune officiel, voulaient encore pénétrer dans l'intérieur; mais il les a arrêtés sur le seuil. A Bordeaux, celui de Saint-Seurin a remporté un triomphe encore plus beau sur la fabrique, qui voulait faire disparaître comme inutile un trône épiscopal avec dais, du quinzième siècle, en pierre sculptée avec la plus grande délicatesse. Enfin, au moment où j'écris, de jeunes prêtres, qui ont eu le courage de projeter au milieu de nos orages et de nos misères le rétablissement des sérieuses et solitaires études de la congrégation de Saint-Maur, viennent, en s'installant à l'abbaye de Solesmes dans le Maine, de sauver les célèbres sculptures de Germain Pilon qui décorent cet édifice ; qui, trois mois plus tard, seraient tombées sous le marteau destructeur, et que, certes, ni le gouvernement, ni les autorités locales, ni les propriétaires voisins n'auraient jamais songé à défendre.

Je n'ai rien à dire de ma cinquième catégorie, de l'*émeute*. Elle ne se laisse pas analyser.

Je pourrais terminer ici ces notes confuses, si je ne voulais vous donner quelques détails sur les deux capitales du sud-ouest de la France, Toulouse et Bordeaux.

Toulouse m'a paru être la métropole et comme la patrie du vandalisme; du moins n'en ai-je jamais vu tant d'exemples resserrés dans un si petit espace. D'abord le vandalisme destructeur de la révolution y a laissé des traces plus durables

de son passage que partout ailleurs. Certes, à Paris, on a détruit absolument tout ce que l'on pouvait atteindre, et l'antique aspect de la ville gothique a été complétement effacé ; mais encore y a-t-il une sorte de pudeur à faire disparaître ce que l'on a profané, à en enlever jusqu'à la dernière pierre. Il en a été ainsi à Paris, où, sauf quelques rares exceptions, des maisons, des rues, des quartiers tout entiers ont surgi sur le site des anciens monuments. A Toulouse, au contraire, on a laissé debout, grandes, belles, presque intactes au dehors, les basiliques qu'on a outragées, comme pour perpétuer le souvenir du sacrilége. On peut être presque sûr, quand on voit de loin quelque construction grandiose du moyen âge, qu'elle n'offre de près qu'un spectacle de dévastation et de honte. Au premier abord, Toulouse présente l'aspect d'une de ces villes des paysages du quinzième siècle, dominées par une foule de clochers pyramidaux et d'immenses nefs, hautes et larges comme des tentes plantées par une race de géants pour abriter leurs descendants affaiblis. On approche, on ne trouve qu'une ignoble écurie, un grenier à foin, un prétendu musée, d'où vous écarte en criant quelque grossier soldat.

Toulouse n'en est pas moins une ville qui mérite au plus haut point l'intérêt et l'attention du voyageur, ne fût-ce qu'à cause du grand nombre de ruines qui la parent encore, et qui ont conservé, au milieu de leur humiliation, tant d'imposantes traces de leur antique beauté. Mais le sentiment le plus vif et le plus fréquent que leur vue doit exciter n'en est pas moins celui de l'indignation.

Rien n'a été respecté, et l'on dirait qu'on a choisi avec une sorte de recherche les plus curieux monuments du passé pour les consacrer aux usages les plus vils. L'église des Cordeliers, bâtie au quatorzième siècle, célèbre par ses fresques,

ses vitraux, par des bas-reliefs de Bachelier, élève de Michel-Ange, et l'un des meilleurs sculpteurs de la renaissance, par les tableaux d'Antoine Rivalz, par le tombeau du président Duranti, et surtout par son caveau, qui avait la propriété de conserver les corps dans leur état naturel ; cette église a été complétement dépouillée et changée en magasin de fourrages. Ceux qui sont assez heureux pour y entrer par la protection de quelque palefrenier peuvent encore admirer l'élévation et la hardiesse des voûtes, mais voilà tout. Les croisées ont été murées ; on a comblé le caveau où l'on avait montré pendant si longtemps un corps qu'on disait être celui de cette *belle Paule*, si renommée par sa beauté au temps de François Ier, qui faisait naître une émeute à Toulouse lorsqu'elle se dérobait pendant trop longtemps aux regards du peuple, et qui fut condamnée par arrêt du parlement à se montrer en public au moins deux fois par semaine.

L'église des Jacobins ou Dominicains, à deux nefs d'une hauteur prodigieuse, si vantées dans toutes les anciennes descriptions de Toulouse, est complétement inaccessible aujourd'hui. Elle a été octroyée à l'artillerie qui a établi une écurie dans la partie inférieure, et distribué le reste en greniers et en chambres. On ne peut juger de son ancienne forme que par l'extérieur qui est en briques, et notamment par son admirable clocher étagé qui a été épargné jusqu'à présent, et qui est le plus beau de Toulouse. Je vous fais observer en passant qu'une sorte de fatalité toute particulière semble s'attacher aux églises construites par les Dominicains, toujours d'un goût si simple, si pur, si régulier : elles sont partout choisies en premier lieu par les destructeurs. A Avignon, la belle église de Saint-Dominique, la plus célèbre de cette ville après la cathédrale, a été aussi métamorphosée en fonderie de canons.

L'église des Augustins, le troisième des grands monuments monastiques de Toulouse, a été transformée en musée. Le cloître attenant, qui est d'un caractère excellent, avec des arcades en ogives tréflées du quatorzième siècle, doit être disposé pour recevoir le musée de sculpture, qui se compose des débris les plus précieux de tombeaux et de bas-reliefs du moyen âge. Je ne pense pas qu'il se trouve en France de collection plus originale, plus nationale. On y remarque surtout les statues tumulaires des comtes de Comminges, des évêques et archevêques de Toulouse et de Narbonne, ainsi que de délicieuses madones en pierre et en bois. Il faut espérer que ces charmants morceaux, qui gisent aujourd'hui pêle-mêle dans le cloître, y seront bientôt disposés par ordre chronologique, et surtout que l'on ne fera aucun changement, aucune addition postiche au cloître qui, dans son état actuel, est du plus grand mérite. Malheureusement, le sort de l'église, destinée à recevoir les tableaux, n'est pas fait pour rassurer; au moins fallait-il, en lui ôtant sa destination sacrée, lui laisser sa forme primitive, qui était d'un gothique élégant et simple. Mais les barbares transformateurs en ont jugé autrement; ils n'ont pas su comprendre tout ce qu'aurait de grandiose et de beau une pareille galerie; ils ont élevé le plancher à six pieds au-dessus de l'ancien niveau, ont substitué un plafond en plâtre à la voûte en ogive, construit une sorte de colonnade corinthienne à l'endroit du maître-autel, et, enfin, défoncé la rosace de la façade, dont les débris jonchent en ce moment la cour extérieure [1].

Le plus curieux édifice religieux de Toulouse est sans con-

[1] A propos de ces travaux, le *Moniteur* du 2 février 1833 disait gravement : « On peut déjà apprécier la grandeur du plan et l'élégance des détails.... Le musée de Toulouse présentera un aspect monumental inconnu dans nos contrées ! »

tredit l'église de Saint-Sernin, qui a été achevée, telle qu'on la voit aujourd'hui, en 1097. Je la regarderais volontiers comme un des modèles les plus complets du style roman qui existent en France. Elle a la forme d'une croix latine extrêmement allongée; son extérieur est très-simple et a cet air de forteresse qui distingue les églises de cette époque; le clocher en étages successivement rétrécis, surmonté d'une flèche et percé de baies à sommet triangulaire, produit tout l'effet d'une pyramide. Malheureusement ce clocher et tout l'extérieur ont été victimes d'un ridicule badigeonnage qui a coûté 10,000 fr., tandis qu'on négligeait les réparations les plus urgentes. Le collatéral du midi a deux portails également remarquables. Le premier, précédé par un porche de la renaissance, est très-curieux par les sculptures de ses chapiteaux qui représentent le *Massacre des Innocents*, et autres sujets sacrés, dans le goût le plus primitif. Le second est plus grand et plus moderne : les chapiteaux des colonnes représentent les sept péchés capitaux. Dans une chapelle grillée, à côté de ce portail, se trouvent les tombeaux de trois comtes de Toulouse du onzième siècle, trop dégradés pour offrir un très-grand intérêt. L'intérieur de cette belle église a échappé aux badigeonneurs modernes, grâce au bon esprit de son ancien curé, comme je l'ai déjà raconté. Il serait à désirer que son successeur fût animé des mêmes dispositions; on ne le verrait pas alors faire ouvrir, uniquement pour sa commodité particulière, une porte dans la chapelle de la croisée septentrionale, où furent déposés les restes de Henri, duc de Montmorency, la plus noble victime de Richelieu. La triple nef, très-longue et très-étroite, offre une perspective d'une rare beauté; la voûte, très-haute, est parfaitement cintrée; les piliers des arcades inférieures ont été équarriés et défigurés; mais la galerie supérieure en plein cintre est excellente, ainsi

que tout le chœur. Les boiseries des stalles, sculptées au seizième siècle, sont dignes d'être observées ; on y reconnaît les passions violentes et la brutalité satyrique de cette époque ; dans l'une des stalles, on voit un porc assis dans une chaire, en rase campagne, avec cette inscription : *Calvin le porc preschant*. Dans les chapelles du pourtour du chœur, il y a des châsses en bois qui sont de curieux modèles d'architecture ecclésiastique très-ancienne : entre ces chapelles sont placées les statues des comtes et comtesses de Toulouse, qui ont été bienfaiteurs de cette église : plusieurs de ces statues sont d'une expression touchante, et toutes sont d'un très-grand intérêt historique. Les peintures fort anciennes de la voûte du chœur représentent Notre-Seigneur entre les symboles des quatre évangélistes. Les cryptes de Saint-Sernin étaient célèbres par le nombre des reliques et la richesse des châsses qu'elles renfermaient avant la révolution. Elles ont été défigurées par une série de restaurations maladroites : dès la fin du quinzième siècle, on avait substitué aux anciens pleins cintres des ogives surbaissées et écrasées, d'un très-mauvais effet. A la révolution, le souterrain fut dévasté, et depuis, sans doute en guise de compensation, il a été remis à neuf et proprement repeint en diverses couleurs : l'impression sombre et mystérieuse que devait produire ce sanctuaire ne peut donc exister que dans l'imagination. C'est absolument le même contre-sens qui révolte à l'église souterraine du mont Cassin, où reposent les cendres de saint Benoît.

La cathédrale de Saint-Étienne n'a jamais été achevée ; il n'y a de complet que son chœur, vraiment grandiose au dehors comme au dedans, orné de quelques beaux vitraux, mais que le cardinal de Joyeuse a surchargé au dix-septième siècle d'une sorte de jubé en forme de façade, à bas-reliefs et à arabesques de très-mauvais goût. La nef, bâtie par Ray-

mond VI, pendant qu'il était assiégé par Simon de Montfort, n'a aucune relation avec le chœur qui est d'une époque postérieure : elle a été destinée depuis à servir de collatéral ; mais ce projet a été abandonné, et on s'est contenté de lui donner une largeur tout à fait disproportionnée à sa hauteur, et qui ne lui permet toutefois d'arriver que jusqu'au tiers de la largeur du chœur, dont les deux autres tiers sont brusquement terminés par un mur de refend. On a été obligé de masquer par des rideaux cette bizarre anomalie. La façade et le clocher sont également irréguliers.

On a ridiculement regratté et badigeonné les deux belles façades à tourelles crénelées de Notre-Dame de la Dalbade et de l'église du Taur. Celle-ci, bâtie, selon la tradition, sur le lieu où s'arrêta le taureau qui traînait le saint martyr Saturnin, patron de Toulouse, est remarquable par deux belles statues de saint François et de saint Dominique, de grandeur naturelle, nichées des deux côtés du portail, et comprises dans le blanchissage général. A la Dalbade, on a laissé, au milieu de la façade reblanchie, la couleur naturelle du temps à un charmant portail de la renaissance, où se trouve une statue de la sainte Vierge, avec ce distique :

Chrestien, si mon amour est en ton cœur gravé,
Ne diffère en passant de me dire un *ave*.

La nef large et hardie de cette église est défigurée par trois monstrueux autels à baldaquin qui en obstruent tout le fond.

A Saint-Nicolas il y a un portail curieux et un clocher à baies triangulaires, qui a eu le même sort que celui de Saint-Sernin, dont il reproduit le type : il a été badigeonné en rose. A Notre-Dame de Nazareth, chapelle assez écrasée du quatorzième siècle, il y a des vitraux d'un éclat surprenant ;

je les crois les plus beaux de Toulouse. Enfin, si jamais vous passez à Toulouse, je vous prie de ne pas oublier une sainte Vierge, à mon gré délicieuse, placée au coin de la rue des Changes, dans une niche et sous un dais chargé d'ornements de la fin du quinzième siècle.

Je n'ai pas le courage de parler des autres églises qui, comme Saint-Pierre, Saint-Exupère, ont été hideusement modernisées et rendues complétement méconnaissables. Cette contagion a gagné la Daurade, fameuse basilique qui a été fondée par les Visigoths, et qui tire son nom de la dorure des anciennes mosaïques de l'époque hiératique.

Quant aux monuments d'architecture civile, il y a plusieurs hôtels du seizième et du dix-septième siècle, notamment l'hôtel Saint-Jean, ancien grand prieuré de Malte, et l'hôtel Daguin, qui ne me paraissent pas mériter la réputation qu'ils possèdent. Le palais de justice, qui datait de la même époque, de 1492, vient d'être complétement remis à neuf et abîmé. Dans sa forme actuelle, cela peut être tout ce qu'on veut, caserne, hôpital, prison. Cela ressemble à tout et ne ressemble à rien. On vous montre une salle d'assises toute neuve que l'on vante beaucoup, et dont la voûte est si prodigieusement élevée que toutes les paroles s'y perdent. Il y a encore le fameux Capitole, avec sa vaste et lourde façade, terminée en 1769, et tout à fait digne de son époque. On y voit le couperet qui servit à décapiter le duc de Montmorency, qui fut supplicié dans la cour intérieure de cet édifice : cela rapporte quelque profit au concierge, et par conséquent on le conserve. Que n'en est-il de même des débris de l'ancien Capitole qui vont s'effaçant chaque jour? La salle gothique du *grand consistoire*, ou conseil général de la commune, a été détruite en 1808, pour faire place à une salle de bal destinée à recevoir Napoléon lors de son passage à

Toulouse. Il ne reste de l'ancien édifice qu'une sorte de donjon flanqué de tourelles et coupé dans toute sa largeur par deux salles ; on a laissé défoncer la voûte de celle d'en haut : celle d'en bas, dite du *petit consistoire*, est encore visible ; sa voûte en arcs doubleaux dorés et peints de diverses couleurs est très-remarquable ; mais ce dernier souvenir du principal monument de la vieille Toulouse, de Toulouse *la sainte* et *la savante*, doit disparaître à son tour ; on pourra se rabattre alors sur la *salle des illustres*, où se trouvent les bustes d'une foule de célébrités toulousaines. Cette salle vient aussi de subir les honneurs d'une restauration burlesque, dont les principaux ornements m'ont paru être le buste du roi en plâtre vert, et de grandes cocardes tricolores en papier collées au milieu de rosaces sculptées. A côté se trouve la salle des jeux floraux qui renferme la statue de leur fondatrice, Clémence Isaure. Cette statue a été enlevée au seizième siècle de dessus son tombeau, qui était à la Daurade. Elle est en marbre blanc, de grandeur naturelle, d'une sculpture simple et belle, et doit être postérieure de peu à la mort de Clémence Isaure, qui eut lieu de 1415 à 1420. On lit au-dessous sur une table d'airain son épitaphe, où est consigné le legs qu'elle fit aux capitouls, « à condition qu'ils célébreraient tous les ans les jeux floraux dans la maison qu'elle avait fait bâtir à ses frais, qu'ils y donneraient un festin et iraient répandre des roses sur son tombeau. » Peut-être aurait-on pu ajouter à cette inscription les deux dernières stances du lai que M. de Mége a découvert et lui attribue, et que sa gloire a si noblement démenti.

Soën, à tort, l'orgulhos en el pensa
Qu' hondrad sera tostemps dels aymadors ;
Mes jo saï bon que lo joen trobadors
Oblidaran la fama de Clamensa.

Tal en lo cams la rosa primavera,
Floris gentils quan torna le gay tems,
Mes del bent de la nueg brancejado ra bens,
Moric, e per totjorn s'esfassa de la terra [1].

De Toulouse, dont les poétiques souvenirs ne rendent que plus honteux le vandalisme actuel, passons à Bordeaux, qui, tout industrielle et commerciale qu'elle est, offre mille fois plus de consolations et d'espérance à l'ami de l'ancienne architecture. Ce n'est pas à dire qu'il n'y ait pas aussi des exemples déplorables de dévastation et de maladresse; mais au moins sont-ils contre-balancés par des travaux qui méritent vraiment le nom de restaurations, et par un esprit de conservation qui fait le plus grand honneur à ses habitants et à ses architectes.

En passant rapidement en revue les principaux monuments antérieurs au dix-septième siècle, j'aurai l'occasion de marquer tout ce qui m'a paru digne de votre indignation ou de votre sympathie. Je commencerai par la cathédrale de Saint-André, l'une des églises les plus remarquables de France, tant par ses constructions anciennes que par les travaux modernes qui y ont été tentés : le chœur et les façades latérales sont de tout point admirables; mais, comme à Saint-Étienne de Toulouse, la nef n'est point en rapport avec le chœur; sa hauteur est moindre d'un tiers; il en ré-

[1] « Souvent, à tort, l'orgueilleux s'imagine qu'il sera honoré de tout temps par les poètes : mais moi je sais bien que les jeunes troubadours oublieront la renommée de Clémence.

« Telle en nos champs la rose printanière fleurit gentille au retour des beaux jours; mais tout à coup effeuillée et brisée par le vent de la nuit, elle meurt, et pour toujours s'efface de la terre. »

Ce sont ces vers qui ont suggéré à M. de Jouy, dans son *Ermite en province*, l'ingénieuse observation que voici : « Si l'on n'y retrouve pas autant de feu que dans les chants de Sapho, c'est qu'une vierge de Toulouse ne doit pas s'exprimer comme une vierge de Lesbos. »

sulte un ensemble incomplet. Le chœur seul est terminé; on sent que la foi a manqué à ces monuments commencés avec le projet de leur donner une grandeur proportionnée aux villes, et interrompus au milieu de leur éclatante croissance par l'envahissement du doute et de l'égoïsme.

Malgré ce qu'il y a de pénible dans cette différence du chœur et de la nef, Saint-André possède le rare privilége de n'offrir aucune trace de rapiécetage classique dans la maçonnerie, aucune œuvre postérieure à l'arc-boutant extérieur voisin de la sacristie et à la tribune de l'orgue, dont les piliers sont couverts d'arabesques pleines de grâce. Ces deux additions sont toutes deux de la belle renaissance. Il n'y a de mauvais dans cette église que des marbrures et des boiseries qu'un archevêque de bon goût pourrait facilement faire disparaître. Il faudrait commencer par le grand autel en baldaquin qui est vraiment hideux, tant par sa forme que par son excessive disproportion avec la nef.

Quant aux travaux tout à fait récents, cette cathédrale mérite une place spéciale dans l'histoire de l'art, puisqu'elle a été peut-être la première en France à recevoir l'empreinte d'une pensée régénératrice. En 1810, les deux flèches qui s'élèvent à cent cinquante pieds au-dessus de sa façade septentrionale étant menacées d'une ruine totale, on voulait les abattre; un architecte nommé M. Combes, entreprit de les restaurer : il en vint à bout avec un succès complet, et sans altérer leur caractère primitif. Il fit ensuite les galeries qui lient ensemble les piliers de la nef, mais qui malheureusement n'ont pas toute la légèreté qu'on pourrait exiger. Son élève, M. Poitevin, a construit auprès de la façade du nord une sacristie en forme de chapelle, remarquable à l'extérieur comme à l'intérieur par la conformité du style et des ornements avec ceux de l'édifice primitif. On voit que l'ar-

chitecte n'a pas cherché à faire de l'*originalité* à lui. Cela me semble un immense pas vers le bien.

Mais à peine l'œil s'est-il détourné de ce spectacle consolateur, qu'il rencontre un monument victime d'un exécrable vandalisme. C'est la tour dite de Peyberland, élevée, à la fin du quinzième siècle, par Pierre Berland, fils d'un pauvre laboureur du Médoc, qui devint, à force de piété et de savoir, archevêque de Bordeaux en 1430. Cette magnifique pyramide, qui avait autrefois, avec sa flèche, trois cents pieds de haut, avait été, dit-on, construite avec un zèle patriotique par l'architecte que l'archevêque avait chargé d'exécuter son projet, et qui était stimulé par le désir d'élever un monument français capable de lutter avec les flèches de Saint-André, ouvrage des architectes anglais. Aussi réussit-il si bien que le chapitre métropolitain lui vota, en guise de récompense, un habit d'honneur qui fut acheté dix francs. Les terroristes avaient condamné à périr cette œuvre si pieuse, si touchante, si nationale; mais leur fureur fut impuissante. On ne put faire tomber que la flèche; la tour résista à tous les efforts, et l'on fut obligé de résilier le marché qui avait été passé avec un destructeur. Elle est donc encore debout, mais déshonorée et dévastée. Toutes les ouvertures ont été bouchées depuis le haut jusqu'en bas; tous les ornements, les riches et innombrables fantaisies de l'artiste ont été arrachées, il n'en reste que ce qu'il faut pour convaincre que le quinzième siècle avait rarement produit une œuvre où se fût mieux développé le luxe inépuisable de son imagination. Elle sert maintenant, cette pauvre tour, comme celle de Saint-Jacques la Boucherie à Paris et de Saint-Martin à Tours, elle sert à fabriquer du plomb de chasse. C'est ainsi que l'on trouve moyen, en ce siècle éclairé et progressif, d'utiliser ces cristallisations de la pensée hu-

maine lancée vers Dieu, ces inflexibles *doigts levés pour montrer le ciel*[1].

L'église de Saint-Michel a aussi un clocher séparé de l'édifice principal et de la même époque, du même genre de beauté que la tour de Peyberland ; ce clocher était surmonté d'une flèche construite en 1480, et que l'on vantait comme la plus belle du Midi ; elle s'écroula en 1768, et aujourd'hui la tour ne sert plus que de télégraphe. Le projet de rétablissement, conçu et présenté par M. Combes, a été soigneusement repoussé par l'administration. L'extérieur de cette église de Saint-Michel est du gothique le plus riche ; la façade du nord est admirable, mais indignement obstruée par la maison curiale. C'est à peine si on peut voir le portail central et les bas-reliefs qui la surmontent. Ces bas-reliefs sont du quinzième siècle, un peu trop maniérés, mais très-remarquables : ils sont doubles, c'est-à-dire qu'il y en a quatre adossés l'un à l'autre, dont deux font face à l'extérieur et deux à l'intérieur de l'église. Ceux du dehors représentent le *Sacrifice d'Isaac* et l'*Agneau pascal;* ceux du dedans, *Saint Michel terrassant le démon* et *Adam et Ève*. Les deux couples de bas-reliefs sont séparés par un double groupe sculpté de grandeur naturelle, antérieur d'un siècle au moins, et d'une merveilleuse expression. A l'extérieur, c'est le *Baiser de Judas;* à l'intérieur, l'*Ecce Homo :* rien de plus beau que la tête du Christ dans tous deux. L'intérieur de Saint-Michel a des défauts; de ses cinq nefs, les trois du milieu sont égales en largeur, ce qui, vu le peu de longueur de toute l'église, produit un très-mauvais effet. Il y a un transept, mais pas de rond-point; au fond de chacune des trois nefs s'élève un autel épouvantable, surtout celui du

[1] Wordsworth. — Cette tour a été depuis rachetée et réunie à la métropole par les soins du cardinal Donnet, archevêque de Bordeaux.

centre, où l'on voit saint Michel au milieu d'une montagne de plâtre destinée à figurer des nuages. En revanche, il y a dans la quatrième chapelle du bas-côté de la nef, à gauche, un autel du seizième siècle qui est l'un des plus curieux monuments de transition qu'on puisse voir; l'ogive y apparaît à peine, tout affaissée qu'elle est sous le poids des coupoles, des tourelles, des arabesques, des ornements de tout genre que lui impose l'imagination émancipée et capricieuse de l'artiste. Ces ornements servent d'encadrement à trois charmantes statues : *Notre-Dame et l'enfant Jésus*, *Sainte Catherine* et *Sainte Barbe*: celle-ci délicieuse, bien qu'évidemment inspirée par une beauté d'un genre tout différent de celle qui régnait sur les imaginations des siècles antérieurs; la voûte de cette chapelle, comme celle de la nef, est très-ornée et très-curieuse.

La plus ancienne et la plus curieuse église de Bordeaux est celle de Sainte-Croix : fondée par Clovis II, en 651, elle a été reconstruite dans sa forme actuelle à une époque que les autorités les plus compétentes s'accordent à fixer à l'année 1031, sous Guillaume le Bon, duc d'Aquitaine. C'est un monument presque unique du genre mystique, hiératique, qui a précédé l'architecture gothique, et de la transition qui y a conduit. Je ne me sens pas le droit de rien dire sur son caractère mélangé, ni sur les célèbres sculptures symboliques de sa façade, qui a été décrite, ainsi que tout le reste de l'édifice, avec autant d'exactitude que de discernement, par M. Jouannet, dans l'excellente notice qu'il a insérée dans le *Musée d'Aquitaine*, et que vous devez connaître. Mais je serai fidèle à ma mission en dénonçant les ravages que le vandalisme a infligés à cette belle et pure église, qui, saccagée et mutilée au dehors par la Terreur, a été flétrie au dedans par un goût pitoyable. On ne s'y est pas contenté de

radouber toutes les sculptures des chapiteaux, les corniches, les ornements de tout genre avec une épaisse couche de plâtre; on y a profité de tous les espaces que la sculpture n'avait point envahis, pour y peindre des coupoles, des ciels chargés de nuages, un grand balcon dans la voûte au-dessus du maître-autel, des portes entre-bâillées et ingénieusement encadrées dans des arcades ogivales, des abat-jour en vitres simulées, enfin toutes les fadaises possibles, tout cela en style d'enseigne de cabaret, dans des dimensions colossales, et remplissant les trois ronds-points qui occupent le fond de l'église, de manière à frapper immédiatement les regards de celui qui descend les marches par où l'on entre.

Au fond d'une poudreuse chapelle, la première du bas-côté à gauche, derrière la cuve baptismale, revêtue elle-même d'une sculpture très-curieuse qui représente la Cène dans une salle gothique, j'ai distingué une planche peinte, mais recouverte d'une épaisse poussière. Après l'avoir fait légèrement éponger, j'ai reconnu que c'était un tableau sur bois à l'italienne, d'une école tout à fait primitive, entouré d'une inscription en caractères gothiques indéchiffrables pour moi; on y voit une *Pieta*, ou la sainte Vierge portant le corps de Notre-Seigneur sur ses genoux, et des deux côtés, dans des compartiments séparés, sainte Barbe, saint Dominique, saint Sébastien, saint André, sainte Catherine; tous ces personnages m'ont paru être d'un caractère aussi naïf qu'original. Il est déplorable que jusqu'à présent ni l'autorité ecclésiastique, ni aucun amateur de l'art ancien, n'ait songé à placer dans un lieu convenable cette peinture que son antiquité seule suffirait pour rendre intéressante.

Après Sainte-Croix, l'église la plus ancienne de Bordeaux est celle de Saint-Seurin, qui fut la cathédrale avant Saint-André. L'intérieur, d'un gothique très-ancien, est encore

sombre et beau, malgré la dégradation des colonnes de la nef en 1700, et un badigeonnage général en 1822. Sur le mur latéral de droite, on voit dans le tympan d'une porte à ogive, aujourd'hui murée, un bas-relief du plus haut intérêt, qui représente la *Messe de saint Grégoire;* un cardinal, dont la tête est merveilleusement belle, assiste le pape; Jésus-Christ, entre deux anges, plane sur l'autel. Cette sculpture inappréciable remonte au quatorzième siècle, et se rapporte probablement à Bertrand de Goth, archevêque de Bordeaux, qui devint pape, sous le nom de Clément V, en 1305. Vis-à-vis, sur le mur latéral de gauche, dans un tympan semblable, se trouve un autre bas-relief de la même époque qui représente Notre-Seigneur au milieu des douze apôtres.

En entrant dans le sanctuaire, on retrouve l'empire du vandalisme : j'ai déjà parlé du trône épiscopal dont le conseil de fabrique avait voté la destruction, et que le curé a défendu avec succès; mais il n'a pu le préserver d'un blanchissage funeste. Les trois croisées romanes qui occupent, par une disposition assez rare, le fond du chœur qui n'est pas arrondi, croisées à triples arcades avec enroulements très-ornés, ont été peintes en brun. Un malheur pareil a atteint les élégantes boiseries des stalles du chapitre, de même que les sculptures du dessous des siéges, qui représentent des scènes populaires et souvent burlesques, entremêlées à des traits de l'Écriture sainte : ainsi une querelle d'ivrognes, un homme qui fait cuire des poissons sur un gril, à côté de Samson armé de sa mâchoire; tout ce beau et curieux travail a été surchargé tout récemment d'une peinture en rouge garance. On a heureusement épargné de toute matière le monument le plus précieux de cette église, le retable du maître-autel, formé de huit bas-reliefs en marbre, réunis en un seul cadre, traités avec la plus grande finesse, et représentant l'intéres-

sante légende de saint Seurin ou Séverin, évêque de Bordeaux au cinquième siècle. Il y a au-dessous du chœur une chapelle souterraine qui renfermait les reliques de saint Fort, qui a toujours été l'objet d'une immense vénération, et où chaque année les mères et les nourrices viennent faire dire la messe sur la tête de leurs nourrissons, pour attirer sur eux la protection du saint. Cette chapelle à trois nefs en plein cintre est curieuse, mais elle a été cruellement dégradée; d'abord elle a été badigeonnée en dépit du sens commun, puis on lui a volé pièce par pièce un pavé en mosaïque, dont il ne reste que quelques pierres. On y voit encore le tombeau du saint, ouvrage très-soigné de la renaissance.

L'extérieur de Saint-Seurin est en général très-irrégulier, mais n'en est pas moins très-remarquable. La chapelle de la sainte Vierge, à droite du chœur, est beaucoup plus moderne que la nef. Dans un angle de la sacristie, qui est aussi du quinzième siècle, il y a une charmante statue de sainte. Le clocher quadrilatère à double rangée d'arceaux en plein cintre est d'une grande beauté. L'ordre supérieur rappelle quelques-unes des plus célèbres églises du moyen âge en Italie. Au milieu de la façade latérale du midi se trouve un porche de la renaissance, assez élégant, qui couvre et protége un triple portail du plus haut intérêt, dont les trois portes sont entourées par une série de sculptures datées de 1267 et travaillées avec un soin infini, représentant la *Vigne du Seigneur* et le *Jugement dernier*, sujet très-fréquent dans les belles églises gothiques de ces contrées. Ce triple portail est flanqué par les statues des douze apôtres et de deux personnages couronnés, en pied et de grandeur naturelle, malheureusement endommagées, mais produisant encore un excellent effet. La façade occidentale, qui devait servir d'entrée principale, n'a point été achevée du temps de la construction pri-

mitive de l'église. Il n'y a qu'un vestibule très-curieux, et qui remonte évidemment aux premiers temps de la fondation, au neuvième ou au dixième siècle, formé de trois voûtes basses, se prolongeant l'une après l'autre, séparées et soutenues par trois arceaux cintrés dont les chapiteaux sont couverts de sculptures très-bizarres et du genre le plus élémentaire. Je n'ai pu distinguer qu'un seul sujet connu, le *Sacrifice d'Abraham*. Au bout de ce vestibule s'élève aujourd'hui une façade, dessinée par M. Poitevin (qui a été destitué par l'administration éclairée de nos jours), et exécutée par son successeur, M. Lasmolle. Cette façade a le mérite d'avoir été conçue de manière à se rapporter au caractère général de l'édifice, et la partie inférieure répond assez bien à ce dessein. Mais, en élevant tout à fait inutilement la partie supérieure, décorée d'une balustrade beaucoup trop lourde, on ôte au spectateur la vue d'un ordre entier de l'admirable clocher. On m'a même assuré qu'il y avait sur ce même clocher d'excellents bas-reliefs, aujourd'hui recouverts par le prolongement du toit en ardoises et complétement inaccessibles. Puis on a surchargé cette nouvelle façade de statues absurdes, exécutées par un artiste espagnol ; il y en a quatre colossales, deux évêques, qui ont coûté 10,000 francs chacun, et deux évangélistes, à 5,200 francs la pièce, tous les quatre détestables en tout point. Voilà, de compte fait, 30,400 francs d'inutilement dépensés sur les 45,000 qu'a coûté la façade entière. Je ne dis rien d'un bas-relief qui est encore pire que les statues, et qui a dû coûter proportionnellement. Ces calculs montrent que ce sont bien moins les ressources matérielles qui manquent à la restauration de nos vieux monuments, que l'intelligence de leur caractère et l'instinct des convenances.

Je reprocherai ensuite à M. Lasmolle de n'avoir pas em-

ployé dans sa nouvelle façade le portail qui terminait auparavant le vestibule dont j'ai parlé; portail double, sans archivolte, divisé par un pilier qui supportait une statue de saint Seurin, et surmonté d'une charmante corniche avec modillons à ogive en ressaut. Ce portail se trouve aujourd'hui dans le jardin de M. Coudère, imprimeur.

M. Lasmolle a encore fort bien restauré, en 1828, la façade de la petite église de Saint-Éloi, pour laquelle il a choisi l'ogive surbaissée et ornée, copiée avec esprit des monuments de la fin du quinzième siècle. Je ne sais si c'est lui qui a restauré le porche occidental de Sainte-Eulalie, également en harmonie avec le gothique du corps de l'église, sauf les deux contre-forts, qui sont lourds et disproportionnés. L'intérieur de Sainte-Eulalie offre des sculptures remarquables dans les clefs de voûte du chœur, mais elle est honteusement défigurée par des peintures et des dorures ridicules.

Dans l'église du collége, remarquable par la hardiesse de sa voûte à arcs doubleaux en ogive, on voit le tombeau de Montaigne et sa statue, beau morceau de la statuaire du seizième siècle. Il est couché tout de son long, les mains jointes et le corps tout bardé de fer, à la manière des anciens chevaliers. Cela paraît d'abord en contradiction avec son caractère, tel qu'on se le figure généralement; mais on se rappelle bientôt l'époque guerrière où il vivait, et la piété qu'il déploya sur son lit de mort.

Je n'ai rien à dire de Saint-Bruno, tout rempli de statues dans le goût du Bernin, par le cardinal de Sourdis, au commencement du dix-septième siècle, ni de Saint-Paul, Saint-Dominique et autres mauvaises églises des dix-septième et dix-huitième siècles.

En fait d'architecture civile, Bordeaux a conservé deux de ses anciennes portes, la première, au-dessous d'une des

quatre tours de l'hôtel de ville, bâties en 1246, qui s'élevaient à deux cent cinquante pieds de haut, et dont la réunion devait former un ensemble unique. Il n'en reste aujourd'hui que celle dite la Tour de l'Horloge, surmontée de trois tourelles en flèche, d'un gothique noble et imposant. La seconde porte, dite du Caillau, fut bâtie en 1494, en mémoire de la bataille de Fornoue; quoique dégradée, elle n'en offre pas moins toute l'élégance et tout le charme des monuments de cette époque. Ses trois tourelles et ses croisées, en carré arrondi, qui ont tous les caractères de la belle renaissance, produisent un effet très-pittoresque, surtout lorsqu'en la contemplant de la rivière, on la voit s'élever au milieu du mouvement industriel du port sur lequel elle donne.

D'après tout ce que je viens de vous dire, Monsieur, vous reconnaîtrez, j'espère, que Bordeaux est une ville qui procure une véritable satisfaction aux défenseurs de l'art antique. Malgré la profusion de mauvais goût qui règne dans les ornements intérieurs des églises, malgré plusieurs exemples du vandalisme que j'ai cités, il est impossible de ne pas reconnaître chez les architectes de cette ville une tentative de reconstruction et de régénération gothique, tentative accompagnée de tâtonnements et d'erreurs que j'ai osé signaler, mais digne de toute notre sympathie, de tous nos éloges, d'autant plus qu'ils persévèrent silencieusement et obscurément depuis plus de vingt ans. Personne que je sache ne leur a rendu sous ce rapport la justice qu'ils méritent; mais ils ont inscrit leurs droits à la reconnaissance nationale, d'une manière plus éclatante que dans les journaux, sur les pierres immortelles de Saint-André et de Saint-Seurin.

En un mot, Bordeaux est une ville consolante; elle l'est surtout, comparée à Paris, qui semble condamné à ne jamais se relever de l'espèce d'interdit jeté sur lui par le bon goût

depuis près de trois siècles. Si la France a la honte d'être moins avancée en fait d'art que le reste de l'Europe, Paris a la double honte d'être encore en arrière de toute la France. Tandis que généralement, en province, l'étude et la protection de nos chefs-d'œuvre anciens deviennent le signe de ralliement de tous les architectes distingués, tandis que des essais de restauration intelligente, en harmonie avec le caractère original des édifices, et motivés par des besoins réels, ont lieu dans plusieurs localités, Paris seul reste indifférent et livré sans défense aux caprices dévastateurs, aux projets ineptes, mais heureusement interminables, des maçons ministériels et académiques. A part quelques jeunes gens chez qui *Notre-Dame de Paris* a réveillé un nouveau sens, et qui depuis jettent en passant sur la vieille basilique un regard de tristesse et d'admiration; à part quelques artistes proscrits par les académies et méconnus du public, Paris n'offre nul espoir de régénération. En fait de constructions nouvelles, peu de villes au monde sont, à ce que je pense, assez malheureuses pour que les fidèles soient condamnés à échanger la grotesque rotondité de l'Assomption contre la masse informe et inintelligible de la Madeleine, contre l'indécente coquetterie de Notre-Dame-de-Lorette. En fait de restauration, on en est toujours à ce même esprit qui fit équarrir et revêtir de marbre le chœur de Notre-Dame, dès la première moitié du *grand siècle*. Ce que je connais de plus neuf en ce genre, ce sont les incroyables chapelles de la sainte Vierge à Saint-Étienne du Mont et à Saint-Germain des Prés. Le grotesque, le faux, le ridicule, n'ont jamais atteint plus haut.

Malgré toutes les misères que je vous ai racontées, je ne veux pas terminer sans reconnaître comme un fait accompli l'existence d'une réaction en faveur de l'art historique et national, réaction timide et obscure, mais progressive et pleine

d'avenir. Cette réaction, Monsieur, c'est vous qui l'avez commencée, qui l'avez popularisée ; je ne me lasse pas de le répéter, car j'aime à vous faire un patrimoine de cette gloire. Elle se manifeste aujourd'hui de deux manières : d'abord par des recherches approfondies sur les divers caractères et les développements successifs des monuments locaux ; tels sont les excellents travaux de M. de Caumont et de la société archéologique de Normandie, à Caen ; ceux de MM. Liquet et Langlois, à Rouen ; de M. Jouannet, à Bordeaux ; de M. du Mége, à Toulouse ; enfin, de M. Charles Magnin dans cette même *Revue*. Il n'y a pas jusqu'au *Constitutionnel* qui ne nous ait prêté le secours de son autorité populaire, et qui, dans un feuilleton très-remarquable du 17 octobre 1832, n'ait arboré, lui aussi, le drapeau de la réaction historique.

D'un autre côté, il y a déjà des applications de cet esprit régénéré, peu nombreuses et peu étendues, il est vrai, mais qui n'en sont pas moins louables et consolantes. Ainsi, à côté des travaux de MM. Combes, Poitevin et Lasmolle, à Bordeaux, on peut citer ceux de M. Pollet, à Lyon : il a rétabli l'église d'Ainay, qui date des premiers siècles du christianisme, dans sa forme originale, et réparé celle de Saint-Nizier, la plus belle de Lyon, avec une parfaite intelligence de son caractère. Dans la cathédrale de Metz, il y a quelques essais de gothique moderne, mais bien malheureux. Ce qui surpasse, à mon gré, toutes les entreprises de ce genre, ce sont les restaurations vraiment surprenantes des sculptures de la cathédrale de Strasbourg, exécutées par MM. Kirstein et Haumack, avec une exactitude si parfaite, un sentiment si profond et si pieux, qu'au premier abord on est tenté de les confondre avec les originaux que la hache du terrorisme a épargnés, et qui comptent à juste titre, surtout le groupe de la mort de la Vierge au portail oriental, parmi les chefs-

d'œuvre de la statuaire chrétienne. Dans une sphère plus restreinte, vous connaissez les charmantes œuvres de M. de Triqueti et de mademoiselle de Fauveau.

Un jour peut-être surgira-t-il au sein de nos Chambres un législateur assez éclairé, assez patriotique, pour demander des dispositions spéciales en faveur des monuments nationaux, comme on en demande chaque jour en faveur de l'industrie et du commerce. La loi sur l'expropriation offrait pour cela une excellente occasion; mais l'une des deux Chambres l'a déjà laissée échapper, et l'autre n'en profitera certainement pas.

Il serait à désirer que nous vissions bientôt s'organiser à Paris une association centrale pour la défense de nos monuments historiques, association qui offrira un point de ralliement à tous les efforts individuels, un foyer d'unité pour toutes les recherches et toutes les dénonciations, qui sont en ce moment nos seules armes contre les dévastations des administrations et des propriétaires. Peut-être viendrait-on ainsi à bout d'engager peu à peu tout ce qui est jeune, intelligent et patriotique dans une sorte de croisade contre le honteux servage du vandalisme, et purifier, par la force de la réprobation publique, notre sol antique de cette souillure trop longtemps endurée [1].

Toutefois je ne vous dissimule pas l'intime conviction où je suis que cette réaction n'aura jamais rien de général, rien de puissant, rien de populaire, tant que le clergé n'y aura pas été associé, tant qu'il n'aura pas été persuadé qu'il y a pour lui un devoir et un intérêt à ce que les sanctuaires de la religion conservent ou recouvrent leur caractère primitif et chrétien. Le clergé seul, comme je l'ai dit plus haut, peut

[1] Il faut se rappeler que ceci était écrit en 1833. Nous rendons justice à ce qui a été fait depuis dans notre Appendice, n° 1.

exercer une influence positive sur le sort des monuments ecclésiastiques, qui sont incontestablement les plus nombreux et les plus précieux de tous ceux que nous a légués le moyen âge. Lui seul peut donner quelque ensemble à des tentatives de restauration, et à un système de préservation; lui seul peut obtenir d'importants résultats avec de chétifs moyens; lui seul enfin peut attacher à cette œuvre un caractère de popularité réelle, en y intéressant la foi des masses. Or, point d'art sans foi; c'est un principe dont l'évidence ne nous est que trop douloureusement démontrée aujourd'hui. C'est la foi seule qui a pu peupler la France des innombrables richesses de notre architecture nationale; c'est elle seule qui pourra les défendre et les conserver.

Je finis ici mon invective, rédigée d'après des notes bien incomplètes et des souvenirs bien confus. Vous-même, peut-être, trouverez-vous que j'y ai mis trop de passion et d'amertume; mais vous devez comprendre que nous autres catholiques nous avons un motif de plus que vous pour gémir de cette brutalité sacrilége et pour nous indigner contre elle. C'est que nous allons adorer et prier là où vous n'allez que rêver et admirer; c'est qu'il nous faut pour y bien prier nos vieilles églises, telles que la foi si féconde et la piété si ingénieuse de nos aïeux les ont conçues et créées, avec tout leur symbolisme inépuisable et leur cortége d'inspirations célestes cachées sous un vêtement de pierre. C'est là que se dresse encore devant nous la vie tout entière de nos aïeux, cette vie si dominée par la religion, si absorbée en elle. C'est là que renaît leur imagination si riche et si intarissable, mais en même temps si réglée et si épurée par la foi, leur patience, leur activité, leur résignation, leur désintéressement; tout cela est là devant nous, leurs tièdes et faibles descendants, comme une pétrification de leur existence si exclusivement chrétienne.

C'est que pas une de ces formes si gracieuses, pas une de ces pierres si fantastiquement brodées, pas un de ces ornements qu'on appelle capricieux, n'est pour nous sans un sens profond, une poésie intime, une religion voilée. C'est qu'il nous est permis et presque commandé de voir dans cette croix allongée que reproduit le plan de toutes les églises anciennes la croix sur laquelle mourut le Sauveur ; dans cette triplicité perpétuelle de portails, de nefs et d'autels, un symbole de la trinité divine ; dans la mystérieuse obscurité des bas-côtés, un asile offert à la confusion du repentir, à la souffrance solitaire ; dans ces vitraux qui interceptent en les tempérant les rayons du jour, une image des saintes pensées qui peuvent seules intercepter et adoucir les ennuis trop perçants de la vie ; dans l'éclatante lumière concentrée sur le sanctuaire, une lueur de la gloire céleste ; dans le jubé, un voile abaissé entre notre faiblesse et la majesté d'un sacrifice où la victime est un Dieu. L'orgue, n'est-ce pas la double voix de l'humanité, le cri glorieux de son enthousiasme mêlé au cri plaintif de sa misère ? Ces roses éclatantes de mille couleurs, cette vie végétale, ces feuilles de vigne, de chou, de lierre, moulées avec tant de finesse, n'indiquent-elles pas une sanctification de la nature, et de la nature humble et populaire, par la foi ? Dans cette exclusion générale des lignes horizontales et parallèles à la terre, dans le mouvement unanime et altier de toutes ces pierres vers le ciel, n'y a-t-il pas une sorte d'abdication de la servitude matérielle et un élancement de l'âme affranchie vers son Créateur ? Enfin, la vieille église tout entière, qu'est-elle si ce n'est un lieu sacré par ce qu'il y a de plus pur et de plus profond dans le cœur de vingt générations, sacré par des émotions, des larmes, des prières sans nombre, toutes concentrées comme un parfum sous ces voûtes séculaires, toutes montant vers Dieu avec la colonne, toutes

s'inclinant devant lui avec l'ogive, dans un commun amour et une commune espérance ?

Fils du vieux catholicisme, nous sommes là au milieu de nos titres de noblesse : en être amoureux et fiers, c'est notre droit ; les défendre à outrance, c'est notre devoir. Voilà pourquoi nous demandons à répéter, au nom du culte antique, comme vous au nom de l'art et de la patrie, ce cri d'indignation et de honte qu'arrachait aux papes des grands siècles la dévastation de l'Italie : *Expulsons les Barbares*.

1er mars 1833.

II

DE LA PEINTURE CHRÉTIENNE

EN ITALIE

A L'OCCASION DU LIVRE DE M. RIO[1].

(Juillet 1837.)

Nous désirons faire connaître plus en détail et dans un ordre méthodique les objets traités dans l'ouvrage que M. Rio a publié récemment, les idées principales qui y sont exposées, les découvertes précieuses que les hommes sérieux et religieux peuvent y faire. En donnant ainsi un aperçu des richesses renfermées dans ce volume, nous croyons rendre un véritable service à ceux d'entre nos lecteurs qui ne l'ont pas lu, et nous espérons ne pas déplaire à ceux qui le connaissent déjà,

[1] *De la Poésie chrétienne dans son principe, dans sa matière et dans ses formes*, par A.-F. Rio. Paris, 1836, 1 vol. in-8°. — Après vingt-quatre ans de nouveaux voyages et de recherches consacrées à l'étude du sujet esquissé dans ce premier volume, M. Rio vient de publier, en quatre volumes, son ouvrage complétement refondu et achevé, et qui constitue désormais un monument digne au plus haut point de la sympathique étude de tous les admirateurs du vrai beau. — Il lui a donné le titre parfaitement justifié : *De l'Art chrétien*. Il ne s'est pas contenté de faire droit à toutes les critiques et de réparer toutes les omissions qu'on lui avait signalées; il y a ouvert en foule des perspectives nouvelles où aimeront à le suivre tous les amis de l'art et de l'histoire. Ses chapitres sur l'*École siennoise*, sur les *Écoles ombrienne et mystique*, sur la *Renaissance et la Papauté*, sur les *Peintres courtisans*, méritent de fixer

en les aidant à classer et à coordonner dans leur mémoire les notions nouvelles et importantes qu'ils ont dû y puiser.

Amis passionnés de l'art chrétien, et ayant suivi, quoique de très-loin, M. Rio dans la route qu'il a si glorieusement ouverte, c'est pour nous un droit et un devoir de ne rien négliger pour que le public catholique puisse apprécier toute l'importance de l'œuvre dont M. Rio a doté notre littérature historique et religieuse.

Nous n'hésiterons pas à dire que ce livre est un de ceux qui peuvent avoir le plus besoin d'être ainsi révélés et annoncés au public, car il est de ceux dont on pourrait dire avec vérité au premier abord qu'on ne sait d'*où il vient ni où il va.* Il serait très-difficile de se faire une idée juste de son contenu et de sa valeur d'après son titre. Ce titre s'applique à un vaste ensemble de travaux, où l'auteur embrasse la partie la plus séduisante et la plus féconde du domaine de la pensée chrétienne et dont ce volume n'est qu'un fragment; mais M. Rio a eu le tort de ne pas nous montrer comment le fragment se rattachait à l'ensemble. Aucun préambule, aucune conclusion ne nous apprend pourquoi, dans un livre qui annonce devoir traiter *de la poésie chrétienne*, la première page du texte commence ainsi : *De la Peinture chrétienne d'abord dans les catacombes,* etc. On ne sait ce que veulent dire ces mots : *Forme de l'Art,* qui font partie du titre; et ces autres : *Seconde*

l'attention et la sympathie des lecteurs même les plus étrangers aux études esthétiques par les flots de lumière qui y sont versés sur les faits et les personnages les plus intéressants du passé de l'Italie. M. Rio a complété l'histoire de la peinture par celle de la sculpture italienne. Cette nouvelle version n'est pas l'ancien ouvrage avec des additions et des corrections, c'est un autre ouvrage rédigé sur un plan bien plus vaste, quoique dans les mêmes principes, et dont l'importance et l'originalité ne sauraient être estimées trop haut. — On ne verra donc dans les pages suivantes qu'une étude sur la peinture religieuse en Italie, dont le premier essai de M. Rio a fourni l'occasion, mais dont les observations critiques n'ont qu'un intérêt rétrospectif et ne s'appliquent en aucune façon à son œuvre définitive (1860).

Partie, tandis qu'on cherche en vain de quoi il peut être question dans la première, et si elle existe ou non, achèvent de jeter la confusion dans l'esprit du lecteur. Il est vrai que sur la couverture brochée du volume, on lit : *De l'Art chrétien ;* et cette addition met sur la voie de la pensée fondamentale de l'auteur, savoir : que l'art est identique avec la poésie, surtout dans l'ordre religieux; qu'il n'est autre chose qu'une des formes de la poésie, et qu'on ne saurait isoler l'histoire, l'étude, l'intelligence de l'un et de l'autre. C'est là une vérité incontestable à nos yeux; mais l'auteur n'aurait pas dû oublier que cette identité de la poésie et de l'art n'a jamais été proclamée en France, et qu'elle n'est rien moins que constatée, ni même soupçonnée par l'immense majorité des lecteurs français. Il était donc nécessaire de bien établir préalablement ce point de départ.

M. Rio, ne pouvant ou ne voulant pas nous présenter en ce moment cette base fondamentale de ses travaux, aurait dû se borner à prendre pour titre les premiers mots de son premier chapitre : *De la Peinture chrétienne;* et en y ajoutant ceux-ci : *en Italie*, il aurait donné à chacun une notion claire et complète du beau volume que nous allons passer en revue, heureux de pouvoir, grâce à lui, donner à nos lecteurs une esquisse historique des produits de cette admirable branche de l'art chrétien dans le temps où elle a été la plus féconde et la plus brillante.

Il est donc sous-entendu que, pour M. Rio, la peinture, comme tous les autres arts, n'est qu'une des formes de la poésie; or, comme la poésie religieuse est nécessairement la poésie la plus haute, il s'ensuit que la peinture religieuse occupe nécessairement aussi le premier rang dans le développement de la peinture. Cette primauté est d'ailleurs suffisamment démontrée par le fait en Italie : c'est ce qui ex-

plique pourquoi l'étude de cet art touche de si près à la religion.

Cela posé, nous commencerons par établir quels sont les principaux mérites de M. Rio dans cet ouvrage. Et d'abord nous placerons au premier rang le *catholicisme* du livre et de son auteur. Et qu'on nous entende bien, c'est d'un bon et solide catholicisme que nous voulons parler, non pas de ce vague sentiment religieux qui est à la mode aujourd'hui, qui consent à ne rien nier pourvu qu'il ne soit pas obligé de rien admettre comme incontestable. M. Rio n'est pas de cette trempe-là : à chaque page de son livre on voit que c'est un homme qui n'a ni honte ni peur de croire tout ce qu'il a trouvé dans le catéchisme, l'Évangile et la tradition de l'Église, et il en résulte pour le lecteur un sentiment de bien-être qui vaut presque mieux que l'enthousiasme, et comme une sorte de soulagement ineffable qui repose et qui exalte en même temps. On voit encore qu'il pratique ce qu'il croit; on voit qu'il a prié au pied de ces autels dont il décrit la parure avec tant de poésie, que les trésors de l'art chrétien n'ont pas été pour lui des toiles mortes, débris plus ou moins curieux de la *mythologie chrétienne*, mais bien des symboles plus ou moins parfaits de l'éternelle vérité. En un mot, M. Rio est franchement et avant tout catholique : plus on le lit et plus on reconnaît en lui un frère, un homme à côté de qui on serait aise d'élever sa prière à Dieu, un homme que tout catholique pourrait accoster avec confiance soit dans une église, soit dans une galerie, soit dans une académie, et lui prendre la main, et lui donner son cœur, sans craindre de se tromper, et de trouver le froid sourire de l'incrédulité ou la vanité satisfaite du pédant sous le voile d'un enthousiasme factice.

C'est là ce qui place M. Rio bien au-dessus de Rumohr, et de tous les Allemands qui ont pu rivaliser avec lui par la

science et le sentiment de l'art, mais qui sont restés bien en deçà pour la foi, à l'exception du seul Frédéric Schlegel.

Ce doit être quelque chose de bien déconcertant, ce nous semble, pour vous, Messieurs les critiques, qui, dans vos jugements souverains sur l'art ancien et moderne, posez d'abord en principe que le catholicisme est définitivement mort, qu'il est aujourd'hui dénué de toute séve créatrice, et qu'aucun être doué de raison, et à plus forte raison, de science, ne peut y trouver la règle actuelle et positive de ses jugements et de ses idées? Daignerez-vous seulement vous retourner dans votre marche triomphale du salon de 1837 au salon de 1838, pour écouter la voix grave et éloquente d'un homme qui aurait cependant quelque droit à votre attention? Car ici il ne s'agit pas d'un peintre obscur, atteint et convaincu de faire des *pastiches* du moyen âge, selon le terme inventé pour flétrir aux yeux des fins connaisseurs toute tentative de régénération; c'est un savant professeur de l'Université, qui, après avoir commencé à vivre sur les champs de bataille et avoir gagné à quinze ans la croix d'honneur, a enseigné longtemps l'histoire avec éclat; et puis tout à coup, à la fleur de l'âge, s'est senti saisi d'un tel amour pour l'art purement chrétien, qu'il a renoncé à toute autre occupation pour l'étudier et pour en révéler les doux mystères et les saintes traditions. Un esprit aussi rétrograde vous étonne peut-être; mais, s'il plaît à Dieu, vous en verrez bien d'autres.

A côté de ce mérite suprême de la foi complète et courageuse, vient se placer chez M. Rio celui d'une science approfondie et complétement originale. Son livre est, en quelque sorte, un répertoire de découvertes en fait d'art, qu'il y a eu autant de mérite à faire que de courage à publier, tant elles froissent la routine des jugements ordinaires et tant elles sont éloignées de la voie battue depuis trois siècles que le paga-

nisme a envahi tous les domaines de l'intelligence. Mais c'est encore à la foi chrétienne que M. Rio doit sa vraie science; c'est elle qui lui a donné la lumière, qui lui a procuré le point de vue aussi neuf que satisfaisant où il place ses lecteurs. Ce point de vue, nous nous hâtons de le dire, ne résulte d'aucune théorie arbitraire ni individuelle : il n'y a peut-être pas dans son livre une seule page de théorie proprement dite, et nous l'en félicitons hautement; il n'est parti que d'une seule donnée toute simple et toute chrétienne, c'est que toutes les œuvres de l'homme racheté par Dieu doivent concourir à la gloire de son Sauveur et au salut de son âme. Or, comme cette loi suprême, si étrangère à tous les docteurs de l'art depuis la renaissance, a heureusement dominé le génie des peintres italiens pendant deux ou trois siècles, il a été facile à M. Rio de rassembler assez de faits positifs, assez de détails biographiques, assez de jugements *de visu* sur des œuvres capitales, pour dresser un inventaire des riches produits du génie chrétien pendant la période que ce volume embrasse. C'est de cet inventaire même que ressort une théorie, ou plutôt une série de conséquences toutes naturelles, que chacun peut et doit en déduire, et dont l'auteur a laissé souvent la déduction à la sagacité du lecteur. Nous les résumerons toutes en une seule, savoir : que la peinture chrétienne est la plus belle de toutes, et qu'elle répudie tout ce qui, soit dans l'expression, soit dans l'inspiration, tient de près ou de loin au matérialisme, ou, en d'autres termes, au culte exorbitant de la nature, qui règne dans l'art depuis les Médicis.

C'est donc un immense service rendu par M. Rio, aux Chrétiens d'abord, et ensuite à tous ceux qui s'occupent consciencieusement de l'art, que d'apporter un livre de faits, un livre d'érudition et d'observations personnelles, au milieu de ce déluge de prétendus critiques dont les jugements té-

méraires et les stériles théories inondent tous les feuilletons de nos jours, et finit par déborder jusque dans les journaux religieux ou soi-disant tels.

Un service presque aussi grand et plus facile à apprécier, c'est d'avoir enfin donné aux voyageurs en Italie un manuel qui puisse leur ouvrir les yeux sur les beautés de l'ordre le plus élevé, et justement le plus méconnu, que leur présentera le pays qu'ils parcourent. Pour nous, à qui il a fallu trois voyages et trois séjours prolongés en Italie avant de nous dépêtrer complétement du bourbier matérialiste où l'on est lancé tout d'abord par l'effet combiné et unanime de tous les livrets, de tous les guides, de tous les itinéraires, en un mot de tous ceux qui ont écrit sur l'Italie en français, en anglais, en italien, en prose ou en vers, depuis les effusions lyriques de lord Byron jusqu'au fameux Guide économique et culinaire de madame Starke; pour nous, qui en sommes enfin bien sortis, grâce à Dieu et à M. Rio, nous nous hâtons de lui adresser nos actions de grâces, en même temps que nous le recommandons à tous nos compagnons d'infortune passés ou futurs. Nous leur dirons que, s'il y a eu en Allemagne quelques symptômes de régénération sous ce rapport, la France a été privée jusqu'à présent non-seulement d'un ouvrage savant et fondamental comme celui-ci, mais même du plus petit essai, de la plus insignifiante monographie, rédigée dans un esprit de justice et d'affection pour l'art catholique. Il a paru dernièrement un ouvrage très-estimable en cinq volumes, intitulé l'*Indicateur italien*, par M. Valery : c'est certainement ce qu'il y a de plus complet jusqu'à présent sur l'Italie; on y trouve beaucoup de faits et de recherches très-curieuses; mais que pensera l'amateur de l'art chrétien lorsqu'il verra, dès les premières pages, que la cathédrale de Milan n'est qu'un *énorme colifichet*, qu'on lui recomman-

dera le Saint Jérôme de Prévitale à Bergame, comme *très-élégant?* Sans parler des innombrables péchés d'omission envers des chefs-d'œuvre les plus suaves. Et ce sera bien pire si l'infortuné remonte plus haut et se trouve pris à la gorge par les Dupaty, les Cochin, les Lalande. Mais

Non ragionam di lor....

Laissons le dix-huitième siècle pourrir en paix. Répétons seulement que le livre de M. Rio est le meilleur guide pour l'étude de la peinture en Italie. Bienheureux ceux qui n'auront pas eu d'autre guide que lui, qui prendront ce livre pour premier *Cicerone :* nous n'avons pas eu ce bonheur; mais nous savons par l'expérience d'autrui le bien qui en résulte, et nous avons vu la facilité et la rapidité avec laquelle des voyageurs encore purs de tout contact avec l'esthétique routinière ont été conduits à l'étude et à la connaissance du vrai par ce livre qui, selon leur propre expression, *versait des flots de poésie dans leur âme.*

Il eût été à désirer que M. Rio eût songé à adjoindre à toute cette poésie un index topographique qui en eût facilité l'usage au voyageur, à mesure qu'il parcourt les lieux qui renferment les trésors décrits par l'écrivain. Mais, comme nous l'avons déjà vu pour son titre, M. Rio ne songe pas toujours à se rendre accessible au vulgaire. L'index n'existe pas. Chacun peut s'en faire un [1]; et, tel qu'il est, le meilleur conseil que nous puissions donner à ceux de nos lecteurs qui feront ou referont le voyage d'Italie, c'est d'emporter avec eux ce volume. C'est dans l'espoir d'obtenir pour ces

[1] Au moment où nous relisons ces lignes, nous apprenons que M. Guénebault, déjà si honorablement connu par ses travaux d'archéologie chrétienne dans les *Annales de Philosophie chrétienne*, vient de terminer une table à la fois alphabétique et analytique de l'ouvrage de M. Rio.

pages l'honneur d'être adjointes, à titre de supplément, à ce précieux *vade mecum,* que nous relèverons avec quelque détail certaines omissions de M. Rio, et que nous combattrons ses opinions sur certains peintres ou certains tableaux, mais toujours dans l'intérêt exclusif de la même cause et en partant des mêmes principes, ne différant de lui que pour leur application.

Après ce préambule, qui n'est pas trop long pour l'importance de l'ouvrage, nous allons passer à l'analyse des divers chapitres, en avertissant d'abord nos lecteurs que toutes les idées et tous les faits que nous citerons sont tirés de l'ouvrage même, à moins de mention contraire.

Dans le premier chapitre nous assistons tout d'abord au magnifique spectacle de la peinture chrétienne venant au monde dans le berceau sanglant des catacombes et contrastant, autant par sa direction intime que par ses manifestations extérieures, avec les dégoûtantes orgies de l'art sous les Césars persécuteurs. Un bon résumé des sujets représentés dans les catacombes fait ressortir la sublime abnégation de soi avec laquelle les artistes martyrs évitaient toute commémoration, même indirecte, de leurs supplices. Puis, avec l'affranchissement de l'Église par Constantin, viennent ces grandes mosaïques romaines, que Ghirlandajo appelait à si juste titre la *vraie peinture pour l'éternité*. Mais la vitalité de l'école justement qualifiée par M. Rio, de *romano-chrétienne,* fut menacée dès lors par une controverse très-curieuse entre les Pères les plus illustres de l'Église latine et quelques Pères de l'Église grecque, appuyés avec fureur par les moines de l'ordre de Saint-Basile. Ceux-ci soutenaient que Jésus-Christ avait été le plus laid des enfants des hommes, tandis que leurs adversaires disaient, comme plus tard saint Bernard, que la merveilleuse beauté du Christ surpassait celle

des anges, et faisait l'admiration de ces êtres célestes. On sait assez que l'Occident tout entier se rangea du côté de ces Pères. Mais en vérité, lorsque nous avons lu ce passage du livre de M. Rio, nous nous sommes rappelé les horribles travestissements des principaux faits de la vie de Notre-Seigneur, qui, non contents de s'étaler périodiquement sur les murs du Louvre, viennent souiller à demeure les parois de nos églises, dignes pendants, du reste, de la musique d'Opéra qu'on y entend ; nous nous sommes rappelé ces éditions de luxe des livres les plus sacrés, où les traits de notre divin Maître, de la Vierge mère, des apôtres, de Madeleine, etc., sont livrés aux mêmes imaginations et aux mêmes burins qui se sont fait un nom en *illustrant* (c'est le terme consacré) les facéties de Voltaire et de La Fontaine ; nous nous sommes rappelé enfin le débordement de vulgarité, de niaiserie, d'inconvenance, qui caractérise tout ce qu'on appelle aujourd'hui des *sujets religieux*, et que le clergé a la bonté d'admettre comme tels ; et puis nous nous sommes demandé si par hasard la doctrine byzantine n'avait pas été ressuscitée de nos jours, et si tous les coryphées de nos écoles modernes ne s'étaient pas donné le mot secrètement pour représenter Notre-Seigneur et tous les personnages religieux comme *les plus laids d'entre les enfants des hommes*. Quoi qu'il en soit, il est certain que les fanatiques byzantins du quatrième et du cinquième siècle, s'ils renaissaient au dix-neuvième, ne pourraient qu'être flattés de voir une pratique aussi conforme à leur théorie.

M. Rio se livre aux considérations les plus sages sur la nature dégradante des doctrines byzantines qui préludaient dès lors au schisme de Photius, et dont l'autocratie moscovite est au sein de notre société moderne le dernier résultat ; elles exercèrent longtemps la plus funeste influence en Italie : heureusement le siége infaillible et immortel de Pierre réagit

constamment contre elles. Ne pouvant introniser le *laid* dans l'art religieux, Byzance et ses empereurs devinrent iconoclastes pour anéantir dès le berceau cet art sublime. De là cette guerre admirable, que M. Rio compare justement aux croisades, qui unit toute l'Italie, sauf Naples, pour la défense du Pape et des saintes images, et que Gibbon a jugée avec sa mauvaise foi ordinaire. Cependant, l'école romano-chrétienne devait mourir, à ce que croit l'auteur, et il fixe l'époque de cette extinction complète aux douzième et treizième siècles. Nous protestons de toute notre âme contre cette assertion ; car, à notre avis, les mosaïques de Sainte-Marie in Transtevere et de Sainte-Marie-Majeure, qui datent précisément de ces deux siècles, sont les plus belles de Rome. Mais nous admettons volontiers que cette école, à laquelle nous attachons du reste moins d'importance que l'auteur et quelques autres écrivains modernes, a été avantageusement remplacée par l'école *germano-chrétienne,* née avec Charlemagne, et dont il nous reste des monuments nombreux dans les miniatures des manuscrits, et plus tard, dans les vitraux. Il importe d'établir, comme l'a fait M. Rio, que rien dans cette école ne sent, comme on s'en va le répétant tous les jours, l'imitation servile de ce qui s'était fait à Byzance et en Italie. Le clergé ne cessa jamais de diriger cet art dont il avait été le père, et de lui donner cette fécondité que le catholicisme communique à tout ce qu'il enfante[1]. Aussi l'originalité des écoles de France, de Belgique, de Cologne, du dixième au treizième siècle, est un fait qui ressortira chaque jour davantage de l'étude approfondie de leurs produits. M. Rio énumère avec soin les traits distinctifs du genre occidental et du genre byzantin; il suit

[1] On ne saurait lire sans émotion cette admirable définition du concile d'Arras en 1205, où il dit que *la peinture est le livre des ignorants qui ne sauraient pas en lire d'autres.*

les différentes phases de l'existence languissante de celui-ci en Italie, et relève les déplorables conséquences de son influence sur l'école napolitaine, qui n'a jamais pu se relever de ce honteux vasselage; mais nous lui demandons grâce pour le bon vieux Giunta de Pise, qu'il regarde comme le dernier représentant de l'art byzantin, et que nous voudrions délivrer de cette flétrissure, en considération du beau portrait de saint François qu'on voit de lui à la sacristie d'Assise, comme aussi de ce crucifix peint par lui, qui stigmatisa sainte Catherine de Sienne, et que l'on conserve encore dans la maison paternelle de cette grande sainte à la *Contrada dell' oca*, à Sienne.

Le chapitre II est consacré à l'*école siennoise*. Quoiqu'à peu près passée sous silence par Vasari, les recherches postérieures, surtout celles de Rumohr, ont bien établi que Sienne, qui s'honorait du titre de *Cité de la Vierge*, a été le berceau de la peinture chrétienne d'Italie, au treizième siècle. On y voit encore quelques ouvrages de ces premiers maîtres si purs et si dévots, signés de leur nom, avec l'addition d'une prière ou d'une éjaculation pieuse. Tels sont : Guido, dont la grande madone, à Saint-Dominique, est le premier tableau à date certaine (1221) de l'Italie; Duccio vanté par Ghiberti, et à si bon droit; Ambrogio, qui fit la grande fresque allégorique d'une des salles du palais public, que M. Rio déclare n'avoir pas comprise, mais où l'on pourrait, ce nous semble, clairement reconnaître les principales vertus chrétiennes, avec les symboles universellement admis dans la peinture et la sculpture chrétiennes de cette époque, belle idée assurément pour une salle de justice. Il ne reconnaît qu'un seul tableau authentique de Pietro, frère d'Ambrogio : il a oublié la jolie madone, voisine de l'hospice della Scala, que nous citons à cause de sa touchante et simple inscription : *Opus Laurentii Petri picto-*

ris : fecit ob suam devotionem. Ces deux frères se sont immortalisés par leur grande fresque du Campo-Santo de Pise, représentant les divers épisodes de la vie des Pères du désert, chef-d'œuvre de grâce et de simplicité naïve. M. Rio relève avec raison toute la poésie de ce sujet ; il nous donne ensuite un récit charmant de la légende de saint Rainier, qui forme un des ornements de ce même Campo-Santo, et qui a été peint par ce Simon Memmi, que Pétrarque mettait sur la même ligne que Giotto. Nous regrettons de ne pas trouver quelques détails sur les magnifiques fresques du même Simon Memmi, à la chapelle des Espagnols, à Florence ; cette admirable représentation de l'Église triomphante et militante, avec tout le fécond symbolisme de l'époque, ce Jésus descendant aux limbes, et écrasant le démon vaincu sous la porte brisée des enfers, et tant d'autres sujets traités avec une supériorité réelle, méritaient une attention spéciale de la part de l'auteur, qui n'aurait pas dû se borner à nous renvoyer à Vasari, dont il nous a recommandé, et à si juste titre, de nous défier.

Mais quelque chose de bien plus grave que cette omission, c'est l'injustice avec laquelle M. Rio donne congé à toute l'école siennoise, après avoir cité ces trois ou quatre noms, en déclarant qu'après eux sa fécondité ne fut que purement numérique jusqu'au quinzième siècle. Nous verrons que M. Rio n'est pas moins injuste pour les grands peintres siennois du quinzième, et en attendant, nous réclamons de toutes nos forces en faveur de plusieurs peintres que des séjours malheureusement trop courts à Sienne nous ont permis cependant de connaître ; et en premier lieu, nous citerons Manno di Simone, auteur dès 1287, à ce qu'on dit, de la fresque de la chapelle du palais public, qui représente Notre-Dame entourée d'anges et de saints, assise sur un trône et sous un vaste baldaquin porté par les saints protecteurs de

Sienne, tandis que deux anges agenouillés devant elle lui présentent des corbeilles de fleurs : nous connaissons peu de productions plus grandioses et plus catholiques. Puis ce Sano di Pietro, dont on voit une admirable *Incoronazione* [1], à la chancellerie du palais public, datée de 1345 ; et enfin cet André Vanni, que son goût pour la peinture n'empêcha pas d'être capitaine du peuple et ambassadeur auprès du Pape, à qui sainte Catherine de Sienne adressa une lettre sur l'art de bien gouverner, et qui en revanche nous a laissé d'elle un portrait authentique et délicieux, au *capellone* de l'église Saint-Dominique. On voit aussi de lui à l'académie les quatre *Trionfi* de Pétrarque, assez ingénieusement reproduits. Nous n'hésitons donc pas à dire, et nos observations ultérieures viendront à l'appui de ce jugement, que, dans la prochaine édition de son livre, M. Rio doit refaire toute la partie de l'école siennoise, sous peine d'être confondu, quant à ce, avec cette masse banale de voyageurs dont les yeux et le cœur restent toujours fermés aux productions du véritable art chrétien [2].

Le chapitre III nous introduit à l'étude de l'*école primitive de Florence*, née un demi-siècle après celle de Sienne. M. Rio fait bonne justice de la réputation exagérée de Cima-

[1] C'est la désignation italienne du *Couronnement de la sainte Vierge dans le ciel*, sujet favori des peintres chrétiens de tous les temps et de tous les pays.

[2] Dans sa nouvelle version (1860) M. Rio a fait droit à ces observations. Il a consacré les deux premiers chapitres de son premier volume à l'histoire de l'école de Sienne, qui y est exposée avec des détails plus complets et plus originaux que partout ailleurs. Le sujet traité en douze pages dans la première édition en occupe cent soixante-six dans la seconde. On lira avec bonheur et profit ce tableau des gloires artistiques, si pures et si nombreuses dans cette petite mais fameuse république ; on y admirera la double influence exercée sur l'art par la sainteté et la liberté, la sainteté, popularisée par la canonisation de deux enfants de Sienne, saint Bernardin et sainte Catherine, et la liberté, dont les Siennois aimaient à remercier le ciel comme d'un don céleste, *per lo dono celeste della libertà*

buë, qui a passé longtemps pour le régénérateur de l'art, et que les feuilletonistes éclectiques de nos jours se résignent quelquefois à citer comme un grand génie. C'est à Giotto qu'appartient plus justement le titre de régénérateur ; ce fut lui qui brisa définitivement les types byzantins. M. Rio le démontre par des observations d'une rare sagacité, et réfute les absurdes reproches que Rumohr a adressés à ce grand peintre. Il passe en revue ses principaux ouvrages et les traits de son caractère qui nous ont été conservés. On s'étonnera seulement de ce qu'il regarde la révolution opérée par Giotto dans la peinture comme contemporaine de celle par laquelle l'architecture moderne s'affranchissait du joug classique. Quand même l'architecture ogivale daterait de l'époque de Giotto, ce qui n'est pas, M. Rio ne saurait être du nombre de ceux qui regardent les cathédrales de Spire et de Mayence, le dôme et le baptistère de Pise, Saint-Marc de Venise et tant d'autres monuments du dixième au douzième siècle, comme émanant de l'architecture classique: cela ressemblerait trop à ce savant de la renaissance qui prétendait avoir découvert que la cathédrale de Milan avait été bâtie d'après les règles tracées par Vitruve. Nous déplorons aussi la brièveté excessive avec laquelle notre auteur passe sur les grandes fresques de la chapelle de l'Arena à Padoue, qui sont, selon nous, l'œuvre capitale de Giotto, et où se trouvent douze sujets de la vie de Notre-Dame jusqu'à son mariage, vingt-quatre sujets de la vie de Notre-Seigneur, dont plusieurs de la plus haute beauté, surtout la *Résurrection de Lazare* et la *Déposition de croix*, un magnifique *Jugement dernier*, le plus ancien que nous connaissions, et enfin les figures des *Vertus* et des *Vices* en grisaille, qui surpassent tout le reste. Son *Espérance* et sa *Charité* n'ont de rivales que les figures analogues de la porte du baptistère de Florence par André de Pise. Le sym-

bolisme si remarquable de ces figures avait frappé l'attention de notre savant d'Hancarville, à une époque où Giotto était encore regardé comme un barbare ; elles viennent de fournir à un écrivain de Padoue, le comte Selvatico, le sujet d'un opuscule très-intéressant[1]. Comme ces fresques forment l'ensemble le plus vaste, le plus complet et le plus ancien de cette époque, nous croyons qu'elles exigeaient plus d'attention de la part de M. Rio. Pour le plus grand avantage des voyageurs, nous dirons encore que les belles fresques de Giotto, représentant les sacrements d'ordre et de mariage, que l'on admire encore à Naples, se voient à l'*Incoronata*, petite église presque souterraine, près le Château neuf, et non pas, comme dit M. Rio, à Sainte-Claire, celles qui ornaient cette dernière église ayant été blanchies à la chaux par les hommes *éclairés* du dernier siècle. A l'occasion du célèbre tableau signé par Giotto, à Santa-Croce de Florence, M. Rio signale la présence d'anges jouant de divers instruments de musique ; heureuse innovation qui a fourni de tout temps aux peintres vraiment chrétiens des épisodes délicieux dans leurs plus beaux tableaux[2]. Du reste, les sujets traités avec le plus de prédilection par ce peintre furent, selon M. Rio, la *Crucifixion et la vie de saint François*. Nous ne savons pourquoi il dit que, dans cette glorieuse vie, il y a

[1] *Sulla capellina degli Scrovegni nell' Arena di Padova, e sui freschi di Giotto in essa dipinti : osservazioni di Pietro Estense Selvatico; Padova,* 1836. Nous recommandons cet ouvrage à nos lecteurs comme le seul que nous ayons encore rencontré en Italie où l'art du moyen âge soit assez bien apprécié, malgré les inconséquences bizarres qu'on y rencontre mêlées aux jugements les plus sains.

[2] M. Guénebault attribue cette innovation à André Tafi, qui vivait vers l'an 1233, et remarque avec raison que l'origine de cette idée se trouve dans le passage de saint Augustin où il énumère les jouissances du paradis : « Quæ cantica ! *quæ organa !* quæ cantilenæ ibi sine fine decantantur ! sonant ibi semper melliflua hymnorum organa suavissima angelorum melodia, » etc. (*Manuale*, c. 6, n. 2.)

très-peu d'actions extérieures, très-peu d'épisodes dramatiques. Nous n'en connaissons pas au contraire où il s'en trouve plus, témoin les grandes fresques de l'église supérieure d'Assise, que notre auteur traite avec une singulière brièveté[1].

La révolution opérée par Giotto trouva à Florence une adhésion unanime; mais elle eut à combattre quelques respectables résistances, comme celle du vieux Margaritone, qui avait envoyé un crucifix de sa façon à ce Farinata (dont le Dante trace un portrait si imposant), pour le récompenser d'avoir sauvé sa patrie; puis à Rome, celle d'un élève même de Giotto, Cavallini, auteur du crucifix miraculeux qui parla à sainte Brigitte[2].

Rien de plus faux que l'assertion des classiques qui prétendent que la peinture a été stationnaire pendant le demi-siècle qui suivit la mort de Giotto, c'est-à-dire jusqu'au moment où le naturalisme envahit l'art avec Masaccio. M. Rio détruit de fond en comble cette erreur par son éloquente énumération des œuvres principales des successeurs immédiats de Giotto, énumération habilement parsemée de détails charmants sur leur vie et leur piété. Nous voyons passer successivement Taddeo Gaddi, digne filleul et disciple de Giotto, qui avait pris saint Jérôme pour sujet de prédilection; Giottino, bien supérieur encore à Giotto, selon nous, quoique son nom semble indiquer un diminutif du talent de celui-ci; Agnolo Gaddi, fils de Taddeo, auteur de la légende de la cein-

[1] Toutes ces omissions sont réparées dans la nouvelle édition, qui contient une appréciation parfaitement raisonnée des œuvres et de l'influence de Giotto.

[2] C'est la tradition répétée par M. Rio, mais assez peu d'accord avec les faits, puisque ce crucifix de sainte Brigitte que l'on montre encore à Saint-Paul-hors-des-murs, et qui a échappé au dernier incendie, est sculpté en bois et non pas peint.

ture de Notre-Dame, peinte à fresque dans la cathédrale de Prato, et que M. Rio nous raconte avec une entraînante sympathie; enfin le grand Orgagna, qui a mérité d'être appelé le Michel-Ange de son siècle, à cause de sa suprématie simultanée dans la peinture, la sculpture et l'architecture, mais avec cette différence qu'il a toujours été aussi chrétien dans ses œuvres que Michel-Ange a été païen, et qu'il a ouvert dans l'art une ère de pure et pieuse beauté, tandis que Michel-Ange en ouvrit une d'exagération anatomique et de décadence morale. Son *Triomphe de la Mort* au Campo-Santo de Pise, et son *Paradis* à Sainte-Marie-Novella, compteront toujours parmi les chefs-d'œuvre de la peinture chrétienne, et se distinguent surtout par une *intensité d'expression*, comme dit fort heureusement M. Rio, que nul n'avait encore atteinte à un si haut point. Ce chapitre se termine par un résumé des progrès faits par la peinture jusqu'alors, et des principaux traits qui caractérisent cette période. L'éloignement pour toutes les traditions grecques [1] s'est de plus en plus enraciné. Les sujets mystiques sont exclusivement cultivés, le goût pour les sujets dramatiques ne s'étant pas encore annoncé, selon M. Rio; et cependant nous ne savons trop ce qu'il peut y avoir de plus dramatique, dans le meilleur sens du mot, que les différentes époques de la vie de Notre-Seigneur, de Notre-Dame et le Jugement dernier, répétés si fréquemment par les peintres de cette époque. L'histoire de saint François est aussi exploitée avec un amour tout particulier; cela a été le

[1] M. Rio cite comme preuve remarquable de cette antipathie, que jamais les Pères de l'Église grecque n'ont été mêlés aux Pères de l'Église latine, qui faisaient presque de droit partie de toutes les grandes fresques. Presque toutes nos recherches ont confirmé la vérité de cette observation; nous n'avons vu qu'un seul exemple de cette union, mais en assez bon lieu pour mériter d'être noté. C'est à la chapelle Saint-Laurent du Vatican, où le bienheureux Angélique a représenté saint Athanase et saint Jean Chrysostome comme pendants de saint Léon et de saint Grégoire le Grand.

privilége perpétuel de ce grand saint; mais nous ne pouvons admettre avec l'auteur que la préférence donnée à cette histoire sur celle de saint Dominique tienne à la différence originelle de leurs deux institutions. Quand on voit les délicieuses peintures que le dominicain Fra Angelico de Fiesole a consacrées au père de son ordre à Cortone, et sur le *gradino* de son couronnement de la Vierge au Louvre, on peut bien admettre que la vie de saint Dominique prêtait autant que celle de saint François aux inspirations de la peinture chrétienne; et d'ailleurs, comment se fait-il que l'ordre des Frères Prêcheurs ait produit tant de grands artistes, et du premier rang, tels que Fra Angelico et Fra Bartolommeo, tandis que le nombre de ceux sortis des Frères Mineurs est infiniment moindre? Nous avouons que nous sommes jaloux de la moindre parcelle de la gloire de saint Dominique, surtout depuis que nous l'avons entendu traiter de *profond scélérat* par un célèbre député, membre de l'Académie française.

Dès cette époque primitive l'art, qui avait son foyer à Florence, rayonnait au loin; de toutes les parties de l'Italie une foule d'artistes venaient étudier à Florence : une touchante confraternité s'établit entre eux; elle avait pour base l'esprit exclusivement chrétien de leurs travaux. « Nous autres peintres, » disait Buffalmacco, élève de Giotto, « nous ne nous occupons d'autre chose que de faire des saints et des saintes sur les murs et les autels, afin que, par ce moyen, les hommes, au grand dépit des démons, soient plus portés à la vertu et à la piété. » Aussi, dans la première académie de peinture dont l'histoire fasse mention, la confrérie de Saint-Luc fondée en 1350, les membres s'assemblaient, non pour se communiquer leurs découvertes ou délibérer sur l'adoption de nouvelles méthodes, mais tout simplement pour

chanter les louanges de Dieu et lui rendre des actions de grâces.

L'âme sincèrement et logiquement catholique se repose avec délices sur cette époque si belle et si pure, où rien ne vient ternir l'éclat de la jeune parure dont la religion vêtait le monde, où tout ce qui ornait et charmait la vie de l'homme lui rappelait le ciel. M. Rio a compris la beauté et l'unité de cette époque dans la partie qui a été l'objet de ses études : si nous avons un reproche à lui faire, ce serait de n'avoir pas assez insisté sur cette période de son ouvrage, de nous avoir privés de bien des détails précieux, d'avoir omis quelques peintres dignes d'être appréciés par lui, tels que Gherardo Starnina[1], beaucoup trop sévèrement jugé dans un chapitre subséquent, et Nicolas di Pietro[2]; mais peut-être ces défauts seront-ils justement des qualités aux yeux d'autres moins ardents et moins exclusifs que nous, dans notre amour pour l'art purement catholique et tel qu'il était avant le mélange de tout autre élément inférieur. Dans tous les cas, M. Rio a la gloire incontestable d'avoir mieux jugé et mieux loué cette glorieuse richesse de notre foi qu'aucun autre écrivain français, et c'est une gloire dont il lui sera chaque jour tenu plus de compte.

Dès la seconde période de l'école florentine, que les chapitres IV et V nous exposent, l'unité a cessé. La *résurrection du paganisme*, qui équivalait à celle du matérialisme, voilà, comme M. Rio le reconnaît, le germe de cette décadence qui se développe lentement et à l'ombre, pendant que la peinture

[1] M. Rio paraît avoir oublié qu'il peignit les quatre évangélistes à la voûte de la chapelle latérale du transept méridional de Santa-Croce.

[2] Auteur des admirables fresques de la passion de Notre-Seigneur, au couvent de San-Francesco à Pise. Jamais sainte Madeleine n'a été représentée avec plus de génie chrétien. Ce chef-d'œuvre a été gravé au trait par le cav. Lasinio.

marchera à sa perfection. On en trouve des symptômes manifestes chez Paolo Uccello (mort en 1423), qui ne voyait dans la peinture d'autre beauté que la perspective, et à qui les Médicis firent peindre des animaux dans leurs palais; première marque de la protection accordée par cette famille à l'art, et digne symbole de ce funeste patronage. Un autre peintre, nommé Dello, alla peindre des sujets mythologiques pour le roi d'Espagne. La peinture devenant peu à peu tributaire du pédantisme classique et du luxe des banquiers, un nouvel élément de décadence, celui du naturalisme, s'y introduit par l'usage profane de multiplier les portraits dans les tableaux de piété, en donnant les traits d'un protecteur ou d'un ami vivant aux personnages les plus sacrés; usage bien différent de l'humble et chrétienne inspiration qui faisait représenter le peintre ou le donateur d'un tableau aux genoux de la Madone, ou confondu parmi les bergers ou la suite des rois qui venaient offrir leurs hommages à l'Enfant Jésus. Les progrès du paganisme et du naturalisme déterminèrent bientôt une scission dans l'école florentine; elle se décompose en trois tendances bien distinctes, selon M. Rio (et cette distinction est fondamentale pour la suite de son ouvrage) : 1° celle des peintres restés fidèles aux habitudes giottesques, tels que Lorenzo Bicci et Chelini; 2° celle des peintres qui réagirent contre les innovateurs profanes par le perfectionnement de l'élément mystique; et 3° ceux qui cultivèrent surtout la *forme* et la firent progresser, mais aux dépens de l'esprit chrétien des œuvres primitives. Ghiberti est à la tête de ces derniers; ses bas-reliefs de la porte du Baptistère font époque dans l'histoire de la peinture aussi bien que dans celle de la sculpture, car il eut pour collaborateurs plusieurs des peintres les plus célèbres de son époque. Nous croyons que M. Rio est en contradiction avec lui-même lorsqu'il regrette que toute

l'école florentine n'ait pas puisé ses inspirations dans ces fameux bas-reliefs; on y voit, ce nous semble, ce beau génie marcher graduellement vers le matérialisme; ils ont pour voisins ceux d'André de Pise, qui assurément répondent bien mieux à l'idéal chrétien [1]. Masolino fut le plus habile des collaborateurs de Ghiberti; il commença la célèbre chapelle *del Carmine*. Mais nous aimerions mieux le juger et le ranger dans la catégorie des peintres restés purs, d'après le charmant tableau de lui à l'académie. Masaccio, qui acheva la chapelle *del Carmine*, et exerça par cette œuvre une si grande influence sur son époque, alla à Rome pour s'y inspirer des souvenirs classiques; mais, en y arrivant, il était encore bien complétement pur et chrétien, s'il faut en juger par sa magnifique *Histoire de sainte Catherine*, peinte à fresque dans l'église de Saint-Clément, et que M. Rio juge avec une sévérité qui nous a vivement blessé; car, s'il est vrai que ces fresques ont été cruellement retouchées, il en reste encore les contours si fins et si gracieux, et surtout l'esprit général de la composition, digne des plus beaux monuments de l'art chrétien. Chaque tête mérite une étude spéciale [2]. Mais Rome gâta ce jeune talent. De retour à Florence, il fit cette chapelle *del Carmine*, où le naturalisme triomphe complétement, où il n'y a plus même vestige de la simplicité et de la profondeur primitives, ce qui explique parfaitement l'enthousiasme qu'elle a excité chez Vasari et ses copistes classiques.

Les fresques *del Carmine* devinrent aussitôt un centre d'inspirations pour une foule de peintres. Le moine Filippo

[1] Dans une publication récente faite à Paris, on n'a donné que la dernière porte de Ghiberti, celle de l'est, et on a soigneusement omis celle d'André de Pise, et celle où Ghiberti lui-même se montrait encore complétement chrétien.

[2] On peut en juger d'après les belles gravures au trait publiées à Rome par Labruzzi, en 14 planches.

Lippi, dont la vie romanesque et déréglée est connue, devint le plus ardent imitateur de Masaccio : le premier il osa représenter sa maîtresse, la trop célèbre Lucrezia Luti, avec les attributs de la Reine des anges. Ce seul trait peut faire juger des progrès que le mal avait faits. Cependant il faut avouer que ce Lippi a laissé quelques œuvres dignes d'un meilleur auteur, et M. Rio reconnaît en lui le premier paysagiste de l'école florentine. Cet impudique eut pour disciple l'assassin André del Castagno, plus célèbre par ses crimes[1] que par ses œuvres, fort habile dans la perspective, les raccourcis et les portraits, et qui fut à son tour le maître du nommé Pesello, lequel n'avait point d'égal pour la représentation des oiseaux, des quadrupèdes et des insectes. L'école hollandaise, si chère aux matérialistes des derniers siècles, et la peinture mesquine, qu'on appelle de *genre*, étaient déjà en germe chez cet homme.

Mais bientôt Rome offrit aux artistes florentins un théâtre plus vaste et plus glorieux qu'aucun autre. Les grands murs de la chapelle Sixtine leur furent livrés par Sixte IV. On y voit les œuvres de trois peintres qui, quoique sortis de l'école naturaliste de Ghiberti, surent lutter contre les principes de déchéance qu'ils devaient y puiser : d'abord Cosimo Roselli, moins pur au Vatican que dans sa belle fresque de Saint-Ambrogio à Florence; puis Botticelli, dont le groupe des *Filles de Jethro*, au-dessus du trône papal, est un chef-d'œuvre de poésie pastorale, et que M. Rio aurait dû placer dans l'école mystique, ne fût-ce qu'à cause de cette seule mais exquise *Madone écrivant le* « *Magnificat*, » qu'on voit aux *Uffizi* à Florence; enfin Domenico Ghirlandajo commença dignement par sa *Vocation de saint Pierre* les chefs-d'œuvre

[1] Il assassina Antonio le Vénitien, qui lui avait appris le secret de la peinture à l'huile.

dont il devait orner plus tard sa patrie. Nous sommes loin d'admettre toutefois, avec M. Rio, que ses grandes fresques de Santa-Maria-Novella soient les plus magnifiques ouvrages de ce genre que possède Florence. Nous n'hésitons pas à leur préférer non-seulement la chapelle Riccardi Benozzo Gozzoli, mais encore les fresques d'Orgagna dans la même église; cette différence d'opinion donnera aux lecteurs compétents la juste mesure de la distance qui nous sépare de M. Rio. En revanche nous adhérons de tout notre cœur aux éloges qu'il décerne à l'*Histoire de saint François*, qu'on voit à Santa-Trinita, et à l'admirable tableau de l'*Adoration des Mages*, qui fait l'ornement de l'hospice des Enfants trouvés. Quoique le type de ses vierges soit défectueux et trop bourgeois, il est vrai que Ghirlandajo a surpassé tous les autres peintres de son époque en dehors de l'école mystique. Avant d'en venir à celle-ci, M. Rio juge avec une juste rigueur Filippino Lippi, fils du moine, qui chercha à racheter la honte de sa naissance par la moralité de sa vie, mais qui ne s'éleva jamais très-haut dans l'art; puis Antoine Pollajuolo, qui eut la triste gloire d'introduire dans la peinture l'élément des études anatomiques, et qui s'en servit le premier pour profaner ce noble sujet du martyre de saint Sébastien qui l'a été tant de fois depuis. Son chef-d'œuvre représente un combat entre dix gladiateurs tout nus. Il préparait ainsi les voies à Michel-Ange, qui ne trouva rien de mieux que de présenter les saints et même les saintes dans un état de nudité complète, dans ce fameux *Jugement dernier* dont M. Sigalon ne nous a donné récemment qu'une copie trop exacte.

Avant d'aborder l'école mystique, M. Rio résume, à la fin du cinquième chapitre, les progrès vers le bien et le mal que la peinture avait faits à l'époque où nous sommes arrivés (1490). L'application des lois de la perspective, la meilleure

combinaison de la lumière et des ombres, le charme et la fraîcheur des paysages, en un mot tout le beau côté du naturalisme ne saurait compenser la diminution proportionnelle du goût et de l'intelligence des inspirations vraiment saintes. Certains sujets traditionnels et mystiques, tels que le *Couronnement de la sainte Vierge*, incompatibles avec le nouveau développement, tombèrent malgré leur immense popularité en désuétude, et finirent par disparaître du répertoire de l'art [1]. Le naturalisme ne pouvait profiter qu'au genre historique; aussi les livres de l'Ancien Testament furent exploités plus volontiers que l'Évangile, et bientôt l'histoire de Grèce et de Rome le fut préférablement à l'histoire sainte. « Les inspirations païennes venaient à l'art de deux côtés à la fois, des ruines majestueuses de l'antique Rome et de la cour des Médicis. Le paganisme des Médicis était né de la corruption des mœurs autant que des progrès de l'érudition... Que demandait Laurent de Médicis aux premiers artistes de Florence, quand il voulait exercer à leur égard ce patronage si éclairé dont il est fait tant de bruit dans l'histoire? A Pollajuolo, il demandait les douze travaux d'Hercule ; à Ghirlandajo, l'histoire si édifiante des malheurs de Vulcain; à Luca

[1] C'est là une des mille observations si exactes et si fécondes qui se trouvent dans le livre de M. Rio. En effet, pour peu qu'on repasse dans sa mémoire les différentes écoles de peinture, on s'aperçoit que ce sujet vraiment céleste n'a été fréquemment traité que dans les temps tout à fait chrétiens, et qu'il a été presque entièrement abandonné depuis trois siècles. En France, où il n'y a jamais eu de peinture chrétienne, si ce n'est dans les vitraux et les miniatures des missels, où la peinture proprement dite n'est arrivée que pour participer aux élégantes frivolités de la cour de François I[er], le *Couronnement de la Sainte-Vierge* est un sujet à peu près inconnu : mais nous espérons que le public français en aura une idée satisfaisante lorsque M. Curmer aura publié le Livre d'Église pour lequel nous avons eu le bonheur d'obtenir des dessins d'Overbeck, au premier rang desquels figurera Marie assise sur le trône de son fils et la tête penchée sur son épaule. Ce *Couronnement* de Notre-Dame rappelle avec un charme tout nouveau les plus vieilles mosaïques de ce sujet à Rome.

Signorelli, des dieux et des déesses, avec tous les charmes de la nudité, et, par compensation, une chaste Pallas à Botticelli, qui, malgré la pureté naturelle de son imagination, fut en outre obligé de peindre une Vénus pour Côme de Médicis, et de répéter plusieurs fois le même sujet avec des variantes suggérées par son savant protecteur. » (P. 154.) En résumé, si la peinture avait fait depuis Masaccio des progrès rapides en développements externes, elle avait cessé d'être pour un grand nombre d'artistes une des formes de la poésie chrétienne.

Pour nous consoler de cette décadence graduelle dans l'école naturaliste, M. Rio consacre ses chapitres VI et VII à nous montrer les développements de l'école mystique. C'est assurément la partie intéressante et la plus originale de son ouvrage : il est le premier et le seul qui ait jusqu'à présent bien nettement distingué les éléments de cette école, et bien hautement proclamé sa gloire. Il commence très-sagement par établir que l'intelligence de cette école n'est plus de la compétence de ce qu'on appelle vulgairement les *connaisseurs ;* qu'elle exige, avant tout, une sympathie forte et profonde pour les pensées religieuses des artistes ; que c'est dans la vie des saints bien plus encore que dans celle des peintres qu'il faut chercher la preuve des rapports intimes entre la religion et l'art. Il cite à l'appui de cette assertion des traits touchants de la vie de saint Bernardin, de la B. Humiliane, et un souvenir charmant de ses excursions dans les lagunes de Venise. Il est clair que, pour le catholique, l'école qui a le mieux compris cette relation entre la foi et l'art doit occuper la plus haute place dans la hiérarchie catholique, même quand la combinaison de l'idée avec la forme n'a pas lieu d'une manière précisément conforme aux lois de l'optique ou de la géométrie. Au quatorzième siècle, tous les

peintres suivaient plus ou moins cette voie; au quinzième, comme nous l'avons vu, le naturalisme envahit Florence; et pour retrouver les peintres qui cherchaient plus haut leurs inspirations et les grouper ensemble, M. Rio parcourt les petites villes de la Toscane, celles de l'Ombrie, et les cloîtres, véritables sanctuaires de la pénitence chrétienne. Il reconnaît que Sienne, envers qui nous l'avons trouvé si injuste, est restée bien plus fidèle que Florence aux vieilles traditions. Il parle de Taddeo Bartolo, auteur de l'histoire de Marie, à la chapelle du Palais public; nous eussions désiré plus de détails sur cette œuvre, et surtout sur le compartiment où l'on voit Notre-Seigneur venant retirer sa mère de son tombeau, sujet traité d'une manière *unique* par ce grand peintre : c'était un artiste essentiellement original et profond, comme le démontre la curieuse manière dont il a représenté chacune des phrases du *Credo* sur les stalles de cette même chapelle. Nous excepterons du dédain avec lequel M. Rio traite ses travaux hors de Sienne la délicieuse *Madone allaitant son enfant*, à l'Annunziata de Padoue. Notre auteur regrette de n'avoir rien retrouvé de ce qu'il fit à Pérouse, à cause de l'influence incontestable qu'il exerça sur l'école ombrienne dont cette ville fut le chef-lieu; la belle *Descente du Saint-Esprit*, qu'on voit à San-Agostino de Pérouse, ne serait-elle pas de lui?

Mais les miniatures des manuscrits et livres de chœur furent surtout le refuge du spiritualisme dans l'art. Au sein des cloîtres la miniature conserve toute sa pureté primitive, tout en brisant complétement ses entrailles byzantines. Deux ordres monastiques, les Dominicains et les Camaldules, cultivèrent cette branche de l'art avec le plus grand succès : les moines du Mont-Cassin les suivirent de près. M. Rio passe en revue les magnifiques produits de ces écoles que l'on voit

encore à Sienne, à Ferrare, au Vatican, à la bibliothèque Laurentienne.

Tous ces moines peintres furent les précurseurs de celui que nous n'hésiterons pas à nommer le plus grand des peintres chrétiens, comme il fut le plus saint, le bienheureux frère Jean de Fiesole, surnommé *Angelico*, à cause de son angélique piété, et que l'on nomme encore aujourd'hui à Florence, comme par excellence, *il Beato* [1]. Cet incomparable artiste, qui commence à peine à être connu de nom en France, bien que nous possédions un de ses chefs-d'œuvre [2], a triomphé même des préjugés et des répugnances classiques de Vasari, et trouve dans M. Rio un digne et éloquent panégyriste. C'était lui qui se mettait en prière chaque jour avant de commencer à peindre, car il ne travaillait que pour exprimer à Dieu sa foi, son espérance et son amour; c'était lui qui pleurait à chaudes larmes chaque fois qu'il avait à peindre une crucifixion, tant il souffrait avec le Sauveur mort pour le racheter. Tout catholique doit éprouver un ineffable bonheur en contemplant ces œuvres merveilleuses où Dieu a permis que la perfection de l'expression vînt répondre à la sainteté de l'intention, et qui sont, on peut le dire hardiment, le *nec plus ultra* de l'art chrétien. Ce qui le prouve mieux que tout, c'est le sentiment de piété, de componction qui saisit tout d'abord à la vue d'un des tableaux du *Beato;* on reconnaît la religion, avec toute sa force, qui nous parle sous le voile de la plus pure beauté. On nous pardonnera peut-être de citer, à cette occasion, les lignes suivantes que nous avons surprises dans les effusions rapides d'une âme jeune et pieuse qui se trouvait pour la première fois devant la *Déposition de Croix*

[1] Voyez notre biographie de ce peintre, Appendice n° II de ce volume.

[2] Le *Couronnement de Marie* et la *Vie de saint Dominique*, n° 1006 de la galerie du Louvre, gravé en 1817 par les soins de M. Schlegel.

que M. Rio recommande spécialement. « Oh ! » écrivait-elle, « quelle surabondance d'amour de Dieu, d'immense et ardente contrition devait avoir ce cher Fra Angelico le jour où il a peint cela ! comme il aura médité et pleuré ce jour-là dans le fond de sa petite cellule sur les souffrances de notre divin Maître ! chaque coup de pinceau, chaque trait qui en sortait, semblent autant de regrets et d'amour provenant du fond de son âme. Quelle émouvante prédication que la vue d'un pareil tableau !..... O délicieux chef-d'œuvre ! quel bonheur, quelle véritable grâce que de pouvoir contempler dans cette merveilleuse représentation de la passion de Notre-Seigneur le cœur tout entier si ardent et si contrit du saint, qui exhalait ainsi les sentiments de douleur et d'amour dont son âme était inondée, pendant les longues heures qu'il passait dans le calme de sa solitude en la présence de Dieu. Donnez-moi, Seigneur, quelque part à cette componction immense ; qu'en contemplant ces œuvres, mon cœur soit si profondément initié par ce séraphique religieux dans la voie de vos douleurs, que je songe sans cesse à y prendre part, à entrer dans cette voie de la croix avec l'entraînement de l'amour, toutes les fois qu'il vous plaira de m'envoyer quelques peines. Je devrais peut-être borner ma demande à la soumission ; mais c'est trop peu. Oh ! oui, l'entraînement de l'amour, c'est là ce que je souhaite, ce que j'ose vous supplier de m'accorder, après avoir vu toutes ces œuvres de votre peintre. D'autres y voient simplement des œuvres d'art ; moi, j'y aurai puisé, je le sens, d'ineffables consolations, de profonds enseignements. »

Nous ne pensons pas que la vue d'aucun des chefs-d'œuvre de l'école classique, ni même des prétendus tableaux de piété dont on tapisse nos églises, inspire jamais de pareils sentiments.

M. Rio indique avec assez d'exactitude les principaux ta-

bleaux du Beato. Il a omis toutefois le merveilleux *Jugement dernier*, de la galerie Fesch, acheté par le cardinal chez un boulanger pour une somme minime [1]; et surtout les grandioses fresques de la chapelle de Saint-Brice, à Orvieto, qui représentent aussi le jugement dernier, mais sur une échelle plus grande qu'aucune des autres productions de Fra Angelico. Sa mort ne lui laissa pas le temps de finir son œuvre, que Signorelli a malheureusement terminée; mais on y voit de lui le célèbre et sublime *Chœur des prophètes*, et le *Christ foudroyant les méchants*, bien autrement divin que le Christ forcené de Michel-Ange, qui a voulu l'imiter. Nous ajouterons aussi comme un trait précieux pour les amis de cette grande renommée catholique, que deux madones de Rome, célèbres par leurs miracles, lui sont attribuées : l'une à Sainte-Cécile, et l'autre à Sainte-Marie-Madeleine.

Nous avouons que nous eussions désiré que M. Rio se fût un peu plus étendu sur les œuvres de ce peintre, qu'il eût donné à ses lecteurs une idée du plan et de l'ensemble de ces compositions sans rivales. A son défaut nous essayerons de le faire pour un tableau qui est indiqué dans une note de M. Rio (p. 196), le *Jugement dernier* qui se trouve à l'Académie des beaux-arts de Florence. Nous ferons d'abord remarquer qu'un pareil sujet suffit seul pour constituer la difficulté la plus grande que l'on puisse avoir à surmonter. Comment répondre en effet d'une manière satisfaisante à l'idée que tout chrétien se fait d'une scène qui surpasse en grandeur et en majesté, comme en variété et en immensité, toute autre scène remarquable, et qui renferme la consommation et le résumé

[1] C'est peut-être le plus exquis des trois tableaux que Fra Angelico a consacrés à ce grand sujet. Depuis la dispersion de la galerie du cardinal Fesch, il est à Londres, où il forme le plus bel ornement de la collection exquise de lord Ward, que ce seigneur a mise à la disposition du public avec une libéralité si intelligente et si rare hors de l'Italie (1856).

de toute la religion? La moindre tentative exige nécessairement et à la fois l'imagination la plus pure, la foi la plus sincère et le talent le plus accompli. Tout y est surnaturel; ce n'est qu'en *transfigurant,* pour ainsi dire, les signes et les formes que la nature fournit à l'artiste, qu'il peut espérer d'atteindre son but; aussi peut-on affirmer que les peintres des écoles mystiques ou exclusivement catholiques peuvent seuls traiter ce sujet, et que seuls ils y ont réussi. Fra Angelico a surpassé tous les autres et s'est surpassé lui-même dans le tableau dont nous allons tracer une trop sèche esquisse. Qu'on se figure donc une planche de quelques pieds carrés; au milieu de la partie supérieure, Notre-Seigneur est assis dans sa gloire; ses deux bras sont étendus; sa main droite, portant l'empreinte rayonnante de la plaie du crucifiement, est ouverte du côté des élus, qu'il semble convier à entrer dans son royaume; sa gauche est également étendue du côté des damnés, mais elle est fermée, ils n'en voient que le revers; ce geste seul dit tout : il est d'une simplicité sublime. Le Seigneur est au centre d'une nuée de séraphins disposés en forme d'amande (forme consacrée à cause de la Trinité, dont ce fruit était le symbole); ces séraphins sont rouges pour exprimer l'ardeur de l'amour qui les consume; autour d'eux sont rangés en ellipses concentriques toute la hiérarchie céleste, en adoration, chaque ordre avec son symbole, les archanges avec des *pallium*, les puissances avec des casques et des lances, etc.; chacune de ces petites figures est en soi une charmante miniature. Au pied du Christ un ange dresse la croix triomphante, et deux autres sonnent encore des longues trompettes qui ont éveillé le genre humain. A sa droite, Marie, vêtue d'une longue robe blanche semée d'étoiles, doublée de vert (couleur de l'espérance), les mains timidement croisées sur sa poitrine, lève vers son Fils un délicieux regard d'amour et

de prière pour les pauvres mortels; à sa gauche, saint Jean-Baptiste présente au Juge suprême l'agneau symbolique comme pour l'apaiser. Derrière la Reine des anges et le plus grand des saints, sur la même ligne, sont assis en deux rangées, sur leurs trônes, les patriarches, les apôtres et les principaux saints; Joseph à côté de Marie, et comme protégé par elle; Pierre avec la clef d'or du paradis et la clef d'argent du purgatoire; Paul avec son épée, Moïse, David avec sa lyre, François d'Assise avec ses stigmates lumineux; Étienne, la figure tout empreinte de la joie du martyre, et tant d'autres. De légers nuages blancs voilent leurs pieds; de longs rayons de feu resplendissent de tous côtés autour d'eux; car ils sont déjà au sein de la gloire céleste. Rien ne saurait égaler l'expression de toutes ces têtes, ce mélange ineffable de béatitude calme et sereine avec le saint respect dont les frappe l'éclat de la justice divine. L'imagination la plus exigeante reste satisfaite et même dépassée : il semble, comme s'écrie Vasari lui-même, que les âmes bienheureuses ne peuvent être autrement dans le ciel. La partie inférieure du tableau répond parfaitement à la moitié d'en haut; le centre est occupé par une longue avenue de tombes ouvertes et vides dont la perspective se termine par le grand tombeau de Jésus-Christ, le seul fermé *parce qu'il n'a rien à rendre.* Le jugement vient d'être prononcé : chacun connaît son sort. A gauche les damnés de toute classe, parmi lesquels le Bienheureux (quoique né dans un siècle de fanatisme et d'oppression) n'a pas craint de placer des rois, des cardinaux et beaucoup de moines, sont entraînés par une foule de démons vers l'enfer qui occupe l'extrémité du tableau, et où l'on voit les sept péchés capitaux punis dans sept cercles différents; et au fond le grand Lucifer, du Dante, dévorant un pécheur dans chacune de ses trois gueules. A droite sont les élus, et c'est ici que l'on peut

voir jusqu'à quel point le génie chrétien triomphe des difficultés, et comment une inconcevable variété peut se concilier avec la plus complète unité; tous ont la tête levée vers le ciel, tous regardent leur Sauveur en le remerciant, en l'adorant; et nul ne ressemble à son voisin. Au premier rang on voit un pape, dont le visage calme et sublime semble exprimer surtout la joie du repos après ses durs travaux; derrière lui un empereur, type du chevalier chrétien; puis un roi et à côté du roi un pauvre pèlerin qui a cheminé jusqu'au ciel; une jeune princesse, tout éclatante de pureté et de foi; beaucoup de religieuses, d'évêques, de laïques, de moines d'une beauté ravissante, mais chez qui l'on voit bien que la beauté physique n'est que le rayonnement extérieur de la beauté morale. Mais voici les anges gardiens qui viennent chercher les élus sur lesquels ils ont veillé pendant le temps d'épreuve : chaque ange s'agenouille à côté de son élu, et imprime sur ses lèvres un baiser fraternel; puis il le conduit au ciel à travers une prairie émaillée de fleurs, où les anges et les hommes sauvés dansent ensemble : *Cantantes chorosque ducentes in occursum regis* (I *Reg.*, XVIII, 6). Les uns et les autres sont couronnés de roses blanches et rouges; dans la seule expression de leurs mains qu'ils se tendent l'un à l'autre, il y a un trésor de poésie. La ronde finie, ils s'envolent deux à deux vers la Jérusalem céleste. On aperçoit dans le lointain ses murs resplendissants; son portail entr'ouvert laisse échapper un torrent de rayons dorés au milieu desquels va se perdre un couple heureux, peut-être un ange et son élu, peut-être deux âmes qui se sont aimées et sauvées ensemble :

Suso alle poste rivolando iguali.
(PURG., C. VIII.)

Qu'on ajoute à cette esquisse le prestige d'un coloris frais

et pur, un dessin correct sans exagération anatomique, des draperies d'une grâce parfaite, des expressions de visage vraiment divines, et l'on aura une faible idée de ce *Jugement dernier* [1]. Quand on l'a vu et compris, on reste bien froid devant celui de Michel-Ange.

Tel est le maître que les Italiens modernes relèguent parmi les barbares de ce qu'ils appellent *i tempi bassi*, les temps bas! C'est au point que l'entrée de la chapelle Saint-Laurent au Vatican qu'il a couverte de fresques admirables, très-bien appréciées par M. Rio, a été longtemps interdite aux jeunes artistes italiens et même étrangers, par les ordres de M. Agricola, peintre lui-même et conservateur du musée pontifical. Dans sa sollicitude pour les progrès de l'art, ce Monsieur ne voulait pas que de jeunes talents fussent exposés à se perdre en donnant dans la voie qu'a suivie le Beato.

Reprenons maintenant, à la suite de M. Rio, notre marche, et voyons avec lui quels sont les peintres qui sont restés fidèles à ces inspirations si bien comprises par Fra Angelico. Benozzo Gozzoli, son disciple chéri, semble servir de transition entre lui et l'école ombrienne. Nous blâmerons M. Rio du laconisme avec lequel il s'exprime sur la magnifique cavalcade des rois mages, que Benozzo a peinte à fresque au palais Riccardi : nous n'aimons pas non plus qu'il compare ces cavaliers aux bas-reliefs du Parthénon : le grand peintre

Par une disposition habile et qui se retrouve dans le grand tableau de F. Angelico au Louvre, les vêtements de toutes les figures retombent de manière que leurs pieds ne soient jamais visibles ; on ne saurait croire combien l'ensemble en devient plus aérien, plus surnaturel.

[1] Ce chef-d'œuvre est enfoui dans une petite salle basse de l'Académie. Il n'a jamais été gravé, ni même décrit, à ce que nous sachions (1839). — Depuis que nous écrivions ces lignes, un Anglais généreux et intelligent a fait lithographier par M. Gruner la partie du tableau de lord Ward qui représente les élus, et m'en a envoyé une épreuve avec une bonne grâce dont l'ignorance où il m'a laissé de son nom me réduit à le remercier ici (1856).

chrétien, dont chaque coup de pinceau, et jusqu'au moindre détail, exprime cette pensée chrétienne qui, comme nous le disions plus haut, doit *transfigurer* la nature, n'a rien de commun avec la beauté grandiose, mais trop terrestre, des œuvres du paganisme. En revanche, l'auteur nous donne une bonne appréciation des œuvres gigantesques de Benozzo, au Campo Santo de Pise, ainsi qu'à Monte Falco. Il lui décerne, à juste titre, la palme du *genre patriarcal*, le plus difficile de tous.

Gentile de Fabriano, autre élève du Beato, et le plus ancien des grands peintres ombriens, sema dans toute l'Italie des chefs-d'œuvre de peinture vraiment mystique, et jouit d'une popularité immense.

Pierre Antonio de Foligno, Nicolas de Foligno, Fiorenzo di Lorenzo [1], tous peintres ombriens, montrent, dans leurs œuvres, l'influence évidente de Taddeo Bartoli, le Siennois, et de Benozzo Gozzoli, le Florentin.

La plus pure fleur de l'école de Sienne et de Florence avait été peu à peu transplantée et soigneusement cultivée sur les montagnes de l'Ombrie, où le tombeau de saint François d'Assise, regardé au moyen âge comme le lieu le plus sacré du monde, après Jérusalem, attirait et nourrissait la piété; où Pérouse, toujours guelfe au milieu des dissensions de l'Italie, avait toujours offert un asile sûr aux souverains pontifes, trop souvent exilés de Rome. Aussi, à la fin du quinzième siècle, après la mort du Beato et de Benozzo, la suprématie de l'art chrétien est dévolue à l'école ombrienne dans la personne de Pérugin, de Pinturicchio et de Raphaël avant sa

[1] Puisque M. Rio cite un tableau de celui-ci à la sacristie de San-Francesco de Pérouse, nous sommes surpris qu'il n'ait point parlé de Vittore Pisanello, peintre de Vérone, auteur de la belle série des actes de saint Bernardin, qu'on voit dans cette même sacristie. Il nous semble avoir le droit de compter parmi les maîtres de l'école mystique.

chute, glorieuse trinité qui n'a jamais été et ne sera jamais surpassée. M. Rio établit, d'une manière satisfaisante, que le Pérugin eut pour maître Fiorenzo di Lorenzo, élève et imitateur de Benozzo, au lieu des naturalistes Buonfigli ou Piero della Francesca : il réfute ensuite victorieusement, d'après Mariotti, les calomnies atroces dont Vasari a chargé la mémoire du Pérugin, et qui s'expliquent par l'antipathie profonde et réciproque qui régna entre Pérugin et l'école de Michel-Ange, à laquelle appartint, plus tard, Vasari. Celui-ci était, du reste, servile courtisan des Médicis, qui ne voulurent jamais charger d'aucun travail le Pérugin, exclusion qui l'honorera toujours aux yeux de ceux qui apprécient la déplorable influence de ces marchands, si vantés par les païens des seizième et dix-septième siècles, et par les incrédules du dix-huitième. Il est certain, comme dit M. Rio, que les lauréats soldés de la cour des Médicis ne pouvaient guère sympathiser en désintéressement avec un peintre qui peignait à fresque tout l'intérieur d'un oratoire pour une omelette (*una frittata* [1]), ainsi que l'avait fait le Pérugin, dans sa ville natale. Ce merveilleux artiste sut effectuer la conciliation si difficile, alors surtout, de progrès immenses dans le coloris et le dessin avec la pureté et la profondeur des traditions mystiques. Ses divers travaux sont énumérés et jugés par M. Rio, avec son talent et sa perspicacité ordinaires. Toutefois, nous n'adopterons pas, sans exception, tous ses jugements ni son admiration pour le tableau du palais Albani, à Rome, et les têtes de saints à Saint-Pierre de Pérouse, ni la proscription qu'il prononce impitoyablement contre toutes les œuvres du Pérugin postérieures à l'an 1500. Nous lui demanderons si l'admirable saint Sébastien, à genoux sur une marche du trône de la Madone, et qui lui offre les flèches dont il a été percé, si

[1] MARIOTTI, *Lettere Perugine*.

ce tableau, qui se trouve à la sacristie de San-Agostino, et qui est daté de 1510, n'est pas digne des meilleurs jours du Pérugin? Et la grande fresque de San-Severo, peinte en 1521, lorsqu'il était octogénaire, est-elle une œuvre de décadence? Pour nous, nous croyons qu'il faut une tendre indulgence pour la vieillesse des peintres chrétiens et même pour leurs faiblesses, lorsqu'ils sont restés jusqu'au bout fidèles à la pureté et à la vérité, et qu'ils n'ont pas, comme Raphaël, sacrifié au veau d'or du paganisme.

Quoi qu'il en soit, s'il y a eu décadence chez le Pérugin dans ses dernières années, il n'y en eut aucune dans son école; « elle était cependant, dit M. Rio, sous le rapport de la variété des sujets, plus pauvre que les autres écoles contemporaines; on n'y exploitait ni les turpitudes mythologiques, ni l'étude des bas-reliefs antiques, ni même les grandes scènes historiques de l'histoire sainte; on se bornait au développement et au perfectionnement de certains types, très-restreints en nombre, mais qui réunissaient tout ce que la foi peut inspirer de poésie et d'exaltation. La gloire de l'école ombrienne est d'avoir poursuivi sans relâche le but transcendantal de l'art chrétien, sans se laisser séduire par l'exemple, ni distraire par les clameurs; il semblerait qu'une bénédiction spéciale fût attachée aux lieux particulièrement sanctifiés par saint François d'Assise, et que le parfum de sa sainteté préservait les beaux-arts de la corruption dans le voisinage de la montagne où tant de peintres pieux avaient contribué l'un après l'autre à décorer son tombeau. De là s'étaient élevées, comme un encens suave vers le ciel, des prières dont la ferveur et la pureté assuraient l'efficacité; de là aussi étaient jadis descendues, comme une rosée bienfaisante sur les villes les plus corrompues de la plaine, des inspirations de pénitence qui avaient gagné de proche en proche le reste de l'Italie.

L'heureuse influence exercée sur la peinture faisait partie de cette mission de purification, et nous voyons le Pérugin, qui fut le grand missionnaire de l'école ombrienne, en étendre les ramifications d'un bout à l'autre de l'Italie. »

Sienne fut la première ville qui répondit à son appel ; il y a laissé un tableau dont M. Rio ne parle pas, mais qui est, selon nous, son chef-d'œuvre : la *Crucifixion* à San-Agostino. Toutefois, en parlant de Sienne, nous retrouverons chez M. Rio ce mélange de légèreté et de sévérité que nous lui avons plus haut reproché[1]. Il parle de Mathieu de Sienne avec une injustice vraiment révoltante : il lui reproche un *Massacre des Innocents* qu'il qualifie de hideux ; ce n'est sans doute pas au tableau qui représente ce sujet dans l'église des Servites de Pérouse que s'applique ce jugement, car il est très-beau, et la tête d'Hérode surtout est étonnante. Le même sujet a été traité par ce même maître au chœur de San-Agostino, d'une manière satisfaisante. Mais comment notre auteur a-t-il pu oublier le délicieux tableau de Matteo, daté de 1479, dans la même chapelle où est la célèbre Madone du vieux Guido, tableau où l'on voit Marie entourée d'anges musiciens, tous charmants, ayant à ses genoux saint Jérôme et saint Jacques, à ses côtés saint Sébastien et un pape martyr, et au-dessus du tout une admirable adoration des rois? Mais lui-même nous en a indiqué un autre plus délicieux encore à San-Spirito, qui représente la sainte Vierge *Assunta*, dans un médaillon de séraphins oblong comme le calice d'une fleur dont les ailes des anges formeraient les pétales. Le neveu de Matteo, Jérôme, méritait aussi d'être nommé, ne fût-ce qu'à cause de ce beau tableau où l'on voit les deux saintes Catherine à genoux devant la Madone, daté de 1508, dans l'église

[1] Voir ce qui est dit plus haut sur les chapitres relatifs à l'école siennoise dans la nouvelle édition.

de Saint-Dominique. Pacchiarotto, disciple illustre et presque rival du Pérugin, est traité avec une brièveté désespérante, et mis, on ne sait pourquoi, sur la même ligne que Beccafumi, homme de la décadence. Comment M. Rio n'a-t-il pas étudié un peu sa vie, qui fut politique aussi bien qu'artistique, comme celle de Vanni; car il aurait été pendu comme un chef d'émeute, si les Franciscains ne l'avaient pas sauvé et fait passer en France [1] ? Comment n'a-t-il pas consacré une ligne à cette admirable fresque qui orne un lieu cher et sacré pour tout catholique, la chambre occupée par sainte Catherine de Sienne, dans la maison de son père le teinturier, fresque qui représente la visite de Catherine à son amie sainte Agnès de Montepulciano étendue morte sur sa bière, où la beauté féminine a atteint ce point où l'inspiration chrétienne peut seule conduire? Nous renouvellerons donc ici le désir et l'espoir de voir toute la partie de Sienne refaite. Nous concevrions ces omissions, ces injustices chez tout autre, mais nous ne les pardonnons pas à un homme qui s'est identifié, comme M. Rio, avec toutes les lois et toutes les jouissances de la véritable esthétique. Quant à nous, nous estimons que, après tant d'oubli et d'impies dédains, c'est un devoir de recueillir et de chérir scrupuleusement jusqu'aux moindres travaux des peintres restés purs, comme une portion précieuse du trésor catholique.

Boccaccio Boccaccini fut à Crémone le digne représentant du Pérugin : tandis que la liaison intime de celui-ci avec André Verocchio et Lorenzo di Credi, le maître et le condisciple de Leonardo de Vinci, assurait à ces doctrines une influence légitime sur la magnifique et si chrétienne école de Lombardie.

Mais ce fut surtout à Bologne que l'école ombrienne trouva

[1] Valery, IV, p. 278.

une sympathie qui eut les suites les plus heureuses pour l'art. A M. Rio appartient la gloire d'avoir réhabilité, ou pour mieux dire découvert la véritable école bolonaise, non pas celle du Dominiquin et des Carraches qui a été si longtemps et à si juste titre l'objet du culte des matérialistes; mais l'ancienne et religieuse école des quatorzième et quinzième siecles, qui ne s'éteignit que dans la ruine générale de l'art au seizième siècle. Elle se distinguait peut-être plus encore que celle de Florence par sa piété traditionnelle. Vitale, élève de ce Franco que le Dante a vanté (*Purgat.*, c. II), ne put jamais se résoudre à peindre une crucifixion, disant que c'était une tâche trop douloureuse pour son cœur. Jacopo Avanzi, dont on voit encore d'admirables fresques *al Santo* de Padoue, fut longtemps retenu par le même scrupule. Lippo Dalmasio ne voulait peindre que des images de la sainte Vierge, et « telle était à ses yeux l'importance de ce travail qu'il n'y mettait jamais la main sans s'y être préparé la veille par un jeûne austère, et le jour même par la communion. » Aussi ce genre de préparation lui réussit-il si bien que le Guide, en plein dix-septième siècle, restait ravi d'admiration devant sa Madone : celle qu'on voit encore sur la façade de l'église San-Proculo justifie bien son extase. Nous sommes surpris que, dans cette énumération des gloires primitives de l'école bolonaise, M. Rio ait omis un nom qui devait le frapper particulièrement, celui de sainte Catherine de Bologne : elle s'appelait Catherine Vigri, naquit à Ferrare en 1413, elle fut abbesse des Clarisses à Bologne, et y mourut en 1453 [1] : au milieu des vertus héroïques et des actions miraculeuses qui l'ont fait canoniser, elle cultivait avec ardeur la musique et la peinture : on conserve deux de ses tableaux, qui tous deux représentent sainte Ursule, l'un

[1] Elle a été canonisée en 1722 ; sa fête se celebre le 9 mars

à l'académie de Venise, l'autre à la Pinacothèque de Bologne.

Francesco Francia est l'astre rayonnant de l'école de Bologne : contemporain et émule du Pérugin, il a puisé aux mêmes sources, et mérite de prendre place avec lui, Fra Angelico, Lorenzo di Credi et quelques autres, dans ce cercle de peintres d'élite où doivent se concentrer les admirations du chrétien. Il n'est guère connu, même de nom, en France. Notre fameux musée du Louvre ne possède pas un seul tableau de lui, quoique tous ceux d'Allemagne aient pu facilement s'en pourvoir. Les beaux génies qui ont présidé à cette collection ont sans doute cru que cette peinture *mystique* ne méritait pas de figurer à côté des Rubens et des Lebrun : c'est à ce même esprit que nous devons de n'avoir pas un seul tableau remarquable du Pérugin, tandis que le petit nombre de tableaux des anciennes écoles qu'on a laissé s'y glisser, sont relégués dans l'antichambre[1]. Francia a atteint, pour le type de la Madone, une perfection sans rivale : la tendre dévotion qu'il lui portait pouvait seule lui révéler ces secrets célestes. Sa modestie égalait sa piété : il signait toujours ses tableaux *Francia Aurifex* se croyant indigne du nom de peintre. Nous voudrions pouvoir donner la description du tableau ravissant que semble indiquer M. Rio (p. 249), et qui représente saint Augustin hésitant

[1] M. Rio a très-sagement relevé ce gâchis qui règne dans la distribution des tableaux de notre galerie, et qui contraste d'une manière si humiliante pour nous avec l'excellent arrangement chronologique des galeries de Berlin, Munich et Florence. Mais qu'est-ce que cela auprès du grossier vandalisme qui fait clouer des planches pendant *cinq mois de chaque année* devant tous les tableaux anciens, afin de pouvoir exposer les productions des médiocrités modernes? La postérité, en lisant ce fait dans l'histoire de notre temps, aura peine à le croire (1839). — Cette observation, comme on le voit par sa date, est bien antérieure aux heureuses modifications introduites dans la classification de notre Musée national par M. Jeanron, en 1848.

entre Jésus et Marie; mais le temps et l'espace nous pressent. Francia se lia avec le jeune Raphaël pendant que celui-ci était dans toute la pureté de sa première manière : mais c'est une calomnie impudente de Vasari, comme le démontre très-bien M. Rio, que de prétendre que Francia mourut de chagrin en se voyant éclipsé par la *Sainte Cécile* de Raphaël. S'il était en effet mort de chagrin, c'eût été sans doute d'y voir la décadence précoce du génie; malheureusement pour la véracité de Vasari, il survécut de deux ans à Raphaël, mais en se gardant bien de l'imiter, et ayant même cessé toute intimité et toute correspondance avec lui depuis l'adoption de sa dernière manière. Que pouvait-il y avoir de commun entre le peintre des ravissantes madones qu'on voit à Bologne justement en face de la *Sainte Cécile*, et l'air déjà si mondain de la Madeleine de ce dernier tableau [1]? Francia eut de nombreux élèves. L'élite d'entre eux travailla avec lui aux fresques de Sainte-Cécile, si belle encore malgré l'abandon où l'a laissée l'incurie des Italiens pour leurs anciens maîtres. Giacomo, son fils, et Amico Aspertini restèrent fidèles à la bonne voie. D'autres, parmi lesquels on remarque le fameux graveur Marc-Antoine, cédèrent à la séduction du paganisme. On regrette de ne pas trouver ici un mot sur un élève de Francia, Timoteo Viti ou delle Vite; auteur d'une Madeleine pénitente (à la Pinacothèque) dont la pudeur et la ferveur forment un noble contraste avec les affreuses profanations dont ce sujet a été accablé depuis la renaissance. Ce serait aussi la place naturelle de quelques renseignements sur les grands maîtres de la primitive école de Ferrare, Costa, Mazzolini et Panetti, dignes rivaux du délicieux Francia [2].

[1] On peut en juger d'après la gravure de sainte Cécile, récemment faite par Gandolfi, ou celle publiée en France par Desnoyers, à ce qu'il nous semble.

[2] Cette lacune a été depuis comblée par un excellent opuscule de M. Camillo

Après avoir examiné ainsi les résultats de l'influence du Pérugin au dehors, M. Rio revient à ses disciples en Ombrie même. Puisqu'il a honoré de ses éloges Gerino de Pistoja, et Paris Alfani, qui en sont, selon nous, assez peu dignes, on ne conçoit pas pourquoi il a omis Sinibaldo Ibi, dont on voit un si beau Saint Antoine à San-Francesco de Pérouse, et surtout Giannicola Manni, dont le tableau vraiment sublime forme, avec la Madone de Pinturicchio, si justement appréciée par l'auteur, le plus bel ornement de la petite mais délicieuse galerie de Pérouse[1]. Les ouvrages de Pinturicchio ont été traités avec soin et prédilection par M. Rio, surtout ses fresques exquises de Sainte-Marie du Peuple, « la première église que l'étranger salue en entrant dans Rome. » Nous lui reprochons seulement trop de sévérité pour les œuvres de ce pauvre Pinturicchio à Spello, et l'oubli complet de la *Cappella Bella* peinte par lui dans cette petite ville, et où dans une *Nativité* il a eu la belle idée de montrer sur les langes qu'un séraphin apporte à l'Enfant divin l'empreinte prophétique de la croix. Nous avons dit plus haut pourquoi nous étions plus indulgent que M. Rio pour la vieillesse des grands peintres chrétiens : nous préférons la vieillesse de Pinturicchio au progrès de Raphaël.

Nous ne dirons rien de ce Signorelli, renégat de l'école mystique, qui poussa l'amour de l'anatomie jusqu'à l'étudier sur le cadavre de son propre fils : mais nous nous hâterons d'arriver à Raphaël, le plus illustre des élèves de Pérugin. Nous admettrions volontiers avec M. Rio qu'il a porté l'art chrétien à son plus haut degré de perfection, si nous n'étions

Laderchi sur l'ancienne école ferraraise, dont nous parlerons dans l'appendice n° 3.

[1] Le directeur de cette galerie, M. Sanguinetti, est du très-petit nombre des Italiens qui aiment, comprennent et pratiquent la peinture catholique.

attristé et affligé, même en présence de ses chefs-d'œuvre les plus purs, par la pensée de sa transformation profane. Il est certain que nul n'a réuni à un aussi haut point que lui toutes les qualités les plus variées, pendant les premières années de sa carrière : mais c'est justement parce qu'il a le mieux conçu et le mieux pratiqué la sainte et vraie beauté qu'il est plus coupable d'y avoir plus tard volontairement dérogé. Quoique les tableaux de sa première manière soient les plus beaux du monde, on ne doit pas dire qu'il a été le plus grand des peintres, pas plus qu'on ne pourrait dire qu'Adam a été le plus saint des hommes, parce qu'il a été sans péché dans le Paradis. M. Rio analyse avec une attention parfaite les principales œuvres de Raphaël depuis l'an 1500, où il se fit l'élève du Pérugin, jusqu'au moment où il renonça aux traditions ombriennes pour fonder l'école *romaine*[1]. Il établit une foule de rapports très-précieux entre les circonstances extérieures de la vie de Raphaël, ses amitiés, les lieux qu'il visita et ses ouvrages. Il commence par le *Sposalizio*, et finit à la *Dispute du saint Sacrement* : ce sont les deux termes extrêmes du génie chrétien de Raphaël, et on peut le dire, les deux plus merveilleuses productions de la peinture. Mais croirait-on que le *Sposalizio*, cette œuvre heureusement popularisée en France par la belle gravure de Longhi, cette œuvre, comme dit M. Rio, *à la fois naïve et sublime*, est si peu comprise à Milan qui a le bonheur de la posséder, que les fins connaisseurs de cette ville disent que c'est un tableau d'apprenti, et regrettent

[1] On est encore si peu familiarisé en France avec la première manière (c'est-à-dire la manière chrétienne) de Raphaël, que nous nous souvenons d'avoir lu dans la *Revue de Paris* du 10 octobre 1836 un article signé L. Thoré, dont l'auteur paraît stupéfait de ce qu'un tableau de Raphaël, daté de 1506, ait pu exciter son admiration. Qu'aurait donc dit cet écrivain devant le Crucifiement du cardinal Fesch, qui est de 1503, et le *Sposalizio*, qui est de 1504 ?

les 40,000 francs qu'il a coûté. Nous n'essayerons pas de suivre M. Rio dans son examen qui mérite une lecture approfondie. Nous regrettons qu'il n'ait pas fait mention des madones Alfani et Contestabile à Pérouse, et qu'il ait parlé si légèrement du petit tableau du comte Tosi à Brescia, qui représente Notre-Seigneur à mi-corps, le doigt sur la plaie de son côté, et disant à ses disciples *Pax vobis :* jamais Raphaël n'a mieux réussi dans la tête du Christ [1]. M. Rio a commis, ce nous semble, une erreur grave, en disant que le premier tableau fait par Raphaël après le *Sposalizio*, la sublime *Incoronazione* du Vatican, a été terminé vingt ans plus tard par Jules Romain et le Fattore. Dans ce délicieux tableau [2], tout est d'un seul jet, et ce jet s'élance des sources les plus limpides de l'art mystique : rien n'indique l'attouchement impur de Jules Romain. M. Rio l'a sans doute confondu avec le tableau voisin, dit la *Madona di Monte Luco*, qui représente le même sujet, œuvre conjointe de ces deux élèves dégénérés de Raphaël, mais à laquelle le génie du Raphaël péruginesque est complétement étranger. Il a omis aussi, on ne sait pourquoi, le chef-d'œuvre de la galerie du Vatican, le *Presepe della Spineta*, que l'on croit être le fruit du travail réuni du Pérugin, de Pinturicchio et de Raphaël. Il serait fort difficile de distinguer la part de chacun ; mais on peut dire hardiment que, s'ils y ont tous trois travaillé, ils s'y sont tous trois surpassés [3]. La Vierge dite du duc d'Albe, dont M. Rio dit avec raison que « nul tableau

[1] Ce petit chef-d'œuvre, très-peu connu, a été parfaitement gravé par M. Grüner, pour la traduction italienne de la vie de Raphaël, par Quatremère de Quincy, ainsi que pour l'ouvrage publié récemment par M. Passavant, en Allemagne, sur les travaux de Raphaël.

[2] Gravé à Dresde par Stolzel, en 1832, mais avec trop de dureté.

[3] Dans mon dernier voyage à Rome, j'ai appris qu'on attribuait maintenant ce chef-d'œuvre au peintre Spagna. Il a été gravé sous ce nom par la Calcographie apostolique.

n'est plus propre à exalter les âmes pieuses qui veulent méditer sur les mystères de la Passion, » naguère à Londres chez le généreux M. Coesvelt, vient de passer à Pétersbourg, et est par conséquent perdue pour l'Europe catholique. Le rapprochement entre la *Dispute du saint Sacrement* et le poëme du Dante est naturel et juste : cette fresque est en effet un véritable poëme en peinture. Pourquoi faut-il qu'aussitôt après l'avoir terminée, Raphaël ait cédé aux suggestions du serpent? Comme dit notre auteur, « le contraste est si frappant entre le style de ses premiers ouvrages et celui qu'il adopta dans les dix dernières années de sa vie, qu'il est impossible de regarder l'un comme une évaluation ou un développement de l'autre. Évidemment il y a eu solution de continuité, abjuration d'une foi antique en matière d'art, pour embrasser une foi nouvelle. » Cette foi nouvelle n'est autre que la foi au paganisme et au matérialisme, qui a eu pour révélation les fresques de l'histoire de Psyché et la Transfiguration.

M. Rio remet à un autre moment l'histoire de cette grande défection pour nous donner celle de la croisade prêchée par Savonarole contre l'invasion du paganisme dans la société et surtout dans l'art. Cet épisode, qui occupe tout le chapitre VIII, est peut-être la partie du livre qui fait le plus d'honneur à l'auteur; ou plutôt ce chapitre fait à lui seul un beau livre. Nous ne tenterons pas d'analyser ce récit plein de mouvement, d'éloquence et de raison, qui initie le lecteur à la crise la plus importante de l'histoire de l'art et de la poésie chrétienne. Mais ce n'est pas seulement à l'histoire de l'art, c'est à l'histoire religieuse en général que M. Rio a rendu un service essentiel, en pulvérisant les mensonges à l'aide desquels les protestants et les philosophes ont jusqu'à présent exploité le rôle joué par Savonarole au profit de leurs haines contre

l'Église romaine. Tout dernièrement encore un professeur de théologie luthérienne à Iéna (si tant est qu'il y ait encore une théologie luthérienne), M. Meyer, a publié un gros volume où il cherche à démontrer que Savonarole était le digne précurseur de Luther, et même son rival sur plusieurs points. D'un autre côté, dans le siècle dernier, les jansénistes italiens, imbus des doctrines que Joseph II rendait si fatales à l'Église et à la société, publièrent plusieurs écrits contre lui, comme rebelle à l'autorité légitime et paternelle des Médicis, rebelle au nom du fanatisme, comme l'étaient les Belges contre Joseph II. M. Rio a réhabilité les opinions religieuses et politiques de ce grand homme; il a prouvé que son catholicisme était aussi pur que sa politique était sage et éloignée de la démagogie qu'on lui impute; il a reconquis pour l'Église la gloire et le génie de Savonarole. Qu'il en soit béni! Aussi bien est-il impossible de lire ce chapitre sans éprouver la plus vive sympathie à la fois pour le héros du récit et pour le narrateur, car on sent que l'un n'est compris que grâce aux efforts de l'autre. Il a fallu que M. Rio vînt compulser avec un soin scrupuleux le recueil déjà si rare des sermons de Savonarole pour en retirer les admirables invectives de l'apôtre chrétien contre le classicisme corrupteur de l'éducation, contre le paganisme avec tous ses souvenirs antiques, ses héros profanes, sa littérature obscène et son art voluptueux; en même temps qu'une théorie du beau chrétien, qui avait une bien autre originalité, une bien autre profondeur que toutes les trivialités qu'on répétait servilement alors d'après Aristote et Quintilien. On conçoit le soulèvement qu'il dut exciter contre lui dans une société où la découverte d'un manuscrit grec ou latin était regardée comme un des plus grands bienfaits du ciel, et où l'on osait mettre sur les autels les portraits des courtisanes les plus célèbres en guise de madones. Aussi, mal-

gré le pur enthousiasme qu'il inspira à la jeunesse, et dont M. Rio raconte les résultats avec tant de charme, malgré l'influence toute-puissante qu'il exerça sur les savants, les guerriers et les plus grands artistes de son siècle, Pic de la Mirandole, Salviati, Valori, Lorenzo di Credi, Fra Bartolommeo, Luca della Robbia, Cronaca, il succomba sous les efforts réunis des vieux débauchés, des professeurs de littérature païenne, et surtout des banquiers et des usuriers, qui ne voulaient pas se laisser enlever, par l'influence de la religion, le gouvernement des affaires publiques. M. Rio ne le suit pas jusqu'à sa catastrophe; s'il l'avait fait, il aurait certes reconnu que, dans les derniers temps de sa vie, Savonarole manqua lui-même de cette humilité et de cette modération qui donnent la victoire. Mais notre auteur n'a pas oublié la noble justice rendue à la victime du paganisme par la cour de Rome; justice qui ne fut pas tardive, puisque l'on voit, dix ans après sa mort, Raphaël le représenter parmi les docteurs de l'Église, dans la fresque du saint Sacrement, avec l'autorisation de Jules II, successeur immédiat d'Alexandre VI qui l'avait condamné.

Nous regrettons que M. Rio n'ait pas cité ou analysé quelques-uns des nombreux poëmes de Savonarole, qui sont en manuscrit à la Magliabecchiana, et dont plusieurs ont été publiés par Meyer. Il eût été bon aussi de rappeler l'influence qu'exercèrent ses sermons sur Benvenuto Cellini, comme celui-ci nous le raconte avec son énergie habituelle [1]. Benvenuto, malgré ses excès en tout genre et la direction exclusivement païenne de son talent, avait conservé une foi très-fervente, et par tout l'ensemble de son caractère il nous paraît avoir été le dernier représentant de l'indépendante fierté de l'artiste au moyen âge.

[1] Voy. *Vita di Cellini*, édit. de Tassi, t. II, p. 1, et aussi t. I, p. 65.

Fidèle à la distinction fondamentale de son ouvrage, M. Rio, dans son chapilre IX, sépare et juge les peintres de Florence qui, au commencement du seizième siècle, se lancèrent à pleines voiles dans le naturalisme, et ceux qui, dominés par le souvenir de Savonarole, formèrent une nouvelle école purement religieuse. Lorenzo di Credi occupe la première place parmi ceux-ci. Le tableau qu'on voit de lui au Louvre peut donner une idée de son genre, quoique la Vierge y soit inférieure à son type habituel si pur et si tendre à la fois, qu'on le place volontiers à côté de ceux du Pérugin et de Francia. Fra Bartolommeo fut plus enthousiaste que tout autre de Savonarole, et il eut, comme Lorenzo di Credi, la gloire de ne jamais vouloir traiter des sujets profanes; mais nous ne saurions partager l'admiration que ses œuvres inspirent à M. Rio, si ce n'est pour le tableau de l'église San-Romano à Lucques, qui représente sainte Madeleine et sainte Catherine de Sienne aux pieds de Notre-Seigneur crucifié [1]. Ridolfo Ghirlandajo, nourri à l'école de Savonarole, ami de Fra Bartolommeo et de Raphaël pendant la jeunesse de celui-ci, resta fidèle jusqu'au bout aux inspirations chrétiennes, en les parant d'un coloris plus suave et plus harmonieux peut-être que celui de tout autre maître florentin. On peut en juger d'après l'*Incoronazione* qui est au Louvre et qu'il fit à dix-neuf ans; il mourut en 1560; il fut le dernier des peintres chrétiens. Nous ne suivrons pas M. Rio dans l'examen détaillé qu'il fait des peintres naturalistes de la première moitié du seizième siècle, Piero di Cosimo, Mariotto Albertinelli, André del Sarto et le Pontormo; ils excellaient tous plus ou moins dans le coloris, « cet élément subalterne de la pein-

[1] Il ne faut pas confondre ce tableau avec celui du même auteur dans la même église, qui représente la Madone de la Miséricorde : celui-ci est, selon nous, bien inférieur, surtout pour le type de Marie.

ture, » mais ils n'eurent jamais une inspiration purement et profondément chrétienne, si ce n'est André del Sarto dans deux ou trois fresques de la vie de saint Philippe Benizzi à l'*Annunziata*. Nous ne concevons même pas comment M. Rio a eu le courage de s'étendre si longuement sur ces peintres de la décadence, lui qui a été si avare de détails sur les œuvres de Fra Angelico. Il est vrai que dans ses pages on trouve des renseignements très-significatifs sur la vie de ces hommes : et l'on peut en déduire *a priori* un jugement très-sûr quant au caractère de leurs ouvrages. On y voit toute la honteuse histoire d'André del Sarto, qui escroquait de l'argent à François Ier en peignant sa femme grosse en guise de madone. On y voit que Mariotto mourut de débauche à la fleur de l'âge, et que Pierre di Cosimo aimait tellement la nature qu'il cherchait à s'inspirer « dans le voisinage des hôpitaux, près des murs où les malades avaient l'habitude de cracher depuis des siècles, et devant des découpures et des ondulations de toute forme et de toute couleur il restait quelquefois des heures entières en contemplation, à moins qu'il ne vînt à entendre le son des cloches ou le chant des moines, car il aurait fui à l'autre extrémité de Florence pour échapper à ce double supplice. » Cet artiste avait, à ce qu'il paraît, les mêmes répugnances que certains esprits éclairés de nos jours.

L'école *naturaliste mixte*, c'est-à-dire encore mêlée de quelques éléments religieux et poétiques, s'éteignit avec le Pontormo, pour faire place à l'école *naturaliste pure* des Allori et des imitateurs de Michel-Ange, dont il doit être question dans une partie ultérieure de l'ouvrage.

Nous voici arrivés au chapitre X et dernier de ce précieux volume; il traite de l'école vénitienne primitive et de ses branches collatérales dans diverses villes des possessions de Venise. Il nous semble que ce chapitre, avec celui qui ren-

ferme le magnifique épisode de Savonarole, est la partie de son livre que l'auteur a traitée avec le plus d'amour, et nous lui en savons d'autant plus gré que ces deux sujets n'ont pas même été effleurés jusqu'ici, pas même par la scrupuleuse pénétration des Allemands. Après quelques considérations préliminaires, un peu trop sévères selon nous, sur le dialecte si gracieux de Venise, M. Rio établit que la poésie chrétienne n'a revêtu à Venise que les seules formes de la légende et de l'art; il nous dit que la poésie légendaire de Venise est plus riche qu'aucune autre du monde dans ses variétés. Nous croyons cette assertion singulièrement exagérée, mais nous espérons qu'un jour M. Rio essayera de la justifier en nous initiant à la connaissance de ces trésors, et en les comparant avec les richesses légendaires du monde germanique et du reste de l'Italie. Passant de suite à la forme de l'art, il juge rapidement l'empire passager de l'école byzantine, frappée là comme ailleurs d'une heureuse stérilité. Les travaux de Giotto à Padoue, trop légèrement appréciés par M. Rio, comme nous l'avons dit plus haut, y enfantèrent une école dont le plus beau monument se trouve au Baptistère de cette ville. Nous avouons que la coupole de cet édifice qui représente la gloire céleste, peinte par Giusto et Antoine de Padoue, avec la foi sévère et naïve de cette heureuse époque, nous paraît un spectacle beaucoup plus radieux que les savants raccourcis des coupoles du seizième siècle que M. Rio leur compare. Guariento, condisciple des peintres du Baptistère, se distingua d'eux par l'originalité de ses productions; c'est lui qui fit à Venise le premier tableau à la fois religieux et national dont l'histoire ait gardé le souvenir, qui représentait la sainte Vierge inaugurée par Jésus-Christ comme reine de Venise; et de plus, comme symbole de la fraternité qui devait régner entre les citoyens, saint Antoine et saint Paul partageant dans le dé-

sert le pain qui leur était envoyé du ciel. Ce tableau a malheureusement péri; mais, comme dit l'auteur, «tout l'avenir de la peinture vénitienne était là, tout son cycle lui était tracé d'avance... c'est-à-dire l'élément religieux et mystique planant au-dessus de l'élément social et patriotique. »

M. Rio nomme, parmi les élèves de Guariento, Avanzi, auteur des belles fresques de la chapelle Saint-Félix *al santo* de Padoue. Ce Giacomo Avanzi de Bologne doit être le même, si nous ne nous trompons, que celui qu'a cité plus haut M. Rio, comme disciple de Vital, dans l'ancienne école de Bologne; ses œuvres sont dignes de cette illustre origine. Mais dès le commencement du quinzième siècle, une déviation funeste eut lieu au sein de cette brillante école de Padoue, sous la direction de Squarcione et plus encore de son élève le célèbre Mantegna, tous deux épris du plus aveugle enthousiasme pour l'art antique. Devenu plus tard beau-frère de Jean Bellini, il améliora son style et son goût. M. Rio cite plusieurs de ses travaux qui portent l'empreinte de ce progrès; notamment les deux tableaux de la galerie du Louvre, objets de l'admiration si prononcée de Frédéric Schlegel. Mais Mantegna ne réussit point à former des élèves dignes de lui (sauf toutefois Monsignori, qui doit compter de droit parmi les mystiques); aussi Venise eut-elle le mérite d'éviter tout contact avec cette école païenne, elle aima mieux se mettre en communication avec l'école pure et mystique de l'Ombrie. Carlo Crivelli, l'un de ses plus anciens peintres, dont on voit de si beaux tableaux à la galerie de Milan, alla se former à Fabriano, tandis que Gentile da Fabriano, dont nous avons parlé plus haut, vint en 1420 à Venise y fonder l'école des Bellini. Il reste encore dans cette ville un monument curieux de ses relations avec Venise, dont M. Rio n'a pas parlé; c'est une très-belle *Adoration des Mages*, dans la galerie de M. Craglietta : les cos-

tumes orientaux y sont fidèlement reproduits, et on y voit des inscriptions en caractères regardés comme indéchiffrables, jusqu'à ce qu'un jeune savant français, M. Eugène Boré [1], y eût reconnu des paroles arméniennes. Gentile da Fabriano avait, selon la tradition vénitienne, accompagné le patricien Zeno dans son ambassade en Perse, et ce tableau était sans doute destiné à commémorer pieusement cet aventureux voyage. On le verra avec intérêt, en attendant qu'il passe entre les mains de quelque riche Anglais qui l'enfermera dans un castel de province, où le propriétaire en fera valoir non pas la beauté, mais le prix, aux yeux ennuyés de quelques fashionables. Tel a été, depuis un demi-siècle, le sort de bien des chefs-d'œuvre.

A côté de l'influence de l'école ombrienne vient se placer tout naturellement celle de l'Allemagne, où florissait à cette époque l'admirable école de Van-Eyck et de Hemmeling. Venise possédait autrefois un grand nombre de productions de ces princes de l'art germanique. On y voit encore le bréviaire *unique* par la beauté de ses miniatures, attribuées à Hemmeling. Un certain Jean d'Allemagne, que l'on trouve souvent comme collaborateur des Vivarini, venait sans doute du Bas-Rhin. Nous reprocherons une dernière fois à M. Rio la froideur et l'injustice avec laquelle il parle de cette famille des Vivarini, qui a si bien mérité de l'art chrétien, et que tous les véritables amis de cet art ne peuvent manquer de chérir en apprenant à connaître leurs ouvrages. Nous n'hésitons pas à les regarder comme les véritables pères de la peinture catholique à Venise. Nous citerons parmi les chefs-d'œuvre de ces

[1] Auteur d'une notice récemment publiée sur Saint-Lazare, société religieuse des Arméniens (1839).—Depuis lors, M. Boré est entré dans la congrégation des Lazaristes, et a consacré son intelligente énergie à la propagation de la foi en Orient.

peintres le *Couronnement de la Vierge*, signé *Jean* et *Antoine Vivarini*, 1444, qui est à San-Pantaleone de Venise, et qui peut servir de type à ce beau sujet, tant ils ont tiré parti de tous les motifs que leur fournissait la tradition; puis une très-belle *Ancona* (ou rétable), d'Antonio et Bartolommeo de Murano, en 1450, à la Pinacothèque de Bologne, où l'on voit Marie couronnée par les anges, tandis qu'elle semble protéger de ses mains jointes et de son tendre regard le sommeil de son divin Enfant endormi sur ses genoux; enfin et surtout le grand tableau qui est à l'entrée de l'Académie de Venise, et qui semble en quelque sorte la bannière patronale de la ville. C'est Marie, dont le visage offre une expression ineffable de mélancolie et d'innocence à la fois; elle porte dans ses bras l'enfant Jésus, qui tient une grenade fleurie; elle est sur un trône recouvert d'un baldaquin, que soutiennent quatre anges à grandes ailes enflammées, et qui regardent d'un air triomphant; à droite et à gauche sont quatre docteurs de l'Église; l'ensemble est d'un grandiose complet et d'une beauté rare. Le catalogue de l'Académie l'attribue à Jean et Antoine de Murano, mais Ridolfi, le plus ancien historien des artistes vénitiens, le désigne de la manière la plus formelle (p. 18) comme étant de Jacopello Flore, qui florissait en 1420, et dont l'on voit à San Francesco della Vigna une bien belle madone. Selon un type assez fréquent dans la primitive école vénitienne, elle adore son enfant étendu sur ses genoux, en lui faisant comme un dais de ses mains jointes [1].

M. Rio, reléguant les pauvres Vivarini dans leur île solitaire de Murano, croit que l'école vénitienne a été le produit de l'assimilation de tous les bons éléments des diverses écoles ultramontaines et italiennes. Le grand mouvement de l'art y est commencé, selon lui, par les deux frères Bellini, Gen-

[1] Quadri attribue ce tableau à Fra Antonio de Negreponte.

tile et Jean. Il ne reste rien des quatorze grandes fresques qu'ils eurent l'honneur de peindre dans le palais ducal, lesquelles représentaient l'histoire d'Alexandre III et de Frédéric Barberousse à Venise, et que M. Rio nomme les quatorze chants de l'épopée nationale de la république ; mais l'Académie des beaux-arts nous a conservé assez de tableaux de Gentile pour nous mettre à même de le juger, surtout la magnifique *Procession de la vraie croix sur la place Saint-Marc*, qui est comme une apparition de la splendeur catholique de l'ancienne Venise, et que le pieux artiste a signée ainsi : *Gentilis Bellinus amore incensus crucis*, 1496.

Quel beau temps cependant pour des Chrétiens, que celui où le génie proclamait sa foi en signant son chef-d'œuvre de ces mots simples et sublimes : *Un tel, enflammé de l'amour de la croix !* Quant à son frère Jean Bellini, les églises et les galeries de Venise sont pleines de ses tableaux; M. Rio en signale les plus beaux avec beaucoup de détails et en les comblant d'éloges. Nous aussi nous admirons beaucoup Jean Belin, surtout pour la pureté de son imagination [1] et la gravité grandiose de tous les personnages mâles ; mais nous ne pouvons aimer le type de ses vierges, malgré leur mélancolie prophétique. En général, il nous semble que toute l'école vénitienne, à l'exception de Vivarini, a échoué le plus souvent dans ses représentations de la sainte Vierge. Nous ne connaissons guère qu'une seule madone vraiment belle, par Cima de Conégliano, dans la collection Barbini. Ce Cima de Conégliano nous paraît être le plus grand peintre de l'école chrétienne de Venise ; du moins, son tableau de *Saint Thomas et*

[1] Il faut dire à la gloire de Venise, comme à celle du peintre, qu'on ne trouve pas un seul tableau païen ou mythologique parmi tous ceux que les patriciens de Venise firent exécuter à Jean Belin ; et cela de 1460 à 1515, à une époque où Florence et Rome étaient inondées par le paganisme.

Notre-Seigneur, à l'Académie, surpasse en éclat et en majesté tous les autres. Mais M. Rio nous rappelle ses rivaux, qu'il est bien doux d'admirer de nouveau dans ces éloquentes pages où ils sont pour la première fois appréciés et compris; tels sont Basaïti, dont le *Christ mort*, étendu entre deux anges qui contemplent ses plaies, est peut-être le plus pathétique des tableaux de Venise; puis Carpaccio, qui se consacra surtout aux sujets légendaires, et dont l'histoire de saint Jérôme et de saint George à San-Giorgio degli Schiavoni, et surtout la magnifique série des huit tableaux de la légende de sainte Ursule à l'Académie, peuvent passer pour des chefs-d'œuvre de ce genre. M. Rio a oublié ses figures isolées de saint Martin à San Giovanni in Bragora, et de saint Étienne à la galerie de Milan, où il nous paraît avoir atteint l'idéal de la beauté chrétienne chez les hommes; aussi conçoit-on la touchante épitaphe que lui a consacrée le vieil historien Ridolfi : *Pianto dai cittadini, sorrise nelle beate stanze del cielo*[1]. Ces trois peintres, Cima, Basaïti et Carpaccio, étaient élèves de Jean Belin, et, quoi qu'en dise M. Rio, nous estimons qu'ils ont été bien plus richement dotés que leur maître en poésie chrétienne; mais à celui-ci appartient la gloire incontestable d'avoir fondé une école qui sut maintenir jusqu'au milieu du seizième siècle, c'est-à-dire plus longtemps qu'aucune autre, les traditions de l'art chrétien, et conquérir le suffrage populaire, malgré la dangereuse rivalité de Giorgione et du Titien. Contemporains ou successeurs des peintres que nous venons de louer, Mansueti, Catena et les deux Santa-Croce, ont orné Venise d'un grand nombre de travaux qui sont décrits par M. Rio de la manière la plus satisfaisante. Il ne se plaindrait plus de la rareté des tableaux de Francesco

[1] Il fut pleuré par ses concitoyens, tandis qu'il souriait au sein de la béatitude céleste.

Santa-Croce, l'aîné des deux, s'il avait pu voir le musée Correr ouvert l'année dernière, légué par son fondateur à la pauvre Venise, comme une légère compensation pour tant de pertes, et où l'on voit un assez grand nombre des productions de cet excellent artiste. Ne serait-ce pas à lui qu'il faudrait aussi attribuer le beau tableau du transept des *Frari*, qui représente la sainte Vierge recueillant ses clients sous son manteau, dont deux anges étendent les pans autant que possible, tandis que deux autres anges couronnent leur reine, qui porte son divin Enfant au milieu de sa poitrine, dans une espèce de médaillon; disposition assez fréquente dans la peinture et la sculpture vénitiennes : cette œuvre capitale, surtout remarquable par l'expression grave et pure du visage de Marie, figure bien dans l'église qui porte le nom de *Sainte-Marie la Glorieuse des Pauvres Frères Mineurs* [1]. Quant à Jérôme Santa-Croce, il s'est illustré par un tableau de saint Thomas de Cantorbéry [2], qui répond pleinement à l'idée qu'on peut se faire de ce grand saint, et certes c'est beaucoup dire.

Mais ce ne fut pas à Venise seulement que l'influence de Jean Belin s'exerça d'une manière si heureuse; elle s'étendit sur toutes les villes du patrimoine de saint Marc, depuis le Frioul jusqu'aux frontières du Milanais, et malgré la redoutable concurrence des écoles de Mantegna et de Leonardo de Vinci; Bergame surtout lui donna, dans Cariano et Previtali, des élèves dignes de lutter avec ceux qu'il avait trouvés à Venise même. Trévise produisit Pennachi, célèbre par ses grandioses plafonds à Murano et à Venise; puis Bissola, dont on voit à l'Académie *Jésus-Christ donnant à sainte Catherine de Sienne le choix entre la couronne de reine et la couronne d'épines;* tableau dont l'exécution est aussi belle

[1] *Santa Maria Gloriosa de' Frari.*

[2] A l'église Saint-Sylvestre de Venise.

que l'idée. Enfin le Frioul eut toute une école locale, fondée par le disciple chéri de Jean Belin, et restée toujours fidèle aux traditions chrétiennes.

M. Rio s'arrête au moment où le dualisme du bon et du mauvais principe cesse dans l'école vénitienne, envahie exclusivement par les disciples de Giorgione, du Titien et de la satanique influence de l'Arétin. Il lui suffit d'avoir constaté que la prééminence universellement reconnue de l'école vénitienne pour le coloris, a été fondée par les anciens maîtres catholiques que nous venons d'énumérer. Selon lui, les trois dons qui constituent la perfection dans la peinture se répartissent entre les trois grandes écoles d'Italie de la manière suivante : à l'école florentine, l'excellence du dessin, la science des contours et des formes; à l'école ombrienne l'expression des pieux élans et des pures affections de l'âme ; enfin à l'école vénitienne la perfection du coloris. Cette distinction, peut-être trop absolue, est suivie de considérations très-ingénieuses sur l'analogie de l'harmonie musicale avec celle des couleurs, analogie rendue incontestable par de précieux détails biographiques sur le goût prononcé de tous les peintres grands coloristes pour la musique.

A la suite de cette partie *pittoresque* de son chapitre, l'auteur se trouve naturellement amené à juger le caractère national et les destinées de cette Venise où l'art chrétien avait survécu plus longtemps que partout ailleurs. On nous permettra de ne pas passer sous silence, en terminant cette longue analyse, l'un des morceaux les plus frappants de ce beau volume. Ç'a été pour nous une trop vive satisfaction que de voir ce grand sujet de l'histoire de Venise enfin traité, ne fût-ce qu'en passant, par une plume catholique, qui puisse nous reposer un peu de ces invectives éternellement répétées contre la politique vénitienne, le conseil des Dix,

l'inquisition, ainsi que des déclamations non moins banales sur la beauté et la décadence de Venise, faites par des gens qui n'ont pas même soupçonné la véritable source de cette immortelle beauté. Mais on ne conçoit que trop l'inimitié des uns et l'intelligence des autres, quand on se reporte à cette dévotion si patente, si populaire, si *nationale*, dont tant de monuments sont encore debout, même dans la Venise découronnée et dépeuplée de nos jours, et qui frappent tout d'abord et bon gré mal gré l'observateur. Quand on voit non-seulement dans les églises, mais dans tous les édifices publics; non-seulement dans les monuments de l'art primitif, mais dans ceux des seizième et dix-septième siècles, tous ces doges, ces sénateurs, ces représentants divers du pays et de la puissance publique, tous agenouillés devant la sainte Vierge, le lion de Saint-Marc, ou la croix du Nazaréen, tous proclamant ainsi que le catholicisme était le principe suprême et fondamental de l'existence de Venise; on comprend fort bien l'impression désagréable qui doit résulter de cette vue dans l'esprit des savants et des historiens modernes, et la répugnance qu'ils ont dû en déduire pour un gouvernement semblable ; on se figure leur dépit de ne pouvoir concilier, malgré toutes leurs lumières, l'existence des merveilleux chefs-d'œuvre de cette cité avec la superstition et le fanatisme si enracinés et si effrontément avoués dans cette malheureuse république. M. Rio, animé par d'autres intentions et éclairé par une autre lumière que celle dont s'enorgueillissaient les écrivains qui l'ont précédé, M. Rio nous montre Venise sous un tout autre point de vue : il établit comme résultat de ses recherches que Venise a conservé plus longtemps que Rome et Florence, dans sa vie publique comme dans son école de peinture, l'empreinte religieuse qui distingue particulièrement les républiques ita-

liennes au moyen âge. « Venise, » dit-il, « a été la plus chrétienne des républiques ; » et à ce propos il s'élève avec une trop juste indignation, non moins contre les calomnies du rationalisme moderne, que contre « la honteuse négligence avec laquelle les Chrétiens ont livré leur propre héritage aux écrivains soi-disant philosophes. » (P. 520.) Il montre Venise placée, comme la Pologne et l'Espagne, en sentinelle avancée de la chrétienté contre les barbares; il énumère quelques-unes des gloires du pavillon vénitien, celui de tous « qui, chrétiennement parlant, a laissé les plus honorables souvenirs. » Il rappelle à la fin du dix-septième siècle les Mocenigo, les Morosini, dignes rivaux de Sobieski dans cette dernière des croisades, « à laquelle les grandes puissances européennes assistaient avec une stupide indifférence, toutes fières de se trouver à jamais guéries de l'enthousiasme religieux. » A propos de cette inscription du palais Vendramin : *Non nobis, Domine, sed nomini tuo da gloriam* (*Psal.* CXIII, 1), il constate la durée de la noble habitude, dont nous parlions tout à l'heure, qu'avaient conservée, pendant tout le seizième siècle, les souverains et les généraux de Venise de faire honneur de leurs victoires à Marie, et de se faire peindre à genoux devant la sainte Vierge. Après avoir rappelé le grand nombre de saints personnages canonisés par l'Église, parmi l'aristocratie vénitienne des premiers siècles, et ces doges Trevisani et Priuli, plaçant la plus fervente piété sur le trône, comme pour consoler Venise chrétienne de la scandaleuse présence de l'Arétin, il nous cite sur diverses familles illustres de la république des particularités dignes d'être à jamais consacrées dans l'histoire catholique. Enfin, comme pour rendre à Venise une dernière justice, à l'occasion de sa chute et de l'odieuse perfidie dont elle fut victime à Campo-Formio, il insiste sur l'attachement

et les regrets que lui témoignèrent en ce moment suprême les provinces qu'elle avait conquises et réunies à son empire. Il aurait pu citer la conduite généreuse de Bergame sous le noble Ottolini, celle de Vérone, Trévise et autres villes de terre ferme; mais se portant à l'autre extrémité des possessions vénitiennes, il s'est borné à citer textuellement les adieux de la ville de Péraste en Dalmatie à la glorieuse bannière de Saint-Marc. Cette admirable effusion de piété et de reconnaissance nationale est une noble et digne péroraison du chapitre sur Venise et de cette partie du travail de M. Rio.

En lisant cette dernière page de son volume, où il déploie une connaissance si approfondie et une appréciation si catholique et si juste de l'histoire de Venise, en les rapprochant de son admirable chapitre sur Savonarole, nous avons presque été tenté de regretter que M. Rio, au lieu de se borner à l'étude des arts, n'eût pas consacré son âme et son talent à l'histoire politique et religieuse de Venise ou même de l'Italie en général. Ce dernier sujet, le plus beau peut-être qu'il y ait au monde, était digne de son zèle pour la vérité, et de son enthousiasme pour la foi. Nous posséderions alors un travail bien essentiel à notre jeunesse, aujourd'hui réduite à avoir recours aux perfides sophismes d'un Saint-Marc, à l'hostilité voltairienne d'un Sismondi, pour se donner un aperçu d'une histoire plus travestie, plus maltraitée que ne l'a été peut-être celle même de France [1].

[1] Comme s'il entrait dans les vues de la Providence que l'Allemagne, patrie de la réforme, devînt de nos jours la patrie de la régénération de la science historique, c'est encore un écrivain allemand et protestant, M. Léo, professeur à l'Université de Halle, en Saxe, qui, dans son *Histoire des États d'Italie*, 5 vol. in-8°, 1830-1834, a été le premier à envisager l'élément catholique de l'histoire d'Italie, à rendre justice au caractère personnel de quelques souverains pontifes, enfin à montrer comment les réformes irréligieuses et arbitraires de Joseph II, de Léopold en Toscane, de Tannucci à Naples, avaient frayé le chemin du carbonarisme et de la révolution.

Du reste, tout en nous associant de bon cœur à l'enthousiasme et à la sympathie de M. Rio pour Venise, nous devons cependant faire quelques réserves à son admiration exclusive, et nous établirons une distinction plus tranchée qu'il ne l'a faite entre la belle et pieuse Venise des Pisani et des Dandolo, et la Venise savante et opulente des siècles postérieurs. Nous ne croyons pas que l'influence du néo-paganisme des Médicis ait été aussi tardive et aussi faible à Venise qu'il le dit. Cela peut être vrai pour la peinture, et encore partiellement ; cela ne l'est certes point pour la sculpture et l'architecture. Les principes de l'architecture chrétienne y ont été répudiés tout aussitôt que dans le reste de l'Italie ; et certes le gouvernement qui permettait à Sansovino d'introduire dans sa fameuse porte de bronze de l'église de Saint-Marc le portrait de l'infâme Arétin, avait une bien étrange idée de la liberté religieuse en fait de sculpture. N'est-ce pas lui aussi qui, sur la *Loggia*, au pied de la grande tour de Saint-Marc, faisait représenter sous la figure de Jupiter et de Vénus les royaumes de Candie et de Crète, conquis et si glorieusement défendus au nom de la foi du Christ? Nous nous souvenons même d'un certain tombeau de Benedetto Pesaro à l'église des Frari, qui date de 1503, et où ce guerrier est représenté avec la Madone au-dessus de sa tête, et le dieu Mars tout nu à ses côtés. Nous ne croyons pas avoir jamais rencontré en Italie une profanation d'une date aussi reculée. Ce qui est plus grave, et ce que M. Rio paraît avoir perdu de vue, c'est la conduite trop souvent irrespectueuse et défiante du gouvernement vénitien envers le Saint-Siége, surtout au commencement du dix-septième siècle, lors du démêlé avec Paul V. Il ne faut pas oublier que Venise a donné le premier exemple d'un État catholique qui déclare un interdit pontifical non avenu ; qu'elle s'est constituée juge

et interprète suprème de la discipline ecclésiastique ; qu'elle a condamné les prêtres qui avaient interrompu l'exercice du culte par obéissance au Pape à cette affreuse captivité dont les trop fameux Pozzi portent encore la trace[1]. Venise est entrée la première, bien avant Louis XIV et Joseph II, dans cette funeste voie où n'ont pas tardé à la suivre tous les gouvernements catholiques ou soi-disant tels, et il nous est permis de croire que, lorsqu'à la fin du dernier siècle le Tout-Puissant a pesé dans son éternelle balance les destinées de Venise, ce crime, qui lui a valu si longtemps les applaudissements des faux prophètes, n'a pas peu contribué au sévère arrêt que la justice divine a laissé exécuter contre elle.

Pour en revenir au sujet proprement dit du livre de M. Rio, il nous faut avouer qu'il termine son livre à peu près comme il l'a commencé, sans dire pourquoi : il ne nous donne pas la plus légère indication sur la marche qu'il compte suivre dans la continuation de son ouvrage. Nous voyons cependant qu'il a passé en revue les produits de l'inspiration purement chrétienne dans toutes les écoles de l'Italie, sauf toutefois l'école lombarde. Partout il s'arrête au moment où le paganisme vainqueur, grâce à l'aveuglement général, s'empare presque exclusivement du domaine de l'art. Nous pensons qu'après nous avoir présenté, avec tout le charme qu'il sait mettre dans de tels récits, les œuvres trop rares de Leonardo de Vinci, et les fresques encore si nombreuses et si célestes de Borgognone à la chartreuse de Pavie, de Luini à Lugano, à Saronno et à la Brera, il nous conduira à l'examen approfondi des maîtres qui sont jusqu'à présent en possession de l'admiration des connaisseurs et des amateurs, à proportion du degré auquel ils ont renié les

[1] Voyez les inscriptions citées par lord Byron dans les notes du quatrième chant de *Childe Harold*, et que chacun peut lire encore dans ces hideux cachots.

traditions et les inspirations de la religion. Nous suivrons avec le plus vif intérêt M. Rio dans cette nouvelle carrière. Nous avons hâte de lui voir porter, au nom de la foi et de la poésie chrétienne, un jugement logique et sévère sur Raphaël, le Raphaël de la *Fornarina* et la *Transfiguration;* sur le Titien, Tintoret, le Corrége, les Carraches, le Dominiquin, etc. Il sera curieux de voir enfin une appréciation religieuse de la manière dont tous ces peintres païens ont traité des sujets chrétiens; quelque chose qui diffère de cette banale admiration que les voyageurs et les auteurs de livres sur l'art s'en vont répétant les uns aux autres jusqu'à satiété. C'est à M. Rio à nous expliquer ce jugement déjà ancien de Goethe, jugement dicté par le mépris classique du christianisme dont ce prétendu grand homme était le coryphée, mais au fond très-conséquent avec l'esprit qui préside à toute l'esthétique moderne, et qui exprime très-bien la contradiction si flagrante depuis trois siècles entre la théorie païenne de l'art et son application à des sujets religieux. « Ce qui empêche surtout de jouir, » dit-il à propos des tableaux religieux de la seconde école de Bologne, « ce sont les sujets *absurdes* des tableaux; il y a de quoi rendre fou... On dirait les monstres issus du mariage des enfants de Dieu avec les filles des hommes. On est attiré par le goût céleste du Guide, par son pinceau qui n'aurait dû être consacré qu'à représenter la perfection; mais on est aussitôt repoussé par les sujets qui lui ont été imposés, *sujets si horriblement stupides*, *qu'il n'y a pas d'insultes au monde dont on ne dût les flétrir* [1]. Partout le héros souffre; nulle part il n'agit : jamais d'intérêt

[1] *Von den abscheulich dummen, mit keinen Scheltworten der Welt genug zu erniedrigenden Gegenstænden.* Goethe, *Voyage en Italie*, lettre du 19 octobre 1786. C'est dans ce même ouvrage qu'on voit employer pour la première fois, à ce qu'il nous semble, l'expression de *mythologie catholique*, si usitée par les grands esprits de nos jours.

présent, toujours quelque chose de fantastique et d'attendu du dehors. Ce sont ou des scélérats ou des gens en extase, des criminels ou des fous. Le peintre n'a pour toute ressource que de leur accoler quelque beau garçon tout nu, quelque jolie spectatrice : ses héros ecclésiastiques ne peuvent lui servir que de mannequins, pour faire voir son talent à bien jeter les plis de leurs manteaux. Il n'y a pas une idée *humaine* dans tout cela. »

Ne croit-on pas lire le fond de la pensée des auteurs et des critiques de presque tous les tableaux de *piété* que nous avons eu le malheur de voir aux expositions des dernières années, et, ce qui pis est, de retrouver dans nos églises? M. Rio, nous l'espérons, sera aussi franc dans son opinion que Goethe l'a été dans la sienne, quand il en sera à traiter de cette école bolonaise et des autres écoles païennes qui l'ont précédée. A dire vrai, nous regrettons beaucoup qu'il ait ainsi scindé en deux son travail, et qu'il ne nous pas ait donné en même temps et sa réhabilitation des peintres vraiment chrétiens et sa sentence de condamnation contre les peintres apostats. Nous croyons que c'eût été dans l'intérêt de son livre autant que dans celui de l'art chrétien dont il veut être l'interprète. Le lecteur, imbu de ces doctrines, de ces admirations toutes nouvelles, a besoin, ce nous semble, de savoir, sans désemparer, ce qu'il doit penser désormais de ces grands noms qui ont été jusqu'à présent l'objet de sa vague idolâtrie. Les éloges décernés par l'auteur aux grands peintres chrétiens, avant lui relégués parmi les *barbares du moyen âge*, auraient gagné au contraste immédiat avec le jugement porté sur leurs successeurs. Nous ne connaissons rien de plus frappant que cette juxtaposition des œuvres de l'un et de l'autre système. C'est ainsi qu'à Venise on peut mesurer d'un seul regard la distance qui sépare la pensée pieuse d'un artiste nourri dans

les traditions chrétiennes, des efforts de l'artiste moderne pour diviniser la matière, lorsqu'à l'Académie des beaux-arts on voit les groupes de saints du Cima ou de Jean Belin, si graves, si doux et si religieux, à côté de la fameuse *Assomption* du Titien, objet de l'enthousiasme des *ciceroni* et de leurs clients les Anglais, où les apôtres sont posés comme des boxeurs, et où la Vierge semble écraser les nuages de son poids; ou bien lorsque dans la sacristie de la *Salute* on voit le saint Sébastien de Basaïti à côté des fresques de ce même Titien, si vantées, et qui méritent de l'être comme le *nec plus ultra* du matérialisme ignoble, transporté dans les sujets religieux.

Quoi qu'il en soit, lorsque M. Rio se décidera à nous donner dans un autre volume le fruit de ses recherches et de ses méditations sur l'art du seizième siècle, nous l'accueillerons avec autant de joie que d'affectueuse sympathie. Nous l'engageons, en attendant, à se mettre lui-même en garde contre les séductions de ce siècle, et notamment contre cette magie du coloris vénitien qu'il vante tant. Nous le remercions ardemment de l'inappréciable présent qu'il a fait dans ce fragment de sa vaste entreprise aux hommes religieux et aux artistes chrétiens. Il aura la gloire d'avoir posé la première pierre d'une esthétique nouvelle parmi nous, de cette science du beau, aussi inconnu de nom que de fait dans la France moderne. M. Rio aura contribué par ses récits et ses enseignements à la régénération de l'art religieux en France. Et en vérité, il est temps que, grâce à ces généreux efforts, les catholiques apprennent à connaître les purs trésors que leur ont légués leurs pères; et que, dans le domaine de l'art, comme dans celui de la littérature, des sciences, de l'histoire, ils ne se résignent plus à adopter pour toute instruction les résultats des mensonges systématiques ou des lâches concessions du dix-huitième siècle.

III

TABLEAU CHRONOLOGIQUE

DES

ÉCOLES CATHOLIQUES DE PEINTURE

EN ITALIE

Nous avons cherché à présenter dans ce tableau, sous une forme accessible et rapide, un aperçu de l'histoire de la peinture catholique en Italie, qui pourra servir de résumé au livre de M. Rio et aux notes que nous y avons jointes. Nous espérons que ce petit travail ne sera pas sans utilité à ceux de nos lecteurs qui, soit dans leurs études, soit dans leurs voyages, se sentiront entraînés vers les inspirations de l'art vraiment chrétien. Nous pouvons affirmer qu'un travail semblable n'existe pas, tous les résumés de ce genre ne commençant qu'à l'époque de l'envahissement du paganisme dit *Renaissance*, où nous nous sommes arrêté. Nous indiquerons par des grandes capitales les peintres qui ont le plus approché de l'idéal chrétien, et par des capitales penchées ceux qui ont introduit les éléments de décadence dans leur école (1837). — Pendant les vingt années qui se sont écoulées depuis que nous écrivions ce qui précède, beaucoup d'auteurs allemands, anglais et même français, ont décrit les galeries italiennes en tenant compte des œuvres de l'école chrétienne. Nous ne saurions donc prétendre que ce tableau ait conservé le peu de valeur qu'il pouvait avoir alors, mais nous espérons qu'il pourra encore être de quelque utilité aux voyageurs inexpérimentés.

(Les astérisques indiquent les œuvres d'une beauté supérieure et qui méritent une attention spéciale.)

Noms des peintres. (Date de leur naissance, de leur mort, ou de l'époque où ils florissaient.)	**Indication de leurs principaux ouvrages.**

I. ÉCOLE SEMI-BYZANTINE.

Giunta de Pise, fl. 1210-1236.	*Saint François*, à la sacristie de la grande église d'Assise. — Dans l'église des Anges : Crucifix peint sur une croix de bois, le mieux conservé de ses ouvrages. Un autre crucifix portant la date de 1236. — *Crucifix* qui stigmatise sainte Catherine, dans la *Contrada dell'oca*, à Sienne.
Fra Giacomo da Turrita, m. 1236.	La grande mosaïque de Sainte-Marie-Majeure, à Rome.
André Tafi, 1213-1294. Gaddo Gaddi, 1239-1312.	Les mosaïques du baptistère de Florence.
Cimabue, 1240-1300.	Florence, à Sta-Maria-Novella, une grande Madone. — Idem, dans la galerie du Louvre.
Bonaventura Berlinghieri, en 1215.	Au château de Guiglia, près Modène, *saint François*.
Margaritone, 1212-1289.	Sienne, à S. Bernardino, un *saint François*. — Arezzo, plusieurs crucifix. Florence, à Santa-Croce, un crucifix.
Pietro Cavallini, 1259-1344.	Assise : fresques. — Florence, à S.-Marco, *Annonciation*.

II. ÉCOLE SIENNOISE.

Guido, vivait en 1271.	Sienne, à Saint-Domenico, *grande Madone*.
Diodato da Lucia, en 1288.	A Saint-Cerbonne, près la ville, un crucifix.
Duccio di Boninsegna, fl. en 1282.	Sienne, à la Cathédrale, ****Histoires du Nouveau Testament*.
Pietro Lorenzetti, 1305-1355. Ambrogio Lorenzetti, 1305-1355.	Pise, au Campo-Santo, *la Vie des Pères du désert*, par Pietro. — Florence, aux Uffizi, même sujet, aussi par Pietro. — Sienne, au Palais-Public, *les Vertus* et autres fresques symboliques par Ambrogio; à l'Académie des Beaux-Arts, ** l'Annonciation*, par le même; dans la sacristie de la cathédrale, *Nativité de la Ste Vierge*, par Pietro; fresques dans l'église des Franciscains, par Ambrogio.
Simone di Martino, dit Simon Memmi, 1284-1344.	Pise, fragmens d'un tableau à l'Académie des Beaux-Arts. — A Sienne, grande fresque dans le Palais-Public. — Florence, à Santa-Maria-Novella, dans la chapelle des Espagnols, les fresques de l'orient et du nord, ****l'Église militante et triomphante, la Crucifixion, la Descente aux limbes*.— Orvieto, *Madone*, chez les Dominicains.

Noms des peintres.	Indication de leurs principaux ouvrages.
MANNO DI SIMONE, en 1387.	Sienne, au Palais-Public, ** *Madone sous un baldaquin entourée de saints et d'anges.*
ANDREA VANNI, fl. de 1369-1413.	Sienne, à S.-Domenico, *Portrait de sainte Catherine de Sienne.*
TADDEO DI BARTOLO, fl. en 1441.	Sienne, au Palais-Public, *Histoire de la Vierge* et *S. Christophe.* — Padoue, à l'Annunziata, * *Madone allaitant, et traits de sa vie.*
DOMENICO DA SIENA, vers 1420.	Sienne, à S.-Clemente, *Madone,* etc.
ANSANO DI PIETRO, en 1449.	Sienne : à l'Académie, *Vision du pape Calixte III* et beaucoup d'autres tableaux ; au Palais-Public, * *Incoronazione, Portrait de sainte Catherine de Sienne.*
LORENZO DI BARTOLO, fl. en 1446.	Sienne, à l'hospice de Santa-Maria della Scala, *les OEuvres de miséricorde,* et *la Madone del Manto.*
LORENZO DI PIETRO, *dit* VECCHIETTA, 1422-1480.	Tableau d'autel dans le dôme de Pienza; idem dans l'Académie des Beaux-Arts, à Sienne.
FRA GABRIELLE MATTEI, servite, vers 1450.	Sienne, les miniatures des livres de chœur à la cathédrale.
MATTEO DA SIENA, en 1479.	Sienne : à S.-Domenico, * *Madone entre SS. Jérôme, Jacques,* etc., *Ste Barbe couronnée;* à S.-Agostino, *Massacre des Innocents;* à S.-Clemente, *Massacre des Innocents,* * *Madone vêtue de blanc, Madeleine et Joseph;* à l'Osservanza, une *Assomption;* à la Madonna della Neva, tableau du grand-autel.
STEFANO, frère du précédent.	
HIERONIMO DI BENVENUTO, son neveu, en 1508.	Sienne, à S.-Domenico, *Les deux saintes Catherine devant la Madone.*
BERNARDINO FUNGAI.	Sienne : à l'Académie, *Madone;* à S.-Clemente, *Incoronazione.*
GIROLAMO DEL PACCHIA.	Sienne, *Visitation,* à l'Académie des Beaux-Arts ; *Histoire de la Vierge* pour la confrérie de Saint-Bernardin ; *Histoire de sainte Catherine,* dans l'oratoire de Fontebranda.
GIACOMO PACCHIAROTTO, en 1497.	Sienne : à S.-Nicolo del Carmine, * *Ascension;* idem, à l'Académie des Beaux-Arts.
Domenico BECCAFUMI, dit *Il MECARINO,* 1484-1549.	Sienne : à S.-Martino, * *Nativité;* deux fresques de l'oratoire de S.-Bernardino; à S.-Francisco, *Descente aux limbes;* à l'Académie des Beaux-Arts, *Ste-Catherine recevant les stigmates;* dans l'église del Carmine, *Chute des mauvais anges.*
Antonio RAZZI, dit *IL SODOMA,* 1479-1554.	Sienne : à S.-Francesco, * *Déposition de croix,* * quatre fresques de l'oratoire de S.-Bernardino; * à la chapelle du Palais-Public, *Madone entre SS. Joseph et Calixte;* à S.-Domenico, chapelle de Ste-Catherine ; grande fresque au-dessus de la Porta-Romana.

III. ÉCOLE FLORENTINE.

PREMIÈRE SECTION. — ÉCOLE PRIMITIVE.

Noms des peintres.	**Indication de leurs principaux ouvrages.**
GIOTTO, 1276-1336.	Padoue, à la chapelle de l'Annunziata, *** *les Vertus et les vices*, *le Jugement dernier*, *la vie de Notre-Seigneur et de Notre-Dame.* — Assise, ** fresque de la voûte de l'église inférieure. — Rome, à S.-Pierre, dans la *Stanza Capitolare*, plusieurs petits tableaux. — Florence : à S.-Croce, * *Incoronazione* signée de lui ; à l'Académie, *Vie de Notre-Seigneur* en douze sujets.
PUCCIO CAPANNA, en 1334.	Assise, fresques de la grande église. — Pistoïa, fresques dans la salle capitulaire des Franciscains. — Florence, fresques dans l'ancien réfectoire du couvent de Santa-Crocé.
BUFFALMACO, vers 1350.	Pise, au Campo-Santo : *la Passion et la Resurrection.*
STEFANO FIORENTINO, 1301-1350.	Milan, à la galerie de Brera : *Adoration des Rois.* — *Couronnement de la Vierge*, dans le Campo-Santo de Pise. — Fresques dans le couvent de S.-Maria-Novella.
GIOVANNI DA MELANO en 1365.	Florence, à Ognissanti, *Deux saintes* ; tableau à l'Académie des Beaux-Arts. — Assise, dans l'église inférieure : *Scènes de la jeunesse de N.-S.*
TADDEO GADDI, 1300-1352.	Florence, à Sta-Maria-Novella, dans la chapelle des Espagnols, fresques de la paroi occidentale et de la voûte, ** *les Vertus et les sciences*, *la Navigation de saint Pierre*, etc., à Sta-Croce, dans le transept méridional, ** *Vie de Notre-Dame*, douze sujets à fresque ; ** tableau à l'Académie des Beaux-Arts.
AGNOLO GADDI, 1324-1387.	Prato, à la cathédrale, * *Histoire de la Cintola, ou ceinture de Notre-Dame.* — Florence, à l'Académie, *Madone entre quatre saints* ; grande fresque de la tribune à Sta-Croce.
GIOTTINO, 1324-1343.	Florence, à Sta-Croce, ** *Histoire de S. Sylvestre et de Constantin* ; à l'Académie, * *Apparition de Notre-Dame à saint Bernard* ; dans le corridor des Uffizi, *Descente de croix.* — Naples, au Musée, *Assomption*, etc. — Fresques dans l'église de Ste-Claire, à Assise.
ANTONIO VENEZIANO, 1384.	Pise, au Campo-Santo, *fin de l'hist. de S. Reynier.*
ANDREA ORGAGNA, 1319-1389.	Pise, au Campo-Santo, * *le Triomphe de la mort* ; *le Jugement dernier* ; *l'Enfer.* — Florence, à Santa-Maria Novella, ** *le Jugement dernier*, *** *le Paradis*, *l'Enfer* ; *Notre-Seigneur entre saint Thomas d'Aquin et saint Pierre* ; tableau d'autel daté de 1357 ; à l'Académie, *Annonciation avec 27 saints et saintes.* — Tableau à la galerie nationale de Londres.
FRANCESCO TRAÏNI.	Pise, à Ste-Catherine, * *S. Thomas d'Aquin.*
GHERARDO STARNINA, 1354-1403.	Florence, Sta-Maria-Novella, *les quatre Docteurs et les quatre Evangélistes.*
NICOLO DI PIETRO, en 1383.	Pise, à S.-Francesco, dans la salle du chapitre, *l'Histoire de la passion* ; idem, chez les Franciscains de Prato.

Noms des peintres.	Indication de leurs principaux ouvrages.
SPINELLO ARETINO, 1328-1400.	S.-Miniato, près Florence, ** *Histoire de S. Benoît.* — Arezzo, à la cathédrale, *Crucifixion;* à S.-Angelo, *Bataille des anges; Madonna della Rosa.* — A Pise, *Histoire des SS. Éphésius et Potitus,* dans le Campo-Santo. — A Sienne, peintures historiques.
LORENZO BICCI, 1400-1450,	Florence, à Sta-Maria-del-Fiore, *le saint patron* de chaque chapelle latérale. — Dans le cloître de S.-Bernardo, *Histoire de la vie de S. Bernard.*
CHELINI, en 1444.	Florence : fresque du *Bigallo;* dans la sacristie de S.-Remigio, *Déposition de croix.*

DEUXIÈME SECTION. — ÉCOLE MYSTIQUE.

FRA GIOVANNI ANGELICO DA FIESOLE, 1387-1455.	Paris, au Louvre, ** *Incoronazione et vie de S. Dominique.* — Orvieto, à la cathédrale, ** *Notre-Seigneur au jugement dernier* et *le Chœur des prophètes.* — Rome : au Vatican, dans la chapelle de Nicolas V, ** *Histoire de S. Étienne et de S. Laurent;* à la galerie Corsini, * *Ascension et descente du Saint-Esprit;* chez M. Valentini, * *Résurrection.* — Fiesole : à S.-Domenico, ** *Madone entre S. Dominique et S. Thomas;* dans le réfectoire, *Crucifixion;* à S.-Girolamo, * *Madone entre SS. Jérôme, Étienne,* etc. — Cortone : au Gesù, * *Annonciation,* * *Vie de Notre-Dame, Vie de S. Dominique;* à S.-Domenico, ** *Incoronazione,* et plusieurs autres fresques. — Florence : à S.-Marco, dans le cloître, ** *Jésus crucifié* avec *S. Dominique,* et les lunettes des portes; dans la salle du chapitre, *** *Crucifixion* avec les SS. Fondateurs d'ordre et l'arbre généalogique des SS. Dominicains; dans chacune des 32 cellules, ** une *fresque* de lui; à Sta-Maria-Novella, dans la sacristie, *** *trois reliquaires;* à la galerie des Uffizi, *S. Pierre,* * *S. Marc, Madone avec plusieurs saints,* et *le Meurtre de S. Pierre martyr, la Nativité de S. Jean,* ** *la Prédication de S. Pierre,* * *le Sposalizio,* * *l'Adoration des mages,* ** *la Mort de Marie,* *** *Couronnement de Marie au milieu de la cour céleste;* à l'Académie des Beaux-Arts, beaucoup de petits sujets, plus *** *Descente de Croix,* * *S. Thomas et le B. Albert le Grand donnant leurs leçons,* *** *Vie de Notre-Seigneur* en trente-cinq tableaux, *** JUGEMENT DERNIER, chef-d'œuvre de la peinture chrétienne. — A Berlin, au musée royal, *S. François et S. Dominique s'embrassant.* — A Londres, chez lord Ward, *** *Jugement dernier.*
DON LORENZO degli ANGELI, Camaldule, en 1413.	Tableaux à l'Académie des Beaux-Arts, dans l'église de la Trinité et dans la Badia di Cerreto.
BENOZZO GOZZOLI, 1400-1478.	Pise, au Campo-Santo, *** *Histoire de la Bible depuis Noe jusqu'à Salomon,* vingt-quatre fresques. — Monte-Falco, à St-Fortunat et à St-François, * *Histoire de Notre-Dame et de St François.* — Pérouse, *Madone entre quatre saints.* — Orvieto, à la cathédrale, *Chœur des apôtres, des martyrs, des docteurs,* dans le *Jugement dernier* commencé par Fra-Angelico. — San-Gi-

Noms des peintres.	**Indication de leurs principaux ouvrages.**
BENOZZO GOZZOLI, 1400-1478.	mignano, à la cathédrale et aux Augustins, *fresques nombreuses*. — Florence, dans la chapelle du palais Riccardi, la *** CAVALCADE DES ROIS MAGES. — Paris, au Louvre, *S. Thomas d'Aquin*.
COSIMO ROSELLI, vivait en 1496.	Florence, à S.-Ambrogio ** *Miracle du S. Sacrement*; à Sta-Maria-Maddalena, *Incoronazione*. — Rome, à la chapelle Sixtine, quatre fresques, *Histoire de Moïse et de Notre-Seigneur*.
ALESSANDRO BOTTICELLI, 1437-1515.	Rome, à la chapelle Sixtine, trois fresques, *Moïse et les filles de Jéthro, le Châtiment de Coré* et *la Tentation de Notre-Seigneur*. — Florence, à St-Jacopo, de Ripoli, * *Incoronazione avec Ste Élisabeth et autres saints franciscains*; aux Uffizi, * *Madone avec l'enfant Jésus tenant une grenade*; MADONE ÉCRIVANT LE MAGNIFICAT; à l'Académie, * *Incoronazione avec une ronde d'anges*, *** *les Anges présentant la couronne d'épines à l'enfant Jésus en présence de sa mère*.
ANDREA VERROCCHIO, 1432-1488.	Maître de Lorenzo di Credi et de Leonardo de Vinci : *Baptême de Notre-Seigneur*, à l'Académie des Beaux-Arts.
Domenico GHIRLANDAJO, 1451-1495.	Rome : à la chapelle Sixtine, *Vocation des SS. Pierre et André*; au palais Borghèse, * *Madone entourée d'anges*. — Florence : à l'hospice degl' Innocenti, *** *Adoration des mages*; à S.-Trinità, fresques de la ** *Vie de St François*; à Sta-Maria-Novella, fresques de la *Vie de St Jean-Baptiste et de Notre-Dame*, quatorze compartiments; au palais Pitti, *Madone avec Venise dans le lointain*; aux Uffizi, *l'Adoration des rois*, etc. — Au Louvre, *Visitation*. — Fresques de Sta-Fina, à S. Gimignano.
LORENZO DI CREDI, 1445-1532.	Paris, au Louvre, * *Madone entre S. Nicolas et S. Julien*. — Pistoie, à la cathédrale, ** *Madone entre deux saints*. — Florence, à l'Académie, *** *deux Nativités avec la sainte Vierge en adoration devant l'enfant Jésus*; aux Uffizi, *deux* ** *Madones en adoration*; à S.-Domenico de Fiesole, *Baptême de Notre-Seigneur*.
RIDOLFO GHIRLANDAJO, 1485-1560.	Paris, au Louvre, * *la Vierge à genoux pour être couronnée*. — Berlin, au Musée, *Assomption*. — Pistoie, à Saint-Pierre, *** *Madone entre quatre saints*. — Florence, aux Uffizi, * *les Miracles de saint Zanobio*.
MICHELE DI RIDOLFO, en 1568.	Florence, à l'Académie, *le Mariage de sainte Catherine*; à S.-Spirito, *Madone entre plusieurs saints*.

TROISIÈME SECTION. — ÉCOLE NATURALISTE.

PAOLO UCCELLO, 1389-1472.	Florence, au cloître de Sta-Maria-Novella, *Histoires bibliques*, à fresques; tableau aux Uffizi.
Lorenzo GHIBERTI, 1378-1455.	Florence, à Sta-Maria-del-Fiore, les vitraux de la coupole sont peints d'après ses cartons; mais ce sont surtout ses sculptures qui exercent de l'influence sur les peintres.
MASOLINO da Panicale, 1378-1415.	Florence : al Carmine, la première moitié de * *l'Histoire de saint Pierre*; à l'Académie, *Madone adorant son enfant*. — Fresques à Castiglione, province de Côme.

Noms des peintres.	**Indication de leurs principaux ouvrages.**
MASACCIO, 1401-1443.	Rome, à S.-Clemente, ** *Histoire de sainte Catherine.* — Florence, au Carmine, seconde partie de l'*Histoire de saint Pierre.* — Tableau au Musée de Naples.
Fra Filippo LIPPI, 1400-1469.	Prato, à la cathédrale, * *Histoire de saint Étienne, Mort de saint Bernard.* — Spolette, à la cathédrale, *Histoire de la sainte Vierge.* — Florence, *Incoronazione*, à l'Académie des Beaux-Arts. — Tableau du Louvre.
Andrea del CASTAGNO, 1403-1477.	Florence, à Santa Lucia de' Magnuoli, un tableau d'autel : dans le gradin, quelques sujets de l'Histoire sainte ; fresque du couvent de Sta-Maria degli Angeli.
Filippino LIPPI, 1460-1505.	Rome, à Ste-Marie-Mineure, *saint Thomas d'Aquin.* — Florence, à Sta-Maria-Novella, *Histoire des saints Philippe et Jean Évangéliste ;* à la Badia, ** *Apparition de la Vierge à S. Bernard.* — Bologne, tableau de l'église de S.-Dominique.
Alessio BALDOVINETTI, 1425-1499.	Florence, à l'Annunziata, *Nativité.*
Rafaellino del Garbo, 1466-1524.	Florence, à l'Académie, *Résurrection.*
Antonio POLLAJUOLO, 1426-1498.	Florence, aux Uffizi, *saints Eustache, Jacques* et *Vincent.*
Pietro di COSIMO, 1441-1521.	Paris, au Louvre, *Couronnement de Notre-Dame.*
Fra Bartolombo della Porta, 1469-1517.	Florence : à l'Académie, * *saint Vincent Ferrier, Apparition de Marie à saint Bernard ;* au palais Pitti, *saint Marc ; Descente de croix.* — Lucques : à la cathédrale, *Madone entre saint Jean-Baptiste et saint Étienne ;* à S.-Romano, ** *sainte Catherine et sainte Madeleine, Madone de la miséricorde.* — Au Louvre, *Annonciation.* — Besançon, *Ex-voto* des Carondelet.
Mariotto ALBERTINELLI, 1467-1512.	Florence, à l'Académie, * *la Trinité ;* aux Uffizi, *la Visitation*, et une petite *Descente de croix.*
Andrea del SARTO, 1488-1530.	Florence, à l'Annunziata, * *Histoire de saint Philippe Benizzi,* surtout le compartiment de la résurrection de l'enfant ; grisailles de la confrérie della Calza ; *la Cène*, dans l'ancien réfectoire de S.-Salvi ; au palais Pitti, *la Disputa* et plusieurs autres tableaux.
Michel-Ange BUONAROTTI, 1474-1565.	*Les Prophètes,* à la voûte de la chapelle Sixtine. — *Sainte Famille*, aux Uffizi.

IV. ECOLE OMBRIENNE.

Andrea et Bartolommeo Orvietani, 1405-1565.	
Gentile da Fabriano, en 1423.	Milan, au musée de Brera, * *Incoronazione.* — Florence, à l'Académie, ** *Adoration des rois.*
Pietro della Francesca, 1398-1484.	Arezzo, S.-Francesco, fresques du chœur. — *Portrait du duc d'Urbin*, aux Uffizi. — Dans le dôme d'Urbin, six figures d'apôtres.

Noms des peintres.	**Indication de leurs principaux ouvrages.**
MATTEO DI GUALDO, en 1468.	Assise, à l'hôpital, *Légende de saint Jacques.*
LORENZO DI GIACOBO DA VITERBO, en 1469.	Viterbe, à S.-Maria-della-Verità, *Vie de Notre-Dame.*
PIETRO ANTONIO DA FOLIGNO, vers 1450.	Assise, à la chapelle de l'hôpital, *Miracle de saint Jacques.*
NICOLO ALUNNO DA FOLIGNO, t. 1458-1492.	Pérouse, à Sta-Maria-Nuova, *** Bannière de la confrérie de l'*Annunziata.* — Foligno, à S.-Agostino, deux tableaux. — Assise, dans l'église inférieure, *Scènes de la passion.* — Au Vatican, deux tableaux.
FIORENZO DA FOLIGNO, vers 1460.	Pérouse, à S.-Francesco, *Madone.*
PIETRO VANNUCCI, detto IL PERUGINO, 1446-1524.	Florence : à l'Académie, *Déposition de croix,* * *Portraits de deux abbés, Notre-Seigneur au jardin des Olives,* ** *Crucifixion,* ** *Assomption*; à la tribune, ** *Madone entre saint Jean-Baptiste et saint Sébastien*; à Sta-Maria-Maddalena, *** *Crucifixion avec plusieurs saints* (cette fresque, placée dans le cloître du couvent, ne peut être vue qu'avec la plus grande difficulté); au palais Pitti, *Descente de croix.* — Rome : à la chapelle Sixtine, *Baptême de Notre-Seigneur, saint Pierre recevant les clefs*; au palais Albani, * *Madone et anges adorant Notre-Seigneur*; au musée du Vatican, *** *Madone entre quatre saints*; au palais Borghèse, *saint Sébastien,* * *Déposition de croix.* — Bologne, à la Pinacothèque, ** *Assomption avec quatre saints au bas.* — Pérouse : au collége del Cambio, *Nativité,* * *Transfiguration,* * *Prophètes et Sibylles,* fresques de la chapelle voisine; à l'Académie, * *saint Bernardin*; à S.-Agostino, dans l'oratoire de la confrerie, * *saint Sébastien aux pieds de la Madone*; dans l'église, *** *Nativité,* *** *Baptême,* *** *Adoration des rois et des bergers,* et plusieurs autres tableaux; à S. Pietro, cinq bustes de saints; à S.-Pietro-Martire, *Madone*; à la Chiesa del Monte, fresque; à S.-Severo au bas du Christ de Raphaël, * *Cinq saints.* — Sienne, à S.-Agostino, *** CRUCIFIXION *avec Notre-Dame, la Madeleine, saint Jean et saint Jérôme.* — Vérone, à Sta-Maria-della-Scala, * *Madone entre saints Pierre, Jérôme, Étienne et Catherine.* — Munich, à la Pinacotheque, *** *Apparition de Notre-Dame à saint Bernard; la sainte Vierge adorant son enfant.* — Lyon, *Assomption.* — Caen, *Mariage de la sainte Vierge.* — Paris, au Louvre : *Madones* et divers autres sujets. — A la galerie nationale de Londres, *la Vierge* de la Chartreuse de Pavie. — Vienne, à la galerie Lichtenstien, *Madone à genoux devant son fils.*
SINIBALDO IBI, t. en 1528.	Pérouse, à S.-Francesco, *S. Antoine entre SS. François et Bernardin.*
GIOVANNI SPAGNA, 14..-1530.	Berlin, *Adoration des Mages.*—Spolète, au palais communal, *Madone et quatre SS.*— Assise, dans l'église inférieure, fresque. — Rome, au Vatican, le PRESEPE DELLA SPINETA, longtemps attribué à Pérugin, à Raphaël et à Pinturicchio, chef-d'œuvre de l'école ombrienne.

Noms des peintres.	Indication de leurs principaux ouvrages.
GIANNICOLO MANNI.	Pérouse, à l'Académie, *** *Notre-Seigneur et Notre-Dame dans le ciel et une foule de saints sur la terre.*
Luca SIGNORELLI, 1439-1521.	Orvieto, la partie inférieure du *Jugement dernier*, commencé par Fra-Angelico et Benozzo. — Rome, à la chapelle Sixtine, *Moïse en Egypte et sa mort;* au musée Campana, le grand tableau de Todi.
BERNARDINO PINTURICCHIO, 1454-1513.	Pérouse, à l'Académie, *** *Sainte famille* avec *l'Annonciation ;* l'*Ecce Homo ; saints Jérôme et Augustin.*— Rome, à S. Onuphre, * les fresques de la tribune; à Sta-Maria del-Popolo, fresques de la première et de la troisième chapelle à droite et de la voûte du chœur, les plus belles de Rome, *** *Nativité, Assomption, Vie de Notre-Dame et de saint Jérôme, Incoronazione, Évangélistes, docteurs et sibylles ;* à Ara-Cœli, * fresques de la chapelle de S. Bernardin; à Sta-Croce-in-Gerusalemme, la voûte de l'abside, *Invention de la sainte croix ;* au Capitole, dans la chapelle des conservateurs, *** *Madone adorant son fils endormi sur ses genoux.* — Sienne, à la bibliothèque de la cathédrale, *** fresques de l'*Histoire de Pie II*, surtout le *Mariage de l'empereur* et la *Canonisation de sainte Catherine de Sienne* (on attribue une partie de ces fresques à Pacchiarotto et à Raphaël). — Spello, au Duomo, ** fresques de la *Capella bella,* surtout l'*Adoration des bergers.* — Berlin, au musée, * *Histoire de Tobie.*
RAFAELLO SANZIO D'URBINO, 1483 - 1520.	Milan, à Brera, *** SPOSALIZIO, ou *Mariage de Notre-Dame.* — Brescia, chez le comte Tosi, ** *le Christ montrant la plaie de son côté.* — Pérouse : à S.-Severo, *le Christ dans les cieux;* au palais Albani, ** *Madone;* au palais Contestabile, * *Madone.* — Rome : chez le cardinal Fesch, ** *Crucifixion* (fait à l'âge de 18 ans); au palais Borghèse, *** *Déposition de croix;* au palais Sciarra, *Il Sonatore;* au Vatican, les fresques des Stanze, surtout la *** *Dispute du Saint-Sacrement, le miracle de Bolsène, la Théologie, la Jurisprudence, la Poésie et l'Histoire;* dans la galerie des tableaux, *** *Incoronazione,* * *la Madone de Foligno.* — Florence : à la Tribune, *** *la Madone au chardonneret, portraits de Maddalena Doni et de * Jules II;* au palais Pitti, *la Vision d'Ézéchiel, la Madone delle Seggiola.* — Paris, la Madone dite *la Belle jardinière.* — Berlin, *Madone Colonna.* — Munich, plusieurs ** *Madones.* — En Russie, *** *la Madone* dite *della Casa d'Alba,* naguère à Londres, chez M. Coesveld.

V. ÉCOLE DE BOLOGNE.

GUIDO dit ANTICHISSIMO, vers 1200.	Bologne, à la Pinacothèque, *Incoronazione.*
LIPPO DALMASIO, vers 1410.	Bologne : à S.-Proculo. * *Madone entre saint Dominique et un saint pape;* aux Servites, à S.-Giovanni-in-Monte, à l'Annunziata, *Madones.*

Noms des peintres.	Indication de leurs principaux ouvrages.
VITALE DA BOLOGNA, t. en 1345.	A la Pinacothèque, *Madone.*
JACOPO AVANZI, t. en 1370. ALDIGHIERI DA ZEVIO, v. en 1383.	Padoue, à S.-Antonio, *fresques de la chapelle de saint Felix.* — Bologne, à l'église de Mezzarata, *fresques*
SIMONE DEI CROCEFISSI, vers 1377.	Bologne, à la Pinacothèque, *Incoronazione entouré de l'Histoire de Notre-Dame, Crucifixion; fresques* à l'église de Mezzarata.
CATHARINA VIGRI (*sainte Catherine de Bologne*), 1413-1463.	Venise, à l'Académie, *sainte Ursule et ses vierges.* — Bologne, à la Pinacothèque, *même sujet.*
MICHELE DI MATTEO, en 1469.	Venise, à l'Académie, * *Madone avec beaucoup de saints.*
MELOZZO DA FORLI, 1436-1492.	Rome : à la sacristie de S.-Pierre, * *Anges musiciens;* au Quirinal, *Madone entourée d'anges.*
MARCO ZOPPO, 1468-1498.	Bologne, à la Pinacothèque, plusieurs tableaux.
FRANCESCO FRANCIA, 1450-1535.	Milan, à Brera, *Annonciation.* — Brescia, chez le comte Tosi, *Madone.*— Rovigo, au musée, * *Madone.*— Rome : au palais Borghèse, * *Madone,* ** *sainte Catherine avec la sainte famille,* * *Madone assise;* au palais Sciarra, ** *Madone entre saint François et saint Jérome.* — Lucques, à S.-Frediano, * *Adoration des rois.* — Florence, aux Uffizi, *portrait de Vangelista Scarpi.* — Ferrare, à la cathédrale, *sainte Famille.*—Bologne, à la Pinacothèque, *** *Madone avec saint François, saint Augustin, saint Sébastien, sainte Monique et un ange jouant de la mandoline,* chef-d'œuvre de l'école et de l'art, *** *Annonciation avec saint Jerôme et saint Jean-Baptiste,* ** *Madone entre saint Georges, saint Augustin et saint Etienne,* ** *Nativité,* *** *Marie et Joseph en adoration devant l'enfant Jesus, et saint Augustin hesitant entre le sang de Jésus et le lait de Marie;* à S.-Giacomo-Maggiore, dans la chapelle de Ste-Cécile, *** *Histoire de la sainte* (par lui et ses élèves); dans la chapelle Bentivoglio, *** *Madone avec S. Jean, S. Sebastien et un saint évêque;* à S.-Martino-Maggiore, ** *Sainte Famille;* à l'Annunziata, * *Annonciation* — Berlin, au musée, plusieurs * *Madones.* — Vienne, à la galerie impériale, ** *Madone entre saint François et sainte Catherine.* — Munich, à la Pinacothèque, *** *Marie s'agenouillant devant l'enfant Jésus dans un jardin de roses;* chez le duc de Leuchtenberg, ** *Madone entre saint Dominique et sainte Barbe.* — Dresde, *Baptême de Notre-Seigneur.* — Londres, à la galerie nationale, *Déposition de croix,* et *Madone.*
GIACOMO FRANCIA, en 1557.	Bologne, à la Pinacothèque, * *Madone entre saint Paul et sainte Madeleine, saint François stigmatisé.*
AMICO ASPERTINI, 1474-1552.	Bologne, à S.-Martino-Maggiore, *Madone avec sainte Lucie.* — Lucques, à S.-Frediano, fresques de la chapelle S.-Augustin.

Noms des peintres.	**Indication de leurs principaux ouvrages.**
GIROLAMO MARCHESI, *dit* IL COTIGNOLA, 1480-1550.	Bologne, à la Pinacothèque, *Sposalizio*.
Innocenzo FRANCUCCI da Imola, 1494-1550.	Bologne, à la Pinacothèque, *Madone avec anges*; à S.-Giacomo, *Nativité*.

VI. ÉCOLE DE FERRARE [1].

GELASIO DI NICOLO, vers 1242.	
GALASSO GALASSI, 1404-1450.	Ferrare, chez le marquis Costabili, * *Déposition de croix avec sainte Claire et autres saints*.
ANTONIO ALBERTI, en 1438.	Ferrare, ibid., *Mort d'une sainte*.
COSIMO TURA, *dit* IL COSMÉ, 1406-1469.	Ferrare, ibid., *saint Jérôme*, *portrait de saint Bernardin de Sienne*; au Palazzo del Magistrato, *Martyre de saint Maurèle*; à la cathédrale, **Annonciation*.
FRANCESCO COSSA, vivait en 1474	Bologne, à la Pinacothèque, * *Madone entre saint Pétrone et saint Jean, évêque*.
FRANCESCO ZAGANELLI, DA COTIGNOLA, t. en 1518.	Ravenne, aux Observantins, tableau cité par M. Laderchi.
BERNARDINO ZAGANELLI, DA COTIGNOLA, t. en 1509.	Ferrare, chez le marquis Costabili, *saint Sébastien*.
DOMENICO PANETTI, 1460-1530.	Ferrare : au Palais-Public, * *la Visitation*; à S.-Andrea, *saint André*; chez le marquis Costabili, ** *la Mort de la sainte Vierge, la Présentation*, * *la Déposition de croix*.
LORENZO COSTA, 1450-1530.	Bologne : à S.-Giacomo, * *Madone avec la famille Bentivoglio*; à S.-Petronio, *Madone entre deux saints*; à S.-Giovani-in-Monte, **Ascension*; à S.-Martino, ***Assomption*; à la chapelle de Ste-Cécile, deux des fresques, ** *le Pape prêchant Valérien* et *sainte Cécile distribuant ses biens aux pauvres*; à la Pinacothèque, * *sainte Pétrone tenant Bologne dans sa main*. — Ferrare, au palais Costabili, *saint Sébastien*, * *Madone entre deux saints*, *** *Nativité*, * *Déposition de croix*.
TIMOTEO DELLA VITE, 1470-1524.	Bologne, à la Pinacothèque, ** *Madeleine*.
ERCOLE GRANDI, 1491-1531.	Ferrare, chez le marquis Costabili, *Histoires de l'Ancien Testament*, * *saint François d'Assise*, plusieurs *Madones*.
LODOVICO MAZZOLINO, 1481-1530.	Rome, au palais Borghèse, * *Adoration des mages, saint Thomas*. — Bologne, à la Pinacothèque, * *Nativité, le Père éternel*. — Ferrare, au Palais-Public, *** *Marie et Joseph adorant l'enfant Jésus*; chez le marquis Costabili, ** *Sainte famille avec saint Roch et saint Sébastien*, deux autres *Madones avec divers saints*, ** *Marie en adoration devant l'Enfant* (deux fois), * *Jésus mort sur les genoux de sa Mère*.

[1] Nous devons la plupart de nos renseignements sur cette école à l'excellent opuscule de M. Camillo Laderchi, dont nous parlons plus loin.

Noms des peintres.	**Indication de leurs principaux ouvrages.**
BENVENUTO GAROFALO, 1481-1559.	Rome, au palais Chigi, *** _Ascension_; au palais Borghèse, ** _Nativité, Noces de Cana, Jésus et la Samaritaine_, * _Déposition de croix_; au palais Doria, ** _Visitation_; au palais Corsini, _Jésus portant sa croix_; chez le cardinal Fesch, ** _Adoration des bergers_; au Capitole, * _Sainte famille dans un paysage, Madone avec deux saintes franciscaines._ — Bologne, à S.-Salvator, * _saint Jean-Baptiste et Zacharie._ — Ferrare, au Palais-Public, *** _Jésus au jardin des Olives_, *** _Vie de saint Sylvestre_, * _les Douze apôtres_, ** _Adoration des mages_; à la cathédrale, ** _SS. Pierre et Paul, Annonciation_. * _Assomption_; dans une écurie de la caserne de S. Benedetto, * _Pietà_; à S.-Andrea, S.-Francesco, etc.. nombreux tableaux. — Munich, chez le duc de Leuchtenberg, _Miracle d'un saint, la Cène._

VII. ÉCOLE DE VENISE.

GIUSTO et ANTONIO DA PADOVA, élèves de Giotto.	Padoue, *** fresques de la coupole du baptistère.
GUARIENTO DA PADOVA, travaille en 1365.	Padoue, fresques de l'église des Eremitani.
CARLO CRIVELLI, t. en 1476.	Milan, à Brera, * _Madone et plusieurs saints._ — Londres, chez lord Ward : _Plusieurs SS._
JACOPELLO FLORE, t. en 1436.	Venise, à S.-Francesco-della-Vigna, ** _Madone qui adore son enfant endormi sur ses genoux._
LUIGI VIVARINI DA MURANO, t. en 1414.	Venise, à l'Académie, _saint Jean-Baptiste._
GIOVANNI VIVARINI DA MURANO, en 1444. ANTONIO VIVARINI DA MURANO, en 1451. BARTOLOMMEO VIVARINI DA MURANO, en 1498.	Venise, à S.-Pantaleone, *** _Couronnement de la Vierge au milieu du paradis_ (par Jean et Antoine); à l'Académie, *** _Madone sous un baldaquin avec les quatre docteurs_ (par les mêmes). ** _Madone entre quatre saints_ (par Barthelemy), à Sta-Maria-de' Frari, _saint Ambroise, saint Sébastien_, etc., surmontés par un _couronnement de la Vierge_ (par Barthélemy et Basaiti); à Saint-Jean et Saint-Paul, dessin des * vitraux et * _le Christ mort_; à S.-Giovanni-in-Bragora, _Résurrection_; à Sta-Maria-Formosa, _Madone au manteau étendu._ — Bologne, à la Pinacothèque, *** _Marie couronnée par les anges pendant qu'elle protége le sommeil de son fils endormi sur ses genoux_ (par Antoine et Barthélemy). — Francfort, au musée Stædel : _Madone et l'enfant Jésus bénissant._
JACOPO SQUARCIONE, XVe siècle.	
ANDREA MANTEGNA, 1430-1506.	Padoue, aux Eremitani, _Histoire de saint Christophe et de saint Jacques._ — Milan, à la Brera, _saint Bernardin, saint Marc._ — Vérone, à S.-Zeno-Maggiore, _la Madone entre trois apôtres et trois saints._ — Paris, au Louvre, _Sujets allégoriques_ et _Madone de la Victoire._

Noms des peintres.	**Indication de leurs principaux ouvrages.**
GENTILE BELLINI, 1421-1501.	Milan, à la Brera, *saint Marc prêchant à Alexandrie.* — Venise, à l'Académie, * *Procession de la sainte croix sur la place Saint-Marc,* * *Miracle de la croix tiree de l'eau.*
GIOVANNI BELLINI, 1427-1517.	Venise : à S.-Zaccaria, *Madone avec sainte Agathe, saint Jérôme,* etc.; au Redentore, dans la sacristie, ** *Madone les mains jointes pour protéger le sommeil de l'enfant Jésus,* ** *Madone entre sainte Catherine et saint Jean évang., Madone entre saint François et saint Jérôme;* à Sta-Maria-de'-Frari, *Madone entre quatre saints;* à S. Giovanni-Crisostomo,* *saint Jérôme;* à SS. Giovanni-e-Paolo, *Madone avec sainte Catherine, sainte Ursule,* etc.; à l'Académie, *** *Madone entre saint Job, saint François, saint Louis,* etc., *avec trois anges musiciens,* * *Madone avec l'enfant Jésus endormi, Madone avec saint Jean-Baptiste, saint Jérôme,* etc.; à S.-Pierre de Murano, * *le Doge à genoux devant la Madone.*—Dresde, à la galerie, *Christ en pied.*
CIMA DA CONEGLIANO, 1493-1517.	Milan, à la Brera, * *saint Pierre apôtre,* ** *saint Pierre Martyr.* — Venise : à S.-Giovanni-in-Bragora, ** *Baptême de Notre-Seigneur;* à Sta-Maria-del-Carmine, *** *Nativité avec sainte Catherine et sainte Helène;* à Sta-Maria-dell'Orto, ** *saint Jean-Baptiste entre saint Pierre, saint Paul, saint Marc et saint Jérôme;* à l'Académie, *Madone avec plusieurs saints,* *** *Incrédulité de saint Thomas;* chez M. Barbini, * *Madone.* — Dresde, à la galerie, *Présentation de Notre-Dame.* — Francfort, *Madone avec l'enfant qui bénit.*
VITTORE CARPACCIO, 1502-1522.	Milan, à la Brera, *** S. ÉTIENNE. — Venise : à S.-Giorgio-degli-Schiavoni, ** *Légende de saint Georges et de saint Jérôme;* à SS. Giovanni-e-Paolo, * *Incoronazione;* à Giovanni-in-Bragora, * *saint Martin;* à l'Académie, *** *Légende de sainte Ursule,* ** *Rencontre de saint Joachim et de sainte Anne avec saint Louis et sainte Ursule, Miracle du patriarche de Grado,* * *Présentation de Notre-Seigneur;* à la galerie Correr, * *Légende d'une sainte,* *** *l'Enfant Jésus lisant pendant que Marie l'adore à genoux.* — Paris, au Louvre, *Prédication de saint Étienne.*
MARCO BASAÏTI, t. en 1520.	Bergame, à la galerie Carrara, * *Tête de Notre-Seigneur.* — Venise : à Sta-Maria-della-Salute, *saint Sébastien;* à Sta-Maria-de'-Frari,* *Incoronazione* au-dessus du saint Ambroise de Vivarini; à l'Académie, * *Vocation des fils de Zébédée,* * *la Prière au jardin des Oliviers,* *** LE CHRIST MORT ENTRE DEUX ANGES; à la galerie Correr, * *le Christ mort entre trois anges, dont l'un lui baise le pied.*
VINCENZO CATENA, mort en 1530.	Venise : à Sta-Maria-Mater-Domini, *** *Martyre de sainte Christine;* à SS. Giovanni-e-Paolo, *saint François et deux saints évêques.* — Dresde : *Sainte Famille avec deux évêques.*

Noms des peintres.	**Indication de leurs principaux ouvrages.**
Giovanni Mansueti, t. en 1500.	Venise : à l'Académie, * *Miracle de la croix au pont Saint-Leone ;* à la galerie Correr, ** *Marie allaitant l'enfant Jesus pendant que deux anges la couronnent.*
Francesco Santa-Croce, 1507-1541.	Venise ; à S.-Pietro-di-Murano, * *Madone entre Jérémie et saint Jérôme;* à S.-Francesco-delle-Vigne, *Cène;* à la galerie Correr, * *Madone couronnée par les anges,* * *Crucifixion, Déposition de croix,* ** *Sainte Famille avec plusieurs saintes assises en cercle.*
Girolamo Rizzi da Santa-Croce, t. en 1520-1549.	Venise : à S.-Francesco-delle-Vigne, *Jésus sauveur;* à S.-Martino, * *Cène;* à Sta-Maria-de'-Frari, ** *Marie étendant son manteau sur ses fidèles;* à S.-Sylvestro, ** *saint Thomas de Cantorbéry entre saint Jean-Baptiste et saint François;* à la galerie Correr, * *Madone avec le doge et la dogaresse à ses pieds;* à Burano, *saint Marc entre quatre saints;* au palais Maufrini, *Adoration des mages.* — Milan, à la Brera, * *Madone entre saint François et saint Jérôme.* — Francfort : *** *S. Jérome et la perdrix.*
Piermaria Pennacchi, t. en 1520.	Venise : à S.-Francesco-delle-Vigne, *** *Annonciation,* à la Madonna-dei Miracoli, le plafond à cinquante compartiments, ** *saints, patriarches,* etc. ; a Murano, le plafond, * *Incoronazione,* au milieu, avec *patriarches et prophètes* alentour.
Francesco Bissolo, t. en 1520.	Venise, à l'Académie, *** *Notre-Seigneur donnant à choisir à sainte Catherine de Sienne entre la couronne de reine et la couronne d'épines.*
Rocco Marcone, t. en 1505.	Venise, à l'Académie, ** *Descente de croix avec la Madeleine, saint Benoît et sainte Scholastique.*
Giovanni Martino d'Udine, 1494-1561.	Venise, à l'Académie, ** *le Christ parmi les docteurs.* — Francfort, *Madone entre Ste Catherine et S. Nicolas.*
Sebastiano Florigorio d'Udine, t. en 1533.	Venise, à l'Académie, *saint François, saint Antoine et saint Jean évang.*
Giorgio Barbarelli, dit *IL GIORGIONE*, 1477-1511.	Dresde, à la galerie, * *Rencontre de Jacob et de Rachel.* — Munich, à la galerie Beauharnais, *Adoration des bergers.* — Trevise, Palais-Communal, *Mise au tombeau.* — Florence, aux Uffizi, plusieurs petits tableaux.
TIZIANO VECELLI, 1477-1576.	Venise : à S.-Marie-de'-Frati, *la Famille Pesaro présentée à la sainte Vierge après la bataille de Lépante;* à la galerie Manfrini * *Déposition de croix.* — Padoue, à la Scuola-del-Santo, * *Fresques de l'histoire de saint Antoine.* — Rome, à la galerie Fesch, ** *les Quatre docteurs de l'Église d'Occident.* — Dresde, le *Christ* dit *della Moneta.* — Londres, Sion-House, *Famille Cornaro.* — Galerie du Louvre, *Couronnement d'épines.*
Bonifazio, t. en 1461.	Venise : à l'Académie, * *le Festin du riche Épulon, Madone avec sainte Anne,* etc.; a SS. Giovani-e-Paolo, plusieurs * *saints.* — Dresde, à la galerie, *Invention de Moïse.*

Noms des peintres.	Indication de leurs principaux ouvrages.
Paris BORDONE, 1500-1570.	Trévise, à la cathédrale, *saint Laurent, sainte Catherine,* etc. — Venise, à l'Académie, **le Pêcheur apportant au doge l'anneau de saint Marc.* — Milan, à Ste-Marie, près S.-Celse, *saint Jérôme recevant son chapeau des mains du Christ.*
Giov. Anton. PORDENONE, 1484-1540.	Venise, à l'Académie, *saint Laurent Giustiniani et autres saints.*—Peintures du dôme de Crémone.—Fresques de la Madonna di Campagna, près de Plaisance.

VIII. SUCCURSALES DE L'ÉCOLE VÉNITIENNE.

1° VÉRONE.

VITTORE PISANELLO, t. en 1450.	Vérone, à S.-Fermo-Maggiore, * *Annonciation.* — Pérouse, à S.-Francesco, *Histoire de saint Bernardin.*
STEFANO DA ZEVIO, t. en 1400.	Vérone, à S.-Fermo-Maggiore, *Têtes de prophètes* autour de la chaire.
DOMENICO MORONE, 1430-1500.	Vérone, à S.-Bernardino, *Crucifixion.*
FRANCESCO-GIROLAMO MONSIGNORI, 1455 - 1519.	Vérone, à S.-Bernardino, * *Madone;* à S.-Fermo-Maggiore, * *Madone avec saint Christophe,* etc.; à S.-Nazaro-e-Celso, *Madone avec saint Sébastien et saint Blaise.* — Milan, à Brera, *saint Bernardin et saint Louis.*
NICOLO GIOLFINO, vers 1490.	Vérone : à S.-Bernardino, *Histoire de la Passion;* à Sta-Anastasia, *Descente du Saint-Esprit;* à Sta-Maria-in-Organo, fresques.
LIBERALE, 1451-1536.	Vérone, à Sta-Anastasia, *Déposition de croix,* * *Assomption.*
GIROLAMO dei LIBRI, 1472-1555.	Vérone : à Sta-Anastasia, ** *Madone entre deux saints avec le donateur;* à S.-Giorgio, *** *Madone entre saint Laurent Giustiniani et saint Zénon, entre le Père éternel et trois anges,* chef-d'œuvre de cette école.
GIOVANNI CAROTTO, 1470-1536.	Vérone : à S.-Bernardino, * *saint Barthélemy,* * *saint François, les Adieux de Jésus et de Marie;* à Sta-Anastasia, *saint Martin;* à S.-Giorgio, * *sainte Ursule et ses compagnes;* à S.-Fermo-Maggiore, ** *Madone avec sainte Anne.*
PAOLO CAVAZZOLA, mort à 31 ans.	Vérone, à S.-Bernardino, *Madone avec saint François, sainte Élisabeth et autres saints franciscains; Histoire de la Passion* en partie.

2° BRESCIA.

VINCENZO FOPPA, t. en 1455, m. en 1492.	Bergame, à la galerie Carrara, * *Crucifixion.*

Noms des peintres.	**Indication de leurs principaux ouvrages.**
HIERONIMO RUMANI, XVe siècle.	Padoue, à Ste-Justine, dans la vieille église latérale, * *Madone avec sainte Justine, sainte Scholastique et deux saints évêques.*
ALESSANDRO BUONVICINI, *detto* IL MORETTO, 1514-1547.	Brescia, au Duomo, *la Pâque*, *le sacrifice d'Abraham.* — Milan, à Brera, *Mort de saint Pierre martyr*; plusieurs * *saints.* — Vérone, à S.-Giorgio, *sainte Cécile avec d'autres Vierges.*—Paris, au Louvre, *Quatre saints franciscains.* — Francfort : *Madone avec SS. Sébastien et Antoine.* — Vienne, au Belvédère, *Ste Justine.*
GIROLAMO SAVOLDO, vers 1540,	

3° BERGAME.

GIOVANNI CARIANO, 1500-1519.	Bergame, à la galerie Carrara, *Madone avec plusieurs saints.*
ANDREA PREVITALI, f. en 1506, m. en 1528.	Bergame : à la cathédrale, * *saint Benoît et deux autres saints*; à S.-André, *Descente de croix*; à S.-Augustin, *sainte Ursule avec ses compagnes*; à S.-Alessandro-della-Croce, *Crucifixion*; à S.-Spirito, *saint Jean-Baptiste entre quatre autres saints.* — Milan : à Brera, *Notre-Seigneur et le Saint-Esprit*; chez le duc Melzi, ** *Sainte Famille.*
GAVIO.	Resté fidèle à l'ancienne école vénitienne.
ANTONIO BOSELLI, 1509-1536.	Paris, au Louvre, *Quatre saintes.*
PALMA VECCHIO, 1508-1556.	Bergame, à la galerie Carrara, *Madone et quatre saints.* — Florence, aux Uffizi, * *Portrait d'un astronome.*— Dresde, *Sainte Famille avec sainte Catherine*; *les trois arts.* — Venise, dans beaucoup d'églises, tableaux en général médiocres. — Munich, à la galerie Beauharnais, *Sainte Famille avec sainte Barbe et sainte Catherine.*
FRANCISCO MORONE, 1474-1529.	Bergame : à la galerie Carrara, *Madone avec saint François*; à S.-Alessandro-della-Croce, *Incoronazione.* — Florence, à la tribune, ** *Portrait prétendu de saint Ignace de Loyola.*
LORENZO LOTTO, f. en 1554.	Bergame : à S.-Bartholommeo, * *Madone et plusieurs saints*; à la galerie Carrara, *Mariage de sainte Catherine.* — A Alzano, près Brescia, * *Madone et plusieurs saints.* — Brescia, chez le comte Tosi, *Adoration des bergers.* — Venise : à Sta-Maria-del-Carmine, *saint Nicolas et autres saints*; à S.-Giovanni-e-Paolo, *saint Antonin*; dans d'autres églises, beaucoup de tableaux. — Munich, à la galerie royale, *Mariage de sainte Catherine.*
FRA SALMEGGIA, mort en 1626.	Bergame, à Sta-Grata, ** *Madone avec sainte Grata, sainte Scholastique, sainte Catherine.*

Noms des peintres. Indication de leurs principaux ouvrages.

IX. ÉCOLE LOMBARDE [1].

Noms des peintres	Indication de leurs principaux ouvrages
BRAMANTINO D'AGOSTINO, t. en 1450.	Milan, à Brera, fresques; chez le duc Melzi, *Madone*.
LEONARDO DA VINCI, 1452-1519.	Milan, à la Madonna-delle-Grazie, ****la Cène,* presque effacée. —Paris, au Louvre, ** *la Vierge aux rochers. la Ste Anne, la Joconde* et *la Belle Féronnière.* — Vaprio, entre Milan et Bergame, ** *Madone* colossale à fresque.— Fresque au couvent de S.-Onofrio, à Rome. — Dessins originaux au Louvre et au Musée britannique. — On a conservé fort peu d'œuvres authentiques de Leonardo et il est difficile de les distinguer de celles de Luini.
AMBROGIO DA FOSSANO, *detto* IL BORGOGOGNE, 1475-1522.	Milan : à Sta-Maria, près S.-Celse, *Nativité;* à S.-Eustorgio, ** *Madone entre saint Jacques et saint Henri;* à S.-Ambrogio, ** *Notre-Seigneur disputant avec les docteurs,* ** *Notre-Seigneur entre deux anges ;* à S.-Simpliciano, *Incoronazione ;* à Brera, *** *Marie couronnée par son fils pendant que Dieu le Père les embrasse tous les deux au milieu de la cour du paradis;* chez le duc Melzi, ** *Présentation,* * *saint Roch et saint Sebastien.* — A la Chartreuse de Pavie *** fresques nombreuses et admirables, surtout *le Couronnement de Marie* et *la Famille Visconti aux pieds de Marie,* dans les deux transepts. — A Bergame, dans S.-Spirito, *Descente du S. Esprit,* son chef-d'œuvre.
BERNARDINO LUINI, vivait encore en 1530.	Milan : à Sta-Maria-della-Passione, * *Pietà;* à S.-Maurizio, * *Scènes de la passion;* dans d'autres églises, nombreuses et belles fresques; à Brera, sainte CATHERINE ENSEVELIE PAR LES ANGES, ** *Histoire de saint Joachim et de sainte Anne,* * *saint Joseph choisi pour époux de Marie,* *** *Vision de saint Joseph sur l'innocence de Marie,* plusieurs ** *Madones;* à la galerie Melzi, *** *Madone entre saint Martin et saint Etienne* et plusieurs autres, *Voyage en Égypte.* — A Chiaravale, près Milan, *** *Madone.*— A la Chartreuse de Pavie, *** *Madone et Jésus cueillant une fleur.* —Saronno, *** fresques du chœur de l'église, sublimes.— Como, à la cathédrale, *** *Madone avec SS. Jérôme, Abbondio,* etc. — Lugano, au couvent des Franciscains, ** *Cène,* ** *Crucifixion,* ** *Madone,* etc. — Au palais Litta, plusieurs tableaux et fresques.
BERNARDINO ZENALE da Treviglio, m. en 1526.	Milan, à Brera, * *Madone entre les quatre docteurs.*
GIOVANNI ANTONIO BELTRAFIO, 1467-1516.	Milan, à Brera, *Ecce Homo.*

[1] Il faudrait compléter et corriger cet article par le second volume du livre de M. Rio, publié en 1855, exclusivement consacré à l'école lombarde.

Noms des peintres.	Indication de leurs principaux ouvrages.
Marco d'Oggione, 1520.	Milan, à Sta-Eufemia, ** *Madone avec sainte Euphemie* et autres. — On attribue à ce peintre la délicieuse *Madonna del Lago,* dont il existe une gravure par Longhi, sans qu'on sache où est l'original.
Bartolommeo Montagna, t. en 1507.	Pavie, à la Chartreuse, ** *Madone et saints avec trois anges musiciens.*
Andrea Sabino, vers 1530.	Munich, à la galerie Beauharnais, *sainte Vierge sur les genoux de sainte Anne.*
Gaudenzio FERRARI, 1484-1550.	Milan, à Brera, * *Martyre de sainte Catherine.* — Fresques de Varèse.
Boccaccio Boccaccini da Cremona, 1460-1518.	Cremone : admirables fresques de la cathédrale; à St-Vincent, * *Madone.*—Tableau à l'Académie de Venise.
Cesare da SESTO, m. en 1524.	Milan, chez le duc Melzi, ** *Madone, S. Roch, saint Sébastien,* * *saint Jean-Baptiste,* etc. — Munich, chez le duc de Leuchtenberg, *sainte Famille.* — Au musée de Naples, *Adoration des Mages.* — Au Vatican, *Madone avec Enfant Jésus.*
Andrea SOLARI, t. en 1510.	Pavie, à la Chartreuse, ** *les Apôtres au tombeau de Marie.* — Paris, au Louvre, *Madone allaitant l'enfant Jésus, la fille d'Herodiade,* et le *portrait de Charles d'Amboise.*

X. ÉCOLES DIVERSES.

(Nous indiquons sous cette catégorie le petit nombre de peintres du moyen âge qui n'ont pu se ranger sous une des écoles précédentes, ainsi que ceux des siècles postérieurs qui ont échappé au goût païen et classique dans quelques-unes de leurs œuvres).

Tommaso de Modene, XIVe siècle.	A Carlstein, en Bohême, tableaux faits par ordre de Charles IV. — Autres à Vienne, au Belvedere.
Barnaba de Modene, 1367.	A Francfort, *Madone* signée et datée de 1367.
Luigi Brea, de Nice, t. en 1513.	Gênes, à Sta-Maria-di-Castello, * *Annonciation avec plusieurs saints,* * *Mariage des deux saintes Catherine avec Notre-Seigneur.*
Antonio Solario, dit le Zingaro, de Naples, 1382-1455.	Naples, aux Studii, plusieurs *Madones* et *saints;* aux Bénédictins, *Vie de saint Benoît et de saint Placide.*
Bernardino Campi, da Cremona, 1522-1590.	Pavie, à la Chartreuse, *Assomption.*
Ludovico Cardi da Cigoli, 1559-1613.	De l'école florentine, se met à part de ses contemporains par la piété avec laquelle il représente saint François.

Noms des peintres.	Indication de leurs principaux ouvrages.
Giovan-Batista Salvi da Sassoferrato, 1605-1685.	Se distingue par le charme avec lequel il a toujours peint la Madone. — Ses chefs-d'œuvre sont à Florence, aux Uffizi, une * *Madone veillant sur le sommeil de Jésus.* — Rome, à Ste-Sabine, *** *la Madone entre saint Dominique et sainte Catherine de Sienne, à qui l'enfant Jésus met la couronne d'épines;* et à la galerie Borghèse, *** *les Trois âges.*
Carlo Dolci, 1616-1686.	A souvent réussi à trouver l'expression chrétienne, surtout dans sa *Madeleine* et sa *sainte Lucie,* à Florence.
Guido Reni, 1575-1642.	Quelques-unes de ses madones ont de la pureté et de la profondeur, surtout à Bologne, celle dite *la Madone della pietà.*
Francesco Barberi, *detto* il Guercino, 1590-1666.	Ce peintre, quoique très-pieux, a rarement pu rendre le sentiment chrétien dans ses tableaux de sainteté; toutefois il a de temps à autre réussi dans ses figures de saints et de moines, comme on peut s'en convaincre à la Pinacothèque de Bologne et au Louvre.

Nous croyons devoir ajouter que, sauf pour l'école de Ferrare et une douzaine de tableaux des autres écoles, les notes qui précèdent sont exclusivement le résultat de nos propres observations.

IV

DE L'ÉTAT ACTUEL DE L'ART RELIGIEUX EN FRANCE[1]

(1837)

« L'étude des monuments religieux a ranimé parmi nous le sentiment et le goût de l'art chrétien. Ce sentiment a bientôt tourné au profit du christianisme lui-même. En apprenant à comprendre, à admirer nos églises, on est devenu presque juste, presque affectueux pour la foi qui les a élevées. C'est là un retour un peu futile vers la religion, retour sincère cependant, et qu'il ne faut pas dédaigner. L'art rend ainsi aujourd'hui à la religion quelque chose de ce qu'il en a reçu jadis[2]. » Ainsi parlait, il y a peu de temps, dans une occasion solennelle, un homme dont la patrie s'honore, et que l'Église regrette de ne pouvoir compter parmi ses fidèles. Ces paroles expriment avec noblesse une vérité généralement, mais vaguement sentie. Plus que personne leur auteur a contribué à ramener en France le sentiment de l'art religieux, d'abord par le nouveau jour qu'il a jeté sur l'histoire des temps où cet art naquit, et ensuite par ses généreux

[1] Cet essai a servi d'introduction à la collection des *Monuments de l'Histoire de sainte Élisabeth* publiée par M. A. Boblet.

[2] Discours de M. Guizot à la Société des antiquaires de Normandie, en août 1837.

efforts, pendant qu'il était au pouvoir, pour sauver et populariser les débris de notre ancienne gloire artistique. Un immense changement s'est opéré dans les esprits depuis le temps où nous nous sentions excité à élever une voix humble, inconnue et presque solitaire, contre les Vandales de diverses espèces qui dévastaient les monuments de notre foi et de notre histoire [1]. En peu d'années tout a changé de face. La révolution de Juillet, en portant le dernier coup à l'*ancien régime* dans le présent et dans l'avenir, a donné un nouvel élan à l'étude et à l'appréciation de l'*ancienne France* dans le passé, non pas le passé bâtard et inconséquent des derniers siècles, mais le passé de cette grande époque où le christianisme régnait sur l'âme et le corps de l'humanité. Le nouveau gouvernement s'est rangé franchement du côté du petit nombre d'hommes qui, inspirés par les éloquentes invectives de M. Victor Hugo, essayaient de lutter contre le torrent des dévastations. Usant avec une salutaire énergie de leur puissance, M. Guizot et ses successeurs à l'intérieur et à l'instruction publique ont étendu les bras immenses et inévitables de la centralisation pour arrêter le marteau municipal et la brosse fabricienne, en même temps qu'ils ont créé et encouragé de vastes et importantes publications destinées à tirer de la poussière et à révéler au pays les antiques trésors de son art national. Noble et bienfaisant exemple qu'il appartenait au pouvoir antérieur de donner, et qu'il faudra bien, Dieu merci, suivre à l'avenir. D'un autre côté, une étude plus approfondie de l'étranger a produit rapidement des résultats tout à fait inattendus. En voyant de plus près les mœurs et la science de l'Allemagne et de l'Angleterre, on s'est aperçu du profond respect et de la tendre sollicitude que ces grandes nations professent pour les monuments de leur passé ; la pensée

[1] *Du Vandalisme en France.* (Voir plus haut, page 7.)

s'est naturellement reportée sur la patrie, et on a reconnu avec surprise et admiration que la France renfermait encore dans ses villes de province des cathédrales plus belles, malgré le triste dénûment des unes et le fard ridicule des autres, que les plus célèbres cathédrales de l'Angleterre. On a trouvé dans la poudre de ses bibliothèques des poëmes plus originaux, plus inspirés que les épopées les plus populaires de l'Allemagne. On a vu encore les manuscrits de ces poëmes souvent ornés de miniatures plus fines, plus gracieuses que les plus vantées du Vatican. On est arrivé ainsi à comprendre et à découvrir que, même en France, il avait existé un autre art, une autre beauté que la beauté matérialiste et l'art païen du siècle de Louis XIV et de l'empire. Cette découverte renfermait implicitement celle de l'*art religieux*. Nous n'hésitons pas à employer ce mot de découverte, parce qu'une réhabilitation aussi complète, aussi fondamentale que celle qui est exigée pour l'art religieux vaut bien l'invention la plus difficile. Malheureusement cette découverte n'a guère été faite que par des gens de lettres ou des voyageurs. La faire passer dans la vie pratique, la faire reconnaître par les artistes ou ceux qui aspirent à le devenir, la faire comprendre par ceux qui commandent ou qui jugent les œuvres dites d'art religieux, c'est là le difficile, mais c'est aussi là l'essentiel; car à l'heure qu'il est, il n'y a pas d'art religieux en France, et ce qui en porte le nom n'en est qu'une parodie dérisoire et sacrilége.

Ce n'est pas assurément que la *matière* de l'art religieux manque aujourd'hui en France plus qu'en aucun autre pays ou à aucune autre époque. Il y a une religion en France qui compte encore des millions de fidèles; or toute religion qui n'est pas née à l'état de secte, comme le protestantisme, a toujours donné la vie à un art qui pût lui servir d'organe, parler son langage à l'imagination et au cœur de ses enfants,

traduire ses dogmes en images vénérées et chéries, enfin parer ses rites et ses cérémonies d'un attrait mystérieux et populaire. Ce que la religion des Hindous, des Égyptiens, des Grecs, des Mexicains a fait, la religion catholique l'a fait aussi, mais avec une splendeur et une puissance à nulle autre égales. Notre patrie est couverte des produits de l'art catholique, qui ont survécu à trois siècles de profanations, d'ignorance et de ravages. Pour un Louvre, pour un Versailles dont la France s'enorgueillit, elle a cent cinquante cathédrales, elle a six mille églises qui remontent aux temps où régnait le véritable art chrétien. Ces cathédrales et ces églises, malgré leur pauvreté et leur nudité actuelles, ou plutôt à cause de cette nudité, offrent aux peintres et aux sculpteurs le champ le plus vaste, et presque le seul, pour leurs travaux; car on ne pourra pas avoir le bonheur et la gloire de faire un musée de Versailles à chaque règne, et où trouver aujourd'hui des particuliers qui remplacent pour l'art les princes et les prélats d'autrefois? Ces églises ouvrent chaque jour leurs portes à une foule plus ou moins nombreuse de personnes, qui y voient avec intérêt et émotion les représentations des objets de leur culte et de leurs croyances, et qui ne demanderaient pas mieux que de s'y intéresser avec ardeur et enthousiasme, si l'on prenait la peine de donner à ces représentations une valeur réelle et de la leur expliquer. Ce n'est donc pas, nous le répétons, la matière qui manque en France à l'art religieux; ce qui lui manque, c'est la foi, c'est la pudeur chez la plupart de ceux qui en sont les prétendus ouvriers. Ce qui importe, c'est de dénoncer aux hommes sincères et conséquents l'étrange abus qu'on fait des mots et des choses, dans un ordre d'idées et de faits qui exige plus de conscience et plus de scrupule qu'aucun autre. Ce qui importe encore, c'est de mettre à nu les plaies qui gangrènent l'application reli-

gieuse de l'art, afin que la partie saine de la jeune génération d'artistes qui s'élève puisse en éviter le contact et la honteuse contagion.

Mais, avant d'aller plus loin, répondons d'avance en deux mots à une multitude d'objections et de reproches qui pourraient nous être adressés. Qu'on le sache bien, nous n'entendons nullement parler de l'art en général, mais uniquement de l'art consacré à reproduire certaines idées et certains faits enseignés par la religion : tout le reste est complétement étranger à nos plaintes et à nos invectives. Nous n'empiéterons pas sur cette vaste extension d'idées qui comprend aujourd'hui sous le nom d'artistes jusqu'aux coiffeurs et aux cuisiniers. Nous ne prétendons en rien intervenir dans les grandes transformations, dans le rôle *humanitaire* que divers critiques et philosophes assignent à l'art, d'abord parce que nous n'y croyons pas, ensuite parce que nous n'y comprenons rien, enfin, et surtout, parce qu'il n'y a rien de commun entre tout cela et le catholicisme. En effet, le catholicisme n'a rien d'*humanitaire*, il n'est que divin, à ce que nous croyons; en outre il n'est nullement progressif, il est *encroûté* (pour me servir d'un terme familier et emprunté à l'atelier) ; d'où il suit que les œuvres d'art qu'il est censé inspirer ne doivent et ne peuvent être qu'*encroûtées* comme lui. Plein de respect pour la critique et pour la philosophie, nous leur laissons le domaine intact et l'usage exclusif de tous les tableaux de batailles, de toutes les scènes historiques, des marines, des paysages, de la peinture de genre dans toutes ses intéressantes branches; nous leur laissons les masses d'infanterie et de cavalerie savamment échelonnées, les assemblées populaires et politiques d'hommes en frac; les intérieurs, les cuisines, les plats de fruits avec des mouches qui en dégustent délicatement le suc; le lever et le coucher des grisettes, les pêcheurs

d'huîtres, les intérieurs de chenil, les belles dames en robe de satin, et les notabilités municipales en habit de garde national, en un mot, tous les sujets qui inspirent la peinture moderne et réjouissent le public civilisé; nous ne nous réservons absolument que le droit de parler sur le tout petit coin qui est laissé à l'art religieux, ou, pour parler la langue du jour, à l'art concentré dans le domaine du *fanatisme* et de la *superstition*.

Qu'on se rassure donc, il ne s'agit nullement pour nous de savoir si l'art en général sera catholique ou non. C'est là tout bonnement la question de la destinée du monde. Il est certain que si la société tout entière redevenait catholique, l'art le serait aussi, bon gré mal gré; mais il est également certain que, si cela arrive jamais, ce ne sera pas de nos jours, et que tout le monde aura le temps d'y penser. Quant à nous, nous ne nous occupons que du présent, et voici ce que nous en disons : il est de fait qu'actuellement en France il y a beaucoup d'hommes fanatiques et superstitieux, dits *catholiques*, et que ces catholiques ont des églises vastes et nombreuses, publient des livres de piété *illustrés*, ornent des chapelles et des oratoires, pour lesquelles églises, oratoires, chapelles, livres illustrés et autres, les artistes de nos jours, grands et petits, font tous les ans une foule de tableaux, estampes, lithographies, statues, bas-reliefs en carton-pierre et en marbre. Il semblerait, au premier abord, que tous ces divers objets d'art, étant à l'usage exclusif des gens religieux, dussent porter quelques traces de l'esprit de leur religion même. Eh bien! il n'en est rien. Au milieu du fractionnement général de la société, fractionnement que l'art a suivi de manière à administrer à chacun selon ses besoins et ses idées, la fraction des hommes *qui usent du culte*, comme dit M. Audry de Puyraveau, soit en théorie, soit en pratique, cette fraction est comme

la tribu de Lévi ; elle n'a rien ou plutôt moins que rien, pire que rien ; car elle est inondée de produits divers qui lui sont inintelligibles et inutiles, ou bien antipathiques et injurieux. Avez-vous les goûts militaires ? MM. Horace Vernet, Bellangé, Eugène Lamy, et mille autres, sont là pour vous pourvoir abondamment de toutes les batailles que vous pouvez désirer. Aimez-vous, au contraire, la vie sédentaire, les jouissances domestiques, ce qu'on appelle les études de mœurs ? Alors MM. Court, Roqueplan, etc., se chargent de récréer vos yeux par une foule de représentations empruntées à cet ordre d'idées et d'habitudes, et souvent pleines de talent et d'esprit. Fatigué de la monotonie de la vie française, aspirez-vous après l'éclatant soleil et les pittoresques mœurs de l'Italie? M. Schnetz et ses émules vous transporteront au sein de cette patrie de la beauté par la chaleur et la fidélité de leurs pinceaux. Avez-vous, par hasard, juré une fidélité désespérée à la mythologie antique? Il y a toujours à chaque salon, surtout parmi les sculpteurs, plusieurs traînards du paganisme; et d'ailleurs vinssent-ils à manquer, il vous resterait toujours les doctrines de l'Académie des beaux-arts, les concours pour les prix de Rome et les regrets de certains feuilletonistes. Préférez-vous sagement les gloires et les souvenirs de notre Europe moderne ? Vous avez MM. Scheffer, Delaroche, Hesse et d'autres qu'on pourrait nommer à côté d'eux, qui ont conquis une place honorable dans l'histoire de l'art pour l'école française de nos jours. En un mot, tout le monde en a pour son goût; et si la caricature réclame par le fait une place dans chacun de ces divers genres, elle peut le faire à bon droit, parce qu'elle n'en envahit aucun, et que sa modestie ajoute à sa vérité. Mais dans le cas où vous seriez catholique, toute satisfaction vous sera refusée ; il ne vous restera d'autre ressource que de voir la religion, la seule chose au monde

qui n'admette pas un côté comique, envahie par la caricature; et c'est encore le nom le plus doux qu'on puisse donner, sauf un très-petit nombre d'exceptions, aux parodies, tantôt horribles, tantôt ridicules, qui couvrent chaque année les murs du Louvre, et s'en vont de là déshonorer nos églises sous le titre mensonger de tableaux religieux [1].

Mais je vous demande trop, lecteur, en supposant que vous soyez catholique; je veux seulement que vous ayez quelques notions de la religion, que vous l'ayez tant soit peu étudiée dans ses dogmes d'abord, puis dans son influence sur la société à une époque où elle était souveraine : je ne vous demande pas des convictions, je ne vous suppose que quelques idées et quelques souvenirs, puisés par vous-même à l'abri de la routine des écoles classiques. Voilà tout ce que j'exige, et cela étant, je vous prends par la main, et je vous conduis à la première église venue. Que ce soit une cathédrale ou une paroisse de village, peu importe. Passons même devant la cathédrale, si c'est une cathédrale des anciens jours, sans nous y arrêter : nous perdrions de vue le but immédiat de notre visite, tristement confondus que nous serions à la vue de ces glorieuses façades mutilées de mille façons par la haine et l'ignorance, quelquefois remplacées, comme à la sublime basilique de Metz, par un horrible portail de théâtre, en l'honneur de Louis XV; à la vue de ces vitraux défoncés et suppléés par des verres blancs ou des flaques de bleu et de rouge; à la vue d'un badigeon beurre frais, comme à Chartres, ou au Mans, ou partout, sous lequel disparaissent à la fois les merveilles de la sculpture et le pres-

[1] Pour ne citer qu'un exemple entre dix mille, nous venons de voir, dans la magnifique cathédrale de Troyes, une *Transfiguration* récemment donnée par le gouvernement, et que nous recommandons comme le type du *grotesque horrible*. Il nous semble difficile de pousser plus loin la profanation en ce qui touche la représentation de notre divin Rédempteur.

tige de l'antiquité; à la vue d'un soi-disant jubé qui, comme à Rouen, élève sa masse lourde, opaque et grossière, à la place même qu'occupait jadis le voile du sanctuaire brodé et découpé à jour en pierre; à la vue enfin d'un chœur stupidement masqué, comme à Strasbourg et à Notre-Dame de Paris, par un revêtement en marbre de couleur ou par une boiserie d'antichambre. Laissons donc là la cathédrale qui réclame une bien autre indignation. Bornons-nous à la simple paroisse moderne et décorée dans le dernier goût, et voyons quelles sont les traces d'art chrétien que nous y trouverons. Arrêtons-nous un instant devant la façade : vous y verrez quelques colonnes serrées les unes contre les autres, comme à Notre-Dame de Lorette, ou bien une série de frontons superposés et flanqués de deux excroissances allongées en pierre, qui ont la forme d'un radis ou d'un sorbet dans son verre, comme à Saint-Thomas-d'Aquin; vous saurez que ce sont des trépieds où est censée brûler la flamme de l'encens. Quelquefois une tour s'élève au-dessus de cette monstruosité; tour dépourvue à la fois de grâce, de majesté et de sens, terminée par une terrasse plate, ou par un toit de serre chaude, ou, comme en Franche-Comté, par un capuchon en forme de verre à patte renversé. Vous vous demandez ce que peut être un édifice qui s'annonce ainsi, si c'est un théâtre, ou un observatoire, ou une halle, ou un bureau d'octroi. On vous explique que c'est un temple. A coup sûr, pensez-vous, c'est le temple de quelque culte qui a remplacé le christianisme. On vous nomme un saint dont le nom figure dans le calendrier chrétien; et vous finissez par découvrir une croix plantée quelque part avec autant de bonne grâce que le drapeau tricolore sur les tours de Notre-Dame. C'est donc vraiment une église! Vous entrez. Est-ce bien vrai? Oui, il faut le croire, car voilà un autel, des confessionnaux, une chaire, des crucifix. Mais

est-ce bien une église catholique, une église où l'on prêche les mêmes dogmes, où l'on célèbre le même culte que celui qui a régné dans les églises d'il y a trois cents ans? Ces dogmes n'ont-ils pas été profondément altérés? ce culte n'a-t-il pas subi quelque révolution violente? Où est donc cette forme consacrée de la croix, si naturellement indiquée et si universellement adoptée pour le plan de toutes les anciennes églises? Où a-t-on copié ces fenêtres carrées, rondes, en parallélogramme, en segment de cercle, quelquefois en poire garnie de feuillage, en un mot de toutes les formes possibles, pourvu qu'elles ne tiennent ni du cintre, ni de l'ogive chrétienne? Est-ce de cette cage suspendue entre deux piliers, ou de ce tonneau à demi creusé dans le mur, que l'on prêche la parole du Dieu vivant dans la même langue que saint Bernard et Bossuet? Qu'est-ce que cette montagne de rocaille qui grimpe à l'extrémité, qui cache le chœur, s'il y en a un, qui élève, sur des colonnes cannelées, un fronton garni de je ne sais combien de gros enfants tout nus dans les postures les plus ridicules, et qui se répète en petit tout le long des bas-côtés? Serait-ce par hasard l'autel où se célèbrent les plus augustes mystères?

Mais approchons : examinons ces sculptures, ces tableaux surtout, que l'on y expose à la vénération des fidèles. Quoi! c'est le Fils de Dieu mourant sur la croix que cette étude d'anatomie où vous pouvez compter tous les muscles, toutes les côtes, mais où vous ne trouverez pas la trace la plus légère d'une souffrance divine, et dont les bras tendus et dressés verticalement au-dessus de la tête semblent, conformément au symbole janséniste, s'ouvrir à peine afin d'embrasser dans le sacrifice expiatoire le moins d'âmes possible [1]. Quoi! cet être

[1] On sait que l'on suivait l'usage contraire dans toutes les crucifixions peintes ou sculptées dans les âges chrétiens. Un exemple frappant se voit

tout matériel, tout humain, tout courbé sous le poids des basses conceptions du peintre et entouré de figures aussi ignobles que la sienne, ce serait là le Fils de Dieu avec les douze pêcheurs qui lui ont conquis le monde ! Quoi ! ce médecin juif qui semble demander le salaire de ses visites, c'est Jésus ressuscitant la jeune fille de Jaïre [1]? Cet homme nu qui prêche d'un air goguenard à un auditoire de gamins de Paris, c'est le précurseur martyr annonçant la venue du Sauveur [2]? Ces demoiselles prétentieuses, ces petites-maîtresses affectées, dont le front n'a jamais réfléchi que des vanités frivoles ou des passions impures, ce sont là nos vierges martyres, nos Catherine, nos Cécile, nos Agnès, nos Philomène? Cette femme échevelée, effrontée, à l'œil ardent, au vêtement impudique, c'est la première des saintes, l'amie du Christ, Madeleine? Ces autres femmes, aux formes grossièrement matérielles, à la robe transparente, ce sont là les symboles de la religion et de la foi [3]? Cette série de scènes fantasmagoriques, où je reconnais sous des habits d'emprunt et dans des attitudes de théâtre, les figures que je rencontre chaque jour dans les rues, c'est là l'histoire de notre religion [4]? Ces Romains en toge, ces gladiateurs nus, ces modèles complaisants de

dans le magnifique bas relief de la chaire du baptistère de Pise, où Nicolas de Pise, père de la sculpture chrétienne, a représenté Notre-Seigneur les bras étendus horizontalement comme pour embrasser l'humanité tout entière dans sa rédemption.

[1] Voyez un tableau peint par M. Delorme, derrière le maître-autel de Saint-Roch, à droite.

[2] Voyez un autre tableau qui représente la Prédication de saint Jean-Baptiste, peint par M. E. Champmartin, et placé nouvellement dans la même église. M. l'abbé Beuzelin, curé de la Madeleine, avait eu le bon esprit d'expulser de son église cette caricature déplorable.

[3] Voyez les deux figures destinées au bénitier de la Madeleine, de M. Antonin Moine, exposées au salon de 1836.

[4] Voyez la plupart des fresques de Notre-Dame de Lorette, de celles du moins qui sont découvertes en ce moment (1837). — Alors n'avaient point encore été livrées aux regards du public les chapelles auxquelles le regrettable

raccourci, ces déclamateurs barbus, tous taillés sur le même patron, et dont je ne puis deviner les noms qu'avec l'aide du suisse ou du bedeau, ce sont là les saints dont autrefois des attributs distincts et tout empreints d'une poésie sublime rendaient les noms chers et familiers, même aux moindres enfants ?

Quoi ! enfin, cette matronne païenne, cette Junon ressuscitée, cette Vénus habillée, cette image trop fidèle d'un impur modèle, ce serait là, pour comble de profanation, la très-sainte Vierge, la mère du divin amour et de la céleste pureté, l'emblème adorable qui suffit à lui seul pour creuser un abîme infranchissable entre le christianisme et toutes les religions du monde, l'idéal qui évoque sans cesse l'artiste vraiment chrétien à une hauteur où nul autre ne saurait le suivre? Quoi ! vraiment, c'est là Marie ! Mais dites-moi, je vous en supplie, quels sont donc les profanes qui ont envahi tous nos sanctuaires, et qui, consommant le sacrilége sous la forme de la dérision et du ridicule, pour mieux flétrir la vieille religion de la France, ont intronisé la matière, le grotesque et l'impur sur les autels de l'Esprit-Saint, des martyrs et de la sainte Vierge.

Et que l'on ne croie point que ces profanateurs, quels qu'ils soient, ont borné leurs envahissements aux églises des grandes villes. Nous l'avons déjà dit, il n'y a point de paroisse de campagne où ils n'aient pénétré, et où ils n'aient tout souillé. Il n'est point d'église de village où, après avoir détruit les saintes images d'autrefois, défoncé ou bouché les vestiges de l'architecture symbolique, badigeonnné le temple tout entier, ils n'aient exposé aux regards de la foule désorientée une masse d'images qui ne sauraient être qu'un objet de profonde

Orsel et son digne ami M. Périn ont consacré vingt années du travail le plus obstiné, et qui répondent si bien à l'attente du spectateur chrétien.

ignorance pour les simples, de mépris pour les incrédules, de scandale pour les fidèles instruits. Trop heureuse encore la pauvre paroisse si, dans la ferveur d'un zèle plus funeste mille fois que celui des iconoclastes, on n'a pas fait disparaître la vieille madone de bois brun ou de cire, habillée de robes empesées en mousseline rose ou blanche, avec une couronne de fer-blanc sur la tête, mais que le peuple préfère avec raison, parce que, malgré la simplicité grossière de l'image, il n'y a du moins aucune insulte à la morale ni au sentiment chrétien. On sait que dernièrement le curé de Notre-Dame de Cléry ayant voulu enlever la madone séculaire qui se vénère à ce lieu de pèlerinage, pour la remplacer par quelque chose de plus frais, le peuple s'est révolté contre cette exécution, et il s'en est suivi un procès correctionnel où l'on a vu l'étrange spectacle d'une population, qualifiée d'*ignorante* et de *fanatique*, obligée de défendre les vieux objets de son amour et de son culte contre le goût moderne de son pasteur.

C'est que, dans ce système de profanation méthodique, tout se tient avec une impitoyable logique; le laid a tout envahi; il a souillé jusqu'aux derniers recoins où pouvait encore se cacher le symbolisme catholique. Il règne partout en maître, depuis les énormes croûtes qui viennent chaque année, après l'exposition, déshonorer les murs de nos églises, masquer et défigurer leurs lignes architecturales, jusqu'aux petites images que l'on vend aux prêtres pour en garnir leurs bréviaires modernisés aussi comme tout le reste [1], jusqu'à ce prétendu *bonnet carré* dont on les coiffe quand ils montent en chaire ou conduisent un mort à sa dernière demeure, espèce

[1] On sait que depuis lors les images pieuses de la société formée à Dusseldorf pour populariser les types de la peinture chrétienne régénérée en Allemagne ont pénétré, en France et répandent chaque année dans les familles chrétiennes et dans le clergé des modeles parfaits d'imagerie religieuse.

d'éteignoir dont je ne sais quelle liberté de l'Église gallicane semble réserver le privilége exclusif au clergé français [1].

Voilà donc jusqu'où est tombé cet art divin, enfanté par le catholicisme et porté par lui au plus haut point de splendeur qu'aucun art ait jamais atteint ! cet art créé et propagé dans le monde chrétien par tant de grands papes et de saints évêques; cet art dont les Agricole, les Avit, les Martin, les Nicaise, et tant d'autres pontifes français, avaient légué à leurs successeurs le dépôt sacré en même temps que le souvenir de leur sainteté et de leur noble grandeur; cet art si populaire, si aimé, si généreux, qui avait mis les talents les plus purs et les plus dévoués au service de l'intelligence des pauvres et des humbles, qui avait peuplé jusqu'aux moindres villages de trésors inimitables, et porté jusqu'au fond des déserts et des forêts inhabitables le magnifique témoignage de la fécondité et de la beauté du catholicisme : voilà donc ce qu'il est devenu avec la permission du clergé moderne! Ces peintres vraiment chrétiens des vieilles écoles d'Italie et d'Allemagne, ces hommes qui puisaient toutes leurs inspirations dans le ciel ou dans des émotions épurées par la piété la plus sincère, ces humbles génies, dont chaque coup de pinceau était, on peut le dire sans crainte, un acte de foi, d'espérance et d'amour, ces admirables auxiliaires de la ferveur chrétienne, ces prédicateurs puissants de l'amour des choses d'en haut, c'est donc en vain qu'ils ont travaillé, puisque, relégués dans les galeries des

[1] A Rome et partout ailleurs dans le monde catholique, les prêtres ont pour coiffure un véritable bonnet carré à quatre pans, d'une forme à la fois digne et gracieuse, absolument semblable, sauf la couleur, à la barrette des cardinaux. Il en était de même en France avant Louis XIV. Qu'on n'accuse pas ces observations de minuties ; dans le symbolisme chrétien, dont le vêtement sacerdotal est une partie si essentielle, il n'y a rien d'insignifiant. Les moindres détails étaient liés aux œuvres les plus grandioses sous le règne de la beauté et de la vérité, et malheureusement ils le sont encore sous le règne du laid et du profane.

princes, où ils sont confondus le plus souvent avec tout ce que l'art a produit de plus impur et de plus dégradé, ils voient la place qu'ils ambitionnaient, sur les autels où leurs frères viennent prier, usurpée par d'effrontés parodistes, sans qu'aucune main sacerdotale vienne jamais purifier le sanctuaire de ces souillures. On l'a dit avec une cruelle vérité : il y a beaucoup d'églises qui n'ont pas été atteintes par les mutilations iconoclastes de huguenots, il y en a beaucoup qui ont échappé à la rage des vandales de la terreur, mais il n'y en a pas une seule en France, quelle que soit sa majesté ou sa petitesse, pas une seule qui ait échappé aux profanations que commettent, depuis trois siècles, des architectes et des décorateurs soldés, encouragés, ou du moins tolérés par le clergé. Et cependant, dans ces églises où il n'y a pas une pierre qui ne porte l'empreinte du paganisme régénéré, pas un ornement qui ne témoigne du triomphe de la rocaille du dix-huitième siècle ou du classicisme païen du dix-septième, on entend souvent des prédicateurs vanter du haut de la chaire les services rendus par la religion à l'art, sans même s'apercevoir que la religion a été honteusement expulsée de l'art jusque dans le temple où ils parlent. On voit chaque jour des apologistes de la religion, dissertant sur le même thème, avec l'ignorance la plus inexcusable ou la plus plaisante confusion, oublier les noms des artistes qui ont le plus honoré la religion, ou bien ne les citer que pour les confondre avec ceux qui ne se sont servis des sujets religieux que pour populariser la victoire de la chair sur l'esprit, Fra Angelico avec Titien, Giotto avec les Carraches, Van Eyck avec Rubens, et le pur et pieux Raphaël du *Sposalizio* et de la *Dispute du Saint-Sacrement* avec ce Raphaël dégénéré qui n'avait plus pour modèle que sa *Fornarina*.

Toutefois n'accusons pas seulement le clergé français ; ceux

d'Italie et d'Espagne ont été aussi loin que lui ; celui d'Allemagne a été plus loin encore, mais il a le bon esprit de sentir aujourd'hui son erreur, et de revenir avec empressement aux types chrétiens [1]. N'accusons pas même le clergé en général, si ce n'est du tort d'avoir subi trop servilement le joug des artistes dégénérés qui ont brisé le fil de la tradition chrétienne ; et pendant longtemps il n'y en a point eu d'autres. Accusons surtout ces artistes et leurs successeurs, obligés par état d'étudier les différentes phases de l'art religieux, d'avoir volontairement répudié la beauté et la pureté des anciens modèles, pour affubler les sujets chrétiens d'un vêtement emprunté tour à tour à l'anatomie savante du paganisme, ou à la débauche coquette du temps de Louis XV. Accusons les princes et les grands seigneurs des trois derniers siècles, qui n'ont eu que trop d'encouragements pour ces sacriléges, et trop de galeries pour y déposer leurs produits. Nous n'oublierons jamais un tableau que nous avons vu à la galerie des anciens électeurs de Bavière à Schleissheim, près Munich, que nous citerons comme le type de ce que nous appelons le

[1] Pour s'en convaincre, on n'a qu'à visiter la cathédrale de Fribourg en Brisgau, à deux pas du Rhin. On y verra quel goût pur et excellent préside aux réparations et à l'entretien de cette magnifique et si complète église. Que si, en revenant, on passe par Strasbourg, et que l'on jette un coup d'œil sur le chœur de cette cathédrale, on verra quel abîme sépare la France et l'Allemagne sous le rapport de l'intelligence de l'art chrétien. Mgr Geissel, nouvellement élevé à l'évêché de Spire, s'est fait un nom en Allemagne par l'histoire de sa cathédrale, et dans son mandement d'installation il a pris pour sujet la beauté et le sens symbolique de cette célèbre église dont il est aujourd'hui le premier pasteur. Le Dr Milner, vicaire apostolique en Angleterre, et si connu par ses écrits de controverse, avait acquis une véritable popularité scientifique par son excellente histoire de la cathédrale de Winchester. Il était beau de voir un prélat catholique consacrer sa plume et sa science à l'*illustration* d'une de ces grandes créations de l'ancienne foi, où ses prédécesseurs avaient célébré les pompes catholiques, mais dont les portes sont fermées aux fidèles d'aujourd'hui par l'hérésie usurpatrice. Ce sont là de nobles exemples que nous ne craignons pas de proposer au clergé de France (1837).

genre profanateur; c'est une *Madeleine* peinte par je ne sais plus quel peintre français du dix-huitième siècle : cette Madeleine est nue et sans autre parure que ses cheveux, lesquels sont *poudrés*. Le guide vous dit d'un ton sentimental que l'artiste a eu sa femme pour modèle. Aujourd'hui, on ne met plus de poudre aux Vierges et aux Madeleines, parce que ce n'est plus la mode; mais on leur met des *féronnières* et des bandeaux, parce que l'on en voit aux femmes du monde, au-dessus desquelles la pensée du peintre n'a jamais pu s'élever. On ne déshabille pas une sainte, parce qu'après tout on veut que son tableau puisse être acheté par le gouvernement pour telle ou telle église; mais l'accoutrement qu'on lui donne, la tenue et le regard qu'on lui prête, ne sont guère plus décents ni plus édifiants que la nudité complète de la Madeleine de Schleissheim.

Qu'on veuille bien croire que nous sommes loin de professer ou de pratiquer une pruderie excessive. Nous laissons à l'art profane toutes les libertés qu'il a conquises ou usurpées : nous ne proscrivons ni l'étude de la nature sans voile ni la représentation fidèle de la beauté matérielle, pourvu qu'on veuille bien la renfermer dans la sphère des sujets naturels et matériels. Nous ne revendiquons que l'inviolabilité du domaine surnaturel, du domaine religieux.

L'antiquité païenne, que nous admirons autant que qui que ce soit *chez elle*, mais dont nous repoussons avec horreur l'influence sur nos mœurs et notre société chrétienne, l'antiquité était au moins conséquente dans les symboles qu'elle nous a laissés de ses dieux et de ses croyances. Ces symboles sont tout à fait d'accord avec les récits de ses prêtres et de ses poëtes. Jamais elle n'a imaginé de faire de son Jupiter une victime, de son Bacchus un dieu mélancolique, de sa Vénus une vierge pudique et pieuse. Il était réservé aux chrétiens,

aux catholiques, de trouver le secret de la profanation dans l'inconséquence, d'emprunter aux idées et aux mœurs à jamais vaincues par le christianisme les types de leurs constructions et de leurs images religieuses, d'édifier l'église du Crucifié sur le plan du temple de Thésée ou du Panthéon, de métamorphoser Dieu le Père en Jupiter, la sainte Vierge en Junon ou en Vénus habillée, les martyrs en gladiateurs, les saintes en nymphes, et les anges en amours !

Est-ce à dire qu'il faille asservir toutes les œuvres d'art religieux à un joug uniforme? qu'il faille passer le niveau impitoyable d'un type unique, comme celui de Byzance, sur tous les fruits de l'imagination et de l'inspiration consacrée par la foi? Il n'en est rien : l'art vraiment religieux ne repousse que le contre-sens, mais il le repousse énergiquement; il a horreur de l'envahissement du païen dans le chrétien, de la matière et de la chair dans le royaume de la pureté et de l'esprit. Il veut la liberté, mais la liberté avec l'ordre; il veut la variété, mais la *variété dans l'unité*, loi éternelle de toute grandeur et de toute beauté. Mais au lieu de longues explications théoriques, citons des noms et des faits : c'est le plus sûr moyen de montrer combien le génie catholique sait être fécond et varié, sans jamais manquer aux conditions de sainteté et de pureté qui le constituent. Dira-t-on qu'il y a uniformité entre une cathédrale romane et une cathédrale ogivale, entre Saint-Sernin de Toulouse et Saint-Ouen de Rouen, entre la cathédrale de Mayence et celle de Milan, et pour ne pas sortir de Paris, entre Saint-Germain-des-Prés et Saint-Eustache? Non certes, et cependant tous ces édifices répondent également à l'idée légitime et naturelle d'une église chrétienne; tandis qu'il a y répulsion complète et profonde entre cette idée et des anachronismes comme la Madeleine et Notre-Dame de Lorette. Est-ce que les bas-reliefs

d'André de Pise au baptistère de Florence, ceux des tombeaux de saint Augustin à Pavie et de saint Pierre martyr à Milan, le *Jugement dernier* au grand portail de Notre-Dame de Paris, ou les saintes exquises de la Frauenkirche à Nuremberg, sont taillés sur le même modèle? Non certes; ces pierres, toutes vivantes par la foi et le génie qui les animent, ne se ressemblent, ni par la disposition des sujets, ni par l'expression, ni par l'agencement, mais uniquement par ce sentiment de pudeur, de grâce et de dignité que le dogme de la réhabilitation de l'homme donne à toutes ses œuvres : tandis que la *fameuse* vierge de Brydone à Chartres, et le *fameux* tombeau du maréchal de Saxe à Strasbourg ne sauraient commémorer que l'emphase et la prétention d'un siècle corrompu. Qu'y a-t-il de commun entre la madone vraiment divine de Van Eyck à Gand, et celles de Francia et du Pérugin ; entre les délicieuses miniatures de Hemling sur le reliquaire de Sainte-Ursule à Bruges, et celles de Fra Angelico sur les reliquaires de Santa-Maria Novella à Florence ; entre les graves et grandioses fresques de la primitive école florentine et celles si pures et si majestueuses de Luini ou de Raphaël avant sa chute ? Ce n'est certes ni le coloris, ni le dessin, ni les types choisis, rien en un mot, si ce n'est une égale fidélité à l'idée chrétienne, et ce merveilleux effet également produit sur l'âme par tous ces différents chefs-d'œuvre. Entraînée par eux vers le ciel, elle est plongée dans cette sorte d'extase mystérieuse qu'aucune parole ne saurait rendre, et qui ne laisse à l'admiration d'autre ressource que de dire comme le Dante, au souvenir des délices du paradis :

Perch'io lo'ngegno e l'arte e l'uso chiami,
Si nol direi, che mai s'immaginasse ;
Ma creder puossi et di veder si brami.

Que l'on ne croie pas non plus que cette fidélité à la pensée

chrétienne doive dépendre exclusivement d'une époque spéciale, d'une organisation unique de la société, et que la nôtre en soit déshéritée. A côté de ces exemples qui datent des écoles primitives, on peut citer à juste titre l'admirable école contemporaine d'Allemagne, je veux dire celle d'Overbeck et de ses nombreux disciples, si peu connue en France, où l'on se croit cependant le droit de porter sur elle les jugements les plus bizarres, parce qu'on a vu deux ou trois tableaux de l'école de Dusseldorf qui ne lui ressemble en rien. Eh bien! tous ceux qui ont vu et compris des tableaux ou des dessins d'Overbeck ne pourront s'empêcher de reconnaître qu'il n'y a là aucunement copie des anciens maîtres, mais bien une originalité puissante et libre, qui a su mettre au service de l'idée catholique tous les perfectionnements modernes du dessin et de la perspective ignorés des anciens. L'âme la mieux disposée à la poésie catholique n'en est pas moins complétement satisfaite, comme devant le chef-d'œuvre le plus suave des anciens jours, et l'intelligence la plus revêche est forcée de convenir qu'il n'est nullement impossible de renouer le fil des traditions saintes, et de fonder une école vraiment religieuse, sans remonter le cours des âges et sans cesser d'être de ce siècle.

Il est triste que l'Allemagne puisse s'attribuer à elle seule la gloire de cette véritable et salutaire renaissance. Il est triste que la Belgique, par exemple, où il y a, comme en France, tant de jeunes talents, qui a produit, au quinzième siècle, une école si chrétienne, si pure et la première de toutes par le coloris, celle de Van Eyck, de Hemling, de Roger Van de Weyde, de Schoorel, s'obstine aujourd'hui à ne voir dans son brillant passé que l'école charnelle et grossièrement matérialiste de Rubens et de Jordaens. Il est triste que la France n'ait pas revendiqué l'initiative de cette glorieuse réaction en

faveur du bon sens et du bon droit. Heureusement il est aujourd'hui constaté que cette réaction s'est étendue jusqu'à elle, et que parmi nous une foule de nobles cœurs d'artistes palpitent du désir de secouer le joug du matérialisme païen. Ils aspirent, pour l'art auquel ils ont dévoué leur vie, à des destinées plus élevées que celles qui lui sont promises par les arbitres usurpateurs de la critique moderne. Il est donc permis d'espérer que nous verrons enfin s'élever une école de peinture chrétienne dans cette France qui, depuis les *enlumineurs* de nos vieux missels, n'a pas compté un seul peintre religieux, sauf le seul Lesueur, venu du reste à une époque qui rend sa gloire doublement belle. De la peinture cette révolution heureuse se communique et se communiquera chaque jour davantage aux deux autres branches de l'art. Nous ne voulons blesser aucune modestie, ni entourer d'éloges prématurés des efforts qui aboutiront plus tard à une couronne populaire et méritée; mais à côté des œuvres si accomplies et si heureusement inspirées de M. Orsel, en peinture [1], à côté des petits chefs-d'œuvre de mademoiselle de Fauveau, si parfaits, mais jusqu'à présent trop rares et trop étrangers à la religion, nous ne pouvons nous défendre de signaler les excellents commencements de MM. Bion et Duseigneur, en sculpture, et les travaux d'architecture si patients, si savants et si régénérateurs de MM. Lassus, Durand et Louis Piel [2]. Chaque

[1] Avec M. Orsel, il est juste de citer MM. Périn et Roger, chargés comme lui de la décoration à fresque des chapelles du baptême, du mariage et de la sainte Vierge à Notre-Dame de Lorette. Ils ont lutté courageusement ensemble pendant les mauvais jours; et nous avons la confiance que le moment où le public sera appelé à juger leurs œuvres signalera une nouvelle époque pour l'art religieux, en même temps que les âmes chrétiennes auront quelques moyens de se consoler des profanations de tout genre étalées dans cette prétendue église (1837).

[2] Nous renvoyons nos lecteurs au bénitier modelé par M. Bion pour l'église de Saint-Eustache, ainsi qu'à sa chaire destinée à l'église de Brou ; au groupe

année fortifie les dévouements anciens et fait éclore des vocations nouvelles pour la régénération de l'art religieux; et le jour viendra peut-être bientôt où l'on verra une phalange serrée marcher au combat et à la victoire sur les vieux préjugés et les nouvelles aberrations qui dominent l'art actuel. Mais les obstacles sont nombreux, les ennemis sont acharnés; la lutte sera longue et pénible. Constatons seulement que cette lutte existe; car, dans le fait seul de son existence, il y a un progrès incontestable sur le passé et un germe fécond de conquêtes pour l'avenir. Il faut, du reste, nous habituer à regarder en face nos adversaires, à les compter et surtout à peser leur valeur. C'est pourquoi il ne sera peut-être pas hors de propos de faire ici une briève énumération des différentes catégories d'adversaires que nous avons à redouter ou à combattre; je ne crains pas de dire *nous*, parce qu'il y a certes entre ceux qui travaillent pour la réhabilitation d'une cause immortelle et ceux qui jouissent du fruit de leurs généreux efforts une union de cœur et d'âme assez intime pour justifier la solidarité des espérances et des inimitiés.

Posons en premier lieu, non pas comme les plus redoutables, mais comme les plus nombreux et les plus aptes à se laisser confondre par une portion du public avec les hommes

de l'archange saint Michel, vainqueur de Satan, et à la statue de Dagobert, par M. Duseigneur, qui est destinée au musée de Versailles. M. Piel a publié dans *l'Européen* un voyage architectural en Allemagne, dont nous n'adoptons pas toutes les conclusions, mais qui est la première œuvre sérieuse sur cette matière. M. Hippolyte Durand a exposé de savantes et consciencieuses études sur Notre-Dame de l'Épine et Saint-Rémy de Reims. Il est chargé de la restauration de cette dernière église, et s'acquitte de cette mission importante à la satisfaction de tous les amis de l'art historique. Enfin, les travaux de restauration de la Sainte-Chapelle et du prieuré de Saint-Martin des Champs à Paris ont assez fait connaître M. Lassus, qui vient d'être chargé par le gouvernement, en même temps que M. Amaüry Duval, d'une monographie de la cathédrale de Chartres, dont les premiers travaux surpassent en exactitude, en beauté et en intelligence, tout ce que nous connaissons en ce genre (1837).

du progrès, posons les hommes de la mode, de cette mode ignoble parodie de l'art, et qui en est la mortelle ennemie; de cette mode qui a mis le gothique en encriers et en écrans, qui daigne assigner aux produits de l'art chrétien une place dans ses préférences, à côté des pendules de Boule et des bergères en porcelaine du temps de Louis XV; de cette mode, enfin, qui inspire à un certain nombre de peintres des tableaux où les mœurs et les croyances du moyen âge sont représentées avec autant de fidélité que dans cette foule de pitoyable romans qui inondaient naguère notre littérature. Heureusement le bon sens public a déjà fait justice de ces charges du moyen âge, de cette prétendue étude du passé, sans goût, sans science et sans foi. La mode du gothique est à la veille d'être enterrée; et les pieux efforts des hommes qui se sont dévoués à l'œuvre de la régénération seront bientôt à l'abri d'une confusion humiliante avec l'exploitation de ceux qui spéculent sur la vogue et sur toutes les débauches de l'esprit.

Est-ce la seconde ou bien la dernière place qu'il faut assigner aux théoriciens et aux praticiens du vieux classicisme? S'il fallait ne tenir compte que de la valeur, de l'influence ou de la popularité de leurs œuvres et de leurs doctrines, en vérité, ce ne serait que *pour mémoire* qu'on aurait le droit de les mentionner. Mais, puisqu'ils occupent toutes les positions officielles, puisqu'ils ont à peu près le monopole de l'influence gouvernementale, puisqu'ils s'y sont retranchés comme dans une citadelle d'où ceux qui font quelque chose se vengent de la réprobation générale qui s'attache à leurs œuvres, en repoussant opiniâtrément les talents qui ont brisé leur joug, et d'où ceux qui ne font rien s'efforcent d'empêcher que d'autres ne puissent faire plus qu'eux-mêmes; puisque surtout ils ont encore la haute main sur tous les trésors de l'État consacrés à l'éducation de la jeunesse artiste, il ne faut jamais

se lasser de les attaquer, de battre en brèche cette suprématie qui est une insulte à la France, jusqu'à ce que l'indignation et le mépris public aient enfin pénétré dans le sanctuaire du pouvoir pour en chasser ces débris d'un autre âge. Du reste, on a la consolation de sentir que, s'ils peuvent encore faire beaucoup de mal, briser beaucoup de carrières, tuer en germe beaucoup d'espérances précieuses, leur règne n'en touche pas moins à sa fin. Il ne leur sera pas donné de flétrir longtemps encore de leur souffle malfaisant l'avenir et le génie d'une jeunesse digne d'un meilleur sort. La publicité fera justice de ces ébats du classicisme expirant, qui seraient si grotesques, s'ils n'étaient encore plus funestes. Les concours de Rome les tueront. Nous ne subirons pas toujours le règne d'hommes qui ont l'à-propos de donner pour sujet aux élèves, en l'an de grâce 1837, *Apollon gardant les troupeaux chez Admète*, et *Marius méditant sur les ruines de Carthage*.

Une troisième espèce d'adversaires, et, selon nous, la plus dangereuse, ce sont les critiques. Nous entendons sous ce nom les écrivains qui, dans divers journaux, sont chargés de traiter les questions d'art. Tous ces juges souverains et sans appel semblent s'être donné le mot pour étouffer, soit par un silence convenu, soit par des blâmes amers, tout ce qui porte l'empreinte d'une régénération religieuse dans l'art. En attaquant la juridiction de ce haut tribunal, nous avons besoin de répéter ce que nous avons dit en commençant, savoir : que nos observations et nos plaintes roulent uniquement sur la partie religieuse des différentes branches de l'art; pour le reste, nous nous déclarons de nouveau tout à fait incompétent. Mais lorsqu'il s'agit de l'avenir d'un élément si essentiel et si intime de la forme religieuse, élément qui s'adresse ou qui est censé du moins s'adresser aux masses catholiques, nous nous sentons le droit de protester, selon la mesure de nos

forces, contre cette ligue mauvaise, dont les organes impitoyables sont campés dans les journaux les plus accrédités, et même dans ceux plus spécialement consacrés aux arts [1].

Si cette ligue devait triompher, c'en serait fait assurément de toute espèce d'école religieuse en France. Dès qu'un jeune homme montre dans ses œuvres quelque tendance à marcher dans une voie plus pure et plus rationnelle que celle qui lui est tracée à l'École des beaux-arts, ou par l'exemple des maîtres en vogue, ses œuvres et sa tendance sont aussitôt censurées avec l'animosité la plus cruelle. Le mot de *pastiche* lui est jeté avec un froid mépris, comme une flétrissure dont il ne doit jamais se relever. On lui impute comme un crime de copier servilement les *écoles gothiques*, et ce reproche lui est fait par des hommes qui, à chaque ligne de leurs écrits, montrent l'ignorance la plus profonde de tout ce qui touche à ces malheureuses écoles *gothiques ;* par des hommes dont les paroles prouvent qu'ils n'ont jamais vu, ou du moins jamais regardé un tableau de l'époque qu'ils voudraient mettre au ban de l'intelligence humaine; par des hommes qui donnent chaque jour l'exemple de cette confusion historique que nous relevions plus haut comme très-regrettable chez les ecclésiastiques, mais qui est bien autrement inexcusable chez ceux qui se sont investis du droit de régenter l'art passé, présent et à venir. Ils ne savent pas même distinguer entre leurs contemporains; ils déclarent avec la plus risible certitude que MM. Ingres et Overbeck suivent la même ligne; ils vous disent que la *sainte Cécile* de M. Delaroche rappelle le *style gothique du Pérugin* [2]; d'autres, à propos du même tableau,

[1] Nous devons faire une exception éclatante en faveur de *l'Européen*, recueil dont plusieurs articles en matière d'art sont dictés par une science profonde et le sentiment le plus pur des exigences de la pensée chrétienne.

[2] C'est écrit, mais il faut le lire pour le croire, dans le *Temps*, article sur le salon de 1837.

n'ont-ils pas été parler de Giotto et d'Orgagna, comme étant du quinzième et du seizième siècle? Après quoi, dans la même phrase, ils accouplent deux ou trois de ces grands noms pour asseoir sur eux un jugement tantôt méprisant, tantôt dédaigneusement protecteur, et établir des rapprochements inouïs entre des hommes qui n'ont jamais rien eu de commun entre eux, si ce n'est d'être également ignorés de ceux qui en parlent de la sorte. Et voilà les censeurs qui donnent ou ôtent, à leur gré, le droit de cité dans l'art! Voilà les Aristarques à qui nous reconnaîtrions le droit de former nos idées sur le beau!

Ce n'est pas tout : après qu'ils ont ruiné autant qu'il dépend d'eux la pratique du vrai beau, il nous faut subir leurs théories, apprécier tout ce qu'elles renferment de pur, de satisfaisant et de fécond, tout ce qu'elles promettent de gloire et d'originalité à l'avenir de l'art en France. Il faut entendre les uns proclamer et appeler de tous leurs vœux une réaction en faveur du déshabillé, l'apothéose de la chair, le retour aux classiques galanteries de la mythologie; ils nous trouvent déjà trop loin des peintures lascives de Boucher et de Vanloo, des solennelles nudités de l'empire : on dirait qu'il n'y a plus assez de barons à l'Académie pour les servir à leur gré. Les autres, avec une outrecuidance despotique, s'indignent de ce que nous ne restions pas cloués au seizième siècle; ils veulent bien reconnaître que les Grecs et les Romains ne sont plus de mise, mais le paganisme de la renaissance, mitigé par la civilisation italienne, travesti à l'usage de ces tyranneaux de l'Italie, les plus corrompus et les plus sacriléges qu'on vît jamais; voilà le beau idéal, qu'il n'est pas donné au génie chrétien, au génie national de dépasser! Mais quels que soient leurs dissentiments intérieurs, leurs différents degrés de pudeur et de science, on peut être sûr

qu'ils se trouveront tous d'accord pour combattre, en bataille rangée, contre ceux qui chercheront à ramener, dans l'art religieux, l'esprit chrétien, dont ils ont décrété unanimement la mort et la sépulture, au fond de vieilleries des temps barbares. Eh bien! on peut le leur prédire hardiment, leur arrêt sera cassé; malgré leur union et leur acharnement, ils seront débordés : l'instinct de la jeunesse ne se laissera pas égarer; les idées marcheront, et un beau jour ces arbitres redoutables se réveilleront tout seuls sur leur tribunal abandonné. J'en prends à témoin et le nombre toujours croissant des jeunes gens qui bravent la malveillance et l'injustice pour suivre la voie nouvelle, et l'intérêt toujours plus vif que met le public à étudier leurs essais, malgré les avertissements zélés que distribue chaque matin le journal de chacun. Mais si l'empire de la critique, telle qu'elle est actuellement organisée, doit s'écrouler, elle n'en est pas moins très-puissante à l'heure qu'il est. Pour la braver et lui survivre, il faut aux nouveaux adeptes de l'art chrétien, non pas l'ardeur d'une réaction momentanée, non pas l'élan d'un jeune courage, mais l'énergie intime, l'enthousiasme calme et contenu, le dévouement religieux à ce qui est immortel, et cette modestie silencieuse en face de l'injustice qui semble l'ignorer encore plus que la dédaigner : toutes vertus bien rares et bien difficiles, mais dont le grand et saint Overbeck au fond de son atelier solitaire de Rome fournit le modèle le plus accompli et le plus encourageant.

Signalons en quatrième lieu une autre classe d'adversaires qui semblerait rentrer dans la précédente, mais qui offre des caractères distincts. Nous voulons parler d'un certain nombre d'écrivains sur l'art, lesquels, dominés par ces visions vagues et ambitieuses qui sont le signe à la fois de la grandeur et de la faiblesse de notre temps, voudraient lancer l'art dans des voies inconnues et impossibles à déterminer, au risque de le

voir s'égarer ou périr d'impuissance. Ils parlent bien des conditions essentielles à l'art religieux en général; ils connaissent les produits de l'ancien art chrétien: ils les apprécient même sous quelques rapports; ils les ont étudiés avec plus ou moins de conscience et de profondeur; mais, entraînés par je ne sais quelle impulsion *humanitaire*, ils font chorus avec les adorateurs du paganisme et de la renaissance, pour déclamer contre le moyen âge en général, pour confondre l'art de cette époque dans leurs rancunes contre la féodalité, pour protester contre toute tendance qui semblerait ressusciter cette époque même en peinture. Ils veulent qu'on n'étudie les chefs-d'œuvre du passé chrétien que le temps nécessaire pour asseoir un jugement souvent superficiel sur des noms trop ignorés, pour leur assigner une place honorable dans la grande révolution de l'humanité; après quoi ils lancent l'art dans une orbite immense et vague dont il est impossible de découvrir le but au milieu de leurs formules éclectiques, dont il est impossible surtout de retirer aucune application pratique pour réparer les dommages et combler les vides des temps où nous vivons. En un mot, ils veulent faire *une philosophie de l'art*. Déplorable erreur! nous ne craignons pas de le dire, du moins en ce qui touche à l'art religieux, si cette philosophie ne doit consister, comme celle qu'on nous offre, qu'en un certain nombre de formules arbitraires, qui nous autoriseront à renier le passé pour nous livrer aveuglément aux hasards de l'avenir. Malheur à l'art, si cette tendance se communiquait à beaucoup de jeunes artistes: sa régénération chrétienne deviendrait impossible! Qu'on le sache donc bien, il en est de l'art religieux comme de la religion elle-même. Quand on est réduit à faire de la philosophie religieuse, c'est qu'il n'y a plus de religion; quand on fait de la philosophie de l'art, c'est qu'il n'y a plus d'art. Dans l'art chrétien il ne peut y avoir

rien de nouveau au fond, pas plus que dans le christianisme lui-même. L'un tient à l'autre par d'indissolubles nœuds. D'ailleurs, n'invente pas qui veut; ceux-là surtout qui croient et qui veulent inventer sont justement ceux qui inventent le moins. Le génie, dans l'art comme dans tout, n'a jamais été le fruit de la préméditation, du calcul ou du raisonnement; c'est le fruit de ce que les uns appellent le hasard et les autres l'inspiration d'en haut. Il y a une fin de non-recevoir bien facile à opposer aux auteurs de ces théories ambitieuses : c'est de leur demander ce qu'il faut faire actuellement pour bâtir et orner nos églises, et répondre aux divers besoins des populations religieuses, en attendant qu'eux ou les artistes qu'ils ont en vue, s'il y en a, aient inventé quelque nouveau progrès. Quant à nous, nous répondrons franchement qu'il faut tout bonnement marcher sur les traces des grands artistes chrétiens, au risque de se borner à les copier et de procurer à ses œuvres la terrible dénomination de *pastiches*. Le champ du véritable art chrétien est, Dieu merci, assez vaste, depuis les peintures des catacombes jusqu'à la *Dispute du Saint-Sacrement*, depuis les sculptures de l'école de Pise jusqu'aux apôtres de Nuremberg; depuis l'Abbaye-aux-Hommes de Caen jusqu'à la cathédrale d'Orléans. Oui, encore une fois, étudiez, fût-ce au risque de les imiter servilement, les grands hommes qui ont fait de si grandes œuvres : étudiez-les dans ces œuvres d'abord, puis dans leur vie, dans leurs croyances, dans le fécond et sublime symbolisme dont leurs travaux n'ont été que l'expression. L'étude sérieuse, consciencieuse, amoureuse, conduira à l'inspiration, et l'originalité ne manquera pas; nous en avons pour témoins les Overbeck, les Veith, les Cornelius, les Hess, toutes les splendeurs de la glorieuse école d'Allemagne.

Nous arrivons enfin à ce que nous ne pouvons ni ne vou-

lons regarder comme la disposition hostile d'une dernière classe d'adversaires, mais à ce qui n'en est pas moins l'obstacle le plus grave et peut-être le plus difficile à surmonter que présente l'état actuel des choses, c'est-à-dire l'indifférence et l'éloignement du clergé pour les idées que nous exposons. Quand on songe au grand nombre de travaux que le clergé fait exécuter ou sur lesquels il influe indirectement, il est évident que, tant qu'il n'interviendra pas d'une manière décisive en faveur de la régénération chrétienne et rationnelle de l'art, cette régénération manquera de l'impulsion la plus efficace et du secours le plus naturel. Malheureusement, qu'il nous soit permis de le dire, dans le moment actuel le clergé est en général assez indifférent à tout ce qui se fait pour le salut de l'art religieux; beaucoup de ses membres ignorent l'histoire et les règles de cet art; ils ne comprennent guère les monuments admirables qu'ils en possèdent, et surtout ils acceptent et consacrent avec le plus aveugle empressement le règne du paganisme dans tous les travaux qui se font journellement dans nos églises. Nous savons qu'il y a d'honorables exceptions et nous nous faisons un devoir de signaler celles qui sont à notre connaissance. Mgr l'évêque de Belley [1], par exemple, se montre aussi préoccupé qu'aurait pu l'être un pontife des plus beaux siècles de l'Église du maintien et du progrès de l'esprit chrétien dans les monuments de son diocèse. Les archevêques d'Avignon et de Bordeaux, les évêques de Nevers, du Mans, de Rhodez, de Gap, du Puy, de Versailles, ont fait des circulaires qui manifestent le plus louable esprit de conservation et de respect pour la vénérable antiquité. Il y a même au séminaire du Mans un cours d'archéologie chrétienne dont le fondateur, M. l'abbé Chevraux, a mérité récemment une médaille d'or, décernée par la société

[1] Mgr Devie.

que préside M. de Caumont. Nous croyons qu'il y a au petit séminaire de Saint-Germer, près Beauvais, un cours semblable. On a vu dernièrement dans les journaux que M. l'abbé Devoucoux[1], savant autunois, avait fait découvrir les magnifiques sculptures du portail de la cathédrale d'Autun, recouvertes à dessein, au dix-huitième siècle, par une épaisse couche de plâtre, afin de pouvoir y plaquer un gros médaillon digne de cette malheureuse époque. M. Gros[2], vicaire général du diocèse de Reims, se distingue par sa sollicitude pour les anciens monuments religieux, et par le concours éclairé qu'il a prêté à M. Didron, chargé par M. Guizot de dresser la statistique monumentale de cette partie de la Champagne. A Troyes, la délicieuse église de Saint-Urbain, élevée au treizième siècle par le pape Urbain IV sur le site de l'échoppe du cordonnier qui lui avait donné le jour, cette église, témoignage sublime de l'humilité et de la piété du pontife, et en même temps modèle du plus beau style ogival, est heureusement entre les mains d'un jeune curé, M. l'abbé Bourcelot, qui, à force de sacrifices et de zèle, est venu à bout de la doter d'un autel plus en harmonie avec l'édifice lui-même que les monstrueux placages qui défigurent presque toutes les autres églises de cette ville si riche en monuments gothiques. Son amour pour l'art chrétien ne s'arrêtera pas là : peut-être verrons-nous, grâce à ses soins et à l'appui d'un préfet véritablement ami de la belle architecture, s'achever ce noble édifice. Nous savons encore qu'il y a un jeune curé de Nantes, M. l'abbé Fournier, qui, aidé par plusieurs paroissiens instruits, a conçu le plan de rebâtir son église sur un modèle du moyen âge. Que Dieu le conduise[3] ! Ce sont là des symptômes heureux et con-

[1] Depuis évêque d'Évreux.

[2] Depuis évêque de Versailles.

[3] L'architecte chargé de la reconstruction est M. Piel, que nous avons

solants, et certes, dans d'autres parties de la France, on en pourrait recueillir beaucoup de semblables. Mais, hélas! ce ne sont toujours que des exceptions. La grande majorité du clergé n'en est pas encore là, il s'en faut [1]. Nous le disons avec une profonde douleur, avec une douleur augmentée de tout le respect, de tout le filial amour que nous portons à ce vénérable corps, le clergé est en général indifférent à la renaissance ou à l'existence de l'élément chrétien dans l'art, et cette indifférence ne saurait provenir que de son ignorance fâcheuse sur cette grave matière. Qu'il nous pardonne cette expression peut-être trop franche de la vérité, arrachée par la conviction et de longues études au cœur du plus dévoué de ses enfants, de celui qu'il trouvera toujours au premier rang de ses défenseurs.

A Dieu ne plaise que nous regardions cette ignorance comme intentionnelle, que nous reprochions au clergé comme une faute ce que nous envisageons seulement comme un très-grand malheur. Nous savons mieux que personne toutes les difficultés contre lesquelles il aurait fallu lutter pour être arrivé aujourd'hui au point que nous voudrions lui voir occuper. Des persécutions et des épreuves trop longues ont dû naturellement détourner les anciens du sanctuaire de ce genre d'études ; et, depuis la paix de l'Église, le nombre des prêtres a été trop petit pour qu'ils eussent pu dérober au service des paroisses les loisirs nécessaires à l'examen de ces grandes questions. Ils n'ont fait d'ailleurs que recueillir la succession de trois siècles d'inconséquences et d'erreurs que l'on pourrait, à plus juste titre, reprocher à quelques-uns de leurs pré-

nommé plus haut et qui est mort sous le froc de Saint-Dominique. Cette belle église a été terminée et livrée au culte depuis quelques années (1856).

[1] On se rappelle que ceci était écrit en 1837. Une transformation heureuse et complète s'est effectuée depuis cette époque.

décesseurs. Ceux-ci, en effet, procédaient avec une logique désespérante à la destruction méthodique de tout ce qui pouvait leur rappeler le mieux la glorieuse antiquité du culte dont ils étaient les ministres. Il ne serait pas resté une seule de nos cathédrales gothiques, si ces masses indestructibles n'avaient fatigué leur déplorable courage; mais on peut juger de leurs intentions par certaines façades et certains intérieurs qu'ils ont réussi à arranger à leur gré. C'est grâce à eux qu'on a vu tomber ces merveilleux jubés, barrière admirable entre le Saint des saints et le peuple fidèle, aujourd'hui remplacée par des grilles en fer creux! Non contents de l'envahissement des statues et des tableaux païens sous des faux noms, on les vit, pendant le cours du dix-huitième siècle, substituer presque partout à l'antique liturgie, à cette langue sublime et simple que l'Église a inventée et dont elle seule a le secret, des hymnes nouvelles, où une latinité empruntée à Horace et à Catulle dénonçait l'interruption des traditions chrétiennes [1]. On les vit ensuite défoncer les plus magnifiques vitraux, parce que sans doute il leur fallait une nouvelle lumière pour lire dans leurs nouveaux bréviaires; puis encore abattre les flèches prodigieuses qui semblaient destinées à porter jusqu'au ciel l'écho des chants antiques qu'on venait de répudier. Après quoi, assis dans leurs stalles nouvelles, sculptées par un menuisier classique, il ne leur restait plus qu'à attendre patiemment que la révolution vînt frapper aux portes de leurs cathédrales, et leur apporter le dernier mot du paganisme ressuscité, en envoyant les prêtres à l'échafaud et en transformant les églises en temples de la Raison.

Mais grâce pour leur mémoire! Ils ont fourni trop de martyrs et de glorieux confesseurs, pour que nous ne nous

[1] On connaît le dicton si juste que fit naître cette métamorphose : *Accessit latinitas, recessit pietas.*

inclinions pas avec respect, même devant leurs faiblesses. Quant à leurs erreurs en fait d'art, ils avaient pour excuse de s'être laissé entraîner par le torrent qui a entraîné la société tout entière, depuis les soirées platoniciennes des Médicis, jusqu'aux courses de char ordonnées par la Convention au Champ de Mars. Eussent-ils voulu d'ailleurs n'employer que des artistes chrétiens, où les auraient-ils trouvés au milieu de la désertion générale? Ainsi donc réclamons des plus sévères aristarques indulgence pour le passé. Le clergé y a tous les droits. Mais la pourrons-nous réclamer de même pour l'avenir? Déjà l'on commence à s'étonner de ce que si peu de ses membres ont jugé digne de leur attention et de leur dévouement ce que les indifférents appellent *l'art chrétien*. On s'étonne à bon droit de voir que si cet art, qui constitue une des gloires les plus éclatantes du catholicisme, est reconnu, est apprécié aujourd'hui, c'est grâce aux efforts de savants laïques, protestants, étrangers, d'hommes presque tous imbus de la funeste théorie de *l'art pour l'art*, tandis que le clergé et les catholiques français s'en occupent à peine [1]. On s'étonne de ce que toutes les fatigues et toute la gloire de cette grande œuvre soient livrées sans partage à des écrivains tels que MM. de Caumont, de Laborde, Didron, Magnin, Mérimée, Vitet, dont les travaux, du reste, si savants et si méritoires, ne semblent pas inspirés par l'esprit religieux; on s'en étonne, disons-nous; mais, après tout, il n'y a là qu'une conséquence toute

[1] Nous devons cependant faire une exception en faveur de M. l'abbé Pavy*, auteur de plusieurs excellentes monographies sur des églises de Lyon; de M. l'abbé Tron, qui vient de mettre au jour une description de Saint-Maclou, de Pontoise; et de M. Gilbert, qui a publié des descriptions des cathédrales de Paris, Chartres, Amiens, Rouen, de l'ancienne abbaye de Saint-Ouen de la même ville, de Saint-Riquier et de Saint-Wulfran d'Abbeville (1837).

* Depuis évêque d'Alger.

naturelle d'un fait encore bien autrement étonnant : c'est qu'il n'y a pas peut-être, à l'heure qu'il est, cinq séminaires en France, sur quatre-vingts, où l'on enseigne à la jeunesse ecclésiastique l'histoire de l'Église! Chose merveilleuse et déplorable à la fois, l'histoire de l'Église, cette série d'événements et d'individus gigantesques, qui préoccupe aujourd'hui tant d'esprits complétement étrangers, sinon hostiles, aux convictions religieuses; cette manifestation continuelle d'une force supérieure à celle de l'homme semblerait au premier abord n'être indifférente qu'au clergé catholique. Veut-on acquérir quelques notions justes et impartiales sur les grands hommes et les grandes époques de cette histoire? veut-on savoir ce qu'étaient les croisades, saint Grégoire VII, Innocent III, saint Louis, saint Thomas, Sixte-Quint, il faut avoir recours à des livres traduits des protestants allemands ou aux écrits trop rarement orthodoxes de M. Michelet, de M. Villemain et de M. Guizot. C'est en vain qu'on s'adresserait au clergé français, successeur et représentant de ces noms glorieux parmi nous ; on courrait risque de rencontrer, parmi ses publications nouvelles, les exagérations gallicanes de Fleury, ou la *Dévotion réconciliée avec l'esprit*, par un prélat du dernier siècle [1].

Comment le clergé, dépourvu comme il l'est de connaissances étendues et approfondies sur les événements et les personnages des temps qui ont enfanté l'art chrétien, comment pourrait-il apprécier les produits de cet art qui tient par les liens les plus intimes à ce que l'histoire a de plus grand et de plus important? Comment aurait-il appris à distinguer les œuvres fidèles aux bonnes traditions, ou qui manifestent une tendance à y retourner, de toutes celles qui les parodient et

[1] Voir la note de la page 191.

les déshonorent? Il faut bien cependant qu'il se hâte de revenir à cette étude et à cette appréciation, sous peine de laisser porter une grave atteinte à sa considération dans une foule d'esprits sérieux. Des faits trop nombreux viennent chaque jour à l'appui d'adversaires malveillants. On a déjà dit que, pour entendre de la musique religieuse, il fallait aller à l'Opéra ou aux concerts publics, tandis que la musique théâtrale se retrouve dans les églises. Craignons qu'on ne dise bientôt que l'art religieux a des sanctuaires dans le cabinet des amateurs, dans les boutiques des marchands de curiosités, dans les galeries du gouvernement, partout enfin, excepté dans l'église! Nous avons entendu le curé d'une ville importante, très-respectable comme prêtre, se montrer même scandalisé de cette expression d'*art chrétien*, et déclarer qu'il ne connaissait d'autre art que celui de *faire des chrétiens!* Ce n'était ici que l'expression un peu crue d'une idée trop générale. Citons un exemple borné, mais significatif, de cette déplorable absence du sentiment de l'art chrétien. On a moulé depuis plusieurs années quelques-unes des plus belles madones de nos belles églises gothiques, entre autres celle de Saint-Denis, qui a été transportée à Saint-Germain des Prés [1]. Ces modèles exquis de la beauté chrétienne se trouvent chez la plupart des marchands où le clergé et les maisons religieuses, les frères des écoles chrétiennes, etc., se fournissent des images qui leur sont nécessaires. Il semble que leur choix pourrait se fixer sur ces

[1] Puisque nous nommons cette statue célèbre, il nous est impossible de ne pas signaler le vandalisme qui a fait reléguer dans une obscure sacristie ce chef-d'œuvre de la sculpture chrétienne, tandis que dans la même église, à la chapelle de la sainte Vierge, l'on a intronisé un pitoyable marbre moderne que l'on doit au ciseau de feu Dupaty, de l'Académie des beaux-arts, digne au reste du fronton classique qui l'encadre en contradiction avec tout le reste de l'église, digne encore des affreuses fresques en grisaille qui la flanquent des deux côtés (1837). — La statue de la Vierge dont nous parlons est aujourd'hui placée à l'entrée du bas côté méridional.

monuments de l'antique foi, que le zèle de quelques jeunes artistes a mis à leur portée. Eh bien! il n'en est rien; ils sont unanimes pour préférer cette horrible Vierge du dernier siècle, de Bouchardon, que l'on retrouve dans toutes les écoles, dans tous les couvents, dans tous les presbytères; cette Vierge au front étroit, à l'air insignifiant et commun, aux mains niaisement étendues, figure sans grâce et sans dignité, qu'on dirait inventée à dessein pour discréditer le plus admirable sujet que la religion offre à l'art. Que penser ensuite, pour ne pas étendre nos observations hors de Paris, de cette chapelle Saint-Marcel, récemment érigée dans Notre-Dame [1], monstrueuse parodie de cette architecture gothique dont on avait le plus beau modèle dans l'église même, et où, par un raffinement exquis de barbarie, on a été peinturlurer en marbre et dorer une espèce d'arcade qui semble avoir la prétention d'être ogivale? On sait qu'à Saint-Merry, dans une restauration récente, c'est le diable qui occupe la place de Dieu et qui préside à l'assemblée des saints; nouveau système de symbolisme théologique, affirmé par M. Godde, architecte des églises de Paris et grand prêtre du vandalisme municipal. Est-il possible que de pareilles choses se passent dans la métropole de Paris? Et que sera-ce en 1837, encore, s'il ne s'élève pas du sein du clergé une seule voix pour protester contre cet incroyable projet, qui tend à transformer en sacristie la chapelle propre de la sainte Vierge, située au chevet de la basilique, en violant ainsi l'éternelle règle de l'architectonique chrétienne, telle que toutes nos cathédrales nous la révèlent, en remplaçant par un lieu d'habillement et de comptabilité ce sanctuaire suprême, ce dernier refuge de la prière que la tendre piété de nos pères avait tou-

[1] Dans le transept septentrional.

jours réservé au point culminant de l'église, au sommet de la croix, pour cette vierge-mère dont Notre-Dame est un des plus beaux temples [1].

Enfin, quand finira-t-on de voir s'élever, avec l'approbation du clergé ou par ses soins directs, des édifices comme Notre-Dame de Lorette, Saint-Pierre du Gros-Caillou, Saint-Denis du Saint-Sacrement, Notre-Dame de Bonne-Nouvelle, la chapelle de MM. les Lazaristes, rue de Sèvres, où repose le corps de Saint-Vincent de Paul, indignes masures dont les formes lourdes et étriquées à la fois ne sont conformes qu'au plus tristes échantillons du genre classique et païen, contemporain de la réforme; tandis que, par la contradiction la plus bizarre, les protestants construisent dans Paris une assez jolie chapelle gothique sur le patron inventé et consacré par le catholicisme?

En vérité, quand on rapproche ce dernier fait de la quantité d'églises gothiques que l'on voit bâtir chaque jour en Angleterre, et du soin religieux avec lequel les protestants anglais et allemands conservent le caractère général jusqu'aux moindres ornements des belles cathédrales catholiques que la réforme a fait tomber entre leurs mains, on est tenté de croire que le protestantisme a usurpé le monopole de l'art chrétien. Heureusement il n'en n'est pas ainsi; les nouvelles chapelles que les catholiques anglais fondent en grand nombre sont fidèlement copiées sur les anciennes églises qu'on leur a prises. Les jésuites viennent d'achever, à Oscott, un vaste collége

[1] Le gouvernement du roi Louis-Philippe a proposé aux Chambres en 1845 la restauration complète de Notre-Dame : ce projet fut accueilli avec empressement par les deux assemblées parlementaires. On verra plus loin le rapport fait par l'auteur à la Chambre des pairs sur le projet de loi qui a eu pour résultat de confier cette restauration aux mains habiles de MM. Viollet-Le Duc et Lassus, déjà signalés à l'attention publique et à la reconnaissance de tous les amis de l'art chrétien et national par l'excellente restauration de la Sainte-Chapelle (1856).

avec une belle église, l'un et l'autre entièrement gothiques, et dont le plan, aussi bien que les détails, rappellent les plus magnifiques abbayes du moyen âge. Au mois d'octobre de cette année, dans une seule semaine et dans le même canton, on a consacré trois belles églises et une abbaye de trappistes, du meilleur style gothique [1]. Les catholiques d'Écosse et d'Irlande suivent absolument le même système. Enfin le roi de Bavière, ce souverain si catholique et si généreusement dévoué à l'art, a fait restaurer, avec autant de soin que de science, les belles églises de son royaume, surtout les cathédrales de Ratisbonne et de Bamberg : pour celle-ci le respect scrupuleux de l'art chrétien a été poussé si loin que l'on a relégué dans un cloître voisin tous les mausolées modernes, dont le classicisme païen formait un contraste choquant avec le style primitif de la basilique où reposent les corps sacrés de saint Henri et de sainte Cunégonde. Dans ses constructions nouvelles, ce prince a embrassé tous les genres d'architecture chrétienne, depuis la basilique des premiers siècles jusqu'au gothique parfait du quatorzième ; et il a su réserver les formes classiques pour le Valhalla, espèce de Panthéon historique qui n'a rien de commun avec la religion. C'est qu'en effet, puisque l'architecture moderne en est réduite à copier, il faut au moins savoir ordonner ces copies d'une manière conséquente et rationnelle. S'il y avait quelque nouvelle architecture bien séduisante, bien originale, on conçoit que le clergé se laissât séduire comme au moment de la Renaissance ; mais puisqu'on n'a encore rien pu inventer qui sorte des deux grandes divisions de l'antique et du moyen âge, du païen et

[1] Ces trois églises sont celles de Grâce-Dieu Manor, de la Trappe de Notre-Dame du mont Saint-Bernard et de Whitwick, toutes les trois construites aux frais d'un généreux néophyte, M. Ambroise Lisle Phillips. Voyez *l'Ami de la Religion* du 7 novembre 1837.

du chrétien, pourquoi, au nom du ciel, aller choisir de préférence l'héritage du paganisme pour en faire hommage au Dieu des chrétiens?

Qu'on ne nous objecte pas le surcroît de dépenses : mauvaise raison ou plutôt excuse mensongère, inventée par la routine et l'ignorance des architectes classiques. Il ne s'agit pas, dans l'état actuel, d'élever de ces vastes cathédrales, où presque chaque pierre est un monument de patience et de génie, œuvres gigantesques que la foi et le désintéressement peuvent seuls enfanter : il s'agit tout simplement de réparer, de sauver, de guérir les blessures de celles qui existent, et puis de bâtir çà et là quelques églises de paroisses petites et simples. Or, des calculs désintéressés ont prouvé qu'il n'en coûterait pas plus (peut-être moins) pour adopter le système ogival ou cintré, sans abondance d'ornements, que pour écraser le sol des masses opaques et percées de parallélogrammes que l'on construit de nos jours. Si nous sommes plus pauvres que les Anglais, nous sommes, je pense, plus riches que les malheureux paysans d'Irlande. Cependant ces pauvres serfs, tout épuisés qu'ils sont par la famine, les rentes qu'il faut leur payer à leurs seigneurs absents du pays, et les dîmes que leur extorque le clergé anglican ; ces ilotes, qui n'ont que bien rarement du pain à manger avec leurs pommes de terre; ces martyrs perpétuels, obligés, après avoir gorgé de leurs dépouilles un clergé étranger, de nourrir encore celui qui les console dans leur misère, et de faire une liste civile à O'Connell, ce roi de la parole qui les conduit à la liberté; ces Irlandais bâtissent, eux aussi, des églises pour abriter leur foi, qui ose enfin se montrer au grand jour; et toutes ces églises sont gothiques [1] ! Comme dans toute l'Europe, après la grande

[1] Pour être exact, il faut avouer que la chapelle métropolitaine de *Marlborough-Street*, à Dublin, est bâtie dans le style classique, parce que, com-

frayeur de la fin du dixième siècle, le sol de cette pauvre Irlande, tout fraîchement délivrée d'une affreuse servitude, se couvre d'une blanche parure d'églises dignes de ce nom! *Excutiendo semet, rejecta vetustate, passim candidam ecclesiarum vestem induit.* (Radulph. Glaber, iii, 4). Ils viennent, cette année même, de faire consacrer une belle cathédrale par leur archevêque patriote, Mgr M'Hale, à Tuam. Voilà ce qu'ils font, ces glorieux mendiants! Et nous, Français, nous sommes encore à nous traîner servilement dans l'ornière que nous a tracée le conseil des bâtiments civils!

Mais on nous objectera peut-être que le clergé n'est plus, comme autrefois, le maître absolu de tous les édifices religieux; que, par une inconséquence étrange et illégale, mais passée en usage dans nos mœurs administratives, il n'a plus le droit exclusif d'accepter ou de rejeter les œuvres d'art qu'on y place, les travaux qu'on y fait; qu'il ne lui est pas libre de s'opposer aux déprédations qu'y commettent les architectes municipaux, ni d'empêcher le gouvernement de s'habituer à regarder les églises comme autant de galeries où il lui est loisible d'exposer à demeure les tableaux soi-disant religieux que la protection d'un député ou le caprice d'un employé subalterne aura fait acheter. Cela n'est que trop vrai; mais il n'en est pas moins positif que le clergé fait exécuter une foule de travaux importants pour son propre compte; c'est sur ceux-là que roulent nos observations précédentes. Il y a, en outre, beaucoup de petites communes en France qui, pour devenir paroisses et avoir un curé à elles, s'imposent de grands sacrifices pour construire à leurs frais des églises, sans autres conseils que ceux des prêtres du voisinage, sans autre sur-

mencée il y a plusieurs années, à une époque où le mauvais goût était encore puissant, même en Angleterre, elle a été achevée d'après le plan primitif.

veillance que la leur. Ce serait là une voie aussi naturelle qu'honorable de rentrer dans le vrai.

D'un autre côté, il est malheureusement incontestable que le clergé n'a manifesté que très-rarement son opposition au vandalisme des architectes officiels, au scandale des tableaux périodiquement octroyés aux églises. Il le pourrait cependant, nous en sommes persuadés, en s'appuyant sur ses droits imprescriptibles, et sur des textes de lois dont l'interprétation actuelle est abusive. Il le pourrait bien mieux encore en invoquant le bon sens et le bon goût du public, qui ne manquerait pas de réagir aussi sur l'esprit de l'administration. Il y aurait unanimité chez les gens de goût, chez les véritables artistes, pour venir au secours d'une protestation semblable de la part du clergé : l'opinion est délicate et sûre en ces matières, comme on l'a vu récemment lors des sages restrictions mises par Mgr l'archevêque de Paris à l'abus de la musique théâtrale dans les églises ; la victoire serait bientôt gagnée.

Quant à nous, si nous avions l'honneur d'être évêque ou curé, il n'y a pas de force humaine qui pût nous contraindre à consacrer des églises comme Notre-Dame de Lorette, à accepter des statues commes celles qu'on destine à Madeleine, à subir des tableaux comme ceux que l'on voit dans toutes les paroisses de Paris, avec une pancarte qui annonce pompeusement qu'ils ont été *donnés par la ville* ou *le gouvernement*. En outre, si nous avions l'honneur d'être évêque ou curé, nous ne confierions jamais, pour notre propre compte, des travaux d'art religieux à un artiste quelconque, sans nous être assuré, non-seulement de son talent, mais de sa foi et de sa science en matière de religion : nous ne lui demanderions pas combien de tableaux il a exposés au Salon, ni sous quel maître païen il a appris à manier les pinceaux;

nous lui dirions : « Croyez-vous au symbole que vous allez représenter, au fait que vous allez reproduire? ou, si vous n'y croyez pas, avez-vous du moins étudié la vaste tradition de l'art chrétien, la nature et les conditions essentielles de votre entreprise? Voulez-vous travailler, non pour un vil lucre, mais pour l'édification de vos frères et l'ornement de la maison de Dieu et des pauvres? S'il en est ainsi, mettez-vous à l'œuvre; sinon, non. » Nous demandons pardon de la trivialité de la comparaison; mais, en vérité, c'est le cas de renouveler la fameuse recette de la *Cuisinière bourgeoise* et de dire : « Pour faire une œuvre religieuse, prenez de la religion, » etc.

Qu'on nous permette une dernière considération. Dans les beaux travaux qui ont paru jusqu'à présent en France sur l'art du moyen âge, et dont nous avons cité plus haut les auteurs, on remarque un vide que l'on peut dénoncer sans être injuste envers les hommes laborieux et intelligents qui ont ouvert la voie. Ce vide, c'est celui de l'idée fondamentale, du sens intime, de ce *mens divinior* qui animait tout l'art du moyen âge, et plus spécialement son architecture. On a parfaitement décrit les monuments, réhabilité leur beauté, fixé leurs dates, distingué et classifié leurs genres et leurs divers caractères avec une perspicacité merveilleuse; mais on ne s'est pas encore occupé, que nous sachions, de déterminer le profond symbolisme, les lois régulières et harmoniques, la vie spirituelle et mystérieuse de tout ce que les siècles chrétiens nous ont laissé. C'est là cependant la clef de l'énigme; et la science sera radicalement incomplète, tant que nous ne l'aurons pas découvert. Or, nous croyons que le clergé est spécialement appelé à fournir cette clef, et c'est pourquoi nous regardons son intervention dans la renaissance de notre art chrétien et national, non-seulement comme prescrite par ses

devoirs et ses intérêts, mais encore comme utile et indispensable aux progrès de cette renaissance et à sa véritable stabilité. En effet, par la nature spéciale de ses études, par la connaissance qu'il a, ou qu'il devrait avoir, de la théologie du moyen âge, des auteurs ascétiques et mystiques, des vieux rituels, de toutes ces anciennes liturgies, si admirables, si fécondes et si oubliées, enfin et surtout par la pratique et la méditation de la vie spirituelle impliquée par tous les actes qui se célèbrent dans une église, le clergé seul est en mesure de puiser à ces sources abondantes les lumières définitives qui manquent à l'œuvre commune. Qu'il sache donc reprendre son rôle naturel, qu'il revendique ce noble patrimoine, qu'il vienne compléter et couronner la science renaissante par la révélation du dernier mot de cette science. Qu'il ne croie pas en faire assez, lorsqu'il n'étudiera que les dates, la classification, les caractères matériels des anciens monuments : c'est là l'œuvre de tout le monde. Il n'y a pas besoin d'être prêtre, ni même catholique pour cela; on en voit des exemples tous les jours. Le clergé a, dans l'art, une mission plus difficile, mais aussi bien autrement élevée.

En terminant nous ne demanderons pas pardon de la brusque franchise, de la violence même, si l'on veut, que nous avons mise à protester contre les maux actuels de l'art religieux; la vérité nous excusera, et nous vaudra l'indulgente sympathie des cœurs sincères et des intelligences droites. L'avenir nous justifiera. Si la lutte continue avec la même constance qui a été montrée jusqu'ici, si l'instinct du public se développe avec la même progression, on peut nourrir l'espérance d'une victoire prochaine. Il nous sera peut-être donné de voir de nos yeux des évêques qui ne rougiront pas d'être architectes, au moins par la pensée, comme leurs plus illustres prédécesseurs, et aussi décidés à repousser de leurs églises l'in-

décent, le profane, les innovations païennes, qu'à anathématiser une hérésie ou un scandale. Peut-être alors verrons-nous encore des artistes qui comprendront que la foi est la première condition du génie chrétien, et qui ne rougiront pas de s'agenouiller devant les autels qu'ils aspirent à orner de leurs œuvres. Quant à nous, si nos faibles paroles avaient pu ranimer quelque courage éteint ou porter une seule étincelle de lumière dans un esprit de bonne foi, notre récompense serait suffisante, et notre alliance se trouverait ainsi consommée avec ces jeunes artistes [1], qui se dévouent à faire rentrer dans

[1] La justice et la sympathie que nous éprouvons pour toutes les tentatives de régénération catholique de l'art nous font un devoir de recommander à nos lecteurs des œuvres dont nous n'avons eu connaissance qu'après avoir terminé le travail qui précède.

Nous nommerons donc ici M. Baptiste Petit-Girard, qui semble appelé à régénérer l'art si délicieux de la miniature chrétienne ; M. Charles Vasserot, qui a exposé d'admirables études sur la cathédrale d'Amiens et les églises d'Amalfi ; M. Boileau qui, d'humble menuisier, est devenu sculpteur en bois pour doter l'église de Saint-Antoine de Compiègne d'une chaire gothique que son auteur a eu le bon esprit de rendre conforme aux anciens modèles : première chaire vraiment chrétienne et raisonnable qu'ait enfantée la France moderne. M. Boileau, âgé de vingt-quatre ans seulement, exécute en ce moment, et au compte du chapitre, deux chaires épiscopales pour la cathédrale de Beauvais. Enfin nous ne pouvons passer sous silence le livre d'Heures, qui a paru dernièrement, avec des compositions de M. Gérard Séguin, et dont chaque page est encadrée par des ornements dus à M. Daniel Ramée, d'une variété, d'une sévérité et d'une exactitude historique qui forment le plus agréable contraste avec le pitoyable abus qu'on fait du gothique dans la plupart des *illustrations* de nos jours. Ce livre offre une heureuse idée dont la réalisation est satisfaisante, et un heureux contraste avec d'autres productions du même genre. Il est à regretter seulement qu'on n'ait pas préféré la liturgie romaine à la liturgie parisienne, et que ces beaux encadrements du moyen âge servent d'accompagnement à des hymnes classiques du XVII[e] et du XVIII[e] siècle. (Note de 1837.) — La date qui précède suffit pour rappeler que s'il fallait compléter cette liste par tout ce qui s'est fait depuis dans le même ordre d'idées, elle deviendrait un volume. Telle qu'elle est, elle suffit pour indiquer les pas faits dès lors dans la bonne voie. Les *Annales archéologiques*, fondées par M. Didron en 1840, forment dans leur XVI[e] volume, déjà paru, le répertoire le plus complet de ces tentatives de plus en plus satisfaisantes et nombreuses. (Note de 1856.)

l'art consacré du christianisme ces caractères de pureté, de dignité et d'élévation morale, seuls dignes de la majesté de ses mystères et de ses destinées immortelles. Tous ensemble, ne perdons pas courage, et saluons cet avenir qui doit remettre en honneur la loi antique et souveraine de l'art, cette loi si cruellement méconnue depuis trois siècles, qui proclame que *le beau n'est que la splendeur du vrai*.

Ce qui précède était écrit, lorsque dans une de ces vieilles *Vies des Saints*, toutes nourries de cette poésie de la foi qui a fait le charme et le bonheur de nos pères pendant tant de siècles, dans une de ces *légendes* volumineuses qu'on lisait jadis dans toutes les chaumières, et qui ont été mises de côté par le même esprit qui a défoncé les vitraux, badigeonné les cathédrales, rogné les flèches et métamorphosé les anciennes liturgies, nous avons trouvé une belle et touchante histoire qui nous semble pouvoir servir tout naturellement d'épilogue à notre travail, et que nous citerons dans son vieux langage [1] :

« L'église célèbre ce mesme jour la feste de cinq glorieux martyrs, qui estoient excellens sculpteurs et chrestiens, hormis Simplicien qui estoit payen, lequel voyant que les ouvrages de marbre et d'autres riches estoffes de ses quatre compagnons se trouvoient si parfaicts et accomplis, qu'en les eslabourant tout leur succédoit comme ils l'eussent pu désirer, là où au contraire il gastoit beaucoup d'outils de son art. Il demanda à Simphorien, qui estoit le premier de tous, d'où venoit cela ? Il lui respondit que toujours, en prenant quelque instrument pour le travail, ils invoquoient le nom de Jésus-Christ leur Dieu, et luy remonstra si bien, que par la faveur de Notre-Seigneur il fut converty, et baptisé par un sainct

[1] *La Fleur des Saints*, p. 1037, au 8 novembre.

evesque, nommé Cyrille, et mourut constamment avec ses quatre compagnons pour la foy chrestienne. D'autant que l'empereur leur ayant commandé de faire un ouvrage de certaine idole, entre plusieurs animaux, ils représentèrent bien au vif les animaux, mais ils ne voulurent jamais esbaucher l'idole... L'empereur sachant cela, cuida crever de despit, et fit faire des cercueils de plomb, dans lesquels il fit enfermer les cinq martyrs, et puis jeter au fond de la rivière, par lequel martyre ils achevèrent glorieusement le cours de leur pèlerinage, et gagnèrent la couronne d'immortalité. »

Disons-le franchement : de même que Simplicien alla de l'atelier au baptême, et du baptême au martyre, aussi faut-il que nos jeunes artistes, qui aspirent à régénérer l'art religieux, sachent aller avec simplicité au baptême de la foi, et braver ce martyre du ridicule et de l'invective que leur promet une impitoyable critique.

A la suite des publications précédentes, en 1838, l'auteur fut appelé à faire partie du *Comité historique des Arts et Monuments*, au ministère de l'instruction publique, et plus tard il fut nommé membre de la *Commission des Monuments historiques*, qui a relevé successivement du ministère de l'intérieur et du ministère d'État.

Il a été exclu du Comité des Arts par arrêté signé Fortoul, du 14 septembre 1852, et de la Commission des Monuments historiques par décret impérial du 15 décembre 1860, contresigné A. Walewski.

V

DE L'ATTITUDE ACTUELLE

DU VANDALISME EN FRANCE[1]

(1838.)

Nous sommes engagés en ce moment dans une lutte qui ne sera pas sans quelque importance dans l'histoire, et qui tient, de près et de loin, à des intérêts et à des principes d'un ordre trop élevé pour être effleurés en passant. En fait, il s'agit simplement de savoir si la France arrêtera enfin le cours des dévastations qui s'effectuent chez elle depuis deux siècles, et spécialement depuis cinquante ans, avec un acharnement dont aucune autre nation et aucune autre époque n a donné l'exemple; ou bien si elle persévérera dans cette voie de ruines, jusqu'à ce que le dernier de ses anciens souvenirs soit effacé, le dernier de ses monuments nationaux rasé, et que, soumise sans réserve à la parure que lui préparent les ingénieurs et les architectes modernes, elle n'offre plus à l'étranger et à la postérité qu'une sorte de damier monotone peuplé de chiffres de la même valeur, ou de pions taillés sur le même modèle.

Quoi qu'il en soit, et quel que doive être le résultat des tentatives actuelles en faveur d'un meilleur ordre de choses, il est certain qu'il y a eu, depuis un petit nombre d'années, un point d'arrêt; que si le fleuve du vandalisme n'en a pas

[1] Inséré dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 novembre 1838.

moins continué ses ravages périodiques, du moins quelques faibles digues ont été indiquées plutôt qu'élevées, quelques clameurs énergiques ont interrompu le silence coupable et stupide qui régnait sous l'Empire et la Restauration. Cela suffit pour signaler notre époque dans l'histoire de l'art et des idées qui le dominent. C'est pourquoi j'ose croire qu'il peut n'être pas sans intérêt de continuer ce que j'ai commencé il y a cinq ans, de rassembler un certain nombre de faits caractéristiques qui puissent faire juger de l'étendue du mal et mesurer les progrès encore incertains du bien. J'ai grande confiance dans la publicité à cet égard ; c'est toujours un appel à l'avenir, alors que ce n'est point un remède pour le présent. Si chaque ami de l'histoire et de l'art national tenait note de ses souvenirs et de ses découvertes en fait de vandalisme, s'il les soumettait ensuite avec courage et persévérance au jugement du public, au risque de le fatiguer quelquefois, comme je vais le faire aujourd'hui, par une nomenclature monotone et souvent triviale, il est probable que le domaine de ce vandalisme se rétrécirait de jour en jour, et dans la même mesure où l'on verrait s'accroître cette réprobation morale qui, chez toute nation civilisée, doit stigmatiser le mépris du passé et la destruction de l'histoire.

Il est juste de commencer la revue trop incomplète que je me propose de faire par le sommet de l'échelle sociale, c'est-à-dire par le gouvernement. Autant j'ai mis de violence à l'attaquer en 1833, autant je lui dois d'éloges aujourd'hui pour l'heureuse tendance qu'il manifeste en faveur de nos monuments historiques, pour la protection tardive, mais affectueuse, dont il les entoure. Ce sera un éternel honneur pour le gouvernement de Juillet que cet arrêté de son premier ministre de l'intérieur, rendu presque au milieu de la confusion du combat et de toute l'effervescence de la victoire, par lequel

on instituait un inspecteur général des monuments historiques, à peu près au même moment où l'on inaugurait le roi de la révolution. C'était un admirable témoignage de confiance dans l'avenir, en même temps que de respect pour le passé. On déclarait ainsi que l'on pouvait désormais étudier et apprécier impunément ce passé, parce que toute crainte de son retour était impossible. Cet arrêté nous a valu tout d'abord un excellent rapport [1] sur les monuments d'une portion notable de l'Ile-de-France, de l'Artois et du Hainaut, signé par le premier inspecteur général, M. Vitet. C'était, si je ne me trompe, depuis les fameux rapports de Grégoire à la Convention sur la destruction des monuments, la première marque officielle d'estime donnée par un fonctionnaire public aux souvenirs de notre histoire. A cette première impulsion ont succédé, il faut le dire, de l'insouciance et de l'oubli, que l'on peut, sans trop d'injustice, attribuer aux douloureuses préoccupations qui ont rempli les premières années du nouveau régime. Cependant le progrès des études historiques, fortement organisé et poussé par M. Guizot, amenait nécessairement celui des études sur l'art. Aussi vit-on ces études former un des objets du premier Comité historique, institué au ministère de l'instruction publique en 1834. Avec le calme revint une sollicitude plus étendue et plus vigoureuse; on demanda aux Chambres et on obtint, quoique avec peine, une somme de 200,000 fr. pour subvenir aux premiers besoins de l'entretien des monuments historiques. M. le comte de Montalivet a mis le sceau à cette heureuse réaction en créant, le 29 septembre

[1] *Rapport à M. le ministre de l'intérieur sur les monuments, etc., des départements de l'Oise, de l'Aisne, de la Marne, du Nord et du Pas-de-Calais*, par M. L. Vitet. Paris, de l'imprimerie royale, 1831. Depuis, M. Mérimée, qui a remplacé M. Vitet, a étendu la sphère de ses explorations et nous a donné deux volumes pleins de renseignements curieux sur l'état des monuments dans l'ouest et le midi de la France.

1837, une Commission spécialement chargée de veiller à la conservation des anciens monuments, et de répartir entre eux la modique allocation portée au budget sous ce titre. De son côté, M. de Salvandy, étendant et complétant l'œuvre de M. Guizot, a créé ce Comité historique des arts et monuments que le rapport de M. de Gasparin a fait connaître au public, et qui, sous l'active et zélée direction de cet ancien ministre, s'occupe avec ardeur de la reproduction de nos chefs-d'œuvre, en même temps qu'il dénonce à l'opinion les actes de vandalisme qui parviennent à sa connaissance [1]. Enfin, M. le garde des sceaux, en sa qualité de ministre des cultes, a publié une excellente circulaire sur les mesures à suivre pour la restauration des édifices religieux, circulaire à laquelle il ne manquera que d'être suffisamment connue et répandue dans le clergé. Il faut espérer maintenant que la Chambre des députés renoncera à la parcimonie mesquine qui a jusqu'à présent présidé à ses votes en faveur de l'art, et qu'elle suivra l'impulsion donnée par le pouvoir.

Il y a là, avouons-le, un contraste heureux et remarquable avec ce qui se passait sous la Restauration. Loin de moi la pensée d'élever des récriminations inutiles contre un régime qui a si cruellement expié ses fautes, et à qui nous devons, après tout, et nos habitudes constitutionnelles et la plupart de nos libertés; mais, en bonne justice, il est impossible de ne pas signaler une différence si honorable pour notre époque et notre nouveau gouvernement. Chose étrange, la Restauration, à qui son nom seul semblait imposer la mission spéciale de réparer et de conserver les monuments du passé, a été tout

[1] Ce comité, qui avait obtenu, sous le ministère de M. Cousin, en 1840, la faculté de publier un bulletin spécial, a duré jusqu'en septembre 1852, époque où, sur le rapport de M. Fortoul, ministre de l'instruction publique, il a été réorganisé, et où quelques-uns de ses membres les plus anciens et les plus actifs en ont été exclus (1856).

au contraire une époque de destruction sans limites; et il n'a fallu rien moins qu'un changement de dynastie pour qu'on s'aperçût dans les régions du pouvoir qu'il y avait quelque chose à faire, au nom du gouvernement, pour sauver l'histoire et l'art national. Sous l'Empire, quoique le mépris et la falsification du passé de la France fussent à l'ordre du jour, le ministre de l'intérieur, par une circulaire du 4 juin 1810, fit demander à tous les préfets des renseignements sur les anciens châteaux et les anciennes abbayes de l'Empire. J'ai vu des copies de plusieurs mémoires fournis en exécution de cet ordre; ils sont pleins de détails curieux sur l'état de ces monuments à cette époque, et il doit en exister un grand nombre au bureau de statistique. Sous la Restauration, M. Siméon, étant ministre de l'intérieur, adopta une mesure semblable, mais on ne voit pas qu'elle ait produit des résultats. Le déplorable système d'insouciance qui a régné de 1816 à 1830 se résume tout entier dans cette ordonnance, qu'on ne pourra jamais assez regretter, par laquelle le magnifique dépôt des monuments historiques, formé aux Petits-Augustins, fut détruit et dispersé, sous prétexte de restitution à des propriétaires qui n'existaient plus, ou qui ne savaient que faire de ce qu'on leur rendait. Je ne sache pas, en effet, un seul de ces monuments rendus à des particuliers qui soit encore conservé pour le pays, et je serais heureux qu'on pût me signaler des exceptions individuelles à cette funeste généralité. Et cependant, malgré la difficulté bien connue de disposer de ces glorieux débris, on ne voulut jamais permettre au fondateur de ce musée unique, homme illustre et trop peu apprécié par tous les pouvoirs, à M. Alexandre Lenoir, de former un restant de collection avec ce que personne ne réclamait. Ce mépris, cette impardonnable négligence de l'antiquité chez un gouvernement qui puisait sa principale force dans cette antiquité

même, s'étendit jusqu'au Conservatoire de musique, puisque l'on a été disperser ou vendre à vil prix la curieuse collection d'anciens instruments de musique qui y avait été formée, ainsi que l'a révélé le savant bibliothécaire de cet établissement, M. Bottée de Toulmon, à une des dernières séances du comité des arts. Ce système de ruine, si puissant à Paris, se pratiquait sur une échelle encore plus vaste dans les provinces. Qui pourrait croire que, sous un gouvernement religieux et moral, la municipalité d'Angers, présidée par un député de l'extrême droite, ait pu installer un théâtre dans l'église gothique de Saint-Pierre? Qui pourrait croire qu'à Arles l'église de Saint-Césaire, regardée par les plus savants antiquaires comme une des plus anciennes de France, ait été transformée en mauvais lieu, sans qu'aucun fonctionnaire ait réclamé? Qui croirait que, au retour des rois Très-Chrétiens, il n'ait été rien fait pour arracher à sa profanation militaire le magnifique palais des papes d'Avignon? Qui croirait enfin qu'à Clairvaux, dans ce sanctuaire si célèbre, et qui dépendait alors directement du pouvoir, l'église si belle, si vaste, d'un grandiose si complet; cette église du douzième siècle que l'on disait grande comme Notre-Dame de Paris, l'église commencée par saint Bernard, et où reposaient, à côté de ses reliques, tant de reines, tant de princes, tant de pieuses générations de moines, et le cœur d'Isabelle, fille de saint Louis; cette église qui avait traversé, debout et entière, la République et l'Empire, ait attendu, pour tomber, la première année de la Restauration? Elle fut rasée alors, avec toutes ses chapelles attenantes, sans qu'il en restât pierre sur pierre, pas même la tombe de saint Bernard; et cela pour faire une place, plantée d'arbres, au centre de la prison qui a remplacé le monastère.

Pour ne pas nous éloigner de Clairvaux et du département de l'Aube, il faut savoir qu'il s'est trouvé un préfet de la

Restauration qui a fait vendre au poids sept cents livres pesant des archives de ce même Clairvaux, transportées à la préfecture de Troyes. Le reste est encore là, dans les greniers d'où il les a tirés pour faire cette belle spéculation; et j'ai marché en rougissant sur des tas de diplômes, parmi lesquels j'en ai ramassé, sous mes pieds, du pape Urbain IV, né à Troyes même, fils d'un cordonnier de cette ville, et probablement le plus illustre enfant de cette province. Ce même préfet a rasé les derniers débris du palais des comtes de Champagne, de cette belle et poétique dynastie des Thibaud et des Henri le Large, parce qu'ils se trouvaient sur la ligne d'un chemin de ronde qu'il avait malheureusement imaginé. La charmante porte Saint-Jacques, construite sous François I[er], la porte du Beffroi, ont eu le même sort. Un autre préfet de la Restauration, dans l'Eure-et-Loir, nous a-t-on dit, n'a éprouvé aucun scrupule à se laisser donner plusieurs vitraux de la cathédrale de Chartres, pour en orner la chapelle de son château. Ce qui est sûr, c'est qu'il n'y a pas un déparment de France où il ne se soit consommé, pendant les quinze années de la Restauration, plus d'irrémédiables dévastations que pendant toute la durée de la République; non pas toujours, il s'en faut, par le fait direct de ce gouvernement, mais toujours sous ses yeux, avec sa tolérance, et sans éveiller la moindre marque de sa sollicitude.

Une pareille honte semble, Dieu merci, être écartée pour l'avenir, quoique dans les allures du gouvernement actuel tout ne soit pas également digne d'éloges. Pourquoi faut-il, par exemple, qu'à côté des mesures utiles et intelligentes dont nous avons parlé plus haut, il y ait quelquefois des actes comme celui que nous allons citer? Une société s'est formée en Normandie, sous le titre de Société française pour la conservation des monuments; elle a pour créateur M. de Cau-

mont, cet infatigable et savant archéologue, qui a plus fait que personne pour populariser le goût et la science de l'art historique; elle a réussi, après maintes difficultés, à enrégimenter dans ses rangs les propriétaires, les ecclésiastiques, les magistrats, les artistes, non-seulement de la Normandie, mais encore des provinces voisines. Elle publie un recueil mensuel plein de faits et de renseignements curieux, sous le titre de *Bulletin monumental;* et, ce qui vaut encore mieux, avec le produit des cotisations de ses membres, elle donne des secours aux fabriques des églises menacées, et obtient ainsi le droit d'arrêter beaucoup de destructions, et celui plus précieux encore d'intervenir dans les réparations. Voilà, on l'avouera, une société qui n'a pas sa rivale en France, ni peut-être en Europe, et qui méritait, à coup sûr, l'appui et la faveur du pouvoir. Or, devine-t-on quel appui elle en a reçu? M. le ministre de l'intérieur lui a alloué la somme de *trois cents* francs, *à titre d'encouragement!* Que penser d'un encouragement de ce genre? Et n'est-ce pas plutôt une insulte, une véritable dérision, que de jeter cent écus à une association d'hommes considérables dans leur pays, et dont le zèle et le dévouement sont propres à servir de modèles au gouvernement? Espérons au moins que l'année prochaine ce délit contre l'art et l'histoire sera réparé d'une manière conforme au bon sens et à la justice.

Après le pouvoir central, il est juste de citer un certain nombre de magistrats et de corps constitués qui ont noblement secondé son impulsion. Ainsi plusieurs préfets, parmi lesquels je dois spécialement désigner MM. les préfets du Calvados et de l'Eure; M. Gabriel, préfet à Troyes, après l'avoir été à Auch; M. Rivet, à Lyon; M. Chaper, à Dijon, et surtout M. le comte de Rambuteau, à Paris, se montrent pleins de zèle pour la conservation des édifices anciens de leurs

départements. Ainsi, quelques conseils généraux, et au premier rang ceux des Deux-Sèvres [1], de l'Yonne [2] et de la Haute-Loire, ont voté des allocations destinées à racheter et à réparer des monuments qu'ils estiment, à juste titre, comme la gloire de leurs contrées. Malheureusement ces exemples sont encore très-peu nombreux, et se concentrent dans la sphère des fonctionnaires les plus élevés, et par conséquent les plus absorbés par d'autres devoirs. Partout, ou presque partout, les archives départementales et communales sont dans un état de grand désordre; si dans quelques villes elles sont confiées à des hommes pleins de zèle et de science, comme, par exemple, à M. Maillard de Chambure, à Dijon; ailleurs, à Perpignan, il y a peu d'années qu'on découpait les parchemins en couvercles de pots de confiture; et, à Chaumont, on déchirait, tailladait et vendait à la livre tout ce qui ne paraissait pas être titre communal. Mais comment s'étonner de cette négligence lorsqu'on voit la Chambre des députés refuser, dans sa séance du 30 mai dernier, une misérable somme de 25,000 francs, destinée à élever des bibliothèques administratives dans quelques préfectures? Dans les administrations d'un ordre inférieur, dans le génie civil et militaire

[1] La délibération de ce conseil général, dans sa session de 1838, mérite d'être citée textuellement. Après avoir voté 4,000 fr., au lieu de 3,000 que le préfet proposait pour huit anciennes églises du département, le conseil demande que ces sommes ne soient employées que sous la direction de l'architecte du département et les avis de M. de la Fontenelle, membre correspondant des comités historiques établis près le ministère de l'instruction publique. Il recommande à M. l'architecte de veiller à ce qu'on ne fasse pas disparaître, comme il n'arrive que trop souvent, les parties de l'édifice qui rappellent l'état de l'art dans le pays, et qui méritent, par cela seul, d'être conservées de préférence par des réparations faites dans le même style.

[2] Celui-ci a sauvé, par sa généreuse intervention, deux églises aussi précieuses pour l'histoire que pour l'art : Vézelay, où saint Bernard prêcha la croisade, et Pontigny, qui servit d'asile à saint Thomas de Cantorbéry pendant son exil en France.

surtout, la ruine et le mépris des souvenirs historiques sont encore à l'ordre du jour [1]. Et lorsque nous mettons le pied sur le trop vaste domaine des autorités locales et municipales, nous retombons en plein dans la catégorie la plus vaste et la plus dangereuse du vandalisme destructeur. Qu'on me permette de citer quelques exemples.

Ce sont sans doute de fort belles choses que l'alignement des rues et le redressement des routes, ainsi que la facilité des communications et l'assainissement qui doivent en résulter. Mais on ne viendra pas à bout de me persuader que les ingénieurs et les architectes ne doivent pas être arrêtés dans leur omnipotence par la pensée d'enlever au pays qu'ils veulent embellir un de ces monuments qui en révèlent l'histoire, qui attirent les étrangers, et qui donnent à une localité ce caractère spécial qui ne peut pas plus être remplacé par les produits de leur génie et de leur savoir qu'un nom ne peut l'être par un chiffre. Je ne saurais admettre que cet amour désordonné de la ligne droite, qui caractérise tous nos travaux d'art et de viabilité modernes, doive triompher de la beauté et de l'antiquité, comme il triomphe à peu près partout de l'économie [2]. Je ne saurais croire que le progrès tant vanté des sciences et des arts mécaniques doive aboutir en dernière analyse à niveler le pays sous le joug de cette ligne droite, c'est-à-dire de la forme la plus élémentaire et la plus stérile qui existe, au détriment de toutes les considérations de beauté et

[1] Parmi les exploits du génie militaire, il faut citer le badigeonnage des vieilles fresques qui ornaient la chapelle de la citadelle de Perpignan, où a eu lieu le procès du général Brossard.

[2] On pourrait citer de nombreuses localités où des chemins, empierrés à grands frais, ont été piochés et transformés en bourbier, les ressources des communes et des départements scandaleusement gaspillées, et tous les besoins des populations méconnus, parce que le pédantisme de quelque jeune ingénieur aura exigé la rectification, non pas d'une pente, mais une innocente et insensible courbe d'un ou deux pieds.

même de prudence. Ce ne serait vraiment pas la peine de se féliciter du talent des jeunes savants qui sortent de nos écoles, si ce talent se bornait à tailler la surface de la France et de ses villes en carrés plus ou moins grands, et à renverser impitoyablement tout ce qui se trouve sur le chemin de leur règle.

C'est cependant là le principe qui semble prévaloir dans tous les travaux publics de notre temps et qui amène chaque jour de nouvelles ruines. Ainsi à Dinan, dans une petite ville de Bretagne où il ne passe peut-être pas vingt voitures par jour, pour élargir une rue des moins passantes, n'a-t-on pas été détruire la belle façade de l'hospice et de son église, l'un des monuments les plus curieux de ces contrées! Le maire a essayé d'en faire transporter une partie contre le mur du cimetière, mais tout s'est brisé en route. C'est ainsi que naguère, à Dijon, l'église de Saint-Jean, si curieuse par l'extrême hardiesse de sa voûte, qui s'appuie sur les murs de côté, sans aucune colonne; cette belle église, que le dix-huitième siècle lui-même avait remarquée, réduite aujourd'hui à servir de magasin de tonneaux, s'est vue honteusement mutilée. On a élagué son chœur, rien que cela, comme une branche d'arbre inutile, et un mur qui rejoint les deux transepts sépare la nef du pavé des voitures. On n'en agit ainsi qu'avec les monuments publics et surtout religieux : il en serait tout autrement s'il était question d'intérêts privés[1]. Que les maisons voisines embarrassent autant et plus la voie publique, c'est un mal qu'on subit; mais on se dit : « Commençons par ruiner l'église; c'est toujours cela de gagné; » et l'on peut affirmer hardiment que le moindre cabaret est au-

[1] On comprend que cette observation est antérieure à la pratique de l'expropriation pour cause d'utilité publique telle qu'elle a lieu depuis le décret de 1852, qui a dépouillé la propriété privée de son inviolabilité traditionnelle (1860).

jourd'hui plus à l'abri des prétentions des élargisseurs que le plus curieux monument du moyen âge. A Dieppe, toujours pour élargir, n'a-t-on pas détruit la belle porte de la Barre, avec ses deux grosses tours, par laquelle on arrivait de Paris ; et cela, sans doute, pour la remplacer par une de ces grilles monotones, flanquées de deux hideux pavillons d'octroi, avec porche et fronton, cet idéal de l'entrée d'une ville moderne, au-dessus duquel le génie de nos architectes n'a pas encore pu s'élever. A Thouars, le vaste et magnifique château des La Trémoille va, dit-on, être démoli pour ouvrir un passage à la grande route : ce château date presque entièrement du moyen âge, et l'on sait que les monuments militaires de cette époque sont d'une rareté désespérante. A Paris, nous approuvons de tout notre cœur les nouvelles rues de la cité, mais sans admettre la nécessité absolue de détruire ce qui restait des anciennes églises de Saint-Landry et de Saint-Pierre-aux-Bœufs, dont les noms se rattachent aux premiers jours de l'histoire de la capitale ; et si le prolongement de la rue Racine eût porté un peu plus à droite ou à gauche, de manière à ne pas produire une ligne absolument droite de l'Odéon à la rue de la Harpe, il nous semble qu'on eût trouvé une compensation suffisante dans la conservation de la précieuse église de Saint-Côme, qui, bien que souillée par son usage moderne, n'en était pas moins l'unique de sa date et de son style à Paris [1].

[1] En réimprimant ces pages, l'auteur se borne à rappeler que des dévastations bien autrement nombreuses ont été commises, à Paris, surtout dans les quartiers de la rive gauche, les plus riches en monuments historiques, par suite de la transformation qu'a subie la capitale depuis 1852, et cela, sans qu'aucune réclamation ait été écoutée soit par le pouvoir, soit par le public, Il ne peut cependant laisser échapper cette occasion de protester, une fois pour toutes, au nom de l'art, de l'histoire et du goût national, contre le défaut radical d'élégance, de noblesse et de vraie grandeur qui caractérise tous les vastes travaux du nouveau Paris, parmi lesquels le nouveau Louvre demeurera, aux yeux de la postérité, comme le type colossal du mauvais goût (1860).

A Poitiers, la fureur de l'alignement est poussée si loin, que M. Vitet s'est attiré toute l'animadversion du conseil municipal pour avoir insisté, en sa qualité d'inspecteur général, pour le maintien du monument le plus ancien de cette ville, le baptistère de Saint-Jean, dont on place l'origine entre le sixième et le huitième siècle. Malheureusement ce temple se trouve entre le pont et le marché aux veaux et aux poissons, et quoiqu'il y ait toute la largeur convenable pour que lesdits veaux et poissons soient voiturés tout à leur aise autour du vénérable débris d'architecture franke, il n'en est pas moins désagréable aux yeux éclairés de ces magistrats, déjà renommés par la destruction de leurs remparts et de leurs anciennes portes. Ils se sont révoltés contre la prétention de leur faire conserver malgré eux un *obstacle à la circulation ;* de là des pamphlets contre l'audacieux M. Vitet, dans lesquels il était dénoncé aux bouchers et aux poissardes comme coupable d'encombrer les abords de leur marché; de là, demande au gouvernement d'une somme de douze mille francs, pour compenser cet irréparable dommage; de là, plainte jusque devant le conseil d'État, où la cause de l'histoire, de l'art et de la raison n'a pu triompher, dit-on, qu'à la majorité d'une seule voix. Terminons l'histoire de ces funestes alignements, en rappelant qu'au moment même où nous écrivons, Valenciennes voit disparaître la dernière arcade gothique qui ornait ses rues, qui lui rappelait son ancienne splendeur, alors qu'elle partageait avec Mons l'honneur d'être la capitale de cette glorieuse race des comtes de Hainaut qui alla régner à Constantinople. On y détruit la portion la plus curieuse de l'ancien Hôtel-Dieu, fondé en 1431 par Gérard de Pirfontaine, chanoine d'Anthoing, avec l'autorisation de Jacqueline de Bavière, et les secours de Philippe le Bon. On voit que les plus grands noms de l'histoire locale ne trouvent pas grâce

devant la municipalité de Valenciennes. Il faut, du reste, s'étonner de l'intensité tout à fait spéciale de l'esprit vandale dans ces anciennes provinces des Pays-Pas espagnols, qui pouvaient naguère s'enorgueillir de posséder les produits les plus nombreux et les plus brillants de l'art gothique. Ce n'est guère que là, à ce qu'il nous semble, qu'on a vu des villes s'acharner après leurs vastes et illustres cathédrales, au point d'en faire disparaître jusqu'à la dernière pierre pour leur substituer une place; comme cela s'est fait à Bruges pour la cathédrale de Saint-Donat; à Liége, pour celle de Saint-Lambert; à Arras, pour celle de Notre-Dame; à Cambray, pour celle de Notre-Dame aussi, avec sa merveilleuse flèche! Ce n'est que là qu'on a vu, comme à Saint-Omer, la brutalité municipale poussée assez loin pour démolir, sous prétexte de *donner du travail aux ouvriers*, les plus belles ruines de l'Europe centrale, celles de l'abbaye de Saint-Bertin, et marquer ainsi d'un ineffaçable déshonneur les annales de cette cité.

Combien de fois d'ailleurs ne voit-on pas la destruction organisée dans nos villes, sans qu'il y ait eu même l'ombre d'un prétexte! Ainsi, à Troyes, n'a-t-on pas mieux aimé détruire la charmante chapelle de la Passion, au couvent des Cordeliers, changé en prison, et puis en reconstruire une nouvelle, que de conserver l'ancienne pour l'usage de la prison? Ainsi, à Paris, peut-on concevoir une opération plus ridicule que ce renouvellement de la grille de la place Royale, que la presse a déjà si généralement, mais si inutilement blâmé? Mêlé à cette affaire par les protestations inutiles que j'ai été chargé d'élever en commun avec M. du Sommerard et M. le baron Taylor, à l'appui des arguments sans réplique, des calculs approfondis et consciencieux de M. Victor Hugo, j'ai pu voir de près tout ce qu'il y a encore de haine aveugle

du passé, de considérations mesquines, d'ignorance volontaire et intéressée dans la conduite des travaux d'art sur le plus beau théâtre du monde actuel. Cette vieille grille avait en elle-même bien peu de valeur artistique; mais elle représentait un principe, celui de la conservation. Et les mêmes hommes, qui se sont ainsi obstinés à affubler la place Royale d'une grille dont on n'avait nul besoin, ne rougissent pas de l'état ignominieux où se trouve Notre-Dame, par suite de l'absence de cette grille indispensable qu'on leur demande depuis sept années! Peu leur importe, en vérité, que la cathédrale de Paris soit une *borne à immondices*, comme le dit avec tant de raison le rapport du comité des arts au ministre. Ils trouvent de l'argent en abondance pour planter un anachronisme au milieu de la plus curieuse place de Paris, et ils n'ont pas un centime à donner pour préserver de mutilations quotidiennes, d'outrages indicibles, la métropole du pays; pour fermer cet horrible cloaque qui est pour Paris et la France entière, pour la population et surtout pour l'administration municipale, une flétrissure sans nom comme sans exemple en Europe [1].

Lorsqu'on voit sortir des exemples pareils du sein de la capitale, c'est à peine si l'on se sent le courage de s'indigner contre les actes des municipalités subalternes : toutefois, il peut être bon de les signaler. Disons donc qu'à Laon, cette immense cathédrale, trop sévèrement jugée, ce nous semble, par M. Vitet [2], l'une des plus vastes et des plus anciennes de France, si belle par sa position unique, par ses quatre tours

[1] En 1837, lors de la discussion, à la Chambre des pairs, sur la cession du terrain de l'archevêché à la ville, on éleva quelques objections sur cette cession à titre gratuit. Il fut répondu que l'État était suffisamment dédommagé par l'obligation que contractait la ville d'entourer ce terrain d'une grille! On voit comme cette obligation a été bien remplie (1838).

[2] Page 58 de son Rapport au ministre.

merveilleusement transparentes, par le symbolisme trinitaire de son abside carrée, par le nombre prodigieux de ses chapelles, cette cathédrale inspire aux chefs de la cité à peu près autant de sympathie que Notre-Dame aux édiles parisiens. Ses abords, déjà encombrés d'une manière fâcheuse, le seront bientôt complétement par la construction d'un grand nombre de maisons sur l'emplacement du cloître, vendu pendant la révolution. Ce terrain pouvait être racheté par la ville pour une somme insignifiante; mais, aux réclamations élevées par des personnes intelligentes et zélées, il a été répondu, par un magistrat, en ces termes : « Franchement, je ne m'intéresse pas aux édifices de ce genre; c'est à ceux qui aiment le culte à l'appuyer. » Réponse digne, comme on le voit, de cette municipalité qui a eu le privilége de détruire le plus ancien monument historique de France, la tour de Louis d'Outremer, et qui passera à la postérité, flagellée par l'impitoyable verve de M. Victor Hugo [1].

Ailleurs, c'est encore la même indifférence, ou plutôt la même aversion pour tout ce qui tient à l'histoire ou à l'art. A Langres, quelques jeunes gens studieux avaient humblement demandé au conseil municipal l'octroi de l'abside de Saint-Didier, la plus ancienne église de la ville (aujourd'hui enlevée au culte), afin d'y commencer un musée d'antiquités locales; institution vraiment indispensable dans une contrée où chaque jour, en fouillant le sol, on découvre d'innombrables monuments de la domination romaine. Mais le

[1] Ajoutons que le conseil général de l'Aisne vote près de deux millions par an pour ses routes, qu'il ne parvient pas à employer toute cette somme, mais qu'il refuse d'en consacrer un vingtième, un cinquantième aux réparations urgentes de l'édifice le plus remarquable du département. Il se borne à exprimer le vœu que le gouvernement veuille bien le classer parmi les monuments nationaux; comme si tous les autres départements n'avaient pas des cathédrales dignes d'être rangées dans la même catégorie.

sage conseil a refusé tout net et a préféré transformer sa vieille église en dépôt de bois et de pompes.

La guerre déclarée à une grande idée historique vaut bien la guerre faite à un monument; voilà pourquoi nous allons encore parler de Dijon. Ce n'est pas assez pour cette ville d'avoir détruit, en 1803, sa Sainte-Chapelle, œuvre merveilleuse de la générosité des ducs de Bourgogne; d'avoir transformé ses belles églises de Saint-Jean en magasin de tonneaux, de Saint-Étienne en marché couvert, et de Saint-Philibert en écuries de cavalerie; nous allons citer un nouveau trait de son histoire. On sait que saint Bernard est né à Fontaines, village situé à peu près aussi loin de Dijon que Montmartre l'est de Paris. On y voit encore, à côté d'une curieuse église, le château de son père, transformé en couvent de Feuillants, sous Louis XIII, et conservé avec soin par le propriétaire actuel, M. Girault [1]. On a ouvert dernièrement une nouvelle porte sur la route qui conduit à ce village : la voix publique, d'un commun accord, lui a donné le nom de *porte Saint-Bernard*, et le lui conserve encore. Mais devant le conseil municipal il en a été autrement. Lorsque cette proposition y a été faite, il s'est trouvé un orateur assez intelligent pour déclarer que saint Bernard était un *fanatique* et un *mystique* dont les allures sentaient le carlisme et le jésuitisme, et qui, dans tous les cas, *n'avait rien fait pour la ville de Dijon!* Et le conseil municipal s'est rangé de cet avis. Je regrette, pour mon compte, que par voie d'amendement on n'ait pas nommé la porte d'après un homme aussi éclairé que cet orateur; mais, dans tous les cas, il aura été récompensé par la sympathie et l'approbation de M. Eusèbe Salverte, qui, dans la dernière

[1] Bien loin d'imiter tant de propriétaires vandales, ou pour le moins indifférents, M. Girault a publié un fort bon opuscule intitulé : *La Maison natale de saint Bernard à Fontaine-lez-Dijon*, 1824.

session, a si énergiquement blâmé le ministère d'avoir consacré quelques faibles sommes à l'entretien de l'église de Vézelay, où saint Bernard, en prêchant la seconde croisade, avait trouvé moyen de plonger les populations fanatisées plus avant dans *la stagnation féodale* [1].

Si maintenant nous passons des autorités municipales à la troisième des catégories de vandales que j'ai autrefois établies, celle des propriétaires, il nous faut avouer que le mal, moins facile à connaître et à dénoncer, est peut-être là plus vaste encore que partout ailleurs. Nul ne saurait mesurer toute la portée de ces dévastations intimes : comme le travail de la taupe, elles échappent à l'examen et à l'opposition. Ce qu'il y a de plus fâcheux pour l'art dans les dispositions de la plupart des propriétaires français, c'est leur horreur des ruines. Autrefois on fabriquait des ruines artificielles dans les jardins à l'anglaise ; aujourd'hui on trouve aux ruines véritables des édifices les plus curieux un air *inconfortable*, que l'on s'empresse de faire disparaître en achevant leur démolition. Celui qui aura sur ses domaines quelques débris du château de ses pères, ou d'une abbaye incendiée à la révolution, au lieu de comprendre tout ce qu'il peut y avoir d'intérêt historique ou de beauté pittoresque dans ces vieilles pierres, n'y verra qu'une carrière à exploiter. C'est ainsi qu'ont disparu notamment toutes les belles églises anciennes des monastères, dont on a quelquefois utilisé les bâtiments d'habitation : c'est ainsi, par exemple, que nous avons vu vendre, il y a trois mois, jusqu'à la dernière pierre de l'église de Foigny en Thiérache, près la Capelle, église fondée par saint Bernard, qui avait quatre cents pieds de long, et qui subsistait encore, il y a quelques années, dans toute sa pure et native beauté. Et on a pu faire disparaître

[1] Discussion du budget de l'intérieur, en 1838.

ce magnifique édifice, sans qu'une seule réclamation se soit élevée pour conserver à la contrée environnante son plus bel ornement et une preuve vivante de son importance historique! Près de là, dans un site bien boisé et très-solitaire, à Bonne-Fontaine, près d'Aubenton, abbaye fondée en 1153, on voit encore le transept méridional et six arcades de la nef de l'église qui est évidemment du douzième siècle : mais l'année prochaine on ne les verra peut-être plus, parce que l'acquéreur installé dans l'abbatiale en arrache chaque jour quelques pierres pour les besoins de son ménage. Il y a quinze jours, un ouvrier était occupé à dépecer la grande rosace qui formait l'antéfixe du transept, et qui, laissée à nu par la destruction du pignon, se découpait à jour sur le ciel, et produisait un effet aussi original que pittoresque.

On ne conçoit pas qu'un esprit de spéculation purement industriel n'inspire pas mieux, et qu'on ne songe jamais aux voyageurs nombreux qu'on éloigne en dépouillant un pays de toute sa parure, de tout ce qui peut distraire de l'ennui, éveiller la curiosité ou attirer l'étude. Quelle différence déplorable pour nous entre le système français et les soins scrupuleux qui ont valu à l'Angleterre la conservation des admirables ruines de Tintern, de Croyland, de Netley, de Kirkstall, de Whitby, de Fountains, et de tant d'autres abbayes qui, pour avoir été supprimées et à moitié démolies par la réforme, n'en offrent pas moins aujourd'hui d'inappréciables ressources à l'artiste et à l'antiquaire ! Et, s'il faut absolument descendre à des considérations aussi secondaires, qu'on aille demander aux aubergistes, aux voituriers, à la population en général des environs de ces monuments, s'ils ne trouvent pas leur compte à la conservation de ces vieilles pierres qui, situées en France, auraient depuis longtemps servi à réparer une route ou une écluse. Où en

seraient les rives du Rhin, si fréquentées et si admirées, avec le mode d'exploitation des ruines que l'on emploie en France? Il y a longtemps que les touristes et les artistes auraient abandonné ces parages, comme ils ont abandonné la France, cette France qui était naguère, de tous les pays de l'Europe, la plus richement pourvue en églises, en châteaux et en abbayes du moyen âge, et qui le serait encore si on avait pu arrêter, il y a vingt ans, le torrent des dévastations publiques et particulières. Aujourd'hui c'est à l'Allemagne qu'il faut céder la palme, grâce au zèle qui anime à la fois le gouvernement et les individus contre les progrès du vandalisme, lequel y a régné comme chez nous, mais bien moins longtemps. Les mesures administratives y sont appuyées par cette bonne volonté et cette intelligence des individus qui manquent si généralement en France. C'est ainsi qu'il s'est formé en plusieurs villes des associations avec le but spécial de conserver tel ou tel monument voisin. Nous citerons celle créée à Bamberg pour racheter et entretenir Altenbourg, l'ancien château des évêques de Bamberg. M. le baron d'Aufsess, l'un des amis les plus zélés de l'art chrétien et historique en Allemagne, en a formé une autre pour sauver le beau château de Zwernitz, en Franconie, et la même mesure a été prise par une réunion de prêtres et de bourgeois dans l'intérêt de la vieille église située au pied du Hohenstaufen.

Peut-être verrons-nous en France des améliorations de ce genre. La société formée par M. de Caumont pour la *conservation des monuments*, dont nous avons parlé plus haut, pourra se propager et former des succursales. Dieu le veuille! car en France, plus qu'ailleurs, l'homme isolé n'a presque jamais la conscience de l'étendue de sa mission. Pour un homme vraiment énergique et éclairé comme M. de Golbéry, qui, par l'influence que lui donne sa triple qualité de légis-

lateur, de magistrat et de savant très-distingué, a rendu des services si éminents à l'art chrétien en Alsace [1], nous aurons encore pendant longtemps peut-être des hommes comme M. Nicolas, architecte de Bourbon-l'Archambault, lequel, pour donner une preuve de ses connaissances architecturales, a fait démolir la Sainte-Chapelle de Bourbon-l'Archambault, l'ornement et la gloire du Bourbonnais, pour en vendre les matériaux. C'est en 1833 que le dernier débris en a disparu.

Mais comment qualifier le trait que je vais raconter, et dans quelle catégorie de vandales faut-il ranger ses auteurs? Il y avait à Montargis une tour antique qui faisait l'admiration des voyageurs. M. Cotelle, notaire à Paris et propriétaire à Montargis, jugeant utile de conserver ces vénérables restes, avait provoqué des souscriptions et obtenu même du ministère une somme de 1,200 fr. pour réparations urgentes. Malheureusement, aux élections générales de 1837, M. Cotelle se présente comme candidat ministériel; aussitôt les meneurs de l'opposition se sont cru parfaitement en droit d'exciter quelques individus à retirer petit à petit les pierres qui faisaient la base de l'édifice, et, à leur grande joie, la tour s'écroula avec un épouvantable fracas. La nouvelle de cette belle victoire fut aussitôt expédiée à Paris; le tour y fut jugé bon, et plus d'un journal *sérieux* le raconta

[1] Entre autres églises, M. de Golbéry a sauvé celle d'Ottmarshein, qui date, selon la tradition, des temps païens; la belle église de Geberschwir, et celle de Sigolsheim, fondée par l'impératrice sainte Richarde au neuvième siècle. Dans cette dernière église, il a eu le mérite de faire prolonger la nef de plusieurs arcades, en conservant tout à fait le style de l'original et en reportant sur la nouvelle façade le portail du neuvième siècle, au lieu de laisser plaquer contre l'antique édifice une sorte de coffre en plâtras moderne, avec un péristyle à triangle obtus, comme cela se pratique partout où les besoins de la population exigent l'agrandissement d'une vieille église. Entre mille exemples de cette absurdité, nous citerons Saint-Vallier, sur le Rhône.

avec éloge[1]. Je ne pense pas qu'il y ait un autre pays au monde où un pareil acte serait toléré, bien loin d'être encouragé.

En quittant le temporel pour le spirituel, si on examine l'état du vandalisme chez le clergé, on reconnaît que sa puissance y est toujours à peu près aussi étendue et aussi enracinée. Malgré les recommandations et les prescriptions de M. l'évêque du Puy[2] et de plusieurs autres respectables évêques, il y a toujours dans la masse du clergé et dans les conseils de fabrique la même manie d'enjolivements profanes et ridicules, la même indifférence barbare pour les trop rares débris de l'antiquité chrétienne. J'ai dit l'année dernière[3] combien le système suivi dans les constructions récentes était déplorable : il me reste à parler de la manière dont on traite les édifices anciens. Je sais qu'il y a dans chaque diocèse d'honorables exceptions, et que le nombre de ces exceptions s'accroît chaque jour[4]. Mais il est encore beaucoup trop petit pour lutter contre l'esprit général, pour empêcher qu'il n'y ait un contraste affligeant entre cet état stationnaire, cette halte dans la barbarie, et la réaction salutaire manifestée par le gouvernement et par des citoyens isolés. A l'appui de ce que j'avance ici, qu'il me soit permis de transcrire littéralement ce qu'on m'écrit à la fois des deux extrémités de la France : « Vous ne sauriez vous imaginer (c'est un prêtre breton qui parle) l'ardeur qu'on met dans le Finistère et les Côtes-du-Nord à salir de chaux ce

[1] Voir *le Courrier* et *le Siècle* des premiers jours de novembre 1837.

[2] Mgr de Bonald, depuis cardinal-archevêque de Lyon.

[3] Voir plus haut, *De l'état actuel de l'art religieux*.

[4] Aux noms que j'ai eu occasion de citer ailleurs, je dois ajouter M. Pascal, curé de la Ferté dans le diocèse de Blois, qui, dans sa polémique avec M. Didron, publiée par *l'Univers*, a donné des preuves de science et de zèle.

qui serait encore intact. La passion de bâtir de nouvelles églises s'est emparée d'un grand nombre de mes confrères ; malheureusement elle n'est point éclairée. On veut partout du nouveau, de l'élégant à la manière des païens. Pour ne pas ressembler à nos pères, pour ne pas imiter leur religieuse architecture, on nous fait ou des salles de spectacle, ou de misérables masures sans dignité, sans élégance, sans aucun cachet religieux, où le symbolisme chrétien est tout à fait sacrifié au caprice de MM. les ingénieurs. Ce n'est pas que l'on ne fasse quelquefois des réclamations ; mais comme elles ne sont dictées que par le bon sens et la religion, et que, pour avoir des fonds, il faut suivre servilement les plans des architectes officiels, on passe à l'ordre du jour. » D'un autre côté, on m'écrit de Langres : « Le clergé de notre diocèse est tellement éloigné de tout sentiment de l'art religieux, qu'il s'*oppose généralement aux réparations faites dans le caractère des monuments gothiques*, et qu'il n'est presque pas de prêtre qui ne préfère une église à colonnes, et à pilastres grecs, à fenêtres carrées ou en demi-cercle, garnies de rideaux de couleur, aux monuments gothiques. Et chaque jour on voit, quand une église est trop petite, qu'au lieu de l'agrandir en suivant son architecture primitive, on la détruit, et on la remplace par une salle aux murs badigeonnés de jaune et de blanc. »

Je pourrais citer vingt lettres semblables, qui ne contiennent toutes que l'exacte vérité, comme peut s'en assurer quiconque est doué de l'instinct le plus élémentaire en matière d'art religieux, et qui veut se donner la peine d'interroger les hommes et les lieux. Partout il trouvera des curés qui se reposent sur leurs lauriers, après avoir recouvert leurs vieilles églises d'un épais badigeon beurre-frais, relevé par des tranches de rouge ou de bleu ; après avoir jeté aux gra-

vois les meneaux de leurs fenêtres ogivales, et échangé, contre les produits de pacotille religieuse qu'on exporte de Paris, les trop rares monuments d'art chrétien que le temps avait épargnés. Je prends au hasard quelques traits parmi ceux que me fournit une trop triste expérience de ce qu'il faut bien nommer le vandalisme fabricien et sacerdotal. Quelquefois c'est une profonde insouciance qui fait la généreuse aux dépens de l'église. Ainsi plusieurs tonnes de vitraux provenant de l'église d'Épernay ont été données à un grand vicaire de Châlons, pour orner la chapelle de son château ; ainsi une *paix* en ivoire du quatorzième siècle, appartenant à Saint-Jacques de Reims, a été donnée par l'avant-dernier curé de cette paroisse à un antiquaire de la ville. Ailleurs, c'est un esprit de mercantile avidité qui spécule sur les débris de l'antiquité chrétienne, comme sur une proie assurée. On se rappelle la mise en vente de l'ancienne église de Châtillon-sur-Marne, l'une des plus curieuses de Champagne, par la fabrique, sur la mise à prix de 4,000 francs heureusement arrêtée par le zèle infatigable de M. Didron, et le rapport qu'il adressa au ministre de l'instruction publique sur cette honteuse dilapidation. Mais là où on ne saurait vendre en gros on se rabat sur le détail. A Amiens, on a vendu trois beaux et curieux tableaux sur bois du seizième siècle, qui se trouvaient à la cathédrale, moyennant le badigeonnage d'une des chapelles. Il y en a d'autres qui servent en ce moment de portes au poulailler d'un jeune abbé ! C'est dans cette même église qu'un des chanoines disait naguère à M. du Sommerard en lui montrant des stalles du chœur, monument admirable d'ancienne boiserie : « Voyez ce *grenier à poussière !* Il nous empêche d'être vus ; qui nous en débarrassera ? » Dans la collection de ce savant archéologue, on voit de curieux émaux byzantins, qu'il avait d'abord admirés à la cathédrale

de Sens, et qui lui ont été apportés, il y a trois ou quatre ans, par un brocanteur, qui les avait achetés à l'église, toujours moyennant le badigeonnage d'une chapelle. A Troyes, la fabrique de la Madeleine a fait tailler, dans les bases et les fûts des colonnes, un certain nombre de places, que l'on loue 3 ou 4 francs par an, au risque de faire écrouler l'édifice tout entier. C'est, du reste, la même fabrique qui voulait absolument abattre le fameux jubé de cette église, regardé comme le plus beau de France, sous prétexte que ce n'était plus de mode, et qui ne l'a épargné qu'à condition de pouvoir l'empâter sous une épaisse couche de badigeon [1].

Rien n'échappe à ce mépris systématique de la vénérable antiquité; mais ce qui semble spécialement exposé à ses coups, ce sont les anciens fonts baptismaux, objets de l'étude et de l'appréciation toute particulière de nos voisins les Anglais. A Lagery, près Reims, le curé a fait briser des fonts romans pour les remplacer par des fonts modernes. Il en est de même dans presque toutes les églises du nord et de l'est de la France; partout les fonts sont brisés ou relégués dans un coin obscur, pour faire place à quelque conque plus ou moins classique. De l'autre côté de la France, près Poitiers, dans une église dont j'ai le tort d'avoir oublié le nom, il y avait d'anciens fonts baptismaux *par immersion*. Cette particularité si rare et si curieuse n'a pas suffi pour leur faire trouver grâce devant le curé, qui les a fait détruire. Ailleurs ce sont ces vieilles tapisseries, si estimées aujourd'hui des antiquaires, surtout depuis que le bel ouvrage de M. Achille Jubinal est venu en révéler toute la beauté et toute l'importance. A Clermont, en Auvergne, il y a dans la cathédrale douze tapisseries provenant de l'ancien évêché, et faites de 1505 à 1511, sous a direction de Jacques

[1] ARNAUD, *Antiquités de Troyes*, 1827.

d'Amboise, membre de cette illustre famille si généreusement amie des arts; elles sont toutes déchirées, moisies et abimées de poussière. M. Thévenot, membre du comité des arts, avait offert de les nettoyer à ses frais et d'en prendre un calque; mais le chapitre lui a répondu par un refus. A Notre-Dame de Reims, il y a encore d'autres tapisseries du quatorzième siècle qui sont découpées et servent de tapis de pied au trône épiscopal. En revanche, quand on aura besoin de ce genre de parures pour certaines fêtes de l'Église, comme c'est encore l'usage à Paris pour la semaine sainte, soyez sûr qu'on ira chercher au hasard, dans quelque garde-meuble, tout ce qu'il y aura de plus ridiculement contradictoire avec la sainteté du lieu et du temps. C'est ainsi que le vendredi saint de cette année 1838, tout le monde a pu voir au *tombeau* de Saint-Sulpice le *Festin d'Antoine et Cléopâtre* (Cléopâtre dans le costume le plus léger); et à celui de Saint-Germain-l'Auxerrois, *Vénus amenant l'Amour aux nymphes de Calypso !*

Terminons cette série par un dernier trait de ce genre. A Saint-Guilhem, entre Montpellier et Lodève, il y a une église bâtie, selon la tradition, par Charlemagne, et dont l'autel a été donné par saint Grégoire VII; cet autel a été arraché, relégué dans un coin, par le curé, qui y a substitué un autel en bois peint, oubliant sans doute qu'il outrageait ainsi les deux plus grands noms du moyen âge catholique, Charlemagne et Grégoire VII !

Quand on a ainsi disposé de la partie mobilière, il reste l'immeuble, que l'on s'évertue le mieux que l'on peut à revêtir d'un déguisement moderne. Quelle est l'église de France qui ne porte les traces de ces anachronismes trop souvent irréparables? Hélas! il n'y en a littéralement pas une seule. Là où la pioche et la râpe n'ont pas labouré ces saintes pierres,

l'ignoble badigeon les a toujours souillées. Qu'ils parlent, ceux qui ont eu le bonheur de voir une de nos cathédrales du premier ordre, Chartres, par exemple, il y a quelque dix ans, avant qu'elle ne fût jaunie de cet ocre blafard que l'évêque a mis tant de zèle à obtenir ; et qu'ils nous disent, si la parole leur suffit pour cela, tout ce qu'une église peut perdre en grandeur, en majesté, en sainteté, à ce sot travestissement ! Statues, bas-reliefs, chapiteaux, rinceaux, fresques, pierres tombales, épitaphes, inscriptions pieuses, rien n'est épargné : il faut que tout y passe, il faut cacher tout ce qui peut rappeler les siècles de foi et d'enthousiasme religieux, ou du moins rendre méconnaissable ce qu'on ne peut complétement anéantir. D'où il résultera cet autre avantage, que les murs de l'église seront plus éclatants que le jour qui doit pénétrer par les fenêtres, même quand celles-ci seront dégarnies de leurs vitraux, et que par conséquent les conducteurs naturels de la lumière auront l'air de lui faire obstacle.

Faire l'histoire des ravages du badigeon, ce serait faire la statistique ecclésiastique de la France ; je me borne à invoquer la vengeance de la publicité contre les derniers attentats qui sont parvenus à ma connaissance. A Coutances, dans cette fameuse cathédrale qui a si longtemps occupé les archéologues, le dernier évêque a fait peindre en jaune les deux collatéraux et la nef du milieu en blanc, en même temps qu'il écrasait l'un des transepts sous la masse informe d'un autel dédié à saint Pierre, parce qu'il s'appelait Pierre. A Boury, village près Gisors, le curé a trouvé bon de donner à sa vieille église le costume suivant : les gros murs en *bleu*, les colonnes en *rose*, le tout relevé par des plinthes et des corniches en *jaune*. A Laon, l'église romane de la fameuse abbaye de Saint-Martin a été badigeonnée en ocre des pieds à

la tête par son curé, et dans la cathédrale cette charmante chapelle de la Vierge qui a germé comme une fleur sur les lignes sévères du transept septentrional, a été recouverte d'un jaune épais, et ornée d'une série d'arcades à rez-terre en *vert marbré*, relevées par des colonnes oranges. Cette mascarade est due à un ecclésiastique de la paroisse; il n'y a de plus affreux que la longue balustrade qui coupe par le milieu l'extrémité carrée du chœur, et qui est peinte en noir parce que le mur auquel elle s'appuie est peint en blanc. A la grande collégiale de Saint-Quentin, il y a autour du chœur cinq chapelles que M. Vitet a qualifiées avec raison de « ravissantes, d'un goût et d'un dessin tout à fait mauresques[1]. » Mais je ne sais si, de son temps, celle du chevet était décorée avec des bandes de papier peint marbré, absolument comme l'antichambre d'un hôtel garni, avec un prétendu vitrail en petits carrés de verre bleus et rouges, à travers lesquels les enfants peuvent s'amuser à voir tremblotter le feuillage d'un arbre planté au chevet de l'église. On n'a pas respecté davantage la curieuse église de Saint-Michel en Thiérache, que je recommande vivement aux antiquaires qui seront chargés de la statistique si importante du département de l'Aisne. Dans une position charmante et presque cachée au bord des vastes forêts qui longent la frontière belge, elle offre le plus grand intérêt par la disposition tout à fait excentrique de ses cinq absides, et par son transept du douzième siècle. Les moines l'avaient refaite à moitié dans le dix-septième siècle, et avaient plaqué beaucoup de marbre sur ce qui restait d'ancien. Mais il y a deux ans que sa solitude et sa beauté n'ont pu la mettre à l'abri d'une couche générale de jaune, d'orange et de blanc qui en alourdit et altère les proportions. Dans le Midi on doit déplorer les badigeonnages récents de Saint-

[1] *Rapport au ministre de l'intérieur*, page 61.

André-le-Bas à Vienne, de Notre-Dame d'Orcival en Auvergne, de Saint-Michel au Puy-en-Velay, enfin de la cathédrale de Lyon. Cette dernière œuvre est du fait de M. Chenavard, architecte, à qui des juges plus compétents que moi ont déjà imputé l'écroulement de l'ancienne nef de la cathédrale de Belley, ainsi que des restaurations et constructions très-affligeantes, à Saint-Vincent de Châlon-sur-Saône [1]. Quant à ce qui se passe dans Paris, j'emprunte l'énergique langage du rapport de M. de Gasparin : « On empâte, dit-il, de peinture, et on cache sous le stuc deux chapelles de Saint-Germain-des-Près, en attendant qu'on ait assez d'argent pour habiller ainsi l'église entière. On déguise, sous des couleurs vert-pomme et bleu pâle détrempées dans l'huile, l'église Saint-Laurent, et on en transforme en ce moment les chapelles en armoires. Enfin l'on badigeonne et l'on gratte tout à la fois la grande église de Saint-Sulpice qu'une vieille teinte grise commençait déjà à rendre respectable [2]. »

Ce n'est pas au clergé, c'est au conseil des bâtiments civils, siégeant à Paris, qu'il faut attribuer et reprocher l'odieux système que l'on suit partout à l'encontre des clochers d'églises rurales. Il est à peu près reconnu par tout le monde que les flèches gothiques ou en pointe sont le plus bel ornement des horizons de nos campagnes. Mais malheur à celle qui exige des réparations ! Fût-elle la plus antique, la plus noble, la plus gracieuse du monde, point de pitié. Dès qu'on y touche, il faut la remplacer par deux pans coupés, ou par une sorte de calotte ou chaudière. C'est la règle prescrite par le conseil des bâtiments civils, qui ne souffre pas qu'on s'en

[1] Cet architecte est justement jugé dans la lettre de M. de Guilhermy au ministre de l'instruction publique, sur les monuments du Lyonnais, insérée dans le *Journal de l'instruction publique* de novembre 1838.

[2] *Moniteur* du 3 août 1838.

écarte, quand même on aurait tout l'argent nécessaire pour payer quelque chose de mieux. La ville de Charmes, dans les Vosges, avait près de cent mille francs de fonds municipaux disponibles pour une réparation de cette nature : on ne l'en a pas moins forcée à remplacer, par un capuchon en forme de marmite renversée, sa flèche élégante et fière, qui de trois lieues à la ronde ornait le paysage. On pourrait citer une foule d'autres exemples de ce genre. Le résultat général de cette sorte de progrès consiste à abaisser partout les croix de village de trente à quarante pieds. Belle victoire pour la civilisation !

Enfin, avant de sortir des églises, il faut bien consacrer quelques mots à une classe spéciale de vandales qui y ont élu domicile, c'est-à-dire aux organistes. Si c'est un crime d'offenser les yeux par des constructions baroques et ridicules, c'en est un, assurément, que d'outrager des oreilles raisonnables par une prétendue musique religieuse qui excite dans l'âme tout ce qu'on veut, excepté des sentiments religieux, et d'employer à cette profanation le roi des instruments, l'*organe* intime et majestueux des harmonies chrétiennes. Or, dans toute la France, et spécialement à Paris, les organistes se rendent coupables de ce crime. Règle générale, toutes les fois qu'on invoquera le secours si puissant et si nécessaire de l'orgue pour compléter les cérémonies du culte, toutes les fois qu'on verra affiché sur le programme de quelque fête que l'*orgue sera touché par M* ****, on peut être d'avance sûr d'entendre quelques airs du nouvel opéra, des valses, des contredanses, des tours de force, si l'on veut, mais jamais un motet vraiment empreint de sentiment religieux ; jamais une de ces grandes compositions des anciens maîtres d'Allemagne ou d'Italie ; jamais surtout une de ces vieilles mélodies catholiques, faites pour l'orgue et pour lesquelles seules

l'orgue lui-même est fait. Je ne conçois rien de plus grotesque et de plus profane à la fois que le système suivi par les organistes de Paris. Leur but semble être de montrer que l'orgue, sous des mains habiles comme les leurs, peut rivaliser avec le piano de la demoiselle du coin, ou avec la musique du régiment qu'on entend passer dans la rue. Quelquefois ils descendent plus bas, et le jour de Pâques de cette année 1838, on a entendu au salut de Saint-Étienne-du-Mont, un air fort connu des buveurs, dont les premières paroles sont :

Mes amis, quand je boi,
Je suis plus heureux qu'un roi.

On voit que ce n'est guère la peine pour Mgr l'archevêque de Paris d'interdire la musique de théâtre dans les églises, puisque les organistes y introduisent de la musique de cabaret. Il y a longtemps cependant que ces abus, si patiemment tolérés aujourd'hui, sont proscrits par l'autorité compétente; et, pour me mettre à l'abri du reproche d'être un novateur audacieux, je veux citer deux anciens canons qu'on trouve dans le Bréviaire de Paris. Le premier est du concile de Paris, en 1528, décret 17 : « Les saints Pères n'ont introduit dans l'église l'usage des orgues que pour le culte et le service de Dieu. Ainsi, nous défendons qu'on joue dans l'église sur ces instruments des chants lascifs ; nous ne permettons que des sons doux, dont la mélodie ne représente que de saintes hymnes et des cantiques spirituels. » Le second est de l'archevêque François de Harlay, article 32 des statuts du synode de 1674 : « Nous défendons expressément d'introduire dans les églises et chapelles des musiques profanes et séculières, *avec des modulations vives et sautillantes ;* de jouer sur les orgues des chansons ou autres airs indignes de la modestie

et de la gravité du chant ecclésiastique..... Enfin, nous défendons d'envoyer ou d'afficher des programmes pour inviter les fidèles à des musiques dans les églises, comme à des pièces de théâtre ou à des spectacles. »

Pour pardonner tout ce qu'on fait et tout ce qu'on laisse faire dans les églises, il faut se souvenir qu'on se borne à suivre la route tracée pour la plupart de nos savants et de nos artistes attitrés, dont tout le génie consiste à mépriser et à ignorer l'art chrétien ; il faut se souvenir que l'un des architectes les plus renommés de la capitale, et qui postule aujourd'hui une importante restauration gothique, qualifie l'architecture du moyen âge d'*architecture à chauve-souris*, et qu'une des lumières de l'Académie des beaux-arts déplore partout l'appui donné par le gouvernement à *la seule tendance qu'il importe de décourager*.

Je ne puis terminer cette invective sans faire une rétractation exigée par la justice. J'ai dit naguère que partout, excepté en France, les monuments d'art ancien étaient respectés, et j'ai nommé la Belgique parmi les pays qui lui donnaient cette salutaire leçon. Après avoir pris une connaissance plus approfondie des faits, je suis obligé de dire qu'il n'en est rien, et que, si le gouvernement et la législation belge sont plus avancés que les nôtres sous ce rapport, en revanche les dispositions générales du pays sont plutôt en arrière de celles de la France. Par une contradiction remarquable, la Belgique, qui avait su se garantir plus qu'aucun autre pays des doctrines irréligieuses du dix-huitième siècle, comme l'a démontré son insurrection contre Joseph II, avait cependant subi à un degré incroyable l'influence de l'art dégénéré des époques de Louis XIV et Louis XV. Je ne connais rien en France de comparable aux gaînes colossales par lesquelles on a trouvé moyen de défigurer la nef de la cathédrale de Ma-

lines ; à la façade de Notre-Dame de Finistère à Bruxelles, véritable passoire à café flanquée de deux bilboquets ; aux miroirs, aux plâtres et aux marbrures qui déshonorent Saint-Paul et Saint-Jacques à Liége ; à ces autels-monstres en marbre noir, inventés exprès pour détruire, comme à Anvers, l'effet de la plus belle église gothique. La Belgique n'a pas encore su se dégager de ces langes grotesques. Et, chez elle, le vandalisme restaurateur marche fièrement à côté du vandalisme destructeur. Ce dernier lui fut apporté par la conquête française, qui fit disparaître presque toutes ses magnifiques abbayes et deux de ses plus anciennes cathédrales. Le règne de la maison d'Orange fut aussi une époque de dévastation et d'abandon systématique. Je ne veux en citer que deux traits. A l'époque où le roi Guillaume I[er] mettait en vente à son profit pour 94 millions de domaines nationaux belges, et où il livrait à la hache d'impitoyables spéculateurs cette forêt de Soignes, la plus belle de l'Europe occidentale, l'ornement de Bruxelles et du pays tout entier, ce prince *éclairé* crut faire une bonne affaire en faisant vendre aux enchères l'ancien château de Vianden, dans le Luxembourg, édifice immense et admirable, sur un rocher qui domine l'Ourthe, parfaitement conservé et habité[1], et qui devait en outre avoir, à ses yeux, le mérite d'avoir été la première possession de la maison de Nassau dans les Pays-Bas[2]. Il fut adjugé pour *six mille* francs à un entrepreneur, qui en enleva les plombs, les bois et le rendit ainsi aussi inhabitable que possible, jusqu'à ce que le roi, éveillé par les clameurs que faisait pousser cet acte de vandalisme inouï, racheta les ruines du châ-

[1] Le roi l'avait repris à M. de Marbeuf, qui l'avait reçu en dotation de Napoléon et qui l'entretenait fort bien.

[2] En 1340, Marguerite de Spanheim, héritière du comté de Vianden, l'apporta en dot à Othon, comte de Nassau.

teau de ses pères moyennant 3,000 francs. C'étaient toujours mille écus de profit, et une gloire de moins pour sa couronne et pour le pays ; et cependant voilà ce qu'on appelait une *restauration!* Ces ruines, dans leur état actuel, sont, de l'avis unanime des voyageurs, plus vastes et mieux conservées que tout ce qu'on voit de ce genre sur les bords du Rhin; qu'on juge du prix qu'avait un pareil monument dans son intégrité.

Sous ce même règne, en 1822, on voyait encore à quatre lieues de Bruxelles l'immense abbaye des Prémontrés de Ninove. Ses quatre façades offraient un vaste ensemble d'architecture classique, dans les proportions les plus imposantes et les plus régulières ; sa reconstruction en 1718 avait coûté 3,500,000 francs. En 1822, elle était dans un état de conservation parfaite, et on la mettait en vente pour 80,000 francs. La province de Flandre orientale voulut en faire l'acquisition pour l'offrir comme château au prince d'Orange, qui faisait alors bâtir à Bruxelles un palais dont toute l'étendue n'égale pas une seule des quatre façades de Ninove; mais le roi refusa cette offre. Il n'eut pas davantage l'idée d'utiliser cet immense édifice, si voisin de sa capitale, pour en faire un hospice, un collége, ou une caserne ; et l'adjudication définitive eut lieu le 15 janvier, après l'affiche suivante que nous croyons devoir transcrire comme une curieuse pièce justificative de la future histoire du vandalisme: « Cette abbaye, dont la construction a coûté plus de 1,500,000 florins avant la révolution, offre, sous le rapport de la démolition, des avantages immenses. Tous les matériaux en sont de la plus grande beauté : le fer, le plomb, les ardoises fortes, les grès, le marbre, n'y ont pas été épargnés ; la charpente en est énorme ; aucune planche n'a été clouée. Pour le transport, la Dendre offre un moyen facile. Les for-

tifications de Termonde, les travaux à Bruxelles, etc., assurent le débit avantageux des matériaux. En un mot, cette vente se présente aux spéculateurs sous l'aspect et dans les circonstances les plus favorables. »

Tous ces avantages ont été si bien saisis qu'aujourd'hui il ne reste pas pierre sur pierre de l'édifice. Seulement on peut examiner les plans chez un menuisier de la ville, et vraiment c'est une visite qui vaut la peine d'être faite, pour voir jusqu'où la fureur de détruire peut aller, en pleine paix et sous un gouvernement régulier.

Depuis la révolution de 1830, le nouveau gouvernement s'est occupé avec quelque sollicitude de la conservation des monuments. La loi communale, tout en accordant aux municipalités des attributions plus larges qu'en aucun autre pays du monde, leur défend de procéder, *sans l'approbation du roi*, « à la démolition des monuments de l'antiquité et aux réparations à y faire, lorsque ces réparations sont de nature à changer le style ou le caractère des monuments[1]. » Voilà

[1] Voici un arrêté du roi Léopold, qui montre comment cette loi excellente est exécutée. Il est daté du 28 novembre 1836. C'est un contraste humiliant pour nous que celui des mesures prises à Dinant en Belgique avec les dévastations de Dinan en Bretagne, dont nous parlions plus haut, page 220.

« Vu l'arrêté du 25 août 1837, ordonnant le redressement de la route de première classe, n° 3, de Namur vers Givet, dans la partie de la traverse de Dinant, comprise entre la porte Saint-Nicolas et la sortie de la ville vers Givet;

« Considérant que, par suite de ce redressement, la porte Saint-Nicolas devait être démolie; que cependant cette porte étant d'une belle construction et d'une grande antiquité, il est désirable qu'elle soit conservée intacte en la dégageant convenablement; que, sous ce dernier rapport, de nouvelles dépenses deviennent nécessaires; ....

« Considérant que la ville de Dinant est particulièrement intéressée à la conservation de la porte dont il s'agit, et que l'État, tout en prêtant son concours à la chose, n'est cependant déterminé que par un intérêt secondaire quant à la voirie; dispose :

« Art. 1er. Il est accordé à la ville de Dinant, à titre de subside, une somme

de belles et sages paroles, dont l'absence se fait regretter dans notre loi municipale française! Pour que l'approbation du roi ne soit jamais surprise, il a été institué une commission royale des monuments, présidée par le comte Amédée de Beaufort, et qui a déjà rendu de grands services. Il faut espérer que, grâce à ces précautions, on ne verra plus ce qui s'est passé il y a quelques années à Chimay, lorsque la pierre sépulcrale de l'historien Froissart (chanoine de la collégiale de Chimay) fut enlevée et brisée pour faire une entrée particulière dans la chapelle des fonts! On est déjà parvenu à sauver, entre autres débris curieux, la vieille porte de Hal, à Bruxelles, qui renferme encore de très-belles salles, et que l'on s'acharnait à remplacer par deux de ces barraques à porche et à fronton obtus qui ornent toutes les autres entrées de la capitale. On a même été assez heureux pour rendre à Sainte-Gudule une portion notable de son ancienne beauté, en détruisant le maître-autel qui obstruait son chevet. M. Rogier, ancien ministre de l'intérieur, et actuellement gouverneur de la province d'Anvers, avait conçu et proposé la magnifique idée de faire terminer la flèche de la cathédrale de Malines par une souscription populaire, afin de placer sous cette consécration religieuse et nationale le souvenir de la révolution de 1830, et le point central du système des chemins de fer qui doit changer industriellement la face de la Belgique. Malheureusement on a cru s'apercevoir que les fondements de la tour ne supporteraient pas une augmentation de poids aussi considérable. La ville de Malines mérite-

de trois cents francs, pour contribuer à la dépense que nécessitera la conservation de la porte dite de Saint-Nicolas en cette ville.

Art 2. Les terrains nécessaires, et notamment celui qui se trouve au delà de la porte et qui forme l'angle de séparation de l'ancienne route de la nouvelle, seront acquis et occupés conformément aux lois en matière d'expropriation pour cause d'utilité publique. »

rait, du reste, assez peu cet honneur, car sa régence est occupée en ce moment à postuler avec acharnement la destruction de la belle porte à tourelles qui conduit à Bruxelles, et lorsqu'on leur reproche cette barbarie, ils répondent : « Oh ! nous en avons détruit une, il y a quelques années, celle de Louvain, qui était bien plus belle encore ! » Et ils disent vrai, à leur plus grande honte.

Mais si le gouvernement a quelque prise sur les administrations provinciales et municipales, il n'en a point sur les particuliers ni sur le clergé. La vente des vitraux et des chaires, de tous les fragments mobiliers d'art chrétien, à des Anglais ou à des brocanteurs de Paris, est organisée sur une très-grande échelle. Il n'a fallu rien moins que l'intervention du roi protestant pour empêcher le curé catholique d'Alsemberg de vendre la chaire gothique de son église à un Anglais. A Alne, abbaye fondée par saint Bernard, sur les bords de la Sambre, il existe encore la plus grande partie de la maison et une moitié environ de l'église, qui date de l'époque même du fondateur. Croirait-on que ce sont les anciens religieux eux-mêmes, qui, ayant racheté ces ruines, les vendent par charretées ! A Sainte-Gudule même, dont la restauration se fait, en général, avec beaucoup de zèle et de goût, il faut cependant dénoncer l'architecte qui a trouvé bon de faire arracher un grand nombre de consoles richement sculptées sur les tours de la façade, sous prétexte que ces consoles sans statues ne signifiaient rien.

Quant au règne du badigeon, il est encore bien plus universel et plus solidement établi qu'en France. Je ne crois pas qu'à l'exception de Sainte-Waudru de Mons, il y ait une seule église de Belgique, grande où petite, qui ne soit pas périodiquement radoubée et mastiquée d'une pâte impitoya-

blement épaisse. Il en résulte que la sculpture, si florissante au moyen âge en Belgique, est comme annulée partout où il s'en trouve quelques monuments dans les églises. Comment reconnaître non-seulement l'expression, mais jusqu'aux premières formes d'une figure qui est recouverte d'au moins dix couches successives de plâtre? On ne se figure pas le changement que subiraient toutes les églises belges, si quelque chimiste tout-puissant trouvait le moyen de les dégager de cette enveloppe déjà séculaire, et de les rendre à leur légèreté primitive. Il n'y a pas jusqu'au délicieux jubé de Louvain dont la transparence ne soit interceptée autant que possible par un voile écailleux. Seulement, au lieu du beurre frais et de l'ocre usités en France, c'est le blanc qui est universellement adopté en Belgique, un blanc vif, luisant, éblouissant, dont on ne se fait pas une idée avant de l'avoir vu. On sort de là comme d'un moulin, avec la crainte d'être soi-même blanchi. Puis, si on jette un regard en arrière sur l'édifice, on se croit encore poursuivi par la brosse fatale; car, par un raffinement barbare, ce n'est pas seulement l'intérieur qui est métamorphosé en blanc de craie, ce sont encore les porches, les portails, tout ce qui peut se relever sur la couleur sombre des pierres extérieures, et jusqu'aux meneaux et aux archivoltes de toutes les fenêtres, qui sont passés au blanc par dehors, comme pour avertir le passant du sort qui l'attend au dedans. Je n'ai vu nulle part le moindre germe de réforme sur ce point.

Pour en revenir à notre France, et pour qu'on ne me reproche pas de parler si longtemps sans indiquer un remède, je finirai en insistant sur la nécessité de régulariser et de fortifier l'action de l'inspecteur général des monuments historiques et celle de la commission qui délibère sur ses propositions au ministère de l'intérieur : une loi, ou au

moins une ordonnance royale, est urgente pour leur donner un droit d'intervention légale et immédiate dans les décisions des municipalités et des conseils de fabrique. J'ai déjà cité la loi belge à ce sujet. En Prusse, il y a un édit royal qui interdit strictement la destruction de tout édifice quelconque revêtu d'un caractère monumental ou se rattachant à un souvenir historique, et qui ordonne de conserver, dans toutes les réparations de ces édifices, le caractère et le style de l'architecture primitive. En Bavière, la même prohibition existe et s'étend, par une disposition récente, jusqu'aux chaumières des montagnes de la haute Bavière si pittoresques, si bien adaptées au climat et à la localité, et auxquelles il est défendu de substituer les boîtes carrées que voulaient y importer certains architectes urbains. Il faut que quelque mesure sérieuse de ce genre soit adoptée en France; c'est la seule chance de salut pour ce qui nous reste : c'est le seul moyen d'appuyer les progrès trop lents et trop timides de l'opinion.

Et, en vérité, il est temps d'arrêter les démolisseurs. A mesure que l'on approfondit l'étude de notre ancienne histoire et de la société telle qu'elle était organisée dans les siècles catholiques, on se fait, ce me semble, une idée plus nette et une appréciation plus sérieuse des formes matérielles que cette société avait créées pour lui servir de manifestations extérieures. Il est impossible, alors, de n'être pas frappé du contraste que présente le monde actuel avec le monde d'alors, sous le rapport de la beauté. On a fait bien des progrès de tous genres; je n'entends ni les contester, ni même les examiner; il en est que j'adopte avec toute la ferveur de mon siècle; mais je ne puis m'empêcher de déplorer que tous ces progrès n'aient pu être obtenus qu'aux dépens de la beauté, qu'ils aient intronisé le règne du laid, du plat et du

monotone. Le beau est un des besoins de l'homme, de ses plus nobles besoins; il est, de jour en jour, moins satisfait dans notre société moderne. Je m'imagine qu'un de nos *barbares* aïeux du quinzième ou du seizième siècle nous plaindrait amèrement si, revenant du tombeau parmi nous, il comparait la France telle qu'il l'avait laissée avec la France telle que nous l'avons faite, ce pays naguère tout parsemé de monuments innombrables et aussi merveilleux par leur beauté que par leur inépuisable variété, avec sa surface actuelle de jour en jour plus uniforme et plus aplatie; ces villes annoncées de loin par leur forêt de clochers, par des remparts et des portes si majestueuses, avec nos quartiers neufs qui s'élèvent, taillés sur les mêmes patrons, dans toutes les sous-préfectures du royaume; ces châteaux sur chaque montagne, et ces abbayes dans chaque vallée, avec les masses informes de nos manufactures; ces églises, ces chapelles dans chaque village, toujours remplies de sculptures et de tableaux d'une originalité complète, avec les hideux produits de l'architecture officielle de nos jours; ces flèches à jour avec les noirs tuyaux de nos usines, et, en dernier lieu, le noble et gracieux costume d'autrefois avec notre habit à queue de morue.

Laissons au moins les choses telles qu'elles sont. Le monde est assez laid comme cela. Gardons les trop rares vestiges de son ancienne beauté, et, pour cela, empêchons un vandalisme décrépit de continuer à mettre en coupe réglée les souvenirs de notre histoire et de défricher officiellement les monuments plantés sur le sol de la patrie par la forte main de nos aïeux.

VI

LE CONSEIL GÉNÉRAL DE LA HAUTE-SAONE

ET LES RUINES DE CHERLIEU.

LETTRE A M. LE DIRECTEUR DE LA *REVUE D'ARCHITECTURE*.

Villersexel (Haute-Saône), octobre 1841.

Monsieur,

Dans le compte rendu des délibérations du conseil général de la Haute-Saône, on lit ce qui suit :

« Le conseil d'arrondissement de Vesoul avait sollicité une subvention pour la conservation des ruines de Cherlieu. Le conseil général, considérant le peu d'intérêt qu'offrent ces ruines d'une construction toute récente, rejette la demande d'une subvention. »

Ami humble, mais dévoué, de l'art chrétien et de l'histoire nationale, membre d'un corps spécialement institué par le gouvernement pour rechercher et sauver les monuments historiques de la France, ayant visité tout dernièrement dans ce but les ruines de la vaste et célèbre abbaye de Cherlieu, qu'il me soit permis, à ces titres divers, de vous transmettre quelques observations sur la funeste décision du conseil général de la Haute-Saône, et sur l'étrange considérant qui la précède.

Et, d'abord, on peut s'étonner à bon droit de voir les membres du conseil général nier l'intérêt qui s'attache aux ruines de Cherlieu. Si ces Messieurs avaient daigné ouvrir un livre justement estimé et qui se trouve dans toutes les bibliothèques, le *Voyage littéraire de deux Bénédictins*, ils y auraient trouvé [1] que l'église de Cherlieu était *une des plus belles et la plus grande* de toute la Franche-Comté; que l'on y voit les tombeaux du comte Hugues de Bourgogne; de sa femme, Alix de Méranie, héritière de la Franche-Comté; du comte Otton IV, le dernier des souverains qui ait régné dans la province; en outre, que les obsèques de ce prince, en 1310, y furent célébrées en présence de quatre évêques, de vingt abbés, de trois cents chevaliers, de trois mille gentilshommes et de plus de quinze mille personnes, lesquels, suivant la tradition, furent tous hébergés aux frais de cette grande maison.

Quelques recherches bien faciles leur auraient appris de plus : que l'abbaye de Cherlieu avait été fondée, en 1131, par les soins directs de saint Bernard, qui s'y rendit plusieurs fois, et en fait plus d'une mention très-honorable dans ses épîtres; qu'elle fut dotée par le grand Rainaud III, comte de Bourgogne, et enrichie par l'empereur Henri VI, petit-fils de Rainaud [2]; qu'elle a eu pour abbés, entre autres : Mathieu des Clercs, médecin et ambassadeur de Charles le Téméraire; Claude de la Baume, cardinal-archevêque de Besançon; Ferdinand de Rye, aussi archevêque. Ils y auraient vu enfin qu'outre les princes cités plus haut, Jean de Bourgogne, frère d'Otton IV, et les sires de Vergy, de Mirabeau, de Fouvens, de Chauvirey, etc., y eurent leur sépulture.

[1] Voy. t. II, p. 138.

[2] Gollut, p. 418, lui assigne le premier rang pour la richesse entre toutes les abbayes de la Comté.

Les Francs-Comtois, qui ont conservé quelque attachement pour la gloire de leur province, jugeront à leur tour l'arrêt de cette assemblée qui ne reconnaît aucun intérêt aux ruines d'une église consacrée par de tels souvenirs, et renfermant les dépouilles de trois souverains du pays.

Mais le conseil général de la Haute-Saône va plus loin; et, passant du domaine des appréciations historiques à celui de l'archéologie, il nous déclare que ces ruines sont d'une reconstruction toute récente.

Ici l'étonnement redouble, et on ne peut s'expliquer un jugement aussi bizarre que par cette alternative : ou aucun de MM. les membres du conseil n'a trouvé le temps de visiter ce lieu naguère si fréquenté, ou bien ils sont pourvus, en fait d'architecture gothique, de connaissances et de renseignements dérobés jusqu'à présent à toutes les personnes qui s'occupent de cet art. Dans le premier cas, guidés par les renseignements les plus incomplets, ils ont confondu les débris actuels de l'église, qui sont de la fin du douzième siècle, soit avec les constructions somptueuses faites par les religieux au moment de la révolution et détruites aussitôt après la suppression en 1790, soit avec les bâtiments claustraux, habités aujourd'hui par divers cultivateurs, et dont une partie porte la date de 1708. Ces bâtiments, modernes il est vrai, mais d'une architecture simple et solide, infiniment supérieure à la plupart des constructions départementales de nos jours, ne méritent peut-être pas le superbe mépris de MM. les membres du conseil : ils renferment d'ailleurs l'ancien cloître avec l'emplacement de ses quarante arcades, et une vaste cuisine ogivale. Mais quant à l'église, voici ce qui en restait au 1er juillet de la présente année. D'abord, toutes les lignes du plan de ce vaste édifice, que l'on reconnaît parfaitement d'après le gisement des débris; puis un portail et une fe-

nêtre basse de la façade occidentale, dont le tympan, divisé en meneaux flamboyants, est garni d'un quadruple archivolte[1]; enfin, et surtout, deux travées entières du transept septentrional, debout dans toute leur hauteur de soixante-six pieds, et construites en pierres de taille de la plus belle couleur et du meilleur grain. A l'aide de ce vaste fragment parfaitement conservé, rien de plus aisé que de reconstruire par la pensée l'église telle qu'elle se présentait dans son intégrité majestueuse. Les grandes arcades ogivales, les fenêtres longues, étroites et cintrées, les gros pilastres carrés, avec chapiteaux en tailloir, flanqués de pieds droits et de colonnettes à chapiteaux fleuris, les larges contre-forts unis à l'extérieur, les modillons de la corniche, et bien d'autres détails, portent l'empreinte incontestable du style qui a fleuri de 1170 à 1220, surtout dans les églises monastiques. Il y a une analogie frappante entre ce transept de Cherlieu et la belle église de l'abbaye d'Acey, près de Pesmes, qui a été conservée à la religion et à l'art par le zèle d'un simple prêtre, M. l'abbé Bardenet. A l'exception de l'église de Luxeuil, le département de la Haute-Saône ne renferme rien d'aussi complet comme transition du style roman au style ogival.

Maintenant, si les archéologues du conseil général ont le moyen de prouver que cette construction date, non pas du douzième, mais du dix-huitième siècle, alors il faudra, à bien plus forte raison encore, conserver ces précieux débris; car je ne crains pas de dire que l'on ne trouverait pas en Europe un autre exemple d'une reproduction aussi fidèle de l'architecture sévère et grandiose du moyen âge au sein de la décadence du goût sous Louis XV. Le conseil général de

[1] M. le docteur Prathernon m'a montré à Vesoul un dessin de cette partie du monument : elle a considérablement souffert depuis la date de cette esquisse.

la Haute-Saône, auteur d'une si belle découverte, ne saurait en conscience priver les savants et les curieux du plaisir d'étudier un monument qui bouleverserait toutes les règles jusqu'à présent admises dans ce genre d'études.

La démolition de cette magnifique église (elle avait 326 pieds de long, 75 de large et 66 de haut) a été graduelle et permanente pendant cinquante ans, sans qu'aucune main protectrice se soit étendue pour la sauver. Au mois de juin dernier, une troisième travée du transept existait encore à côté des deux qui restaient seules debout lors de ma visite au 1er juillet. Elle venait d'être démolie par le propriétaire. Mais comment s'élever contre le vandalisme des propriétaires individuels, quand la première autorité d'un département se signale par des délibérations comme celle qui consomme la ruine de Cherlieu?

Un journal du pays, *le Franc-Comtois,* a déjà cité l'énergique réprobation dont le clergé et les autorités du Jura ont été frappés par la Société pour la conservation des monuments. Il serait triste que la Franche-Comté tout entière méritât d'être associée à ce blâme.

Quel contraste fâcheux entre le vote que nous déplorons et tout ce qui se fait en Allemagne, en Angleterre, en Belgique, pour l'étude et la conservation des nobles débris du moyen âge! Heureusement que, même en France, tous les conseils généraux ne se montrent pas aussi indifférents que celui de la Haute-Saône, et plusieurs d'entre eux ont prouvé, par des votes répétés, qu'ils étaient animés d'un respect sincère pour les monuments que nous ont légués nos pères.

Assurément un conseil général n'est pas tenu de se connaître en architecture et en archéologie; mais il est tenu, ce semble, dans un pays qui se dit civilisé et éclairé, de ne pas mépriser aveuglément ces souvenirs, ces traditions, ces

gloires du passé qui forment une partie si essentielle de la vie morale du pays; il est tenu de ne pas réserver exclusivement sa sollicitude pour l'amélioration des races chevalines et la rectification des pentes; enfin, lorsqu'il lui plaît de refuser cinq cents francs pour sauver ce qui reste de la plus grande église d'une grande province, il est tenu de ne pas donner pour considérant à son refus des motifs qui feront sourire tous les antiquaires et tous les architectes dignes de ce nom.

Agréez, Monsieur, etc.,

LE COMTE DE MONTALEMBERT,

Pair de France, membre du Comité historique des arts et monuments au ministère de l'Instruction publique.

VII

CHAMBRE DES PAIRS

EXPROPRIATION

DES MONUMENTS HISTORIQUES

Séance du 12 mai 1840.

Après le vote de la Chambre des pairs sur les articles du projet de loi relatif à l'expropriation pour cause d'utilité publique, et avant qu'elle ne passât au vote d'ensemble, M. le comte de Montalembert prit la parole pour présenter les observations suivantes :

Avant que la Chambre procède au scrutin sur l'ensemble de la loi, je demande la permission d'adresser une question aux organes du gouvernement.

Je désirerais qu'il fût constaté, par l'insertion de leur réponse au procès-verbal de nos séances, que le gouvernement entend, qu'il lui est possible et permis, en vertu de la loi de 1833, d'appliquer aux monuments historiques la déclaration d'utilité publique et l'expropriation qui peut en résulter.

Vous savez, Messieurs, qu'il y a en France un grand nombre de monuments du plus haut intérêt qui se trouvent

entre les mains de particuliers qui en disposent à leur gré et font à chaque instant disparaître les souvenirs les plus précieux pour la religion, l'art et l'histoire nationale. Ceux qui n'ont pas encore disparu courent un risque quotidien de périr. Le pouvoir est resté jusqu'à présent désarmé en présence de ces abus du droit de propriété.

Si notre zélé collègue, M. le comte de Rambuteau, était présent, il vous dirait combien de peine il a eu pour obtenir la cession de la tour de Saint-Jacques la Boucherie, que vous connaissez tous, et qui est assurément un des plus beaux ornements de la ville de Paris. Il importe, selon moi, de déclarer que le gouvernement possède les moyens légaux nécessaires pour déposséder, moyennant une juste indemnité, les propriétaires individuels de certains monuments d'un intérêt général, et qui seraient tentés de les détruire ou de les dégrader. Vous sentez, Messieurs, que l'autorité sera naturellement avare de ces déclarations d'utilité publique, puisqu'il faudra les faire suivre par l'emploi de sommes qui ne sont pas toujours à sa disposition. Mais lorsqu'une ville ou un département, ou le gouvernement lui-même, sera disposé à faire des sacrifices, soit pour rendre au culte une ancienne église, soit pour conserver le plus beau monument d'une localité, je voudrais qu'on pût se croire autorisé, par les mesures que nous avons déjà votées, à procéder sans scrupule par voie de déclaration d'utilité publique, avec les conséquences qui en découlent.

Je ne veux pas fatiguer la Chambre par une plus longue énumération des considérations qui militent en faveur de cette idée ou des précieux débris de l'art national qui sont à la veille de périr. Je rappellerai seulement que le gouvernement actuel a déjà rendu de très-grands services à l'histoire et à l'art national; et j'ajoute qu'il ne pourra point en rendre

de plus grand que de veiller par les moyens que j'indique au trop petit nombre de glorieuses ruines qui nous restent.

(Extrait du *Moniteur* du 13 mai 1840.)

M. le duc de Broglie appuya la demande de M. le comte de Montalembert en ces termes :

« M. de Montalembert n'a pas proposé d'insérer une nouvelle disposition dans la loi; il s'est borné à demander au gouvernement s'il ne considérait pas comme une extension possible au pouvoir que la loi lui confère l'application de cette loi à la confection de travaux nécessaires pour la conservation d'anciens monuments. Si, par exemple, il se trouvait autour d'un monument national des bâtiments dont l'existence pût compromettre la conservation de ce monument, le gouvernement ne pourrait-il pas considérer cette conservation comme un motif d'utilité publique ? Quant à moi, si j'étais ministre de l'intérieur, je n'hésiterais pas. Je crois qu'il est difficile de tracer, d'une manière absolue, la limite entre le beau et l'utile dans une pareille matière. Très-souvent, dans les expropriations, on ne consulte pas seulement l'utilité réelle, on consulte encore l'agrément, la beauté d'une promenade, l'élargissement d'une rue; ce sont là des questions à apprécier par l'administration. Ce que M. de Montalembert a prétendu consigner, c'est le vœu que l'administration, quand il se présentera de ces cas rares, considère la conservation des anciens monuments comme une véritable question d'utilité publique. Il suffit qu'un pareil vœu soit énoncé pour que l'administration recherche comment il sera possible d'y satisfaire. Il paraît difficile qu'elle se renfermât rigoureusement dans le sens de l'utilité, et que la loi ne fût pas appliquée dans le sens qu'on vient d'indiquer. »

M. Vivien, garde des sceaux, répondit que le gouvernement ne pouvait faire à cet égard de déclaration générale, mais qu'il devait se réserver le droit d'agir selon les circonstances, et après avoir pris l'avis du conseil d'État.

VIII

CHAMBRE DES PAIRS

—

CONSTRUCTIONS OFFICIELLES

Séance du 1er juin 1846

Les observations suivantes furent présentées à l'occasion d'un projet de loi tendant à accorder un crédit spécial de 285,000 francs pour travaux à exécuter dans les bâtiments du ministère de la guerre.

M. LE COMTE DE MONTALEMBERT. Je profite de la présence de M. le ministre des travaux publics [1] à son banc pour soumettre à la Chambre quelques observations sur la nature des constructions qu'on nous propose.

Je crois que dans des projets semblables il y a deux questions : la question de finances et la question de convenance et de goût. Quant à la question de finances, je n'ai aucune observation à faire; je suis et je serai toujours fort partisan des dépenses utiles, et très-ennemi des économies exagérées et contraires à la bonne administration des affaires publiques. Mais sur la question de convenance, quand on vient deman-

[1] M. le comte Jaubert.

der aux Chambres des fonds pour construire ou pour reconstruire des bureaux dans un ministère, je suis obligé de me reporter aux édifices analogues que nous avons sous les yeux. Or, vous connaissez tous, Messieurs, les bureaux de l'intérieur qui s'élèvent actuellement dans la rue de Grenelle. J'ose en appeler, à cet égard, au goût si éclairé et si bien connu de M. le comte Jaubert. Je ne puis pas voir de sang-froid que ce soit dans un boyau semblable, dans une impasse de bâtiments sans goût, sans caractère et sans grandeur, terminée par cette hideuse tour du télégraphe, que se doivent traiter les affaires les plus importantes d'un pays comme la France. Comment! dans la capitale, non-seulement de la France, mais encore, à ce qu'on prétend, de la civilisation et des beaux-arts, voilà ce que vous pouvez montrer aux étrangers comme le centre des affaires, le chef-lieu de l'administration publique, et du département même des beaux-arts! Mais, au moyen âge, la moindre ville de province aurait rougi d'un édifice officiel de cette sorte. Ce n'est pas seulement sous le rapport de la beauté que cet édifice mérite un blâme énergique. Je ne sais si je suis bien informé; mais j'ai appris d'hommes assez haut placés que les plans de l'architecte qui ont été malheureusement employés pour ces constructions ne répondent nullement à leur destination. Il m'a été dit que vingt-cinq bureaux ne seraient pas placés dans ce nouveau bâtiment, et que ceux qui pourront y entrer y seront aussi incommodément, aussi à l'étroit que possible. Il y a eu des plaintes unanimes à cet égard.

Un autre exemple plus ancien, mais qui montre le détestable système qui règne dans l'architecture officielle, c'est celui des bureaux du ministère de la justice. Vous connaissez tous, dans la rue Neuve-de-Luxembourg, un affreux petit édifice qui porte ce nom; je me suis borné longtemps à en

déplorer la laideur; mais tout dernièrement j'ai découvert, dans le rapport sur les crédits supplémentaires présenté à l'autre Chambre par l'honorable M. Lacrosse, que ce bâtiment, élevé il y a dix ans, exigeait déjà un supplément de fonds de 185,000 fr. pour grosses réparations, sans lesquelles, ajoute le rapport, « la construction vicieuse de ce bâtiment (élevé en 1828 ou 1829) entraînerait sa ruine, si on ne reprenait à neuf le pavage de la cour et même les grosses fondations. »

Voilà, Messieurs, où en est l'architecture officielle de la France au bout de dix ans. Ainsi ce n'est pas seulement une laideur systématique (*rires*) qui règne dans nos édifices publics, mais encore un défaut total de solidité.

Les bureaux des travaux publics ont été élevés d'après le même système. Je ne sais pas si leur solidité est plus grande ni ce qu'ils seront dans dix ans d'ici ; mais je dis qu'il n'y a rien de plus disgracieux et de plus mauvais goût que ce bâtiment qui encombre la cour de l'ancien hôtel de Tessé.

Je ne prétends pas appliquer ces critiques au projet de loi en discussion; ce n'est qu'une occasion que j'ai cherchée pour dire ma façon de penser sur la manière dont les constructions officielles sont conduites par l'administration. En ce qui touche aux bureaux de la guerre, il ne s'agit pas d'un édifice neuf à construire, il s'agit seulement de compléter les bâtiments actuellement existants. Je ne demande pas qu'on rase ce qui existe pour élever un édifice monumental, mais je demande que lorsque de nouveaux bâtiments seront construits pour le service du gouvernement, on ne fasse plus de ces constructions qui déshonorent l'art national et l'administration elle-même, comme celles qui se font en ce moment aux bureaux du ministère de l'intérieur et ailleurs. (*Très-bien!*)

(Extrait du *Moniteur* du 2 juin 1840.)

M. le comte Jaubert, ministre des travaux publics, reconnut que les reproches adressés par M. le comte de Montalembert à l'architecture officielle étaient jusqu'à un certain point fondés. Il fit observer cependant que les vices des constructions constatés par l'orateur dans les nouveaux bâtiments du ministère de l'intérieur ne devaient pas être imputés à l'architecte, mais qu'ils étaient la conséquence nécessaire du programme imposé à cet architecte, et de l'exiguïté de l'espace mis à sa disposition.

IX

CHAMBRE DES PAIRS

OBSERVATIONS

SUR LES ÉDIFICES RELIGIEUX

Séance du 10 février 1842.

La Chambre des pairs avait été saisie d'un projet de loi ayant pour objet de céder l'église de la Madeleine à la ville de Paris, à la charge par cette dernière de pourvoir aux dépenses des abords de l'édifice et de son appropriation au service religieux.

A l'occasion de ce projet, M. le comte de Montalembert échangea avec le rapporteur, M. de Cambacérès, les observations suivantes :

M. LE COMTE DE MONTALEMBERT. Je voudrais présenter à la Chambre quelques courtes réflexions, à l'occasion même de ce passage du rapport que M. de Cambacérès vient de rappeler, et où il est parlé du besoin d'un plus grand nombre d'églises dans certains arrondissements de Paris.

Il est certain que la ville de Paris est, de toutes les villes de l'Europe, celle qui possède le moins d'églises, eu égard à sa population. Ce qui est vrai pour le premier arrondissement l'est aussi pour presque tous les autres; et cette occa-

sion me paraît trop naturelle pour que j'hésite à indiquer en même temps les besoins religieux du dixième arrondissement, que beaucoup d'entre nous habitent, qui a la même population que le premier arrondissement, environ 90,000 habitants, et qui n'a également qu'une paroisse principale et trois très-petites, très-indignes succursales; car l'Abbaye-aux-Bois et Sainte-Valère ne sont réellement que deux chambres, deux salles, elles ne peuvent passer pour deux églises.

Il y a un emplacement, celui de la place Belle-Chasse, qui depuis longtemps a été indiqué comme pouvant servir à la construction d'une église nouvelle. Je ne sais quelles sont les pensées du gouvernement ou de la ville à ce sujet, je sais seulement que les habitants ne peuvent voir avec satisfaction cette espèce de marais boueux au milieu de la plus belle partie de cet arrondissement. Mais en attendant cette nouvelle construction, il y a dans ce quartier un ancien édifice religieux, l'église de l'abbaye de Pentemont, qui pourrait être aussi bien restitué au culte catholique, absolument par les mêmes considérations qui lui ont fait conserver l'Assomption.

J'adresse ce vœu aux membres du gouvernement et aux membres du conseil général qui se trouvent dans cette enceinte, et j'ajouterai que si l'on vient à construire sur la place Belle-Chasse un édifice pour le culte, il faut espérer qu'il sera mieux adapté au culte que la Madeleine, et même que toutes les églises qui ont été construites récemment à Paris. M. le rapporteur a fort bien fait ressortir le peu d'aptitude de la Madeleine au culte catholique. J'en dirai autant de toutes les autres églises nouvelles; leur imperfection, leur style profane et peu digne, provient de ce que les architectes officiellement chargés de leur construction n'ont pas fait

d'études assez approfondies sur l'art religieux, sur les traditions ecclésiastiques, et qu'ils construisent les églises absolument comme des théâtres ou des marchés couverts.

M. le Rapporteur. Messieurs, il est vrai que la ville de Paris ne possède peut-être pas toutes les églises qui seraient nécessaires pour la satisfaction des besoins religieux de ses habitants. Depuis longtemps l'administration municipale et le conseil municipal se sont occupés de ce point; mais il y a un travail préliminaire qui a été sollicité et qu'on n'a pu encore obtenir à cause des difficultés qu'il entraîne, c'est le remaniement général des paroisses et succursales par rapport à l'état actuel de la population.

Vous savez tous que depuis quelque temps la population se porte dans certains quartiers et qu'elle en abandonne d'autres, que tels quartiers n'ont plus assez d'églises pour leurs habitants, tandis que tels autres en ont trop. Vous comprenez alors qu'avant de s'occuper de la réorganisation du service des églises, il faut avoir ce travail préliminaire.

Relativement au dixième arrondissement dont a parlé l'honorable M. de Montalembert, depuis longtemps un projet a été adopté par le conseil municipal pour la réédification de l'église Sainte-Valère, qui a été enlevée au culte : il est sorti depuis longtemps des mains du conseil municipal; il est dans les bureaux du conseil des bâtiments civils, ou je ne sais où, mais le conseil municipal n'a rien à se reprocher; il a agi aussi promptement qu'il pouvait le faire. Quand il s'agit de construire une église, c'est une chose importante, et les observations que vient de présenter M. de Montalembert doivent faire apporter encore plus d'attention sur les constructions qu'il s'agit d'élever.

(Extrait du *Moniteur* du 11 février 1842.)

X

CHAMBRE DES PAIRS

—

DÉCORATION

DU PALAIS DE LA CHAMBRE DES PAIRS

Séance du 7 juin 1842

M. le Chancelier. La suite de l'ordre du jour est la discussion du projet de loi tendant à reporter de l'exercice 1841 sur l'exercice 1842 une portion du crédit voté pour travaux d'art à exécuter au palais de la Chambre des pairs.

M. le comte de Montalembert. La Chambre ne trouvera pas mauvais, j'espère, que j'interrompe un moment l'exercice auquel elle vient de se livrer (*légère rumeur*), pour lui soumettre, à l'occasion de la loi que nous allons voter, quelques réflexions un peu tardives, je l'avoue, sur la décoration de l'enceinte et du palais où nous siégeons. J'ai cherché en vain l'occasion de le faire jusqu'à présent. Je sais qu'on me dira que c'est bien tard, mais je répondrai par le vieux proverbe : *Vaut mieux tard que jamais*, et si je puis empêcher de remplir les vides qui existent encore dans cette décoration par des travaux semblables à ceux que nous avons sous

les yeux, je m'estimerai infiniment heureux; d'ailleurs, j'ai à cœur de ne pas laisser croire au public que nous sommes unanimes pour approuver ce qui s'est fait depuis quelques années au Luxembourg. Je me demande d'abord comment on a procédé pour déterminer la nature de ces travaux si importants pour la dignité de cette assemblée, et de l'ensemble du pouvoir législatif. Je ne me souviens pas d'un comité, ou d'une commission quelconque organisée et prise dans cette Chambre pour présider à ces travaux; je ne sais quel ministre ou quelle administration a eu le droit d'en décider souverainement. Je crois que si une autorité sortie de notre propre sein eût été chargée d'y prendre part, cela eût été plus convenable, et nous n'aurions pas eu à déplorer les résultats que nous voyons.

Je déplore, quant à moi, la forme même de cette enceinte. Je crois que cette forme théâtrale, avec toute cette pompe de dorures et de marbrures, est loin de convenir à une assemblée comme la nôtre : je crois que la forme carrée, consacrée depuis plusieurs siècles, par une assemblée analogue dans un pays voisin, aurait mieux valu, surtout pour les occasions où la Chambre des pairs fixe principalement l'attention publique, c'est-à-dire quand elle siége comme cour de justice. C'est alors qu'on a l'étrange spectacle de M. le Chancelier obligé de descendre de son estrade pour aller en quelque sorte se reléguer dans un coin de la salle, tandis qu'il est remplacé dans la position la plus éminente et la plus visible par le régicide ou l'assassin que nous avons à juger. Je sais qu'il n'est plus temps d'y remédier, mais j'ai cru devoir présenter cette observation.

J'arrive à ce qui peut encore se réparer, au genre de décoration employé dans la salle des séances et dans les pièces voisines. Je commence par la peinture.

Là je déplorerai d'abord le choix des artistes et ensuite le choix des sujets.

Je serai très-court sur le choix des artistes, parce que c'est une chose très-délicate et que je ne veux faire de tort ni de peine à personne; mais je dirai que, dans un pays qui compte des hommes du premier mérite comme M. Ingres et M. Paul Delaroche, et plusieurs autres, il est très-étonnant qu'on ait été choisir, pour décorer la première enceinte législative, des artistes qui sont très-loin de valoir ceux que je viens de nommer, et dont les œuvres que nous avons sous les yeux n'augmenteront certainement pas la réputation.

Mais, pour les sujets, Messieurs, je dirai qu'il est vraiment incroyable que dans ce pays, qui compte quatorze siècles d'histoire, dont les annales sont remplies de faits politiques et civils de premier ordre (car je ne parle pas ici des batailles), on ait pu recourir à un choix d'allégories grotesques comme celles qui sont là-haut étalées sous nos regards, et que, pour ma part, je n'avais pas comprises jusqu'à ce qu'on nous eût distribué l'étrange explication que voici. (*L'orateur montre un petit cahier broché.*)

Elle a été de nature à augmenter la surprise et le désappointement de ceux qui, comme moi, regardent les allégories comme des puérilités surannées.

Ainsi, par exemple, voilà *la Modération et la Sagesse concourant à la rédaction des lois!* (*On rit.*) Je vous demande ce que cela veut dire dans une assemblée de gens sérieux que de mettre sur leurs têtes des hommes et des femmes vêtues à l'antique, qu'on décore de ces noms de Modération et de Sagesse?

Est-ce une recommandation qu'on a voulu faire à la Chambre des pairs? Assurément elle est superflue.

J'en passe et des meilleures; mais, dans les autres parties

du palais, le même système a été suivi : partout des allégories.

Dans la bibliothèque, la première qui a été placée, et j'espère que ses pareilles ne viendront jamais l'accompagner, c'est *la Philosophie découvrant la Nature;* je n'attaque pas ici le talent de l'artiste, mais je vous demande ce qu'ont de commun la philosophie et la nature avec la Chambre des pairs. (*Nouveaux rires.*)

Si je passe de la peinture à la sculpture, je blâmerai d'abord la position qu'on a donnée à ces quatre grands bustes que nous avons sous les yeux, et sans parler de leurs socles monstrueux, je dirai que jamais, je pense, on n'avait eu l'idée bizarre de placer ainsi des bustes suspendus en l'air contre des plates-bandes de marbre. Cela me paraît contraire à toutes les règles de l'art.

Ce qui me semble plus étrange encore, c'est le choix des personnages de l'hémicycle où siége M. le Chancelier, dont nous ne pouvons encore juger que par les inscriptions. Tandis que Napoléon, l'auteur du Code civil et de presque toute notre législation moderne, est relégué dans un médaillon presque imperceptible du plafond, vous voyez là, honorés d'une statue en pied, M. Turgot et M. Portalis; je suis bien loin de contester leur mérite, mais ce contraste est bizarre, avouez-le. Qui donc a pu avoir l'étrange idée de reléguer au plafond les rois, les souverains législateurs, parmi lesquels Napoléon figure à juste titre, tandis qu'on donne la place d'honneur à des hommes très-remarquables sans doute, mais infiniment moins célèbres et moins faits pour frapper les regards de la postérité ?

Comment se fait-il ensuite que, voulant réserver cet hémicycle pour des hommes qui n'ont pas occupé le rang souverain, pour des hommes d'État, pour de grands magistrats,

on ait omis deux hommes qui ont rempli un rôle immense dans l'histoire de la patrie, et qui ont été tous deux pairs de France, le cardinal de Richelieu et le duc de Sully? Tous deux, en effet, ont été revêtus de la pairie. A la vérité, je reconnais qu'entre cette pairie ancienne et la nôtre, il n'y a de commun que le nom, *vox prætereaque nihil*, mais enfin ils ont tous deux porté ce titre de pair de France, autrefois si considérable. On a voulu rappeler que c'était le nôtre, en plaçant au coin de cette salle un trait emprunté à l'histoire de l'ancienne pairie, les pairs de France offrant la couronne à Philippe le Long; on aurait donc dû assurément donner une place éminente à ces hommes, deux des plus grands ministres que la France ait possédés.

J'ajouterai, en terminant, qu'on aurait pu prendre dans l'histoire de l'ancienne pairie de France une foule d'hommes très-glorieux, entourés d'un grand prestige historique, qui auraient beaucoup mieux figuré dans la Chambre des pairs moderne que l'auteur de *Don Quichotte*, et d'autres littérateurs étrangers que l'on voit dans la bibliothèque.

Ainsi, le duc de Saint-Simon et le duc de la Rochefoucauld, comme écrivains ; le cardinal de Richelieu, le duc de Sully, le chancelier Séguier, peut-être même le duc de Choiseul, comme hommes d'État; le maréchal de Luxembourg, le maréchal de Villars, le connétable de Lesdiguières, comme guerriers, voilà, certes, des personnages qui auraient convenablement figuré dans ce palais, et qui tous ont été revêtus de l'ancienne dignité de pair de France.

Je ne veux pas suspendre plus longtemps le vote de la Chambre ; mais j'avais à cœur de protester contre ce qui a été fait ; et je suis sûr d'être en cela l'organe de plusieurs de mes collègues. (*Oui ! oui !*)

M. Villemain, *ministre de l'instruction publique.* Je ne

suis pas naturellement appelé à répondre aux remarques de goût que vient de faire l'honorable préopinant ; mais il lui est échappé une erreur qu'il m'est bien permis de relever.

M. de Montalembert paraît croire que nulle administration n'a présidé aux travaux dont il porte un jugement si sévère, qu'ils ont été dirigés au hasard, et, par cela même, très-mal.

M. le comte de Montalembert. Non! mais j'ai demandé laquelle.

M. le Ministre. La présentation même du projet de loi indique assez de quel département ministériel a dépendu la direction des travaux d'art si blâmés. Et quant à ces travaux, sans avoir mission pour les discuter et les défendre, je dirai seulement que, dans un ordre d'idées semblable, la critique est facile et illimitée; et je suis convaincu qu'à côté des observations de M. le comte de Montalembert, et même des plans nouveaux qu'il proposerait, d'autres esprits ingénieux pourraient également présenter des censures aussi sévères que les siennes. Il y a là beaucoup de choses laissées à l'arbitraire du goût, et sur lesquelles on ne doit pas blâmer de si haut ce qui a été fait par des hommes de talent.

Je ne justifierai pas l'emploi des allégories. J'y tiens aussi peu que l'honorable préopinant : des réalités glorieuses valent mieux. Mais on pourra toujours discuter sur le choix. M. de Montalembert s'étonne, par exemple, que la grande et immortelle image de Napoléon soit reléguée dans un médaillon, au lieu d'être en pied et en statue au milieu de l'assemblée, honneur réservé à Turgot et à Portalis. Cela lui semble tout à fait injuste et choquant. On peut penser d'une autre manière : on peut croire que Napoléon, admirable à tant d'égards, n'est pas le patron naturel d'une assemblée législative, et que ce n'est pas sous ses auspices qu'elle doit être placée. (*On rit.*) D'autres figures moins impérieuses et

moins dominantes peuvent convenir davantage à cette enceinte. Les nobles physionomies de Turgot et de Portalis n'y sont pas déplacées.

C'est surtout dans une assemblée de législateurs et de magistrats politiques qu'on peut ainsi proposer utilement à l'admiration, et, sous certains rapports, à l'émulation, quelques hommes élevés très-haut, mais selon l'ordre légal et régulier, par la seule supériorité des lumières et par l'accomplissement du devoir.

Je crois que, sur ce point et sur d'autres, les critiques de l'honorable préopinant sont beaucoup moins vraies que piquantes. J'en conclus qu'à part le profit à tirer pour l'administration et pour les artistes des observations de M. de Montalembert, la demande de crédit est régulièrement présentée par M. le ministre de l'intérieur, et qu'elle peut être régulièrement votée.

(Extrait du *Moniteur* du 8 juin 1842)

XI

RAPPORT

FAIT A LA CHAMBRE DES PAIRS

AU NOM D'UNE COMMISSION SPÉCIALE [1] CHARGÉE DE L'EXAMEN DU PROJET DE LOI RELATIF A L'OUVERTURE D'UN CRÉDIT DE 2,650,000 FRANCS

POUR LA RESTAURATION DE LA CATHÉDRALE DE PARIS

Séance du 11 juillet 1845.

Messieurs,

On a souvent remarqué la différence curieuse qui existe entre la nature apparente des grands événements historiques et les résultats positifs qu'ils produisent. C'est ainsi qu'un succès, au premier aspect complet et éclatant, se transforme souvent en une source d'embarras et de défaites; que d'autres fois, une calamité vivement redoutée devient la source de compensations imprévues, et que sans cesse les conséquences indirectes ou définitives d'une crise politique suivent un courant opposé à celui des idées ou des passions qui ont précédé cette crise. Rien ne semble plus propre à démon-

[1] Cette commission était composée de MM. le comte Beugnot, le comte de Bondy, le comte de Gasparin, le vicomte Victor Hugo, le duc de La Force, le comte de Montalembert, le comte de Rambuteau.

trer cette loi de l'histoire que l'influence indirecte de la révolution de Juillet sur nos monuments religieux. A coup sûr, le lendemain de cette grande modification des lois et des destinées de la France, personne ne se fût imaginé qu'il en sortirait une tendance éminemment favorable à l'étude et à la conservation de ces monuments. Et cependant le régime qui a suivi la révolution de Juillet a vu s'effectuer la réhabilitation complète de notre art chrétien et national, et le gouvernement sorti de cette révolution a plus fait en quinze ans pour sauver et orner nos édifices religieux, que ne l'avait fait l'ancien régime pendant les deux derniers siècles de son existence, ou les gouvernements réparateurs de l'Empire et de la Restauration.

Le dix-septième siècle défigurait nos églises gothiques par des additions en style païen; le dix-huitième les mutilait systématiquement, et, pendant l'Empire et la Restauration, la France a vu périr plus de monuments sacrés et curieux que pendant les saturnales de l'anarchie. Tout au contraire, le gouvernement nouveau, à peine installé, signalait cette nouvelle tendance par la création de cette inspection générale des monuments historiques qui a commencé une réaction, malheureusement trop tardive, contre les excès d'un infatigable vandalisme. Depuis lors il a persévéré dans cette ligne. Comme on pouvait s'y attendre, tous les efforts tentés pour réparer le mal n'ont pas été également heureux : il y a eu des tâtonnements, des anomalies, des fautes; il a fallu subir les conséquences du passé, et de cette ignorance profonde des conditions et des principes de l'art du moyen âge, dans laquelle tous nos artistes ont été élevés. Il en est résulté que des édifices qui pouvaient être facilement sauvés ont été abandonnés et sacrifiés; que d'autres ont été dénaturés avec un manque absolu d'intelligence, de goût et de sentiment

historique, et nous sommes encore loin de pouvoir nous vanter d'œuvres savamment et complétement réparatrices, comme celles qui honorent divers pays étrangers et surtout la Bavière. Mais cette part faite à une trop juste critique, il faut reconnaître et proclamer qu'en général le bien l'a emporté sur le mal. L'impulsion salutaire une fois donnée a été maintenue, le gouvernement marche chaque jour d'un pas plus asuré dans la bonne voie, et la sollicitude active et éclairée qu'il déploie au profit de nos monuments religieux et historiques mérite tous nos éloges et lui vaudra certainement la reconnaissance de l'avenir.

Ce n'est pas là, du reste, comme on l'a prétendu, un bienfait conféré à l'Église, ce n'est qu'une justice; car l'État, en s'emparant de toutes les propriétés ecclésiastiques, a contracté expressément l'obligation de pourvoir à l'entretien des édifices destinés au culte. C'est, en outre, l'accomplissement d'un devoir envers la civilisation, envers l'histoire, envers les arts, devoir inséparable de la conservation des monuments les plus importants de la civilisation chrétienne, les plus essentiels à l'intelligence de notre histoire, les plus féconds en enseignements pour nos architectes et nos sculpteurs. C'est enfin un acte de patriotisme le plus élevé et le plus pur, puisqu'il s'agit de dérober aux atteintes du temps et d'une ignorance barbare des édifices qui attestent la suprématie du génie de la France au moyen âge, et qui forment encore aujourd'hui le plus bel ornement de la patrie.

Votre commission donne donc son entière adhésion à la marche du gouvernement dans cet ordre d'idées, et elle s'applaudit unanimement de lui voir reporter sa sollicitude, par le projet de loi qui vous est soumis, sur Notre-Dame de Paris. On s'affligerait à bon droit du retard qui a été mis à la présentation de ce projet si indispensable, si l'on ne

devait trouver une compensation à ces lenteurs dans les études plus approfondies qu'elles ont permis de faire, et dans le progrès croissant des principes qui conviennent à la restauration des anciennes églises. Mais aujourd'hui tout délai ultérieur serait aussi dangereux qu'inadmissible. Il est urgent de procéder à des réparations immédiates commandées par la plus vulgaire prudence. De plus, il est plus que convenable de faire ainsi disparaître le fâcheux contraste que présente à tous les regards, d'un côté, la cathédrale de Paris, victime d'une sordide négligence, et menacée par des dégradations toujours croissantes; et de l'autre, sur le bord opposé de la Seine, cet hôtel de ville renouvelé et agrandi avec une magnificence si grande et si digne d'une opulente capitale.

Personne d'entre vous n'exige à coup sûr qu'on vienne lui démontrer les titres de Notre-Dame de Paris aux secours du trésor national. Ils n'ont besoin ni d'être énumérés, ni surtout d'être exagérés. Notre-Dame n'est pas la métropole de la France, car l'archevêché de Paris, érigé le dernier de tous en 1622, n'a aucune sorte de supériorité sur les diocèses autres que ceux qui forment sa province ecclésiastique. Comme monument, Notre-Dame de Paris n'est pas non plus la première des églises de France. Notre-Dame de Reims, Notre-Dame de Chartres et Notre-Dame d'Amiens, rivalisent avec elle par la beauté et la grandeur de l'ensemble, comme les cathédrales de Strasbourg, de Coutances, de Rouen, de Bourges, par la perfection de certaines parties. Mais, en revanche, la métropole de Paris a droit de compter au premier rang des chefs-d'œuvre de notre architecture par sa noble simplicité, par la sévère et majestueuse beauté de sa façade occidentale, surtout par l'harmonie si rare qui règne dans ce vaste édifice, dont aucune addition

postérieure au quatorzième siècle n'est venue altérer la sublime unité.

En outre, placée au centre de la capitale de la France et de la plus grande ville du continent européen, elle est la plus célèbre et la plus populaire de nos cathédrales, et devait par conséquent occuper la première place dans la sollicitude de l'État.

L'assentiment unanime que le projet de loi rencontre dans la commission, et que nous aimons à prévoir dans la Chambre même, nous dispense d'entrer dans les détails des travaux proposés.

Nous nous bornerons à vous rappeler que le crédit demandé s'applique à deux objets distincts, quoique réunis par leur nature et par leur but :

1° La réparation et la consolidation des parties mutilées ou compromises de l'église métropolitaine.

2° La construction d'une sacristie, dont cette église est privée depuis 1830.

En ce qui touche au premier de ces deux objets, l'exposé de M. le garde des sceaux vous a fait suffisamment connaître les tristes motifs qui démontrent l'urgence de la dépense proposée. Le délabrement de Notre-Dame est non-seulement déplorable, mais dangereux ; des symptômes chaque jour plus alarmants ne permettent plus d'hésiter ou d'attendre. La solidité de l'immense édifice est menacée. Le système d'étayement provisoire, qui sert de palliatif au péril, ne saurait être trop tôt remplacé par des mesures définitives.

Nous avons examiné avec soin les travaux proposés ; ils nous ont paru se renfermer dans les bornes du plus strict nécessaire. Les architectes chargés de cette haute et laborieuse mission ont écarté tout ce qui n'était pas exigé pour

le salut et la consolidation du monument. Tout projet de décoration en dehors des réparations nécessaires est ajourné. Mais ces réparations elles-mêmes, faites comme elles vont l'être par des hommes de goût et de conscience, produiront, sous le rapport de l'art et de l'ornementation, un effet excellent. Ainsi, l'on verra disparaître ces placages de ciment ou de mastic qui, tout en offensant l'œil, endommageaient les parties encore solides de la maçonnerie; on enlèvera ce badigeon des voûtes intérieures qui ne servait qu'à déguiser le mal qu'il importait le plus de connaître et à rajeunir, par un fard ridicule, l'antique et solennelle beauté de la métropole. De plus, on substituera aux chéneaux modernes, qui ont produit de si funestes dégradations, les anciennes gargouilles. Or on sait que ces gargouilles sont à la fois indispensables à l'entretien matériel de l'édifice par un bon système d'écoulement des eaux pluviales, et inséparables de l'effet général des ornements d'architecture ogivale, où toutes les formes et tous les détails condamnés par l'ignorance moderne avaient un sens déterminé et un but raisonnable.

A l'aide des échafaudages dressés pour la consolidation nécessaire de la grande façade, on remplacera dans la galerie dite des Rois les vingt-huit statues dont l'absence laisse un vide fâcheux. Les fragments de quelques-unes de ces statues détruites en 1793 ont été retrouvés : la reproduction des autres se fera fidèlement d'après les originaux de la même date qui existent à Reims et à Chartres; enfin on rétablira le grand portail central de cette même façade, qu'un vandalisme stupide fit détruire en 1771, afin de laisser un libre passage, lors des processions extérieures, aux dais tendus en bougran, comme le sont les ornements sacerdotaux de la France moderne, au lieu d'être comme en Italie et partout ailleurs en étoffes flexibles. Tel fut le pitoyable motif qui,

au milieu d'un siècle impie et frivole, fit sacrifier un chef-d'œuvre de la foi et de l'art de nos pères, et mutiler cette porte qui, pendant les siècles de ferveur et de foi, avait suffi à tous les besoins du culte catholique. Depuis soixante-dix ans, l'ogive bâtarde et les colonnes difformes de Soufflot sont restées comme une injure sur la face glorieuse de Notre-Dame. On les fera disparaître et on reproduira, d'après un dessin fidèle, le trumeau et le tympan de cet admirable portail tels qu'ils sortirent de la pensée des architectes du treizième siècle. Le gouvernement, excité à cette œuvre réparatrice par le vœu du conseil des bâtiments civils, que le vote de la Chambre des députés a appuyé, et que le vôtre ne tardera sans doute pas à confirmer, aura ainsi donné une grande et salutaire leçon aux esprits téméraires qui ne craignent pas de greffer leurs mesquines inventions sur les plus vénérables monuments de l'antiquité chrétienne.

Les fenêtres de la galerie qui surmontent les voûtes des bas côtés de la nef ont subi une altération moins éclatante, mais très-fâcheuse et très-considérable. Elles ont aujourd'hui une forme disgracieuse en elles-mêmes, tout à fait inusitée pendant le moyen âge, et qui contraste de la manière la plus pénible avec toutes les autres baies de l'édifice. Nous souhaitons vivement que les architectes, conformément au projet qu'ils ont soumis au ministre des cultes et aux dessins qui nous ont été communiqués, puissent substituer à cette difformité le système d'arcature et de meneaux employés au treizième siècle.

Il nous reste à vous parler, Messieurs, de l'érection d'une nouvelle sacristie. Ici encore, dans la proposition qui vous est soumise, la nécessité de l'œuvre projetée et la modicité des crédits demandés nous paraissent également démontrées. Notre-Dame n'a pas de sacristie convenable. Cet appendice

essentiel de la moindre paroisse manque à la métropole de Paris. Lors des grandes solennités de l'Église, l'archevêque, son chapitre et son clergé sont réduits à s'habiller au pied d'un escalier, dans une sorte de vestibule, sans feu au milieu des plus grands froids. Le chapitre n'a ni vestiaire ni salle capitulaire. Le service de la sacristie paroissiale a lieu dans deux chapelles latérales enlevées pour cela au culte et à la décoration générale de l'édifice. Un pareil état de choses ne saurait durer. Il sera donc pourvu à cette nécessité urgente par une construction placée sur le plan méridional du chœur et dont la distribution, arrêtée d'accord avec Mgr l'archevêque de Paris, doit être conforme aux besoins du service, quoiqu'elle nous ait paru très-restreinte, et tenir très-peu de compte de la coexistence du chapitre et de la paroisse.

Mais, ce dont nous féliciterons sans réserve l'administration et les auteurs du projet, c'est d'avoir substitué l'emplacement que nous venons de désigner au projet ridicule qui prétendait élever la sacristie sur le prolongement du chevet de l'église, et continuer l'abside circulaire à toit aigu par un bâtiment carré, avec un toit en terrasse. Un pareil projet ne pouvait être conçu qu'au mépris de toutes traditions de l'art et de l'église. Aucun édifice ogival n'offre l'exemple d'une excroissance analogue. Au contraire, le moyen âge a vu presque partout s'élever à côté de ses grandes églises des dépendances dans le genre de la sacristie qui vous est proposée. C'est une grande erreur que de croire, comme on l'a trop souvent soutenu dans ces premiers temps, que les cathédrales gothiques ont besoin d'être complétement isolées pour produire tout l'effet que comporte leur architecture : les constructeurs de ces cathédrales ne partageaient pas cette idée, et nulle part on ne les a vus la mettre en pratique. Il n'existe pas en Europe une cathédrale qui n'ait été flanquée

au nord ou au midi, non-seulement de ses sacristies, mais encore du palais de l'évêque, du cloître des chanoines, de leur salle capitulaire, des vastes bâtiments qu'il fallait pour loger les chapitres, presque toujours très-nombreux et très-riches. En Angleterre, beaucoup de cathédrales ont conservé ces dépendances bâties dans le même style que le corps de l'église, et bien que les cathédrales anglaises soient pour la plupart très-inférieures aux nôtres, elles frappent souvent davantage au premier aspect, précisément à cause de cet entourage dont les proportions inférieures font d'autant plus valoir celles du monument central.

En thèse générale, la grandeur des admirables édifices du moyen âge, comme toute grandeur d'ici-bas, a besoin de points de comparaison qui la fassent apprécier et ressortir. L'isolement absolu leur est fatal. Il ne faut pas à coup sûr entasser les constructions voisines de manière à dérober des portions notables de l'ensemble à l'œil qui les contemple; il ne faut pas permettre, comme à Rouen et ailleurs, que les maisons viennent s'incruster entre les contre-forts. Mais il ne faut pas non plus faire le vide autour de nos cathédrales, de manière à noyer dans ce vide les magnifiques dimensions qu'elles ont reçues de leurs auteurs. Elles n'ont point été faites pour le désert comme les pyramides d'Égypte, mais au contraire pour planer sur les habitations serrées et les rues étroites de nos anciennes villes, pour dominer et enlever les imaginations par leur vaste étendue et leur immense hauteur, symboles immobiles, mais éloquents de la vérité et de l'autorité de cette Église dont chaque cathédrale était l'image en pierre.

L'emplacement choisi pour la nouvelle sacristie est donc tout à fait conforme aux lois de l'architecture gothique et de la tradition ecclésiastique. Loin de nuire à la perspective du

monument, les nouvelles constructions qui doivent laisser entièrement libre la façade du transept méridional y ajouteront une beauté de plus.

Le style adopté par les architectes est celui du quatorzième siècle, le même qui a été suivi dans les chapelles latérales du chœur auprès desquelles la sacristie s'élèvera. Si l'on y observe les lois de sobriété et de simplicité que comporte l'ensemble de Notre-Dame, l'effet en sera irréprochable.

La construction de la sacristie que nous vous proposons de voter subviendra donc aux besoins les plus urgents du culte dans la métropole. Elle aura, en outre, l'avantage de rendre à sa destination naturelle une portion de ce terrain qui fut souillé par le pillage et l'émeute dans les jours funestes dont la prudence du gouvernement et le patriotisme des bons citoyens sauront empêcher le retour.

Nous vous avons déjà dit que la dépense totale du projet nous semblait non-seulement modérée, mais renfermée dans les bornes de la plus stricte économie. Elle est inférieure de beaucoup aux sommes que vous votez journellement pour des travaux moins pressants et moins essentiels à la gloire du pays.

La ville de Paris a promis de concourir à l'embellissement de sa métropole en faisant abaisser le sol actuel de la place du Parvis-Notre-Dame, de manière à laisser rétablir quelques-unes des treize marches qui précédaient autrefois l'entrée principale de l'église. Il n'est personne qui ne puisse apprécier tout ce que la façade principale doit gagner à cette élévation.

Plus tard, il faut l'espérer, la ville de Paris et l'État, quand les finances de l'une et de l'autre seront moins obérées, sauront s'entendre, afin de pourvoir à la décoration

intérieure de la métropole, qui est aujourd'hui la moins ornée des églises de Paris. Alors on s'occupera de l'ornementation des chapelles, en leur conservant le vocable sous lequel elles sont connues dans l'histoire; alors on pourra amortir la lumière beaucoup trop abondante qui arrive par les grandes fenêtres, en remplaçant les vitraux que ruina le goût impur et novateur des chanoines du dix-huitième siècle. Alors on examinera s'il convient de conserver à l'extrémité du chœur cette décoration théâtrale en marbre qui encaisse les colonnes encore existantes et les ogives du rond-point, et qui forme un si fâcheux contraste avec le reste de l'église; alors, enfin, on songera sans doute à reconstruire cette flèche en bois qui s'élevait au point d'intersection de la nef et du transept, et dont l'effet était si heureux. Cette dernière dépense, d'après le devis soumis au conseil des bâtiments civils par les architectes chargés de la restauration, ne s'élèverait qu'à 61,880 francs. Nous devons regretter qu'une restitution, dont les frais seraient si modiques, n'ait pas été comprise dans le projet actuel.

MM. Lassus et Viollet-Leduc, auxquels le gouvernement a confié l'œuvre importante que vous allez sanctionner, ont mérité ce choix par des antécédents très-favorables. Après de longues et sérieuses études sur l'art du moyen âge, ils ont l'un et l'autre appliqué leurs connaissances avec succès à plusieurs monuments de cette époque. M. Lassus a pris, aux réparations de la Sainte-Chapelle, une part qui lui a valu le suffrage des juges les plus compétents, et M. Viollet-Leduc a déployé autant de zèle que d'intelligence pour la conservation de l'immense église abbatiale de Vézelay, qui n'est inférieure que de 21 pieds en longueur à Notre-Dame elle-même. Nous avons examiné avec soin le rapport qu'ils ont présenté au ministre sur les travaux qui vont leur être

confiés, et nous avons été complétement rassurés par la prudente réserve de leurs intentions, la solidité de leurs arguments et l'exacte conformité de leurs projets avec le style général des monuments; nous sommes convaincus qu'ils se montreront dignes de l'insigne honneur de présider à une œuvre réparatrice, destinée à servir de modèle à toutes celles de même nature qui seront entreprises désormais.

En terminant, votre commission doit vous soumettre deux observations essentielles. Voici la première :

On ne doit pas conclure de cette loi ni de celle relative à l'achèvement de la façade de Saint-Ouen, qu'il entre dans les projets du gouvernement de terminer tout ce qui est inachevé dans nos monuments du moyen âge, et de compléter au point de vue moderne ces vestiges de notre passé. Après avoir consacré des sommes importantes à la plus belle église de la Normandie, après avoir préservé la métropole de Paris d'une ruine imminente, le gouvernement saura s'arrêter; et, désormais muni de tous les renseignements convenables, entouré de commissions où siégent les hommes les plus expérimentés dans cette matière, il n'accordera des subsides extraordinaires qu'aux édifices dont les dégradations menaçantes réclament impérieusement le secours de l'État. Il ne manquera pas d'occasion pour être généreux dans ses dons; car le nombre de nos anciennes églises qui menacent ruine est considérable. Mais en agir autrement, se prêter aux fantaisies de certains artistes, subir l'exigence de certaines influences, ce serait entrer dans une voie aussi contraire aux intérêts de l'art qu'à ceux du trésor. Votre commission proteste formellement contre l'idée d'habiller à neuf toutes les vieilles cathédrales, de remettre des têtes à toutes les statues mutilées, et des statues dans toutes les niches vides, de refaire toutes les façades, et surtout de substituer une façade

à une abside, comme on veut le faire à Besançon, ou de planter des flèches sur des tours qui s'en passent très-bien depuis six siècles, comme on le projette à Reims.

Elle exhorte les jeunes architectes qui nourrissent ces ambitions déplacées à renfermer leur activité dans une sphère plus humble, mais plus utile et plus féconde, à étudier sérieusement l'art de consolider les monuments qu'ils prétendent embellir, et à chercher les moyens de faire prévaloir, dans les nombreuses églises nouvelles qui s'élèvent sur tous les points de la France, les principes et les formes de ce style sévère et simple du treizième siècle, dont l'économie est incontestable, et dont l'origine française, et par conséquent la parfaite convenance à notre climat et à notre pays, sont aujourd'hui démontrées.

En second lieu, nous devons déclarer que, s'il peut être quelquefois bon de compléter les édifices anciens, comme Saint-Ouen; s'il est excellent de sauver ceux qui menacent ruine, comme Notre-Dame, il est encore mieux de ne pas laisser détruire ceux qui restent debout sans exiger autre chose qu'une surveillance éclairée. Cela est à la fois plus court, plus facile et moins cher. Or, sans sortir de Paris, on a tous les jours à déplorer la destruction ou l'altération de quelques-uns des trop rares débris du moyen âge que renferme cette capitale. L'admirable hôtel de la Trémoille, la dernière tourelle de la célèbre abbaye de Saint-Victor, sont devenus récemment encore la proie du vandalisme destructeur. L'hôtel de Sens, l'hôtel Carnavalet sont destinés, dit-on, à subir dans peu le même sort. Si l'on nous objecte que la ville de Paris, qui a si magnifiquement pourvu aux dépenses de son hôtel de ville, n'est point assez riche pour sauver, en les rachetant, ces monuments si dignes de sa sollicitude, nous répondrons qu'elle aurait dû profiter de sa

pauvreté pour respecter le collége des Bernardins, qui lui appartient et qui vient de subir une déplorable mutilation. Ce précieux édifice du treizième siècle, divisé, comme une cathédrale, en trois nefs, chacune de dix-sept travées et de 270 pieds de long, lesquels se reproduisent à chacun de ces trois étages voûtés, est unique de son espèce, non-seulement à Paris, mais en France. Après avoir servi tour à tour d'école et de magasin, il vient d'être transformé en caserne de pompiers. Nous ne voulons pas juger la convenance de cette destination ; nous ne doutons pas des précautions prises par notre collègue le préfet de la Seine pour empêcher toute dégradation inutile. Nous savons aussi très-bien que pour qu'un édifice soit conservé, il doit recevoir une destination quelconque. Mais nous gémissons de voir que cette appropriation récente ait fourni l'occasion de détruire l'ancienne toiture. La charpente de cette toiture formait une seule salle immense, sans cloison, disposée avec cet art merveilleux qui avait fait donner à ce genre de comble le nom de *forêt*. Cette charpente était du treizième siècle, comme l'édifice, et Notre-Dame seule offre un autre exemple d'une charpente de ce genre et de cette date.

Eh bien ! sous le vain prétexte qu'un certain nombre de chevrons étaient attaqués par l'humidité, et avec cette funeste manie de substituer partout du nouveau à l'ancien, on a jeté bas cette charpente tout entière, et on lui a substitué un toit à l'italienne, un toit aplati, et n'ayant d'autre caractère que celui d'un grossier anachronisme : on a divisé l'étalage du milieu, avec son double rang de colonnes, en une infinité de petites pièces qui en détruisent tout l'effet ; on a défiguré l'extérieur du monument par la construction d'un pavillon d'avant-corps et d'un attique, et on a recouvert le tout d'un badigeon jaune. Cependant l'importance de cet

édifice pour l'art et l'histoire ne pouvait être inconnue; car il a été relevé et gravé avec le plus grand soin, par les ordres du ministre de l'instruction publique, dans la *Statistique de Paris*, que publie M. Albert Lenoir aux frais de l'État. On a peine à concevoir qu'une pareille dévastation ait pu être effectuée, en 1845, sous les yeux des inspecteurs généraux et de la commission des monuments historiques, et au moment où l'on vous demande des millions pour achever Saint-Ouen et sauver Notre-Dame.

Votre commission vous propose, à l'unanimité, l'adoption du projet de loi.

Extrait du *Moniteur* du 12 juillet 1845.

Le projet fut adopté par la Chambre des pairs à l'unanimité.

XII

CHAMBRE DES PAIRS DE FRANCE

DISCOURS

SUR LE VANDALISME DANS LES TRAVAUX D'ART

DANS LA DISCUSSION GÉNÉRALE DU PROJET DE LOI RELATIF AUX CRÉDITS SUPPLÉMENTAIRES DES EXERCICES DE 1846 ET 1847.

(Séance du 26 juillet 1847.)

Messieurs,

Il y a longtemps que je cherchais une occasion légitime et naturelle d'entretenir la Chambre et le gouvernement de la conduite des travaux publics, en ce qui touche aux monuments déjà historiques ou destinés à le devenir un jour; je crois que cette occasion se trouve dans la loi qui vous est soumise. En effet, nous y voyons presque à chaque page des allocations qui sont destinées, soit à l'achèvement, soit à la conservation de monuments historiques ou autres, par conséquent des crédits demandés dans un intérêt d'art et d'histoire.

Il y a deux ans, dans un rapport que je fis à cette tribune sur la restauration de la métropole de Paris, je profitai de cette occasion pour rendre hommage aux services qu'avait rendus le gouvernement actuel à l'art et à l'histoire, par sa

sollicitude, tardive mais efficace, pour un grand nombre de nos anciens monuments. Je ne puis aujourd'hui que répéter cet hommage ; cependant je dois l'atténuer sous certains rapports, et mettre les ministres en garde contre divers abus qui s'attachent à ces grands et importants travaux. Je les félicite d'avoir demandé à la Chambre des députés des sommes importantes pour l'entretien des monuments historiques et des travaux d'art ; je les félicite surtout de les avoir obtenues ; peut-être n'est-ce pas toujours par des considérations purement d'art, mais enfin on les a obtenues, et nous devons nous en réjouir. Mais en même temps il faut signaler au pays et au pouvoir les abus qui accompagnent l'emploi de ces fonds, abus qui, j'aime à le dire, ne sont pas l'œuvre directe des ministres, mais celle des architectes et autres agents inférieurs, qui ne sont ni assez sévèrement surveillés, ni assez sagement dirigés.

Je ne crois donc pas abuser de la patience de la Chambre en lui dénonçant divers méfaits qui ont accompagné l'emploi de ces fonds ; je le fais avec l'espoir d'en réprimer quelques-uns et d'en prévenir beaucoup d'autres. Je lui montrerai aussi que le vandalisme, que tout le monde déplore, conserve encore et même étend son empire dans certaines directions, où il est plus que temps de l'arrêter, et d'empêcher la ruine quotidienne et irréparable de plusieurs de nos plus précieux monuments.

Croyez, Messieurs, qu'il y a là un intérêt digne de toute l'attention, même des hommes politiques. Il y a quelques jours, dans une autre enceinte, l'éloquent M. Villemain disait avec raison que les études historiques étaient un ordre de littérature tout à fait conforme au génie de nos institutions et de notre siècle. Eh bien ! les monuments de notre passé sont les auxiliaires essentiels de ces études : ce son des té-

moins toujours vivants qu'il faut chaque jour invoquer, consulter, et sur lesquels on ne saurait veiller avec trop de sollicitude. C'est à ce titre, et aussi comme ayant étudié de mon mieux, depuis quinze ans, les diverses branches de notre archéologie nationale, que je viens solliciter quelques moments de votre attention.

Il y a dans les travaux historiques que le gouvernement fait entreprendre deux grands défauts, ou, pour mieux dire, deux grands dangers. Il y a d'abord la manie de condamner avec trop de précipitation à une démolition complète ce qui pourrait être sauvé à moins de frais et avec moins de peine. Il y a ensuite la manie d'accoler aux édifices anciens des travaux nouveaux, beaucoup trop coûteux, presque toujours inutiles, qui presque toujours constituent des anachronismes, et qui deviennent souvent dangereux pour la solidité même des édifices qu'ils sont destinés à orner.

Je commence par un exemple bien frappant, et que chacun peut vérifier, des abus que je signale : c'est l'église de Saint-Denis. Quand vous sortez de Paris du côté du nord, vous ne reconnaissez plus cette ancienne église qui était l'ornement et l'honneur des environs de Paris. On y voit avec surprise une tour démolie et une façade compromise. Savez-vous à quel prix on a obtenu ces résultats? Au prix de sept millions.

Oui, Messieurs, la ruine de la façade de l'église de Saint-Denis, le déshonneur de cette église, qui est devenue la risée des artistes et des voyageurs, a coûté jusqu'à présent sept millions. Je ne sais pas ce qu'elle coûtera dans l'avenir.

Les ministres des travaux publics (je parle de l'ancien et du nouveau) sont là pour me corriger si je commets des inexactitudes. Cette église a donc été dégradée, à moitié ruinée,

et rendue méconnaissable, moyennant la bagatelle de sept millions.

Elle a été victime d'une double restauration, ou de ce que j'appellerai plutôt une double dégradation : la dégradation extérieure et la dégradation intérieure. Pour la dégradation extérieure l'histoire en serait longue ; je ne vous la ferai pas tout entière, je n'en dirai qu'un mot. Elle a commencé par la foudre. La foudre à frappé la flèche de l'église en 1837. Là on a appliqué immédiatement ce principe que je vous dénonçais tout à l'heure comme si grave et si funeste. Au lieu d'y faire une réparation prompte et modeste, mais tout à fait suffisante, l'architecte qui, malheureusement, était chargé depuis quelques années de la soi-disant restauration du monument, a affirmé qu'il fallait absolument abattre en entier cette flèche.

Le ministre de l'intérieur d'alors, M. le comte de Gasparin, que je regrette de ne pas voir à sa place, pour confirmer mes dires, avait bien élevé quelques objections fort naturelles contre cette idée ; mais il a cédé à ce qu'il croyait une autorité plus compétente que la sienne, et il s'est cru obligé de baisser pavillon devant la prétendue science de l'architecte. On a décidé qu'il fallait abattre et rebâtir la flèche.

La flèche une fois rebâtie, qu'est-il arrivé? L'ancienne tour, condamnée à soutenir la nouvelle flèche, s'est d'abord lézardée, grâce au poids de cette flèche moderne, construite sans précaution et en matériaux beaucoup plus lourds que l'ancienne : elle a menacé de plus en plus, et on vient de la mettre à terre. Ainsi donc on a démoli successivement l'ancienne flèche, puis une partie de la nouvelle, puis la tour elle-même, et, par suite, on démolira toute la façade, compromise par tant de travaux malfaisants. Voilà l'état où se

trouve aujourd'hui cette église si magnifique, si historique, si nationale.

Je n'entrerai pas dans les détails techniques: cela me serait facile si j'étais combattu; je vous les épargne pour le moment. Mais veuillez remarquez ceci : jusqu'à présent on avait vu des églises qui s'écroulaient par vétusté et par abandon ; mais des églises qui s'écroulaient par suite même des travaux et des réparations qu'elles subissent, c'est un phénomène nouveau qui était réservé à notre temps et à la gloire de nos architectes officiels.

Avant d'abandonner la dégradation extérieure du monument, je devrais signaler la masse de sculptures apocryphes et ridicules dont on avait surchargé la façade intérieure.

Car, grâce aux restaurateurs, l'intérieur de l'église de Saint-Denis n'offre plus qu'un effroyable gâchis de monuments, de débris de tous les temps, de tous les genres, confondus dans un désordre sans nom ; ce n'est plus qu'un véritable musée de bric-à-brac, où fourmillent des anachronismes innombrables, signalés depuis longtemps sans avoir jamais été démentis. Il y a surtout une collection de tombeaux apocryphes digne de toute votre attention. L'architecte, ayant décidé que l'on rétablirait les tombeaux des anciens rois enlevés à Saint-Denis, semble avoir pris pour guide ce principe: Tel roi a été enterré à Saint-Denis ; faisons lui un tombeau, n'importe comment. On a donc été chercher dans nos dépôts d'antiquités nationales, aux Petits-Augustins et ailleurs, des statues, des bas-reliefs, des fragments tels quels. On les y a transportés et on a dit : « Telle statue d'homme sera celle de tel ou tel roi, et telle statue de femme représentera telle ou telle reine. » On les a ainsi arrangées en un musée complet d'apocryphes et d'anachronismes, que l'on expose à la curiosité des visiteurs et à la

risée des connaisseurs. Ainsi, pour vous en citer quelques exemples, si je suis bien informé, la tombe ancienne de Valentine de Milan comprenait quatre statues : on les a séparées et on en a fait trois monuments divers. Le dernier roi qui ait eu un mausolée à Saint-Denis a été Henri II. Or, maintenant, vous y voyez ceux de Henri III, de Henri IV, de Louis XIV et même de Louis XV. Celui de Louis XV est construit avec des débris des anciens tombeaux de la duchesse de Joyeuse, de la comtesse de Brissac et de la femme d'un sculpteur nommé Moitte. On en a réuni tous les morceaux ensemble, et on en a fait un tombeau pour Louis XV. Voilà ce que l'on appelle une restauration.

Je vois sourire mon noble collègue, M. Victor Hugo, et je crois que c'est de sa part un sourire d'affirmation...

M. LE VICOMTE HUGO. Complétement.

M. LE COMTE DE MONTALEMBERT. Je me félicite d'avoir dans ma pénible tâche l'appui de l'homme qui a le plus fait parmi nous pour régénérer l'étude et le respect de nos antiquités nationales, et je continue.

Pour compléter l'œuvre, on a mis des vitraux, et quels vitraux ! des vitraux de la fabrique de Choisy, où le chef de l'État, accompagné de M. le comte de Montalivet et d'autres fonctionnaires, se trouvaient figurer d'une façon si ridicule qu'on a dû les faire disparaître, et c'est à coup sûr ce qu'on pouvait faire de mieux. (*Hilarité.*) Si on ne l'a pas encore fait, je fais des vœux ardents pour qu'on n'attende pas, et cela par respect pour la personne auguste qui y est représentée.

Voilà ce qui est arrivé, et je le dis très en abrégé ; je vous épargne une foule de détails. Voilà ce qui est arrivé pour un des monuments les plus importants de notre pays.

De qui tous ces actes sont-ils le fait? Il faut le dire, d'un

architecte membre de l'Académie des beaux-arts. Ils ont été depuis longtemps dénoncés, car il ne faut pas croire que, dans un siècle de publicité, de vivacité comme le nôtre, de pareils méfaits passent inaperçus; avant d'être portés à la tribune politique, ils ont été portés à d'autres tribunes, à des tribunes scientifiques et littéraires; ils ont été dénoncés au sein de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, qui est un corps assurément bien compétent en cette matière; ils ont été signalés par la commission des monuments historiques qui s'assemble au ministère de l'intérieur, corps aussi respectable et le plus compétent de tous. Mais cet architecte fatal a été justifié par ses confrères de l'Académie des beaux-arts, qui étaient, je le crains, au moins quant aux architectes, bien capables d'en faire autant (*hilarité*), et qui ont déclaré qu'il n'y avait rien à dire à ce qui avait été fait. Sur ces entrefaites, la tour est tombée! C'était là une démonstration contre laquelle il était impossible de regimber, et il a bien fallu reconnaître qu'il y avait beaucoup de mal; il a bien fallu éloigner cet architecte. On lui a donc donné un successeur; on a choisi pour cela un homme qui avait fait ses preuves, M. Duban, qui avait été chargé de la restauration de la Sainte-Chapelle et du Palais de Justice de la ville de Paris, un des plus importants édifices que le gouvernement ait entrepris de restaurer. Mais cet architecte a déclaré, après mûr examen, qu'il n'y avait rien à faire à Saint-Denis, qu'il était impossible de réparer le mal qui avait été fait, et il a refusé cette succession.

Il a alors fallu chercher un deuxième successeur et on en a trouvé un très-estimable, à coup sûr, en qui j'ai pleine confiance, qui a eu plus de hardiesse que M. Duban; je lui souhaite autant de succès que de courage.

Mais savez-vous ce que l'on a fait de l'architecte qui avait

commis ces méfaits? On l'a nommé membre du conseil des bâtiments civils (*mouvement*), c'est-à-dire qu'on l'a appelé à juger en dernier ressort de toutes les constructions nouvelles de France et de Navarre, lui qui avait perdu et déshonoré l'un des plus magnifiques édifices de notre moyen âge. (*Nouveau mouvement.*)

Eh bien, j'avoue que je trouve là un étrange abus; je ne sais pas si je dois appeler cela un *abus des influences,* comme on dit aujourd'hui, mais véritablement c'est un acte blâmable de faiblesse ministérielle.

Je n'en dirai pas davantage sur ces tristes travaux.

J'ai plusieurs ministères à passer en revue, c'est pourquoi j'abrége. Je passerai au ministère des cultes, et d'abord je commencerai par lui rendre hommage, si, comme on me l'assure, c'est grâce à l'intervention de ce ministère qu'on vient de sauver, ou du moins de contribuer au salut d'un des monuments les plus précieux de la Picardie, l'église de Saint-Germer, qui, après celles d'Amiens, de Beauvais et de Noyon, est la plus belle de cette province. Elle avait été condamnée à mort par un arrêt téméraire de cette même commission du ministère de l'intérieur, dont je disais tout à l'heure tant de bien. Mais, grâce au ciel, le ministre des cultes a envoyé sur les lieux un architecte plus perspicace, plus modéré, plus sage, plus courageux peut-être que les auteurs des premiers rapports, et il a déclaré que cette belle église pouvait parfaitement être sauvée, et j'espère qu'elle le sera.

M. le ministre des cultes mérite, à ce sujet, un grand et juste hommage. J'espère qu'il recommencera souvent une pareille campagne; mais toutes ses campagnes n'ont pas été aussi heureuses. Je ne lui reprocherai pas les méfaits trop anciens de son administration, par exemple la flèche de

Rouen, cette effroyable flèche en fonte qui écrase cette cathédrale si belle, et lézarde déjà la partie centrale du transept (*c'est vrai*); mais je lui reprocherai des opérations à peu près de la même famille que celle de Saint-Denis; par exemple, des flèches comme celle de Coutances, qui, ayant été légèrement endommagée par la foudre ou par d'autres événements qui sont arrivés dans tous les siècles, a été démolie et reconstruite par le caprice malheureux des architectes.

Ainsi je signalerai encore plusieurs travaux très-coûteux et d'une valeur contestée, qui ont été commencés et consommés au Puy, à Nevers, dans d'autres cathédrales. Mais le mal que je signale ici tient à une cause générale que je chercherai à faire comprendre à la Chambre.

Le ministère des cultes a sous sa dépendance les plus beaux édifices, je ne dis pas de la France, mais du monde entier; car je prétends qu'il n'existe rien de plus beau dans l'univers que les cathédrales de Reims, d'Amiens, de Bourges, de Chartres, de Paris, qui toutes dépendent du ministère des cultes, ainsi que soixante autres églises de la même nature.

Le ministère des cultes a des allocations dans le budget, destinées à l'entretien, à la réparation des édifices; allocations très-insuffisantes, selon moi, et cependant assez considérables. Eh bien! le ministère des cultes dispose de ces allocations avec une entière conscience, j'en suis sûr, avec beaucoup de zèle, avec beaucoup de sollicitude; mais peut-être pas avec toutes les lumières désirables. En effet, dans les bureaux des cultes, je ne sache pas qu'il y ait des hommes très-versés, très-compétents dans cette science si délicate et si importante de l'archéologie nationale et religieuse.

Qu'a fait, au contraire, M. le ministre de l'intérieur? Il dispose d'une somme infiniment moins considérable et ne

s'appliquant qu'à des églises paroissiales, des châteaux, des monuments historiques qui n'ont pas l'importance des cathédrales, quoiqu'ils en aient beaucoup aussi ; or, M. le ministre de l'intérieur, pour disposer de ces 5 ou 600,000 francs qu'il dépense tous les ans pour cet objet, a nommé une commission composée d'hommes du monde, d'hommes pris dans les deux Chambres, ou d'artistes qui sont parfaitement au courant de toutes ces questions, qui décident, sous l'approbation, comme de raison, et sous la haute surveillance du ministre lui-même, qui décident de l'emploi de ces fonds et du différent degré de mérite des travaux qui lui sont soumis. Il en résulte que les travaux entrepris sous la surveillance de cette commission donnent lieu, en général, à très-peu d'objections.

Je souhaite, pour ma part, que le ministère des cultes adopte le même système, et vous ne verrez plus alors ce que j'ai vu il y a deux ans, à ma grande consternation, vu de mes yeux, c'est-à-dire des statues de toute beauté, arrachées au portail de la cathédrale de Bourges et jetées comme des débris inutiles dans les cryptes de la même cathédrale. Et pourquoi ? Parce que l'architecte qui était chargé des travaux a pu agir et trancher à sa guise, n'étant soumis à aucune autre surveillance qu'à la surveillance purement matérielle, qui consiste à vérifier les comptes et à constater qu'on a dépensé exactement l'argent qui a été alloué.

Nous ne doutons nullement de l'intégrité de l'administration et des agents qu'elle emploie ; mais nous doutons du respect qu'ils ont pour ces monuments anciens, et c'est ce respect, c'est ce degré spécial de capacité que nous désirons voir garantir à l'administration des cultes par les précautions qui ont été prises dans un autre ministère.

Ce n'est pas à dire toutefois que le ministre de l'intérieur

soit à l'abri de tout reproche; je demande pardon à la Chambre de la longueur de ces détails, je serais désolé de l'impatienter.

Voix nombreuses. Parlez! parlez!

M. LE COMTE DE MONTALEMBERT. Au ministère de l'intérieur, cette commission, à laquelle je me plais à rendre toute justice, a aussi commis quelques fautes; il faut qu'elle me permette de le lui dire, puisqu'un de ses membres siége dans cette enceinte. On lui a fait le reproche de distribuer ses allocations au gré de certaines considérations plus ou moins électorales. Je ne crois pas à cela, je ne veux pas y croire; mais je lui reproche d'avoir quelquefois livré les travaux importants et utiles qu'elle avait à diriger à des architectes inexpérimentés et téméraires, trop empressés de démolir pour réédifier. Ainsi, non-seulement, comme je vous le disais tout à l'heure, elle avait condamné à mort cette belle église de Saint-Germer, mais elle a laissé démolir dernièrement, par un de ses architectes, une tour de l'église collégiale de Mantes, qui est une des plus belles qu'il y ait sur les rives de la Seine, entre Paris et Rouen : à la suite d'imprudences commises dans la restauration, il a fallu démolir cette tour; quand la rebâtira-t-on? Un de ces jours on vous demandera sans doute de l'argent pour la rebâtir. Tout porte à croire qu'elle était suffisamment solide avant qu'on y eût touché. Il est vraiment fâcheux qu'on soit exposé deux ou trois fois de suite à venir vous demander tantôt pour Saint-Denis, tantôt pour Mantes, tantôt pour ailleurs, des sommes destinées à réparer les bévues des architectes. On signale des dangers analogues à Laon, à Noyon, à Tournus. Dernièrement, enfin, une église du Périgord, l'église abbatiale de Brantôme, qui avait tenu depuis le douzième ou le treizième siècle, s'est en partie écroulée au milieu des tra-

vaux de restauration; malheureusement, non, heureusement, elle ne s'est pas écroulée sur la tête de l'architecte qui avait été cause de cet accident (*rires*); mais enfin elle n'a menacé ruine qu'à partir du moment où cet architecte a voulu lui appliquer sa prétendue science. (*Hilarité.*)

A Saint-Maximin, en Provence, où se trouve la plus belle église, sans contredit, de cette province, on avait alloué une somme de 3,000 francs (c'est peu de chose, je ne le cite que comme exemple). Quelque temps après, un savant architecte, qui avait été chargé par la commission de surveiller ces travaux, est venu dire, dans son rapport du 9 juillet 1844, qu'il fallait encore 3,000 francs, non pour achever ces travaux, mais pour les démolir, parce que c'était cette partie nouvelle qui menaçait la sûreté des passants. (*Nouvelle hilarité.*)

Il y a donc un certain nombre de faits qui doivent être reprochés à cette dépendance, du reste si utile et si bienfaisante, du ministère de l'intérieur.

Mais il est une autre branche de la même administration qui, malheureusement, échappe à la surveillance de cette commission, mais non pas à celle du ministre lui-même. C'est pourquoi, en son absence, je veux la signaler à ses collègues et à la Chambre. J'entends parler des actes de vandalisme commis par les autorités municipales, et quelquefois par les autorités départementales (*mouvement*) : le ministre de l'intérieur en est responsable, grâce à la centralisation que je déteste en général, mais que j'admets et que j'accepte dans cette spécialité. Le ministre de l'intérieur est tenu d'approuver ou de rejeter presque toutes les délibérations de ces autorités : il en résulte qu'il se trouve investi du droit salutaire d'arrêter leur vandalisme, et c'est un droit dont il n'use pas.

M. Guizot, *ministre des affaires étrangères*. Pas assez, mais il le fait souvent.

M. le comte de Montalembert. Souvent, vous avez raison, mais j'espère qu'il le fera toujours ; car je rends hommage aux lumières que M. le comte Duchâtel montre dans beaucoup de cas; mais je lui souhaite autant de courage et de persévérance que de lumières.

A tout seigneur tout honneur. Commençons par la ville de Paris, car il n'y a pas de ville plus vandale, excepté une que je vous signalerai tout à l'heure.

Ici je voudrais que M. le vicomte Victor Hugo me remplaçât pour justifier et compléter mes accusations ; je lui céderais bien volontiers la parole : il connaît mieux que personne les actes de la ville de Paris dans ce genre, et il en ferait meilleure justice que moi. Mais, puisque sa modestie s'y refuse , je signalerai quelques démolitions commises par cette municipalité de Paris , notamment la destruction de deux des édifices les plus curieux de Paris, le collége des Bernardins et l'ancien couvent des Célestins.

Je suis charmé de voir M. le préfet de la Seine présent à son banc (*hilarité*); je suis prêt à recevoir toute espèce de contradiction de sa part. Voulant, avant tout, rendre hommage à la vérité, je serais charmé de voir rectifiées sur-le-champ toutes les inexactitudes, toutes les exagérations qu'on pourra m'objecter; mais, jusqu'à plus ample informé, je dis que la ville de Paris, d'une façon inexcusable, a démoli ou déshonoré deux monuments admirables, le collége des Bernardins, qui était unique en son genre, et l'ancien couvent des Célestins, où était le tombeau de Charles V. Ce dernier édifice disparaît en ce moment de notre sol. (*Marques d'adhésion.*) En outre, la municipalité de Paris a laissé détruire un hôtel délicieux, et aussi unique dans son genre,

l'hôtel de la Trémouille, dont il était si facile de faire une mairie; et maintenant l'hôtel Carnavalet, illustré par madame de Sévigné, l'hôtel Carnavalet doit disparaître, parce qu'il se trouve menacé par l'alignement. Or, l'alignement a toujours raison contre l'art et l'histoire. (*Mouvement.*)

J'aurai encore beaucoup d'autres choses à dire sur le vandalisme parisien, mais je vous en fais grâce pour arriver à une ville qui, comme je le disais tout à l'heure, est plus vandale que celle de Paris : c'est la ville d'Orléans. Ici M. le ministre a été réellement coupable. La ville d'Orléans avait à côté de sa cathédrale, dont elle est si fière et qui est fort peu de chose, un monument bien plus remarquable, l'Hôtel-Dieu. Vous savez par quelle touchante pensée nos ancêtres avaient toujours rapproché la maison des pauvres de la maison de Dieu, et, les confondant pour ainsi dire sous une même dénomination, avaient donné à la maison des pauvres un nom qui ne se trouve dans aucune langue que la nôtre, l'Hôtel-Dieu. (*Très-bien! très-bien!*)

Eh bien, à Orléans comme à Paris, l'Hôtel-Dieu était à côté et à l'ombre de la cathédrale, avec cette différence toutefois, qu'à Paris, l'Hôtel-Dieu n'offre plus aucun intérêt artistique, tandis qu'à Orléans cet édifice était un admirable monument d'architecture ogivale. Le croiriez-vous, Messieurs? la ville d'Orléans n'a eu ni paix ni repos jusqu'à ce qu'elle eût renversé cet admirable édifice, sous prétexte de déblayer les abords de sa piteuse cathédrale. Ici je marche appuyé sur l'autorité de la commission du ministère de l'intérieur dont je parlais tout à l'heure. Cette commission a fait un rapport rédigé par l'inspecteur général des monuments historiques, M. Mérimée, adopté par la commission et transmis au ministre de l'intérieur, qui l'a fait insérer dans le *Moniteur* du 12 juin 1846.

Il y est dit, en propres termes, que l'Hôtel-Dieu d'Orléans a été détruit par l'*inqualifiable obstination* du conseil général du Loiret et du conseil municipal d'Orléans. La commission ajoute que l'édifice était *vaste*, *solide*, *susceptible de recevoir mainte destination utile*. Elle aurait pu dire que c'était le monument le plus beau et le plus curieux de cette ville de vandales.

La démolition a été entreprise, comme je l'ai dit, sous prétexte d'isoler le monument, mais, comme je crois l'avoir démontré dans mon rapport sur Notre-Dame, les monuments gothiques ne sont pas faits pour être isolés, comme les Pyramides dans le désert. Ils doivent être dégagés de certains côtés, de manière à être facilement aperçus; mais, en leur ôtant tout point de comparaison rapproché, on les rapetisse et on leur ôte la moitié de leur valeur. (*Adhésion.*)

Or l'État, dans la personne du ministre de l'intérieur, n'a pas eu le courage de dire à cet acte de vandalisme : Non, je ne le veux pas; mais il eut le courage et la bonne pensée de vouloir acheter l'édifice menacé. Cette malheureuse ville n'a pas même voulu consentir à ce moyen terme; elle y a mis un prix exorbitant : c'est la commission qui le dit en propres termes, et elle ajoute encore : « Toutes les représentations ont été inutiles devant un corps municipal, qui croit agrandir sa ville, en la dotant d'une grande *plaine pavée*, sur laquelle, par un rare oubli des convenances, on met en regard la mairie et le théâtre. »

On a prétendu que le maire d'Orléans avait menacé de donner sa démission si le ministère refusait de consentir à la démolition. (*Hilarité.*) Oh! combien je regrette amèrement qu'on ne l'ait pas acceptée! (*Nouvelle hilarité.*) Je ne veux pas m'informer des motifs qui ont empêché de le prendre au mot.

Après ce grand et honteux exemple, les autres paraîtront bien mesquins, quoiqu'ils aient aussi leur importance.

Il y a deux objets qui sont en horreur à tous les corps municipaux, ce sont les murs et les tours, c'est-à-dire précisément ce qui fait en général le plus bel ornement des villes. Par exemple, la ville de Carpentras avait des murs très-anciens qui attiraient les voyageurs; ils ont été détruits. C'est encore à la commission du ministère de l'intérieur que j'emprunte cette opinion; elle dit que Carpentras était une des villes les plus jolies quand elle avait ses murs, et qu'aujourd'hui il n'y a pas de bourg plus insignifiant et plus vulgaire.

La définition est très juste; je souhaite qu'elle retentisse au cœur de ceux qui ont ainsi déshonoré leur ville. (*Rires et adhésions.*)

Croiriez-vous que les conseillers municipaux d'Avignon ambitionnent le même sort pour leur ville, en cherchant à rivaliser de vandalisme avec ceux de Carpentras? (*Nouvelle hilarité.*)

Tous ceux qui ont passé dans cette ville d'Avignon savent quelle empreinte de grandeur et de beauté lui donnent les restes des palais des Papes et des autres monuments; ils savent aussi qu'elle n'a pas de trait plus caractéristique que ses anciens remparts. Eh bien, dans un des tracés du chemin de fer de Lyon à Avignon, on fait passer la voie par les remparts, que l'on remplace par une chaussée. Je ne sais si ce tracé a été préféré par le ministère, mais je sais qu'il a été appuyé avec instance par la ville d'Avignon. Et on veut détruire ses remparts, pourquoi? Pour satisfaire la cupidité des propriétaires riverains de ces remparts, qui trouveront une augmentation de la valeur de leurs propriétés quand il y aura là un chemin de fer.

J'espère que M. le ministre de l'intérieur ou M. le ministre des travaux publics, car cela rentre plutôt dans ses attributions, voudra bien ne pas sacrifier un monument si important à des considérations si pitoyables. (*Adhésion.*)

A Reims, à Sens, à Guise, à Beauvais surtout, même acharnement des conseillers municipaux contre leurs remparts historiques.

Après les murs, les tours.

Dernièrement le beffroi de Valenciennes s'est écroulé; mais sa ruine a eu lieu comme celle de la tour de l'église Saint-Denis, par suite des travaux qu'on y a faits.

A Péronne, le conseil municipal a exigé la démolition de son beffroi, à la réparation duquel le ministère de l'intérieur avait alloué 20,000 francs. A Château-Thierry, on pave les routes avec les belles pierres de l'ancien château.

Elles sont rares les communes qui réclament, comme on l'a fait à Poissy et à Saint-Ricquier, pour la conservation des portes à tourelles, qui sont le symbole des anciennes franchises de la vie municipale de nos ancêtres, et que l'on devrait conserver, comme on le fait en Allemagne, en Belgique et en Angleterre, avec autant de raison et de sollicitude que Rome conserve ses arcs de triomphe.

J'arrive au ministère de la guerre. Quand tout à l'heure je parlais d'Avignon, je voyais M. le ministre[1] faire un geste de satisfaction, m'encourager et approuver ce que je disais de la beauté des monuments d'Avignon; mais il n'ignore pas, sans doute, que le département de la guerre a commis d'épouvantables dévastations dans le palais des Papes. Ce n'est pas lui, sans doute, mais c'est son ministère, ou plutôt le génie militaire, le corps le plus vandale de tous ceux qui s'attaquent à nos monuments. (*Adhésion.*)

[1] M. le général Trézel.

Toutes les fois qu'un monument tombe entre les mains du génie militaire, il est immédiatement sacrifié et déshonoré. Témoin le château de Vincennes, où le génie a rasé ces deux belles tours qui faisaient l'admiration de nos pères : témoin les belles abbayes de Soissons, Notre-Dame et Saint-Jean des Vignes, qui ont été, malgré toutes les réclamations des archéologues éclairés et zélés du lieu, mutilées de la manière la plus brutale.

Dernièrement encore, deux magnifiques arcades romanes, à Notre-Dame de Soissons, signalées par les antiquaires, ont été recouvertes par une construction tout à fait moderne. Mais il y a plus : en plein Paris, des actes analogues ont été commis à l'École polytechnique. Savez-vous ce que c'était, Messieurs, que l'École polytechnique? c'était le collége de Navarre, le collége où ont étudié Rollin, Gerson et Bossuet, rien que cela! On en a fait l'École polytechnique. J'avoue que la destination est très-belle; mais il y avait une chapelle, une chapelle ogivale, qui rappelait le souvenir vivant encore de cette grande institution et de ces grands hommes. Elle avait vingt fenêtres, m'a-t-on dit, car je ne l'ai pas vue; eh bien, elle a été démolie par le fait des ingénieurs de la guerre, et cela l'année dernière, en février 1846.

J'ai un autre exemple plus récent et plus fâcheux encore à citer, c'est celui de Toulouse.

A Toulouse, il y a une admirable église que je me vante d'avoir été le premier à signaler dès 1833 à l'attention publique. C'est l'église des *Jacobins* ou des *Dominicains*. Cette belle église date du treizième siècle; elle a été achevée au quatorzième. Elle a des caractères tout à fait spéciaux que je ne vous définirai pas, ce serait trop long, mais elle possédait deux titres qui la distinguaient et qui devaient mériter la sollicitude de tous les hommes éclairés. D'abord, elle a

servi de sépulture à saint Thomas d'Aquin, à ce grand homme qui fut, comme vous le savez tous, non-seulement une des gloires de l'Église, mais encore une des gloires de l'université de Paris, où il a longtemps enseigné, et où, par parenthèse, il ne pourrait pas, grâce au monopole, enseigner aujourd'hui. (*On rit. — Mouvements divers.*)

Outre ce glorieux tombeau, la vieille église des Jacobins se distinguait par des fresques du plus curieux mérite, des fresques du quatorzième siècle, qui, en Italie, seraient l'objet de la visite des voyageurs et de l'étude de tous les artistes. Cette église avait 200 pieds de long et 100 pieds de hauteur; elle était à deux nefs, particularité assez rare; enfin, elle avait un clocher qui passait pour le plus beau du Midi. Eh bien, le génie militaire s'en est emparé, et voici ce qu'il en a fait :

Il a d'abord recouvert ces fresques d'un badigeon, parce que les fresques et les peintures l'intéressent fort peu, tandis que le badigeon lui plaît beaucoup. (*Nouvelle hilarité.*) Puis il a détruit les voûtes des chapelles latérales; puis il a coupé en deux l'église par un plancher : en bas, il a mis une écurie; du premier étage, il a fait un magasin de lits militaires; voilà son art à lui. (*Mouvement.*) En outre, il a détruit deux côtés du cloître, car il y avait un cloître admirable à côté de l'église, et il a transformé les deux autres côtés et la salle du chapitre en belles écuries garnies d'auges et de rateliers. Je ne sais trop ce qu'il a fait du réfectoire qui avait treize fenêtres en ogive avec de riches meneaux, mais je sais ce qu'il a fait d'une chapelle, la plus belle de toutes, la chapelle de Saint-Antonin, qui était couverte de fresques admirables; il en fait le dépôt des chevaux morveux. (*Nouveau mouvement.*)

Voilà l'emploi qu'on trouve à faire, en 1846, d'un monu-

ment d'art qui, je le répète, en Italie attirerait tous les voyageurs, tous les artistes. Eh bien, réellement, je ne crois pas qu'il y ait un pays, excepté la France, où de si honteuses dévastations soient possibles.

J'espère qu'il suffira de les signaler, comme je le fais en ce moment à la Chambre et à M. le ministre de la guerre, pour rendre l'administration de la guerre plus traitable; je dis plus traitable, parce qu'il y a en ce moment un procès intenté par la ville de Toulouse, qui fait exception à la triste règle que je signalais tout à l'heure, qui est animée d'un intérêt éclairé pour cette église, et qui fait un procès à l'administration de la guerre pour rentrer en possession de cet édifice. Je n'examine pas le point de droit, mais je conjure M. le ministre de la guerre, et je prie la Chambre de m'appuyer dans ce vœu, je le conjure de vouloir bien examiner s'il ne pourrait pas trouver le moyen, sans léser les droits de l'État, de céder à cette ville une église dont on pourra faire un usage convenable, mais dont bien certainement elle fera autre chose qu'un dépôt de chevaux morveux; je le conjure de faire cesser l'état actuel des choses, et de céder à ce vœu. (*Marques générales d'assentiment.*)

Après le ministre de la guerre, il me faut passer au ministre de l'instruction publique. Là il y aurait encore quelque chose à vous signaler : ce serait, si le ministre de ce département était ici, la destruction du logis abbatial de Saint-Étienne dans l'enceinte même du collége de Caen, destruction qui a été opérée l'année dernière. Mais ce que je ne puis omettre, c'est ce qui se passe à la bibliothèque de Sainte-Geneviève. Je sais bien qu'ici M. le ministre de l'instruction publique n'est pas le seul coupable; ses prédécesseurs ont aussi leur part dans cet acte. On a donc voulu remplacer cette belle bibliothèque de Sainte-Geneviève, qui

était de toutes celles de Paris la mieux combinée pour le service d'une bibliothèque; on a voulu la remplacer par une nouvelle bibliothèque; on l'a sacrifiée, on en a éloigné le public; on a voté, à la grande satisfaction de MM. les architectes, une nouvelle bibliothèque, et, pour commencer, on a rasé un curieux monument, l'ancien collége de Montaigu, collége non pas aussi célèbre que le collége de Navarre, mais qui avait aussi figuré avec honneur dans l'ancienne université de Paris, où avaient étudié Érasme et Calvin, et qui offrait aussi de très-précieux, de très-curieux débris d'architecture ogivale. Eh bien, on l'a rasé pour élever l'horrible édifice que vous pouvez tous aller voir, si vous en avez la triste envie, sur la place de l'École de droit.

Et, puisque j'en suis au département de l'instruction publique, je dirai en passant que, tout en applaudissant sans réserve au crédit qui nous est demandé, dans la loi que nous avons sous les yeux, pour la publication relative aux débris de Ninive, je voudrais qu'on ne laissât pas en souffrance d'autres publications relatives aux grands monuments que nous avons sur notre sol, comme la grande publication relative à la cathédrale de Chartres, publication qui mérite au moins autant de sollicitude que celle relative à Ninive, et qui est en souffrance depuis plusieurs années. Il me semble aussi que les encouragements à la littérature, dont on fait un si bizarre usage, et qui sont consacrés à des publications comme la *Monographie du chat*, pour laquelle le budget porte 3,500 francs, pourraient être utilement employés à encourager les deux seuls recueils d'archéologie nationale, le *Bulletin* de M. de Caumont et les *Annales* de M. Didron. Ces deux recueils ont rendu les plus grands services à l'art national, aux souvenirs historiques, et l'on s'étonne de ne pas les voir figurer sur ces listes de souscription où

tant d'autres ouvrages moins dignes occupent une large place.

Je voudrais passer sous silence le ministère du commerce et de l'agriculture, parce que M. le ministre n'est pas là; mais je ne puis me dispenser de signaler la destruction d'une très-belle et très-curieuse église, celle de l'Observance, qui frappait tout d'abord l'œil du voyageur en entrant à Lyon par la Saône, et qui a été détruite pour agrandir l'École vétérinaire, malgré une délibération du 22 janvier 1846, délibération dans laquelle le conseil municipal critiquait cet acte de vandalisme en ces termes :

« Le conseil exprime de vifs regrets sur la destruction d'un édifice tellement remarquable, qu'à l'époque de la vente des biens des congrégations religieuses, l'église de l'Observance fut formellement réservée, et qu'il eût été facile de la conserver par une restauration bien moins coûteuse qu'une construction nouvelle. »

J'arrive à un point plus délicat et que je prie la Chambre de me permettre de traiter; j'y mettrai tous les ménagements possibles; il s'agit de la liste civile. J'aborderai ce terrain avec tous les ménagements, avec tout le respect que je dois et que je porte à ce qui est souverainement respectable. Personne n'admire plus que moi ce qui a été fait à Versailles; c'est une des pensées qui honorent le plus le règne actuel. Le pays tout entier l'admire et l'apprécie. Qu'il y ait des imperfections de détail, je ne m'en inquiète pas; c'est une grande, une noble pensée à laquelle je serai toujours heureux de rendre hommage, ainsi que vous tous. (*Adhésion générale.*)

Mais pourquoi faut-il, en rendant cet hommage, que j'aie à signaler un fait qui ne me paraît pas d'accord avec la nature de cette grande entreprise? Je veux parler de la transplan-

tation des statues funéraires de deux rois et de deux reines d'Angleterre qui étaient dans l'église où ils avaient été enterrés, à Fontevrault en Anjou, et qui ont été transportées, je ne sais en vertu de quelle autorité, à Paris, pour être mises à Versailles. Je ne sais pas d'abord si on avait le droit d'enlever ces statues à l'endroit où elles étaient, à l'église de Fontevrault qui appartient à l'État. Et surtout j'en conteste la convenance, j'entends la convenance historique et artistique. Il ne s'agit de rien moins que de Richard Cœur-de-Lion, d'Henri II, d'Éléonore d'Aquitaine, et Isabelle d'Angoulême. Ces tombeaux devaient rester où ils avaient été fondés, c'est-à-dire à Fontevrault, c'est-à-dire en Anjou, près du berceau de la maison de Plantagenet, au cœur de leurs possessions, dans une abbaye que ces rois et ces reines avaient entourée de leur affection spéciale, et qui était pour eux ce que Saint-Denis était pour les rois de France.

J'ai vu, il y a quinze ans, ces tombes dans leur église; malheureusement il ne reste de cette belle église qu'une abside, qui sert de chapelle à la maison centrale de détention; j'y ai vu ces statues, j'ai déploré leur abandon, je l'ai signalé; je pensais, comme tout le monde, qu'elles méritaient d'être préservées, surveillées avec soin; car ce sont de belles statues des douzième et des treizième siècles, très-rares, comme il n'en existe pas dix en France; en les signalant et en les admirant, je comptais les retrouver dans le site qui leur convient. Car qui est-ce qui s'en irait chercher le tombeau de Richard Cœur-de-Lion à Versailles? Richard Cœur-de-Lion et Versailles, ces mots hurlent vraiment de se trouver ensemble. Qu'y a-t-il de commun entre Richard Cœur-de-Lion et Versailles? Cependant ces statues sont à Paris; on les restaure; je suis toujours effrayé quand j'entends parler de statues et de monuments en restauration;

mais enfin si cette restauration est faite tant bien que mal, j'espère que tout le monde appréciera la convenance qu'il y aurait à ne faire qu'en mouler des modèles pour le musée historique de Versailles, et à restituer les originaux à l'église pour laquelle ils ont été faits, et d'où ils n'auraient jamais dû sortir. (*Adhésion.*)

Maintenant, Messieurs, si la Chambre n'est pas trop fatiguée (*Non! non!*) (je lui demande pardon d'avoir été si long), je lui dirai quelques mots encore sur les constructions modernes. Je viens de parler des constructions anciennes et des soins que le Gouvernement y donne; je voudrais dire deux mots très-courts sur les constructions modernes, pour lesquelles tant de fonds extraordinaires ou complémentaires nous sont demandés dans la loi que vous allez voter.

Ces constructions se divisent naturellement en deux classes : les constructions civiles et les constructions religieuses; elles ont toutes à mes yeux deux qualités, si je puis ainsi parler, ou deux caractères : elles sont toutes ou à peu près toutes très-laides et très-dispendieuses. Commençons par les églises, et ici, Messieurs, je regrette encore de ne pas voir à son banc M. le ministre de l'intérieur...

M. LE MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES. Il est malade.

M. LE COMTE DE MONTALEMBERT. Je ne lui fais pas un reproche de son absence : je la regrette; mais ce que je dis pourra servir peut-être à M. le ministre des cultes, qui est devant moi et qui a à peu près les mêmes attributions, quoique ne s'appliquant pas précisément aux mêmes objets.

Le 24 septembre 1846, M. le comte Duchâtel a lancé une circulaire sur la construction des églises, où il s'est rendu malheureusement, et à son insu, j'en suis sûr, l'écho d'une certaine démonstration maladroite et ridicule qui avait eu lieu quelque temps auparavant au sein d'une certaine aca-

démie. Il a lancé une sorte de condamnation contre les constructions d'églises entreprises dans le style chrétien, dans le style, j'ajouterai même national, créé en France, et qui a atteint en France l'apogée de sa beauté, de sa grandeur, le style ogival. Il est dit dans cette circulaire « qu'il ne faut pas construire dans un genre que *rien ne motive,* et qui, pour être convenablement exécuté, entraînerait les administrations municipales dans des dépenses excessives.» Eh bien! Messieurs, je conteste formellement ces deux assertions; elles sont l'une et l'autre complétement inexactes. Comment ose-t-on dire que rien ne motive le style ogival en France? Comment! rien ne motive le style ogival en France, dans ce pays qui est couvert, non-seulement de ces magnifiques cathédrales que je vous signalais tout à l'heure, mais jusqu'aux derniers villages, de petits chefs-d'œuvre qui n'ont leur égal dans aucun des pays où l'architecture gothique a régné? Non, l'Angleterre et l'Allemagne, pays que j'admire beaucoup et que j'ai beaucoup étudiés, je le déclare sans aucun patriotisme de mauvais aloi, sont loin d'avoir des églises aussi admirables et aussi nombreuses que les nôtres; et, encore une fois, je parle, non pas de nos cathédrales, mais de nos petites églises paroissiales, chefs-d'œuvre de grâce, de délicatesse, de dignité et de convenance, comme on en trouverait cinquante dans un rayon de quinze lieues autour de Paris. Et c'est en présence de ces innombrables monuments que M. le ministre de l'intérieur vient nous dire que rien ne motive la reconstruction, la génération de ce style si national et si catholique dans la France catholique!

Savez-vous, Messieurs, ce qui n'est point motivé? Ce sont des imitations serviles et stupides des monuments de Grèce ou de Rome; ce sont des Madeleines en petit; ce sont ces éternelles copies du Parthénon ou de je ne sais quel autre

temple païen, dont on afflige sans cesse nos regards (*adhésion*); et quand je dis copie, c'est parodie que je devais dire, car ce n'est que cela (*nouvelle adhésion*), et cela au mépris de toutes les exigences de notre culte, de notre climat et de notre histoire.

Eh quoi! Messieurs, dans toute l'Europe éclairée, et notamment dans les pays que je nommais tout à l'heure, en Angleterre et en Allemagne, on ne construit plus une seule église qui ne soit aussi conforme que faire se peut aux règles et aux modèles qui nous ont été laissés par les siècles chrétiens. Ni en Angleterre, ni en Allemagne, on ne songerait désormais à faire une église dans un autre style que celui-là. Serions-nous donc les derniers à entrer dans cette voie? Faut-il que nous soyons là, comme pour les chemins de fer, en arrière de tous nos voisins? Je ne m'y résigne pas pour ma part.

Quant à la question économique, je déclare que là encore le ministre est tombé dans une complète erreur. Ce n'est pas sur ma parole ni sur la parole de quelques amateurs, de quelques archéologues que je vous fais cette affirmation; c'est sur la parole des architectes qu'emploie le Gouvernement, le Gouvernement lui-même bien inspiré. Les programmes, les devis ont été faits, et non pas seulement pour les grandes cathédrales, mais pour les églises paroissiales. Ces programmes ont été faits par les architectes qui ont été chargés par le Gouvernement des travaux les plus importants de Paris; par M. Viollet-Leduc, chargé des travaux de Notre-Dame et de Saint-Denis; par M. Hippolyte Durand, récemment nommé architecte de la ville de Moulins. Ils ont prouvé et constaté qu'il y avait économie à employer dans de justes limites le véritable style chrétien, le style ogival, plutôt que le style classique.

On m'objectera peut-être une église construite par la ville de Paris, et que M. le ministre de l'intérieur a approuvée, l'église de Sainte-Clotilde, sur la place Bellechasse.

Voici ce que j'ai à en dire. J'ai vu les plans de cette église; on a adopté pour cette église un style assez bâtard; je ne veux pas le juger au point de l'art, mais uniquement à celui de la dépense.

On a adopté un gothique moderne, de décadence, mêlé, il est vrai, avec le gothique primitif, mais qui doit, en vertu de ses défauts mêmes, coûter fort cher. On m'a dit que la ville de Paris estime les dépenses de cette église à cinq ou six millions.

M. le comte de Rambuteau. Quatre millions.

M. le comte de Montalembert. Soit; ce n'en est pas moins exorbitant : une église ne coûterait pas cela si l'on n'avait pas adopté le style gothique de décadence, dont M. le vicomte Hugo vous expliquerait les imperfections beaucoup mieux que moi. Une église conforme au style grandiose, simple et sévère que nous offre à Paris l'église romane de Saint-Germain des Prés ou l'église ogivale de Notre-Dame, pourrait se bâtir à beaucoup moins de frais. Et, à ce propos, je dirai que je vois avec douleur, et je ne suis pas suspect en le disant, le système de dépense que l'on adopte pour les églises de la ville de Paris. Il semble que dans une grande ville comme Paris, où il n'y a pas quarante églises, tandis que dans une petite ville comme Parme il y en a près de quatre-vingts, le plus pressé serait de construire de nouvelles églises, simples et grandes, mais sans luxe, ce à quoi le style ogival primitif se prête admirablement. Au lieu de cela, on prodigue l'argent pour élever de loin en loin deux ou trois temples de mauvais goût, où règne une magnificence de mauvais aloi, comme à Saint-Vincent de Paul, à Notre-Dame de Lorette et à la Madeleine.

Eh bien, qu'il me soit permis de le dire, je le déteste, ce genre-là, je déteste le superflu quand il prend la place du nécessaire. Ce qui est nécessaire à Paris, ce sont des églises en grand nombre, simples, majestueuses, dans ce style de Saint-Germain des Prés ou de Notre-Dame, qui se prête si bien à la simplicité et à l'économie, en même temps qu'à la majesté et à la grandeur.

Ce qui n'est nullement nécessaire, et ce qui m'est odieux, pour ma part, ce sont ces marbrures, ces dorures, cette profusion d'ornements suspects et coûteux qui abondent à la Madeleine et à Notre-Dame de Lorette.

Et ce n'est pas seulement sous le rapport de l'art que je réprouve ces églises : c'est encore parce que dans ces églises si somptueuses les pauvres ne trouvent pas leur place. (*Adhésion.*) Il semble, en vérité, qu'elles soient trop riches pour y laisser entrer les pauvres. Oui, je déteste les églises où le pauvre ne peut pas pénétrer librement, jusqu'au pied même de l'autel, où il y a tant de marbrures et de dorures, tant de balustrades et d'enceintes réservées, que les pauvres restent à la porte ou à l'entrée de l'église, comme autrefois les pénitents publics. (*Vive approbation.*) Donnez-nous donc des églises moins riches, mais plus vastes et plus nombreuses, et où règne cette noble simplicité qui est le premier apanage de notre art religieux et national, et le premier besoin de notre situation actuelle.

Un mot maintenant sur les monuments civils.

Je ne sais pas pourquoi, puisqu'il est convenu que dans le dix-neuvième siècle on en est réduit à copier et qu'on ne peut rien inventer; je ne sais pas pourquoi, dans ce qu'on copie, on va toujours prendre ce qu'il y a de plus laid et de moins national : ainsi on va prendre pour modèles de mauvais monuments grecs et romains, alors qu'on pourrait trou-

ver parmi les édifices de nos ancêtres d'admirables modèles, non-seulement d'architecture religieuse, mais encore d'architecture civile, domestique, politique.

M. le prince de la Moscowa. Les architectes ne les connaissent pas.

M. le comte de Montalembert. Vous avez mille fois raison. Voici pourquoi ils ne les connaissent pas, parce que l'Académie des beaux-arts (je remercie M. le prince de la Moscowa de m'avoir rappelé ce fait important), parce que l'École des beaux-arts que cette académie dirige ignore profondément notre art national et religieux, parce que les architectes que forme cette école en sortent animés de cette même ignorance, et de l'hostilité que donne l'ignorance.

Voilà pourquoi nous voyons partout, en France, dans toutes les constructions officielles, toujours les mêmes colonnes, les mêmes frontons triangulaires, les mêmes attiques, les mêmes pilastres, en un mot les mêmes mauvaises copies d'un ridicule modèle, adapté à tous les usages, qu'il s'agisse d'un théâtre, d'une église, d'une caserne, d'une bourse ou même de ce palais de justice de Lyon pour lequel on vous demande je ne sais combien dans la loi que nous discutons. (*Nouvel assentiment.*)

Eh bien, cela tient uniquement, croyez-le, au pitoyable enseignement qu'on donne à l'École des beaux-arts, enseignement en contradiction directe et perpétuelle avec nos mœurs, nos goûts, nos fortunes et notre climat.

A ce sujet, un mot encore sur une construction qui nous intéresse tous, c'est le tombeau de Napoléon. Je trouve là précisément une partie des défauts que je signale et que je dénonce en ce moment dans le choix des sujets des bas-reliefs qui doivent former la principale décoration du tombeau de

l'empereur. Ce choix me paraît être aussi malheureux que possible.

D'abord, il y en a une raison morale et historique. On a choisi pour ces bas-reliefs des sujets empruntés non à la gloire militaire de l'empereur, mais à sa vie civile et politique. C'est, à mon gré, un choix déplacé. Je me souviens qu'il y a quelques années, alors que je critiquais, aussi amèrement que je pouvais le faire, et comme je me réserve de le faire encore, le système d'ornementation adopté pour la chambre où nous siégeons, je fis la remarque que Turgot et Portalis avaient ici des statues en pied, tandis que Napoléon, qui a bien aussi quelque droit de figurer parmi les législateurs et les hommes d'État, était relégué parmi les médaillons en clair-obscur. Là-dessus on s'anima d'un beau zèle et on me répondit, ce fut, je crois, M. le duc Decazes : Quoi ! un despote comme Napoléon!

M. le duc Decazes. Moi? (*Hilarité.*) Les souvenirs de l'orateur le trompent complétement; je ne me suis jamais servi de l'expression de despote.

M. le comte de Montalembert. Je me souviens parfaitement que cette objection m'a été faite; mais je vous demande pardon de vous l'avoir imputée. On me dit donc : Mais Napoléon détestait la liberté, la tribune, les garanties constitutionnelles; que voulez-vous faire de lui dans une Chambre législative? J'avoue que la raison ne me sembla pas mauvaise et je me le tins pour dit. Mais aujourd'hui je viens la rétorquer à mon tour, et je m'étonne, en vertu de ce même argument, qu'on vienne exposer exclusivement à l'admiration de la postérité la vie civile de l'empereur; je trouve que ce ne sont pas là les souvenirs qu'il importe de consacrer; j'aime et j'admire la vie civile du consul qui rétablit l'ordre, mais non celle de l'empereur qui substitua le despotisme à l'ordre.

A l'époque où nous sommes, on n'a nul besoin de nous prêcher le despotisme, même dans les monuments. C'est, du reste, une opinion que j'émets en passant.

Mais c'est surtout au point de vue de l'art que le choix des sujets est ridicule. Comment! lorsqu'on avait, dans la vie militaire de l'empereur, dans sa vie réelle, empreinte encore dans les souvenirs de toute la France, les plus magnifiques sujets qu'on puisse offrir à la sculpture, on s'en va choisir, quoi? des allégories! Or, Messieurs, de toutes les bêtises que l'homme ait jamais inventées, la plus bête, selon moi, c'est l'allégorie (*vive hilarité*), et je n'en veux d'autre preuve que ces affreuses peintures allégoriques que vous voyez ici dans notre plafond. (*Nouvelle et plus vive hilarité.*)

Voici donc, si toutes les voix de la presse ne nous trompent point, les allégories qu'on a choisies pour orner le tombeau de l'empereur. Je crois qu'il suffit de les nommer pour en faire sentir l'inconcevable ridicule. Ce sont : 1° le Code civil; 2° le Code pénal; 3° le Concordat; 4° l'Université; 5° l'Industrie; 6° le Commerce. On a choisi le Commerce, probablement par égard pour le blocus continental. (*Hilarité.*)

UN PAIR. C'est le blocus continental qui a ranimé le commerce.

M. LE COMTE DE MONTALEMBERT. 7° l'Agriculture ; et 8° la Centralisation administrative. Comprenez-vous bien, Messieurs, toute la beauté de cette allégorie qui aura pour objet de rendre la centralisation administrative? Quant à moi, je suggérerais à l'artiste de prendre pour emblème une pile de cartons verts. (*Éclats de rire.*) Je n'en conçois pas d'autres.

Il suffit, je crois, Messieurs, de vous avoir dénoncé ce dernier exemple pour montrer dans quelle voie fausse, absurde, peu naturelle, antinationale, on s'engage, grâce à l'éduca-

tion déraisonnable de nos artistes. C'est une ligne qui nuit à notre réputation et à nos finances; car, dans la vie publique comme dans la vie privée, le mauvais goût coûte toujours plus cher que le bon goût. Elle nuit à l'honneur de notre gouvernement et à celui de notre pays; c'est pourquoi j'ai pris la liberté de vous en entretenir un peu longuement. (*Marques nombreuses d'approbation.*)

(Extrait du *Moniteur* du 27 juillet 1847.)

XIII

CONGRÈS ARCHÉOLOGIQUE DE FRANCE

TENU A TROYES

(SESSION DE 1853)

—

DISCOURS DE CLOTURE

PRONONCÉ LE 14 JUIN 1853.

Messieurs,

En venant clore cette session du Congrès archéologique, je vous demande la permission de vous adresser quelques considérations courtes et familières sur la situation actuelle des études archéologiques en France, en généralisant ce qui vous a été si bien dit hier par M. l'abbé Tridon sur la renaissance de l'art chrétien en Champagne. Je crois que cette situation générale est de nature à nous inspirer satisfaction et confiance.

Pour la bien juger, procédons par voie de contraste, et reportons-nous à l'état des choses et des esprits, en ce qui touchait les monuments historiques et religieux, il y a cinquante ans, ou même il y a vingt et trente ans.

Ce qui régnait alors, vous le savez, Messieurs, c'était une ignorance grossière, un mépris absolu pour toutes les œuvres de nos aïeux. Ces misérables dispositions dominaient également l'administration, les artistes, les savants, le

clergé lui-même. Pendant les premières années de ce siècle, sous des gouvernements réguliers et puissants, on a plus détruit que sous la Terreur. La *bande noire* régnait en souveraine absolue. Elle trouvait des complices partout. On ne témoignait de l'intérêt aux monuments que lorsqu'ils paraissaient celtiques ou romains. Personne ne défendait notre art chrétien et national, cet art où la poésie déborde et où le bon sens s'élève jusqu'au génie. Le moyen âge était condamné sans appel. La pioche et le marteau s'abattaient sans relâche sur les débris de notre passé. Églises, abbayes, châteaux, hôtels-Dieu, hôtels de ville tombaient à l'envi. Encore un peu, et le sol de la France allait être définitivement déblayé de tout souvenir importun. C'est alors que l'on voyait disparaître, sans que personne s'en étonnât ou s'en plaignît, les quatre tours qui flanquaient si bien le donjon de Vincennes, la merveilleuse abbaye de Saint-Bertin à Saint-Omer, la tour de Louis d'Outre-Mer de Laon, et dans chacune de nos villes, chacune de nos provinces, tant d'autres monuments inappréciables. C'est alors que dans ce département de l'Aube où nous sommes, l'on renversait en pleine paix le palais de vos comtes de Champagne à Troyes, et Clairvaux, ce vaste et célèbre sanctuaire de Clairvaux, que ni la gloire incomparable de saint Bernard, ni le tombeau de ce grand homme, ni la sépulture de tant d'autres saints et de tant de princes personnages historiques ne purent préserver du plus stupide vandalisme.

Et ce qu'on édifiait n'était certes pas propre à consoler de ce qu'on renversait. Nous avons encore sous les yeux, dans presque toutes nos villes, ces constructions pitoyables qui datent des premières années de ce siècle et qui déjà excitent notre risée. Lorsqu'on daignait épargner nos églises, nos cathédrales, c'était pour les restaurer avec un mépris étrange

des moindres notions de l'histoire, ou pour les encombrer d'ornements ridicules et d'objets disparates. La première fois que je suis entré dans votre magnifique cathédrale de Troyes, je me souviens d'y avoir vu une toile immense et hideuse, intitulée la *Transfiguration de Notre-Seigneur*, dont il m'est resté une si pénible impression que je me félicite de n'avoir pas encore eu le temps d'aller revoir la cathédrale, de peur d'y retrouver le tableau.

Et cependant déjà alors l'aurore d'un temps meilleur commençait à poindre. Aujourd'hui le jour s'est complétement levé, et nous pouvons, nous devons tous nous réjouir de la transformation dont nous avons été les témoins et que beaucoup d'entre vous ont secondée. En effet, pendant ces glorieuses et fécondes années où la France vivait de toute sa vie ; où, vaincue et écrasée par l'Europe entière sur les champs de bataille, elle se releva pour réagir à son tour sur l'Europe; où elle sut pénétrer, dominer, subjuguer cette même Europe par l'empire de son génie, de sa liberté, de sa tribune, de sa poésie, de sa littérature, comme par le spectacle de ses luttes et de son inépuisable activité; où elle vengea sa défaite en faisant régner partout ses livres, ses idées, ses passions même, et le désir ardent et universel de posséder et d'imiter les institutions françaises; pendant ces mémorables années, dis-je, la régénération de la vie politique, littéraire, et surtout religieuse entraîna enfin la régénération de l'art et de l'archéologie. De toutes les résurrections qui se firent alors, celle-ci a été la plus tardive; mais elle promet d'être la plus durable, la plus féconde et la plus efficace. On a, pour ainsi dire, découvert le moyen âge : on a reconnu que la France était une mine inépuisable de monuments et de chefs-d'œuvre qui n'avaient rien à envier ni à l'antiquité, ni aux pays étrangers. L'art chrétien et national

a été successivement retrouvé, célébré, enseigné et pratiqué. Cette heureuse réaction a survécu à toutes nos variations politiques ; elle a triomphé des oppositions les plus acharnées, et jusqu'à présent on ne la voit menacée par aucun symptôme d'un retour fâcheux aux anciennes erreurs. En vain, dans les régions de l'enseignement officiel, semble-t-on rester opiniâtrément fidèle aux traditions de l'époque ignorante et méprisante que je signalais tout à l'heure : à peine échappés à l'école, nos artistes, nos jeunes architectes surtout protestent contre cet enseignement par leurs études personnelles, par leurs publications, par leurs constructions. Grâce à eux, nous n'avons plus à rougir en nous comparant à l'Angleterre et à l'Allemagne ; les restaurations qu'ils ont entreprises, les édifices qu'ils sont en train de construire ne perdront rien à être rapprochés des travaux contemporains à Westminster ou à Cologne.

Le clergé tout entier est entré dans la voie réparatrice. Encouragé par les préceptes et l'exemple de plusieurs illustres évêques, il s'est dévoué au salut des monuments de la foi de nos pères avec un zèle, une intelligence, une activité que nos pères eux-mêmes ne connaissaient plus depuis deux siècles. Et non-seulement il apprend à conserver et à restaurer comme on doit restaurer et conserver les anciennes églises, mais encore il veut que les églises nouvelles portent l'empreinte de la tradition catholique et française. De toutes parts s'élèvent des églises romanes ou ogivales, et bientôt on ne voudra ni supporter, ni comprendre que des temples grecs, des édifices d'un style hybride et inqualifiable viennent usurper une place qui doit appartenir exclusivement aux inspirations du génie chrétien.

Les pouvoirs publics ont fini eux-mêmes par céder à l'entraînement général. N'oublions jamais qu'au lendemain

d'une révolution qui semblait menaçante, surtout pour les débris de ce qu'on appelait l'ancien régime, un ministre éminent, grand orateur et grand historien, M. Guizot, a étendu la main omnipotente de l'État sur les chefs-d'œuvre du passé, en faisant inscrire au budget de l'État un chapitre spécial pour la conservation et la réparation des monuments historiques et en créant l'inspection générale de ces monuments successivement gérée par deux hommes d'un esprit aussi délicat que distingué, MM. Vitet et Mérimée. N'oublions pas non plus l'impulsion donnée aux études archéologiques en province par M. de Salvandy, lorsqu'il créa le comité historique des arts et monuments, avec son bulletin naguère si intéressant et avec cette armée de correspondants où se retrouvaient les noms de tous les plus intelligents défenseurs de l'art et de l'histoire.

Les Chambres, de leur côté, se sont toujours prêtées avec empressement aux désirs du Gouvernement sous ce rapport. Elles se sont montrées généreuses envers nos monuments toutes les fois qu'on les en a priées. Au milieu des agitations de la politique, cet intérêt sacré n'a jamais été négligé. Au plus fort de la lutte entre l'Église et l'État sur l'enseignement, on a pu plaider avec succès aux deux tribunes la cause de Notre-Dame de Paris. Le vieux Louvre a été admirablement restauré, grâce surtout à l'initiative de M. Thiers, pendant les jours les plus orageux de la République; et l'un des derniers actes de la dernière Assemblée législative a été de voter un crédit extraordinaire de deux millions pour la restauration des cathédrales de France, sur le rapport d'une commission que j'avais l'honneur de présider. Nous devons espérer que le Gouvernement actuel ne se montrera point infidèle à la noble sollicitude de ses devanciers : déjà l'on annonce qu'il destine un secours généreux à l'immense et

sublime cathédrale de Laon, si cruellement menacée. Dieu veuille seulement que le secours arrive avant que la cathédrale ne s'écroule.

Ainsi donc, Messieurs, ayons confiance et réjouissons-nous. Certes nous aurons encore à lutter contre les dédains des uns, contre la mauvaise volonté des autres, et surtout contre la parcimonie d'un trop grand nombre de corps constitués. Nous verrons encore démolir ou dénaturer plus d'un monument digne d'admiration ou d'intérêt; mais sachons bien que notre cause est gagnée. Il nous restera le devoir et le mérite de la persévérance dans l'œuvre commencée il y a vingt ans sous peine de la voir dégénérer et s'éteindre. Mais tout annonce qu'elle durera et que nous verrons de plus en plus ce que nous voyons déjà, c'est-à-dire notre art ancien et historique compris, étudié, restauré et appliqué jusque dans les moindres détails, depuis les voûtes aériennes qui couronnent nos églises, jusqu'aux carrelages historiés et émaillés destinés à remplacer ces tristes dalles noires et blanches qui leur servent de pavé moderne. Bientôt la flèche de la Sainte-Chapelle, en se dressant de nouveau au centre de Paris, dans la plus belle position qu'offre peut-être aucune ville du monde, viendra témoigner à tous que l'heure de la renaissance de l'art catholique et national a définitivement sonné.

Sans doute, dans cette renaissance, tout n'est pas irréprochable; on peut beaucoup critiquer et se moquer dédaigneusement de telle tentative avortée, de telle exagération puérile. Mais, comme je l'ai dit ailleurs, on peut avoir raison dans le détail et se tromper sur l'ensemble. Les échecs partiels ne changent rien au résultat général. Quoi qu'on fasse, la marée monte, le flot marche. On ne voit pas bien ce qu'il gagne à chaque moment donné. Dans ses mouvements régu-

liers, mais intermittents, il semble reculer autant qu'avancer, et cependant il fait chaque jour sa conquête imperceptible; et chaque jour le rapproche du but marqué par la Providence. Messieurs, la justice exige que nous sachions rendre un hommage légitime à ceux qui ont été les auteurs et les principaux instruments de cette régénération. Parmi eux, il est trois noms qui se recommandent sans réserve à votre reconnaissance et à celle de la postérité. Je ne crois pas me laisser égarer par l'amitié en réclamant une place hors ligne pour M. Rio, dont le livre jusqu'à présent unique sur la peinture chrétienne en Italie a initié tant de lecteurs et de voyageurs aux plus pures merveilles de l'art religieux. Vous connaissez tous M. Didron, son infatigable activité, son dévouement un peu belliqueux à notre cause, ses publications, qui ont tout fait pour répandre dans le public, et surtout dans le clergé, le goût et l'intelligence des trésors qui nous restent. Mais avant tout, vous rendrez hommage avec moi à M. de Caumont, au fondateur de nos Congrès. Le premier, lorsque nous étions tous, les uns dans l'enfance, les autres dans l'ignorance, il a rappelé en quelque sorte à la vie l'art du moyen âge; il a tout vu, tout étudié, tout deviné, tout décrit. Il a plus d'une fois parcouru la France entière pour sauver ce qui pouvait être sauvé, et pour découvrir non-seulement les monuments, mais ce qui était plus rare encore, les hommes qui pouvaient les aimer et les comprendre. Il nous a tous éclairés, encouragés, instruits et rapprochés les uns des autres. Qui pourrait dire les obstacles, les mécomptes, les dégoûts de tout genre contre lesquels il a dû lutter pendant cette laborieuse croisade de vingt-cinq années? Les honneurs auxquels il avait droit ne sont pas venus le trouver. Sachons lui en tenir lieu par notre affection, notre reconnaissance, notre respect. Je lisais l'autre jour dans l'admi-

rable livre de madame de Staël, intitulé : *Dix années d'exil*, qu'en arrivant à Salzbourg elle avait vu une grande route percée dans le roc par un archevêque, et à l'entrée de ce vaste souterrain le buste de ce prince avec cette inscription : *Te saxa loquuntur.* Messieurs, quand nous élèverons un buste ou une statue à M. de Caumont, nous y graverons ces mots : *Te saxa loquuntur!* Et ces pierres, ce seront les monuments de notre vieille France, c'est-à-dire les plus nobles pierres qu'on puisse voir sous le soleil.

(Extrait de l'*Annuaire de l'Institut des provinces.*)

XIV

NOTICE

SUR

LE BIENHEUREUX FRÈRE ANGÉLIQUE DE FIESOLE [1]

Le nom du moine Jean de Fiesole (Fra Giovanni Angelico da Fiesole), peintre de l'école catholique de Florence, surnommé l'*Angélique*, et communément appelé en Italie *il Beato*, ne se trouve presque dans aucun des ouvrages qui ont traité de l'art pendant les trois derniers siècles. On ne saurait ni s'en étonner, ni s'en plaindre. La gloire de celui qui a atteint l'idéal de l'art chrétien méritait de n'être pas confondue avec celle qu'on a décernée à des artistes comme Jules Romain, le Dominiquin, les Carraches et autres de ce genre : mieux valait pour lui être totalement oublié que d'être placé sur la même ligne qu'eux. Peu de temps après sa mort, le paganisme fit irruption dans toutes les branches de la société chrétienne : en politique, par l'établissement des monarchies absolues; en littérature, par l'étude exclusive des auteurs classiques; dans l'art, par le culte effréné de la mythologie et du naturalisme qui signala l'époque de la renaissance. Devenu rapidement vainqueur et maître, il

[1] Cette notice est extraite de la seconde livraison des *Monuments de l'Histoire de sainte Élisabeth de Hongrie,* publiés par A. Boblet, Paris, 1838-1839.

eut soin de discréditer et les hommes et les choses qui portaient l'empreinte ineffable du génie chrétien : Fra Angelico eut l'honneur d'être confondu dans la proscription qui enveloppa à la fois et les garanties politiques du moyen âge, et cette poésie pieuse et chevaleresque dont l'Europe avait été si longtemps charmée, et enfin cet art si glorieusement et si heureusement inspiré par les mystères et les traditions de la foi catholique. Tout cela fut déclaré *barbare*, digne d'oubli et de mépris, et, pendant trois siècles, on l'a oublié et méprisé, conformément au décret des maîtres. Aujourd'hui que l'esprit humain, arrivé peut-être au terme de ses longs égarements, s'arrête incertain, et semble jeter un regard d'envie et d'admiration vers les âges catholiques, on recommence à étudier l'art qui était la parure de cette époque si complète; et le peintre béatifié a repris peu à peu la place que lui avait assignée le jugement de ses contemporains. Encore étrangement méconnu en Italie, il est admiré avec enthousiasme en Allemagne, et la France, qui possède un de ses chefs-d'œuvre, s'habitue, à son tour, à le voir compter parmi les grands maîtres. Comme il occupe, par sa vie, aussi bien que par ses œuvres, le premier rang entre les peintres vraiment dignes du nom de catholiques, des lecteurs catholiques nous pardonneront à coup sûr quelques courts détails sur cette vie.

Né en 1387 dans les environs de Florence, à vingt et un ans il prit à Fiesole l'habit de l'ordre des Frères prêcheurs, fondé par saint Dominique; il porta désormais le nom de l'endroit où il s'était consacré à Dieu. On dit qu'auparavant dans le monde il s'appelait Guido ou Santi Tosini. Il vint peu après à Florence, où il entra au couvent de Saint-Marc, dans cette illustre maison qui allait produire le grand Savonarole et Fra Bartolommeo, mais dont notre bienheureux peintre devait

être la première et la plus pure illustration. Ce fut là qu'il commença à se livrer à la pratique de la peinture. On ne connaît pas son maître; quel que soit celui dont il ait reçu les premières leçons, il faut bien admettre que Dieu seul a pu inspirer un génie comme le sien et animer cette vitalité puissante, fruit du silence et de la paix du cloître. La peinture n'a été évidemment pour lui qu'un moyen de réunion avec Dieu : c'était sa manière de gagner le ciel, son humble et fervente offrande à celui qu'il aimait par-dessus tout; c'était la forme du culte spécial et intime qu'il rendait à son Rédempteur. Jamais il ne prenait ses pinceaux sans s'être livré à l'oraison en guise de préparation [1]. Il restait à genoux pendant tout le temps qu'il employait à peindre les figures de Jésus et de Marie [2]; et chaque fois qu'il lui fallait retracer la crucifixion, ses joues étaient baignées de larmes [3]. Son art était si bien à ses yeux une chose sacrée, qu'il en respectait les produits comme les fruits d'une inspiration plus haute que son intention; il ne retouchait ni ne perfectionnait jamais ses travaux, et se bornait au premier jet, croyant, à ce qu'il disait sans détour, que c'était ainsi que Dieu les voulait [4]. Il ne faut rien moins que le témoignage précis de son biographe sur ce fait pour y croire, quand on examine l'incroyable perfection, le fini, la délicatesse de toutes ses œuvres. Mais on comprend qu'avec ses dispositions, son dévouement à l'art ne pouvait nuire en rien à l'exercice de toutes les vertus monastiques. Aussi toute sa vie fut-elle marquée par une fidélité touchante

[1] Non havrebbe messo mano ai penelli se prima non havesse fatto orazione. VASARI.

[2] Voy. le *Couronnement de la Vierge* de Fra Angelico, par A. W. DE SCHLEGEL.

[3] Non fece mai crocifisso, che non si bagnasse le gote di lagrime. VASARI.

[4] Haveva per costume non ritoccare, ne racconciar mai alcuna sua dipintura, ma lasciarle sempre in quel modo, che erano venuti a prima volta, per creder, secundo ch'egli diceva, che cosi fosse la volontà di Dio. ID.

aux trois vœux sacrés qui le liaient à Dieu par la règle du grand saint Dominique. Quant à sa *pureté*, il suffit de contempler au hasard une figure quelconque sortie de son pinceau, et l'on restera convaincu que jamais une pensée indigne de Jésus et de Marie n'a pu s'arrêter dans une âme capable de se reproduire par des reflets semblables. Sa *pauvreté* monastique lui était si chère qu'il refusait toujours de stipuler un prix pour ses œuvres, et distribuait aux malheureux la totalité des sommes qu'elles lui rapportaient; il aimait les pauvres pendant sa vie, dit Vasari, « aussi tendrement que son âme peut aimer aujourd'hui le ciel où il jouit de la gloire des bienheureux [1]. » Enfin l'habitude de l'*obéissance* lui était si naturelle qu'il ne voulait même recevoir de commandes pour son art que par l'intermédiaire de son supérieur spirituel, le prieur de Saint-Marc; et lorsqu'on venait lui demander un travail, il répondait simplement qu'il fallait en convenir avec le père prieur, et qu'il ferait tout ce qui lui serait ordonné [2]. Un jour qu'il était à dîner chez le pape Nicolas V, il ne voulut pas manger de la viande, parce que son prieur n'était pas là pour le lui permettre, oubliant, dans sa douce simplicité, qu'il y était convié par le Pontife, dont l'autorité était plus que suffisante pour le dispenser. Mais toutes ces choses extérieures lui étaient étrangères et indifférentes; il disait sans cesse : « Celui qui veut peindre a besoin de tranquillité et de vivre sans pensées; celui qui s'occupe des choses du Christ doit être toujours avec le Christ [3]. »

[1] Vivendo fù de' poveri tanto amico, quanto penso, che sia ora l'anima sua del cielo. VASARI.

[2] A chiunque ricercava opere da lui diceva, che ne facesse esser contento il priore, e che poi mancherebbe. ID.

[3] Usando spesse fiate di dire, che chi faceva questa arte, haveva bisogno di quiete, e di vivere senza pensieri; e che chi fa cose di Christo con Christo deve stare sempre. ID.

C'était là sa théorie de l'art, et Dieu lui permit de la mettre en pratique avec un bonheur et un éclat dignes de ces hautes pensées. Il débuta par des chefs-d'œuvre dès sa première jeunesse : *ancor giovinetto*, dit Vasari, *benissimo fare sapeva*. Ses premiers travaux furent consacrés à orner de miniatures admirables les livres de chœur de son monastère, en société avec son frère aîné, moine et peintre comme lui. Bientôt il se livra à la peinture sur fresque, dans des proportions considérables, sans renoncer toutefois à ces charmantes miniatures dont les reliquaires donnés par lui à Santa-Maria-Novella peuvent nous donner une idée. Encore aujourd'hui, ce célèbre monastère de Saint-Marc, illustre par tant de titres, offre au voyageur catholique la plus complète collection des œuvres du saint artiste dans les grandes et sublimes fresques de la salle du chapitre, le crucifix et les lunettes du cloître, et enfin la série d'histoires de la vie de Marie, qu'il voulut peindre dans la cellule de ses frères. Mais on n'y retrouve plus sur le grand autel cette Madone, qui, selon Vasari, par son exquise simplicité, excitait à la dévotion tous ceux qui la regardaient [1]. Dans un siècle où les inspirations d'un art encore tout imprégné du christianisme constituaient une partie essentielle de la vie religieuse et publique, un génie comme celui du frère Jean ne pouvait rester longtemps caché dans son cloître. Aussi fut-il recherché avec avidité, et célébré avec enthousiasme; ses œuvres, en se multipliant, acquirent une immense popularité dans toute l'Italie. Vasari, dont le goût classique et matérialiste ne pouvait certes sympathiser avec celui du mystique de Fiesole, nous a conservé, dans l'article qu'il lui a consacré, l'écho de cette exaltation pieuse et tendre qu'inspiraient les œuvres de notre moine, et que venait ratifier le jugement des plus fins connaisseurs. « Ce tableau, dit-

[1] Muove a divozione chi la guarda per la simplicità sua.

il en parlant d'une *predella* [1] qui représentait la légende de saint Côme et saint Damien, est si parfait, qu'il est impossible de s'imaginer un travail plus diligent, ni des figures plus délicates, mieux entendues que celles qu'on y voit. » — « Cette *annunziata*, dit-il encore à propos d'une Madone recevant le message divin, a un profil si pieux, si délicat et si parfait, qu'on la dirait vraiment peinte non par des mains d'homme, mais dans le paradis [2]. Les saints qu'il a peints ressemblent plus à des saints que ceux d'aucun autre peintre. » Enfin, parlant du magnifique *Couronnement de la Vierge*, que l'on peut voir au Louvre, le biographe ajoute : « On y voit une quantité de saints et de saintes, si nombreux, si parfaits, dans des attitudes si variées, et avec des airs de tête si gracieux, que l'on éprouve une douceur incroyable à les regarder ; on sent que les esprits bienheureux, s'ils avaient des corps, ne pourraient être autrement dans le ciel qu'il ne les a représentés ; ils ne paraissent pas seulement vivants, mais la douceur et la délicatesse de leur expression est telle qu'on les dirait peints de la main d'un ange et d'un saint, comme ils le sont en effet ; car c'était un bon ange que ce bon religieux, et on l'a toujours surnommé frère Jean l'*Angélique*... Pour moi, j'avoue que je ne puis jamais contempler cette œuvre sans qu'elle me paraisse nouvelle, et je n'en suis jamais rassasié quand je m'en sépare [3]. »

[1] On appelle *predella* ou *gradino* le petit cadre longitudinal qui se trouve au-dessus de la plupart des grands tableaux d'après des anciens maîtres, et où ils représentaient divers traits de la vie des saints qu'ils avaient peints en pied dans la partie supérieure du tableau. C'est ainsi que dans le chef-d'œuvre de Fra Angelico au Louvre, le *gradino* représente la vie de saint Dominique que l'on voit en pied dans le Couronnement de Notre-Dame qui fait le sujet du tableau lui-même.

[2] Con un profilo di viso tanto devoto, delicato e ben fatto che par veramente non da un uomo, ma fatto in paradiso.

[3] Una moltitudine infinita di santi e sante, tanti in numero, tanto ben fatti, e con si varie attitudine, e diverse arie di teste, che incredibile piacere,

Si la vue de ce tableau arrachait au matérialiste Vasari d'aussi précieux aveux, quels transports ne doit-il pas exciter dans une âme prédisposée par l'étude et l'amour de la véritable poésie chrétienne ! Nous avons le bonheur de le posséder à Paris [1]. Mais c'est encore à Florence, dans les fresques de Saint-Marc et à l'Académie des beaux arts, qu'il faut aller, pour apprécier toute l'étendue et toute la profondeur du génie de ce peintre angélique. Nous avons cherché à décrire ailleurs le tableau que nous regardons comme son chef-d'œuvre, son *Jugement dernier* [2]. Ne pouvant donner ici une idée, même superficielle, de ses divers travaux, nous citerons l'excellent résumé qu'en a donné l'écrivain qui jusqu'ici a le mieux parlé de la peinture chrétienne. « La componction du cœur, » dit M. Rio, « ses élans vers Dieu, le ravissement extatique,

e dolcezza si sente in guardarle, anzi pare che quei spiriti beati, non possino essere in cielo altrimente, o per meglio dire, se havessero corpo, non potrebbero; perciocche.... non solo sono vivi e con arie delicate, e dolci, ma tutto il colorito di quell' opera par che sia di mano d'un santo, o d'un angelo, como sono, onde a gran ragione fù sempre chiamato questo da ben religioso, frate Giovanni Angelico... Io per me posso con verità affermare che non veggio mai questo opera che non mi para cosa nuova, ne me ne parto mai sazio.

[1] Après avoir subi toutes sortes d'épreuves et avoir été longtemps dérobé aux regards du public, ce trésor, enlevé à l'église Saint-Dominique de Fiesole pendant les guerres d'Italie, vient d'être exposé dans la nouvelle galerie des dessins que le roi a fait disposer dans l'aile occidentale de la cour du Louvre. Nous conseillons à tous ceux qui aiment ou veulent connaître l'art chrétien d'aller contempler et étudier ce tableau, qui en est un des plus merveilleux produits. Le coloris en a été très-malheureusement affaibli, parce qu'il a fallu enlever un vernis dont des mains grossières et ignorantes l'avaient affublé il y a quelques années. Il est en outre placé à une hauteur qui ne permet point d'en saisir tous les détails. Espérons enfin qu'on fera disparaître le cadre affreux qui le déshonore, et où deux grotesques renommées semblent placées à dessein pour figurer la dégénération de l'art moderne. Il a été gravé et publié avec un texte explicatif par le célèbre A.-W de Schlegel, Paris, 1816, in-folio : cette publication est excessivement rare. (1839.)

[2] Voir plus haut, page 107.

l'avant-goût de la béatitude céleste, tout cet ordre d'émotions profondes et exaltées que nul artiste ne peut rendre sans les avoir préalablement éprouvées, furent comme le cycle mystérieux que le génie de frère Angélique se plaisait à parcourir, et qu'il recommençait avec le même amour quand il l'avait achevé. Dans ce genre, il semble avoir épuisé toutes les combinaisons et toutes les nuances, au moins relativement à la qualité et à la quantité de l'expression; et pour peu qu'on examine de près certains tableaux où semble régner une fatigante monotonie, on y découvrira une variété prodigieuse qui embrasse tous les degrés de poésie que peut exprimer la physionomie humaine. C'est surtout dans le Couronnement de la Vierge au milieu des anges et de la hiérarchie céleste, dans la représentation du Jugement dernier, au moins en ce qui concerne les élus, et dans celle du Paradis, limite suprême de tous les arts d'imitation ; c'est dans ces sujets mystiques, si parfaitement en harmonie avec les pressentiments vagues, mais infaillibles de son âme, qu'il a déployé avec profusion les inépuisables richesses de son imagination. On peut dire de lui que la peinture n'était autre chose que sa formule favorite pour les actes de foi, d'espérance et d'amour [1]. »

Ce n'est pas seulement Florence qu'il enrichit de cette parure chrétienne. Sa gloire, en se répandant au loin, le fit appeler dans diverses villes de la Toscane et de l'Ombrie. On voit encore quelques débris de ses travaux à Cortone, à Pérouse et surtout à Orvieto. Enfin le Pape Nicolas V, si ami des arts, le fit venir à Rome, où il peignit à fresque la chapelle du Saint-Sacrement, que Paul III fit détruire pour élargir un escalier, et la chapelle dite de Saint-Laurent, si complétement oubliée par la barbarie des dix-septième et dix-huitième siècles, que le savant Bottari ne put y entrer qu'en

[1] *De la poésie chrétienne*, par M. Rio, *Forme de l'art*, p. 193.

escaladant la fenêtre, les clefs de la porte ayant été perdues. « Cette œuvre si simple, dit M. Rio, si pure, si dégagée de tout alliage profane, n'était pas cependant ce qui avait fait la plus forte impression sur l'esprit du Pape. Il s'était aperçu que l'âme de l'artiste valait encore mieux que son pinceau. » L'archevêché de Florence ayant vaqué sur ces entrefaites, il le jugea digne d'en être revêtu. Mais Fra Angelico, en apprenant l'intention du Pontife, le supplia instamment de lui faire grâce de ce fardeau, parce qu'il ne se sentait nullement propre à gouverner les peuples [1]. Mais il ajouta qu'il y avait dans son ordre un moine, nommé Antonin, très-amoureux des pauvres, très-habile dans la conduite des âmes, craignant Dieu [2], et beaucoup mieux fait que lui pour être revêtu de cette dignité. Le Pape, plein de confiance dans sa recommandation, lui accorda la nomination qu'il sollicitait [3], et l'humble peintre eut ainsi la gloire d'appeler au siége de Florence celui qui devait y briller d'un éclat si pur, et que l'Église vénère aujourd'hui sous le nom de saint Antonin [4].

Fra Angelico mourut à Rome en 1455, à l'âge de soixante-huit ans. Il fut enterré dans l'église de son ordre, la seule gothique qui soit restée à Rome, et dont le nom est comme le symbole de la victoire éternelle du christianisme sur le paganisme au sein de la capitale du monde, *Santa-Maria-sopra-Minerva*. On y voit encore sa tombe, avec sa figure en pied et les mains jointes, gravée au trait, et on y lit cette épitaphe :

Non mihi sit laudi quod eram velut alter Apelles,
Sed quod lucra tuis omnia, Christe, dabam :

1 Perocche non si sentiva atto a governar popoli. (Vasari.)

2 Havendo la sua religione un frate amorevole de' poveri, dottissimo di governo e timorato di Dio. (Vasari.)

3 Gli fece la grazia liberamente. (Vasari.)

4 Il a été canonisé par Adrien VI.

Altera nam terris opera exstant, altera cœlo :
Urbs me Joannem flos tulit Ætruriæ.

« Qu'on ne me loue pas de ce que j'ai peint comme un autre Apelle, mais de ce que j'ai donné tout ce que je gagnais à tes pauvres, ô Christ! J'ai travaillé pour le ciel en même temps que pour la terre; je m'appelais Jean; la ville qui est la fleur de l'Étrurie a été ma patrie. »

Après sa mort, au surnom d'*Angélique* vint se joindre celui de *Bienheureux*, *il Beato*. C'est ainsi qu'il est principalement désigné encore aujourd'hui à Florence et dans toute l'Italie. Toutefois cette expression de la pieuse admiration des Chrétiens n'implique nullement un culte public et autorisé par l'Église.

Au premier rang de ses élèves on voit figurer Benozzo Gozzoli, qui continua fidèlement la ligne tracée par son maître, et dont la gloire est inscrite sur les murs du plus bel édifice de l'Italie, le Campo-Santo de Pise; puis encore Gentile da Fabriano, le père de cette dynastie sublime des peintres de l'école d'Ombrie qui devait finir avec la défection de Raphaël, en laissant à l'art chrétien, comme pour le consoler, Francia de Bologne. On peut ainsi regarder Fra Angelico comme la souche des trois grandes branches de l'école mystique, celle de Florence, d'Ombrie et de Bologne [1].

[1] Depuis la publication de cette notice, la vie de Fra Angelico a été l'objet de plusieurs travaux importants et approfondis, parmi lesquels nous signalerons en première ligne l'ouvrage intitulé : *San Marco illustrato nei dipinti del B. Angelico, con la vita dello stesso pittore*, par le R. P. Marchese, dominicain, Florence, 1851, in-folio, puis la *Vie de Fra Angelico de Fiesole* par M. E. Cartier, Paris, 1857, in-8°.

XV

DE L'ANCIENNE ÉCOLE DE FERRARE

PAR M. LADERCHI

(1838.)

C'est avec le plus vif plaisir que nous voyons se développer graduellement en Italie l'amour et l'appréciation de l'art chrétien du moyen âge, opposé à l'art païen des siècles modernes, qui a régné jusqu'à présent despotiquement sur cette belle contrée. Notre satisfaction redouble quand nous voyons ce mouvement de justice et de science à la fois partir du centre même de l'unité, des États romains. Déjà l'année dernière, M. le chevalier Minardi, président de l'Académie des beaux arts de Rome, avait établi, dans un discours qui fit beaucoup d'effet, la supériorité de l'inspiration chrétienne des écoles primitives sur la prétendue peinture religieuse des siècles récents. Voici maintenant que, se conformant à un usage italien, un citoyen de Ferrare, M. Camillo Laderchi, à l'occasion des noces du jeune comte Costabili avec la comtesse Malvina Mosti, publie une description de la galerie Costabili, à laquelle il rattache un essai historique tout à fait original sur l'ancienne école de Ferrare. L'ouvrage porte le titre suivant : *Descrizione della quadreria Costabili*, parte prima ; *l'Antica scuola ferrarese*, par M. Camillo Laderchi; Ferrara, 1837. — La sympathie que l'auteur exprime dans son

ouvrage pour les idées de M. Rio et nos faibles efforts en faveur de la réforme de l'art religieux, est un motif de plus pour que nous contribuions, en rendant compte de ses travaux, à resserrer ce lien religieux et littéraire entre la France et l'Italie. L'opuscule de M. Laderchi est même spécialement destiné à combler une lacune que présente l'ouvrage publié par M. Rio sur l'*Art chrétien en Italie*, ouvrage que l'auteur ferrarais signale avec tant de raison comme le plus complet et le plus important qui ait encore paru sur cette matière. Adoptant tous les principes posés par M. Rio, quant à l'influence prépondérante de la piété catholique sur la peinture du moyen âge, et à sa répugnance légitime pour le naturalisme et le paganisme, M. Laderchi nous donne une série de renseignements détaillés et très-curieux sur seize peintres ferrarais, depuis Gelasio di Nicolo, qui florissait en 1240, jusqu'à Michelli Cortellini, dont on a des tableaux datés de 1517. On ne trouve ailleurs que des notions très-rares et très-inexactes sur ces artistes, tous exclusivement consacrés à la peinture mystique, et dont M. Laderchi nous fait connaître avec le plus grand soin la vie et les œuvres. Il s'étend avec raison sur les astres vraiment rayonnants de cette école : Panetti, né en 1460; Ercole Grandi, né en 1491 ; Mazzolino, né en 1481, et surtout Lorenzo Costa. M. Rio avait déjà reconnu l'identité du but, de l'esprit et des inspirations qui dominaient à la fois l'école de Bologne (à laquelle il rattache celle de Ferrare) et l'école d'Ombrie, celle de Gentile de Fabriano, du Pérugin et de Raphaël. Il en avait conclu *a priori* qu'il avait dû y avoir des communications matérielles entre elles deux. Or, M. Laderchi est venu répandre la lumière la plus satisfaisante sur ces diverses ramifications de l'école mystique, en démontrant que Lorenzo Costa, en même temps que Gentile de Fabriano, fut l'élève de Benozzo Gozzoli, lui-même élève

chéri et fidèle du bienheureux Fra Angelico da Fiesole, qui se trouve ainsi la tige commune des plus fécondes branches de la poésie mystique dans l'art. M. Laderchi démontre encore que Costa a été le maître de Francia, et non pas son élève, comme tous les auteurs l'ont dit jusqu'à présent. « Ce maître insigne, dit l'auteur, fondateur de trois écoles, à Ferrare, à Bologne et à Mantoue, doit être placé avant son tendre ami et compagnon Francesco Francia, avec Perugino, avec Leonardo, Lorenzo di Crèdi et quelques autres, dans un cercle d'artistes élus, au milieu desquels siége le bienheureux de Fiesole, et où doit se concentrer l'admiration de quiconque comprend la peinture chrétienne. »

Tout voyageur catholique, par respect pour le grand nom de Ferrare, pour les souvenirs chevaleresques et poétiques du Tasse, de l'Arioste, de la première et si illustre maison d'Este, doit s'arrêter dans cette ville; il y admirera la magnifique façade de la vieille cathédrale (si indignement vandalisée au dedans), la statue du glorieux pèlerin dont date l'éclat de la maison d'Este, le vaste château qui rappelle leur grande et féodale existence; enfin la petite mais charmante galerie de tableaux. Guidé par l'excellent opuscule de M. Laderchi, il ajoutera à ces visites obligées celle de la galerie de Costabili. Nous ne pouvons que lui souhaiter de trouver souvent, pour d'autres villes, un guide aussi fidèle, aussi sûr et aussi religieusement intelligent.

XV

L'ART ET LES MOINES[1]

(1847.)

Si l'on franchit l'étroite limite qui, dans l'intelligence humaine, sépare le domaine de la science et de la littérature du domaine de l'art, on retrouve encore ici, comme partout, les moines au poste d'honneur, à l'avant-garde du mouvement chrétien. On reconnaît en eux les principaux instruments de cette lente et salutaire régénération qui a dégagé l'art de toute influence païenne, et qui l'a revêtu de cette forme complétement et exclusivement catholique d'où sont sortis tant et de si inimitables chefs-d'œuvre. Trop longtemps méprisés par le même esprit qui a méconnu l'histoire, la science et toute la grandeur des siècles catholiques, les monuments produits pendant ces siècles par l'union merveilleuse de l'enthousiasme et de l'humilité recommencent enfin de nos jours à être étudiés et admirés, et la justice que l'on est disposé à leur rendre ne pourra que profiter par surcroît aux ordres religieux. S'il nous était permis ici de comprendre dans nos appréciations l'époque où l'art catholique a atteint son apogée, combien nous aimerions à montrer cet art maintenu par l'esprit monastique dans sa vigueur, sa pureté et sa fécondité primitives, sous des formes nouvelles,

[1] Fragment historique inséré en mars 1847 dans les *Annales archéologiques*, dirigées par M. Didron.

surtout au sein de l'ordre des Frères prêcheurs [1]; combien nous aimerions à suivre ses progrès, jusqu'à ce qu'il ait atteint cet idéal de la beauté transfigurée par la foi, cette perfection enchanteresse de la grâce, de la noblesse et de la pureté, dont le type se trouve dans la *Madone*, telle que Dante l'a chantée, et telle que l'a peinte le bienheureux dominicain Jean de Fiesole, si justement surnommé le *Frère Angélique!* Mais, en nous renfermant dans la période qui nous occupe spécialement, nous pourrons constater que les moines préparaient et annonçaient, dans leurs innombrables travaux d'art, l'avénement de cette perfection de l'art catholique qui a régné du douzième au quinzième siècle [2], et nous aurons au moins la consolation de ne trouver sur notre chemin aucune trace de cette dépravation du sens chrétien qui accompagne la *renaissance*, et qui a creusé le tombeau de la vraie beauté et de la vraie poésie.

Dès l'origine de l'ordre monastique, saint Benoît avait prévu dans sa règle qu'il y aurait des artistes dans les monastères, et il n'avait imposé à l'exercice de leur art, à l'usage de leur liberté, qu'une seule condition, l'humilité [3]. Sa prévision fut accomplie, et sa loi fidèlement exécutée. Les

[1] Nous ne pouvons qu'indiquer ici l'excellent ouvrage du P. Marchese, dominicain à Florence, sur la gloire de son ordre, intitulé : *Memorie dei pittori, scultori e architetti domenicani.* Firenze, 1845 et 1846, 2 vol. in-8°.

[2] Voir Rio, *De la poésie chrétienne; forme de l'art.*

[3] Artifices si sunt in monasterio, cum omni humilitate et reverentia faciant ipsas artes, si permiserit abbas. Quod si aliquis ex eis extollitur pro scientia artis suæ, eo quod videatur aliquid conferre monasterio, hic talis evellatur ab ipsa arte, et denuo per eam non transeat, nisi forte humiliato ei iterum abbas jubeat. C. 57. — A ceux qui voudraient traduire littéralement le mot *artifices* par *ouvriers* nous répondrons qu'au moyen âge les artistes n'étaient guère que des ouvriers, et qu'en revanche les ouvriers étaient presque tous des artistes; que d'ailleurs la nature des recommandations faites par le saint législateur prouve assez qu'il s'agissait d'ouvriers appliqués à des travaux d'un ordre élevé et intellectuel, qui pouvait inspirer l'orgueil, c'est-à-dire de ce qu'on appelle *artistes* dans le langage moderne.

monastères bénédictins eurent bientôt, non-seulement des écoles et des bibliothèques, mais encore des ateliers d'art où l'architecture, la peinture, la mosaïque, la sculpture, la ciselure, la calligraphie, le travail de l'ivoire, la monture des pierres précieuses, la reliure et toutes les branches de l'ornementation furent étudiées et pratiquées avec autant de soin que de succès, mais sans jamais porter atteinte à la juste et austère discipline de l'institut. Six cents ans après saint Benoit, lorsqu'un des plus austères réformateurs du douzième siècle, le père Bernard de Tiron, voulut former dans le Maine une nouvelle congrégation, sous la règle bénédictine, il eut soin de la recruter parmi les ouvriers et les artistes du pays, en permettant à chacun de continuer l'exercice de son ancien état sous le froc monastique. Il put ainsi réunir sous ses lois, dit l'histoire contemporaine, une foule d'artistes très-habiles, peintres et architectes, ciseleurs et orfèvres, qui travaillaient de leur état dans le monastère en même temps que les forgerons, les charpentiers et les laboureurs [1].

L'enseignement de ces arts divers formait même une partie essentielle de l'éducation monastique [2].

[1] « Singulas artes quas noverant legitimas in monasterio exercere præcepit; unde libenter convenerunt ad eum tam fabri lignarii quam ferrarii, sculptores et aurifabri, pictores et cæmentarii, vinitores et agricolæ, multorumque officiorum artifices peritissimi. » Orderic Vital, lib. VIII, p. 715, ed. Duchesne.

[2] Voici, par exemple, ce qu'il est dit de l'éducation de saint Bernward, évêque de Hildesheim, élevé dans le monastère de cette ville au milieu du dixième siècle : « In scribendo (*la calligraphie*) apprime enituit; picturam etiam limate exercuit. Fabrili quoque scientia et arte clusoria (*la ciselure, ou l'art d'enchâsser les pierres précieuses*), omnique structura (*l'architecture*) mirifice excelluit... » *Vit. S. Bernardi, auct.* Tangmaro *coæquali*, in *Act. SS. O. B.*, t. VIII, p. 181. — On voudra bien remarquer que cette éducation monastique se donnait en plein dixième siècle, c'est-à-dire dans un temps que les pédants modernes ont représenté comme le plus obscur et le plus malheureux qui ait jamais existé.

Les plus grandes et les plus saintes abbayes étaient précisément les plus renommées par le zèle qu'on y déployait pour la culture de l'art. Saint-Gall, en Allemagne, le Mont-Cassin, en Italie, Cluny, en France, furent pendant plusieurs siècles les métropoles de l'art chrétien. Plus tard, Saint-Denis, sous l'abbé Suger, leur disputa cet honneur. A l'ombre de son immense église, la plus grande de toute la chrétienté, Cluny, avec les innombrables abbayes qui relevaient d'elle, formait un vaste foyer où tous les arts recevaient ce développement prodigieux qui devait attirer les reproches exagérés de saint Bernard [1]. Le Mont-Cassin suivait la même impulsion, et l'on voit que l'abbé Didier, lieutenant et successeur de saint Grégoire VII, conduisait de front la reconstruction de son monastère sur une échelle colossale, et de vastes travaux de mosaïque, de peinture, de broderie et de ciselure en ivoire, en bois, en marbre, en bronze, en or, en argent, exécutés par des artistes byzantins ou amalfitains, et qui lui valurent l'admiration expansive des contemporains [2]. Un autre des lieutenants de Grégoire VII, saint Guillaume, abbé de Hirschau, en Souabe, se livrait avec ardeur à la culture des arts; il établit deux écoles d'architecture, l'une à Hirschau même, l'autre au monastère de Saint-Emmeran de Ratisbonne [3].

Au onzième siècle surtout, on peut l'affirmer, à l'exemple de Didier et de Guillaume, la plupart des moines célèbres par leurs vertus, leur science ou leur dévouement à la liberté de l'Église, l'étaient également par leur zèle pour l'art, et

[1] Voir le curieux tableau que fait saint Bernard des magnificences artistiques de Cluny. *Apologia ad Guillelmum*, c. 12.

[2] Leo Ostiensis, *Chron. Casinens.*, liv. III, c. 11, 20, 28, 29, 30, 33, pleins de détails inappréciables.

[3] Ses services ont été convenablement appréciés par Heideloff, *Die Bauhütten des Mittelalters in Deutschland*, p. 5.

souvent aussi par leur talent personnel pour la ciselure, la peinture ou l'architecture. On dérogeait même à la règle en permettant ou en ordonnant aux moines artistes, lorsque leur conduite était exemplaire, de sortir de leur monastère et de voyager, afin de perfectionner leur talent ou d'étendre leurs études [1]. Quand la charité l'exigeait, on les envoyait au loin, en véritables missionnaires de l'art, porter dans les contrées étrangères les traditions et les règles de la beauté monumentale, comme ceux qu'un abbé de Wearmouth envoya en qualité d'architectes au roi d'Écosse Naïtan, sur la demande de ce prince, pour enseigner aux Pictes la construction des églises en pierre selon l'usage des Romains [2].

L'architecture ecclésiastique est redevable aux moines de ses plus durables progrès. L'ordre de Cîteaux est celui de tous qui nous a laissé les édifices les plus parfaits. Mais, pendant les six siècles qui séparent saint Benoît de saint Bernard, comme pendant tout le cours du treizième et du quatorzième siècle, les moines surent appliquer à d'innombrables constructions la magnificence et la solidité que comporte cette reine des arts. Non-seulement ils élevèrent à Cluny la plus vaste basilique du moyen âge et de toute la chrétienté [3], mais ils couvrirent tout le pays de l'Europe

[1] C'est ce que prouve ce passage relatif à Tutilon de Saint-Gall : « Abbatum vero sub quibus militaverat permissu, plerumque et præceptis, multas propter artificia simul et doctrinas peragraverat terras. » Ekkehard, *De casib. Sancti Galli*, c. 3. Apud Goldast. *Script. rerum Alammann.*, t. I.

[2] Naitanus, rex Pictorum..., architectos sibi mitti petiit, qui juxta morem Romanorum ecclesiam de lapide in gente ipsius facerent... Reverentissimus abbas Ceolfridus misit architectos... Beda, *Hist. eccles.*, l. v, c. 22. — Ce Ceolfrid fut le successeur de saint Benoît Biscop, au septième siècle.

[3] Elle avait 555 pieds de long, 9 pieds seulement de moins que l'église actuelle de Saint-Pierre de Rome (564 pieds), qui était alors beaucoup moins grande qu'aujourd'hui. Notre-Dame de Paris n'a que 396 pieds. Trois autres églises abbatiales, Vézelay, Saint-Denis et Pontigny, qui subsistent encore,

catholique d'une profusion d'églises, de cloîtres, de salles capitulaires, dont il nous reste à peine les noms et quelques ruines; toutefois, parmi ces ruines, il en est qui méritent de compter au nombre des monuments les plus précieux. Nommons seulement, entre les monastères remarquables par leur beauté architecturale, et dont on peut encore aujourd'hui apprécier les restes, Croyland, Fountains, Tintern, en Angleterre; Walkenried, Heisterbach, Altenberg, Paulinzelle, en Allemagne; les chartreuses de Miraflores, de Séville, de Grenade[1], en Espagne; Alcobaça et Batalha, en Portugal; Souvigny, Vézelay, le mont Saint-Michel, Fontevrault, Pontigny, Jumièges, Saint-Bertin, en France; noms à jamais chers aux véritables architectes, et qu'il suffit de prononcer pour frapper d'une ineffaçable réprobation les barbares auteurs de la ruine et de la profanation de tant de chefs-d'œuvre.

Pour se faire une idée de la grandeur majestueuse des constructions monastiques, il faut visiter l'Angleterre. L'œuvre de dévastation y a été moins complète et moins irréparable qu'ailleurs, d'abord parce que la propriété monastique y a été peu morcelée, mais surtout parce que les moines y avaient consacré leur zèle à la construction des cathédrales, où ils remplaçaient les chapitres. Or, ces cathédrales existent encore, et ont même été conservées par les schismatiques anglicans avec la plus louable sollicitude. On y retrouve, malgré les additions plus récentes, la trace visible de l'immense mouvement architectural qui éclata en Angleterre,

ont respectivement 375, 335 et 314 pieds de long. J'emprunte ces chiffres à la *Chronique de Vézelay*, par l'abbé Martin.

[1] Je ne sais s'il existe encore quelque chose de ces deux chartreuses, si riches en merveilles de l'art. Quand je les ai visitées, en 1843, l'une était en démolition, et l'autre transformée en faïencerie par un vandale belge qui en interdisait l'entrée aux étrangers.

après la conquête, grâce aux moines normands que le duc Guillaume y appela, et auxquels on doit les magnifiques cathédrales de Cantorbéry, de Lincoln, de Rochester, de Durham et de Glocester [1].

Quand nous disons que ces innombrables églises monastiques, semées sur la surface de l'Europe, furent construites par les moines, c'est le sens littéral de ce mot qu'il faut entendre. Les moines étaient non-seulement les architectes, mais encore les maçons de leurs édifices : après avoir dressé leurs plans, dont la noble et savante ordonnance excite encore notre admiration [2], ils les exécutaient de leurs propres mains et en général sans le secours d'ouvriers étrangers [3]. Ils travaillaient en chantant des psaumes [4], et ne quittaient leurs outils que pour aller à l'autel ou au chœur [5]. Ils entreprenaient les tâches les plus dures et les plus prolongées, et s'exposaient à toutes les fatigues et à tous les dangers du métier de maçon [6]. Les supérieurs aussi ne se

[1] Ce mouvement a été bien compris et caractérisé par M. Vitet dans son article sur l'architecture du moyen âge en Angleterre, *Revue française*, juillet 1838, t. VII, p. 223.

[2] Nous n'en citerons qu'un exemple entre mille. Il est dit d'Ansteus, moine de Gorze et abbé de Saint-Arnould de Metz, au dixième siècle : « Architecturæ non ignobilis ei peritia suberat : ut quidquid semel disposuisset in omnibus locorum et ædificiorum symmetriis vel commensurationibus non facile cujusquam argui posset judicio. » *Vit. S. Joan. Gorz.* c. 66, in *Act. SS. O. B.*, t. VII, ad annum 973.

[3] Cela est expressément constaté dans la Vie de saint Ethelwold, moine et évêque de Winchester. *Act. SS. O. B.*, t. VII, 606.

[4] Par exemple, lors de la construction du Ramsey, au neuvième siècle *Act. SS. O. B.*, t. VII, p. 734

[5] Henricus in cujus manu semper dolabrum versatur, excepto quando stat ad altaris sacri ministerium. Ermenrici *Epist.* ap. *Analecta*, p. 421, éd. in-fol.

[6] Par exemple, lors de la construction du monastère de Pompose, sous l'abbé Guy (1046). « Fratribus operantibus aliquando crates lapidum ruderibus graves, non sine diabolico instinctu, de superioribus muris ruerunt in terram. In quo casu quidam ex operariis:, quia supererant cratibus, delapsi

bornaient pas à tracer les plans et à surveiller les travaux ; ils donnaient personnellement l'exemple du courage et de l'humilité, et ne reculaient devant aucune corvée. Tandis que de simples moines étaient souvent les architectes en chef des constructions [1], les abbés se réduisaient volontiers au rôle d'ouvriers. On voit au neuvième siècle que la communauté de Saint-Gall, ayant travaillé en vain tout un jour pour tirer de la carrière une des énormes colonnes d'un seul bloc qui devaient servir à l'église abbatiale, et tous les frères n'en pouvant plus, l'abbé Ratger seul persista à verser ses sueurs jusqu'à ce qu'en invoquant saint Gall il eut le bonheur de voir le bloc se détacher [2]. Lorsque l'église fut achevée, avec toutes ses magnifiques dépendances, ce produit des labeurs monastiques excita une admiration universelle, et leurs voisins disaient : « On voit bien au nid quel genre d'oiseaux y habite [3]. »

Au dixième siècle, saint Gérard, abbé de Broigne [5], revenant de Rome, escortait lui-même, à travers les passages si difficiles des Alpes, les blocs de porphyre qu'il faisait transporter, à dos de mulets, d'Italie en Belgique, parce que, dit

ad ima... quidam vero dum corruentes muro tignisque aliquibus inhærent. » *Act. SS. O. B.*, t. VIII, p. 449.

[1] La belle église de l'abbaye de Montierneuf à Poitiers, qui subsiste encore en partie, eut un de ses moines pour *constructor*, en 1080. Mss. Fonteneau, cité par M. de Chergé, *Mém. des antiq. de l'Ouest*, année 1844, p. 174, 255.

[2] *Omnis congregatio* per totum diem laboraverat in una columnarum illarum quæ in basilica ipsa superstant... abbas solus. . sed frustra sudabat... *Sancte Galle, finde illam...* Immensa moles rupis illius sua sponte inde fissa enituit. *Fragm.* Ermenrici, *ubi supra.*

[3] Bene in nido apparet quales volucres ib inhabitant : cerne basilicam et cœnobii claustrum, etc. Ermenricus. — Le plan primitif de cette abbaye princière avec toutes ses constructions, telles qu'elles existaient au neuvième siècle, existe encore à Saint-Gall : donné imparfaitement par Mabillon, au tome II des *Annales Benedictini*, il a été publié récemment avec une parfaite exactitude, sous forme de *fac-simile*, par M. Keller. Zurich, 1844, in-4°.

son biographe, la beauté lui semblait nécessaire à son église [1].

Lors de la construction de l'abbaye du Bec, en 1033, le fondateur et le premier abbé, Herluin, tout grand seigneur normand qu'il était, y travailla comme un simple maçon, portant sur le dos la chaux, le sable et la pierre [2]. Un autre Normand, Hugues, abbé de Selby, dans le Yorkshire, en agit de même lorsqu'en 1096 il rebâtit en pierre tous les édifices de son monastère qui était auparavant en bois : revêtu d'une capote d'ouvrier, et mêlé aux autres maçons, il partageait tous leurs labeurs [3]. Les moines les plus illustres par leur naissance se signalaient par leur zèle dans ces travaux. On voyait Hezelon, chanoine de Liége, du chapitre le plus noble de l'Allemagne, et renommé en outre par son érudition et son éloquence, se faire moine à Cluny pour diriger la construction de la grande église fondée par saint Hugues, et échanger ses titres, ses prébendes et sa réputation mondaine contre le surnom de *Cimenteur* [4], emprunté à son occupation habituelle. Ailleurs on raconte que, lors des vastes travaux entrepris à Saint-Vanne, vers l'an 1000, Frédéric, comte de Verdun, frère du duc de Lorraine et cousin de l'empereur, qui y était moine, et dont nous avons déjà parlé, creusait lui-même les fondations du nouveau dortoir, et emportait sur le dos la terre qui en provenait [5].

[1] Lapidibus porphyreticis quos ad sua vir Dei transvehebat, causa necessariæ venustatis. *Vit. S. Gerard.* in *Act. SS. O. B.*, t. VII, ad annum 959.

[2] Willelm. Gemmeticensis, liv. VI, c. 9, ap. Duchesne.

[3] Ipse cucullo indutus operario, lapides, calcem, et alia necessaria propriis humeris cum cæteris operariis ad murum evehere solebat. Mabillon, *Ann.*, t. V, l. LXIX, c. 86.

[4] *Cæmentarius.* Mabillon, *Annal.*, ad 1109.

[5] Vere monachus terræ fossor accessit, et quod effossum est, onere facto, exportavit. Quis jam similia facere erubesceret, cum videret Fredericum, comitis filium, fratrem duorum ducum, imperatoris consanguineum, et fecisse

Pendant la construction des tours de l'église abbatiale, comme il n'y avait pas assez de frères pour porter le ciment dans les hottes jusqu'aux étages supérieurs des nouvelles tours, Frédéric exhorta un moine de race très-noble, qui se trouvait là, à prendre sur lui cette corvée. Celui-ci rougit, et dit qu'une telle tâche n'était pas faite pour un homme de sa naissance. Alors l'humble Frédéric prit lui-même la hotte remplie de ciment, la chargea sur ses épaules, et monta ainsi chargé jusqu'à la plate-forme où travaillaient les ouvriers. En redescendant, il remit la hotte au jeune réfractaire, en lui rappelant qu'il ne devait plus désormais rougir devant personne d'avoir à faire une corvée dont s'était acquitté en sa présence un comte, né fils de comte [1].

Au sein de ces édifices, dont les plans et la construction étaient l'œuvre des moines eux-mêmes, il s'organisait de vastes ateliers, où tous les autres arts étaient réunis et cultivés; mais toujours sous cette stricte loi de l'humilité que le saint législateur de l'ordre avait imposée.

On n'a pas assez remarqué la variété des travaux auxquels se livraient simultanément les moines artistes, ni la facilité extraordinaire avec laquelle ils reportaient leurs talents sur des objets divers. Le même homme était souvent architecte, orfévre, fondeur, miniaturiste, musicien, calligraphe, fac-

et non erubuisse? Hugo Flaviniac. *Chron. Virdun.*, part. II, c. 7, ap. Labbe, *Bibl. Nov. mss.*, I, 164.

[1] Cum jam in altum structura porrigeretur, et instrumentum illud, quod *avis* nominatur, subvectione cæmenti aptatum, perpauci essent qui ferrent... videns vir beatæ memoriæ quemdam de nobilioribus adstantem, ut sumeret ligneum illud instrumentum, et cæmentum collo, ut moris est, subveheret, admonuit. Qui cum erubesceret, et suis id natalibus incongruum adstrueret, vir mitissimus cervice subposita... Deinde porrecto juveni instrumento eodem... ut disceret facere quod fecerat comes comitis filius; nec erubesceret si ei improbaretur factum quod constaret ab ipso quondam comite primitus attentatum. *Ibid.*

teur d'orgues, sans cesser d'être théologien, prédicateur, littérateur, quelquefois même évêque ou conseiller intime des princes [1]. Parmi tant d'exemples que nous avons déjà cités [2], rappelons celui de Tutilon, moine de Saint-Gall, au neuvième siècle, qui était renommé dans toute l'Allemagne comme peintre, architecte, professeur, latiniste et helléniste, astronome et ciseleur [3]. Nous pouvons en ajouter plusieurs autres qui se rapportent au onzième siècle. Ainsi, Mannius, abbé d'Evesham, en Angleterre, est désigné comme habile à la fois dans la musique, la peinture, la calligraphie et l'orfévrerie [4]; Foulques, grand chantre de l'abbaye de Saint-Hubert des Ardennes, était aussi bon architecte qu'élégant miniaturiste [5]. Un moine distingué, que nous comptons encore parmi les historiens, Hermann Contract, tout infirme et contrefait qu'il était [6], trouvait en outre le

[1] C'est l'excellente réflexion du P. Cahier, qui, le premier, à ce qu'il nous semble, a constaté la diversité des talents de ces hommes *si multiples*, comme il les appelle très-justement. Voir le mémoire : *Si le christianisme a nui aux sciences*, § XIV.

[2] Entre autres, saint Éloi, saint Dunstan, saint Bernward, saint Godehart, Gerbert, etc.

[3] « Erat valde eloquens.. cælatura elegans, picturæ artifex ac mirificus aurifex, musicus in omni genere instrumentorum, et fistularum præ omnibus... In structuris et cæteris artibus efficax, concinnandi in utraque lingua promptulus... Picturas et aurificia carminibus et epigrammatibus decorabat singulariter pretiosis. » Ekkehard, *De casibus S. Galli*, c. 3, ap. Goldast.

[4] « Plurimis artibus imbutus, videlicet cantoris, scriptoris, pictoris, aurique fabrilis operis scientia pollens. » *Monast. Angl.*, I, 151.

[5] « Præcentorem .., in illuminationibus capitalium litterarum et incisionibus lignorum et lapidum peritum, » *Chron. Andagin.*, ap. Martene, *Ampl. Collect.*, t. IV, p. 925. — C'est au P. Cahier que nous devons ces deux dernières indications : il traduit avec raison les termes de la chronique par ces mots : *maître en constructions, soit pour la charpente, soit pour la coupe des pierres.*

[6] De là son surnom de *Contractus*. « Ne... per se movere, neve saltem se in aliud latus vertere posset, sed in sella quadam gestatoria a ministro suo depositus, vix curvatim ad agendum quodlibet sedere poterat. » Berthold. ap. Pertz, t. V, p. 267.

moyen de cultiver avec succès la poésie, la géométrie, la mécanique, la musique, et surtout l'astronomie; il savait à fond le grec, le latin et l'*arabe*[1], et nul ne pouvait rivaliser avec lui pour la fabrication des instruments de musique et d'horlogerie[2].

Pendant la guerre des investitures, et sous le pontificat d'Urbain II, le parti catholique, en Allemagne, compta parmi ses chefs Thiémon, noble bavarois, qui fut successivement abbé de Saint-Pierre de Saltzbourg et archevêque de cette ville, et qui, après avoir été longtemps persécuté et emprisonné pour la foi, mourut martyr en Palestine. Il avait été élevé au monastère d'Altaïch, et y était devenu peintre, fondeur et sculpteur. Pendant les intervalles de la terrible lutte où il prit une si noble part, il avait orné les monastères de sa province des produits de ses talents divers[3]. Lorsque, après avoir été fait prisonnier en Syrie, il parut devant le prince musulman qui le condamna au martyre, et lorsqu'on lui demanda quel était son état, il répondit qu'il était architecte, joaillier et peintre, en faisant du reste l'application symbolique de ces arts divers aux vérités de la foi qu'il voulait confesser[4].

[1] « Trium linguarum, græcæ, latinæ et arabicæ peritissimus. » Trithemius, *Ann. Hirsaus.*

[2] « In horologicis et musicis instrumentis et mecanicis nulli par erat componendis. » Berthold, l. c. p. 268. — Il trouvait encore le temps d'adresser une correspondance en vers *ad amicas suas quasdam sanctimoniales feminas.* Docen, *Archiv.*, III, 8, cité par Pertz.

[3] « Altensi monasterio, tam regularibus quam scholaribus disciplinis traditus est imbuendus... cumque non solum non esset iners in artibus quas liberales appellant, sed et in mechanicis universis, sicut pictoria, fusoria, sculptoria,... subtilissimus, ut in quibusdam monasteriis, et in nostro specialiter, in ejus sculpturis et picturis perspicuum est cernere. » *Vit. S. Gebehard, arch. Salisb. a quodam admontensi monacho.* 1619, in-18, p. 142.

[4] « Qui interrogatus quis esset, vel quam artem sciret : ... Scio quidem diversas artes; sed præcipue ut sapiens architectus fundamentum scio ponere

Indiquons maintenant, par quelques traits rapides, quelle fut l'importance que les moines attachèrent constamment à la pratique de la peinture en miniature, qui fut la véritable école de la grande peinture religieuse[1]. Cet art se confondait avec celui de la calligraphie, puisque l'un et l'autre avaient pour objet d'embellir et de consacrer en quelque sorte les livres saints, ou les monuments de la liturgie, des saintes lettres, de l'histoire ou de l'antiquité classique, que les moines transcrivaient sur parchemin, quelquefois sur du vélin teint en pourpre, ou avec des caractères d'or et d'argent. Ils en ornaient ensuite les lettres majuscules et les marges de ces peintures délicieuses qui sont encore les plus précieux trésors de nos bibliothèques.

Dès le sixième siècle, Cassiodore institua, dans les abbayes qu'il fonda en Calabre, des laboratoires pour la peinture en miniature en même temps que pour la transcription des manuscrits. Au neuvième siècle, on vit des peintres habiles parmi les moines de Corvey, et Sintramm de Saint-Gall faisait à la fois l'admiration et le désespoir des calligraphes de son temps[2]. Godemann, abbé de Thorney, en 970, orna des peintures les plus riches un *Benedictionale*, qui est regardé comme le chef-d'œuvre de l'art saxon[3]. Le moine Bernward, depuis évêque de Hildesheim, excellait dans la décoration des manuscrits qu'il transcrivait[4]. Cet art délicat était spéciale-

firmum... Et insuper materiales artes, ut desideras, videlicet aurariam, sive pictoriam scio plenarie. » *Passio S. Timonis*, ap. Gretser. Oper, t. VI, p. 461.

[1] C'est l'aveu du jésuite Lanzi, du reste assez peu intelligent en fait d'art chrétien.

[2] « Omnis orbis cisalpinus Sintrammi digitos miratur .. Scriptura cui nulla, ut opinamur, par erit ultra. » Ekkehard. *De casibus S. Galli*, c. 1, p. 20, ap. Goldast

[3] Ce manuscrit célèbre est encore chez le duc de Devonshire, à Chatsworth. Le fac-simile en a été publié par M. Rokewode Gage, érudit catholique, mort il y a quelques années.

[4] « In scribendo enituit... Picturam limate exercuit. »

ment cultivé dans tout l'ordre de Cluny, et saint Bernard nous prouve qu'on ne reculait devant aucune dépense pour cet objet, puisqu'il reproche aux clunistes de faire pulvériser de l'or pour l'employer aux miniatures. Dans les monastères de femmes, les religieuses ornaient également leurs œuvres calligraphiques de précieuses miniatures : celles du *Hortus Deliciarum*, de l'abbesse Herrade de Sainte-Odile, ajoutent une valeur infinie à cet important recueil [1]. Pendant dix siècles, depuis Cassiodore jusqu'à l'époque de la renaissance et de la réforme, les moines, surtout les Bénédictins et les Camaldules [2], en Allemagne et en Italie, persévérèrent avec une infatigable sollicitude et un succès toujours croissant dans leurs travaux de peinture et de calligraphie [3]. Il est douteux qu'on puisse trouver dans l'histoire du monde l'exemple d'un labeur aussi constant et aussi fécond.

Mais, à l'époque que nous avons parcourue, les moines ne bornaient pas l'application de la peinture à la miniature. Il y a plusieurs exemples de travaux entrepris sur une vaste échelle, par exemple, de peinture murale ; à Saint-Gall surtout. Les annales de cette grande maison vantent la diversité des sujets et l'éclat des couleurs qui couvraient les murs de

[1] On peut en voir un fac-simile curieux dans le P. Cahier, p. 164 de la réimpression de son Mémoire.

[2] Rappelons seulement les admirables livres de chœur de Ferrare, de Sienne et du monastère *degl' Angeli* de Florence, œuvre des moines des treizième, quatorzième et quinzième siècles, si bien jugée par M. Rio, *De la poésie chrétienne*, p. 180, 182.

[3] Le P. Cahier en cite des preuves irrécusables dans son énumération chronologique des calligraphes et des miniateurs ecclésiastiques, la plus exacte que nous connaissions, *Si le christianisme a nui aux sciences,* §§ XXV et XXX. Cet art a été encore plus longuement conservé dans les monastères grecs, et s'y pratique encore aujourd'hui, mais toujours avec l'infériorité qui caractérise toutes les œuvres de l'Orient chrétien comparé à l'Occident. Voir Didron, *Voyage au mont Athos,* dans les *Annales archéolog.* de 1846, et la traduction du *Guide de la peinture ;* enfin une excellente note du P. Cahier sur ce sujet, § XXIX, p. 193 de la réimpression.

l'église au dixième siècle[1]. Les moines de Reichenau leur envoyèrent des peintres pour les aider dans cette œuvre[2]. Deux siècles plus tôt, saint Benoît Biscop, abbé de Wearmouth, fit revêtir tout le pourtour des deux églises de son monastère de peintures qui représentaient l'histoire de Notre-Seigneur, et la concordance de l'Ancien et du Nouveau Testament[3]. Anségise, abbé de Fontenelle en 823, fit peindre, par Madalulphe de Cambray, le réfectoire de l'abbaye de Luxeuil, qui avait deux cents pieds de long[4]. Les églises de l'ordre de Cluny, toujours au premier rang pour la grandeur et la beauté, étaient en général ornées de peintures, probablement à fresque[5]. D'autres moines employèrent leur talent graphique à la propagation de la vraie foi chez les infidèles : on voit qu'en 866 le roi des Bulgares, Michel III, se fit baptiser avec les siens, par suite de la frayeur que lui inspira la vue d'un jugement dernier qu'un moine missionnaire, saint Méthodius, avait peint sur les murs de son palais[6].

[1] Il est dit, entre autres, de Cunibert, abbé d'Altaich : « Doctor sermone planus, pictor ita decorus, ut in laquearis exterioris S. Galli ecclesiæ circulo videre est. » Ekkeh., *De casibus*, c. 3. Cfer. Burkhard, *De casib.*, c. 1 et 2.

[2] « Insula pictores transmiserat Augia clara. » *Cod. ms. S. Gall.*, 297.

[3] « Dominicæ historiæ picturas quibus totam B. Dei genitricis quam in monasterio majore fecerat ecclesiam gyro coronaret, imagines quoque ad ornandum monasterium ecclesiamque B. Pauli de concordia Veteris et Novi Testamenti summa ratione compositas exhibuit, etc., etc. » Ven. Beda, *Vit. S. Bened. Biscop.*, c. 5 et 9, in *Act. SS. O. B.*, sæc. II.

[4] « Variis picturis decorari in maceria et in laqueari fecit a Madalulfo, egregio pictore cameracensis ecclesiæ. » *Act. SS. O. B.*, *in vit. S. Ansegis.*, c. 9.

[5] « Omitto oratoriorum immensas altitudines, immoderatas longitudines, supervacuas latitudines, sumptuosas depotiones, *curiosas depictiones*... » S. Bernardi *Apolog. ad Guillelm.*, c. 12. — On sait que notre saint était dominé par des préjugés violents contre l'art religieux, préjugés que son ordre sut heureusement rejeter après sa mort.

[6] « Pingendi non rudem. » Cedrenus, edit. reg., p. 510, cité par d'Agincourt, *Hist. de l'art.*, éd. ital., t. I, p. 264. — Méthodius fut l'apôtre des Bulgares, des Moraves et d'autres nations slaves : il fut aussi l'un des auteurs de la liturgie slavonne.

Enfin ils contribuèrent à donner à la peinture son application la plus grandiose et la plus solennelle en la fixant sur le verre, et en créant ainsi ces vitraux qui font la plus resplendissante parure du temple chrétien. Ce même saint Benoît Biscop, dont nous parlions tout à l'heure, fit venir de France des verriers, qui initièrent les Anglo-Saxons à la connaissance de ce nouveau progrès de l'art religieux[1]. En Allemagne, les premiers vitraux connus furent ceux des monastères de Hirschau et de Tegernsee. Ceux de Tegernsee furent fabriqués aux frais d'un seigneur voisin, le comte Arnold, que l'abbé Gosbert[2] remerciait en ces termes : « Jusqu'à présent, les fenêtres de notre église n'étaient fermées qu'avec de vieilles toiles. Grâce à vous, pour la première fois, le soleil promène ses rayons dorés sur le pavé de notre basilique, en pénétrant à travers des peintures qui s'étalent sur des verres de diverses couleurs. Tous ceux qui jouissent de cette lumière nouvelle admirent la variété étonnante de ces ouvrages extraordinaires, et leur cœur se remplit d'une joie inconnue[3]. »

Les religieux de cette même abbaye de Tegernsee se signalèrent pendant plusieurs siècles dans un autre art, celui de la ciselure et de l'orfévrerie, auquel les moines en général

[1] « Misit legatarios Galliam qui vitri factores, artifices videlicet Britannis eatenus ignotos, ad cancellandas ecclesiæ, porticuumque et cænaculorum ejus fenestras adducerent... Anglorum ex eo gentem hujusmodi artificium nosse ac discere fecerunt... Cuncta quæ ad altaris et ecclesiæ ministeria competebant, vasa scilicet et vestimenta, quæ domi invenire non potuit, de transmarinis regionibus advectare curabat. » Ven. Beda, *ubi supra.* — Je pense que c'est un des premiers exemples connus de l'emploi des vitraux : encore n'est-il pas certain que ces vitraux fussent coloriés.

[2] Élu en 982 : il était de race noble et renommé pour sa science.

[3] « Ecclesiæ nostræ fenestræ veteribus pannis usque nunc fuerunt clausæ. Vestris felicibus temporibus auricomus sol primum infulsit basilicæ nostræ pavimenta per discoloria picturarum vitra, cunctorumque inspicientium corda pertentant multiplicia gaudia, qui inter se mirantur insoliti operis varietates. » Pez, *Thesaur. anecdot. Eccles.*, t. VI, part. I, p. 122.

ont consacré autant de patience et de zèle qu'à la peinture des manuscrits[1].

Les principaux orfévres ou *argentiers* du moyen âge furent moines : les chroniques monastiques indiquent à chaque instant des religieux, des abbés même dont le talent de ciseleur ou d'orfévre[2] était renommé de leur temps. Les annales de Saint-Gall rapportent un trait qui témoigne du prix qu'attachaient les hommes du neuvième siècle aux ciselures du célèbre moine Tutilon; pendant qu'il ciselait une image de Notre-Dame, dans son atelier, à Metz, deux pèlerins qui venaient lui demander l'aumône virent une dame d'une grande beauté qui le guidait dans son travail : ils la prirent pour sa sœur; mais ayant raconté ce fait aux autres religieux, ceux-ci en conclurent que c'était la sainte Vierge elle-même qui daignait lui enseigner son art[3]. Nommons encore l'An-

[1] Trois moines, nommés tous les trois Werner, furent les principaux artistes et écrivains de cette savante abbaye, de 1080 à 1180. Il est dit du premier qui vivait en 1090 : « Artificiosus anaglypha in scripturis et in picturis et in ornamentis librorum de auro et argento subtilis. Tabulam in superiore parte triangulatam, de auro et argento et electro et gemmis et lapidibus ornatam, et quinque vitreas et fenestras et quoddam fusile opus de ære factum et lavacro aptum, huic ecclesiæ contulit. » Pez. *Thesaur.*, t. III, p. III, p. 515. — Voir, sur les services rendus à l'art et à la poésie allemande par le monastère de Tegernsee, la thèse du docteur Kugler, intitulée *De Werinhero, sæc. XII, monacho tegernsensi*, etc. Berolini, 1831.

[2] On les désigne ainsi : *aurifex*, *aurifabrilis artis peritus*, *argentarius*, etc.; le plus souvent par *sculptor*.

[3] On lira avec intérêt quelques passages du texte de ce récit : « Tutilo vero, cum apud Metensium urbem cælaturas satageret, peregrini duo S. Mariæ imaginem cælanti astiterant... Sed est-ne soror ejus, inquiunt, domina illa præclara quæ ei tam commode radios ad manum dat et ducit quid faciat?... Benedictus tu pater Domino, qui tali magistra uteris ad opera... In bractea autem ipsa aurea cum reliquisset circuli planiciem vacuam, nescio cujus arte postea cælati sunt apices :

Hoc panthema pia cœlaverat ipsa Maria.

« Sed et imago ipsa sedens, quasi viva, cunctis inspectantibus adhuc hodie est veneranda. » Ekkehard., *De casibus S. Galli*, c. 3, in Godast., *Script. rer. Alamann.*, t. I, p. 28.

glais Anketill, qui, après avoir été maître de la monnaie du roi de Danemark, revint en Angleterre se faire moine à l'abbaye de Saint-Alban, et se rendit célèbre par la châsse magnifique qu'il fabriqua pour y recevoir les ossements du saint patron de l'abbaye[1].

Malgré la disparition de tant de monuments de la ciselure et de la joaillerie de ces siècles, causée par les dévastations de la réforme et de la révolution, il nous reste encore assez de châsses sculptées et émaillées, assez de précieuses couvertures de livres en or, en argent, en ivoire sculpté, assez de crosses abbatiales, de diptyques, de merveilleux bas-reliefs en ivoire, assez de beaux ouvrages en cuivre ou en bronze, tels que fonts de baptême[2], crucifix, encensoirs, chandeliers, pour nous permettre d'apprécier le degré d'élégance et de perfection auquel les moines avaient su porter leurs travaux dans ce genre. On trouve sur leurs procédés les détails les plus curieux dans le traité du moine Théophile qui vivait du dixième au douzième siècle[3]. Qu'il nous suffise ici de placer cette branche de l'art monastique à l'abri des noms de deux saints moines, tous deux orfévres et émailleurs, saint Éloi,

[1] « Unam thecam gloriosam inchoavit, opere mirifico... Regiis præerat operibus aurifabrilibus, monetæ custos et summus trapezita... Dominus Anketillus... monachus et aurifaber incomparabilis, qui fabricam feretri manu propria (auxiliante quodam juvene sæculari discipulo suo Salomone de Ely) et incepit et consummavit, diligenter in suo opere aurifabrili et animo studuit et manu laboravit. » Matth. Paris. *Vitæ S. Albani abbatum*, p. 36-38, ed. Watts. — Ceci se passait vers 1140. Rien de plus curieux, du reste, que tout le récit relatif à cette châsse et aux péripéties de ce grand travail dans Matthieu Paris.

[2] Voir la note savante, éloquente et consciencieuse de M. Didron sur les fonts de baptême en cuivre, ornés de sculptures en relief, qui existent encore à Saint-Barthélemy de Liége, et que fit faire le noble Helin, abbé de Sainte-Marie, en 1113. *Ann. archéolog.*, t. V, p. 28.

[3] *Théophile, prêtre et moine; Essai sur divers arts,* publié par le comte Charles de Lescalopier, et précédé d'une introduction par J.-Marie Guichard, 1843, in-4°.

le ministre de Dagobert, et saint Théau, esclave saxon qu'Éloi avait racheté pour en faire son élève et son compagnon de travail; et rappelons que des moines et des abbés figurèrent longtemps à la tête de la grande école d'orfévrerie et d'émaillerie fondée en Limousin par les deux saints abbés de Solignac, et que la science modeste et solide d'un prêtre de nos jours a remise en honneur et en lumière [1].

Il est enfin un art, le plus charmant et le plus puissant de tous, celui qui répond le mieux aux besoins intimes de l'âme, qui exprime le mieux nos émotions, qui exerce sur nos cœurs l'empire le plus incontestable, mais aussi le plus éphémère. L'Église seule a pu lui imprimer un caractère durable, populaire et sacré; et les moines ont été dans cette œuvre, aussi difficile que méritoire, les auxiliaires zélés et infatigables de l'Église. La musique a été de tous les arts celui qu'ils ont le plus cultivé et le plus aimé. Saint Grégoire le Grand, père de la vraie musique religieuse, s'était formé, comme on sait, dans le monastère de Saint-André, à Rome, avant d'être Pape; le chant grégorien, fruit de son génie et de son autorité, souvent repoussé, bien plus souvent altéré par les générations postérieures, a été maintenu et pratiqué par l'ordre dont il était sorti plus fidèlement que par aucune autre fraction de la société chrétienne [2]. La raison en est simple : la musique, c'est-à-dire le chant, qui en est la plus haute expression, s'identifiait pour les moines avec l'accomplissement de leur premier devoir. Dans chaque monastère, la célébra-

[1] *Essai sur les argentiers et émailleurs de Limoges*, par M. l'abbé Texier. Poitiers, 1843. M. Texier signale surtout le moine Guillaume au dixième siècle, le moine Guinamond de la Chaise-Dieu en 1077, l'abbé Isembard de Saint-Martial, moine dès son enfance, abbé de 1174 à 1178, Pierre, abbé de Mauzac en 1168.

[2] Voir, sur l'introduction du chant romain ou grégorien en France et en Angleterre par les moines, Mabillon, *Præfat. in sæc. III Bened.*, n° 104, édit. in-4°.

tion obligatoire de l'office divin au chœur par la communauté tout entière, sept fois par jour, imposait naturellement aux moines l'étude la plus attentive de la musique sacrée. Aussi les monastères ont toujours été des écoles de musique où cet art occupait le premier rang dans les études de la jeunesse, et où furent composés la plupart des chants adoptés pour l'office divin et consacrés par l'Église pendant le moyen âge[1].

Mais, de tous les monastères, Saint-Gall fut peut-être celui où la musique reçut le plus grand développement. La tradition et l'amour de cet art avaient été laissés à l'abbaye par un musicien romain, comme une récompense de l'hospitalité qu'il y avait reçue lorsqu'il s'y était arrêté malade, en allant rejoindre Charlemagne à Metz, pour y fonder une école de chant grégorien[2]. L'histoire a consacré le souvenir de l'enthousiasme qui transporta Conrad Ier, roi d'Allemagne, lorsqu'il entendit chanter, à Mayence, la messe de Pâques par un moine de Saint-Gall et par trois évêques, ses élèves; Mathilde, sœur du roi, fut ravie comme lui, et ôta à l'instant sa bague, qu'elle mit au doigt du moine artiste, en signe d'admiration affectueuse[3]. Au neuvième siècle, il s'y trouvait en même temps trois musiciens renommés, liés entre eux par la plus tendre amitié, et regardés comme les plus illus-

[1] Le texte suivant, dont on pourrait rapprocher tant d'autres, est intéressant pour établir ce point. Il s'agit de Gerwold, riche et noble seigneur, fait abbé de Fontenelle, sous Charlemagne : « Scholam in eodem cœnobio esse instituit, quoniam omnes pene ignaros litterarum invenit; ac de diversis locis, plurimum Christi gregem aggregavit, optimisque cantilenæ sonis, quantum temporis ordo sinebat edocuit. Erat enim quanquam aliarum litterarum non nimium gnarus, cantilenæ tamen artis peritus, vocisque suavitate excellentia non egenus. » *Chronic. Fontanell.* c. 16, *Spicileg.*, t. II, p. 278.

[2] Ekk., *Casibus S. Galli*, c. 4.

[3] Ekkehard junior, *Cas.*, c. 6, et Ekkehard minimus in *Vit S. Notkeri*, c. 16, ap. Goldast.

tres patriciens de cette petite république [1] : c'étaient Notker, Ratbert et Tutilon. Notker, surnommé *le Bègue*, issu du sang de Charlemagne et vénéré comme saint après sa mort, composa une foule de proses et de chants longtemps populaires en Allemagne. Ratbert, noble thurgovien, fut directeur de l'école monastique, et composa des chants populaires en langue allemande : sur son lit de mort, il se vit entouré de quarante prêtres et chanoines qui avaient été ses élèves, et qui étaient venus au monastère célébrer la fête de Saint-Gall. Tutilon, dont nous avons vu les talents si nombreux et si variés, profitait de sa science musicale pour enseigner à la jeune noblesse à jouer des instruments à corde et à vent [2]. Ce fut de Saint-Gall que se répandit en Allemagne, et peu à peu dans toute l'Église, l'usage de chanter des *sequentiæ*, ou proses, avant l'évangile de certaines messes solennelles.

Tous les réformateurs de l'ordre, tous ses principaux docteurs et écrivains, saint Benoît d'Aniane [3], saint Dunstan, saint Odon de Cluny, et tant d'autres, étaient bons musiciens ; ils employèrent leur autorité à entretenir ou à perfectionner la musique ecclésiastique. Le saint moine Adalbert, ce grand apôtre des nations slaves, composa la musique et les paroles d'un cantique slavon qui commence par ces mots : *Hospodyne pomyluy ny*, et qui, après son martyre, devint le chant national des Bohêmes [4]. Pendant les grandes luttes du onzième siècle entre l'Église et l'empire, plusieurs des moines qui y prirent le plus de part, tels que Humbert, abbé de Moyen-Moutier, Guillaume, abbé de Hirschau, les Papes

[1] « Cor et anima una erat, mistim qualia tres unus fecerint... tres isti nostræ reipublicæ senatores. » Ekk., *De casibus*, c. 3.

[2] « Filios nobilium fidibus docuit. » Ekk., IV, *Casibus*, c. 3.

[3] « Instituit cantores, etc. » *Vita S. Ben.*, c. 27. in *Vit. SS. O. B.*, t. IV, p. 192.

[4] L'air noté se trouve dans Boleluczki, *Rosa Bohemica*, 1657, in-8°.

saint Léon IX et Victor III, cultivaient avec zèle la musique[1].

L'orgue, cette création spéciale de la musique chrétienne, ce roi des instruments, seul digne d'associer sa voix majestueuse aux pompes du seul culte vraiment divin, l'orgue dut aux moines le perfectionnement de sa construction, et ce fut grâce à eux que l'usage en fut généralement introduit[2]. Elphège, abbé de Winchester au dixième siècle, fit construire le plus grand orgue dont il soit question dans les annales du moyen âge; il fallait soixante-dix hommes pour le manier[3].

Les moines anglais semblent avoir été, de tous, ceux qui aimaient la musique avec le plus de passion. « Je voudrais bien, » écrivait un abbé de Yarrow, disciple et successeur du vénérable Bède, à son compatriote saint Lulle, archevêque de Mayence, « je voudrais bien avoir un harpiste, qui jouât de cette harpe que nous appelons la *rote*, car j'ai l'instrument, mais je n'ai point d'artiste. Envoyez-le-moi, et, je

[1] Voir les témoignages curieux de ce fait réunis par Ziegelbauer, *Hist. Litter. O. S. B.*, pars II, p. 342.

[2] Les orgues furent d'abord apportées en France sous Pepin, en 757, par un envoi que lui fit l'empereur de Constantinople. Presque aussitôt après, un moine, Wicterp, évêque d'Augsbourg, en fit construire un pour sa nouvelle cathédrale; Stengel, *Comment. de reb. August.* pars II, p. 65. — Leur usage se répandit en France et en Allemagne plus tôt qu'en Italie. Il y a de bons renseignements sur les services rendus par les moines à la construction des orgues dans l'article de M. de Coussemaker, publié par les *Annales archéologiques*, t. III, p. 280.

[3] Il y en a une description rimée et très-détaillée au t. VII des *Act. SS. O. B.*, p. 617, au prologue de la vie de saint Swithin. A la même époque, le comte Ailwin donna à l'abbaye de Ramsey un orgue que l'on décrit ainsi: « Cupreos organorum calamos, qui, in alveo suo super unam cochlearum denso ordine foraminibus insidentes, et diebus festis follium spiramento fortiore pulsati, prædulcem melodiam et clangorem longius resonantem ediderunt. » *Act. SS. Ord. Ben.*, t. VII, p. 734. Dès lors les moines étaient habitués à fabriquer cet instrument et à en jouer. Cfer Mabill. *An.*, t. II, l. XXIII, c. 29, et *Præf. in sæc. III Benedict.*, § VI, II, 105.

vous en prie, ne riez pas de ma demande[1]. » Cette passion entraînait même de graves abus; pour les réprimer, le concile de Cloneshove, en 747, ordonna d'expulser des monastères les joueurs de harpe, les musiciens et les bouffons[2].

Mais les moines, si zélés pour la musique, si habiles dans la facture des instruments et dans la composition musicale, l'étaient également dans la haute théorie de l'art. Cette théorie a eu pendant tout le moyen âge les moines pour principaux interprètes, et les plus fameux auteurs qui ont écrit sur la musique appartenaient à l'ordre monastique. Cent ans avant la naissance de saint Benoît, un moine d'Égypte, saint Pambon, abbé de Nitrie, avait composé un traité sur la psalmodie[3]. Plus tard, de siècle en siècle, on vit se succéder les religieux, auteurs de savants traités sur la musique : Hucbald de Saint-Amand[4] occupe le premier rang parmi eux; mais autour de lui se pressent ses contemporains ou ses élèves, Réginon de Prüm, Remy d'Auxerre, Odon de Cluny, Gerbert, Aurélien de Réome, et plus tard Guillaume, abbé de Hirschau; Engelbert, abbé d'Amberg; Hermann Contract, qui joignit à tant d'autres mérites celui d'être le plus savant musicien de son temps[5], et une foule d'autres qui méri-

[1] Delectat me quoque citharistam habere qui possit citharizare in cithara, quam nos appellamus *rotæ*, quia citharam habeo et artificem non habeo... obsecro ut hanc meam rogationem ne despicias, et risioni non deputes. » *Inter epist. S. Bonifac.*, n° 89, ed. Serrarius.

[2] « Monasteria non sint artium ludicrarum receptacula, hoc est poetarum, citharistarum, musicorum, scurrarum, sed orantium, legentium, Deique laudantium habitationes. » (C. 20.)

[3] *Instituta Patrum de modo psallendi sive cantandi*, » publié par le prince-abbé Gerbert de Saint-Blaise, dans sa collection.

[4] Mort en 932. Voir le *Mémoire sur Hucbald et ses traités de musique*, par M. E. de Coussemaker. Paris, chez Techener, in-4°.

[5] « Cantus historiales plenarios, utpote quo musicus peritior non erat, de S. Georgio, etc., etc., mira suavitate et elegantia euphonicos, præter alia hujusmodi perplura neumatizavit et composuit. » (Berthold, *Herimanni continuat.*, ap. Pertz, t. V, p. 268.) « In musica sane præ omnibus modernis

tent d'être nommés parmi les lumières de l'ordre bénédictin[1]. Saint Bernard, par son traité *De ratione cantus*, continue glorieusement cette série d'écrivains éminents qui ne doit se clore qu'à la fin du dix-huitième siècle, avec un autre Gerbert, prince-abbé de Saint-Blaise dans la forêt Noire, auteur d'une célèbre collection d'écrivains sur la musique, où il a pu justement assigner le premier rang aux Bénédictins[2]. Le système des notes modernes fut d'abord usité au monastère de Corbie par l'abbé Ratbold. Enfin chacun sait que Guy d'Arezzo, en formulant l'échelle des intonations diatoniques, fut l'inventeur du solfége; mais beaucoup ignorent que ce Guy était un saint moine de l'abbaye de Pompose, près Ravenne[3].

Ainsi donc, c'est à un illustre moine, saint Grégoire le Grand, que le chant ecclésiastique, l'expression la plus haute de la musique, doit son développement; c'est à un moine que la musique moderne doit ses moyens pratiques et les procédés les plus indispensables à son étude; ce sont des moines qui, depuis la Thébaïde jusqu'à la forêt Noire, ont pendant quatorze cents ans enrichi le trésor de la science musicale par leurs recherches et leurs traités; ce sont enfin de saints moines, du huitième au douzième siècle, qui se préparaient,

subtilior exstitit et cantilenas plurimas de musica, cantusque de sanctis satis auctor nobiles edidit. » (*Anonym. Mellicens.*, ap. Pertz, t. V, p. 267.)

[1] Trithemus, *Chron. Hirsaug.*, passim.

[2] « *Scriptores ecclesiastici de musica sacra, potissimum ex variis Italiæ, Galliæ et Germaniæ codicibus manuscriptis collecti, et nunc primum publica luce donati a* Martino Gerberto, *monasterii et congr. S. Blasii, in silva Nigra, abbate.* 3 vol. in-4°. — Typis San-Blasianis, MDCCLXXXIV.

[3] Ratbold mourut en 985; Guy vivait en 1026. Le premier substitua les *notulæ caudatæ*, dont on se sert encore aujourd'hui, aux lettres: Guy d'Arezzo ajouta le système des clefs et des lignes. V. Mabill. *Ann.*, t. IV, l. 59, n° 80, l. 55, n° 100, et *Append.*, n° VII; Fétis, *Biographie des musiciens*, article *Guy d'Arezzo*. Voir Orderic Vital sur le talent de composition musicale déployé par plusieurs abbés normands du onzième siècle, lib. III, p. 95, IV, p. 247.

par la prière et l'abstinence, à la composition de ces immortels chefs-d'œuvre de la liturgie catholique méconnus, mutilés, parodiés ou proscrits par le goût barbare des liturgistes modernes, mais où la vraie science n'hésite plus à reconnaître une finesse d'expression ineffable, un je ne sais quoi d'admirable et d'inimitable, de pathétique et d'irrésistible, de limpide et de profond, une vertu suave et pénétrante, et, pour tout dire, une beauté toujours naturelle, toujours fraîche, toujours pure, qui ne s'affadit jamais et jamais ne vieillit [1]. Jusqu'à leur dernier jour, fidèles à leur ancienne gloire, les églises monastiques conservèrent les plus doux trésors de cette divine mélodie qui, selon la parole d'un moine, ne se taisait qu'après avoir rempli les cœurs chrétiens de paix et de joie [2].

[1] « Un non so che di ammirabile ed inimitabile, una finezza di espressione indicibile, un patetico che tocca, una naturalezza fluidissima, sempre fresco, sempre nuovo, sempre verde, sempre bello, mai non apascisse, mai non invecchia... » Baini (maître de la chapelle pontificale du Vatican), *Memorie storiche sulla vita di Palestrina*, t. II, c. 3, p. 81, apud Jouve, *Essai sur le chant ecclésiastique*, dans les *Annales archéologiques* de Didron, t. V, p. 71. Cfer Janssens, *Vrais principes du chant grégorien*, p. 187. — Ce savant écrivain (Baini) ajoute avec trop de raison que les mélodies que la liturgie moderne a substituées à ces anciens chefs-d'œuvre sont stupides, lourdes, insignifiantes, discordantes, froides et fastidieuses, « *stupide, insignificanti, fastidiose, absone, rugose.* » Ibid.

[2] « Dulcis cantilena divini cultus, quæ corda fidelium mitigat ac lætificat, conticuit. » Order. Vit., t. XIII, p. 908.

XVII

A LETTER[1]

ADDRESSED TO A REVEREND MEMBER OF THE CAMDEN SOCIETY

ON THE ARCHITECTURAL, ARTISTICAL, AND ARCHÆOLOGICAL MOVEMENTS OF THE PUSEYITES.

Funchal (Madeira), February 20th, 1841

To the Rev. Mason Neale, Member of the Cambridge Camden Society.

The Camden Society having done me the unsolicited and unmerited honour of placing my name among its honorary members, I feel not only authorized, but conscientiously obliged to speak out what I inwardly think of its efforts and object : and I am happy to be able to do so, in addressing myself, not only to one of its most influential members, but to one for whom I feel a most lively sympathy, on account of his talent, science, courage, and indeed, of every thing except what the Church, which I believe to be infallible, reproves in him.

[1] Cette lettre a été écrite en anglais, et ne se rapporte qu'à des sujets intimement liés à la vie religieuse et pour ainsi dire domestique de l'Angleterre : elle ne saurait intéresser que les personnes très au courant de la langue et des mœurs anglaises. On a donc cru inutile de la traduire.

I first thought that the Camden Society was merely a scientific body, pursuing an object which, like all branches of history, is of the utmost importance to religion, and with which all religious minds could associate, but like the French *Comité historique*, not setting up the flag of any special ecclesiastical denomination. On a nearer study of your publications, I have perceived that they are carried on, with the professed intention of blending together the interests of Catholic art and of the Church of England, and of identifying the Catholic Church of the Middle Ages in England with the Anglican schism begun by Henry VIII and Cranmer, and professed at present by all those who agree to the Thirty-nine Articles. Against this intention, I, as an honorary member of the said society, beg to enter my most earnest and most Catholic protest.

First, and principally, I protest against the most unwarranted and most unjustifiable assumption of the name of *Catholic* by people and things belonging to the actual Church of England. It is easy to take up a name, but it is not so easy to get it recognized by the world and by competent authority. Any man, for example, may come out to Madeira and call himself a Montmorency or a Howard, and even enjoy the honour and consideration belonging to such a name, till the real Montmorencys or Howards hear about it, and denounce him; and then such a man would be justly scouted from society, and fall down much lower than the lowliness from which he had attempted to rise. The attempt to steal away from us and appropriate to the use of a fraction of the Church of England the glorious title of Catholic, is proved to be an usurpation by every monument of the past and present; by the coronation oath of your sovereigns, by all the laws that have *established* your Church, even by the recent answer of

your own university of Oxford to the lay address against Dr. Pusey, etc., where the Church of England is justly styled the *Reformed Protestant Church*. The name itself is spurned at with indignation by the greater half, *at least*, of those who belong to the Church of England, just as the Church of England itself is rejected with scorn and detestation by the greater half of the inhabitants of the United Kingdom. The judgment of the whole indifferent world, the common sense of humanity, agrees with the judgment of the Church of Rome, and with the sense of her 150 millons of children, to dispossesss you of this name. The Church of England, who has denied her mother, is rightly without a sister. She has chosen to break the bonds of unity and obedience. Let her, therefore, stand alone before the judgment-seat of God and of man. Even the debased Russian Church, that Church where lay despotism has closed the priest's mouth and turned him into a slave, disdains to recognize the Anglicans as Catholics. Even the Eastern heretics, although so sweetly courted by Puseyite missionaries, sneer at this new and fictitious Catholicism. It is repudiated even by your own hero, Laud, whose dying words on the scaffold, according to the uncontradicted version of contemporary history, were: I DIE IN THE PROTESTANT FAITH, AS BY LAW ESTABLISHED (a pretty epitaph, by-the-bye, for the life of the future St. William of Canterbury! [1]) Consistent Protestants and rationalists are more Catholic, in the *etymological* sense of the word, than the Anglicans; for they at least can look upon themselves as belonging to the same communion as those who, in every country, deny the existence of Church authority, or of revealed religion; they have at least a negative bond to link them one with another. But that the so called Anglo-Catho-

[1] See *Hierologus*.

lies, whose very name betrays their usurpation and their contradiction, whose doctrinal articles, whose liturgy, whose whole history, are such as to disconnect them from all mankind, except those who are born English and speak English; that they should pretend, on the strength of their private judgment alone, to be what the rest of mankind deny them to be, will assuredly be ranked amongst the first of the follies of the 19th century. That such an attempt, however, should succeed, is, thank God, not to be expected, unless it should please the Almighty to reverse all the laws that have hitherto directed the course of human events. You may turn aside for three hundred years to come, as you have done for three hundred years past, from the torrent of living waters; but to dig out a small channel of your own, for your own private insular use, wherein the living truth will run apart from its ever docile and ever obedient children,— *that* will no more be granted to you, than it has been to the Arians, the Nestorians, the Donatists, or any other triumphant heresy.

I therefore protest, first, against the usurpation of a sacred name by the Camden Society, as iniquitous; and I next protest against the object of this society, and all such efforts in the Anglican Church, as absurd. When the clergy and Catholic laymen in France and Germany, when Mr. Pugin and the *Romanists* of England, labour with all their might to save and restore the monuments of their faith,—unworthily set aside by the influence of that fatal spirit which broke out with the so-called Reformation, and concluded with the French revolution,—they know that they are labouring at the same time to strengthen, in an indirect manner, their own faith and practice, which are *exactly and identically the same* as those followed by the constructors of those glo-

rious piles, and by all the artists of Catholic ages : and this object sanctifies their labour. But is this the case with the members of the Camden Society? Not in the least. They are most of them ministers of the « reformed Protestant Church as by law established; » pledged under oath to the thirty-nine articles, which were drawn up on purpose to separate England from Catholic Christendom [1], and to protest against all the *barbarous superstitions* of the dark ages. By attempting to re-establish their churches, chalices, or vestments, in their original form, they are only setting under the most glaring light the contradiction which exists between their own faith, and that of the men who built Salisbury and York. Surely no man in his senses can pretend that Dr. Howley and Dr. Mant profess the same faith, or follow the same discipline, or acknowledge the same spiritual head, as William of Wykeham and Gundulph of Rochester : and no man in his senses can deny that Dr. Wiseman and Dr. M'Hale do at least profess to obey the same Holy See, to preach the same doctrines, and to practise the same spiritual rites and sacraments, as all the English episcopacy of the middle ages. Let, then, the Camden Society put itself under the authority of Dr. M'Hale and Dr. Wiseman, and then every thing will be right : but as long as they do not, and remain under Dr. Howley and Dr. Mant and their fellows, they are

[1] It is asserted by modern High-Church Anglicans, that the Church of England never rejected the communion of Catholic Christendom, but merely threw off the usurped supremacy of the Roman Pontiff. This assertion is overthrown by the history of the Reformation. It was the unanimous opinion of the British Reformers that the *visible* Church had apostatized, that her chief bishop was Antechrist, and that communion with her was unlawful. The Homilies of the Church of England assert this in the most decisive manner. (Vide Third part of the *Sermon against peril of idolatry*, p. 224, ed. Oxon. 1831.) For testimonies of individual reformers, and other Anglican divines, see *Essays on the Church*, p. 323, ed. 1838. See also the Archbishop of Canterbury's charge just delivered.

nothing but parodists, and inconsistent parodists. If St. Dunstan and St. Anselm, St. Lanfranc, St. Thomas of Canterbury or Archbishop Chichely, could be called out of their tombs to resume their crosiers in any English cathedral, their horror would be great at seeing married priests reading English prayers in those desecrated edifices. But assuredly their horror would be much greater still, if they were to find, beneath copes like their own, and at the foot of altars like theirs, and rood-lofts with crucifixes, and every other exterior identity, these same married priests carrying in their hearts the spirit of schism, glorying in the revolt of their forefathers, and pledged by *insular pride* to insult and deny that infallible see of St. Peter, from which all those great saints had humbly solicited the pallium, and for whose sacred rights they so nobly fought, and conquered the insular pride and prejudices of their time.

Catholic architecture and Catholic art in all its branches, are but a frame for the sacred picture of truth. This one holy truth is beautiful and pure, even amidst the worthless clergy and decayed discipline of Funchal, even, and still more so, amidst the missionary dioceses of Polynesia; although, both here and there, she is deprived of the frame which the humble genius of Catholic generations has worked out for her in western Europe. But without her,—or with her, defaced and adulterated by *insular pride*,—the most beautiful frame is fit for nought but for the antiquary's shop. Supposing the spirit of the Camden Society ultimately to prevail over its Anglican adversaries,—supposing you do one day get every old thing back again,—copes, letterns, rood-lofts, candlesticks, and the abbey lands into the bargain, what will it all be but an empty pageant, like the tournament of Eglinton Castle, separated from the reality of Catholic truth

and unity by the abyss of three hundred years of schism? The question, then, is—Have you, Church of England, got the picture for your frame? have you got the *truth*—the *one* truth—the same truth as the men of the middle ages? The Camden Society says, *yes* : but the whole Christian world, both Protestant and Catholic, says, *no* : and the Catholic world adds, that there is no truth but in unity, and this unity you most certainly have not.

Who is to judge between these conflicting assertions, on earth? Before what tribunal, before what assembly, is this most vital cause to be brought forward, to the satisfaction of those who have renounced the jurisdiction of the Holy See, and that of the last œcumenical council? I know of none; but one thing I know, that before whatever earthly tribunal it may be, as well as before the judgment-seat of God in heaven, against the Church of England and her so-called Anglo-Catholics, will appear in formidable array the seven millions of real Catholics, whom you call British and and Irish Romanists, and who will thus arraign the Anglicans on the behalf of ten generations of their ancestors, and on their own : — « For the love of unity and obedience, we have endured from the hands of these pseudo-Catholics every extremity of cruelty, of robbery, and of insult. We have stood firm through every variety of military, legal, civil, and religious persecution. In the holes and corners where these persecutors have confined us, we have kept true to every traditional beauty which they would fain now recover. *We have nothing to restore, because we have never destroyed anything.* We want no erudite quibbles, like Tract No. 90; no dissertations on long-forgotten rubrics, to enable us to believe in justification by works, or in baptismal regeneration, to honour the blessed Virgin, to pray for our dear departed.

We have never doubted any article of Catholic faith, and never interrupted any practice of Catholic devotion. Here we are with our priests, our monks, and our bishops, and with the flame of Catholic unity, which we have fed with our substance, and with our blood. If these men, who after having robbed us of every temporal good, would fain now rob us of our name, are Catholics, *then we are not;* then we have been mistaken fools, and not we alone, but thirty-five popes, and all the Catholic bishops, and all the Catholic nations in the world, who have till now praised us, helped us, loved us, prayed for us and with us, as their brethren. If *they* are Catholics, then Catholicism is but a shadow and a name, and a paltry vestment, fit to be put on and off at the world's pleasure. »

To this language the Church has answered long ago, in the words of the Divine spouse : « *Oves meæ vocem meam audiunt*, ET EGO COGNOSCO EAS, *et sequuntur me; ego vitam æternam do eis,...... et non rapiet eas quisquam de manu mea.* »

Does the Camden Society, that lays such a stress on history and tradition, think that these mines are closed to every body except itself, or that the world will not dig into them for any other purpose than for archæological or architectural curiosities? Do the Anglo-Catholics think that the world is blind to their own history? that the events of the Reformation in England are unknown abroad? that the word *apostacy* is erased from the dictionary of mankind?

If you had pushed on a little further your Spanish tour, you would have found at Granada, depicted by the pencil of a monk, the martyrdom of those holy Carthusians of London, who were hanged, disembowelled, and quartered, for having denied the supremacy of the author of Anglo-Catholic

Reformation. What! shall the tombs of unknown knights and burgesses be treated with the deepest reverence, and singled out for admiration and imitation, because they are in brass, or with a *cross fleurie,* or *à dos d'âne?* and shall the blood of our martyrs be silent, and their noble memory buried in darkness and oblivion? Believe it not. Such will not be the case; no, not even in this world of sin and error, and how much less before the justice of God? Believe not that we shall ever forget or betray the glory of Fisher, of More, of Garnett; of those abbots who were hanged before the gates of their suppressed monasteries; of so many hundreds of monks, of Jesuits, of laymen, who perished under the executioner's knife, from the reign of Henry VIII down to the palmy days of Anglican episcopacy, under the first Stuarts? Were they not all *Romanists?* Did they not all die for the defence of the supremacy of the see of Rome against the blood-thirsty tyranny of Anglican kings? Were they not the victims of the same glorious cause which St. Dunstan, St. Elphege, St. Anselm, and St. Thomas had struggled for? and were they *ours* or *yours?* I know that the modern Anglo-Catholics would attempt to throw back on the Puritans of 1640, most of the sacrilegious devastations that attended the Reformation; but I know also that Pugin, in that article of the *Dublin Review* which you were good enough to lend me, has completely demolished that false pretence, and irrefutably demonstrated, that every sacrilege committed by the Puritans had been inaugurated on a much larger scale by Cranmer and Elizabeth : and I have looked in vain through all the publications of the Camden Society for one word of answer to this most damning accusation. As for *moral* sacrilege, if I may so say, as for the surrender of spiritual independence and Christian freedom

to the sanguinary pride of royal theologians, assuredly the Anglo-Catholic fathers of the sixteenth century have surpassed in that respect every example of the kind, both in Pagan and Christian times. That debauched and murderous tyrant, called Henri VIII, could find his models amongst the monsters who reigned at Rome while the Church was in the Catacombs. But the slavish subserviency of the English apostate bishops, to this baptized monster's caprices, has remained unequalled since their days, as it had been before them. Where was Latimer, that father and martyr of the Anglican Church, on the 30th of May, 1538? preaching at the stake where a Catholic friar was burning, for having denied the king's supremacy over the Church of which Latimer was a bishop! Where were Cranmer and the other prelates, from whom the modern English bishops pretend to derive *apostolical succession?* sitting at the council-board of the tyrant, voting in his parliament, helping him to butcher his wives, his principal nobility, his best and most innocent subjects, and acquiescing in his judgment against St. Thomas of Canterbury! Has not Cranmer come down to posterity branded with the monster's eulogium, « that he was the only man who had loved his sovereign so well, as never to have opposed the royal pleasure? » (Vit. Cranm. MS. apud Legrand, ii, 103.)

Is there anything, even in the annals of continental Protestantism, to be compared to this origin of a Reformed Church? And has this Church purified the dark and bloody stain of its origin by its subsequent conduct? Was there ever a Church, except perhaps the Greco-Russian since Peter I, which has so basely acknowledged the supreme right of secular power, the absolute dependence of spiritual jurisdiction on royal and parliamentary authority, from the days of Cran-

mer down to Archbishop Whately's last motion on Church government, debated upon, as he says in print, « with the tacit acquiescence of the whole episcopal body? » Was there ever a Church, *not even* excepting the Russian, which so completely sacrificed the rights and dignities of the poor to the rich, as the writer of the *History of Pues* must know better than any one? Was there ever, under the face of heaven, a more glaring focus of iniquity, oppression, and corruption, than the existence of the Church of England in Ireland, as denounced, not only by the groans of the Catholic victims, or by those foreigners who, like myself, have seen and cursed the abomination in its own den, but by your own authorities, such as *Strafford's Correspondence with Laud,* and Monk Mason's *Life of Bishop Bedell?* Have not these pseudo-Catholic bishops been sitting for centuries as Lords spiritual in a parliament whence has issued that *penal code* against fellow Christians, the like of which has never been seen or imagined even under the reign of terror and atheism in France? Have they not for centuries, and without ever lifting up a dissentient voice, witnessed, approved, and, for all I know, themselves taken those tremendous oaths against the most sacred mysteries of the faith of the whole Catholic world, both Greek and Latin, in that assembly « where, » to use the words of an English writer, « the Holiest of holies has been chosen as the favourite object of the profanest treatment, and pierced day after day by the jeer of the scoffer; where alone denial of the blessed Eucharist has been made a public, a legal, a national, a royal act; and where more impious blasphemies have been uttered, more sacrileges committed, more perjuries pronounced, against the divine sacrament than in the whole world besides? » And shall these men, forsooth, be acknowledged by us as our brethren,

or as our spiritual fathers? Shall the perpetrators and inheritors of these unexpiated, unrepented, unforgiven sins, come in quietly and sit down among the Catholic churches and nations of the world, with bundles of tracts about hierurgical antiquities and monumental brasses under their arms: and shall we not one and all arise to reject and expel them? God forbid that we should do otherwise! There is a place in the Catholic Church for public penitents, whence many saints have risen on the wings of humility and contrition to the glorious eminence of an Augustine: but there is no place for proud sinners, who would shake off the chains of isolated error, without confessing their guilt and that of their forefathers.

I dislike every mixture of nationality with Catholicity; and the fatal example of England is well calculated to justify this dislike in every Catholic heart. But I cannot, in this circumstance, refrain from reverting, with legitimate pride, to the difference between the conduct of the English bishops of the sixteenth century, and that of the French hierarchy, when exposed in 1790 to the fury of a much more formidable tyrant than Henry VIII, to the whole French nation. The French bishops of that period were far from being saints or ascetics; their high birth had been generally the only reason for their promotion. They had to struggle, not like the English bishops, at the issue of long ages of faith, of devotion, of popular enthusiasm for Church; but after more than two long centuries of secular invasion and monarchial despotism. Their people were not, like the people of England, up in arms for their monasteries and their orthodoxy; but, on the contrary, had been intoxicated during a hundred years by the poison of scepticism and philosophical scurrility. Lastly, the Gallican Church was not, like the Angli-

can, the immediate daughter of the see of Rome: she had not been founded by a papal legate in the sixth century, but by St. Irenæus, St. Denis the Areopagite, and other disciples of the Apostles. The reformation which was imposed on her, was not obedience to a theological tyrant, but a pretended return to the primitive Church, giving the election of bishops to the people, and allowing them to communicate with the holy see. And yet, out of a hundred and thirty-six French bishops, *four* alone betrayed their trust; the hundred and thirty-two others gladly went forth to imprisonment, to exile, to death. When you go to Paris, pray visit the Carmes, an ugly, insignificant, low, square-built, modern chapel, without any vestige of archæological symbolism, but where the pavement is still red with the blood of the bishops and priests, who were murdered there for having refused the oath to the Civil Constitution of the clergy [1]. There you will learn at what price a national Church can purchase the rights of talking about apostolical succession, and styling itself « a branch of the Church Catholic. »

But now let me suppose that the Camden Society and the new Anglo-Catholic school have both gained their point; that liturgy, architecture, and theology, are brought back precisely to the point they were, at the close of the reign of Henri VIII, when, as Dr. Lingard so justly says, « to reject the papal creed was heresy, and to admit the papal supremacy was treason. » Supposing all this, what will you have gained after all? *Nothing at all*, I should say, grounding myself on Mr. Newman's own words. Does he not say, « We cannot hope for the recovery of dissenting bodies, while we are ourselves alienated from the great body of Christendom. We cannot hope for unity of faith, if *we, at our own private*

[1] See the British Critic, No. LXIV., p. 286-288.

will, make a faith for ourselves, in this our small corner of the earth. We cannot hope for the success among the heathen of St. Augustine or St. Boniface, unless, like them, we go forth with the apostolical benediction. Break unity in one point, and the fault runs through the whole body. » (Sermons bearing on subjects of the day, 1843, pp. 149-50.) But when the work in which you are engaged shall be achieved, you will be as far from *unity* as ever, and you will only have *alienated* your Church *from the great body* of Protestant Christendom, to which you were formerly accounted to belong, by that general feeling which led the poor king of Prussia to give you his Protestant money and Protestant sympathies, in order to endow Protestant bishoprics in Syria. But you will not have come one step nearer to *unity*, because, as Mr. Newman says; « *Break unity in one point, and the fault runs through the whole body.* » The Greek Church has been at the point you aspire to ever since the eleventh century; and can any thing be further from unity with the Latin Church than she in the nineteenth? Every Catholic will repeat to you the words of Manzoni, as quoted by Mr. Faber : « The *greatest* deviations are nought, if the main point be recognized; the *smallest* are damnable heresies, if it be denied. That main point is the infaillibility of the Church, or rather of the pope. » The Coptic, Maronite, and Catholic Armenian Churches, although differing in *every thing outward* from the Church of Rome, are in unity, since they acknowledge her supreme authority. The Anglican Church, even brought back to the most Catholic externals, can never be in unity as long as she denies her legitimate mother.

One thing quite certain is, that individuals or Churches cannot be both Catholic and Protestant; they must choose

between one or the other. In politics, in litterature, transactions and compromises are advisable, and indeed are often the only thing possible; but in religion, in eternal truth, there are none. Notwithstanding Dr. Jelf, there will never be any *via media* between truth and error, between authority and rebellion, no more than there is between heaven and hell. If Fisher was right, then was Cranmer wrong; they cannot be *both* right, both the murderer and the victim. If Archbishop Plunkett was a martyr, then Archbishop Laud was not. If the Church of France is to be admired for having held out against schism through martyrdom and exile, then the Church of England must be blamed for having given way to schism. It is like the ostrich that thinks it saves itself from the hunter by refusing to look at him, to say that the present English Church is a holy although *less distinguished* branch of the Church than that of Rome. If the Church of Rome, when she maintains that out of her pale there is no salvation, and that she alone has the power of governing the Christian world, is not infallibly right, then she is infallibly wrong; and so far from being a *distinguished* branch of truth, she is founded on imposture or error; and in neither case can be a true Church. On the other hand, if the Church of England is not the only true Church on earth, then she is an apostate rebel.

There is only *one sure* way of passing from error to the *one sure* truth; that which St. Remigius showed to the first Christian king of France. When baptizing him, he said, « Bow thy head, proud Sicamber; burn what thou hast adored, and adore what thou hast burned. »

It is true that to reconciled and forgiven rebellion may be granted certain privileges, as conformable to the weakness of a fallen Church. The Anglican Church may demand

what was granted in 1595 to the united Greeks of Poland —the degrading exception of a married clergy, and the use of the national language in the Liturgy. These concessions are not incompatible with the essentials of faith or authority; but they would make the re-united Church of England sadly different from what she was in the days of St. Dunstan or St. Anselm.

I am not a doctor, nor a minister of the Church; I am only her soldier, faithful though unworthy. But I can fearlessly assert that among the millions who belong, like me, to the Church of Rome, there is not one who, being led by leisure or duty to consider attentively what is now going on in England, would arrive at a different conclusion from mine. Seeing the profound ignorance which reigns among even the best informed Anglicans (such as Mr. Faber) on the feelings and duties of churchmen out of England — seeing also the furious prejudices which animate the new school against English and Irish Catholics, probably on the old pagan principle of *Odisse quem læseris*, I have presumed to think that it might not be quite useless to you to hear the opinion of a continental Catholic, than whom no one can be more interested in England's welfare, or more attentive to her present struggles. *Fas est et ab hoste doceri.*

Need I beg of you to acquit the warmth and asperity of my language of any intention of personal disrespect to you? No, surely not. I have much too high an opinion of you not to be certain that you will perfectly understand the motives that have dictated my words; and I hope that you will see on the contrary, a mark of deep respect on my part for your turn of mind and your personal character. I have written to you as to a man who knows the value of truth and the value of an immortal soul. I should certainly not have done so to most members of your schism. Although taught by conscience

and authority to look upon the Church of England as one of the most awful forms of sin and pride that have ever appeared in the world, I have loved and esteemed several of her children. I feel a compassionate sympathy for those of her ministers who know the weight of their present degradation. But, at the same time, I feel a most legitimate terror for the fate of their souls, when I see them, after having removed the rubbish which their forefathers had piled up to the very clerestory of the church, close their eyes against the light which, from the past and present, is now pouring down upon them. They are thus losing that *invincible ignorance*, which is the only reason which the Church admits for not belonging to her! This feeling has inspired me with the thought of thus writing to you. This feeling must plead my excuse, if I have wounded *your* feelings. Indeed, I wish I may have done so. Truth is a weapon intended to wound and destroy everything that is not truth. *Non veni pacem mittere sed gladium.* Convinced as I am that you do not belong, as you say I do, to a distinguished branch of the Church, but that you are in error, and that wilful error is mortal sin, I have spoken for the love of your immortal soul. If I have done so roughly, it is the roughness of love. Is there not more charity in pulling roughly back a man who is on his way to perdition, than in bowing him civilly on to the brink of the precipice?

This letter requires no answer. We are not called upon to carry on a controversy with each other. The ground on which we stand is unequal, and the odds between us would be uneven. To convert you, as well as all heretics, is and must be my desire, but not my province. To convert me can neither be your province nor your desire. You cannot look upon me as being in a state of rebellion, as I do you. What

would become of me, if I was to be convinced of the truth and right of the Church of England? I must then immediately doubt the truth and right of the Church of France, which acts and teaches the very reverse; for what is true and right on the north of the Channel cannot surely be otherwise on the south. And yet, according to the principles laid down by Mr. Faber and the *British Critic*, supposing myself convinced of the error and misconduct of my own Church, I must wait till she recognizes it herself, before I have a right to act up to what I think true, and to save my own soul. Alas! what a lamentable nondescript sort of thing I should be!

Our position is, therefore, quite different. The faith I profess, the authority I obey, the holy sacrifice of mass at which I assist, the very prayers I daily say, are fitted for you, for me, for the Portuguese ox-driver who is passing under our windows as well as for the savage who is at this moment being baptized in Oceania. Your faith, your spiritual superiors, your liturgy, can be of no use but to those who are English born and English bred. This shall be my last argument, for it would alone suffice to show which of us is the Catholic. You cannot, in conformity with your own doctrine, wish *me* to be what *you* are. I can, and indeed I must, wish *you* to be what *I* am. To you I can say, like Paul to Agrippa, « Opto apud Deum et in modico et in magno.. *te*.. hodie fieri talem qualis et ego sum *exceptis vinculis his;* » or rather as Bossuet beautifully modifies this text in speaking, I believe, to one of your own communion: *Præsertim vinculis his*, the bonds of faith, of obedience, of unity with the past, the present, and the future.

In conclusion, let me beg your acceptance of the enclosed papers[1], that will show you how the torrent of grace is

[1] Annals of Archconfraternity of the Holy and Immaculate heart of Mary.

flowing among *Romanists*, and what are the fruits of *Mariolatry*. It is a good thing to write books, like Mr. Newman, about the miracles of the fourth century; but it is a better still to acknowledge and experience miracles in the nineteenth. Never, assuredly, were miracles more wanted than in these ages of light, and never I may say, were they more abundant; for can there be a greater miracle in the world than the sudden and mysterious conversions of sinners in an age like this?

May that Blessed Lady, who has been so long the object of the jeers and blasphemies of Anglican divines and Anglican travellers, and who seems now at last to inspire your countrymen with some degree of veneration—may she use her *omnipotentia supplex* to enlighten, to bless, and console you! Such will be for ever the prayer of your obedient servant and sincere well-wisher,

LE COMTE DE MONTALEMBERT.

DEUXIÈME PARTIE

LITTÉRATURE

I

NOVALIS

(1831.)

Souvent nous avons promis à nos lecteurs de leur révéler en détail ce qu'il y a de catholique dans cette vaste littérature d'outre-Rhin, mine immense où peuvent creuser à leur gré toutes les croyances, toutes les imaginations, toutes les fantaisies de l'homme, sûres d'y trouver à chaque pas d'inépuisables richesses et des merveilles sans cesse renaissantes. Nous qui poursuivons partout une seule et même idée, nous qui n'avons au monde qu'un désir à satisfaire, qu'une lumière à suivre, nous qui ne vivons que d'une seule pensée, d'un seul amour, il nous sera sans doute permis de ne chercher dans ce gigantesque développement de l'esprit humain rien de plus que les traces de notre foi, rien de plus que les étincelles de cette lueur qui n'a jamais été pour nous ni fugitive ni vacillante. Et qui pourrait nous en vouloir, dans un temps où au milieu des torrents de lumière dont le monde se croit inondé, nul, hormis le catholique, n'a pu découvrir un rayon pour guider sa marche, ni un foyer pour réchauffer son cœur?

L'homme que nous entreprenons aujourd'hui de faire connaître aux catholiques fut protestant, comme la plupart des auteurs illustres de l'Allemagne; mais on verra bientôt de quelle nature était son protestantisme; on verra combien

son âme, son esprit, son génie, étaient catholiques, et quel puissant instinct l'entraînait, non-seulement vers le catholicisme en général, mais même vers les résultats particuliers auxquels nous croyons que le catholicisme aboutit de nos jours, et que nous nous efforçons de proclamer. C'est, nous l'avouons sans peine, cette merveilleuse sympathie entre lui et nous qui nous a déterminés à commencer par lui, quelque peu connu que soit en France son nom; nous aimons, en entrant dans cette carrière nouvelle, à nous reposer dans cette sympathie et à contempler avec une douce émotion l'accord intime qui a régné entre les doctrines que nous avons professées, lui et nous, à quarante ans de distance; lui dans la paix et l'innocence de sa jeunesse, et nous dans la naïveté de notre foi; mais lui, au sein d'une tranquille et tolérante patrie, et nous, le cœur gonflé de tristesse, au milieu des tombeaux du passé et sur le bord d'un abîme.

Avant d'exposer sous une forme précise les opinions philosophiques de Novalis, nous ne pouvons résister au désir d'initier nos lecteurs à quelques détails de la pure et poétique existence de ce jeune homme.

Frédéric de Hardenberg, qui prit dans la suite, par un caprice littéraire assez commun à cette époque, le nom de *Novalis*, naquit le 2 mai 1772, dans le comté de Mansfeld, d'une noble famille de Saxe. Son père, directeur des salines du royaume, avait été longtemps militaire, et était depuis entré dans la communauté des frères Moraves ainsi que sa femme. Une piété fervente et scrupuleuse présidait donc à toute leur vie domestique. Ils eurent onze enfants, qui s'aimèrent toute leur vie d'une tendre et inaltérable affection : c'était une de ces nombreuses familles qui font tout un monde, et que le monde ne remplace jamais.

Novalis, le second de ces onze enfants, vécut silencieux et

maladif jusqu'à neuf ans, n'aimant rien que sa mère qui l'aimait. A neuf ans il fut atteint d'une maladie longue et douloureuse ; il en triompha, et cette lutte décida sa croissance, en même temps qu'un développement prodigieux de forces intellectuelles et morales. Cette sensibilité, si vive et si profonde chez les Allemands, fut précoce chez lui au delà de toute expression, et marchait de front avec la singulière activité de son imagination. A de fortes et ardentes études d'histoire et de langues il mêlait une passion prononcée pour la poésie; il consacrait à la lecture des poëtes tout le temps que lui laissaient libre ses autres occupations. Dès l'âge de douze ans il s'efforça d'imiter ces modèles chéris, et l'on a de lui quelques fragments poétiques qui datent de cette époque. Dès cet âge aussi il s'exerçait dans un genre de littérature qui est depuis devenu presque vulgaire, mais qui alors était essentiellement original, celui des contes fantastiques (*Mæhrchen*). Dominé dès lors par un vif attachement pour la nature, son imagination le transportait dans le règne des génies et des esprits qui président à tous les phénomènes de la nature; il y distribuait des rôles à ses frères et à ceux qui écoutaient ces jeux bizarres, se faisant ainsi un univers à lui, vaste comme sa pensée, innocent comme son cœur.

Ainsi Novalis passa ses premières années dans le bonheur le plus pur, dans ce bonheur que l'enfant estime si peu, mais que l'homme n'oublie jamais, et dont l'absence rend si incomplète, si amère, une vie qui n'a plus le contre-poids nécessaire pour résister aux froissements et aux douleurs d'ensuite. Il entra à dix-sept ans dans un gymnase (ou lycée), et l'année suivante il passa à l'université de Jéna, puis à Leipzig, puis à Wittemberg. Lorsqu'en 1792 la guerre éclata entre la France et l'empire germanique, le jeune poëte sentit une soif inconnue de combats et de gloire s'emparer de son

âme, comme s'il se défiait déjà de cette monotonie de l'existence qu'il ignorait encore; sa résolution fut prise, et son départ pour l'armée impériale, comme volontaire, était déjà arrangé, lorsque les instances et les prières de son père, de sa mère et de tous ceux qu'il aimait, l'engagèrent à différer l'exécution de son projet. Bientôt l'étude reprit son empire, et, livré avec passion à celle des sciences naturelles, il oublia bientôt ses rêves de guerre au milieu de la vie universitaire et des amitiés qu'il y forma. Il eut pour premier ami Frédéric de Schlegel, la plus glorieuse conquête du catholicisme moderne; leur intimité fut prompte à se former et ne s'affaiblit jamais. Il fit en même temps la connaissance de Fichte, qui passait en ce temps-là pour le chef du spiritualisme en Allemagne; il devint à peu près son disciple; et alors il fut encore heureux comme dans son enfance, ayant trouvé ce qui suffit à bien des âmes jeunes et naïves, un ami et un maître.

Mais Dieu lui réservait un autre bonheur, avant de déchirer ce vain réseau des joies précoces de sa jeunesse. Il avait vingt-trois ans et l'on ne voit pas qu'il ait jamais prononcé jusqu'alors ce mot d'amour qu'une bouche pure ne prononce qu'en tremblant : il se trouvait à Arnstadt, petite ville où il était venu étudier la minéralogie, lorsqu'il rencontra pour la première fois Sophie de K...; elle n'avait que quatorze ans lorsqu'il la vit et qu'il l'aima. Cette jeune fille était un ange, et cet amour devint sa vie.

Après six mois d'épreuves passés ensemble, tous deux reçurent des auteurs de leurs jours la permission de s'unir, et on les fiança l'un à l'autre : admirable coutume de la vertueuse Allemagne, si conforme à la morale, à la nature, aux besoins du cœur, aux légitimes exigences de la société, à tout ce qui sanctifie l'auguste union qui doit durer pour la vie. Hélas ! l'union que préparaient ces fiançailles ne devait jamais

se consommer. A peine eurent-elles été célébrées, que Sophie fut atteinte d'une maladie, d'abord jugée peu grave, puis reconnue sérieuse, puis déclarée mortelle.

Cette maladie eut des intervalles pendant lesquels Novalis put reprendre courage et se livrer à ses études avec ce charme inconnu que répand sur toute une vie l'influence d'une âme chez qui l'on a découvert une éternelle sympathie. Ses espérances sur le rétablissement de sa bien-aimée se fortifiaient de toute l'ardeur de son amour; mais le mal, pour être dissimulé, n'en était pas moins mortel, et ses progrès lents et sûrs désespéraient chaque jour davantage ceux dont les yeux n'étaient point aveuglés par la passion. La jeune victime se faisait moins illusion que personne; condamnée à souffrir pendant quinze mois les traitements les plus pénibles, les opérations les plus douloureuses, elle opposa à cette impitoyable épreuve une patience angélique, et cette longanimité, cette résignation calme et silencieuse, cet héroïque dédain de la souffrance qui ne se trouve guère que chez les femmes. Il fallut enfin que son fiancé s'éclairât à son tour sur les ravages du mal et qu'alors du sein d'un bonheur sans mélange Dieu le jetât au milieu de la douleur la plus cruelle de la vie, celle de voir mourir ce qu'on aime, d'une maladie lente comme une maladie de langueur, et douloureuse comme ces violentes attaques qui abrégent au moins les supplices qu'elles infligent. Et elle n'avait que quinze ans! A peine eut-elle achevé sa seizième année qu'elle mourut, entraînée par un irrésistible arrêt vers ce monde où ce qui fleurit un jour ne périt jamais.

Celui qui l'aimait, celui qui avait veillé nuit et jour sur elle, celui qu'elle laissait solitaire et comme orphelin sur la terre, écrivit peu de jours après à son ami : « Il s'est fait nuit « autour de moi, tandis que je me croyais encore à l'aurore

« de ma vie ; ma douleur est infinie comme mon amour. » Il disait vrai : sa douleur était même plus forte qu'il ne croyait; elle ébranla sa propre existence, et c'est de ce moment que date sa maladie, qui le conduisit bientôt lui-même au tombeau. Son âme était tellement maîtrisée par cette grande affliction que lorsqu'un mois après un de ses jeunes frères vint à mourir, il lui restait à peine assez de larmes pour en verser sur cet autre cercueil. Une sorte de frayeur le saisissait au souvenir des affreuses souffrances de sa pauvre fiancée. « Au nom du ciel, » écrivait-il à un de ses amis malades, « point de longue maladie, c'est si horrible et si inutile! Surtout point de ces souffrances qui triomphent de l'intelligence et de la sensibilité. La pauvre et frêle jeunesse n'est pas faite pour cela. »

Lui-même était alors arrivé au moment où sa jeunesse allait faire place à un vaste et fécond développement d'idées et de travaux. On aurait dit que son âme attendait le grand et terrible coup dont Dieu venait de la frapper pour vibrer à l'unisson avec lui. Sa pensée, en suivant sans cesse sa bien-aimée dans un monde plus pur, s'élevait et se sanctifiait chaque jour, et, comme il arrive quelquefois, la même calamité planta en lui le germe de la mort et celui du génie. Ces deux forces allaient maintenant lutter entre elles à qui maîtriserait le plus tôt cette jeune vie. Il subissait déjà l'influence de cette lutte lorsqu'il écrivait ces mots : « Je sens aux rêves bizarres et puissants qui m'agitent que le matin approche, et je me réveillerai un jour dans le ciel. »

C'était au printemps de 1797 qu'il avait perdu sa fiancée, et pendant toute cette même année il chercha dans la poésie quelques distractions à la douleur qui le minait. Déjà plusieurs fois il avait obéi aux inspirations de sa muse, en donnant toujours à ces productions éphémères un titre caractéristique, car il les appelait *Poésies de foi et d'amour*. Cette

année, il écrivit ses *Hymnes à la nuit*, chef d'œuvre de mélancolie, de pureté et de foi. Nous voudrions pouvoir les traduire ici en entier, et l'on verrait alors qu'il y a dans Ossian bien peu de passages qui puissent lutter avec ces premiers soupirs d'une âme jeune et chrétienne. Nous ne pouvons en citer que ce peu de lignes :

« Nuit sainte, ineffable, mystérieuse, je me tourne vers toi. Le monde gît loin de moi, comme dans un abîme; sa place est déserte et solitaire. Une profonde mélancolie fait vibrer les cordes de cette lyre que j'ai dans mon cœur. Je sens ma vie qui se fond en rosée et qui se confond avec la cendre. Les lointains souvenirs, les désirs de la jeunesse, les rêves de l'enfance, les courtes joies de la longue vie, les espérances vaines, s'assemblent autour de moi dans leurs sombres vêtements, comme les gris brouillards qui enveloppent le soleil à son coucher. La lumière a donc planté ses tentes dans d'autres climats. Ne reviendra-t-elle jamais consoler ses enfants qui gardent leur innocence et leur foi en elle? »

En 1798 il se rendit à Freyberg, où il se lia avec le célèbre Werner, et bien que désormais étranger sur la terre, selon sa propre expression, il reprit avec ardeur ses anciennes études de sciences naturelles et s'occupa de la minéralogie dans son application à l'exploitation des mines, genre de vie pour lequel il s'était toujours senti le plus vif attrait. Il écrivit à cette époque un des fragments les plus remarquables qu'il nous ait laissés, intitulé : *les Disciples à Sais* (*Die Lehrlinge zu Sais*). Il nous est impossible de donner une analyse détaillée de cet essai inachevé; mais tous ceux qui voudront y jeter les yeux se trouveront transportés dans un monde nouveau et enchanteur. C'est peut-être le premier essai de naturalisme chrétien que les temps modernes aient enfanté; c'est une première lueur de ce que sera la science

lorsqu'elle aura subi la grande régénération qui se prépare pour elle, lorsqu'elle sera réconciliée avec la religion, sa divine sœur, et lorsque la pensée de Dieu se lèvera également en tête de chacun de ces deux règnes, que l'insensé génie des derniers siècles n'a pu disjoindre que pour un jour. Cette vie d'amour, d'universelle charité que le christianisme a fait naître dans l'âme humaine se trouve ici appliquée à la nature dans tous ses phénomènes, dans toutes ses relations avec l'homme. Elle s'éveille sous la main du jeune chrétien, animée comme nous, souffrante comme nous et avec nous des suites de notre premier péché, et soupirant comme nous après le jour où ce péché aura été expié, et où elle et nous, la nature et l'homme, s'uniront dans une paix éternelle entre les bras du Créateur. De lumineuses considérations sur le naturalisme des anciens, d'étonnantes prédictions sur ce que la science a depuis découvert complètent cette première révélation d'un talent aussi original que puissant.

Sa santé déclinait toujours; mais à mesure que sa faiblesse augmentait, et que son corps se penchait vers la tombe, son âme semblait s'élever vers le ciel, et sa pensée grandir et se fortifier de plus en plus. Il fit à cette époque de profondes études philosophiques, dont nous voyons les traces dans les *Fragments de philosophie et de physique* qu'il nous a légués. On y lit cette définition poétique : « La philosophie est « à vrai dire pour l'homme le mal du pays; c'est la passion « de retrouver partout sa patrie et ses foyers. » On y voit qu'il étudia d'abord Spinosa et Fichte, ambitieux de connaître à fond ces deux écrivains qui semblent présider aux deux extrêmes de la science, et entre lesquels il crut découvrir une union intime; puis, voyant qu'il n'y avait dans la philosophie rien de grand, rien de fécond, que ce qui tendait à en faire une réflexion de la religion, il s'appliqua aux néo-

platoniciens, aux mystiques du moyen âge, et avant de mourir il put écrire ces belles paroles : « Il y a des hommes qui « disent qu'il se trouve quelque part aujourd'hui un germe « d'union qui grandira chaque jour, jusqu'à ce qu'il ait em- « brassé le monde dans ses racines; et bientôt, quand ce prin- « cipe d'éternelle paix aura tout enveloppé, il n'y aura dans « ce monde qu'une science et qu'un esprit, comme il n'y a « qu'un prophète et qu'un Dieu. »

Ces études n'étaient pas solitaires. Sa liaison avec Schlegel durait toujours, et il comptait encore parmi ses amis d'habitude le physicien Ritter, Tieck, qui nous a donné de lui une touchante biographie, et Schelling, dont l'influence se fait souvent sentir dans ses écrits. Ces amis passaient ensemble de bonnes et douces journées aux environs de Jéna et de Halle, et surtout au Giebichenstein, près de cette dernière ville, au sein de ces magnifiques ruines d'antiques châteaux, si nombreuses et si belles en Allemagne, et où elles produisent sur l'âme une tout autre impression que les ruines dans d'autres pays : car on sait que la douce Germanie, si amoureuse du passé, n'en est pas coupable ; qu'elles sont l'œuvre de la conquête étrangère, des Suédois et des Français, et que ces restes précieux sont encore chéris, vénérés, défendus comme de vieux et saints autels.

A cette époque on voit avec surprise qu'il s'était laissé fiancer de nouveau avec mademoiselle Julie de Ch., soit que son cœur dévoré du besoin d'aimer et fatigué d'un amour qui se perdait dans le ciel eût cherché dans cette vie quelque passagère occupation, soit qu'il eût obéi au vœu de ses parents, sans cesser d'être fidèle à celle qui absorbait ses souvenirs comme ses espérances, et comptant bien que la mort viendrait assez à temps pour le rendre à ses anciens serments. Cette dernière supposition est de beaucoup la plus probable,

s'il faut en juger d'après ses écrits, où il n'est jamais fait la moindre allusion à sa nouvelle fiancée, et où se fait remarquer une ardente anticipation de la mort.

Ce fut vers ce temps qu'il commença un recueil de poésies sacrées où se trouve un *Cantique à la mort* qui respire la mélancolie et la foi, comme une harmonie de Lamartine; et des *Hymnes* où l'amour de Dieu pour l'homme, les ineffables consolations du christianisme sont décrites avec l'ardente dévotion d'un lévite, et où ce jeune homme, qui n'avait certes de protestant que le nom, célèbre les merveilles de la bonté divine dans l'eucharistie et dépose aux pieds de la sainte Mère de Dieu ses souffrances et son cœur, fervent et pur comme celui d'une vierge catholique. Nous en traduirons quelques stances :

« ..... Laisse-toi fléchir, ô ma douce Mère ! donne-moi un signe de ta clémence. Tout mon être repose en toi; et je ne te demande qu'un moment.

« Souvent dans mes rêves je t'ai vue si belle, si compatissante, portant sur ton sein un Dieu enfant, qui semblait avoir pitié de moi, enfant comme lui. Mais toi, tu détournais de moi ton auguste regard, pour t'élever dans les cieux.

« Qu'ai-je fait pour t'offenser? Mes ardentes prières ne sont-elles pas à toi? Ton sanctuaire n'est-il pas le reposoir de ma vie? Reine sainte, reine trois fois bénie, prends donc mon cœur, prends ma vie.

« Marie, je t'ai vue dans mille tableaux, mais nul ne t'a peinte telle que je t'ai vue dans mon âme. Je sais seulement que depuis cette apparition divine, le bruit du monde passe autour de moi comme un rêve, et que le ciel est descendu dans mon cœur. »

Le fragment intitulé *la Chrétienté* ou *l'Europe*, porte la date de 1799, et les vingt pages dont il se compose sont,

à notre avis, ce que Novalis a écrit de plus éloquent, de plus profond. C'est là que nous avons surtout trouvé une similitude remarquable entre ses doctrines et les nôtres sur le passé et l'avenir du monde. Et certes, c'est un événement plus grand et plus singulier qu'on ne pense que l'existence d'un pareil écrit à une pareille époque, et la postérité admirera avec raison comment, tandis que le faux libéralisme marchait invincible et impuni à la conquête du monde, il s'est élevé dans un coin obscur de la Saxe une voix solitaire de vaincu pour prophétiser la chute et l'impuissance de ce géant, pour célébrer le grand édifice qui surgirait de ses ruines; une voix de protestant pour chanter les gloires méconnues et l'avenir éternel du catholicisme. Novalis eut un mérite que le comte de Maistre seul peut lui disputer, celui de sentir tout le vide et le néant des idées du dix-huitième siècle au moment de leur plus éclatant triomphe, et celui plus grand encore de ne pas désespérer du salut du monde, et de découvrir ce salut dans le retour à l'unité catholique. Ce court écrit commence par un tableau admirable de l'organisation catholique de la société au moyen âge : puis l'écrivain dévoile les dangers et les suites funestes de la demi-civilisation qui précéda immédiatement la réforme, proclame l'union indissoluble du protestantisme avec le despotisme, montre la philologie substituée à la parole de Dieu, à la piété et à la foi, et réduit à sa juste valeur cette religion qui prétendait s'établir sans employer de moyens surnaturels, sans parler au cœur ou à l'imagination de l'homme. Ses espérances pour l'avenir sont aussi ardentes que sa foi. « En France, dit-il, on a beaucoup « fait pour la religion par les persécutions qu'on lui a fait « subir. Elle viendra, comme une orpheline, humble et étran- « gère, s'insinuer dans tous les cœurs et se faire aimer de « tous, avant d'être solennellement adorée, avant d'être ap-

« pelée à donner ses conseils et son suffrage dans les choses « du monde.... » — « Il n'y a, dit-il en finissant, d'autre « christianisme vivant et applicable à l'humanité que la « vieille foi catholique, c'est-à-dire la foi au Christ, à sa Mère « et à ses saints. Son empire sur la vie tout entière, sa pas- « sion pour l'art, sa profonde philanthropie, l'inviolabilité « de ses mariages, sa charité inépuisable, son amour de la « pauvreté, l'obéissance et la fidélité de ses enfants, telles « sont ses bases, et tels sont aussi les caractères incontestables « de la seule vraie religion. Il faut que la *chrétienté* revive, « que l'Église universelle se reforme. Quand et comment? « peu nous importe. Mais patience : le jour viendra, le jour « béni de l'éternelle paix, où la nouvelle Jérusalem rede- « viendra la capitale du monde. Jusqu'alors, ayez confiance « et courage, compagnons de ma foi ; annoncez avec moi, en « actions et en paroles, l'Évangile de Dieu, et restez fidèles « jusqu'à la mort à la seule foi qui ne mourra jamais. »

En 1800, Novalis lut à ses amis la première partie de son grand ouvrage; car lui aussi avait en tête un grand ouvrage, une grande pensée et comme un grand foyer où se réunissaient et d'où rayonnaient toutes ses idées, tous ses travaux subsidiaires. Il voulait exposer sous une forme allégorique et romanesque les hautes et bizarres pensées qui l'agitaient sur la nature et ses relations avec l'homme et la religion. Il réalisa ce projet en partie dans son roman intitulé : *Henri d'Ofterdingen*, qu'il dédia en vers charmants à sa première bien-aimée. Les événements de ce roman se passent au douzième siècle; l'empereur Frédéric II en est le héros, car Novalis avait subi plus que personne l'influence de ces grandes existences du moyen âge qui planent sur nos frêles et monotones existences, avec autant de hauteur que les vieilles tours de la chevalerie sur les chétives villes de notre civilisation.

Ces événements, couverts d'un voile trop allégorique, trop fantastique, offrent beaucoup moins d'intérêt que les idées originales et fécondes qu'il a développées dans tout ce roman. Celle qui le domine principalement est l'idée d'une sympathie universelle entre la nature et l'homme, et d'une sorte d'obligation contractée par lui envers elle, par suite du péché originel, dont les résultats ont réagi sur l'une comme sur l'autre. « L'homme, dit-il, a une mission de clémence et d'expiation à remplir envers la nature; il doit être comme le Messie de la nature. »

En parcourant à la hâte les pages attrayantes de ce poëme en prose, on remarque encore d'admirables considérations sur la vie des mineurs, toujours si morale, si pleine de poésie, de mélancolie et de religion, si favorable aux méditations et aux recherches de la science, si puissante pour enfanter le dévouement et le courage chez ceux qui la mènent. Il est remarquable que cette vie souterraine a inspiré le même attrait, je dirais presque la même passion, à des génies bien différents, mais tous célèbres dans leur différence, à Novalis, à Werner, au poëte Kœrner, à M. de Baader, et enfin à M. de Humboldt; et c'est ce que conçoivent facilement tous ceux qui ont souvent visité les profondes mines du Nord ou de l'Allemagne, tant la nature inspire de recueillement et de religion à l'homme dès qu'il veut l'écouter en silence, tant la voix de Dieu parle haut au milieu de ces magnificences ténébreuses!

Henri d'Ofterdingen contient en outre de charmantes pensées sur la musique, que Novalis aimait avec cette sorte de religion qu'elle inspire à certaines âmes; sur l'influence de la foi et de la poésie dans toutes les sciences qui dépendent de la nature; sur la vie du cloître et les vertus de ces moines, prêtres du feu sacré qui devait plus tard embrasser le monde des intelligences; enfin sur la touchante analogie qu'il avait

découverte entre la végétation et l'éducation, culture si négligée et si imparfaite de toutes ces jeunes fleurs qui nous entourent, si tendres, si parfumées et sitôt flétries.

L'épilogue qui devait terminer cet ouvrage, dont la mort n'a permis à Novalis que d'écrire la moitié, est une allégorie poétique, qu'il avait nommée *le mariage des temps*, et où il a décrit avec un charme bien rare l'union que Dieu ramènera à la fin des temps entre tout ce qui s'oppose et se repousse dans le monde, entre le jour et la nuit, le printemps et l'automne, la jeunesse et la vieillesse, le passé et l'avenir : toutes poétiques transformations de son idée dominante, l'amour et le désir de l'unité.

Enfin, partout se retrouve ce mysticisme attrayant et profond qui empreint la vie d'une couleur nouvelle ; et l'âme se perdrait au sein de ces fantastiques avenues où se joue une pure et innocente imagination, si au bout ne surgissait toujours un des symboles, une des sévères vérités du christianisme ; si un mystère de Dieu ne venait toujours expliquer et sanctifier ces mystères de la pensée humaine.

Ah ! respectons ces rêveries du jeune âge, ces capricieuses alliances de l'imagination avec la foi ; souvent elles ne sont pas sans fruit, et n'eussent-elles consolé qu'une seule infortune, rafraîchi qu'un seul cœur, sauvé qu'une seule âme, elles seraient encore dignes de toute l'indulgence de Dieu et de toute l'estime des mortels.

Chez Novalis, d'ailleurs, l'imagination avait une raison de plus pour être envahissante, si, comme il est permis de le croire, elle avait la conscience de la courte durée de la vie qu'elle dominait. On dirait à voir la merveilleuse activité de son esprit que le jeune poëte, pressentant sa fin prochaine, s'était hâté de vivre et d'aimer, de peur que la mort ne le surprît avec un cœur vide et une pensée stérile.

Aussi sa santé allait-elle s'affaiblissant chaque jour; sa maigreur et sa pâleur inspiraient chaque jour plus de défiance, et de fréquents crachements de sang vinrent bientôt révéler la fatale nature de la maladie. Ses amis l'entouraient de soins affectueux; Schlegel, Tieck, Schelling, les plus grands noms de l'Allemagne se pressaient autour de lui. Bien qu'ils n'eussent nullement les yeux ouverts sur son danger, et que lui-même leur dissimulât son état, quelque chose de craintif se mêlait à leur affection et à leur empressement, et la vivacité même de leurs espérances cachait une inquiétude profonde et trop justifiée. Il était de ces hommes qu'il faut bien aimer dès qu'on les a vus, mais que l'on n'aime qu'en tremblant, tant la pureté de leur vie et de leur âme est surnaturelle, tant chacune de leurs paroles, de leurs pensées, exhale le parfum d'un autre monde.

C'est qu'en effet il y a des âmes trop pures pour notre monde, et il leur faut le quitter si rapidement qu'à peine pouvons-nous les chérir en passant. Comme l'or pur a besoin de quelque alliage pour être lancé dans le monde, ainsi faut-il qu'une âme céleste soit mêlée de quelque boue d'ici-bas, pour vivre et lutter parmi nous. Quand sa nature est trop délicate, trop divine pour tolérer ce grossier mélange, elle n'a plus qu'à regagner le ciel : aussi s'envole-t-elle, ne nous laissant qu'une tombe et qu'un frêle souvenir.

Pendant l'hiver de 1800 à 1801, Novalis témoigna un vif désir d'aller respirer l'air de l'Italie; mais ses médecins le trouvèrent trop affaibli pour entreprendre ce voyage, et ce refus ne laissa plus de doute sur la position désespérée du malade. Lui continuait ses travaux au milieu de son danger, et son imagination semblait y puiser une nouvelle énergie, une nouvelle activité. Il écrivait et dictait beaucoup. Sa lecture ordinaire était la sainte Bible, et les écrits de Lavater,

dont on connaît les tendances catholiques. Quelques-unes des pensées qu'on trouve dans son recueil peuvent nous mettre sur la trace de ses réflexions habituelles pendant ses derniers jours. « Darwin, écrivait-il, a remarqué que la lumière nous « éblouit moins au moment du réveil, lorsqu'on a rêvé d'ob- « jets visibles. Heureux donc ceux qui rêvent dans cette vie « de ce qu'ils verront dans l'autre ! Ils seront les premiers à « pouvoir endurer l'éclat de la gloire céleste. » Plus loin : « La vie est le commencement de la mort, on ne vit que pour « mourir. — Bien des hommes s'attachent tendrement à la « nature, comme des enfants timides, qui craignent leur « père, et qui invoquent leur mère pour rentrer en grâce « auprès de lui. — Il y a sur cette terre des fleurs qui ont « leurs racines ailleurs, et qui n'apparaissent que pour nous « annoncer un autre monde et nous attirer à une meilleure « vie : telles sont la religion et l'amour. — Le christianisme « est le germe de toute vraie démocratie, c'est le sublime de « la popularité. » — Le malheur est une vocation à Dieu. « On n'est saint que par la souffrance. Tout homme a ses an- « nées de martyre. Le Christ a été le grand martyr du genre « humain ; c'est lui qui a donné au martyre un sens infini- « ment profond et une consécration céleste. »

Les souffrances de Novalis allaient bientôt finir; le 19 mars 1801, anniversaire de la mort de sa chère Sophie, les symptômes d'une dissolution prochaine se manifestèrent en lui, et le 25 il expira entre les bras de son meilleur ami, Frédéric de Schlegel. Il mourut à vingt-neuf ans, n'ayant rien achevé, n'ayant fait rien imprimer, mais laissant au monde un vrai trésor dans ses essais et ses *fragments*. Tieck et Schlegel ont rassemblé ces restes d'un beau génie, trop pressé de regagner sa céleste demeure, pour élever un édifice dont les pierres détachées ont suffi pour exciter l'admiration

et l'enthousiasme de l'Allemagne. Chaque jour, nous osons le dire, ajoutera au prix que la postérité attachera à ces précieux débris : chaque jour elle y puisera de nouvelles lumières, de nouveaux motifs d'aimer ce qu'aimait Novalis : Dieu, la nature qu'il a créée, et la poésie qui est la voix de cette nature.

Pourquoi, nous demandera-t-on peut-être, avoir révélé cette douce et innocente vie? N'y a-t-il pas dans l'obscurité où elle reposait un certain charme, comme dans celle de ces saints dont l'Église n'a pas consacré le nom, mais dont la gloire est d'autant plus pure dans le ciel, qu'elle est plus inconnue sur la terre? Ne doit-on pas, quand on a découvert ici-bas, même dans le passé, une âme tendre à chérir, une imagination pure à caresser, une réputation sans tache à vénérer, ne doit-on pas la garder pour soi, et ne pas l'exposer à être ternie par le souffle glacial et impur de la moquerie et de la critique? Pourquoi vouloir que pour ceux qu'on aime cette triste vie dépasse les bornes du tombeau?

Pourquoi? parce qu'il est bon que même dans cette triste vie ces pures et touchantes existences soient mises au grand jour, afin que les bonnes et belles âmes apprennent à se compter, à se connaître, à croire en elles-mêmes, à ne pas perdre en défiances craintives ces précieux jours d'épreuve; parce qu'il faut ménager quelque consolation, humble et terrestre si l'on veut, mais toujours douce et encourageante, à toutes ces pauvres âmes éparses dans ce *vaste désert d'hommes*, inconnues les unes aux autres, flétries par le dédain et la solitude, et qui dans leur passage à travers cette vie se sont usées à se rencontrer sans oser s'aborder, à s'entrevoir sans oser s'aimer, à se regarder sans se comprendre. Il faut leur montrer que si elles ont été seules sur la terre, elles ne seront pas sans compagnes dans le ciel.

(*Avenir* du 9 septembre 1831.)

II

NOTRE-DAME DE PARIS

PAR VICTOR HUGO

(1831)

Une œuvre de Victor Hugo! qui ne tressaille à ces mots? Que ce soit de plaisir ou de dépit, d'admiration ou de colère, n'importe. Il est toujours certain que de lui rien n'est indifférent, et qu'il a le privilége, si rare aujourd'hui, de maîtriser l'attention, non pas par les choses qu'il écrit, mais parce que c'est lui qui les écrit. Pour nous, jeunes gens de ce siècle, dont il est presque le contemporain et le camarade, un lien tout spécial nous attache à cet homme dont les œuvres expriment et résument si complétement tout ce qu'il y a d'élevé et de généreux dans notre époque; son nom seul suffit pour nous rappeler tous les nobles souvenirs de sa vie, qui sont en même temps les souvenirs les plus chéris de la nôtre. Avant vingt ans, il a trouvé des larmes pour les jeunes martyres de Verdun, pour la céleste Sombreuil, pour Quiberon de sanglante et sublime mémoire. Avant vingt ans, le voilà qui jette dans le monde la sainte et pure voix du *poëte dans les révolutions* [1], et la noble protestation de cette Vendée, punie de son immortelle fidélité par le délaissement et l'oubli [2].

[1] Odes, liv. I.
[2] *Ibid*, *ibid*.

Chantre inspiré des traditions et des croyances chrétiennes, il gémit de honte et de colère sur les dévastations de la vieille Église, il prévoit l'aveuglement et la ruine des rois [1], il ose proclamer au monde qu'il n'y a qu'une liberté vraie, la sainte liberté du Christ [2], il ose parler d'un Dieu libre et vengeur, dans un temps où ce Dieu n'était pour les uns qu'un instrument, pour les autres qu'un fantôme oppresseur! Chantre dévoué de la monarchie, il verse sur la tombe de Louis XVII une angélique élégie; il conduit à Saint-Denis Louis XVIII, et lui donne pour escorte l'image de ce géant qui ne put *usurper un tombeau!* il a des accents d'éloquente sympathie pour toutes les douleurs, tous les prestiges de l'antique royauté, et il ne s'en sépare qu'avec tristesse, et quand elle-même a répudié ses plus nobles soutiens. Également épris de notre vieille histoire et de notre jeune liberté, il maudit en vers admirables la *gloire impie, en désastres féconde* du grand despote enfanté par la révolution, et qui a si longtemps ébloui la France [3]; puis se laissant séduire par le prestige d'une fortune si diverse, il s'attache au vainqueur impérial du monde, et ne le quitte qu'après avoir sondé le mystère profondément poétique de son existence [4]. Voué au

[1] Odes, *le Repas libre.*

[2] Odes, *la Liberté*, qui a pour épigraphe *Christus liberavit nos.*

Peuples, qui poursuivez d'hommages
Les victimes et les bourreaux,
Laissez-le fuir seul dans les âges:
Ce ne sont pas là les héros!
Ces faux dieux que leur siècle encense
Dont l'avenir hait la puissance,
Vous trompent dans votre sommeil;
Tels que ces nocturnes aurores
Où passent de grands météores,
Mais que ne suit pas le soleil.

Bonaparte; 1822.

[4] Voyez *les Deux Iles*, *Lui*, etc.

culte de toutes les gloires, il salue tour à tour de son jeune enthousiasme la Grèce et ses martyrs, le fils des Vasa languissant dans l'exil et la misère [1], la gloire chrétienne de Navarin et les débris des pompes impériales menacés par la diplomatie, mais vengés par la colonne d'Austerlitz [2].

Si de plus notre mémoire le suit dans sa vie littéraire, nous le voyons ouvrant à l'art une carrière nouvelle où il se précipite le premier avec l'ardente espérance du génie; traçant le code de cet art rajeuni dans une préface monumentale; lançant le drame par un essai hardi et victorieux dans un monde inconnu. Puis, si nous pénétrons encore plus loin, et jusque dans sa vie intime, il est là, mêlant dès son enfance le cœur le plus passionné à une imagination d'une pudeur virginale; trouvant les accents les plus enchanteurs, les inspirations les plus séduisantes, pour célébrer un amour chaste et légitime, un amour domestique, et consacrant toutes les riches découvertes de son talent à un hymne perpétuel de reconnaissance envers Dieu et envers cette ange à *l'œil doux et noir*, venue du ciel pour présider à sa félicité [3]. Ce n'est pas tout, c'est lui qui appelle à la lumière ce

[1] *Ode au colonel Gustawson.*

[2] *Ode à la colonne.*

[3] Vous avez dans le port poussé ma voile errante :
Ma tige a reverdi de séve et de verdeur ;
Seigneur, je vous bénis ! à ma lampe mourante
Votre souffle vivant a rendu sa splendeur....
C'est que pour m'amener au terme où tout aspire,
Il m'est venu du ciel un guide au front joyeux ;
Pour moi, l'air le plus pur est l'air qu'elle respire ;
Je vois tous mes bonheurs, muse, dans son sourire,
Et tous mes rêves dans ses yeux.

(*Paysage*, liv. V, ode XI.)

Un ange sur mon cœur ploie aujourd'hui ses ailes.....

Voyez aussi ces vers délicieux et que tout le monde sait par cœur : *A toi, toujours à toi.*

pur et noble talent qui deux fois est venu apporter à tant d'âmes que le besoin d'aimer fatigue, à tant d'âmes que le bonheur oublie, un trésor de religieuse mélancolie et d'ineffable sympathie. C'est sous son invocation que le jeune auteur de *Joseph Delorme* nous a dotés de ce recueil délicieux que le monde a admiré sans le comprendre, mais qui restera dans le souvenir de Dieu et des malheureux. Enfin, hier encore, quand la France venait d'inscrire dans ses fastes une révolution que rien n'avait encore ternie, c'est la voix de Victor Hugo qui s'élève pour chanter cette gloire nouvelle, mais aussi pour respecter de royales infortunes, pour défendre des souvenirs augustes et sacrés, pour montrer la croix du Christ debout au milieu de l'éruption, et la main de Dieu imprimée au sein de la lave dévastatrice.

Voilà sa vie, voilà sa gloire, voilà pourquoi il est à nous, notre poëte, notre maître, notre ami.

Voilà pourquoi aussi l'annonce de son roman éveillait en nous un intérêt si affectueux, et pourquoi notre attente a été si impatiente. Dans ce titre seul de *Notre-Dame de Paris* il y avait tant de choses mystérieuses qui parlaient à notre mémoire et à notre foi! Il nous faut dire aujourd'hui comment notre intérêt a été justifié, comment notre attente a été remplie; il nous faut voir ce que ce livre ajoute à la réputation de l'auteur, ce qu'il ajoute à nos jouissances.

D'abord il est évident qu'il y a dans cette œuvre deux parties essentiellement distinctes : l'architecture et le roman; l'œuvre d'art et l'œuvre d'imagination et de sentiment, l'œuvre de l'architecte et l'œuvre de l'écrivain.

Remercions solennellement M. Victor Hugo de la vive et éclatante lumière qu'il a jetée sur des beautés depuis longtemps négligées et méconnues, et que son ouvrage contribuera plus que toute autre chose à réhabiliter et à populariser.

Tous les Français intéressés à ce titre à ce que la France ne soit pas dépouillée de ses plus beaux ornements, à ce qu'elle ne descende pas infiniment au-dessous des nations étrangères et de ses plus proches voisins, doivent à l'auteur de cette énergique défense des chefs-d'œuvre de nos pères le témoignage de leur reconnaissance; mais nous la lui devons surtout, nous qui, comme catholiques, gémissons chaque jour sur la dégradation et la ruine des vénérables édifices de notre culte; nous qui les aimons avec une religieuse ferveur; nous qui tenons à ce que ces voûtes qui ont tant de fois retenti des prières et des chants de nos pères soient encore les dépositaires de nos vœux et des confidences que nous faisons à notre Dieu.

Celui qui a si courageusement flétri les ténébreuses dévastations de la *bande noire*[1], a retrouvé toute sa poétique énergie pour flétrir le goût atroce qui s'en va aujourd'hui effaçant, mutilant, détruisant, et replâtrant sur toute la surface de la France. Et remarquons en passant que ce n'est pas la première fois que cette union intime de la poésie et de l'architecture s'est révélée au genre humain. L'histoire de l'art chrétien abonde en exemples de cette divine union; et nous croirons avoir assez dit pour flatter M. Victor Hugo et l'encourager dans sa tendance actuelle, si nous nous bornons à citer Michel-Ange, dont les *Rime* font pressentir et deviner la coupole de Saint-Pierre. Et il faut qu'il en soit ainsi; car il n'y a pas de poëme plus complet qu'une cathédrale chrétienne, et l'âme du poëte à qui la nature ne suffit pas ne peut se trouver à l'aise que dans la maison de Dieu.

Mais il faut que cette maison soit digne à la fois de Dieu et du poëte; et hélas! combien peu en reste-t-il dans notre France qui répondent à la fois à la majesté de l'un et à l'ima-

[1] Ode III, liv. II.

gination de l'autre! Pour remplacer les innombrables basiliques dont le vandalisme révolutionnaire et de vils intérêts personnels nous ont dépouillés, on nous élève çà et là des granges blanchâtres, où l'on abdique soigneusement toutes traditions de l'art chrétien, au profit d'un paganisme bâtard, et l'on nous envoie prier Dieu dans des enceintes qui serviraient tout aussi bien à un bal ou à un spectacle. Tandis que partout ailleurs on résiste au goût dépravé des deux derniers siècles, tandis qu'en Angleterre, par exemple, on s'attache à copier avec une religieuse exactitude les monuments magnifiques que le moyen âge nous a laissés, tandis que dans la pauvre et grossière Irlande les nouvelles chapelles catholiques s'élèvent toutes sur le modèle du gothique le plus pur et le plus délicat : ici, dans le pays où le genre gothique a laissé les traces les plus profondes de son règne, on s'obstine à calquer tous les édifices religieux sur les avortons d'architecture qui peuplent la capitale. Voulez-vous un portail dont la seule vue réveille en vous l'image confuse mais enchanteresse de tous les mystères et de toutes les traditions pittoresques et poétiques du christianisme? on vous donnera celui de Saint-Eustache ou du Panthéon. Demandez-vous ces vastes nefs où l'âme s'élève et s'agrandit à son insu, ces bas côtés à demi éclairés où l'on aime à errer dans une religieuse rêverie? allez à Saint-Thomas d'Aquin et à Saint-Philippe du Roule, et là vous serez à l'aise. Si, plus modeste, vous n'aspirez qu'à la coupole, au dôme de la renaissance, voilà l'Assomption! soyez contents.

Encore si le goût moderne bornait ses hideuses prétentions aux constructions nouvelles, on pourrait s'en consoler en n'y mettant jamais le pied. Mais non, il pénètre partout, et se dévouant avec une persévérance acharnée à son œuvre de destruction, s'incarnant en la personne des fabriciens, et, il

faut le dire, des curés, il promène son badigeonnage et ses marbrures dans toutes les églises, et jusque dans les plus humbles chapelles, jusque sur les plus modestes autels. D'un autre côté, pas le plus petit effort ne se fait pour reconquérir les monuments du culte et de l'art qui n'ont survécu à la révolution que pour être livrés aux usages les plus vils et les plus profanes. S'il y a une tour dont l'élévation et les délicates sculptures remplissent de loin l'âme d'émotion et de curiosité, on la laissera debout, mais ce sera pour y faire couler du plomb en balles [1]. S'il reste une nef à l'ogive hardie et à l'élégante nervure, où l'on respire librement comme sous une tente orientale, on vous y laissera entrer, mais ce sera pour y remiser des diligences [2] ou disséquer des cadavres [3].

C'est par l'opinion publique qu'il faut attaquer et battre en brèche cette dégradante influence du dix-huitième siècle sur le plus noble et le plus populaire des arts. Nous ne connaissons pas d'ouvrage plus propre à commencer cette attaque que *Notre-Dame de Paris*. M. Victor Hugo aura la gloire d'avoir donné le signal de la révolution qui doit infailliblement s'opérer dans l'architecture ; ses admirables chapitres intitulés *Notre-Dame* et *Paris vu à vol d'oiseau* sont les premiers manifestes d'un goût nouveau, d'une seconde *renaissance*, à qui certes il faut souhaiter de meilleures destinées qu'à la première. Nous nous trompons fort, ou bien la voix puissante de notre poëte bien-aimé ira éclairer bien des intelligences, féconder bien des germes cachés, et vivifier bien des imaginations éteintes. Nous plaignons ceux qui, dans ces détails qu'il prodigue avec tant d'amour, et dont il

[1] Saint-Jacques la Boucherie, Saint-Martin de Tours.
[2] Saint-Julien de Tours.
[3] L'église des Cordeliers, rue de l'Ecole de Médecine, à Paris.

parsème son récit avec tant de charme, ne verront rien que des longueurs inutiles. Nous avons assez de foi en la jeunesse *artiste* de nos jours pour croire qu'il n'en sera pas ainsi d'elle, et qu'elle verra dans ce développement nouveau un appel fait à ses talents, et le secret d'un brillant avenir...

Nous nous rappelons deux passages délicieux : l'un, où l'infortuné Quasimodo, renié de la société qu'il déteste, trouve dans la vieille cathédrale, non-seulement un asile, mais une patrie, mais une famille, mais des ombrages et tous les charmes de la nature; des amis, dans les saints et les monstres de pierre qui le regardent tranquilles du haut de leurs niches ou de leurs chapiteaux, et dans la grosse cloche du portail, à laquelle il se cramponne avec une passion effrénée, tandis qu'elle bondit haletante dans les airs. L'autre passage est celui où cette même cathédrale, toujours bienfaisante, toujours protectrice, répand par son silence, par sa paix profonde, ou par ses célestes harmonies, un calme inconnu, une fraîcheur vivifiante sur la pauvre Esmeralda, persécutée, trahie, abandonnée, et n'ayant de refuge et d'amie au monde que la colossale basilique.

Un jour viendra sans doute où celui dont nous admirons aujourd'hui le talent, ou quelque autre plus heureux que lui, dira au monde oublieux et étonné tout ce que renferment de consolant, d'élevé, de profondément philosophique ces sublimes débris d'un culte aujourd'hui abandonné par l'art comme par le pouvoir. Il déroulera cette page magnifique de l'esthétique chrétienne que la France soupçonne à peine. Il montrera l'art catholique se développant parallèlement avec les institutions religieuses et législatives du catholicisme, marchant comme elles à la conquête du monde, et périssant comme elles sous le souffle mortel du despotisme et de l'hérésie. Il demandera fièrement à l'histoire quelle

constitution, quelle religion, quel pouvoir a jamais fait autant pour les classes populaires et agricoles, pour leur bien-être, leur gloire et leur amour-propre, que la religion catholique, lorsqu'elle jeta ces chefs-d'œuvre de l'art, ces éternels aliments de travail et de vertu, au sein non pas seulement de superbes capitales, mais de chétives bourgades, d'obscurs et lointains villages; lorsqu'elle les sema avec une admirable profusion là où rien ne les appelait, ni routes, ni commerce, ni châteaux, ni populations nombreuses, rien que la pensée de Dieu et la prière du pauvre.

Il dira aussi, cet heureux champion d'un passé admirable, il dira la gloire pure de ceux qui élevèrent ces monuments sacrés; il parlera de ces masses d'ouvriers enthousiastes, unis par des liens de mystique confrérie, et travaillant de génération en génération à des œuvres éternelles. Il parlera de ces architectes innombrables qui n'ont laissé d'autres traces de leur vie que leurs créations gigantesques : anonymes sublimes, on ne les vit jamais inscrire fastueusement leur nom à côté de celui de Dieu; ils cachaient joyeusement leur gloire dans celle de la sainte Église du Christ, et quand leur mission laborieuse était achevée, ils mouraient comme ils avaient vécu, dans la simplicité de leurs cœurs, ignorants, ignorés, oubliant tout, hormis Dieu, oubliés de tous, hormis de lui.

On le voit, nous mettons de la foi et de la ferveur religieuse jusque dans l'architecture. Aussi nous dira-t-on peut-être que c'est une superstition que d'attacher plus de prix à une certaine forme de pierres qu'à d'autres, et qu'après tout on peut tout aussi bien prier Dieu à l'Assomption qu'à Notre-Dame. Mon Dieu oui ! c'est une superstition; nous acceptons ce reproche, ce mot-là ne nous effrayera jamais. Il y a des superstitions qui font corps avec la religion, qui représentent

ses plus douces jouissances, ses plus séduisants attraits. En religion comme dans l'amitié, l'honneur et l'amour, la superstition se mêle à nos sentiments les plus délicats, à nos émotions les plus profondes. Dans l'art, dans le règne de l'imagination, elle est éternellement vénérable, éternellement chérie. La superstition, c'est la langue du cœur, et cette langue est sainte; c'est la fleur de la vie, et cette fleur est bénie de Dieu.

Oui, c'est la vieille cathédrale que nous voulons, afin qu'elle nous soit chère et sacrée comme toi, ô sainte religion de nos pères, dont elle est l'image fidèle et la vivante histoire! Comme toi elle a dû subir les injures du temps, et les injures bien plus cruelles des hommes; mais comme toi elle lève encore son front cicatrisé, toujours ouvrant un large asile à la souffrante humanité, toujours prête à porter le frêle drapeau que des mains mortelles lui imposent, prête à le porter et à lui survivre. Comme à toi des ennemis furieux et aveugles sont venus lui prodiguer l'outrage et la destruction; comme toi, de maladroits amis, des protecteurs incrédules et perfides, l'ont souillée de leurs chétifs enjolivements, de leurs dégradantes restaurations; mais comme toi aussi, elle leur survit, et le vent qui a emporté leurs cendres n'a fait que noircir ses piliers. Comme toi délaissée, oubliée, méconnue, elle n'en est pas moins comme toi toujours grande et belle, toujours chérie et adorée de nos cœurs. Oh! mieux vaut une heure sous ses voûtes nues et lugubres qu'un siècle dans les modernes tabernacles des hommes; mieux vaut une larme, une prière à l'ombre de ses vieilles colonnes, que toutes les joies et tous les triomphes des mortels....

Nous n'avons jusqu'à présent, en rendant compte de cet ouvrage, rempli que la moitié de notre tâche. Après avoir

exprimé les rêves et les regrets qu'il nous a inspirés comme œuvre d'architecture, il nous reste à l'envisager comme roman, comme poëme, comme œuvre littéraire.

D'autres diraient : il nous reste à l'envisager en *critiques*. Mais nous, nous abdiquons cette mission. Elle est difficile, elle est honorable, elle est utile, mais ce n'est pas la nôtre. Nous ne nous constituons ni juges du bon goût, ni partisans d'une école quelconque. Pour nous, la littérature, comme l'art, comme la politique, comme la philosophie, n'est qu'une face de la grande et universelle idée qui maîtrise notre intelligence et nos affections. Nous ne cherchons en elle, comme en tout, qu'une seule chose, la trace de cet esprit divin, de ce feu céleste sans lequel le monde ne serait pour nous que ténèbres. Pèlerins, ou si l'on veut chevaliers errants de cette seule idée, nous parcourons le monde pour la trouver et la défendre, le cœur plein de chimères, de partialité, de superstitions, mais aussi plein d'enthousiasme et d'amour. Lancés au milieu d'un désert, nous errerons longtemps épuisés de soif et de fatigue, mais nous savons sous quel ciel il nous sera permis de désaltérer notre esprit et de reposer notre cœur.

Loin de nous aussi l'idée de vouloir renfermer dans les bornes d'une analyse froide et étriquée l'étonnant récit qui est la base du roman. En le dépouillant ainsi des couleurs dont son auteur l'a revêtu, nous rendrions à nos lecteurs le plus triste service ; nous ne leur donnerions qu'un conte bizarre et souvent inintelligible au lieu d'un poëme, et en présence d'un tel poëme, nous aimerions mieux ne leur rien donner.

Nous nous bornerons donc à relever les défauts qui nous ont frappés ; puis nous chercherons à réfuter quelques reproches que le livre ne nous semble pas mériter ; et enfin

nous demanderons à ceux qui l'ont lu de revenir avec nous sur les beautés qui les ont le plus charmés.

Nous commençons à dessein par la partie la plus pénible de notre tâche, par l'improbation. Cette improbation, nous la prononçons formelle et sans réserve contre ces images et ces peintures lascives que M. Victor Hugo a laissées pénétrer dans son roman. Si nous pouvions nous résoudre à perdre de vue l'intérêt religieux et moral d'une œuvre quelconque et à ne l'envisager que sous le rapport littéraire, nous ne saurions découvrir ce que gagne la pensée de l'auteur à cette profusion d'idées que la décence réprouve, ni quel relief en ressort pour son talent et sa réputation. L'intérêt de l'art nous semble complétement méconnu, son but faussé, et sa gloire trahie. Dans la vaste mine de l'imagination et de la sensibilité humaine, la veine du beau et de l'honnête est-elle donc épuisée? N'y a-t-il plus rien à recueillir là où l'auteur des *Odes*, le chantre de toutes les pures joies de l'âme, a puisé si largement dans les jours de sa jeunesse? Est-il donc déjà désenchanté de ses premiers triomphes, lui qui a su répandre un attrait si séduisant, un prestige si enchanteur sur des affections virginales, sur des liens légitimes? N'y a-t-il dans ce parfum de vertu qui s'exhale de ses premières poésies rien de contagieux pour son avenir, rien qui puisse le garder et le sauver pour le reste de ses jours? Et faut-il qu'en abandonnant lentement l'effervescence du jeune âge, il se condamne aussi à en abandonner la délicatesse et la fraîcheur?

Voilà ce que nous lui dirions si nous ne le jugions qu'en artiste. Mais, dominés, comme nous le sommes, par une pensée plus haute, par une pensée chrétienne, nos paroles doivent être plus sévères; elles le seront. On pourra nous accuser d'un ridicule rigorisme, mais certes pas de malveillance, et c'est parce que nous nous sentons forts de notre

ancienne et profonde admiration pour lui, que nous l'accusons sans détour d'avoir été infidèle à son devoir et à son passé. Nous protestons contre le coupable sacrifice offert par le génie au goût dépravé, non pas du siècle, qui le renie, mais d'une littérature dégradée et mourante. M. Victor Hugo aurait dû mettre sa gloire à l'étouffer sous le poids d'une œuvre belle de pureté et de vertu, au lieu de livrer sa brillante imagination comme une proie au monstre agonisant. Plus la corruption et l'obscénité s'ébattent et se reproduisent dans ces basses régions où le vrai talent ne descend jamais, plus elles distillent leur venin dans toutes ces productions éphémères qui leur demandent une ignominieuse notabilité, plus aussi le poëte devrait fuir leur impure atmosphère, et leur fermer l'entrée de son âme. Si celui que nous aimons tant à lire et à applaudir avait compris ce devoir, nous aurions une *Notre-Dame de Paris* digne de ses sœurs, digne de ces charmantes pages où l'éclat de l'imagination n'a certes jamais été terni par la présence de la pudeur, et nous n'aurions pas une œuvre dont nous nous ferions scrupule de recommander la lecture à qui que ce soit.

C'est là plus qu'un défaut; pour M. Victor Hugo, c'est un crime. C'est, du reste, la funeste conséquence d'un penchan qui se laisse entrevoir dans plusieurs de ses derniers ouvrages, mais qui se manifeste sans détour dans *Notre-Dame de Paris* : le penchant à sacrifier le point de vue idéal au point de vue matériel, le penchant à matérialiser la pensée. C'est une erreur qui est chez M. Victor Hugo à la fois inexcusable et inconcevable. Nous nous demandons en vain comment lui, qui, dans ses poëmes comme dans ses romans, a si souvent abdiqué les inspirations terrestres, repoussé avec dédain la matière, plané avec orgueil dans les régions les plus élevées, et qui semblait trouver dans cet air plus vif

et plus pur la seule nourriture propre à son jeune génie, comment il a pu se résigner à descendre aujourd'hui d'une si noble hauteur pour disputer à d'ignobles concurrents une pâture qui est à la portée de chacun. Ah! espérons-le, son vol altier d'autrefois ne l'a point fatigué, et la maturité de son talent ne reniera pas le fier élan de sa jeunesse.

En attendant, il est de notre devoir de signaler comme l'erreur qui prédomine dans *Notre-Dame de Paris* ce penchant vers la matière. Nous lui devons sans doute les peintures les plus riches et les plus ornées, des descriptions d'une énergie et d'une vérité souvent effrayante; mais au sein de ses plus brillants efforts, on sent l'incomplet, le vide. Trop de ses personnages, trop de ses héroïnes surtout sont victimes de cette contagion; leur personnalité matérielle étouffe le germe idéal; on n'y voit nulle trace d'une main divine, nulle pensée de l'avenir, nulle étincelle immortelle. Pâquette la Chantefleurie forme seule une exception admirable. Mais à part elle, Fleur-de-lys et même la séduisante Esmeralda déplaisent par le positif trop prononcé de leur caractère. La Bohémienne est gracieuse, irrésistible, enivrante, mais c'est toujours l'enivrement des sens, la victoire d'une forme purement terrestre. La création n'est pas achevée, l'inspiration n'est point venue d'en haut. L'infortunée! n'était-ce point assez pour elle d'être partout étrangère sur la terre, partout sans foyer dans ce monde? Fallait-il encore lui fermer l'accès du ciel, et nous la jeter éperdue, sans foi, sans espérance, et, il faut le dire, sans âme.

Un second défaut qui remonte encore plus haut chez M. Victor Hugo, et qui nous semble d'une nature également funeste à son talent, c'est l'usage trop prodigue du ressort de la douleur et de l'horreur. Nous ne connaissons pas assez la

biographie de M. Victor Hugo pour savoir si ce sont les émotions de son propre cœur, les misères de sa propre mémoire qui règnent dans sa pensée, quand elle se livre à toutes ces effrayantes peintures des afflictions humaines. Chose étrange ! la seule douleur qu'il n'a jamais pu ressentir, celle d'une mère pleurant sur son unique enfant, est aussi la seule qu'il ait vraiment comprise et fidèlement rendue. On dirait qu'un cœur de mère bat dans cette poitrine de jeune homme, tant il y a de révélations intimes et incroyables, tant il y a de secrets déchirants mis à nu, dans le récit des regrets et des angoisses de la Chantefleurie, récit si long, si cruel, si bouleversant, et qui cependant ne fatigue et ne repousse jamais, parce que la vérité y donne la main à l'imagination. On y retrouve le sublime développement de la pensée qui dicta au poëte ces vers des *Orientales :*

> Sa pauvre mère, hélas ! de son sort ignorante,
> Avoir mis tant d'amour sur ce frêle roseau !
> Et si longtemps veillé son enfance souffrante,
> Et passé tant de nuits à l'endormir pleurante,
> Toute petite en son berceau !

Mais autant cette douleur, sans rivale et sans consolation, a trouvé dans M. Victor Hugo un chantre digne d'elle, autant toutes les autres qu'il a voulu peindre nous semblent empreintes d'exagération et filles d'une imagination dépourvue de l'arme terrible du souvenir. Non, la vraie douleur ne tient point ce langage altier et forcé ; elle recule devant ces bruyantes exhibitions de ses maux ; elle se dessèche sous ce scalpel implacable ; plus ses cicatrices sont profondes et inguérissables, plus elle les cache à des yeux profanes. Elle ne souffre point qu'une main inexpérimentée vienne ainsi jeter un flambeau éclatant dans le sombre sanctuaire où elle voile les mystères de son passé. Elle ne réserve ses confidences

que pour ceux qui sont depuis longtemps ses victimes, et ceux-là maudissent trop leur science et leur expérience pour se donner en spectacle à l'indifférence oisive et blasée. Dans ces remords forcenés, dans ces permanentes angoisses que prodiguent trop facilement les personnages de M. Victor Hugo, je ne reconnais qu'une parenté incertaine avec la mélancolie de Lamartine, dont le soupir ne part de la terre que pour aller mourir dans le ciel ; ni avec la profonde misère de René, qui ose à peine s'exprimer en phrases vagues et entrecoupées, et qui recule devant ses propres paroles, comme si elle eût craint de donner un corps à sa désolante pensée. Ce n'est trop souvent qu'une douleur qui sert de jouet, qui a son clinquant et ses clochettes; ce n'est plus que l'enfant s'amusant avec le glaive qui peut un jour lui percer le cœur.

A côté de ce reproche nous en placerons un autre, au risque d'encourir nous-mêmes le reproche d'inconséquence. Nous en voulons à M. Victor Hugo de ce mélange continuel du grotesque au tragique, de cette abondance de plaisanteries forcées et inutiles dont il se plaît à parsemer ses ouvrages et quelquefois les passages les plus pathétiques. C'est encore là une exagération qui ne s'accorde nullement avec la nature de son talent, et qui porte une grave atteinte à cette précieuse unité de caractère qu'un auteur et un poëte surtout est tenu de conserver. Il est évident que M. Hugo n'a point le génie comique, et nous ne pouvons que l'en féliciter. Nous y voyons à l'époque où nous vivons un titre de plus à notre admiration et à notre sympathie. Pourquoi donc s'obstine-t-il à forcer ainsi son talent? Si l'affectation de la mélancolie est un ridicule, que faut-il dire de l'affectation d'une gaieté mensongère et superficielle, quand on est fait pour sonder les abîmes du cœur humain, et quand on vit dans un temps

si fécond en misères? Quoi de plus triste que ce rire qui s'arrache et qui ne répond à rien? Mieux vaut mille fois une larme même inutile, même sans motif, car du moins elle peut passer silencieuse et inaperçue...

(*Avenir* des 11 et 28 avril 1831.)

III

HISTOIRE DE MADAME DE MAINTENON

ET DES

PRINCIPAUX ÉVÉNEMENTS DU RÈGNE DE LOUIS XIV

PAR M. LE DUC DE NOAILLES

(Janvier 1849.)

Nous venons bien tard pour appeler l'attention et la sympathie de nos lecteurs sur ce bel ouvrage, et ce retard nous ôte l'avantage de la priorité, le seul que nous pussions disputer à l'écrivain érudit et spirituel qui en a rendu compte dans un autre recueil. M. Ampère a trouvé, pour définir la nature et le succès du livre de M. le duc de Noailles, une expression si juste et si vraie, que tout lecteur se figure volontiers l'avoir trouvée d'avance dans sa pensée. Il ne nous reste plus qu'à répéter, après lui, que « l'ouvrage de M. de Noailles, à force de contraste avec les circonstances, est presque un ouvrage de circonstance. »

Il faut donc remercier M. le duc de Noailles, non-seulement d'un bon livre, mais d'une bonne action; car c'en est une que de nous avoir donné, à nous autres pauvres citoyens de la république, au milieu de cette triste et fatale année 1848, deux magnifiques volumes dont la lecture repose en même temps qu'elle instruit. Grâces soient rendues à l'élé-

gant et solide historien qui nous a retirés, pendant cette lecture, de l'atmosphère sordide et orageuse où nous avons eu tant de peine à respirer depuis dix mois, pour nous transporter dans une région sereine et élevée, où les meilleurs souvenirs de notre histoire sont éclairés par une lumière douce et durable, où l'âme se purifie, où l'esprit se redresse, et où le lecteur français apprend à se rappeler que la France a été longtemps regardée dans le monde comme le sanctuaire du goût, de l'ordre, du génie et de la grandeur.

Il a fallu un grand courage à l'auteur pour braver l'inopportunité apparente de sa publication, pour lancer une œuvre si laborieuse et si délicate au milieu de cette poussière, de ce bruit, de ce sang, de cette honte, où tant de bons esprits ont cru que toute littérature allait demeurer ensevelie. Mais, hâtons-nous de le dire, ce courage l'a bien servi. Il a obtenu un succès considérable et unanime, qui a dépassé peut-être son attente, mais non pas certes son mérite. Chacun a compris que ce livre était un service rendu, non-seulement aux lettres, mais au pays, à la société. Chacun, en l'admirant, en le louant, a cru acquitter une dette de reconnaissance et d'honneur à celui qui, sous la pression des hommes et des choses que nous avons subis, ne désespérait ni du bon goût, ni de la justice, ni de la vérité.

Il faut le dire, du reste, M. le duc de Noailles, resté jusqu'à ce jour en dehors de l'arène littéraire, et ne s'étant révélé au public attentif que par des discours politiques à la tribune de la Chambre des pairs, possède à un degré remarquable toutes les qualités nécessaires pour tenter une entreprise aussi hasardeuse et pour y réussir. On ne saurait dire avec quel plaisir on retrouve, à travers ces deux volumes, l'écrivain toujours délicat et distingué qui a su se maintenir à l'écart de tous les excès et de tous les défauts de son temps.

Tout en suivant la règle la mieux adaptée aux historiens qui traitent d'une période déjà éloignée et dont l'histoire a été plus d'une fois écrite, tout en s'effaçant lui-même autant que possible pour laisser parler les contemporains et surtout l'héroïne de son livre, l'auteur a su marquer son œuvre d'un coin spécial et digne de lui.

Son style, à la fois noble et naturel, dépourvu de toute affectation et de toute enflure, est empreint d'une sobriété, d'une réserve et d'une simplicité qui n'exclut du reste ni la grâce, ni le trait, ni l'éclat. En un mot, c'est un style parfaitement adapté au sujet et à l'époque qu'il décrit.

On dirait, en le lisant, qu'il s'est formé dans cette société de la seconde moitié du dix-septième siècle dont il a su fixer le véritable caractère par un tableau si exact et si attrayant, que nous cédons à l'envie d'en citer un fragment comme la meilleure justification de nos éloges et le résumé fidèle du livre que nous avons sous les yeux. « Là, dit l'auteur en parlant de l'hôtel de Rambouillet, là commença, sous la protection des femmes, ce premier mélange des hommes de lettres avec les gens de la cour, sur un pied pour ainsi dire d'égalité toujours déférente d'une part et polie de l'autre, où les rangs se rapprochèrent sans se confondre et où la liberté ne fit pas oublier le respect; heureuse réunion qui forma plus tard les mœurs inimitables de notre patrie, longtemps admirée par l'étranger, où l'on voyait se concilier et se respecter tous les droits, ceux du rang et de la naissance, comme ceux de la supériorité et de l'empire de l'esprit. Ce fut là enfin que naquit réellement la *conversation*, cet art charmant, dont les règles ne peuvent se dire, qui s'apprend à la fois par la tradition et par un sentiment inné de l'exquis et de l'agréable, où la bienveillance, la simplicité, la politesse nuancée, l'étiquette même et la science des usages, la

variété de tons et de sujets, le choc des idées différentes, les récits fréquents et animés, une certaine façon de dire et de conter, les bons mots qui se répètent, la finesse, la grâce, la malice, l'abandon, l'imprévu, se trouvent sans cesse mêlés et forment un des plaisirs es plus vifs que des esprits délicats puissent goûter. »

Ajoutons à cette énumération fidèle des qualités qui se reflètent dans le livre de M. le duc de Noailles un trait qui le relèvera surtout aux yeux de nos lecteurs. C'est la présence à peu près constante de la pensée religieuse. Si quelquefois elle semble disparaître du récit au milieu des joies et des agitations de ce monde si brillant, il en est d'elle dans le livre comme dans le siècle lui-même que le livre veut peindre. Elle reparaît bientôt, calme et forte, sans bruit et sans apparat, mais comme sûre de son empire. Dans les dernières pages elle s'élève à la hauteur de la véritable éloquence et répond au sentiment intime de toutes les âmes en indiquant, avec l'autorité du vrai, la seule conclusion désirable, la seule solution possible des difficultés de notre temps.

Tel est le guide qui nous prend comme par la main pour nous introduire dans la grande société du grand siècle. Et certes on ne se lasse point à le suivre. On erre au milieu de ces grands noms, de ces nobles femmes, de ces beaux esprits, de tous ces hommes de génie, de cœur et d'honneur, avec un indicible plaisir, avec une jouissance douce et réglée. Tout y respire le calme, l'ordre et la dignité. Tout y porte au respect et au devoir, et c'est ici qu'il faut encore laisser parler le noble écrivain qui a su si fidèlement reproduire l'esprit et le langage du dix-septième siècle :

« Ce qui se remarque surtout, dit-il, à cette époque, c'est le sentiment et l'habitude du respect répandus dans toutes les classes, sentiment qui honore et unit les hommes plus

que ne peut le faire la farouche égalité, qui ne veut rien devoir ni rien rendre à personne, et sans lequel aussi tout se relâche et s'abaisse bientôt, le ton, le langage, la politesse, et jusqu'aux rapports les plus habituels des hommes entre eux. Tout le monde, depuis le roi, qui avait à se respecter lui-même et à respecter l'État en sa personne, jusqu'aux moindres de ses sujets, tout le monde avait quelqu'un à respecter; et les traditions de la féodalité, quoiqu'elle fût éteinte, avaient perpétué jusqu'alors une hiérarchie d'égards qui faisait le lien et l'harmonie de cet état social, désormais calme et fixé. La considération, cette chose si peu connue aujourd'hui, appartenait à tous les rangs et s'y manifestait à divers degrés par l'hommage rendu au mérite de la personne et à sa position; le sentiment de l'honneur, précieusement entretenu dans les familles, en faisait la fierté et y servait de frein. Chaque classe avait, pour ainsi dire, un bâton de maréchal à gagner, qui suffisait à son ambition, et au delà duquel elle ne portait pas la vue; elle savait d'ailleurs que, de son sein, le mérite transcendant pouvait s'élever au premier rang; on en avait des exemples sous les yeux, et l'ordre reposait avec solidité sur cette séparation volontaire des rangs, adoucie par la politesse des mœurs. Cette société réglée s'avançait ainsi paisiblement et confiante en elle-même, sans préoccupation de l'avenir et satisfaite du présent, parce qu'elle était vivifiée par la pensée morale et religieuse qui faisait comprendre et accepter à tous les diversités de la condition humaine. Si le respect, en effet, en formait la base, la religion en couronnait le sommet. La foi, ce grand lien des sociétés, était au fond des âmes et exerçait une influence puissante sur les mœurs. La croyance réglait la vie et fixait les esprits. Le clergé et les prélats se mêlaient au monde avec gravité; les couvents, où presque toutes les familles avaient des parents et les commu-

nautés même les plus sévères, telles que Port-Royal et la Trappe, étaient en rapport continuel avec lui. Les laïques à leur tour faisaient des retraites dans ces monastères; on y avait des correspondances, on en recevait des directions; c'était une perpétuelle communication du monde à la solitude, et de la cour au cloître. Au milieu du monde même on pratiquait hautement la piété et les bonnes œuvres, et ceux que les passions avaient égarés revenaient tôt ou tard aux sentiments pieux et à la pénitence. Quels qu'eussent été la dissipation de la vie ou les orages du cœur, il y avait dans les âmes comme une racine de foi qui reverdissait après avoir paru desséchée. »

Nous ne connaissons pas dans toute la littérature historique une page qui rende mieux compte de la vraie grandeur du siècle de Louis XIV que celle qu'on vient de lire.

Assurément tout ne s'élève pas à cette hauteur, pas plus dans le siècle de Louis XIV que dans le livre de M. le duc de Noailles. Mais partout, dans le livre comme dans l'époque, on retrouve l'intérêt que les grands hommes et les grandes choses répandent sur ce qui les a approchés. On y jouit partout de la mesure, de l'urbanité, de l'exacte et régulière observance des lois qui constituent le bon sens et le bon goût. Dans tout le récit, comme dans l'heureux choix des citations dont il est parsemé, une main habile nous fait reconnaître le caractère de cette époque, qui savait imprimer le sceau de la dignité et de la bonne grâce aux plus menus détails, aux recoins les plus intimes de la biographie personnelle ou domestique, comme aux recherches quelquefois puériles de l'étiquette. Plus d'une découverte précieuse, ce nous semble, a été enchâssée par l'auteur dans nos souvenirs, quelquefois à l'aide d'une note ou d'un rapprochement historique. Nous ne résistons pas au plaisir de citer, comme un modèle de cette bonne grâce dont nous parlions à l'instant, la lettre par la-

quelle le roi annonçait à la duchesse de Richelieu qu'il lui donnait la seconde charge de la cour, celle de dame d'honneur de la reine :

« Versailles, le 16 novembre 1671.

« Ma cousine, la nouvelle du décès de la duchesse de Mon-« tausier m'ayant été apportée ce matin, nous avons jugé, la « Reine et moi, que nous ne pouvions faire un plus digne « choix que de votre personne pour remplir la place de sa dame « d'honneur. Je dépêche exprès ce gentilhomme pour vous « faire savoir notre résolution, afin que, si vous l'approuvez, « vous puissiez venir au plus tôt prendre possession de cette « charge que votre seule vertu a sollicitée pour vous. En at-« tendant votre réponse, je prie Dieu, ma cousine, qu'il vous « ait en sa sainte et digne garde. »

Cédant à une prédilection bien naturelle chez lui, et que la grande majorité du public lettré a jusqu'à présent partagée, l'auteur n'hésite pas à préférer la seconde moitié du dix-septième siècle à la première. De bons esprits, et au premier rang notre ami et collaborateur M. Foisset, ont contesté la légitimité de cette préférence. Ils admettent volontiers qu'à partir de la paix des Pyrénées l'ordre fut mieux établi, les mœurs plus graves, la splendeur du trône et du pays plus éclatante et plus universellement reconnue. Mais ils ont regretté la mâle vigueur, la verve, la franchise, l'indépendance non encore domptée, et surtout la vive expansion de sainteté qui signale le règne de Louis XIII et la régence d'Anne d'Autriche, c'est-à-dire l'époque de saint François de Sales, de saint Vincent de Paul, du cardinal de Bérulle, de M. Olier, de sainte Jeanne de Chantal, de mademoiselle de Melun, et de tant d'autres réformateurs catholiques. Et comme les plus grands écrivains du règne de Louis XIV débutèrent tous de

1650 à 1660[1], on peut trouver, même sous le rapport littéraire, une séve plus abondante et plus précieuse dans l'époque où se formèrent tous ces grands hommes que dans celle qui les vit successivement s'éteindre sans laisser de successeurs. Juges incompétents, nous ne prononcerons pas un arrêt sur ce débat, l'un des plus intéressants de l'histoire littéraire. Mais nous savons gré à M. le duc de Noailles de nous avoir donné, dans ses chapitres sur d'Aubigné et sur Scarron, un aperçu fidèle de l'état des mœurs et des esprits pendant la période si orageuse et si animée qui précéda la gloire de Louis XIV.

Son étude sur Théodore-Agrippa d'Aubigné, personnage si remarquable et trop oublié, mérite une attention spéciale. Avant de passer à l'époque où la fierté et l'indépendance de la noblesse française disparurent au sein de l'éclat éblouissant de la royauté, on aime à retrouver le cœur et le style de ce gentilhomme, qui prenait ainsi qu'il suit congé de son roi, et d'un roi qui était Henri IV :

« Sire, votre mémoire vous reprochera douze années de mes services et douze plaies sur mon corps ; elle vous fera souvenir de votre prison, et que la main qui vous écrit en a rompu les verrous et est demeurée pure en vous servant, vide de vos bienfaits et exempte de corruption, tant de votre ennemi que de vous-même. Par cet écrit, je vous recommande à Dieu, à qui je donne mes services passés, et à vous ceux de l'avenir, par lesquels je m'efforcerai de vous faire connaître qu'en me perdant, vous avez perdu votre meilleur serviteur. »

C'est bien le même homme à qui le duc de la Trémoille, assiégé par les troupes du roi dans Thouars, écrivait : « Mon

[1] La Fontaine, en 1650 ; — Pascal, en 1656 ; — Bossuet, en 1657 ; — Molière, en 1658 ; — Boileau et Racine, en 1660.

« ami, je vous convie, suivant vos serments, à venir mourir « avec votre affectionné serviteur : » et qui répondait : « Monsieur, votre lettre sera bien obéie : je la blâme pour- « tant d'une chose, c'est d'avoir allégué mes serments, qui « doivent être crus trop inviolables pour me les ramen- « tevoir. »

Le grand-père de madame de Maintenon nous ramène naturellement à cette illustre femme dont nous avons jusqu'ici trop peu parlé. Nous n'en dirons, du reste, que peu de chose, parce que M. le duc de Noailles ne nous laisse rien à en dire. Il lui a rendu une justice si complète et si incontestable que l'on ne peut espérer même de glaner après lui, et d'un autre côté on essayerait en vain de citer là où tout est à lire.

Disons seulement que de toutes les réhabilitations historiques qui ont été tentées depuis quelque temps, il n'y en avait guère de plus pressée et de plus légitime que celle de madame de Maintenon. Elle a été un des personnages les plus calomniés de l'histoire. Grâce à M. le duc de Noailles, cette réhabilitation est acquise à l'histoire. Et ce dont nous aimons surtout à féliciter l'auteur et à nous féliciter nous-même, c'est que cette réhabilitation est en même temps celle de l'esprit chrétien, dans une de ses manifestations les plus injustement appréciées.

C'est à cause de sa religion que madame de Maintenon a été impopulaire; c'est par la religion et en son honneur que sa renommée nous sera désormais chère et sacrée. Cet esprit moqueur et essentiellement irréligieux qui a toujours mêlé son courant à la littérature française, depuis les trouvères jusqu'à nos jours; cet esprit implacablement hostile à la pratique des vertus chrétiennes ; cet esprit sceptique et licencieux toujours vivant parmi nous, a fait payer à madame de Maintenon la rançon des affronts que lui faisait subir

Louis XIV. On a pardonné à celui-ci sa grandeur et sa foi en considération de ses faiblesses; on n'a jamais pardonné à celle-là d'être restée pure au milieu des séductions de sa jeunesse et des dangers de la cour. On a identifié son nom et son image avec la tristesse, la sombre et fanatique dévotion. M. Thiers lui-même a sacrifié à ce préjugé dans les admirables pages qui terminent son livre *De la Propriété*, lorsqu'il peint Louis XIV « devenu vieux, et passé de la tendresse de madame de La Vallière à la triste domination de madame de Maintenon. » Armé des détails si précis et si authentiques que l'arrière-neveu de madame de Maintenon a réunis pour en faire hommage à la justice et à la vérité, nous soutiendrons désormais que cette domination, si elle fut réelle, ne fut jamais triste, et que la relation qui fit du grand roi d'abord l'ami, puis l'époux de la veuve de Scarron, fut une gloire pour lui devant Dieu, et fit son bonheur le plus pur et le plus durable sur la terre.

D'ailleurs rien de moins *triste*, dans tous les sens du mot, que la personne et la nature de madame de Maintenon. M. le duc de Noailles a combattu cette erreur populaire par les preuves les plus péremptoires. Le témoignage des contemporains est unanime pour constater que peu de femmes, dans cette société française où le rôle de la femme a toujours été si grand, ont exercé une influence plus irrésistible, un attrait plus universel sur tout ce qui l'approchait. Elle fut, comme dit l'auteur, une des femmes les plus charmantes de cette époque où il y en avait tant. Son éclatante beauté, son esprit, son instruction, son rare talent d'écrire, la suave distinction de ses manières et de son langage, ce que mademoiselle de Scudéri appelait sa *mélancolie douce* et ses *appas inévitables*, en faisaient un type accompli, qui serait à coup sûr resté populaire parmi nous, comme Agnès Sorel et mademoiselle de

La Vallière, si, comme elles, madame de Maintenon avait fait céder le devoir à la passion.

Mais ce qu'on ne lui pardonne pas, depuis que le dix-huitième siècle a souillé toutes nos gloires, c'est d'avoir été à la fois charmante et irréprochable. Et c'est là précisément ce qui doit lui valoir le respectueux hommage de tous les cœurs droits, délicats et chrétiens. Lancée à dix-sept ans dans une société plus que légère, exposée à toutes les tentations que comportaient les mœurs du temps et dont son âge, sa beauté, et sa pauvreté même augmentaient le nombre et les dangers, elle sut rester pure, et sa renommée, si calomniée depuis, demeura toujours intacte pour les contemporains de sa jeunesse. Le cynique Tallemant des Réaux lui rend un témoignage à peu près unique dans sa bouche, et Ninon de Lenclos, de son propre aveu, désespéra de la corrompre parce *qu'elle craignait trop Dieu.* C'est que dès lors, au milieu des seigneurs libertins et des femmes galantes de la société de Scarron, comme plus tard à côté du trône de Louis XIV, elle met sa gloire à être pieuse et pure. Elle veut, comme elle dit, être aimée de tout le monde et de personne en particulier. Elle sent qu'elle est née pour un sort moins obscur, et elle place son ambition là où personne ne la place d'ordinaire, à se tirer de la médiocrité par une conduite sans reproche et une réputation sans tache. « *Je voulais de l'honneur,* » dit-elle en s'en accusant plus tard par humilité chrétienne, « je vou-« lais être approuvée des gens de bien. *C'était mon idole.* « J'en suis peut-être punie présentement par l'excès de ma « faveur.... » Que les chrétiens lui sachent gré au moins d'avoir ainsi préservé sa jeunesse et honoré sa pauvreté, en laissant aux jeunes femmes du monde un exemple digne d'éternelle mémoire. C'est ainsi qu'elle se préparait dignement, quoique dans l'ombre, à devenir la compagne du plus

superbe des rois. Elle sut résister au changement graduel et prodigieux de sa situation, comme à tous les autres dangers de sa vie, et cela par une raison bien simple : « Je remarque, « écrivait-elle à son confesseur, que les pas que j'ai faits vers « la piété ont toujours été à mesure que ma fortune est deve- « nue meilleure. »

Il n'y a rien de plus habile, disait-elle encore, *qu'une conduite irréprochable.* Et c'est à l'aide de cette maxime, dont elle avait su si bien faire une pratique, qu'elle put s'engager, et non s'égarer, dans la vie de la cour et dans cette relation si compromettante et si difficile avec madame de Montespan, dont elle voulait bien être l'amie, mais non la complaisante. Elle possédait au plus haut point la science des convenances et l'art des positions délicates. Mais nous aimons à croire qu'elle fut plus aidée encore par la solidité de sa vertu et la délicatesse de sa conscience. Nous renonçons à suivre M. le duc de Noailles dans le récit de cette lutte mémorable et dans cette appréciation de la situation des trois personnages que la finesse de son esprit et la grâce de son style pouvaient seules réussir à peindre. Nous allons droit au grand spectacle qu'il nous décrit si bien, lorsque madame de Maintenon, elle-même déjà sur le retour, et dépouillée par le temps de l'attrait de sa jeunesse et de sa beauté, sut l'emporter dans le cœur du roi et sur l'éclatante jeunesse de mademoiselle de Fontanges et sur l'empire invétéré des charmes de madame de Montespan; lorsque cet orgueilleux, ce passionné, cet homme encore à la fleur de l'âge, ce roi ivre de lui-même et enivré par l'adoration de tout ce qui l'entourait, fut ramené par elle au devoir, à la raison, à la vertu et à la reine. « Voilà, comme l'a si justement reconnu M. Rœderer dans son *Histoire de la société polie en France,* voilà le véritable titre de madame de Maintenon au respect général. Là

sa vertu éclate avant tous ses autres mérites. Là nul soupçon d'intérêt personnel ne peut l'atteindre, puisqu'elle reconduisait vers la reine des désirs qui s'étaient éveillés pour elle. »

Madame de Maintenon fit donc ce que n'avait pu faire Bossuet; et cette victoire nous paraît plus merveilleuse et plus méritoire que celle qui, plus tard, lui valut, à cinquante ans, la main de Louis XIV, plus jeune qu'elle de trois ans. Mais, au sein de cette élévation extraordinaire et dont nos mœurs modernes et l'état du monde actuel ne nous permettent pas de nous former une idée exacte, le caractère de cette femme illustre ne se dément pas. M. le duc de Noailles a parfaitement senti et parfaitement exprimé le tact, la réserve, la mesure, le mélange de dignité et de modestie, de délicatesse et d'aisance, qui rendirent pendant trente ans, non-seulement supportable, mais encore imposante et digne cette étrange position de madame de Maintenon, épouse légitime et non reconnue du plus grand roi de l'Europe. Il la montre gardant un secret impénétrable vis-à-vis de ses proches même; laissant tout deviner pour éviter le scandale, et ne voulant rien avouer pour rester fidèle à la modestie de son rang apparent; dominant le cœur et l'esprit du monarque qui était devant Dieu son époux, et cédant le pas, comme une simple marquise, aux femmes titrées. Il fait valoir à juste titre la discrétion et le désintéressement dont elle fit preuve à l'égard de sa famille, en un temps où les familles favorisées étaient l'objet de profusions si scandaleuses en fait de titres et d'argent. Il démontre, au moins pour l'époque dont ces deux premiers volumes s'occupent, qu'elle ne voulait pas gouverner l'État, comme on le lui a tant reproché. Surtout il relève ce qui fait la gloire chrétienne de madame de Maintenon, sa constante préoccupation de la loi de Dieu. Il résume ses recherches par un mot qui étonnera bien des lecteurs : *La dé-*

votion est ce qui domine dans sa vie. Et il a le droit de le dire en parlant de la femme qui, au sein de sa plus grande splendeur, réprimandait son confesseur de la contrainte qu'il manifestait envers elle, et terminait son admirable lettre à ce prêtre par ces mots : *Je veux faire mon salut.*

Gardons aussi une part de notre admiration pour ce superbe monarque qui sut sortir du désordre à l'âge que tant d'autres choisissent pour s'y plonger plus avant, et qui, se convertissant dans la force des ans, passa le reste de sa vie dans une fidélité scrupuleuse à ses devoirs. Mais, en reconnaissant les titres de Louis XIV à la réhabilitation morale que M. le duc de Noailles réclame pour lui, il faut se mettre en garde contre la prévention évidemment trop favorable de l'auteur pour le système politique du grand roi. Je m'étonne même de son indifférence en parlant de cette diplomatie si habile mais si déloyale, de cette politique tantôt si violente et tantôt si perfide, à l'égard de l'Espagne, de la Hollande, de l'Allemagne, de la Lorraine surtout, victime innocente et sans cesse renaissante de tous nos historiens[1]. Je ne puis accepter ce rapprochement qu'établit le noble auteur entre Louis XIV et Napoléon, entre les premières années du grand règne et cette époque du Consulat dont M. Thiers nous a tracé un tableau qui reste dans toutes les mémoires. Pour que ce rapprochement fût juste, il faudrait que la Fronde eût ressemblé à la Terreur. Heureusement pour la vieille France, il n'en était rien. Elle n'avait pas été arrachée de ses racines

[1] Il faut renvoyer les lecteurs qui ont encore quelque souci de la vérité historique à l'étude des faits et des sources en ce qui touche aux attentats de la monarchie française contre la Lorraine, telle que M. Guerrier de Dumast l'a si énergiquement commencée dans son beau et curieux livre sur Nancy (1848). — Depuis lors, M. le comte d'Haussonville, dans son *Histoire de la réunion de la Lorraine à la France,* a répandu, avec une souveraine impartialité, des flots de lumière sur ce triste côté de notre histoire (1860).

par Richelieu et Mazarin. Ils l'avaient au contraire transformée en piédestal de la royauté absolue. Louis XIV eut un rôle à la fois plus durable et plus splendide, mais peut-être moins méritoire et moins prodigieux que celui du premier consul Bonaparte.

Louis XIV est naturellement le héros du livre de M. de Noailles, comme madame de Maintenon en est l'héroïne. Tous ceux qui ont groupé l'histoire autour d'une biographie savent par expérience l'attrait irrésistible qu'exerce sur l'esprit et la plume d'un écrivain le personnage de sa prédilection. Mais si l'auteur, à force de recherches et de labeur, obtient en quelque sorte le droit d'être partial, c'est au lecteur de s'en défendre. Aujourd'hui que d'autres idoles, sans prestige et sans grâce, rencontrent les mêmes adulations, les mêmes profanations que celles dont l'époux de madame de Maintenon fut pendant toute sa vie l'objet, ne soyons pas trop indulgents pour les erreurs qui ont été, plus qu'on ne pense, la cause de nos malheurs et de notre abaissement. Pour avoir le droit d'être indépendants et fiers vis-à-vis du présent, commençons par l'être envers le passé. Nous vivons dans un temps qui est bien fait pour réconcilier avec le pouvoir absolu, et qui, je le crains, nous y ramène à grands pas. Raison de plus pour maintenir la hauteur et la droiture de nos jugements historiques.

Dans le système social et politique dont Louis XIV fut le type je veux bien qu'on admire tout ce qui fut admirable, qu'on m'explique et qu'on excuse tout ce qui se peut excuser et expliquer, mais je ne veux pas tout absoudre. Mon âme se soulève contre cet enthousiasme servile du génie, de la naissance, de la vertu même, contre cette complicité universelle avec les fautes du maître, contre cette absorption de tout en lui, contre cette déification, comme dit Saint-Simon, d'un

mortel au sein même du Christianisme. Il y a plus : j'estime qu'il fut le père et le promoteur de ce qui compromet le plus aujourd'hui l'ordre social en Europe. Il fonda l'absolutisme monarchique, d'où est sorti, par une pente inévitable, cet absolutisme démocratique qui renverse tout ce qu'il ne nivelle pas, et dont l'antique liberté chrétienne, même au sein des républiques les plus populaires du moyen âge, n'avait pas laissé poindre le moindre germe. Il créa cette personnification de l'État, qui sera entre les mains des nouveaux barbares qui nous menacent la source de notre néant et de notre servitude.

Il n'y a pas jusqu'au communisme dont il ne puisse être regardé comme le précurseur dans cet étrange passage de ses *Mémoires* que cite M. le duc de Noailles, et dont M. Ampère a signalé, avant moi, la désastreuse portée. « Vous devez être persuadé, mon fils, que les rois sont seigneurs absolus et ont naturellement *la disposition pleine et libre de tous les biens qui sont possédés*, aussi bien par les gens d'Église *que par les séculiers*, pour en user en tout temps comme de sages économes, c'est-à-dire suivant le besoin général de leur État [1]. »

Au fond, et au risque de paraître avancer un paradoxe audacieux, nous oserons dire que ce qui fait l'ineffaçable grandeur de Louis XIV, ce qui, pour lui comme pour Napoléon, lui assure une place à part dans la mémoire des hommes, c'est l'adversité qui couronna ses dernières années,

[1] *Œuvres de Louis XIV*, tome II, page 121. Il convient de rapprocher de cette doctrine l'incroyable ordre du roi, du 31 octobre 1660, qui interdit de bâtir dans Paris ou à dix lieues à la ronde, afin que l'on puisse se procurer à meilleur marché des matériaux pour l'achèvement des Tuileries et du Louvre ; et cela sous peine de 10,000 livres d'amende pour la première contravention et des *galères* pour la récidive. Il est cité tout au long dans le *Bulletin archéologique du Comité historique des Arts et Monuments*, tome II, page 719.

et surtout la magnanimité, bien supérieure à celle de Napoléon, qu'il opposa aux catastrophes de la fin de son règne.

C'est là que Dieu l'attendait pour l'éprouver, pour le purifier et pour lui donner le gage de la véritable immortalité, dans ce que Saint-Simon appelle, en son sublime langage, « le dernier désespoir de ce maître de la paix et de la guerre, ce distributeur de couronnes, ce châtieur des nations, ce conquérant, ce grand par excellence, cet homme immortel... pour qui tout était à bout d'encens. »

En citant Saint-Simon, nous nous trouvons forcés de reprocher à M. le duc de Noailles l'excessive sévérité de ses jugements sur ce redoutable ennemi de Louis XIV et de madame de Maintenon. Nous n'y retrouvons pas la haute et intelligente impartialité qui distingue le reste du livre. Il ne convenait pas, ce semble, de rendre ici injustice pour injustice. Pour nous, à travers les préjugés gallicans et jansénistes de l'ami du Régent, à travers ses rêves sur la grandeur manquée de la pairie et ces puérilités extravagantes de sa vanité ducale, qui ternissaient chez lui la véritable fierté aristocratique, il nous semble impossible de ne pas reconnaître un grand amour de la vertu, un grand fonds d'équité.

C'est la voix de l'honnête homme, du chrétien convaincu et pratiquant qui éclate si souvent chez lui en accents dignes de Bossuet. De là cette impartialité, peut-être involontaire, mais réelle, qui ne déguise pas la haine, mais qui la tempère par un aveu significatif, par un éloge vif et senti, mêlé aux critiques les plus amères, et dont on trouve de si nombreux exemples dans ces fameux portraits que La Bruyère n'a point égalés. A-t-on d'ailleurs bien le droit de qualifier si durement un témoin qu'on ne récuse pas quand on lui emprunte les plus précieux détails du portrait de Louis XIV ? Au milieu des calomnies qu'il a eu le tort de répéter sur madame

de Maintenon, ne voit-on pas que lui aussi a subi, quoique bien à contre-cœur, l'empire de celle qu'il qualifie d'*enchanteresse* et de *charmante malheureuse ?* N'est-ce pas à lui que nous devons le beau tableau de la vie si digne et si solitaire de madame de Maintenon à Saint-Cyr, après la mort du roi? On dirait que le duc de Noailles a voulu faire expier au duc de Saint-Simon l'iniquité de ses attaques jalouses et envenimées contre la maison de Noailles. Il eût été plus habile et plus généreux de n'en prendre nul souci. Ce ne sont pas les premiers venus qu'on attaque de la sorte. Une race moins illustre par son origine et par l'éclat des services rendus à l'État n'eût point excité chez Saint-Simon cette bile qui témoigne de l'infériorité de sa naissance en même temps que de la suprématie de son talent. Je me figure du reste que ce pauvre grand écrivain est assez puni par le sort que lui a fait la postérité. Que serait-il devenu s'il avait pu prévoir que l'avenir ne s'occuperait ni du rang de son duché, créé en 1633, ni de sa participation au triste gouvernement du Régent, mais se contenterait de le placer au rang des premiers prosateurs de la langue française, lui qui ne consentait à écrire une notice sur son bienfaiteur Louis XIII qu'à la condition expresse qu'on tairait son nom et qu'on *lui épargnerait le ridicule de passer pour auteur ?*

Ce sont là les deux seuls points sur lesquels nous nous permettons de différer d'avis avec M. le duc de Noailles et de lui opposer quelques critiques. Nous avons entendu reprocher à son livre des longueurs ; nous n'en avons pas trouvé. Le chapitre sur l'aqueduc et le château de Maintenon contient des détails un peu techniques, mais fort instructifs, et dont la sécheresse est d'ailleurs rachetée par le touchant épisode des adieux du roi Charles X à ce lieu, en 1830, épisode qui a tout l'intérêt et le charme d'une légende déjà vieillie,

car, ainsi que le remarque l'auteur, « jamais le passé n'a disparu si vite que de notre temps. »

Les deux volumes publiés se terminent par un chapitre sur la révocation de l'Édit de Nantes ; et ce chapitre est à lui seul un ouvrage important et durable. « Cet acte, dit M. de Noailles, fut une grande faute, plus grande toutefois, si l'on se reporte à ce temps-là, par l'exécution que par la pensée. » Ces mots résument l'opinion de l'auteur, qui rencontrera peut-être plus d'un contradicteur. Nous le trouverions volontiers trop indulgent pour les mesures odieuses de police et de pénalité qui précédèrent et accompagnèrent l'édit de révocation. Il nous citerait en vain, comme complices de cette indulgence, les esprits les plus éminents et les plus cultivés de l'époque, dont il nous donne une énumération curieuse et complète. Mais notre conscience est d'accord avec son érudition, lorsqu'il nous explique la différence profonde qu'il faut reconnaitre entre ce qu'on appelait la liberté religieuse au dix-septième siècle et ce qu'on entend aujourd'hui sous ce nom ; lorsqu'il nous trace le tableau de l'existence politique du protestantisme en France depuis Henri IV ; lorsqu'il prouve que l'intolérance et la cruauté des protestants avaient devancé et surpassé de beaucoup celles des catholiques ; lorsque enfin il dégage complétement la responsabilité de madame de Maintenon. Nous n'insisterons pas sur ce point si important, parce que tous les lecteurs de ce recueil peuvent se rappeler l'excellent travail où M. de Falloux a fait si bonne justice des déclamations et des lieux communs qui constituent la science historique de la foule en ce qui touche la révocation de l'édit de Nantes [1]. Dans une note de ce travail, M. Lenormant avait déjà constaté ce que M. de Noailles prouve et

[1] Voir dans *le Correspondant*, tome XVI, p. 259, l'article intitulé : *Études historiques en province*, par M. le vicomte de Falloux.

développe d'une manière irréfutable, savoir : que la guerre faite au protestantisme par Louis XIV n'eut absolument rien de commun avec l'influence de madame de Maintenon; que le premier édit contre les protestants date de l'époque de la plus grande faveur de mademoiselle de La Vallière, du 1er février 1669, un mois avant la représentation solennelle du *Tartuffe* en présence du roi, et que les mesures les plus odieuses contre les protestants sont contemporaines du double amour de Louis XIV pour mademoiselle de Fontanges et madame de Montespan. En outre, M. de Falloux montrait que ce fut au temps où ce qu'on appelle le *joug* de madame de Maintenon était le plus assuré que le roi commença à se relâcher successivement de sa rigueur. Il établissait à la fois la complicité universelle des laïques dans la persécution et l'absence presque complète de l'intervention du clergé. Il établissait surtout qu'on ne saurait citer un acte d'intolérance catholique qui n'eût été précédé et dépassé par l'intolérance des protestants, et qu'en Angleterre, notoirement, la conduite du parlement à l'encontre de Charles II et de Jacques II, qui voulaient l'émancipation des catholiques anglais, pouvait autoriser, d'après les idées du temps et comme de fatales représailles, l'abolition de l'émancipation des protestants français par Louis XIV. M. de Falloux, comme on doit s'en souvenir, a conduit et terminé cette polémique avec l'énergie calme et concluante dont il a le secret. Dans ces pages fugitives de l'historien de Pie V, que nous rappelons avec une satisfaction mêlée de quelque orgueil, on aime à trouver déjà ce qui depuis a frappé tous les regards, le mélange de qualités heureuses et rares qui lui permettent de résumer en sa personne ce qu'il y a de plus enviable et de plus estimé dans les luttes d'ici-bas, la grâce dans la force.

Il nous a semblé que les deux noms de M. le duc de Noailles

et de M. de Falloux se rapprochaient autrement encore que par le grave sujet auquel se rattachent leurs travaux historiques.

Tous deux représentent les idées élevées, la raison éclairée et fortifiée par de douloureuses expériences, la liberté vraie, le patriotisme de bon aloi, le dévouement généreux au bien général, en un mot, tout ce que la France, rendue à elle-même, proclame, admire et désire. La société sent bien qu'elle ne peut plus vivre sans les vérités que ces deux hommes de cœur et de bien ont si noblement servies, l'un par sa plume désormais consacrée par le succès, l'autre par sa parole, si jeune encore, et déjà si mâle, si écoutée et si puissante. Grâce à Dieu, tous deux serviront longtemps encore la bonne cause dans la carrière où les appellent l'estime publique et la justice de leurs contemporains; et nous ne devons pas désespérer d'un pays, d'une époque qui ouvre les portes de l'Académie à M. le duc de Noailles, et celles du pouvoir à M. de Falloux.

(*Correspondant* du 7 janvier 1849.)

IV

MADEMOISELLE DE MELUN

VIE DE MADEMOISELLE DE MELUN

PAR M. LE VICOMTE DE MELUN[1].

(1855)

Voici un court volume qui charmera tous ses lecteurs. Il nous révèle à la fois, dans l'ancienne France, une sainte et noble femme de plus, et, parmi nous, un véritable écrivain.

Dans le grand siècle, on aime et on recherche avec raison tout ce qui échappe plus ou moins à l'orbite de ce grand roi dont l'égoïste splendeur fatigue tous ceux qu'elle n'a pas aveuglés. Née en 1618, Anne de Melun appartient à cette première moitié du dix-septième siècle que M. Cousin et M. Foisset ont en quelque sorte découverte chacun de leur côté, et qui a donné à l'Église, aux lettres, à la société française, leurs plus nobles représentants dans l'histoire moderne. Elle tenait, du reste, par son illustre origine, à la Belgique plus encore qu'à la France. Son aïeul, le second prince d'Épinoy, avait été l'un des principaux compagnons d'armes du grand prince d'Orange. Son père, élevé près de notre Henri IV, prit une part considérable à la tentative que firent, en 1632, les chefs de la noblesse belge pour secouer le joug de l'Espagne et créer une sorte de fédération catholique alliée aux Pays-Bas protestants. Issue de cette robuste souche,

[1] Paris, Jacques Lecoffre et C[e]; 1855.

mademoiselle de Melun nous apparaît toute parfumée de la solide vertu et de la piété expansive qu'on respirait à la cour d'Albert et d'Isabelle, de ces archiducs dont la souveraineté avait semblé, pendant trente ans, consacrer l'indépendance du peuple belge, et dont le règne est demeuré l'âge d'or de son histoire. Toutefois, cette contemporaine de saint Vincent de Paul se rattache aussi à ce que nous avons de plus grand et de plus pur par le caractère de son dévouement à Dieu et aux pauvres, et parce qu'elle a choisi la France pour y ensevelir, dans un hôpital, le sacrifice de sa grandeur et la féconde énergie de sa volonté.

On verra, dans le récit de son arrière-neveu, par quelles voies elle fut conduite de la cour de l'infante au chapitre de Mons, et du sein de cette grande corporation nobiliaire, jusqu'au fond d'une bourgade de l'Anjou, à Baugé, où l'Hôtel-Dieu qu'elle a fondé est encore debout. Son nom, resté populaire dans cette province, y proteste contre l'oubli et l'ingratitude habituels aux générations modernes, et même un peu contre ces paroles de son historien, si tristement vraies quand il s'agit de l'histoire en général : « Dans la répartition de la gloire humaine, ceux qui pansent et ceux qui guérissent ne font jamais autant de bruit que ceux qui frappent et qui blessent; on dirait que l'humanité, dans la conscience des corrections qu'elle mérite, n'a de reconnaissance que pour le mal qu'on lui fait et pour les coups qu'elle reçoit. »

Ce qu'il faut surtout remarquer quand on lit la vie des saints et des grands chrétiens d'un temps si peu éloigné, mais si complétement différent du nôtre, c'est la nature et l'étendue du sacrifice que faisaient alors les âmes qui quittaient le monde pour Dieu. Quand on abandonnait son nom, sa famille, sa patrie comme mademoiselle de Melun, quand on recherchait l'oubli et le néant pour y sauver son âme et y

servir son prochain, on descendait d'une hauteur dont rien ne peut donner l'idée dans la confusion de notre société nivelée et labourée par les révolutions. On échangeait contre cette obscurité volontaire une lumière, un éclat visible à tous et recherché par tous. On renonçait à une supériorité d'autant plus précieuse qu'elle était incontestée, et qui semblait bien moins donner satisfaction à l'orgueil de quelques races privilégiées que sortir de la nature des choses et des conditions fondamentales de toute société. Mais pour certaines âmes cette élévation même où elles naissaient ne servait qu'à leur donner, avec un regard jeté de plus haut sur la vanité de toute grandeur d'ici-bas, la force et la générosité qui rendent seules capables de conquérir le ciel.

Anne de Melun était de celles, plus nombreuses qu'on ne pense, dont le cœur faisait écho à Bossuet s'écriant au milieu des seigneurs et des grandes dames de son temps : « Mourez, « orgueil humain! mourez, curiosité, empressement, désir « de paraître... Néant superbe, que faut-il donc pour te « rabaisser, si un Dieu anéanti n'y suffit pas? » Et ailleurs : « Il faut descendre, quelque grand qu'on soit, descendre « pour s'humilier... descendre pour compatir, pour écouter « de plus près la voix de la misère qui perce le cœur. » Mademoiselle de Melun devance les enseignements de cette voix incomparable. A trente et un ans, elle se dérobe aux hommages, aux agréments et à tous les avantages de la vie séculière, et s'en va de par le monde, un peu à l'aventure, avec la seule résolution de s'enfoncer dans l'obscurité, et de s'arrêter au lieu que lui indiqueraient la Providence et le bien à faire. Un jour, elle dit : « C'est ici que Dieu me veut. » Aussitôt elle se met à l'œuvre, et cette fille sortie du milieu de ces riches *superbes* et *impitoyables*, et de la *cruauté de leur luxe*, pour parler encore comme Bossuet, consacre ses

trente dernières années aux œuvres les plus ingénieuses de la charité, à ses soins les plus rebutants, à ses travaux les plus infatigables. Elle y porte tout d'abord l'instinct et le génie de sa vocation. Souvent exposée à d'injustes, à d'impurs soupçons, longtemps ignorée, méconnue, et parvenue, selon son vœu le plus cher, à cacher son rang aux populations qu'elle soulageait, son mérite et sa renommée éclatent enfin et lui valent l'admiration de tous. Elle reparaît même à la cour, non plus à celle de Bruxelles, mais à celle de Louis XIV, alors tout resplendissant de jeunesse et de bonheur. Elle y est contrainte par un devoir de famille, pour présider à l'éducation d'une nièce dont les grands parents allèrent jusqu'au roi pour empêcher qu'on ne confiât la jeune princesse à celle qui s'était réduite au rang de *petite tourière de religieuses de village*.

Cette mission finie, elle ressort de ce qu'elle appelait son purgatoire avec une passion plus vive que jamais pour la solitude et le silence, pour ses pauvres et son hôpital. Toutes les fois qu'on lui montrait une belle terre, un beau château, qu'on lui vantait une ville ou un pays : *Tout cela*, disait-elle, *ne vaut pas mon petit Baugé*. Ce fut là qu'elle mourut pleine de jours et de vertus, mais pleine aussi d'épreuves et de chagrins propres à hâter et à assurer sa couronne. « Mon Dieu, disait-elle dans une prière écrite pendant sa jeunesse et qui nous a été conservée, mon Dieu, *détrompez* mon cœur. » Elle fut exaucée ; et ce cœur détrompé explique la force de sa vie et la paix de sa mort.

Elle avait été précédée devant Dieu, et elle est dignement accompagnée dans l'histoire par une pauvre fille de campagne, une vraie paysanne de la Beauce, Marthe, qui fut son amie, sa confidente, son associée active et persévérante dans l'œuvre de la fondation de son Hôtel-Dieu comme dans le

gouvernement de sa communauté, et dont la vie rappelle à chaque page celle de nos *Petites-Sœurs des Pauvres*. N'oublions pas non plus le frère de notre héroïne, ce prince d'Épinoy, si modeste, si dévoué, si humble, le guide et l'appui de sa sœur, qui quitte la cour et l'armée pour la protéger et l'accompagner dans ses voyages, dans ses déguisements, et qui nous semble presque aussi généreux et aussi édifiant qu'elle, lorsque, caché comme elle sous un nom obscur, il travaille de ses mains aux murs de l'hôpital où elle devait finir sa vie.

Je me persuade que les lecteurs indifférents, et même les plus étrangers à l'histoire de l'Église et de la charité chrétienne, ne sauront pas échapper complétement au charme que répand sur tout ce récit l'âme intrépide et pure d'Anne de Melun. Ils aimeront cette grâce fière et calme dont on voudrait croire que la race française n'a pas perdu le secret. Ils goûteront cette pointe d'ironie qui rappelle la contemporaine de madame de Sévigné, et qui ne messied pas à qui connaît le fort et le faible de la nature humaine. D'autres, en parcourant cette vie, croiront se retrouver au sein des annales de ces siècles de foi où les grands courages et les grands sacrifices étaient le pain quotidien de la vie sociale et le tempérament providentiel des désordres et des violences d'une société qui risque d'être aussi maladroitement célébrée par ses panégyristes qu'elle a été sottement calomniée par ses détracteurs. Anne de Melun nous offre un type de ces fortes vertus dont Dieu n'a déshérité aucune nation ni aucune époque, mais qui semblent avoir été l'apanage spécial des temps antérieurs aux développements de notre civilisation pacifique et industrielle. Elle tient à la fois au présent et au passé : au présent, par le caractère pratique et régulier de ses œuvres; au passé, par ses instincts, ses goûts, ses préférences

intérieures. Je crois bien que si l'on fouillait sa généalogie, on trouverait qu'elle est la petite-fille ou la petite-nièce de sainte Élisabeth. Elle l'est certainement par le cœur, par la tendresse active de sa charité, par l'impétueux élan de son âme vers ses frères souffrants, et surtout par ce mélange de simplicité naïve et de généreuse humilité qui caractérise la plupart des paroles qu'on nous a conservées d'elle. Je retrouve tout à fait la royale infirmière de Marbourg dans cette princesse qui court au-devant du pauvre qui l'attendait avec tant de rapidité, qu'une religieuse lui dit : « Vraiment, ma sœur, « si c'était un duc et pair vous n'iriez pas plus vite ! » — et qui répond : « Quoi ! je sais que Jésus-Christ me demande, et « vous croyez qu'il ne faut pas plus se hâter pour lui parler « qu'à un duc et pair ? »

Ailleurs, et dans le cours de ses voyages, elle a si mauvaise mine, si mince apparence, qu'on veut à peine la recevoir dans les hôtelleries. Son frère vient au-devant d'elle avec deux carrosses, et aussitôt les aubergistes lui témoignent toutes sortes d'hommages.

« Voyez, dit-elle en riant, ce qu'est le monde : hier, on « nous refusait la porte ; aujourd'hui, on nous reçoit à bras « ouverts. Nous devons cette obligation à nos chevaux, qui « nous font honneur ; ce sont eux que l'on considère, et non « pas nous ! »

Sa plus grande jouissance, et c'était aussi celle de la sainte duchesse de Thuringe, semble avoir été de jeter de la poudre aux yeux, dans un but précisément contraire à celui où l'on se livre ordinairement à cet exercice. Elle se plaisait à ravaler sa condition, à se faire passer pour une pauvresse, pour une petite paysanne sans mérite et sans autorité. C'est ainsi qu'un ancien domestique de son frère passant par Baugé, et voulant la voir, la trouve occupée à balayer les salles. Ne

l'ayant pas reconnue, il lui demande à parler à l'abbesse du couvent.

« Comment s'appelle l'abbesse que vous voulez voir? » lui dit mademoiselle de Melun. — « La princesse d'Épinoy, » lui répond-il. Alors, lui montrant son balai : « Voilà, » lui dit-elle en riant, « la crosse de l'abbesse que vous cherchez. »

Elle ne fut, en effet, jamais abbesse, ni même religieuse. Elle vécut et mourut, non dans un couvent, mais dans un hôpital. Et, sur la porte de cet hôpital, elle avait fait graver ces vers, qui ne nous semblent pas à dédaigner, même comme vers :

Mourir à l'hôpital ou mourir sur des roses,
Sont deux semblables choses;
Car c'est toujours mourir :
Mais c'est à l'hôpital, et non pas sur des roses,
Que l'homme apprend les choses
Pour bien vivre et mourir.

Il ne faut pas, du reste, que cette notice dégénère en analyse; il faut qu'on lise le livre, et qu'on ne se figure pas que, pour avoir parcouru ces quelques lignes, on a eu l'honneur de faire la connaissance de cette sainte, noble et charmante personne qui s'est appelée Anne de Melun. Je m'arrête donc; mais ce ne sera pas sans avoir marqué le lien qui unit cette Melun d'autrefois au Melun d'aujourd'hui, à *notre* Melun, à l'héritier de son nom et de sa charité, à celui qui, par un rare et enviable privilége, a commencé par pratiquer les vertus qu'il sait si bien décrire.

On le reconnaîtra en lisant ce volume : le fondateur des *Annales de la Charité,* le président de la *Société d'Économie charitable*, l'auteur inépuisable et l'infatigable directeur de tant d'*Œuvres* diverses, est non-seulement un orateur persuasif et habile, c'est encore un écrivain sobre, pur, correct,

élégant aussi et très-expérimenté, connaissant ces secrets du métier que l'art seul ne découvre point, et où se révèle la touche du maître. Mais ce qui vaut mieux que le style, c'est le *mens divinior* qui apparaît dans ces pages. Oui, cette âme que Dieu a mise, comme il dit, « dans les hôpitaux catholiques, qui en réchauffe les murs glacés et en bannit l'indifférence, » ce souffle de vie supérieure qui anime toutes les œuvres et toutes les paroles de notre ami, circule aussi dans ce livre et le pénètre d'un feu intérieur et d'une lumière aussi douce que durable. Que cet hommage ne paraisse pas déplacé parce qu'il est rendu à l'ami sûr et dévoué, au compagnon modeste et zélé de nos anciennes entreprises pour la liberté du bien. J'en appelle à tous ceux qui l'ont connu : qui de nos jours a rendu la religion plus aimable, la vertu plus populaire, la charité plus contagieuse? Suspect aux esprits exclusifs, dénoncé par les plumes violentes, mais cher à toutes les âmes droites et libérales, il a su, dans ce temps de parodies et de palinodies, se créer une renommée sérieuse, sans tache et sans éclipse; et, en relevant la vieille illustration de son nom, il lui a donné l'éclat le plus pur et le plus approprié à la société moderne.

15 mai 1855.

V

LA NOUVELLE ÉDITION DE SAINT-SIMON.

(1856)

Memoires complets et authentiques du DUC DE SAINT-SIMON *sur le siècle de Louis XIV et la Régence*, collationnés sur le manuscrit original par M. CHÉRUEL, et précédés d'une notice par M. SAINTE-BEUVE, de l'Académie française. Tomes I à IX. Paris, L. Hachette, 1856.

I

Le dix-neuvième siècle a découvert Saint-Simon [1]. De toutes ses découvertes, c'est peut-être celle qui lui vaudra le plus de jouissances; c'est à coup sûr la plus précieuse aux yeux des gens qu'anime le goût passionné des lettres. Je sais bien que cette passion semble devoir être classée parmi les péchés, tout comme le regret de la liberté et le sentiment de l'honneur, par cette orthodoxie arrogante et hargneuse qui a la vogue aujourd'hui. Tant pis pour elle. Quant à moi, j'avoue sans vergogne que je professe pour Saint-Simon une sorte de culte, et que je le range, après Bossuet toutefois, au-dessus de tous les écrivains de notre langue. Je mets son

[1] Le génie de Saint-Simon, profondément inconnu de ses contemporains, fut méconnu pendant tout le dix-huitième siècle. Madame du Deffant ne lui trouvait point d'esprit; elle s'en amusait toutefois, quoique le style lui parût abominable. Madame de Créquy dit aussi : *Cela est mal écrit.* — V. la notice de M. Sainte-Beuve, p. 32.

âme encore plus haut que son talent. Mais qu'on se rassure; je ne prétends communiquer mon enthousiasme à personne. Fier de compter parmi les plus anciens et les plus ardents admirateurs de ce grand homme de bien et d'honneur, je crois lui avoir témoigné cette admiration d'une façon plus pratique, en obtenant de l'Académie française qu'elle donnât son éloge pour sujet du prix d'éloquence, et en sollicitant sans relâche de la *Société de l'Histoire de France* une édition définitive du plus éloquent et du plus curieux de nos historiens.

Aujourd'hui je veux me borner à une simple notice bibliographique sur l'édition de M. Chéruel; ce qui me vaudra toujours la satisfaction de savourer en passant mille traits inimitables, mille tableaux plus que vivants, et toutes ces explosions du génie dont les étincelles sont faites pour allumer l'esprit du lecteur le plus froid. Comment se détacher de Saint-Simon et d'un de ses volumes une fois qu'on l'a ouvert? C'est un secret que je voudrais apprendre, car il vous prend trop de temps : il vous met *hors de vous*, comme l'avoue madame du Deffant, et, une fois que vous êtes tombé en son pouvoir, il vous enchaîne et vous conduit tout haletant jusqu'à la fin du livre. A travers les complications de ses récits, et ce qu'il appelle quelque part les entrelacements de ses parenthèses, on court, on vole, emporté par un souffle surnaturel.

Jamais homme n'a su mieux que lui, par la magie du style, ressusciter les morts et grandir les infiniment petits. Le lecteur, maîtrisé, entraîné, étourdi, s'étonne de ressentir la contagion d'une passion en apparence si insignifiante. L'auteur lui-même semble parfois partager cette surprise et s'en excuse. « Je sens bien, » dit-il de je ne sais quelle anecdote, » qu'en soi c'est la dernière des bagatelles pour être rap-

portée, mais elle caractérise et dépeint. » Et ailleurs : « Il se fit un petit mariage qui semblerait devoir être omis ici... cela ne promet pas, et toutefois cela va rendre. » Cela rend en effet bien au delà de toute promesse, et l'on recommence de plus belle à subir le joug et le charme du plus abondant et du plus irrésistible des narrateurs.

Une fois lancé dans cet océan, on voudrait y nager à pleines brasses, mais il faut s'arrêter et reprendre terre. D'ailleurs, le sujet peut être regardé comme à peu près épuisé, ou comme devant l'être bientôt. M. de Carné a laissé entrevoir qu'il y aborderait prochainement, et personne, de nos jours, n'a parlé du règne de Louis XIV avec plus d'indépendance et de sagacité que lui. Nous avons confiance dans la solidité et la fidélité du portrait qu'il nous donnera de ce peintre suprême. En attendant, nous avons déjà les excellents discours de MM. Lefebvre-Pontalis et Poitou, que l'Académie a couronnés; puis l'introduction pleine d'équité et de perspicacité que M. Sainte-Beuve a mise en tête de l'édition dont nous allons parler; enfin l'étude brillante que M. Taine a récemment publiée, où il approche quelquefois de son modèle par l'impétueuse originalité de sa phrase, et dont je ne puis me défendre de détacher cette comparaison si parfaitement adaptée à l'œuvre et à la vie de Saint-Simon : « Comme un lustre flamboyant chargé et encombré de lumières, mais exclu de la grande salle de spectacle, il brûla en secret dans sa chambre, et, après cent cinquante ans, il éblouit encore. »

Laissons donc là l'homme, du moins quant à présent, et voyons si l'édition qui est aujourd'hui entre les mains de tous les connaisseurs est bien celle qui répond à l'attente publique, et si elle peut tenir lieu de celle que nous avons demandée à la *Société de l'Histoire de France*. On doit le croire en la voyant paraître avec le nom, et en quelque sorte

sous la responsabilité de M. Chéruel. Connu par ses excellentes études sur la France au dix-septième siècle, il vient de nous donner une bonne et complète édition des *Grands Jours* de Fléchier[1], et, par la publication antérieure de quelques fragments du *Journal* d'Olivier d'Ormesson, l'intègre et courageux rapporteur du procès de Fouquet, il a déjà soulevé un coin du voile qui recouvre encore tout un aspect nouveau de la société sous Louis XIV. Tous ces titres semblent le désigner d'avance comme l'éditeur définitif de Saint-Simon.

Aussi la nouvelle édition, qui paraît avec une si rapide régularité, et avec des tables dans chaque volume, si commodes pour les recherches, est-elle infiniment préférable aux précédentes. On nous promet une table générale, à la fin de l ouvrage, qui ne sera pas, nous l'espérons bien, une simple reproduction des sommaires, et qui achèvera de faire sentir la supériorité de cette édition. D'ailleurs, elle est d'un prix aussi modique que possible. Le format et les caractères sont convenables. On voudrait en dire autant du papier; mais on ne sait pourquoi la librairie de nos jours ne sait pas sortir de ce papier spongieux que nos pères ne connaissaient pas ou n'employaient jamais. Elle laisse aux publications éphémères, aux revues et aux journaux, par une incompréhensible anomalie, le monopole du papier *qui ne boit pas*, qui donne aux moindres livres des siècles passés tant de solidité, et qui permet au lecteur studieux de mettre ses annotations à l'abri du temps et de la main d'autrui.

Le texte a subi une révision attentive et présente des corrections nombreuses et nouvelles qui font honneur à l'exac-

[1] *Mémoires de Fléchier sur les grands jours d'Auvergne en* 1665, annotés et augmentés d'un appendice par M. Chéruel, et précédés d'une notice par M. Sainte-Beuve. 1 vol., chez Hachette.

titude et à la sagacité de M. Chéruel. On pourrait toutefois, ce qui ne saurait étonner dans une si vaste entreprise, y relever encore quelques fautes : ainsi, dès la page du tome Ier, je pense que c'est à l'académie des sieurs de Mémen *et* Rochefort, et non pas des sieurs de Mémen *à* Rochefort, que Saint-Simon apprit à monter à cheval ; car Rochefort, créé en 1664 par Colbert, n'était guère le lieu où un jeune seigneur, camarade du duc de Chartres, pouvait faire son éducation. Tome VII, page 94, il faut lire, non *parti*, mais *pari*, à propos de celui que fit le duc de la Trémoille chez M. de Bouillon ; et cette faute ne se trouve pas dans les éditions antérieures. On voit que je m'arrête à des vétilles ; mais les publications de M. Hachette sont faites pour résister à de plus fortes épreuves.

Signalons tout d'abord, comme la perle de la nouvelle édition, cette précieuse lettre inédite à M. de Rancé, écrite par Saint-Simon à l'âge de vingt-quatre ans, pour consulter le saint abbé de la Trappe sur la première ébauche de ses *Mémoires*, où il les qualifie et les résume tout ensemble en exprimant ses scrupules sur « tout ce qu'il y a contre la réputation de mille gens, et cela d'autant plus irréparablement que la vérité s'y rencontre tout entière et que la passion n'a fait qu'animer le style. » Rien de plus curieux que le rapprochement de ce premier jet du jeune duc et pair, encore mestre de camp de cavalerie, mais déjà chrétien austère et consciencieux, avec l'admirable discours, écrit un demi-siècle plus tard, et qui sert d'introduction aux *Mémoires*, sous ce titre : « Savoir s'il est permis d'écrire et de lire l'histoire, singulièrement celle de son temps, » où le vieillard, délivré de ses hésitations et en présence de son chef-d'œuvre inconnu, laisse éclater toute sa verve, donne congé aux scrupuleux par ces nobles paroles : « Rendons au Créateur un culte plus

raisonnable, et ne mettons point le salut que le Rédempteur nous a acquis au prix indigne de l'abrutissement absolu et du parfait impossible; » Puis, tout contemporain de Voltaire qu'il était devenu, se montre le rival de Bossuet dans ces lignes fameuses : « Écrire l'histoire de son temps et de son pays... c'est se montrer à soi-même pied à pied le néant du monde... c'est se convaincre du rien de tout. »

Remercions encore le savant éditeur des pièces justificatives qu'il a ajoutées à chaque volume, et dont plusieurs, empruntées au *Journal* d'Ormesson ou aux papiers des ducs de Gramont[1] et de Noailles, offrent un véritable intérêt. Celle qui rectifie le récit de Saint-Simon sur le supplice de Fargues décharge la mémoire du président de Lamoignon de toute participation à ce meurtre judiciaire, mais n'en laisse pas moins cette tache odieuse sur la mémoire du gouvernement de Louis XIV.

Mais combien ne faut-il pas regretter que M. Chéruel se soit montré si avare de ses notes sur le texte même qu'il a entrepris de rétablir! Celles qu'il a données sont d'une rareté qui désole; quelques-unes même sont inexactes. Elles signalent comme imprimés pour la première fois des passages qui se trouvent déjà dans l'édition de Delloye (40 vol. in-18, 1840); et je veux en passant rendre hommage et justice à cette édition, malgré son incorrection, car c'est elle qui, en mettant cet immense monument à la portée des petites bourses, a réellement initié les hommes de mon âge à la con-

[1] Je ne sais si M. Chéruel s'est conformé au texte du manuscrit en rétablissant les deux *M*. que l'édition Delloye avait réduits à un seul, avec raison, dans le nom des Gramont de Béarn; ce qui les distingue des Grammont de Franche-Comté. Du reste, rien de plus incertain que l'orthographe des noms anciens, même les plus illustres; et ceci me rappelle que M. Chéruel aurait bien dû rétablir par des notes celle des noms étrangers estropiés par Saint-Simon, qui écrit Sereni pour *Zriny*, Rhinfelz pour *Rheinfels*, Greffin pour *Griffin*, etc.

naissance du prince de nos historiens. Je ne saurais même lui reprocher d'avoir transposé les quatre chapitres sur la comparaison des ducs et des grands d'Espagne, que M. Chéruel donne à leur place dans le manuscrit original sous la date de 1701; car il faut convenir qu'ils se rapportent infiniment mieux à l'ambassade de l'auteur en Espagne vingt ans plus tard, étant remplis de détails et de faits exclusivement relatifs à cette ambassade. Ailleurs, ces notes contiennent des erreurs que leur petit nombre même ne permet pas d'excuser et dont j'indiquerai quelques-unes au bas de la page [1]. On peut bien se passer de savoir le blason, même pour comprendre Saint-Simon, mais alors il ne faut pas se mêler de l'enseigner; il ne faut pas dire [2] que les *quartiers* d'un écusson signifient diverses branches de la même famille, quand il suffit d'ouvrir le P. Ménestrier pour voir que les quartiers indiquent les armoiries des ascendants paternels et maternels, dont le nombre suit, comme chacun sait, une progression géométrique (4, 8, 16, 32), et que, par conséquent, Saint-Simon, en parlant de cet *orde quartier* de la Varenne, dans l'écu de l'abbé de Soubise, lorsqu'il se présenta au chapitre de Strasbourg, qui exigeait seize quartiers, veut dire simplement qu'il avait une *sale bisaïeule* dans la personne de la fille de la Varenne, pourvoyeur des plaisirs de Henri IV.

[1] *Tourion* (t. III, p. 433) ne veut pas dire *tourelle*, mais *grosse tour*, *bastion*, de l'italien *torrione*, qui est le contraire du diminutif. *Sevade* (t. V. p. 186) veut dire *orge*, de l'espagnol *cebada*, et non pas *avoine*. Les *carabins* dont Tessé était colonel général (t. VI, p. 96) furent bien supprimés, comme dit la note, mais presque aussitôt rétablis par Louis XIV, en 1690, avant que Saint-Simon eût commencé à écrire, et formèrent, sous le nom de *carabiniers*, un corps composé de cinq brigades, qui dura jusqu'à la Révolution et qui lui a survécu. — Le fort de Lillo sur l'Escaut, dont on a substitué avec raison le nom à celui de Lille, comme lieu d'embarquement (t. VI, p. 132), n'appartient plus au royaume de Hollande, mais à la Belgique.

[2] T. II, p. 397.

Il ne faut pas dire non plus[1] que la maison de Rohan a *écartelé* ses armes des *Chabots* de la maison de Chabot, quand c'est au contraire la maison de Chabot (dont Saint-Simon vante si justement la *grandeur originelle*) qui a écartelé les siennes des *macles* de Rohan, à la suite du fameux mariage de l'héritière du duc Henri.

Je retombe dans les minuties; mais tout a son importance quand il s'agit d'un si grand écrivain et d'un si vaste monument. Il mérite tout autant que Racine ou Molière, Rabelais ou Montaigne, une explication scrupuleuse de son texte; mais on doit le bien expliquer ou ne pas l'expliquer du tout. Ce que je reproche à M. Chéruel, c'est d'avoir cru que le texte de Saint-Simon pouvait se passer de notes, ou, pour mieux dire, d'un commentaire quasi perpétuel. Il n'en est point ainsi : aucun écrivain, aucun historien surtout, n'a plus besoin d'être commenté, éclairé, rectifié, corrigé. Son récit est souvent confus, obscur, contradictoire. On éprouve à chaque pas le désir de savoir de qui et de quoi il est question, quand l'auteur a parlé pour la première fois du sujet ou du personnage qu'il fait tout à coup reparaître, ce qu'il en a dit, et surtout ce qu'il faut en croire et ce qu'on peut en savoir d'autre part. Je ne parle pas seulement des détails biographiques et chronologiques, des alliances et des parentés, des particularités d'étiquette ou de mœurs contemporaines, sur lesquels on est arrêté littéralement à toutes les pages par l'absence d'explications ou de renseignements nécessaires[2].

[1] T. V, 279.

[2] En voici quelques preuves entre mille. Quand on lit (t. III, p. 217) que le mari de la princesse des Ursins était prince du *Soglio*, tout le monde peut ne pas savoir que ce mot n'indique pas un fief ou un domaine. mais la dignité d'*assistant au trône* pontifical, réservée parmi les laïques aux princes Orsini et Colonna. — Le récit de la dispute grotesque pour le chapeau du roi entre les ducs de Tresmes et de la Rochefoucauld (t. V, p. 264), que Saint-Simon termine par ce trait si juste : *on n'oserait dire que voilà des valets*, ce récit ne

Par exemple, dans le charmant portrait de la duchesse de Villeroy (qu'il ne faut pas confondre avec la maréchale sa belle-mère), on voit que « c'était une personne droite, naturelle, franche, sûre, secrète, qui, sans esprit, était parvenue à faire une figure à la cour, et à maîtriser mari et beau-père... haute en tout point, surtout pour la dignité (ducale), en même temps qu'elle se faisait une justice si exacte et si publique sur sa naissance et sur celle de son mari, qu'elle embarrassait souvent... Elle avait de l'humeur, son commerce était rude et dur. Elle tenait fort là-dessus de sa famille. » Cela lu, on se demande naturellement quelle était sa famille; personne ne vous le dit, et il faudra attendre la table générale au tome XX pour le savoir. Ailleurs, quand il dit que le vrai successeur de Louis XIV fut le fils d'un rat de cave, j'aimerais à savoir lequel des deux il entend désigner, du cardinal Dubois ou du cardinal de Fleury. Ailleurs encore il raconte que les ministres s'étaient mis de ce règne *au niveau de tout le monde*, avaient pris l'habit et toutes les manières des gens de qualité, et que leurs femmes *étaient parvenues à manger* et à entrer dans les carrosses. Or la charité d'un éditeur consciencieux ne lui fait-elle pas un devoir

se comprend guère, faute d'une note qui rappelle que M. de la Rochefoucauld était grand maître de la garde-robe du roi, et quelles étaient ses attributions. — Le mot *troupes de salade*, dont il est question au sujet de la garnison de Lille (t. VI. p. 409), ne se comprend plus : il faudrait rappeler le sens ancien de ce terme, qui a disparu de la dernière édition du *Dictionnaire de l'Académie*, et qui signifie certains petits régiments nouveaux qu'on appelait ainsi par dénigrement et par allusion aux casques des varlets du moyen âge. — Plus haut, on me dit (t. VI, page 2) que le grand écuyer, en jouant chez le roi avec madame la *grande duchesse*, et perdant à ce jeu, donne un coup de poing sur la table et s'écrie très-haut : *La maudite maison ! nous sera-t-elle toujours funeste?* mais il m'est désagréable d'avoir à feuilleter six ou sept pages avant de découvrir qu'il s'agit de la rivalité entre les deux maisons de Bourbon et de Lorraine, et que cette grande-duchesse était celle de Toscane, elle-même fille d'une Lorraine.

d'expliquer au lecteur de notre temps qu'il s'agit de manger à la table du roi, ce qui a toujours été la plus grande des distinctions sous le règne des Bourbons, et ce qui faisait dire à Saint-Simon, parlant du roi de Danemark qui admettait à sa table un la Rochefoucauld exilé pour sa foi : « Ces rois du Nord mangent avec du monde. »

Ce qui est plus important, c'est l'autorité usurpée qu'on risque d'attribuer à ses jugements historiques. Sans aucun doute, il a été sincère. Je le crois sur parole quand il affirme qu'il a *scrupuleusement respecté le joug de la vérité*. Il est au suprême degré ce qu'il dit que doit être l'historien, «droit, vrai, franc, plein d'honneur et de probité; » mais il n'est pas toujours bien informé, et moins souvent encore impartial. Sa crédulité est quelquefois excessive ; sa haine vigoureuse du vice, de l'hypocrisie, de la bassesse, l'a plus d'une fois aveuglé. Ses opinions exigent donc un contrôle attentif et perpétuel. Sa popularité croissante crée aux amis de la vérité historique l'obligation de pourvoir à ce que ses jugements ne soient pas, en quelque sorte, parole d'Évangile pour le gros des lecteurs. D'ici à peu d'années, ses *Mémoires* seront aussi lus, aussi connus de tous que les lettres de madame de Sévigné. On saura par cœur ses mots, ses portraits, ses tableaux. La jeunesse surtout croira connaître à fond son siècle de Louis XIV quand elle sera imbibée de cette lecture enivrante; et peu à peu il fera loi pour le public.

Il est donc urgent et nécessaire de mettre en garde le lecteur consciencieux contre les erreurs de fait et de jugement dont Saint-Simon regorge. Il faut qu'un commentaire courant, au bas de chaque page, réponde aux besoins de tout homme qui veut savoir le vrai des choses et qui n'a pas le temps d'aller vérifier chacune des assertions du terrible historien. Il faut le mettre en présence des auteurs contempo-

rains, des correspondances officielles, du récit des acteurs ou des témoins de toutes ces scènes, dont il ne doit pas avoir le monopole. Il faut que sans cesse on rappelle à ses admirateurs qu'il n'est pas le seul qui ait vu et qui ait parlé. *Audiatur et altera pars*. On n'a certes pas besoin de citer tout ce qui le contredit; mais il faut au moins avertir, indiquer, mettre sur la voie. Alors le lecteur pourra suspendre son adhésion, choisir et juger à son gré; alors seulement la conscience de l'éditeur sera en repos.

Je suis convaincu que ni la gloire ni la véracité de Saint-Simon n'ont à redouter cette épreuve, et qu'il en sortira avec plus de succès qu'aucun autre historien moderne; mais il ne faut pas laisser croire qu'il est en tout irréprochable et donner à son autorité une infaillibilité illégitime.

Quelque passionnée que soit mon admiration pour Saint-Simon, je tiens que tout honnête homme doit protester contre son abominable injustice à l'endroit de madame de Maintenon. Évidemment, tout en la voyant chaque jour, il ne l'a pas connue. Elle aussi ne sut ni distinguer ni apprécier l'homme de génie qu'elle eut pendant vingt ans sous les yeux et qui lui a fait payer si cher son dédain. Elle le trouvait « glorieux, frondeur et *plein de vues*. » Voyez un peu ce grand crime! un duc et pair, contemporain de ces pairs anglais qui venaient de faire la révolution de 1688, un homme placé par sa naissance parmi les vingt ou trente principaux personnages de l'État, un seigneur d'un âge déjà fait, instruit, pieux, et de mœurs irréprochables, un ami de Beauvillier et de Rancé, qui se permet d'avoir des *vues*, c'est-à-dire des idées, et des idées qui ne sont peut-être pas celles du maître ou de la maîtresse! « Voilà qui peint, » comme disait madame de Sévigné.

Mais enfin cette prétention, commune à tous les pouvoirs

absolus, de refouler dans le néant les idées de tout ce qui n'est pas à leur merci et dévotion, ne justifie pas l'excès de ses invectives contre celle qui tira Louis XIV du désordre et fut la consolation et la lumière de ses trente dernières années. On peut ne pas aimer cette illustre femme, mais il n'est permis à personne de ne pas l'estimer depuis que le fond de son âme et de sa laborieuse vie a été mis à découvert par le beau livre de M. le duc de Noailles, par l'éloquent plaidoyer de M. Saint-Marc Girardin, et surtout par la publication de cette *Correspondance* que nous devons au zèle intelligent de M. Lavallée, et qui replace sur le piédestal d'où l'injustice et l'ingratitude de l'opinion l'ont fait déchoir une des plus nobles femmes que la France ait produites, et celle qui honore le plus l'époque de décadence où elle a vécu. Cette *Correspondance* n'aurait pas dû être négligée par le nouvel éditeur. Après avoir reproduit le récit de Saint-Simon sur Jeannette de Pincré, cette jolie petite orpheline adoptée par madame de Maintenon, « à qui le roi ne faisait pas peur, » qui, « devenue plus grandelette, devint plus amusante et plus jolie, montra de l'esprit et de la grâce avec une familiarité discrète et avisée qui n'importunait jamais, parlait au roi de tout... le tiraillait même quand elle le voyait de bonne humeur, se jouait même avec ses papiers quand il travaillait, mais tout cela avec jugement et mesure..., » M. Chéruel aurait fort bien pu indiquer à ses nombreux lecteurs les détails authentiques que donne M. Lavallée dans ses *Mémoires des Dames de Saint-Cyr* sur cette jeune fille, et les jolies lettres d'elle qu'il a publiées avec celles de madame de Maintenon.

Chose étrange, quoique les deux sultanes, comme il les nomme, lui fussent également hostiles, Saint-Simon est beaucoup plus équitable pour mademoiselle Choin, « la

grosse camarde brune, avec l'air d'une servante, » qui fut l'obscure Maintenon du fils de Louis XIV. Il démontre et vante son désintéressement extrême et si rare alors. Mais, justice ainsi rendue à cette « fille ou femme si singulière, » il la rend également à ce qu'il nomme l'*infamie* du maréchal d'Huxelles, qui envoyait tous les jours des têtes de lapin rôties à la chienne dont raffolait l'épouse clandestine du Dauphin, tant que dura sa faveur. « Le lendemain de la mort de Monseigneur, l'envoi des têtes de lapins cessa, et oncques depuis mademoiselle Choin ne le vit ni n'en ouït parler. Elle s'en aperçut, elle s'en plaignit même. Le maréchal le sut, n'en fut point embarrassé, et répondit froidement qu'il ne savait pas ce qu'elle voulait dire. C'était un homme qui courait en cachette, mais plus bassement et plus avidement que personne, à tout ce qui le pouvait conduire, et qui n'aimait pas à se charger de reconnaissance inutile. »

Parmi les nombreux écrits qui doivent servir à contrôler les récits de Saint-Simon, je signalerai encore la correspondance de Madame, duchesse d'Orléans, mère du régent, que leur haine commune pour madame de Maintenon aurait pu rapprocher de lui ; mais cette princesse ne le goûta jamais, et se moquait, comme l'on sait, de ses prétentions généalogiques. Lui, en revanche, nous la montre « avec son humeur dure et farouche... rogue et fière Allemande... inexorable sur les bienséances... bonne et fidèle amie, sûre, vraie, droite, aisée à prévenir et à choquer, fort difficile à ramener, grossière, dangereuse à faire des sorties publiques... ignorant toute commodité pour soi et pour les autres ; sobre, sauvage, et ayant ses fantaisies... passant toute la journée, dans un cabinet qu'elle s'était choisi, où les fenêtres étaient à plus de dix pieds de terre, à considérer les portraits des pala-

tins et autres princes allemands dont elle l'avait tapissé, et à écrire des volumes de lettres tous les jours de sa vie et de sa main, dont elle faisait elle-même des copies qu'elle gardait. » Il la fait reparaître au milieu de la grande scène de la mort de Monseigneur : « Madame, habillée en grand habit, arriva hurlante, ne sachant bonnement pourquoi ni l'un ni l'autre, les inonda tous de ses larmes en les embrassant... et fournit le spectacle bizarre d'une princesse qui se remet en cérémonie, en pleine nuit, pour venir pleurer et crier parmi une foule de femmes en déshabillé de nuit, presque en mascarade. » Certes, il n'y a rien de semblable à ces tableaux dans les lettres de Madame; mais elles n'en fournissent pas moins l'un des documents les plus curieux et les plus originaux sur la seconde moitié du règne de Louis XIV, l'un des plus propres à éclairer un éditeur de Saint-Simon, dont elle complète et souvent confirme les récits [1]. Quand on a lu dans celui-ci le joli portrait de la sage et modeste madame de Chateauthiers, dame d'atours de Madame, « une vertu sans soupçon dans le centre de la corruption, » on aimerait à savoir que la princesse, parlant de cette même dame à ses cousines du Palatinat, la leur indique comme la seule personne désintéressée qu'il lui ait été donné de connaître pendant ses trente ans de séjour en France [2].

Quand on nomme Saint-Simon, il est difficile de ne pas songer aussitôt, comme la mère du régent, à ses généalogies; et ici encore il faut reconnaître qu'aucune édition des *Mémoires* ne sera complète sans un certain nombre de notes destinées

[1] Je parle, non pas des traductions françaises plus ou moins exactes qui ont été publiées récemment et que je ne connais pas, mais de l'édition complète reproduction fidèle du manuscrit allemand, donnée en 1846 par Wolfgang Mentzel, dans la collection de l'*Association littéraire* de Stuttgard.

[2] Lettres des 17 novembre 1708 et 13 novembre 1710.

à rectifier ou à compléter ses assertions. On aurait tort de traiter trop légèrement ce côté de sa prodigieuse fécondité. La vraie généalogie, c'est-à-dire l'histoire exacte et détaillée des grandes familles qui ont joué un rôle prépondérant dans les sociétés anciennes, sera toujours un aspect très-intéressant, et on peut ajouter très-nouveau, de l'histoire générale. Sans doute, il ne faut pas pousser les choses trop loin ; il ne faut pas imiter ce savant Allemand de nos jours, Drumann, lequel, voulant traiter la période de l'histoire romaine qui comprend la transition de la république à l'empire, a imaginé d'écrire en cinq gros volumes, et avec une érudition très-sérieuse et très originale, l'histoire des *gentes* romaines, et cela par ordre alphabétique, de sorte qu'après avoir appris à connaître Marc-Antoine dans la *gens Antonia*, il faut franchir tout l'intervalle qui sépare celle-ci de la *gens Octavia*, pour aller y trouver Octave, si l'on veut connaître et rapprocher les luttes et les crimes de ces deux misérables. On n'entreprendra jamais rien de pareil sur nos maisons françaises; mais, comme Saint-Simon est et sera toujours de beaucoup l'auteur le plus populaire de tous ceux qui s'occupent de ces matières, on risque fort de voir le public épouser ses opinions extravagantes, injustes, ridicules même, sur des races dont les noms s'identifient avec les plus belles pages de notre histoire. Tout le monde n'a pas le courage ou l'inclination de réclamer dans un intérêt personnel, comme l'ont fait MM. de Dreux et de Saumery. Le devoir d'un bon commentateur n'est pas d'aller fouiller le P. Anselme ou la première, petite et sincère édition de la Chesnaye des Bois pour venir au-devant de toutes les rectifications qui pourraient être fondées, mais bien de relever les inexactitudes qui sautent aux yeux, et cela toujours dans l'intérêt de la vérité historique et de la bonne éducation du goût public. Quoi de plus

ridicule, par exemple, que l'acharnement de Saint-Simon contre l'illustration de la maison de Noailles, tellement plus grande et plus haute de tout point que la sienne, dont l'illustration était des plus *minces* (pour me servir d'un de ses termes favoris), avant qu'elle eût reçu de sa plume un éclat incomparable? Je sais gré à M. Chéruel d'avoir profité de l'occasion de ce que le fils de l'écuyer de Louis XIII appelle l'*étrange fournée* des pairs de 1663, pour nous donner les noms des quatorze ducs qui furent reçus pairs à cette date, et qui s'appelaient Estrées, Gramont, la Meilleraye, Mazarin, Villeroy, Mortemart, Créquy, Saint-Aignan, Foix, Liancourt, Tresmes, Noailles et Coislin [1]. J'aurais voulu qu'il en eût agi de même à propos de la promotion des cordons bleus en 1688, où Saint-Simon dit que le maréchal de Choiseul eut des *camarades à faire pleurer*, joli mot qui peut s'appliquer à toute sorte de promotions sous tous les régimes; « mais quels et combien, ajoute-t-il, en comparaison de ceux de 1724! » En lisant la liste de cette dernière, qui eut lieu pour le sacre de Louis XV, j'y trouve un prince du sang, trois cardinaux, trois archevêques, deux princes étrangers, seize ducs et pairs, trois maréchaux de France et vingt-huit gentilshommes; dont la plupart portaient les premiers noms de France, et parmi lesquels sept au plus, MM. de Livry, de Fervaques, de Silly, de Souvré, de Lassay, de Coigny, de

[1] A propos de la pairie, il est impossible que M. Chéruel se figure qu'on se contentera de ces deux maigres pages qu'il nous donne à la fin du tome neuvième, sous le titre : *Des anciennes pairies*. Je lui demande dans un de ses prochains volumes une liste exacte et détaillée de toutes les pairies créées avant 1789, avec la date de leur érection et de leur enregistrement, par ordre chronologique. C'est une pièce indispensable pour la lecture et l'intelligence de Saint-Simon. M. de Mas-Latrie, l'un de nos érudits les plus modestes et les plus sérieux, a donné dans l'*Annuaire de la Société de l'histoire de France* une liste alphabétique des pairies de France ; mais l'ordre chronologique vaut mieux, et il faut encore y ajouter celle des ducs non pairs, pour que ce supplément aux *Mémoires* soit complet.

Maillebois, doivent être regardés comme d'une naissance plus *légère* que celle de Saint-Simon lui-même, ce qui n'empêche pas notre historien de dire que M. le duc de Bourbon, alors premier ministre, *y fourra le chien, le chat et le rat.* Mais je compte sur la perspicacité de M. Chéruel pour découvrir ce qui m'intrigue depuis longtemps et pour savoir comment Saint-Simon ne fut pas de cette grande promotion du sacre, tandis qu'il consentit à être de la petite promotion posthume de 1728, avec deux *princes de raccroc*, comme il disait, les deux fils du duc du Maine, de ce bâtard adultérin qu'il travailla toute sa vie à refouler dans la *ténébreuse horreur de son origine.*

Je suis bien loin, du reste, de contester tous les arrêts de Saint-Simon en fait de généalogie. Neuf fois sur dix il a raison, et peut-être plus souvent encore. Il est vrai de dire qu'il n'est bien à son aise pour louer la naissance que des familles *éteintes :* celles-là ne font pas de jaloux. C'est bien à lui que se rapporte cet article d'un examen de conscience que je me souviens d'avoir trouvé dans un livre d'Heures du dernier siècle : *Vous êtes-vous complu dans le foible de la naissance d'autrui?* Et toutefois, quand il se trouve en présence de certaines maisons vraiment illustres, qui subsistaient de son temps et subsistent encore, telles que les Harcourt, les Rochechouart, les Choiseul, les Lévis, les la Rochefoucauld, les Damas, il redevient éloquent pour les qualifier, tout en restant plus laconique que d'habitude. C'est lui qui nous rapporte le mot étrangement fier de madame de Thianges, Mortemart en son nom, mariée à un Damas, disputant avec Louis XIV sur la grandeur de sa maison, que le roi, pour la piquer, rabaissait toujours, en lui vantant les grandes charges des Montmorency : « Cela est plaisant, répondit-elle ; c'est que ces messieurs-là d'au-

près de Paris étaient trop heureux d'être *à vous autres rois*, tandis que nous, rois dans nos provinces, nous avions aussi pour grands officiers comme eux des gentilshommes autour de nous. » On conçoit fort bien qu'une femme qui raisonnait ainsi avec Louis XIV fût « la personne du monde qui demeuroit le moins court, qui s'embarrassoit le moins, et qui très-souvent embarrassoit le plus la compagnie. »

Il est un autre genre de notes que l'on regrette en lisant Saint-Simon ; ce sont les notes que j'appellerais topographiques. J'ai besoin de connaître l'emplacement des lieux où se passent ces scènes qu'il fait revivre devant moi. Je vois bien encore sur le quai de la Tournelle l'hôtel de Nesmond avec la sotte inscription moderne qui a remplacé sur la porte cet *écriteau* dont « on se scandalisa, mais qui demeura et est devenu l'exemple et le père de tous ceux qui de toute espèce ont inondé Paris. » Mais quand il me parle de l'hôtel de Mayenne, de l'hôtel de Duras, de l'hôtel de Lorges, et de tant d'autres, je ne sais plus où j'en suis. J'aimerais surtout qu'on voulût bien me dire où demeurait Saint-Simon lui-même. Je vois bien que c'était *à deux pas de Saint-Germain des Prés ;* mais dans quelle rue? et, si c'est possible, dans quelle maison[1]? M. Cousin ne me le dira pas, quoique personne ne connaisse mieux que lui le Paris du dix-septième siècle ; mais il dédaignerait d'être au courant des affaires de la fin du grand règne. Je le demande donc à M. Chéruel ; et il faut qu'il me le dise avant d'achever son édition. Il faut aussi qu'il me mène à la Ferté-au-Vidame, et que je sache ce qu'est devenue cette terre, sa seule *terre bâtie*, où Saint-Simon a tant vécu, où sa femme l'empêcha, Dieu merci ! d'aller se

[1] Des recherches subséquentes font croire que Saint-Simon demeurait rue des Saints-Pères, dans un hôtel aujourd'hui détruit, au coin de la rue Saint-Dominique et vis-à-vis la rue Taranne.

renfermer à trente ans, où il courait toutefois avec bonheur vers Noël voir ses *plants*, où il mena généreusement Chamillard disgracié, ne voulant pas « asservir l'amitié à la politique, » et d'où il allait tous les ans *se satisfaire* à la Trappe pendant des huitaines entières.

Enfin, le dirai-je? après tant d'exigences, j'en ai d'autres encore : et il me faudrait des notes linguistiques et philologiques, pour nous mettre au courant de tout le parti que Saint-Simon a tiré de la langue française. Car enfin il est un grand maître de cette langue, pour ne pas dire tout haut ce que je pense tout bas, qu'il est le plus grand de tous, et que personne n'a fouillé plus à fond cette pauvre langue et n'en a tiré un plus prodigieux parti. On le verra bien quand l'Académie française aura mis au jour la première lettre de ce colossal dictionnaire historique qu'elle n'a commencé que depuis dix ans, et qu'on lui reproche si risiblement de ne pas avoir déjà terminé. En attendant, je sais bien que M. Chéruel nous explique assez fréquemment les vieux mots qu'on ne comprend plus, et que de loin en loin il en indique quelques autres hors d'usage qu'il semble regretter, tels que *poulier*, pour un ambitieux qu'on hisse comme avec une poulie, *se recrobiller*, pour faire le récalcitrant ; mais combien d'autres qu'il passe sous silence, tels que *dégriller* une fille, pour la tirer du couvent ; *romancine* pour réprimande ; se laisser *étranger ; fanfaronner* avec effronterie ; se *mécompter* à quelque chose ; se *dépecer* en excuses ; *dépersuader* quelqu'un ; le *rencoigner*[1] ; courir et *forcer* un mari, etc. ! Je les prends à poignées dans un seul demi-volume, et je de-

[1] « Je fus surpris de voir venir à moi, au sortir du cabinet du roi, madame la Dauphine, avec qui je n'avais aucune privance, m'environner et me *rencoigner* en riant avec cinq ou six dames de la cour, pour me donner à deviner qui était abbesse de Remiremont. » (T. IX, p. 274.)

mande si les contemporains de Saint-Simon, et lesquels, s'en servaient encore. Car qui ne s'intéresserait au sort de ces mots dont Ronsard disait si bien : « Il y a des vocables « qui sont françois naturels, qui sentent le vieux, mais le « libre et le françois. » Mais ce n'est pas seulement les vieux mots qui s'en vont, ce sont les nouveaux qui arrivent, et que j'aimerais à voir saisis et marqués au passage. Par exemple, le mot *agioteur*, que Saint-Simon date lui-même comme une nouveauté de son temps, puis celui de *patriote,* si bien appliqué à Vauban et avec un sens si juste[1], mais si jeune encore et si peu familier sous Louis XIV ; puis le mot de *nation*, qui revient sans cesse sous sa plume, et qu'on ne croyait guère plus ancien que Montesquieu.

Pauvre Saint-Simon ! Comme son orgueil ducal aurait été surpris et blessé, s'il avait pu se douter que, cent ans après sa mort, nous en serions à disséquer son style, comme celui d'un simple homme de génie sans naissance et sans état, lui qui ne consentit à écrire quelques lignes pour être publiées de son vivant que « *à la condition qu'on lui en épargnerait le ridicule dans le monde*, et qu'on lui en garderait fidèlement le secret. » Ce qui touche et ce qui attire en lui, c'est précisément cette ignorance complète de son mérite littéraire, et, par conséquent, l'absence totale de toutes les sollicitudes, de toutes les prétentions et de toutes les faiblesses de l'homme de lettres. Il n'a ni envie de plaire ni peur de déplaire au public, qu'il ne veut jamais connaître et dont il n'a nul souci. Il croyait naïvement à son incapacité, et il dit quelque part, avec une candeur amusante, après avoir cité d'ennuyeux extraits des dépêches de Torcy, qu'on doit bien s'apercevoir de la supériorité du style de ce ministre sur le sien.

[1] « Patriote comme il l'était, il avait toute sa vie été touché de la misère du peuple et de toutes les vexations qu'il souffrait. » (T. V, p. 363.)

Il est vrai qu'il se répète souvent, qu'il s'embrouille, qu'il s'entortille dans sa phrase, que les raffinements du travail lui sont étrangers. Son seul but est d'être vivant et vrai. Le scrupule l'arrête et l'embarrasse quelquefois. Il veut « tenir le chrétien en garde contre l'homme et le courtisan.» Le désir de tout dire sans rien dissimuler, de rendre exacte et complète justice à tous et à tout, encombre sa marche ; mais il a beau « enrayer tant qu'il peut ses propos étranges, l'*enrayure casse*, » comme il dit, et le char roule, à bride abattue, jusqu'à des profondeurs où l'œil et la plume de l'homme n'étaient jamais descendus avant lui.

De tous les grands écrivains modernes il est sans doute le seul qui n'ait eu aucune conscience de sa valeur et qui ait écrit à l'abri de toute recherche du succès et dans le seul but de servir la vérité. Et cependant nul n'a possédé mieux que lui tous les secrets du style, toutes les ressources de l'écrivain. Sans se douter de ce qu'il fait, il atteint les dernières limites de l'art, précisément parce que l'art lui manque. A côté de cette suavité primitive et homérique que M. Sainte-Beuve a si justement signalée dans certaines pages, il y en a d'autres frappées au coin d'une sauvage grandeur qui échappe à toute règle comme à toute analyse. Il est, de toute la littérature française, le plus grand des peintres et le plus varié. Pour parler avec Bossuet, il semble *rendre la vie plus vivante*. Je ne prétends certes pas le comparer au Dante, quoiqu'il y ait eu des rapprochements plus forcés que celui qu'on pourrait établir entre ces deux hommes, tous deux grands gibelins et grands misanthropes. Je ne veux pas davantage le mettre au niveau de Shakspeare. Il est tout, excepté poëte, car il lui manque l'idéal et la rêverie. Mais on avouera aussi qu'il est de tous les Français celui qui approche le plus de ces rois de l'esprit humain. Comme eux, ce n'est

pas seulement la cour, le monde, l'histoire politique ; c'est le cœur de l'homme, c'est la nature humaine tout entière avec ses contrastes et ses contradictions, ses hauts et ses bas, son jour et sa nuit, qui tombent sous son regard et sous sa plume. Comme eux il passe du tragique au comique, au grotesque même, sans dessein prémédité, mais suivant le cours naturel des choses. Molière et Lesage n'ont rien de plus grotesque que certaines scènes qu'il a prises sur le vif : le portrait de madame Panache évoqué à la cour du Danemark ; le chancelier arrachant à la duchesse de Ventadour sa perruque enflammée ; madame de Rupelmonde et son suisse ; la maréchale de Villeroy ; madame de Saint-Hérem à quatre pattes sous son lit, sous tous ses coussins, et sous tous ses domestiques empilés les uns sur les autres, pour la préserver du tonnerre ; le premier président de Mesmes « grinçant le peu de dents qui lui restaient ; » Monsieur « triste, abattu et parlant moins qu'à l'ordinaire, c'est-à-dire encore comme trois ou quatre femmes ; » et tant d'autres coups de pinceau du comique le plus franc et le moins cherché. Il sort de là tout droit pour rentrer dans l'étude des ressorts les plus cachés des événements et des caractères, pour assener, comme il dit, sur les uns et les autres, de ces mots que Bossuet lui eût enviés et n'a point dépassés. C'est l'Espagne « semblable à un puissant arbre usé par les siècles. » C'est le cardinal de Bouillon, « qui va jusque dans Rome y languir pitoyablement et mourir enfin d'orgueil, comme toute sa vie il en avait vécu. » C'est le duc de Bourgogne, à qui le roi interdit de parler à Fénelon sans témoins ; mais « le feu de ses regards, lancés dans les yeux de l'archevêque, eut une éloquence qui enleva tous les spectateurs. » C'est Catinat, spectateur de la défaite de Chiari, et, « sans se mêler de rien, semblant y chercher la mort qui n'osa l'atteindre. » C'est enfin Turenne,

et ce mot qui vaut toute l'oraison de Fléchier : « La mort le couronna par un coup de canon à la tête de l'armée. »

N'est-ce pas d'ailleurs Bossuet lui-même qu'on croit entendre dans ces lignes : « A qui considère les événements que racontent les histoires dans leur origine première ou réelle, dans leurs degrés, dans leurs progrès, il n'y a peut-être aucun livre de piété, après les divins et après le grand livre toujours ouvert de la nature, qui élève tant à Dieu, qui en nourrisse plus l'admiration continuelle, et qui montre avec plus d'évidence notre néant et nos ténèbres. »

Il faut descendre de ces hauteurs à la modeste conclusion de cette étude, qui a pour unique but de prouver qu'il faut à un tel écrivain une édition à laquelle il ne manquera rien ; une édition *variorum* si l'on veut, comme on en a tant fait pour les classiques anciens et pour les nôtres ; une édition qui ne laissera rien à désirer aux plus exigeants sous le rapport historique, généalogique, philologique. Elle sera immense, je le veux bien ; mais, quand elle aurait trente volumes, comme le Cicéron de M. Leclerc, serait-ce trop pour un tel océan de faits, de vérités et de beautés ? Le modèle en est tout trouvé : c'est l'édition des *Lettres de madame de Sévigné* par M. de Monmerqué, où tous les désirs, toutes les fantaisies du lecteur, trouvent une satisfaction complète. L'une serait le complément et la continuation de l'autre, car Saint-Simon entre en pleine possession de sa matière au moment même de la mort de madame de Sévigné. Puisque M. de Monmerqué lui-même ne veut ou ne peut plus soulever ce fardeau, à qui peut-il mieux échoir qu'à M. Chéruel, qui a toutes les qualités et tous les titres nécessaires pour rendre à l'histoire et à la littérature du pays ce service essentiel ?

En attendant, comme il est impossible de se passer d'un Saint-Simon quand on sait lire autre chose que l'almanach,

et quand on ne se sèvre pas par esprit de pénitence du plus vif plaisir que la lecture puisse donner, on peut dire, sans crainte de répéter une phrase banale, que l'édition publiée par M. Hachette a sa place marquée dans les bibliothèques de tous les hommes de goût et d'étude. Seulement, dès qu'elle touchera à sa fin, et ce sera bientôt, il faut que le libraire et l'éditeur se remettent à la tâche pour nous doter du monument que je réclame.

II

Mais, dira-t-on, pour qui tout ce fracas, tous ces hommages? pour un homme qui, à part son talent, que nul ne conteste, n'a été qu'un médisant, un frondeur, un rebelle, un implacable jaloux, un débris attardé de la féodalité, égaré par le dénigrement, la haine, le dépit, l'ambition rentrée. Oui, voilà ce qu'on entend encore dire, d'abord à des gens qui l'ont à peine entr'ouvert, à des esprits eux-mêmes attardés par le préjugé et la rancune, mais aussi, je l'avoue, à des juges infiniment respectables et avec lesquels je m'afflige toujours de n'être pas d'accord.

En commençant ces pages, j'ai promis, je le sais, de ne pas me laisser aller à recommencer, après tant d'autres, le panégyrique de Saint-Simon; mais je ne manquerai pas à ma parole, ou je n'y manquerai qu'à moitié, si je réponds brièvement à ces imputations, et si j'essaye de démontrer qu'au point de vue politique, moral, religieux, il n'y a point de lecture plus utile, point de nourriture plus saine, plus substantielle pour notre jeunesse si étrangement attiédie et qui se proclame désabusée de l'indépendance; pour un pays lassé de toute lutte régénératrice et tombé en proie aux spéculateurs de tout ordre; enfin, pour une société envahie

par tous les scepticismes à la fois, où le goût et le sentiment de l'honneur tendent à disparaître, où tout tourne si bien au Bas-Empire, que les savants les mieux rentés par l'État et les docteurs les plus bruyants de l'Église s'évertuent à nous prêcher l'empire romain comme infiniment supérieur à la république et comme l'idéal des gouvernements passés et présents.

Je ne parle plus ici au point de vue littéraire, je n'envisage plus le goût et le style, mais l'âme, notre âme à nous tous et dans toutes les conditions, que Saint-Simon nous apprendra à élever, à purifier, à retremper dans la vraie grandeur et le véritable honneur. Cela peut sembler hardi ; cela n'est que simplement vrai. Qu'on le lise à fond, qu'on le relise, qu'on le médite ; il est de ceux qui n'ont à redouter aucune épreuve ; et à la longue, j'en réponds, il gagnera tous ses adversaires ; tous, hormis, bien entendu, les étroits fanatiques et les cœurs bas nés pour la servitude.

Et d'abord, quant à la politique, la sienne est-elle donc si aveugle, si rétrograde qu'on le prétend ? Ah ! je ne sais que trop tout ce qu'on peut dire contre l'exagération puérile de son ardeur pour les prérogatives les plus insignifiantes de la pairie, contre ses désespoirs ridicules et « ce cœur incisé et palpitant » pour de si grandes pauvretés, contre la joie immorale que lui causent les avanies faites à la magistrature dans l'exercice le plus légitime de ses droits.

Lui, si digne pourtant de comprendre cette « liberté angloise » dont il parle quelque part à propos du jacobite lord Griffin, il n'a pas compris que l'isolement, le dédain et l'esprit exclusif ont toujours tout perdu, et que, comme en Angleterre, l'union de toutes les classes éclairées entre elles, la coalition de tous les droits et de tous les intérêts, du *vil petit-gris* avec l'hermine ducale, de l'épée avec la robe et la plume, pouvait seule tenir tête à l'usurpation monarchique,

et rendre à la France asservie ces garanties essentielles que la magistrature avait su formuler dans la Chambre de saint Louis en 1648, et dont l'égoïsme des princes du sang, la frivolité et l'avidité de la noblesse avaient fait litière.

Le chancelier de Pontchartrain lui écrivait avec raison : « Vous êtes citoyen avant d'être duc... vous êtes fait par vous-même pour être homme d'État, et vous n'êtes duc que par d'autres. » Mais il n'était ni assez citoyen ni assez homme d'État pour apercevoir que nos grands corps judiciaires, malgré leurs aberrations dans l'ordre religieux et civil, pouvaient et devaient être le véritable frein de la royauté, le foyer naturel de la vie politique; que depuis la Fronde il ne pouvait y en avoir d'autre, et qu'ils offraient à la France tous les éléments d'une institution nationale et libérale comme la pairie anglaise, heureusement décentralisée par la multiplicité des parlements, suffisamment aristocratique par l'hérédité de la plupart des charges et la place partout réservée à la haute noblesse, enfin suffisamment populaire par la prépondérance progressive qu'y exerçaient les lumières et l'ambition légitime du tiers état.

C'est là le petit côté, le côté risible de ce grand et fier génie; c'est par là qu'il subit la contagion des misères de ses contemporains. Je reconnais là l'esprit de son temps plus que le sien propre, et la funeste influence des envahissements de la monarchie absolue sur le génie national. Ce qu'elle a de plus délétère, c'est de refouler dans des préoccupations mesquines ou indignes l'activité des intelligences qui regimbent contre elle, c'est d'empêcher l'éducation politique des générations futures, et de les réduire à chercher dans des extravagances ou des puérilités le remède à l'inévitable déclin du pays.

Mais aussi il est absolument faux de dire que ce soit là toute la politique de Saint-Simon.

Il a été, et c'est sa plus belle gloire, il a été l'un des plus ardents et des plus résolus parmi les honnêtes gens qui se groupaient autour du duc de Bourgogne, qui eurent pour nom Fénelon, Beauvillier, Chevreuse, et dont Vauban fut le précurseur méconnu. En présence de la basse idolâtrie dont Louis XIV était l'objet, en présence de cette Sorbonne qui le rassurait sur les nouveaux impôts en décidant que tous les biens de ses sujets lui appartenaient[1], c'était au milieu de ce groupe que son petit-fils rétablissait par la pensée et pour le lendemain les véritables conditions de la royauté chrétienne, et disait « en public et jusque dans les salons de Marly qu'un roi est fait pour ses sujets, et non les sujets pour lui. » C'était là que « naquit d'une vive sympathie pour les souffrances du peuple le premier essai de réaction politique contre le dogme accablant et les maux nécessaires de la monarchie sans limites[2]. » C'était là que, parmi les décrets de l'avenir, figuraient l'émancipation administrative des provinces gouvernées par leurs états particuliers, la tenue régulière et périodique des états généraux, l'*action indépendante du clergé à l'égard du pouvoir civil*[3], l'abolition de tout privilége et de toute exemption en fait d'impôt; en un mot, les bases d'une liberté vraie et durable. Le grand écrivain que je viens de citer, et qui a eu le temps de reconnaître, avant de mourir, qu'il s'était grandement trompé, s'est félicité de ce que la mort du duc de Bourgogne ait anéanti ce plan, qui « eût détruit la centralisation administrative, et relevé la noblesse de sa décadence politique, » ou, en d'autres termes, eût garanti les conditions qui ont fait durer en Angleterre cette

[1] Édition Hachette (t. IX, p. 7).

[2] Augustin Thierry. *Introduction aux monuments du tiers état,* p. 244, in-4°.

[3] *Ibid.*, p. 246.

liberté que le continent européen est si loin d'avoir conquise sans retour. Il assure que cette réorganisation de la France aurait empêché l'efficacité civilisatrice du pouvoir uni et concentré de produire les beaux résultats que nous connaissons tous. J'aime mieux la logique plus sincère d'un journal démocratique qui nous disait l'autre jour : « Quand la royauté eut dégradé la noblesse, affaibli et usurpé les pouvoirs communaux, humilié les parlements, et, en détruisant tout ce qui protégeait contre elle, détruit tout ce qui la garantissait elle-même; elle se défit pièce à pièce, et la France, n'ayant plus qu'un maître, n'eut plus besoin que d'une révolution [1]. »

Ceux qui placent la liberté au-dessus de la Révolution et qui ne séparent pas sa cause de celle de la justice et de la dignité humaines regretteront toujours qu'il n'ait pas été donné au duc de Bourgogne d'essayer au moins son système, et à Saint-Simon d'être son collaborateur, au lieu d'être la dupe et le conseiller toujours éconduit de ce régent, qui rétablit en les empirant tous les abus du règne de Louis XIV et posa dans la boue les premières assises du règne irréparable de Louis XV.

Mettons du reste qu'il ait ignoré le remède ; du moins a-t-il signalé le mal, et plus énergiquement que personne.

Le remède ! Mais qui donc l'a découvert ou appliqué ? Et de nos jours même, après avoir vu, souffert, traversé tout ce que l'on sait, où est celui qui peut dire que juste à tel jour et par tel moyen on aurait pu sauver la vieille France ? Mais le mal, le mal honteux, le danger croissant, la gangrène lente et invétérée, c'est dans Saint-Simon qu'il faut en étudier tous les ravages.

Qui donc a analysé comme lui « ce goût d'abaisser tout

[1] *La Presse* du 8 juillet 1856.

inspiré par les ministres » à ce « roi accoutumé à remplir les charges de gens de peu, pour les chasser comme des valets s'il lui en prenait envie ? » et ces ministres de la décadence, que leur servilité rendait tout-puissants, mais dont les noms seraient déjà oubliés si Saint-Simon ne leur avait donné une fâcheuse immortalité? « Champignons tirés en un moment de la poussière et placés au timon de l'État, également enorgueillis et enivrés, incapables de résister, et qui ont la fatuité d'attribuer à leur mérite ce qui n'est prostitué qu'à la faveur... voulant à leur tour que tout, jusqu'au mérite, vînt de leur main, et que l'ignorance, parvenue de leur grâce, ne pût se maintenir que par elle. »

Qui donc a flétri comme lui cette fatale omnipotence de la monarchie misérablement acclamée par le clergé, acceptée par la noblesse, caressée par le Tiers, et qui allait aboutir, après deux générations, à l'impuissance de la nation et au renversement de la société ? Il était, ainsi que l'a dit un juge peu enclin à la féodalité, « il était, comme Fénelon, contre la tyrannie... Avec la révolte du rang, on sent en lui la révolte de la vertu... Saint-Simon est un noble cœur, implacable contre la bassesse... loyal, hardi pour le bien public, ayant toutes les délicatesses de l'honneur, véritablement épris de la vertu [1]. »

C'est par là surtout qu'il est grand : par son incomparable probité, par son dévouement aux malheureux, aux vaincus, à Chamillard exilé, au duc d'Orléans écrasé par l'abandon universel, « sans autre appui que les larmes méprisées d'une mère et les languissantes bienséances d'une femme. » « Tout considéré, dit-il, j'ai cru qu'à la cour comme à la guerre il fallait de l'honneur et du courage et savoir avec discernement affronter les périls. » Et cette vie privée, irréprochable, si

[1] M. Taine.

rare chez les hommes d'un si rare talent, qui pourrait ne pas lui en tenir compte ? Qui donc, parmi ses contemporains, a parlé de l'union conjugale avec un plus tendre respect, avec l'accent d'une sensibilité plus vraie ? Qu'on écoute ce portrait de sa femme : « Blonde avec un teint et une taille parfaite, un visage fort aimable, l'air extrêmement noble et modeste et je ne sais quoi de majestueux par un air de vertu et de douceur naturelle ; c'était aussi celle que j'aimai le mieux dès que je la vis, sans aucune comparaison, et avec qui j'espérai le bonheur de ma vie, et qui depuis l'a fait uniquement et tout entier. Comme elle est devenue ma femme, je m'abstiendrai ici d'en dire davantage, sinon qu'elle a tenu infiniment au delà de ce qu'on m'en avait promis. » Mais il ne s'abstient pas du tout, et sans cesse, dans le cours de son récit, il éclate en témoignages de reconnaissance et de fidélité pour cette femme « toujours plus sage que moi. » Il cherche toujours à placer dans un coin de ses tableaux, et bien plus volontiers que lui-même, cette belle et noble personne ; il la fait valoir de son mieux ; puis il s'écrie : « Voilà quel trésor est une femme sensée et vertueuse ! » Il la montre pourvue « de l'affection générale et de la réputation entière qu'elle s'était acquise à la cour, sans soins et surtout sans bassesses ni rien qui les sentît… mais toutes ces têtes presque couronnées honorant et respectant en elle son grand sens, la présence de son esprit et de sa conduite, la sagesse, l'égalité, la vertu de tout le tissu de sa vie, mais une vertu pure, toujours suivie, et qui, austère pour elle-même, était aimable et bien loin de rebuter par ses rides. » Quoi de plus touchant que le tableau de ces trois ménages, Beauvillier, Chevreuse et Saint-Simon, qui se voyaient tous les jours et plusieurs fois, ne se cachaient rien, se consultaient sur tout, et dont l'intimité pivotait en quelque sorte sur la duchesse de Saint-Simon, « dans la con-

fiance et la liberté la plus entière fondées sur l'estime de sa vertu et l'expérience de sa conduite, plus encore s'il se peut que sur ce qu'elle m'était, et sur ce qu'ils savaient que j'étais pour elle? »

Ce qui achève de peindre « l'union intime, parfaite et si pleinement réciproque » qui régna toujours entre lui et celle qu'il appelait « sa perle unique, » ce sont les paroles inscrites dans son testament, par le vieux grand homme, presque octogénaire, douze ans après la mort de sa femme, lorsque seul, oublié de tous, sans postérité masculine pour hériter de cette pairie qu'il prisait si haut, face à face avec cette éternité où il va entrer, il ordonne, comme dans un dernier paroxysme d'amour et de douleur, que dans le caveau de famille son cercueil soit attaché par une chaîne de fer à celui de la duchesse, « et si bien rivé qu'il soit impossible de les séparer l'un de l'autre sans les briser tous deux. »

« Cinquièmement, je veux que de quelque lieu que je meure, mon corps soit aporté et inhumé dans le caveau de l'église paroissiale dudit lieu de la Ferté, auprès de celuy de ma très-chère espouse, et qu'il y soit fait et mis anneaux, crochets et liens de fer qui attachent nos deux cercueils sī étroitement ensemble et si bien rivés qu'il soit impossible de les séparer l'un de l'autre sans les briser tous deux. Je veux aussy et ordonne très-expressément qu'il soit mis et rivé sur nos deux cercueils une plaque de cuivré, sur chacune desquelles soyent respectivement gravés nos noms et âges, le jour trop heureux pour moy de nostre mariage et celuy de nostre mort; que sur la sienne, autant que l'espace le pourra permettre, soyent gravées ses incomparables vertus : sa piété inaltérable de toutte sa vie si vraye, si simple, si constante, si uniforme, si solide, si admirable, si singulièrement aimable, qui l'a rendüe les délices et l'admiration de tout ce qui l'a

connue, et sur touttes les deux plaques, la tendresse extrême et réciproque, la confiance sans réserve, l'union intime parfaitte sans lacune et si pleinement réciproque dont il a plu à Dieu bénir singulièrement tout le cours de nostre mariage, qui a fait de moy tant qu'il a duré l'homme le plus heureux, goustant sans cesse l'inestimable prix de cette perle unique, qui réunissant tout ce qu'il est possible d'aimable et d'estimable avec le don du plus excellent conseil, sans jamais la plus légère complaisance en elle-mesme, ressembla si bien à la femme forte décrite par le S. Esprit, de laquelle aussy la perte m'a rendu la vie à charge et le plus malheureux de tous les hommes par l'amertume des pointes que j'en ressents jour et nuit en presque tous les moments de ma vie. Je veux et j'ordonne très-expressément aussy que le témoignage de tant et de si aimables vertus de nostre si parfaitte union et de l'extrême et continuelle douleur où m'a plongé une séparation si affreuse, soit écrit et gravé bien au long et de la manière la plus durable sur un marbre, que pour cela je veux qui soit fort long et large appliqué pour estre vu de tout le monde dans l'église dudit La Ferté, à l'endroit du mur le plus immédiat au caveau de notre sépulture avec nos armes et qualités, sans nulle magnificence ny rien qui ne soit modeste. Je conjure très-instamment l'exécuteur de ce présent testament d'avoir un soin et une attention particulière à l'exécution exacte de tout le contenu de ce présent article, pour laquelle je me raporte et lègue pour la dépense ce que ledit exécuteur jugera à propos, dont je le constitue ordonateur..... »

Qui croirait, en lisant les premières lignes de ce passage, qu'on est en plein dix-huitième siècle (juin 1754)? On dirait le testament de Roland, l'époux de cette Alda bien-aimée qui mourut en apprenant sa mort, ou celui de Gérard de

Roussillon, si aimé de Berthe la généreuse, dans les épopées chevaleresques des temps héroïques de notre histoire.

Saint-Simon savait, d'ailleurs, à quoi s'en tenir sur les conditions du bonheur domestique; car il observait la vie privée avec autant de soin, il la jugeait avec autant de vigueur et de finesse que les péripéties et les intrigues de la cour. Écoutez, ne fût-ce que pour le contraste, ce tout petit fragment du portrait de Pontchartrain, le fils, qui se maria deux fois.

« Outre qu'il était méchant, il était malin encore; ses propos ne démentaient point les désagréments dont il était chamarré... Il disait aux gens les choses les plus désagréables avec volupté... Tyran de sa famille et de ses familiers, sa première femme, si parfaite, en mourut à la fin à force de vertu. La seconde l'a vengée. »

Mais rentrons à sa suite dans la vie publique, c'est-à-dire dans celle de la cour, seule vie publique qui restât alors à la France.

« Faire ce qui est bon et honnête par des voies bonnes et honnêtes... où la probité et la vérité se pourraient montrer, » c'était là son système, et celui qu'un *homme de sa sorte* se pouvait légitimement proposer. C'était la source intarissable où il puisait les flots de sa formidable indignation contre le vice et le crime; c'était là aussi qu'il retrempait son équité naturelle, quand la haine et la colère risquaient de l'entraîner. Car il avait de l'équité; il était trop sincère pour n'être pas juste. Il ne veut « dissimuler ni la vérité ni l'horreur du mal, » mais il ne refuse jamais un hommage au bien, à la vraie grandeur. Tous ses adversaires ont trouvé grâce à ses yeux, comme Luxembourg, pour leurs mérites réels. Louis XIV, qu'il a tant critiqué, mais devant lequel lui aussi eut ses heures d'humilité excessive et comme d'anéantissement, Louis XIV sort encore grand et imposant de ses mains

terribles. Dans ses plus cruels portraits, le déluge de ses invectives est sans cesse interrompu par un mot, un trait, une note qui jure avec le reste, comme un accord faux dans un concert, mais que la justice arrache à sa plume et qui devient le sceau et le contre-seing de la vérité même.

Écoutons-le donc avec la confiance et la joie profonde qu'éprouve la justice satisfaite.

Savourons avec lui, au risque d'y succomber parfois, les transports que donne « cette vivifiante lecture dont tous les mots résonnent sur le cœur comme l'archet sur un instrument. »

Certes, depuis que la langue humaine est écrite, personne n'a flétri comme lui « les raffinements abjects des courtisans, des champignons de fortune, des insectes de cour, des valets à tout faire, » de ces gens comme on en a tant rencontré depuis lui : celui-ci « plaisant au roi par son extrême servitude et par un esprit fort au-dessous du sien ; » celui-là « bassement valet de tous gens en place ; » ces autres « lâchement avides et bassement prostitués à la faveur, se roulant dans les dernières soumissions pour plaire et se raccrocher. » Un Villeroy qui, « après s'être fait envier et craindre, se fit mépriser sans faire pitié. » Un Tonnerre, « tombé à un tel point d'abjection, qu'on avait honte de l'insulter. » Un la Feuillade, « cœur corrompu à froid, âme de boue et le plus solidement malhonnête homme qui ait paru de longtemps. » Un Lassay, rentré à la cour après avoir tâté de la dévotion et de la solitude, « fade et abandonné adulateur du cardinal de Fleury, qui avalait ses louanges à longs traits et lui en savait le meilleur gré du monde. Ce pauvre flatteur se cramponnait au monde, qu'il fatiguait, et mourut enfin en homme qui avait quitté Dieu pour le monde. »

C'est en vain qu'ils comptaient échapper à la conscience et

à la justice de l'avenir, qui par l'altière insolence et qui par l'infinie bassesse de leurs menées; c'est en vain qu'ils se cachent dans les recoins des arrière-cabinets, qu'ils grouillent dans les antichambres, qu'ils ourdissent leurs trames dans les ténèbres. Inutile espoir ! Non, non, vous ne resterez pas cachés, vous ne vous sauverez pas ! Vous aviez compté sans un témoin incorruptible que vous n'aviez pas deviné. Grâce à lui, la postérité vous saisit et ne vous lâchera plus. Il y là deux yeux « prompts à voler partout en sondant les âmes... avec une secrète admiration de tout ce que cachent les replis du cœur des véritables courtisans. » Saint-Simon vous suit de ses regards et vous en « perce tous à la dérobée. » Il a tout vu et tout dit. Vous ressusciterez en proie à la justice, à la vengeance d'un honnête homme indigné et de tous les honnêtes gens de l'avenir consolés de votre déshonneur. Je le vois d'ici, et nous le verrons toujours,

Sedet, æternumque sedebit,

ce Harlay, type du magistrat servile et hypocrite, « vil et détestable esclave du crime et de la faveur... marchant un peu courbé, avec un faux air plus humble que modeste, rasant toujours les murailles pour se faire place... n'avançant qu'à force de révérences respectueuses et comme honteux à droite et à gauche... entre Pierre et Jacques conservant la plus exacte droiture; mais, dès qu'il apercevait un intérêt ou une faveur à ménager, tout aussitôt vendu. »

Je sais bien qu'il y a des hommes accoutumés au mépris public, et qui, comme dit M. de Chateaubriand, ne font pas plus de cas de leur mémoire que de leur cadavre : « peu importe qu'on la foule aux pieds, ils ne le sentiront pas. » Cependant en général cela déplaît. Aussi de tels témoins sont incommodes. On voudrait les décrier, les déconsidérer d'avance

ou rétrospectivement, comme Napoléon décriait Tacite, en donnant audience à l'Institut. On craint d'en voir renaître de pareils : crainte trop peu fondée, hélas! Et cependant, qui sait? Après tout, il n'est pas dit qu'il ne se cache pas dans les entrailles de notre temps quelque Saint-Simon inconnu, qui viendra à son heure fustiger les platitudes et les apostasies qu'on croit ensevelies à jamais dans le succès et le silence. Que les triomphateurs et les renégats se le disent d'avance ! Il y a des retours, des visions, des éclairs, qui remettent tout à coup, aux yeux de la postérité, chaque homme et chaque chose à sa place, qui confondent à jamais le *spem mendacii* dont parle Isaïe. Cette lumière de l'avenir éclate parfois dans le simple regard, dans le cri interrompu de l'honnête homme : cela seul suffit pour produire l'effet que Saint-Simon dépeint en traits de flamme : « Le fils de la fortune... épouvanté quoique sur les nues, sentit pour lors tout le poids de la vertu et de la vérité. »

Mais la plus grande des erreurs serait de croire que ce rude et fougueux combattant n'a su manier que l'invective, en la variant à l'infini. On l'a dit : « Il y a trois ou quatre mille coquins chez lui dont pas un ne ressemble à l'autre. » C'est vrai ; mais, en revanche, que de braves gens mis sur le chandelier! que d'honnêtes femmes tirées de leur obscurité et parées de ses mains avec une caressante complaisance! Ne voir en lui que le médisant, le justicier implacable, mais c'est ne le connaître qu'à moitié. Qui pourrait compter tous les gens de bien qu'il a aimés, célébrés, glorifiés, qu'il fait connaître et aimer, que l'on rencontre tout vivants dans ses pages, que l'on accoste avec lui et dont on jouit en sa compagnie? Il a le génie de l'invective, oui ; mais il a la passion de l'éloge, et il trouve, pour admirer, des tours, des grâces, des élans qui ne sont qu'à lui. Je dis l'éloge, non le panégyrique ou

l'apologie ; mais l'éloge enthousiaste du beau et du bien, et sincère parce qu'il est toujours tempéré par l'aveu des infirmités de ceux qu'il vante le plus, et de « ce reste d'humanité inséparable de l'homme » qu'il reconnaît chez Fénelon. Mais qui donc a plus loué, a surtout mieux loué que lui? Qui a plus vanté Bossuet et Fénelon, Pomponne et Torcy, Tourville et Turenne, Beauvillier et Rancé, Catinat et Vauban? Vauban surtout, dont il a le premier salué la gloire et révélé le merveilleux désintéressement; Vauban, « porté dans tous les cœurs français ; » Vauban, « dont la valeur prenait tout sur soi et donnait tout aux autres. » Combien d'autres moins éclatants qu'un mot de lui remet à leur vrai niveau dans l'histoire ! Puységur, « qui fait aujourd'hui l'honneur des maréchaux de France; » Chamillard, « aimant l'État comme une maîtresse; » le maréchal de Lorges, « avec une hauteur naturelle, qui ne se faisait jamais sentir qu'à propos, dédaignant les routes les plus utiles, si elles n'étaient frayées par l'honneur le plus délicat et la vertu la plus épurée [1]. »

Que d'autres encore, tout à fait obscurs, à jamais ignorés sans lui ! Voyez-le allumer sur ces fronts oubliés une étoile qui ne s'éteindra plus! Chevigny, « homme droit, franc, vrai, et d'une vertu simple, unie, militaire, mais grand, fidèle à Dieu, à ses amis et au parti qu'il croyait le meilleur; » Saint-Louis, vieux brigadier de cavalerie retiré à la Trappe, « un de ces preux militaires pleins d'honneur et de courage, et de droiture, qui la mettent à tout sans s'en écarter jamais, avec une fidélité jamais démentie et à qui le cœur et le bon sens servent d'esprit et de lumière, avec plus de succès que l'esprit et la lumière n'en donnent à beaucoup de gens; « enfin le Haquais, avocat général, « parfaitement modeste et par-

1 Voir, t. V, p. 69, l'offre *romaine* qu'il fit de mettre son bâton de maréchal *derrière la porte*, et de servir sous la Feuillade au siége de Turin.

faitement désintéressé... on ne pouvait avoir plus d'esprit, un tour plus fin, plus aisé, avec beaucoup de grâce et de réserve... avec cela, salé, volontiers caustique, gai, plaisant, plein de saillies et de reparties, éloquent jusque par son silence... Il était de tous les voyages de Pontchartain (chez le chancelier, son ami intime), où je l'ai fort connu; ce qui est respectable pour les deux amis, c'est que, sans s'y mêler de rien ni sortir de son état de petit bourgeois de Paris, comme il s'appelait lui-même, il y était comme le maître de la maison, tout le domestique en attention et en respect, et tout ce qui y allait en première considération. Il ne manquait point de respect au chancelier et à la chancelière, qui l'aimaient autant l'un que l'autre; mais il ne laissait pas de rire fort en liberté avec eux et de laisser échapper des traits de vieil ami qui ne ménageaient pas et qui étaient toujours bien reçus. »

Qu'on me trouve donc un plus charmant tableau d'intérieur! On croit y être, on se fait de la famille, on écoute, on cause, on revit avec ces braves gens dans cette bonne maison.

Mais le voilà qui franchit les Pyrénées, qui passe des petits bourgeois de Paris aux grands d'Espagne, et toujours avec la même incomparable verve, avec le même naturel, la même variété, la même abondance dès qu'il tombe sur un homme de bien. « Villafranca... Espagnol jusqu'aux dents... courageux, haut, fier, sévère, pétri d'honneur, de valeur, de probité, de vertu, un personnage à l'antique... » Et cet autre : « Villena était la vertu, l'honneur, la loyauté, la valeur, la piété, l'ancienne chevalerie même, je dis celle de l'illustre Bayard, non pas celle des romans et des romanesques; avec cela beaucoup d'esprit, de sens, de conduite, de hauteur de sentiment; sans gloire et sans arrogance; de la politesse, mais avec beaucoup de dignité, et par mérite et sans usurpation le dictateur perpétuel de ses amis, de sa famille, de sa

parenté, de ses alliances... fort désintéressé, toujours occupé avec une belle bibliothèque, et commerce avec force savants dans tous les pays de l'Europe, attaché aux étiquettes et aux manières d'Espagne sans en être esclave; en un mot, un homme du premier mérite.... »

Les favoris mêmes et les courtisans, pour peu qu'ils aient d'indépendance et de fierté, peuvent compter sur sa justice. Il ne dissimule ni ses jalousies ni ses antipathies, mais c'est pour les immoler à la vérité. On n'a jamais su mêler le bien et le mal avec plus de naturel. Voici le duc de la Trémoille, l'homme de la cour « qui, avec un fort vilain visage, sentait le mieux son grand seigneur... Sans esprit que l'usage du monde, sans dépense, avec des affaires fort mal rangées et une femme fort avare et fort maîtresse... sans crédit et sans grand commerce, il avait tant d'honneur, de droiture, de politesse et de dignité, que cela lui tint lieu d'esprit et lui acquit de la considération, même du roi et de ses ministres, à qui il ne se prodigua jamais. » Voici le duc de Coislin, « très-petit homme sans mine, mais l'honneur, la vertu, la probité et la valeur mêmes, d'une politesse si excessive, qu'elle désolait, mais qui laissait place entière à la dignité. » Plus loin, c'est le maréchal de Duras, capitaine des gardes : « Rien ne l'affecta jamais ni ne prit un moment sur sa liberté d'esprit et sur sa gaieté naturelle. Il le dit un jour au roi, et il ajouta qu'il le défiait, avec toute sa puissance, de lui donner jamais de chagrin qui durât plus d'un quart d'heure. »

Encore un, et ce sera le dernier, ou l'avant-dernier : « Quoique de la plus grande naissance, le maréchal de Choiseul, sans biens et sans parents, ne dut rien qu'à sa vertu et à son mérite.... La vérité, l'équité, le désintéressement au milieu des plus grands besoins, la dignité, l'honneur, l'éga-

lité, furent les compagnes de sa vie. Compté partout, quoique sans crédit; considéré du roi, quoique sans distinctions et sans grâces; accueilli partout, quoique peu amusant, il n'eut d'ennemis et de jaloux que ceux de la vertu même, qui n'osaient même le montrer, et des ministres, qui haïssaient et redoutaient également la capacité, le courage et la grande naissance... Tout pauvre qu'il était, il ne demandait rien. Il n'était jaloux de personne, il ne parlait mal de qui que soit; et il savait trouver les deux bouts de l'année sans dettes, avec un équipage et une table simple et modeste, mais qui satisfaisait les plus honnêtes gens, et où ceux du plus haut parage de la cour s'honoraient d'être conviés. Il avait soixante-dix-sept ans et ne se prostituait ni à la cour, où il paraissait des moments rares par devoir, ni dans le monde, où il se montrait avec la même rareté; mais il avait chez lui bonne compagnie; et il se peut dire que, au milieu d'un monde corrompu, la vertu triompha en lui de tous les agréments et de la faveur que le monde recherche. »

Les femmes, à leur tour, sont peintes par lui comme elles ne l'ont été par personne, pas même par Raphaël ou Giorgione.

Je ne dis rien de ce portrait exquis de la duchesse de Bourgogne, de « cette marche de déesse sur les nues, » que tout le monde sait par cœur; mais qu'on me passe celui de la princesse des Ursins, cette autre Maintenon, qui trouve cependant grâce devant lui. « Des yeux bleus qui disaient sans cesse tout ce qui lui plaisait.. l'air extrêmement noble, quelque chose de majestueux en tout son maintien... voulant plaire pour plaire, et avec des charmes dont il n'était pas possible de se défendre quand elle voulait gagner et séduire; avec cela un air qui, avec de la grandeur, attirait au lieu d'effaroucher... une grande politesse, mais avec une grande

distinction et surtout une grande attention à ne s'avancer qu'avec dignité et discrétion... sans la moindre odeur de bassesse. »

Car c'est toujours là qu'on en revient avec lui ; chez les femmes et chez les hommes, c'est la bassesse qu'il abhorre ; c'est l'honneur et la justice qu'il encense. Il enterre la fameuse comtesse de Gramont avec cette oraison funèbre : « Personne glorieuse, mais sans prétention et sans entreprise, qui se sentait fort, mais qui savait rendre. » Et il rend lui-même à la duchesse de Nemours (dont il a été tant question dernièrement au sujet de la souveraineté de Neuchâtel) le service de l'encadrer dans cette phase, qui la préservera toujours de l'oubli : « Elle fut exilée sans l'avoir mérité ; elle fut rappelée sans l'avoir demandé. »

J'ai succombé à la tentation, et me voilà bien loin de mon but. Il faut s'arracher à cette ambroisie ; mais ce ne sera pas avant d'avoir régalé nos lecteurs de cet éloge du maréchal de Boufflers, répandu à travers les pages de plusieurs volumes, et où déborde surtout, avec l'admiration de l'homme, l'amour de la vertu.

Nous sommes en 1708, après Ramillies et Turin ; Lille est assiégée par le prince Eugène ; Boufflers est chargé de la défense. Il commence par apporter dans Lille cent mille écus *du sien*, qu'il avait empruntés pour le service du roi. Il tient pendant quatre mois, sans que l'armée commandée par Vendôme vienne le secourir ; il capitule enfin ; il fait de cette défense un triomphe d'où il revient adoré du soldat, et voici pourquoi : « Sa valeur était nette, modeste, naturelle, franche, froide ; il voyait tout et donnait ordre à tout sous le plus grand feu, comme s'il eût été dans sa chambre. Sa bonté et sa politesse lui gagnaient tout le monde ; son équité, sa droiture, sa patience à laisser débattre avec liberté, sa délicatesse à faire

toujours honneur de leurs conseils, *quand ils avaient réussi*, à ceux qui les lui avaient donnés, et des actions à ceux qui les avaient faites, lui dévouèrent tous les cœurs... Attentif à éviter la fatigue aux autres et les périls inutiles, il fatiguait pour tous. Il couchait tout habillé aux attaques, et il ne se mit pas trois fois dans son lit depuis l'ouverture de la tranchée jusqu'à la chamade... Héros malgré soi-même, par l'aveu public des Français et des ennemis, jamais homme ne mérita mieux le triomphe, et n'évita avec une modestie plus attentive, mais la plus simple, tout ce qui pouvait le sentir... Il détournait toujours les louanges par celles de sa garnison, et il avait toujours quelque action de quelqu'un à raconter toute prête pour fermer la bouche sur la sienne. Sans cabale, sans appui que de sa vertu, de sa modestie, du soin de relever les autres et de s'éclipser derrière eux, il vit les grâces couler jusqu'à l'inonder, et les applaudissements des ennemis suivis des acclamations publiques jusqu'à changer la nature des courtisans, qui s'estimèrent comblés eux-mêmes de ses récompenses... »

Plus tard, il offre d'aller servir sous Villars, son cadet comme duc et comme maréchal, « d'oublier tout pour lui obéir. » Ici Saint-Simon, si entiché de l'ancienneté de sa pairie, demeure confondu et ébloui par l'admiration d'un trait dont il se sentait incapable. Il le trouve « digne de ces Romains les plus illustres des temps de la plus pure vertu de leur république. » Le voilà lancé : il accumule les honneurs et les distinctions dont Boufflers était comblé; puis il plane avec son lecteur sur tous ces sommets : « La gloire qu'il avait acquise forçait l'esprit à applaudir à une si grande fortune; sa générosité, son désintéressement, sa modestie, engageaient les cœurs à s'y complaire... Au delà des grâces, des honneurs, des récompenses et de toute espèce de lustre, il s'of-

frait d'aller compter avec un homme avantageux, tout personnel, jaloux de tout, accoutumé à usurper la réputation d'autrui, à faire siens les conseils et les actions heureuses, et à jeter aux autres tout mauvais succès et ses propres fautes. Le comble est que Boufflers ne l'ignorait pas, et que c'était sous un tel homme qu'il allait exposer une réputation si grande, si pure, si justement acquise, à la certitude de l'envie et à l'incertitude du succès. Boufflers vit tout cela, il le sentit dans toute son étendue ; mais tout disparut devant lui à la lueur du bien de l'État. »

Tout cela est couronné par l'ingratitude de Louis XIV et par la disgrâce à laquelle Boufflers ne sut pas plus survivre que Racine et Vauban. « Il devint un exemple du peu de compte que les rois et leurs ministres tiennent de la vertu et des services qui ont passé la mesure des récompenses. Cette impuissance de retour devient un poids qui tourne sinon à crime, du moins à dégoût, à aversion, parce que rien ne blesse tant la superbe des rois par tous les endroits les plus sensibles. C'est ce qui arriva au maréchal de Boufflers. Le poids du dernier service et les derniers mécontentements formèrent comme un mur entre le roi et lui. Il eut bien le courage de paraître le même à l'extérieur... mais un ver rongeur le mina peu à peu... Souvent il s'en est ouvert à moi sans faiblesse et sans sortir des bornes étroites de sa vertu, mais le poignard dans le cœur, dont ni le temps ni les réflexions ne purent émousser la pointe. »

On le voit, c'est quand il faut célébrer les luttes et les disgrâces de la vertu que Saint-Simon se surpasse, et que, sans effort, avec une simplicité complète, il atteint toute sa hauteur. C'est Boisguilbert, « excellent et habile citoyen, » destitué de sa charge, qui faisait « tout son petit bien, » et exilé pour avoir dit la vérité sur les finances. « Il en fut peu ému,

plus sensible peut-être à l'honneur de l'exil pour avoir travaillé sans crainte au bien et au bonheur public qu'à ce qu'il lui en allait coûter. » C'est le marquis de Chandenier, de la maison de Rochechouart, « célèbre par sa disgrâce et par la magnanimité dont il la soutint plus de quarante ans jusqu'à sa mort. Un homme haut, plein d'honneur, d'esprit et de courage, et d'une grande naissance avec cela, était un homme importun au cardinal Mazarin, » qui le fait emprisonner pour l'obliger à vendre sa charge de capitaine des gardes. On saisit tout son petit revenu. « Il était pauvre : on espéra que la nécessité vaincrait l'opiniâtreté. On se trompa : M. de Chandenier vécut du pain du roi et de ce que les bourgeois de Loches lui envoyaient à dîner et à souper dans une petite écuelle qui faisait le tour de la ville. Jamais il ne se plaignit, jamais il ne demanda son bien ni sa liberté. A la fin, la cour, honteuse d'une violence tellement sans exemple et si peu méritée, plus encore d'être vaincue par ce courage, qui ne se pouvait dompter, relâcha ses revenus et changea sa prison en exil. »

C'est encore la duchesse de Navailles, dame d'honneur de la reine, qui, d'accord avec son mari, capitaine des chevau-légers de la garde et gouverneur du Havre, sacrifient toutes leurs charges et se résignent à subir l'exil le plus honteusement injuste, parce qu'elle avait fait murer en une soirée la porte par où le jeune roi entrait chez les filles d'honneur. « Femme d'esprit, et qui avait conservé beaucoup de monde, malgré ses longs séjours en province, et d'autant de vertu que son mari... Elle apprit qu'on avait secrètement percé une porte dans leur chambre (des filles d'honneur), qui donnait sur un petit degré par lequel le roi y montait la nuit, et que le soir cette porte était cachée par le dossier d'un lit. Elle tint sur cela conseil avec son mari. Ils mirent la vertu et l'hon-

neur d'un côté ; la colère du roi, la disgrâce, le dépouillement, l'exil, de l'autre. Ils ne balancèrent pas. »

Je doute qu'il se trouve dans Tacite, auquel on l'a tant de fois comparé, rien d'aussi simplement beau. C'est l'honneur, et, qui plus est, c'est l'honneur chrétien, dans toute sa force et toute sa vertu. Celui qui raconte si bien de pareilles choses était certes capable de les pratiquer, non par instinct seulement, mais avec réflexion. « Après y avoir bien pensé, dit-il de lui-même, la délicatesse d'honneur et de probité l'emporta sur l'orgueil et la politique du courtisan. » Et, sur cela, il entre dans le prodigieux récit de sa lutte avec le duc d'Orléans pour obtenir le renvoi de madame d'Argenton, prolongé pendant soixante pages avec un feu, une fougue, une éloquence sans cesse vaincue, mais toujours renaissante et enfin triomphante. Épisode admirable dans l'histoire de l'amitié chrétienne, et qui semble dérobé aux *Confessions* de saint Augustin, avec cette différence que le narrateur n'est pas le pénitent, et qu'on admire comme l'invariable austérité de sa vie lui a révélé tous les secrets, toutes les ruses et tous les entraînements de la passion! Il avait du reste la rudesse et en quelque sorte l'autorité d'un Père de l'Église, celui qui, dix ans plus tard, osait dire au même duc d'Orléans, blasé et énervé par la débauche, sans en être rassasié : « Mais, monsieur, c'est donc le diable qui vous possède, de vous perdre pour ce monde et pour l'autre, dans les attraits que vous convenez n'être plus de votre ressort que vous avez usé. Mais à quoi sert tant d'esprit et d'expérience, à quoi vous servent jusqu'à vos sens, qui, *las de vous perdre, vous font malgré eux sentir la raison?* »

Dans quel Père trouverait-on une parole plus forte et plus fortement exprimée? Et l'on vient me dire que c'est là une lecture dangereuse, immorale, au moins inutile! Pour moi,

je maintiens qu'il n'en est point qui soit plus plus propre à retremper l'âme et l'honneur de nos contemporains. J'en sais cependant, parmi nous, de ces pourvoyeurs officieux de la congrégation de l'*Index*, qui volontiers feraient condamner et proscrire ce grand chrétien, tout comme Descartes et Molière, Henri IV et madame de Sévigné, Turgot et l'Hôpital, tous les génies les plus aimables et les plus populaires de notre histoire. Et, tout à l'abri qu'il soit de leurs persécutions mesquines, l'honneur de sa mémoire exige que j'insiste un moment sur le caractère profondément religieux de cet homme, que le marquis d'Argenson a qualifié de *petit dévot sans génie*, et qui fut au contraire un homme de génie et un grand chrétien[1]. Tout, dans sa vie comme dans ses œuvres, prouve qu'il pratiqua toujours la piété la plus austère et la plus sincère au milieu de cette cour qui *suait l'hypocrisie* sous Louis XIV, et qui devint, sous la Régence, ce que chacun sait. Sans doute, il ne faudrait pas le prendre pour oracle en fait de théologie ou d'histoire ecclésiastique; quoique toujours instructif et bon à consulter, ce serait de tous les guides le moins sûr à suivre. Gallican forcené, janséniste même, je le crains, quoiqu'il s'en défende nettement à plusieurs reprises, il n'avait pas la moindre idée de la liberté de l'Église telle que nous avons réappris, de nos jours seulement, à la réclamer et à la conquérir. En revanche, et à la différence des gallicans et des jansénistes, y compris le grand Arnauld lui-même, il eut l'honneur et l'esprit de réprouver la révocation de l'édit de Nantes ; nul n'a stigmatisé plus éloquemment cette coupable folie et l'horreur des persécutions qu'elle entraîna. Il tenait l'in-

[1] Depuis que ces pages ont été publiées, M. Rognon, pasteur protestant, a publié dans la *Revue chrétienne* un travail tout à fait remarquable sur la piété de Saint-Simon.

quisition telle qu'il l'avait vue en Espagne pour « abominable devant Dieu et exécrable aux hommes. » Quant à ses idées sur l'autorité du Saint-Siége et l'indépendance du pouvoir spirituel, combien peu, de son temps, en savaient plus que lui ; je ne dis pas seulement parmi les politiques et les magistrats, mais dans l'épiscopat même, une fois Bossuet mort, et Fénelon disgracié! On sait quel était l'esprit qui dominait alors et depuis dans le clergé français : heureusement cela ne l'a pas empêché, lorsque vint l'épreuve décisive et terrible, de courir à la mort et à l'exil pour l'unité de l'Église, et de donner le plus grand exemple d'obéissance à Rome qu'aucun clergé ait jamais donné depuis que l'Église existe.

Lui-même, le gallican Saint-Simon, a mieux que personne constaté la défaite de Louis XIV et des quatre articles par l'inaltérable fermeté du Saint-Siége. Il dit expressément : « Alexandre VIII, à qui on se hâta de sacrifier tout, et dont on ne tira pas la moindre chose. » Et ailleurs : « Alexandre VIII, qui avait promis merveilles sur les franchises et autres points plus importants qui avaient brouillé le roi avec Innocent XI... se moqua de la France en Pantalon (Vénitien) qu'il était, en sorte qu'il la fit passer à tout ce qu'il voulait, et à ce qui aurait tout terminé, même avec Innocent XI. » L'aveu est formel et non suspect. Ne nous laissons pas arrêter par l'irrévérence du langage, alors trop habituelle et qui scandaliserait à juste titre aujourd'hui ; mais constatons le fait proclamé par le partisan le plus acharné des libertés gallicanes. Il n'eut sans doute pas connaissance de l'engagement pris par Louis XIV de ne pas observer la déclaration de 1682 dans sa lettre du 14 septembre 1693 [1] à Innocent XII. Mais il décerne à ce pape,

[1] M. Artaud en a publié le texte authentique dans la *Vie de Pie VII*, t. II, p. 9.

qui scella la résistance triomphante de l'Église, les plus magnifiques éloges : « Grand et saint Pape, vrai pasteur et vrai père commun, tel qu'il ne s'en voit plus que bien rarement sur la chaire de saint Pierre, et qui emporta les regrets universels, comblé de bénédictions et de mérites... dont la mémoire doit être précieuse à tout Français, et singulièrement chère à la maison régnante. »

Il se permet, il est vrai, de singulières licences à l'endroit du clergé, autorisé, d'une part, par les habitudes de son temps, et, de l'autre, par l'intégrité non suspecte de sa foi et de ses mœurs. Ici c'est l'abbé de Vaubrun, « vilain et dangereux escargot, qui cherche à se produire à la cour et à s'y accrocher ; » là, c'est l'abbé de Pompadour avec son laquais « presque aussi vieux que lui, à qui il donnait, outre ses gages, tant par jour pour dire son bréviaire à sa place, et qui le barbotait dans un coin des antichambres où son maître allait. » Plus loin, ce sont je ne sais quels missionnaires, qu'il traite de « cagots abrutis. » Il en veut surtout aux « barbes sales » de Saint-Sulpice, et, chose à remarquer, on voit que cette savante, modeste et illustre congrégation, dénoncée de nos jours comme gallicane, malgré le récent et glorieux souvenir de la résistance de M. Émery à Napoléon, était, au temps de Saint-Simon, tenue pour le réceptacle de l'ultramontanisme le plus violent, comme s'il était dans sa destinée d'être toujours méconnue par les esprits extrêmes des partis les plus opposés. Si gallican qu'il soit, il traite les évêques encore plus mal que les papes ; ce sont tantôt des « cuistres violets, » tantôt des « pieds plats, des gens de rien et du plus petit génie. « M. de Chartres, dit-il, avait farci l'épiscopat d'ignorants, de gens inconnus et de bas lieu, qui tenaient le Pape une divinité. »

Oui ; mais, dès qu'il se trouve en présence d'une vraie

vertu épiscopale, il se répand en éloges et en admirations. C'est d'abord Bossuet, « le dictateur de l'épiscopat et de la doctrine, » Bossuet, « toujours doux et de bonne foi, » dont il prend vigoureusement le parti contre Fénelon, avec une justesse d'esprit et une impartialité qui étonnent chez cet ami intime de tout le *petit troupeau* du quiétisme; Bossuet, qu'il venge par avance des calomnies de l'abbé Rohrbacher et autres par ce suffrage irrécusable : « Le roi s'était plus d'une fois adressé à lui dans les scrupules de sa vie. Bossuet lui avait souvent parlé là-dessus avec une liberté digne des premiers siècles et des premiers évêques de l'Église. Il avait interrompu le cours de ses liaisons plus d'une fois ; il avait osé poursuivre le roi, qui lui avait échappé. Il fit à la fin cesser tout commerce, et il acheva de couronner cette grande œuvre par les derniers efforts qui chassèrent pour jamais madame de Montespan de la cour. »

Puis, c'est Fénelon, dont nul n'a fait mieux valoir l'*illustre* soumission à Rome, « si prompte, si claire, si publique, et si généralement admirée, dans les termes les plus concis, les plus nets, les plus forts[1]. » C'est encore la Hoguette, archevêque de Sens, qui refuse le cordon bleu malgré les instances du roi, parce que sa naissance trop obscure ne lui permet pas de faire les preuves exigées par les statuts, et dont « rien ne peut ébranler l'humble attachement aux règles et à la vérité. » C'est Nesmond, archevêque d'Alby, qui, dans son admirable et hardie harangue au roi sur la « rigueur déployée à plein des impôts, outre l'écueil inévitable de

[1] « C'est donc de tout notre cœur que nous vous exhortons à une soumission sincère et à une docilité sans réserve, de peur qu'on n'altère insensiblement la simplicité de l'obéissance pour le Saint-Siége, dont nous voulons, moyennant la grâce de Dieu, vous donner l'exemple jusqu'au dernier soupir de notre vie. » (*Mandement de Mgr l'archevêque duc de Cambrai touchant son livre des* Maximes des Saints, du 9 avril 1699.)

l'encens répété et prodigué, surprit, étonna, enleva, en osant parcourir tous les tristes effets d'une si grande continuité d'exactions sur la partie sacrée du troupeau de Jésus-Christ qui sert de pasteur à l'autre. » C'est enfin le cardinal de Noailles, qui refuse à Dubois, ministre tout-puissant, le dimissoire nécessaire pour se faire sacrer archevêque de Cambrai ; et cela, « avec un air de douceur et de modestie, sans que rien le pût ébranler, gardant là-dessus un parfait silence, content d'avoir rempli son devoir, et y voulant mettre tout ce que ce même devoir y pouvait accorder à la charité, à la simplicité, à la modestie ; d'autant plus loué et admiré, qu'il ne le voulut point être[1]. »

Ses préventions contre les Jésuites ne l'empêchent pas de rendre pleine justice au père de la Chaise, le doux et indulgent commensal de Racine et de Boileau ; de même qu'à Bourdaloue, « aussi droit en lui-même que pur dans ses sermons. » Il va jusqu'à reconnaître, au milieu de ses doléances et de ses contes risibles, que toute la Compagnie était recommandable par la » pureté d'une vie toute consacrée à l'étude, à la défense de l'Église contre les héré-

[1] Ajoutons, toujours d'après Saint-Simon, que Dubois obtint le dimissoire de l'archevêque de Rouen, puis un bref du Pape pour recevoir tous les ordres à la fois, qu'il se dispensa lui-même de toute retraite pour s'y préparer, et que, pour ne pas perdre de temps en actions de grâces après tout ce qu'il venait de recevoir, il vint le même jour au conseil de régence, où il dit au prince de Conti qu'il n'avait fait que suivre l'exemple de saint Ambroise, dont il se mit à raconter l'ordination qu'il étala. Saint-Simon y était. « Je n'entendis pas le récit, dit-il, car, dans le moment que j'ouïs saint Ambroise, je m'enfuis brusquement à l'autre bout du cabinet, de l'horreur de la comparaison. » On sait que ce même Dubois fut sacré successeur de Fénelon au siége de Cambrai par le cardinal de Rohan, qu'il présida l'assemblée du clergé, et fut enfin promu à la pourpre romaine sur la demande *unanime* de toutes les puissances catholiques, et grâce au crédit tout-puissant à Rome de l'Autriche, poussée par l'Angleterre, dont Dubois faisait les affaires en France. Il faut suivre dans Saint-Simon tout ce ricochet d'infamies pour juger de ce que l'Eglise a gagné à être protégée par la monarchie absolue.

tiques, et par la sainteté de leurs établissements et de leurs premiers Pères. » Il ajoute qu'il a lui-même connu parmi eux beaucoup de saints. Il avait d'ailleurs de la vie religieuse, du « compte qu'un moine doit à Dieu de sa règle, » l'idée haute et pure qu'on s'en faisait au moyen âge, ce qui avait bien son mérite dans un temps où les abbayes, fondées naguère avec le patrimoine des riches, pour servir de patrimoine aux pauvres, devenaient le prix de l'ignoble faveur d'un chevalier de Lorraine ou d'un Dubois. Il faut d'ailleurs le dire à l'honneur de ce temps, si plein de misères et de scandales : on voyait encore sans cesse surnager, chez les honnêtes gens de toute condition, et chez les plus illustres surtout, cet attrait de la retraite, de la vie régulière et cachée qui, pendant tout le moyen âge, peupla les cloîtres de l'élite de la noblesse. Saint-Simon, qui prétendait faire remonter l'origine de sa maison à ce Simon, comte de Vermandois, dont la conversion et la vie monastique forment une des belles pages du pontificat de saint Grégoire VII, nous a raconté cent traits de même nature. C'est à lui que nous devons de savoir que le neveu de Turenne, M. de Lorges, né protestant, converti par Bossuet en même temps que son oncle, et qui « abhorrait la contrainte sur la religion, » avait conçu le projet « d'achever sa vie à l'Oratoire, *avec trois valets uniquement*, dans une entière retraite et dans la piété. » Le bâton de maréchal lui imposa d'autres devoirs. Mais tous ces vraiment illustres pensaient, comme leurs aïeux, qu'il fallait mettre un intervalle entre la vie et la mort : et l'on voit le duc de Beauvillier, ayant à peine soixante ans, songer à quitter le ministère et la cour, et s'ouvrir à Saint-Simon sur l'envie qu'il a « d'achever sa vie chez lui, en solitude, à la campagne, et de s'y préparer avec plus de tranquillité à la mort. » De là, chez Saint-Simon

lui-même, au milieu de sa fougueuse préoccupation des hommes et des choses de la cour et du monde, cet amour pour la Trappe et le « délice » de ces séjours périodiques et prolongés dans ce « grand et merveilleux monastère[1]. »

Qui sait s'il n'y rencontra pas Bossuet, qui, lui aussi, fréquentait assidûment la Trappe, et qui ne mourut que quand Saint-Simon touchait à la trentaine? L'abbé Ledieu nous raconte[2] que l'évêque de Meaux fit, dans les vingt dernières années de sa vie, huit voyages exprès pour aller voir Rancé dans cette chère solitude dont il disait que c'était le lieu qui lui plaisait le plus après son diocèse. Il y vaquait à tous les exercices de la communauté, à tous les offices du jour et de la nuit. Avant vêpres on prenait un peu l'air à la promenade de l'étang ou dans les bois; les deux amis se séparaient de la compagnie pour s'entretenir ensemble, et c'était là tout leur plaisir. Pour moi, j'aime à me figurer Bossuet et Rancé sur la chaussée de cet étang, ou à l'ombre de ces grands bois du Perche, suivis à distance et quelquefois rejoints par Saint-Simon, et le jeune duc et pair prêtant une oreille respectueusement attentive à ce dialogue du génie et de la sainteté, dont il était si digne de comprendre et de refléter l'éclat.

J'insiste sur cette tendre et respectueuse affection pour Rancé, qui suffirait à elle seule pour l'honneur de sa vie. Dans ses vingt volumes il n'a consacré qu'une seule page à cette sainte mémoire, mais combien cette page la fait mieux comprendre et aimer que tout le livre de M. de Chateaubriand! Qu'on nous pardonne de la transcrire, elle est encore trop peu connue; et, d'ailleurs, je plains celui qui pourrait la relire sans émotion. « Mon père avait fort connu M. de la

[1] Lettre en tête de la nouvelle édition, p. 40.
[2] *Mémoires et Journal*, t. I. p. 198.

Trappe dans le monde : il y était son ami particulier, et cette liaison se resserra de plus en plus depuis sa retraite... Il m'y avait mené, quoique enfant pour ainsi dire encore ; M. de la Trappe eut pour moi des charmes qui m'attachèrent à lui, et la sainteté du lieu m'enchanta. Je désirais toujours y retourner, et je me satisfis toutes les années, et plusieurs fois, et souvent des huitaines de suite ; je ne pouvais me lasser d'un spectale si grand et si touchant, ni d'admirer tout ce que je remarquais dans celui qui l'avait dressé pour la gloire de Dieu et pour sa propre sanctification et celle de tant d'autres. Il vit avec bonté ces dispositions dans le fils de son ami, il m'aima comme son propre enfant, et je le respectai avec la même tendresse que si je l'eusse été. Telle fut cette liaison, singulière à mon âge, qui m'initia dans la confiance d'un homme si grandement et si saintement distingué, qui me fit lui donner la mienne, et dont je regretterai toujours de n'avoir pas mieux profité. » Voilà pour la vie du réformateur : écoutons maintenant ce qu'il dit de sa mort, car personne ne s'entend comme lui à prendre sur le fait les hommes, « lorsqu'ils commencent à ne regarder plus les choses de ce monde qu'à la lueur de ce terrible flambeau qu'on allume aux mourants. » A propos de ce pauvre quart d'heure environ que Dubois passe avec un récollet avant de mourir, il éclate en cette formidable ironie : « Un aussi grand homme de bien, et si préparé, n'avait pas besoin de davantage ; c'est d'ailleurs le privilége des dernières confessions des premiers ministres. » Mais, au souvenir du lit de mort de ce moine qu'il aimait, il se fond et s'anéantit à force de tendresse et d'humilité. « Ces Mémoires sont trop profanes pour rapporter rien ici d'une vie aussi sublimement sainte, et d'une mort aussi grande et aussi précieuse devant Dieu... l'Église le pleura et le monde même lui rendit jus-

tice. Ce jour, si heureux pour lui et si triste pour ses amis, fut le 26 octobre, vers midi et demi, entre les bras de son évêque et en présence de sa communauté, à près de soixante-dix-sept ans, et de quarante ans de la plus prodigieuse pénitence. Je ne puis omettre néanmoins la plus touchante et la plus honorable marque de son amitié. Étant couché par terre, sur la paille et sur la cendre, pour y mourir comme tous les religieux de la Trappe, *il daigna de lui-même se souvenir de moi*, et chargea son successeur de me mander de sa part que, comme il était bien sûr de mon affection pour lui, il comptait bien que je ne doutais pas de toute sa tendresse. Je m'arrête tout court; tout ce que je pourrais ajouter ici serait trop déplacé. »

Arrêtons-nous aussi, après cette course trop prolongée à travers ces volumes où la docte main de M. Chéruel nous a fait rentrer à sa suite. Mais qu'une conclusion soit permise, et la voici. On sort de cette lecture avec un double sentiment, avec une affectueuse admiration pour l'âme généreusement indignée de cet honnête homme, mais aussi avec une profonde répugnance pour la société dont il a été le peintre inimitable. Il est opportun et obligatoire de le dire, alors que nous sommes dotés d'une *grande institution catholique* qui reproche à Louis XVI de n'avoir pas continué les traditions de ses ancêtres, d'être descendu à une banale philanthropie, et de s'être posé en réformateur du peuple qui avait le moins besoin d'être réformé, parce qu'il avait la plus sage des constitutions, parce qu'il n'y avait rien à réformer dans la plus parfaite et la plus libre des monarchies[1].

Dieu nous garde de dire un mot qui puisse être interprété comme une injure à l'auguste race dont Louis XVI est la

[1] Voir l'*Univers* du 30 janvier et du 24 décembre 1853, du 10 août 1854, du 4 janvier 1857, etc.

gloire la plus pure, dont l'honneur est l'impérissable apanage de la France, et dont les malheurs ont dû suffire non-seulement pour payer la rançon de ses propres fautes, mais encore pour expier tous les crimes de notre histoire. Mais, en songeant à ce que la monarchie absolue avait fait de la société, il y a un siècle et demi, il faut l'avouer, on ne pardonne pas, mais on comprend tout ce qui a suivi. Sans approuver les ruines inutiles et irréparables qui l'ont accompagnée, sans excuser les crimes qui ont transformé en énigme sanglante cette évidente nécessité, sans absoudre surtout les scélérats qui l'ont souillée par leurs vices ou leurs forfaits, on prévoit la Révolution ! Quelle autre fin pouvait-il y avoir à une telle perversion du pouvoir et de la société ?

Qu'on se représente ce qu'a vu Saint-Simon : les deux premières nations catholiques du monde, gouvernées sans contrôle et sans résistance, l'une par Dubois, le plus vil des fripons, l'autre par Alberoni, « rebut des bas valets ; » et le Saint-Siége réduit à faire de tous deux des princes de l'Église[1] !

La noblesse, « croupissant dans une mortelle et ruineuse oisisiveté, » lorsque le danger et la mort ne venaient pas la purifier sur les champs de bataille.

Le clergé, atteint lui-même dans ses plus hauts rangs par la corruption, dupe de cette dévotion de cour, sincère chez le maître, commandée chez les valets, et aboutissant sans transition à une éruption de cynisme impie, qui dure cent ans avant de s'éteindre dans le sang des martyrs.

[1] Le récit de Saint-Simon est, à cet égard, exactement confirmé par l'historiographe officiel de la cour de Rome, Guarnacci, continuateur de Cacconius (Rome, 1751, in-fol., t. II, p. 399), qui dit en parlant de la promotion de Dubois : *Innocentius XIII, efflagitante Gallorum rege, et, quod rarum est, in id etiam incumbentibus cæteris fere omnibus catholicis principibus... eum in sacrum cardinalium collegium invexit.*

Le Parlement, comme disait Saint-Simon lui-même, « débellé et tremblant, de longue main accoutumé à la servitude. »

La bourgeoisie, pervertie par l'exemple d'en haut, par une longue habitude d'adulation et de servile docilité, à la fois mécontente et impuissante, incapable de résistance et de responsabilité.

La nation presque entière absorbée dans des préoccupations d'antichambre ; les institutions ébranlées, les garanties compromises, les droits enlevés à tous ceux qui en avaient, au lieu d'être étendus à tous ceux qui en manquaient ; toutes les têtes courbées, tous les cœurs asservis, tous les individus ravalés au même néant; Saint-Simon, seul, errant de par la cour et le monde, cherchant en vain une âme ou deux pour le comprendre, et réduit à se renfermer chez lui pour y écrire en secret ses colères et ses douleurs immortelles.

Un abîme séparait cet état social de l'admirable renaissance intellectuelle sociale, et surtout religieuse, qui avait suivi la Ligue et l'Édit de Nantes.

L'habitude, dit le cardinal de Retz, « qui est prise en quelque pays d'accoutumer les gens au feu, nous a endurcis à des choses que nos pères ont appréhendées plus que le feu mesme. Nous ne sentons plus la servitude qu'ils ont détestée. »

Nous avons vu de nos jours, et sans doute nous verrons encore bien des bassesses, bien des trahisons, bien des « valets à tout faire; » et je compte bien, comme je l'ai dit plus haut, sur quelque Saint-Simon futur pour venger les honnêtes gens du triomphe des « pieds plats » de notre temps. Mais, il faut le dire, ce que nous avons de plus triste et de plus honteux a toujours été bien moins triomphant, moins oppressif, moins accepté, moins toléré même, que les déportements analogues de l'ancien régime.

Je parle ici, bien entendu, de l'ancien régime dans son sens restreint et véritable; non du moyen âge, où il y avait de la liberté dans toutes les institutions et de la grandeur dans tous les caractères; non de cette grande et superbe portion du dix-septième siècle antérieure à la révocation de l'Édit de Nantes et au triomphe de l'idolâtrie monarchique. Je parle de cette mise en tutelle de toutes les forces sociales par la royauté, qui produisit sur-le-champ l'inévitable décadence dont Saint-Simon fut le témoin indigné.

Sans remonter plus haut que 1700, sans descendre plus bas que 1850, nous avons le droit de reconnaître, en repassant l'histoire de nos pères, que nous n'avons pas été *progeniem vitiosiorem*. Disons-le donc sans orgueil comme sans hésitation : notre société bourgeoise et libérale, sortie de la Révolution et façonnée par trente-cinq années de liberté régulière, malgré ses misères, ses mécomptes, ses éclipses et ses inconséquences, a mieux valu que la société française d'il y a cent cinquante ans. Un honnête homme, un homme d'honneur, un bon chrétien, a dû s'y trouver plus à l'aise et y marcher la tête plus haute. La royauté, moralement irréprochable et politiquement contenue; le clergé, contraint par la force des choses à l'indépendance et à la dignité, et d'ailleurs plus régulier, plus orthodoxe et plus uni qu'il ne l'avait jamais été dans tout le cours de notre histoire; la noblesse, obligée, pour être tant soit peu comptée, d'ajouter un mérite supérieur et tout personnel au lustre du nom; les gens de cœur et de talent, appelés à tout et parvenant à tout, pas toujours, mais très-souvent, beaucoup plus souvent qu'autrefois, et cela sans plongeons, sans noirs et sales détours; la lumière d'une féconde et salutaire publicité, promenée sur tous les points de la vie sociale; la parole du prêtre, la plume de l'écrivain, l'épée du soldat les conduisant

sans entraves à l'empire des âmes ou à la conquête d'une légitime renommée; les intérêts matériels, suffisamment exploités, mais refoulés dans leur lit par la vive et constante application des classes éclairées aux questions les plus dignes d'agiter les intelligences et les cœurs; les masses laborieuses et indigentes, émancipées de toute contrainte égoïste, conviées avec une sollicitude chaque jour croissante, et à travers mille obstacles amoncelés sans être insurmontables, à un partage plus équitable des dons de Dieu; tout cela constituait un ensemble, imparfait sans doute et infiniment perfectible, mais dont, après tout, nous n'avions pas à rougir, et qui valait mieux que l'ancien régime.

Oui, mieux valait mille fois vivre sous un tel régime que sous celui de Louis XIV et de Louis XV. Et, si j'avais à soutenir cette thèse contre Saint-Simon ressuscité, je la maintiendrais encore, et pas seulement pour le fretin de la menue noblesse, pour « la petite et nouvelle bourgeoisie, » pour « la finance non encore décrassée dans la robe, » pour les gens de plume et de néant, mais bien pour les plus grands et les plus huppés, mais même pour les ducs et pairs.

Oui, j'estime qu'un duc, pour peu qu'il ait de sens et d'honneur, doit reconnaître que ses pareils n'ont jamais été plus grandement à leur place, n'ont jamais rempli dans la vie civile un plus noble rôle que le duc de Richelieu sous Louis XVIII et le duc de Broglie sous Louis-Philippe. Et je suis convaincu que, tout bien considéré, le duc de Saint-Simon, avec son âme fière et droite, opinerait comme moi.

(*Correspondant* du 25 janvier 1857.)

VI

DE QUELQUES RÉCENTS TRAVAUX

D'HISTOIRE MONASTIQUE

(1858-1860.)

Essai historique sur l'abbaye de Saint-Barnard et sur la ville de Romans. 1re partie, par M. GIRAUD, ancien député. Lyon, 1856.

Rapports sur la correspondance inédite des Bénédictins de Saint-Maur, par M. ALPHONSE DANTIER. Paris, 1857.

De toutes les conquêtes dont le dix-neuvième siècle a cru pouvoir s'enorgueillir, il n'y en a qu'une seule qui, aujourd'hui, à l'heure où ce siècle penche déjà vers sa fin, apparaisse à la fois éclatante et durable : c'est la conquête de la vie et de la vérité dans l'histoire. En faut-il conclure que cette conquête soit définitive et incontestable, que la vérité soit toujours vivante dans les récits historiques de nos contemporains, que la vie y soit toujours parée de ses vraies couleurs? Non, certes. Mais, malgré toutes les réserves que commandent la justice et la foi, on n'en doit pas moins reconnaître la supériorité des œuvres historiques de notre temps sur celles de nos devanciers. Si nous sommes encore loin d'avoir dépassé ou même atteint le niveau qu'a posé si haut

l'érudition incomparable des Du Cange et des Mabillon, il n'en est pas moins vrai que les plus contestables de nos histoires contemporaines sont infiniment supérieures, pour l'esprit comme pour le style, à celles qui ont valu de si inexplicables succès aux Vertot, aux Millot et aux Anquetil. Ce sera une belle étude à faire que celle de la renaissance historique qui a si fidèlement reproduit nos aspirations et nos divisions, nos forces et nos faiblesses, nos victoires et nos illusions. Déjà commencé par M. Nettement dans son intéressante et instructive *Histoire de la littérature française* de 1814 à 1848, ce tableau ne pourra être achevé qu'après la conclusion des œuvres et de la carrière de ces illustres écrivains qui ont si glorieusement associé parmi nous l'éloquence à la politique et l'intelligence du passé à la conduite du présent.

Sans insister sur l'examen des grandes œuvres de l'histoire contemporaine, on peut constater que le goût des monographies venu d'Allemagne en France, il y a vingt ou trente ans, a contribué pour beaucoup à la solidité des recherches et à la propagation des études qui caractérisent l'état actuel de la science historique en France. En s'attachant ainsi à certains filons particuliers dans cette grande mine du passé, et grâce à la foule des travailleurs, on est parvenu à des résultats inespérés, et on a mis au jour des richesses que nos pères avaient méconnues ou dédaignées.

L'histoire monastique a surtout gagné à cette exploration partielle et locale de nos traditions et de nos monuments. Parmi les nombreuses publications, de valeur souvent très-inégale, qui ont récemment augmenté le trésor de nos connaissances archéologiques, j'en veux signaler deux qui me semblent particulièrement dignes d'attention et de sympathie.

I

Le livre de M. Giraud nous éblouit d'abord par la splendeur de son exécution matérielle. Jusqu'à présent, ce que nous avions vu de plus complet dans ce genre, c'était l'*Abbaye d'Anchin*, par le savant et très-regrettable docteur Escallier, de Douai[1]. Mais l'ancien député de la Drôme a éclipsé son émule du Nord et les éditeurs de tous les autres départements, y compris Paris. L'on ne saurait assez admirer un si bel emploi du loisir et de la fortune, ni assez féliciter l'auteur d'avoir pu assurer la beauté de son œuvre en la confiant aux presses de M. Louis Perrin, de Lyon, qui n'ont pas de rivales à Paris, et qui, cette fois encore, ont mérité la palme déjà décernée, lors de l'Exposition de 1855, à un imprimeur de province.

L'œil se repose avec complaisance sur ce papier fort et blanc, sur ces belles marges, sur ces caractères d'un goût si antique et si pur, sur ces *fac-simile* si scrupuleusement exécutés, et l'on aime à voir les souvenirs d'un passé laborieux et imposant ainsi conservés et consacrés sous une forme qui démontre la patience de l'auteur et fait bien augurer de la durée de son œuvre.

On peut regretter toutefois que tous ces soins et tous ces frais, au lieu d'être consacrés à un monastère peu illustre et peu influent, ne l'aient pas été à quelqu'une de ces célèbres maisons, telles que Marmoutier, Luxeuil, Aniane, Cluny, le Bec, Cîteaux, et tant d'autres qui occupent une place si lumineuse dans les annales de l'Église et de la France. Malheureusement pour elles et pour nous, aucune de ces grandes

[1] Lille, chez Lefort, 1852. 1 vol. grand in-8 avec planches, tiré à 350 exemplaires.

abbayes n'a trouvé dans le voisinage de ses ruines un archéologue aussi généreux et aussi intelligent que M. Giraud. Sachons-lui gré d'avoir abordé le sujet qui était à sa portée, et espérons que son exemple fructifiera sur un sol plus fécond que celui dont il a fouillé les entrailles.

Son œuvre se divise en trois parties. Elle renferme d'abord une version corrigée de la vie de saint Barnard, écrite à la fin du dix-septième siècle par le bénédictin dom Claude Estiennot. Cette vie n'offre rien de très-particulier. Après avoir été l'un des compagnons d'armes de Charlemagne, Barnard fut élu archevêque de Vienne en 810 à la voix d'un enfant. Comme tant d'autres prélats de son temps, il avait commencé sa carrière ecclésiastique et il la finit sous la coule monastique. Il contribua, avec son ami, saint Agobard, archevêque de Lyon, à la déposition de l'empereur Louis le Débonnaire, ce qui étonne fort son biographe. Le bon Estiennot s'en montre aussi troublé que si son contemporain, M. Armand de Montmorin, archevêque de Vienne de 1693 à 1714, avait entrepris de détrôner le roi Louis XIV, tant on avait peu alors, même au sein des cloîtres, le sentiment de la différence des temps et des institutions. Barnard, lui-même déposé, puis rétabli, et enfin fatigué de trente-deux ans d'épiscopat, fonda, dans un lieu solitaire au bord de l'Isère, et sur les confins du Viennois et du Valentinois, le monastère qui a pris son nom et qui a donné naissance à la ville actuelle de Romans. Selon l'habitude des fondateurs de l'époque mérovingienne et carlovingienne, il se fit moine dans le sanctuaire qu'il avait créé et y mourut en 842.

L'histoire du monastère lui-même, du huitième au treizième siècle, forme la seconde portion du travail de M. Giraud. Ce n'est qu'un échantillon assez ordinaire des innombrables colonies monastiques qui ont versé le bon grain de la

civilisation chrétienne dans tous les recoins de notre pays, et qui ont *fait la France, comme les abeilles font leur ruche*, bien plus sûrement encore que les évêques auxquels Gibbon, tant de fois cité, attribue ce suprême honneur. Les annales du monastère de Romans reproduisent exactement les vicissitudes qui se retrouvent dans les destinées de presque tous les établissements bénédictins. Détruite par les Normands au neuvième siècle, rétablie bientôt par le comte de la province, mais demeurant en butte à toute sorte de vexations et de spoliations de la part de ses voisins laïques et ecclésiastiques, l'abbaye fut enfin relevée de ses ruines, à la fin du dixième siècle, par un seigneur généreux de la maison de Clérieu. Son petit-fils, Léger, en devint abbé, et l'affranchit de tout lien féodal. Promu ensuite, comme l'avait été le saint fondateur de Romans, à l'archevêché de Vienne, il rétablit l'ordre et les mœurs dans son diocèse, et mérita de compter parmi ces nombreux évêques, sortis des rangs monastiques, qui préparèrent et secondèrent l'œuvre régénératrice du grand Hildebrand. Il obtint pour son abbaye le privilége si vivement ambitionné qu'on appelait alors la liberté romaine, *libertatem Romanam*, c'est-à-dire le droit de dépendre immédiatement du Saint-Siége. M. Giraud n'est pas tombé à cette occasion dans l'étrange erreur de l'illustre Augustin Thierry, qui, en trouvant ces mots dans la vie d'une sainte impératrice du dixième siècle, y voit une *grande révélation historique* et la résurrection du régime municipal de l'empire romain[1]. Notre modeste érudit constate fort pertinemment qu'il s'agit uniquement, dans cette formule souvent reproduite par les chartes antérieures au pontificat de saint Grégoire VII, d'une sorte d'exemption de la juridiction épiscopale, fréquemment établie par les fondateurs des monastères, et quelquefois provoquée par les évê-

[1] *Considérations sur l'Histoire de France*, ch. v, p. 207.

ques eux-mêmes, qui, comme Léger, voulaient garantir l'indépendance et l'irrégularité des principales abbayes de leurs diocèses. Cette prérogative ne portait pas d'ailleurs atteinte à la soumission due au pouvoir légitime de l'évêque diocésain. La réserve en est formellement stipulée dans toutes les bulles pontificales relatives à l'église de Romans : *Fidelitatem vestram laudamus*, dit le pape Léon IX, *et libertatem quam postulatis concedimus..., salva debita subjectione ecclesiæ Viennensis.*

L'immortel Hildebrand était déjà alors l'ami et le ministre de saint Léon IX, qu'il devait, vingt ans après, remplacer sur le trône apostolique. Le cartulaire de Romans contient une charte de donation passée sous son règne, avec cette mention très-inusitée : *Domino nostro regnante, et domno nostro papa Gregorio Romanum imperium tenente.* Deux diplômes, émanés de lui pendant son pontificat, nous le montrent aussi préoccupé de l'autorité du métropolitain de Vienne que de la juste liberté des chanoines de Romans. Car le monastère s'était graduellement transformé en chapitre ; les moines avaient été remplacés par des chanoines réguliers qui vivaient en communauté, mais qui pouvaient conserver la libre jouissance de leur patrimoine individuel. La fondation de saint Barnard y avait gagné en puissance et en richesse, car la plupart des seigneurs du voisinage y briguaient à l'envi le titre de chanoines ; mais elle y avait naturellement perdu en ferveur et en régularité. C'est ce qu'on remarque chez toutes les communautés qui subirent une transformation analogue.

Les contestations prolongées entre l'archevêque de Vienne et les chanoines de Romans n'avaient trouvé de terme que dans l'union de la dignité abbatiale avec celle du métropolitain. Le monastère n'en maintenait pas moins son existence

distincte et son indépendance garantie par Rome; mais il avait pour chef le chef du diocèse où il était situé. D'autres contestations avaient éclaté et renaissaient sans cesse avec les monastères voisins, avec la ville naissante de Romans, avec les seigneurs féodaux des bords de l'Isère et du Rhône, tels que les Clérieu, les Bressieu, les Montchenu, les Pisançon, les d'Albon, tantôt bienfaiteurs, tantôt adversaires jaloux et avides de l'abbaye. Il y a surtout un certain château de Pisançon, construit dans le voisinage de l'abbaye pour lui servir de boulevard, comme celui dont on voit encore les vastes ruines près du mont Cassin, et dont la garde et la possession furent une source de querelles séculaires et souvent très-dangereuses pour les descendants spirituels du saint qui les en avait dotés. Du reste, en lisant cette histoire du monastère dauphinois, comme en étudiant tous les monuments sans exception de l'histoire des siècles catholiques par excellence, on demeure frappé de la persistance et de l'universalité de l'état de guerre qui constituait alors l'état naturel de la société européenne. Les écrivains superficiels qui aiment à se figurer ou à dépeindre le moyen âge comme une époque de béatitude et de paix, où tout le monde obéissait docilement au pouvoir spirituel et temporel, sont dupes d'une illusion aussi grossière que ceux dont les préventions antireligieuses les portent à signaler la même époque comme une ère de servitude et de ténèbres, parce qu'on n'y avait pas encore proclamé l'émancipation de la raison ni découvert le suffrage universel.

L'histoire vraie, consciencieusement étudiée, montre dans le moyen âge une immense somme de libertés, très-inégalement répartie, mais dont la pratique virile et les sérieuses garanties déconcerteraient fort la plupart des prophètes actuels de la démocratie. Elle y montre en outre un état de

lutte universelle et permanente qui désolerait certainement encore plus qu'elle ne surprendrait les détracteurs systématiques du monde moderne, s'ils pouvaient être condamnés à vivre au sein de la société dont ils vantent les merveilles. Dans cette société, tout était solide, mais rien n'était intact, rien surtout n'était garanti sans effort et sans combat. Nous sommes loin d'en faire un grief contre cette grande et merveilleuse période des annales de la chrétienté. Bien malavisés seraient, à notre sens, ceux qui voudraient s'en étonner ou en gémir. Ce repos absolu, qui est la suprême ambition des lâches, cette inerte possession d'une paix sans gloire et d'une sécurité sans effort, n'a jamais appartenu qu'aux sociétés en déclin, prêtes à s'abîmer dans la honte, comme l'empire romain sous Auguste, ou la monarchie française au dix-huitième siècle.

Les luttes contre les dangers et les difficultés de la vie sociale ou domestique qui remplissent l'histoire font en réalité tout le mérite et tout le prix de la destinée humaine; il ne faut les déplorer que lorsque les peuples et les individus y usent leur énergie au service d'intérêts trop chétifs, ou lorsque les caractères s'y altèrent et s'y abaissent.

Quand ce double résultat arrive, les sociétés se transforment. Quand le moyen âge en fut là, quand les grandes luttes et les grands caractères qui avaient si noblement rempli les premiers siècles de son histoire eurent fait place à des contestations mesquines et à des personnages équivoques, l'Europe catholique et féodale s'affaissa sur elle-même, et l'Église et l'État durent chercher, au milieu des crises souvent convulsives de la Renaissance et de la Réforme, de nouvelles conditions d'existence. Les symptômes de la décadence qui précédèrent cette révolution ne furent nulle part plus visibles qu'au sein des ordres monastiques. L'historien de

l'abbaye de Romans, qui s'arrête au treizième siècle, en constate déjà quelques-uns; mais, vers la fin de son récit, il attire surtout l'attention du lecteur sur les progrès de la ville de Romans, née, comme tant d'autres, à l'ombre d'un cloître, et de ces bourgeois qui, apparaissant d'abord, dans un acte de 1038, en qualité d'hommes de la paroisse, *homines parochiæ*, ou d'hommes de Saint-Pierre et de Saint-Barnard, dont les chanoines représentent les intérêts, ont assez grandi en 1212 pour intervenir, à titre de corporation, dans une charte qui fixe les droits respectifs de l'archevêque, du chapitre et des habitants.

Ces premières années du treizième siècle signalent une époque célèbre par la rédaction et la promulgation d'une foule de traités analogues, et ce fait se reproduisit souvent; car, malgré le brillant paradoxe où s'est joué le génie du comte de Maistre, il est certain que les peuples chrétiens ont de tout temps éprouvé le besoin d'écrire leurs constitutions, et le diplôme qui règle les juridictions diverses et les immunités de cette obscure bourgade du Dauphiné en 1212 le prouve tout aussi bien que la grande charte imposée au roi Jean par les barons d'Angleterre en 1215, et la bulle d'or arrachée en 1222 au roi André II de Hongrie, deux actes qui, au sein de deux grands peuples situés aux deux extrémités de la chrétienté d'alors, consacraient à la même époque les mêmes droits et les mêmes résistances.

La troisième partie du travail de M. Giraud est consacrée à la reproduction du cartulaire de Romans, qui remplit tout le second volume. L'opinion est aujourd'hui unanime sur le mérite de ces recueils de titres authentiques, dont la publication, commencée et poursuivie par M. Guérard, au sein des anciens Comités historiques, sous les ministères de MM. Guizot, Villemain et de Salvandy, forme à coup sûr la partie la

plus précieuse de la volumineuse *Collection des documents inédits sur l'histoire de France.* Tout homme qui a touché à l'histoire de nos pères sait tout ce que les cartulaires renferment de lumières et de secours. C'est là qu'on suit, sans risquer de s'égarer ou de s'enfoncer dans des détails oiseux, la transformation graduelle des mœurs, des idées, des institutions. C'est là qu'on touche pour ainsi dire de la main les diverses phases de l'influence et de la valeur morale des maisons religieuses, en voyant succéder aux donations et aux largesses si fréquentes pendant les premiers âges des diplômes qui roulent uniquement sur des procès, sur des règlements de préséance, sur des querelles de voisinage, quelquefois aussi sur des réformes trop superficielles et trop tardives.

Il faut espérer et désirer que les efforts individuels et surtout que les sociétés savantes de province viendront étendre et compléter l'œuvre commencée par les publications officielles. Un illustre savant, qui donne à notre temps le spectacle, toujours trop rare, d'une grande position maintenue avec indépendance, d'un grand nom et d'une grande fortune libéralement consacrée aux nobles travaux de l'esprit, M. le duc de Luynes, a ouvert la voie par la publication des deux premières parties du cartulaire de l'abbaye cistercienne des Vaulx de Cernay, près Paris. Rédigé par la plume exacte et laborieuse de deux membres de la société archéologique de Rambouillet, MM. Merlet et Moutié, ce magnifique in-quarto de 984 pages ne le cède en importance et en beauté à aucun des volumes de la série des cartulaires due à l'ancien Comité. Dans une autre région et dans une sphère plus modeste, M. Giraud a donné à tous un généreux exemple en publiant à ses frais les 418 chartes qui composent le cartulaire de Romans, avec le soin scrupuleux qui touche et qui attire les amis de la vérité. Il aura préparé ainsi de précieux maté-

riaux, et offert d'avance un concours utile à la noble entreprise de M. Barthélemy Hauréau, lorsque sa continuation de la *Gallia christiana* aura atteint la métropole de Vienne. Et, puisque l'occasion s'en présente, disons-le sans détour, les œuvres collectives et quasi perpétuelles du passé n'offrent rien qui dépasse, en fait d'initiative courageuse et d'énergie individuelle, appuyée sur une solide et consciencieuse érudition, cette entreprise d'un savant isolé, occupé à remplir les loisirs que lui a faits sa conscience politique. La république de Venise avait gravé sur les digues colossales qui la protégent contre les flots de l'Adriatique cette fière devise : *Ausu Romano, œre Veneto.* Nous écririons volontiers, en tête des fascicules de la nouvelle *Gallia christiana*, réédifiée par M. Hauréau: *Ausu benedictino, œre privato.*

II

Le rapport de M. Dantier sur la *Correspondance inédite des Bénédictins de Saint-Maur* nous mène bien loin des premiers temps de l'institut monastique, et nous transporte au milieu de cette renaissance bénédictine du dix-septième siècle qui vint consoler l'Église et la France des abus prolongés et des scandales inexcusables dont la Commende, à la suite du Concordat de Léon X, avait souillé tous les anciens ordres religieux.

Sans action directe et patente sur l'état social et politique du monde, cette renaissance n'en fut pas moins glorieuse et féconde : elle révéla la vie que recélait encore le vieux tronc bénédictin ; elle imprima à l'érudition française une sorte de caractère sacré qui en a fait longtemps la première et la plus écoutée du monde. Elle exerça une influence indirecte, mais incontestable et souverainement bienfaisante, sur toute la lit-

térature du grand siècle. Elle évoqua au sein des communautés religieuses une foule de qualités, moins grandes et moins éclatantes sans doute que celles dont elles éblouirent le monde depuis les jours de saint Benoît jusqu'à ceux de saint Bernard, mais non moins douces, non moins aimables, non moins utiles au salut des âmes. Qui peut mesurer tous les trésors que l'apologétique chrétienne a trouvés et trouvera jusqu'à la fin des temps dans ces collections gigantesques des monuments de l'antiquité chrétienne, et dans ces éditions incomparables des Pères et des docteurs, dont nous fussions demeurés à jamais privés si la congrégation de Saint-Maur n'avait employé à cette œuvre indispensable toute la durée de sa trop courte existence, et si la Révolution était venue avant que cette œuvre eût été, sinon complétement achevée, du moins solidement assise et considérablement avancée ?

Le volume de M. Dantier nous offre, dans un nombre de pages très-restreint, une foule de détails précieux sur la vie, les idées, les travaux de ces religieux qui surent être en même temps de si grands savants et de si honnêtes gens. Leur amour des lettres, leur esprit sociable, leur constante aménité, la charmante et spirituelle familiarité de leurs relations, en même temps que leur scrupuleuse intégrité, ressortent à chaque page de ces *reliquiæ*. On y voit le dessous des cartes de cette fameuse érudition bénédictine, et on n'y voit rien que de parfaitement honorable et de parfaitement aimable.

Nous ne louerons pas, comme nous l'avons fait pour la publication de M. Giraud, l'exécution matérielle de ce volume. Si l'*Histoire de saint Barnard* fait honneur à la presse provinciale, on ne saurait rendre le même hommage à l'imprimerie officielle qui a mis au jour le rapport de M. Dantier.

L'incorrection des noms propres atteint un degré tout à fait blessant pour ceux qui, comme nous, ont encore la faiblesse

de tenir à des minuties, telles que l'exactitude en fait d'orthographe, de topographie et de chronologie[1], surtout dans un ouvrage d'érudition. Ces vétilles ne diminuent en rien la valeur intrinsèque du livre. M. Dantier, qui, dans un corps débilité par la souffrance, porte une âme de feu et un cœur de Bénédictin, s'est déjà fait connaître par d'excellentes études sur les *couvents d'Italie.* Nul n'a mieux dépeint que lui les grands sanctuaires du midi de la Péninsule, le Mont-Cassin, la Cava, Monte-Vergine. Dans ses *rapports,* il raconte ses pèlerinages à la recherche des souvenirs bénédictins dans les deux Bourgogne, en Suisse et en Allemagne. Nous le voyons suivre, avec une pieuse sollicitude, dans les mêmes contrées, la piste de Mabillon et de dom Calmet, et imiter quelque peu ces géants de l'érudition, dont le premier, dans ses voyages littéraires, travaillait et copiait avec une si prodigieuse célérité, qu'il usait en quelques jours toute une rame de papier.

[1] Je ne puis me défendre d'indiquer à M. Dantier que le nom de l'évêque de Metz qui institua les chanoines réguliers s'écrit *Chrodegang* et non *Chrodegrand*, que la ville des Etats romains la plus voisine du mont Cassin s'appelle *Frosinone* et non *Chisione;* que les margraves de Bade sont de la maison de *Zæhringen* et non de *Devinghen;* que le célèbre cardinal abbé de Saint-Gall, Sfondrati, méritait de voir son nom, qui est d'ailleurs celui d'un pape, correctement imprimé, tout comme notre contemporain, M. Kervyn de Lettenhove, le savant et patriotique historien de la Flandre, qui se trouve déguisé sous l'appellation de Kerwan. Signalons à la consciencieuse érudition de l'auteur une erreur plus sérieuse : il parle (p. 24) d'une querelle fort grave entre l'abbaye cistercienne de Paris et le monastère de Lucelle. Or, un aussi patient investigateur des choses monastiques que lui doit savoir qu'il n'y a jamais eu d'abbaye de Cisterciens à Paris, pas plus que dans aucune autre grande ville. C'eût été tout à fait contraire aux usages et à la nature même de l'ordre. Il n'y eut à Paris que le collége des Bernardins, fondé et entretenu par l'ordre de Cîteaux, plus trois abbayes de filles, toutes les trois fort connues, Pentemont, l'Abbaye-au-Bois et Saint-Antoine. L'abbaye qui entra en lutte avec Lucelle est celle de *Pairis*, située dans un vallon des Vosges, entre Colmar et le Col du Bonhomme, dans l'ancien diocèse de Bâle, et fondée en 1138 par un seigneur de la maison de Vaudemont, qui fit venir une colonie de Lucelle, abbaye célèbre du même diocèse, aujourd'hui transformée en usine.

Comme dom Calmet au siècle passé, il constate l'état encore aujourd'hui florissant d'Einsiedlen, de cette célèbre abbaye qui, sous le nom de Notre-Dame des Ermites, attire toujours les pèlerins de nos provinces de l'Est. Au milieu des ravages opérés par le vandalisme moderne partout et en Suisse plus récemment et avec un plus inexcusable acharnement que partout ailleurs, il retrouve avec bonheur à Einsiedlen une grande abbaye encore debout, où la discipline est exactement observée, le travail intellectuel en honneur, l'hospitalité noblement exercée. Là, des archives riches et bien tenues, une imprimerie qui fonctionne activement, un collége de plein exercice fréquenté par de nombreux élèves, des fabriques de différents corps de métiers, dont les produits sont destinés à subvenir aux besoins matériels de la communauté, tout enfin lui rappelle ces cités monastiques d'autrefois qui, au sein des invasions barbares et des luttes prolongées du moyen âge, maintenaient en d'inextinguibles foyers la religion, le travail et la paix.

Moins heureux à Saint-Gall, il ne trouve pour guide qu'un gendarme cantonal à travers ces vastes cloîtres illustrés par tant de saints et tant de savants, et il lui est impossible de pénétrer dans la bibliothèque, qui renferme encore la plupart des trésors bibliographiques de l'abbaye confisquée, parce qu'une récente élection venait de faire passer la place de bibliothécaire des mains du titulaire conservateur à celles d'un concurrent radical. Les clefs de la bibliothèque n'ayant pas été officiellement remises au nouveau fonctionnaire, ni ce dernier ni son prédécesseur ne crurent devoir en ouvrir les portes au pauvre voyageur, l'un alléguant qu'il n'en avait plus le droit, l'autre qu'il ne l'avait pas encore.

M. Dantier nous conduit ensuite dans d'autres abbayes de la Suisse, les unes, telles que Rheinau, s'éteignant lentement

par l'odieuse prohibition de recevoir des novices; les autres, comme Muri, déjà dévastées par la main des spoliateurs, et où les collections scientifiques amassées par la patience bénédictine sont depuis vingt ans sous les scellés. Mais il ne faut pas nous laisser entraîner à le suivre partout. Disons seulement que le récit de ses voyages forme une suite fort agréable au *Diarium Helveticum*, à l'*Iter Germanicum,* à l'*Iter Italicum*, à tous ces précieux récits qui, en nous retraçant l'itinéraire de Mabillon et de ses émules, ont initié l'Europe savante aux explorations de ces princes de l'érudition chrétienne. Plus d'une fois, en lisant, nous nous sommes rappelé l'instructif et curieux *Voyage littéraire de deux bénédictins*, dom Martène et dom Durand, éditeurs de l'*Amplissima Collectio* et du *Thesaurus anecdotorum*, voyage qui donne une idée si complète et si originale de l'état des routes, des monuments, de la vie ecclésiastique et civile, ainsi que de l'intérieur des maisons religieuses en France, dans les Pays-Bas et en Allemagne, pendant les premières années du dix-huitième siècle. Envoyés par leurs supérieurs à la recherche des matériaux nécessaires à la nouvelle édition de la *Gallia christiana*, ces deux religieux visitèrent dans leur premier voyage plus de cent diocèses et de huit cents abbayes. Ils en firent un second quelques années après, également publié in-4°[1], et qui est encore plus curieux que le premier. Puisque nous sommes dans un siècle de réimpressions et de rééditions, il semble qu'on ferait une œuvre aussi utile qu'agréable à la race heureusement de plus en plus nombreuse des archéologues, en publiant une nouvelle édition de ces voyages bénédictins, et j'ose croire qu'il s'en débiterait tout autant d'exemplaires que des volumes les plus recherchés de cette précieuse bibliothè-

[1] Paris, chez Montalant, 1724. Le premier voyage, divisé en deux parties, fut imprimé en 1717.

que elzévirienne de M. Jannet, à laquelle nous devons déjà tant de reconnaissance.

Mais la partie la plus curieuse de la publication de M. Dantier se compose des échantillons nombreux de la correspondance des Bénédictins de Saint-Maur qu'il a joints à ses rapports. Là se trouve, à coup sûr, la meilleure justification de ses efforts et de ses conclusions; et, grâce à ces deux cents pages complétement inédites, son volume prendra place dans toutes les bibliothèques bien montées à côté de la curieuse *Correspondance de Mabillon et de Montfaucon*, publiée il y a vingt ans par M. Valery, ce savant bibliothécaire dont la génération de 1830 ne saurait oublier les jambes incommensurables et les itinéraires instructifs malgré leur inexactitude. M. Dantier nous donne, lui aussi, plusieurs lettres de Montfaucon: une, entre autres, où il rend compte au cardinal de Fleury de ses efforts pour trouver un continuateur de l'*Histoire ecclésiastique* de l'autre Fleury. Il en voulait un « qui ne soit point partial et qui ne cherche pas à plaire à « certaines gens qui veulent qu'on tourne tout de leur côté. » Dans une autre lettre, le même Montfaucon se vante d'avoir refusé à Muratori un diplôme de Cluny du temps des Othon, dans la crainte que l'illustre antiquaire italien ne s'en servît pour appuyer certaines prétentions du duc de Modène contraires à la politique de Louis XIV en Italie. C'était pousser peut-être un peu loin le sentiment national et monarchique, qui, du reste, ne l'empêcha pas de se moquer ailleurs de Boileau, et de cette ode sur le siége de Namur, où le poëte officiel compare le plumet blanc du roi à un astre. Montfaucon, qui avait servi sous Turenne avant d'être moine, trouve ce style « *un peu gascon* et farcy d'épithètes excessives. » Dans la même lettre, où il épanche sa verve critique aux dépens de Despréaux, il rend hommage à cette confraternité

littéraire dont les Bénédictins français donnèrent si longtemps le plus lumineux exemple. « On vit céans, écrit-il à un confrère de Rome, en fort bonne intelligence, et je ne sçais si l'on trouverait une maison où tant de gens qui travaillent vivent de concert comme on fait icy. »

Céans voulait dire l'abbaye de Saint-Germain des Prés, qui était alors la métropole de l'érudition monastique et française. C'était de là que partaient la plupart des lettres citées par M. Dantier, et celles, entre autres, adressées au cardinal Bona par le vénérable et courageux dom Luc d'Achery, éditeur du *Spicilegium*, qui, retenu par la maladie pendant quarante-cinq années consécutives à l'infirmerie de Saint-Germain des Prés, n'en continua pas moins ses admirables travaux, tandis qu'un autre compagnon et ami de Mabillon, dom Coustant, éditeur de saint Hilaire et des Épîtres des premiers papes, passait toute sa vie sans feu, et ne voulait pas déroger à son usage même pendant le rigoureux hiver de 1709.

On voit combien l'austérité monastique se maintenait au sein de cette admirable congrégation de Saint-Maur, même au début de ce dix-huitième siècle qui devait l'entraîner dans la ruine commune. Tout annonce que ces saints religieux et leurs contemporains trouvaient dans leurs grands travaux une sauvegarde contre le relâchement qui a toujours fini par infecter les instituts cénobitiques, et que l'odieux abus de la Commende rendait alors si notoires et si contagieux. L'érudition fortifiait en eux l'attachement à la règle. Ils justifiaient ainsi la thèse de l'utilité et de la légitimité des études monastiques si noblement soutenue par Mabillon contre Rancé, et si spirituellement défendue par Huet, qui lui écrivait de l'abbaye d'Aulnay dont il était commendataire : « Je suis ravi « que vous ayez entrepris de désabuser ceux à qui on a voulu

« persuader depuis plusieurs années que l'ignorance est une « qualité nécessaire à un bon religieux. Je suis dans un lieu « où j'ai vu soutenir cette maxime si favorable à la fainéan- « tise des cloîtres, qui est la mère du relâchement. Votre ou- « vrage pourra les désabuser si je puis obtenir qu'ils le « veuillent lire : mais, quand on aime son mal, on en fuit les « remèdes. »

Il faut voir aussi combien le public de ce temps-là encourageait les grands travaux d'érudition. Malgré les guerres qui venaient troubler les travaux des moines et surtout leurs marchés avec les libraires, malgré les plaintes qui se retrouvent de temps à autre dans la correspondance citée par M. Dantier et qu'on croirait écrite d'hier sur la vogue exclusive des livres frivoles, on voit par ces lettres mêmes que les publications du volume le plus formidable trouvaient un débit prompt et assuré. *L'Antiquité expliquée* de Montfaucon en quinze énormes volumes in-folio, avec 30 à 40,000 figures, fut accueillie avec une telle faveur, qu'en deux mois la première édition fut épuisée, et que, sans consulter l'auteur, les libraires en firent une seconde édition qu'ils tirèrent à deux mille exemplaires. Qu'il y a loin d'un tel succès, fondé uniquement sur l'empressement spontané et sur la générosité intelligente du public, à ce lent écoulement des ouvrages entrepris de nos jours avec les ressources du budget ! Aussi le prix de ces beaux livres, loin de baisser, allait toujours en augmentant ; et il en fut ainsi, pendant tout le dix-huitième siècle, jusqu'à la Révolution. Les chiffres cités par dom Clément et autres paraissent fabuleux. On y voit que les neuf volumes des *Acta sanctorum* de Mabillon coûtaient trois cents livres en 1714. Les six volumes des Historiens français, de Duchesne, étaient déjà alors hors de prix. Il en était de même des *Capitulaires* de Baluze. Dès que les premiers vo-

lumes de la collection de dom Bouquet eurent paru, ils furent sur-le-champ enlevés : en 1776, on les cherchait en vain *sur les quais*, c'est-à-dire, non dans les étalages en plein vent, mais chez les libraires qui logeaient sur les quais. Les étrangers venaient disputer aux Français ces beaux produits de la science et de la librairie nationales ; mais la France offrait à elle seule de magnifiques débouchés aux grandes entreprises scientifiques et littéraires. Elle renfermait encore des communautés, des corporations et un grand nombre de familles anciennes, surtout dans la robe, qui se fussent crues déshonorées si elles n'avaient point eu chacune sa bibliothèque tenue au courant de toutes les publications importantes, quelque coûteuses qu'elles fussent. C'est ce qu'on voit encore en Angleterre, où, comme naguère chez nous, l'initiative et la munificence individuelle tiennent lieu des encouragements officiels avec un avantage marqué pour la dignité comme pour les progrès de la science.

Ce zèle intrépide et infatigable pour les recherches historiques et les travaux littéraires fut de toutes les vertus monastiques celle qui résista le plus longtemps à la décadence morale et sociale qui envahissait tout, et dont les progrès sont visibles dans la très-curieuse correspondance de dom Clément, l'auteur de *l'Art de vérifier les dates*, avec deux savants bénédictins franc-comtois, dom Berthod et dom Grappin. On y suit avec un mélancolique intérêt les dernières lueurs de l'ancienne vie et les premières explosions de l'esprit nouveau au sein de ces sanctuaires ravagés par la Commende et abandonnés avec la plus étrange insouciance à l'orage qui grossissait à l'horizon. On admire les efforts encore surhumains de ces derniers champions de la vieille terre bénédictine. « Quel âge avez-vous donc ? » écrivait, en 1786, un religieux de Saint-Maur à dom Grappin : « Y a-t-il un

« siecle que vous étudiez? Savez-vous que, si j'avais des pré-
« tentions à savoir quelque chose, vous me décourageriez en « vous voyant si instruit? Pour moi, je touche bientôt à la « fin de ma quarante-septième année, et je ne suis encore « qu'un ignorant. » Ils veulent rivaliser avec les plus anciens et les plus illustres de l'ordre par leur zèle pour la transcription et la publication des monuments inédits : dom Clément fournissait, à la veille de la Révolution, dix feuilles par mois à l'impression. Il semble, comme le remarque avec raison M. Dantier, pour expliquer l'ardeur incroyable et l'activité prodigieuse qui caractérisèrent leurs dernières entreprises, qu'ils aient eu comme le pressentiment de la fin prochaine de leur institut, et qu'ils aient voulu, avant de mourir, couronner d'un magnifique fronton l'impérissable monument commencé par leurs devanciers.

Cependant l'esprit de mort finit par l'emporter. Dans des ouvrages dont les auteurs avaient puisé au sein même des grandes collections monastiques un semblant d'érudition, on commençait déjà à traiter les moines de citoyens inutiles et d'écrivains crédules ou faussaires. Eux-mêmes se laissèrent peu à peu infecter par les vices de leurs ennemis. La discorde s'introduisit dans les chapitres généraux et dans les maisons individuelles. Le relâchement la suit de près, et avec lui l'aversion de la règle et de la tradition. Un religieux *décent* parait déjà une sorte de merveille au zélé dom Clément. « Je « n'en pourrais dire autant de tous les religieux de votre con« grégation[1] qui viennent ici loger. Je n'en ai presque pas « vu qui nous aient édifiés. Vous en direz autant des nôtres « qui vont chez vous. Bon Dieu ! où est aujourd'hui la reli-

[1] Il écrivait à dom Berthod, qui était de la congrégation de Saint-Vanne, fondée, comme celle de Saint-Maur, au commencement du dix-septième siècle et longtemps son émule pour la régularité ainsi que pour l'érudition.

« gion? Vous avez bien raison de mettre le mal sur le compte « des supérieurs; l'honneur de la religion, le salut des âmes, « ne les intéressent plus. Ils n'ont recherché les places que « pour satisfaire leur ambition et leur cupidité. » La conséquence naturelle de ces désordres ne pouvait manquer de se produire : dans les dernières pages de cette correspondance nous voyons le schisme de la constitution civile du clergé pénétrer à Luxeuil, et tenir ainsi les derniers jours de cet antique sanctuaire dont saint Colomban avait fait, douze siècles auparavant, la métropole de la foi et du travail dans les Gaules.

Détournons la pensée de cette triste ruine pour la reporter sur le grand homme qui est le véritable héros de la publication de M. Dantier. Si notre voyageur n'a pas eu le bonheur qu'il espérait de découvrir à l'étranger toute cette vaste correspondance de Mabillon que les contemporains de celui-ci réclamaient en vain aussitôt après sa mort, il n'en a pas moins recueilli plusieurs de ses lettres inconnues jusqu'ici (entre autres, douze lettres fort intéressantes au bibliothécaire de Saint-Gall), et mis en lumière une foule de détails qui feront de son Mémoire un document indispensable pour le futur biographe du plus illustre des moines modernes. Quel beau sujet à traiter que cette biographie, et qu'il serait bien fait pour séduire les plumes les plus exercées et les plus autorisées ! Où trouver une vie plus méritoire et mieux remplie, un caractère plus noble et plus aimable, une renommée plus intacte et plus digne d'être populaire? Qui plus que lui appartient à cette élite de belles âmes dont le nombre est si restreint dans les annales de l'humanité, et dont l'ambition des plus grands et des plus saints doit être d'aller grossir la phalange sacrée! Je n'en saurais parler sans émotion : car j'ai vécu pendant de longues années dans une intimité, trop sou-

vent interrompue, mais toujours attrayante et consolante. avec cet homme incomparable; je dis avec lui, car il a su, sans le vouloir et sans le montrer, faire passer dans ses œuvres l'élévation et la pureté de son âme, et pénétrer en quelque sorte de sa propre nature les récits, les discussions, les commentaires, où l'on croit n'avoir à chercher qu'une sèche et abstraite érudition. On le sent renaître et pour ainsi dire nous accompagner à travers ces vastes pages et dans ces grands in-folio où il a déposé le fruit de ses veilles, de ses voyages, de ses labeurs. C'est là qu'on le fréquente comme un ami, qu'on le consulte et qu'on l'écoute avec la confiance et l'affectueuse vénération d'un fils incliné devant un père plein de gloire et d'autorité. Tous ceux qui toucheront d'un peu près aux choses bénédictines ressentiront un jour, s'ils ne l'ont déjà sentie, cette influence puissante et bénie. « Je viens à vous sous la protection de Mabillon, *duce Mabillonio*, » écrivait, en 1764, à dom Berthod, un comte Batthyani, abbé d'un monastère de Hongrie, comme pour mettre ses tentatives d'érudit étranger sous la protection de cette gloire française. Un siècle plus tôt, dans une lettre du 12 décembre 1664, on voit le supérieur de Saint-Germain des Prés annoncer comme un fait insignifiant l'arrivée du moine encore inconnu qui devait couvrir d'une impérissable gloire les travaux de cette maison et de tout son ordre. « Le P. D. Claude « Chantelou, qui était occupé à faire imprimer les livres ascé- « tiques et les œuvres de saint Bernard, est décédé le 28 du « passé. Nos RR. PP. ont subrogé en sa place et en son em- « ploy un autre religieux nommé D. Jean Mabillon, Cham- « penois de nation. » Le volume de M. Dantier abonde en renseignements de cette nature, qui jettent une vive et pénétrante lumière sur la carrière et sur le caractère de Mabillon, qui révèlent à la fois son aimable simplicité, sa cordiale affec-

tion pour les compagnons de ses travaux, la mesure, la modestie, la retenue qui s'alliaient si bien dans son âme avec une ardente loyauté et la plus scrupuleuse intégrité.

Je lui sais gré surtout d'avoir appelé l'attention de ses lecteurs sur la querelle misérable et violente qui fut faite à Mabillon au moment même où l'éclat des services qu'il rendait chaque jour à son ordre et à la gloire de l'Église aurait dû lui assurer l'admiration et la sympathie universelles.

Parvenu au milieu de la publication de ce recueil des *Acta sanctorum ordinis S. Benedicti*, qui est, à notre sens, la plus belle et la plus intéressante de toutes les collections consacrées à l'antiquité catholique, Mabillon fut atteint d'une longue et cruelle maladie qui l'obligea d'interrompre pendant trois années entières le plus cher de ses travaux. Ce fut pendant cet intervalle de douleur et d'ennui qu'il recueillit et publia, en guise de distraction, les deux volumes des *Analecta*[1]. Puis, rendu à la santé, il commença la reprise de son œuvre principale par cette préface du quatrième siècle bénédictin (neuvième de l'ère chrétienne), qui comptera toujours parmi les plus beaux monuments de la critique et de l'érudition. Mais ici l'attendait un ennemi plus implacable encore que la maladie et la souffrance physique. Du sein même de sa propre congrégation, il vit s'élever contre lui quelques moines hargneux et chicaneurs, ingrats et jaloux, comme il s'en est toujours trouvé à côté des grandes gloires de l'ordre, de ces gens qui aiment à s'envelopper dans un pan de la robe des saints pour mieux décocher leurs traits envenimés contre le prochain. Un certain père Bastide et deux autres le dénoncè-

[1] Post longas studiorum inducias quas adversa mihi valetudo ante annos ferme quatuor indixit..... Post editos Veterum Analectorum tomos duos, quos per ea morbi tædia atque otia pro modulo digessi, jam tandem quatenus affectæ vires sinunt, redeo ad optata studia... (Præf. *in IV sæculum benedictinum*. § 1.)

rent dans une série d'écrits publics comme un prévaricateur qui, dans cette même préface, avait porté atteinte au crédit et à la gloire de l'institut. Ils l'accusaient d'avoir retranché du catalogue de l'ordre un certain nombre de saints, d'avoir contesté l'authenticité de certains diplômes et décrets pontificaux admis jusque-là par les historiens antérieurs, et de divers autres péchés de ce genre. De nos jours, ils l'eussent évidemment qualifié de rationaliste et de naturaliste, et avec plus de succès qu'ils n'en rencontrèrent dans le siècle qui avait admiré Descartes et Leibnitz. Mabillon adressa au chapitre général sa justification, dont M. Dantier a publié quelques fragments précieux. Lui qui savait être éloquent et pathétique quand il le fallait, même en latin, se montrait dans ses écrits français à la hauteur de ses plus illustres contemporains. Il faut voir avec quelle noble fierté et quelle majestueuse intégrité il repousse et confond son dénonciateur. Il faut même citer cette page si parfaitement applicable à notre temps, comme à tous les temps.

« Je sçais que c'est le sort de tous ceux qui donnent quelque chose au public, et principalement de ceux qui traitent de l'histoire, d'estre exposez à la censure des hommes, et de s'attirer la passion de beaucoup de gens. . . . .

« En effet, quelque parti que l'on prenne et quelques mesures que l'on garde dans ce dessein, il est impossible de contenter tout le monde. Car, si l'on reçoit tout sans discussion, on passe dans l'esprit des personnes judicieuses pour ridicule ; si l'on apporte de l'exactitude et du discernement, on passe chez les autres pour téméraire et présomptueux : *Si quid simpliciter edamus, insani : si quid exacte, vocamur præsumptuosi.*

« De ces deux partis, j'ay choisi le second comme estant le plus conforme à l'amour de la vérité, que doit avoir un chrétien, un religieux et un prêtre, comme le plus avantageux à l'honneur de l'ordre, et enfin comme estant absolument nécessaire dans un siècle aussi éclairé que le nostre, auquel il n'est plus permis d'écrire des fables, ni de rien avancer sans de bonnes preuves.

« J'ai néanmoins tasché de garder toute la modération possible ; et, lorsqu'il s'agissait de l'intérest de l'ordre, j'ai toujours penché plutost du costé de l'indulgence que de la sévérité. Mais enfin, quelques mesures que j'aye gardées, je n'ay pas laissé d'essuyer beaucoup de contradictions. J'ay tasché de les surmonter par le silence et par la patience ; mais mon silence n'est pas devenu moins insupportable que mes discours, et l'on m'oblige enfin à me défendre ou à me rétracter.....

« Je puis dire même qu'il est nécessaire que j'écrive pour le bien commun des personnes de lettres, d'autant que, si les principes que veut établir le révérend père subsistent une fois, il est impossible qu'une personne qui ait tant soit peu de lumière et de discernement se puisse réduire à écrire exactement des choses de l'ordre, à moins qu'on ne veuille renoncer à la sincérité, onne foy et à l'honneur. »

Restons-en là, et félicitons-nous de retrouver ce nom et ce sentiment de l'honneur, si peu compris et si peu goûtés de nos jours, sous la plume de ce grand moine, tout blanchi de la poussière des chartes et des légendes. Félicitons aussi M. Dantier d'avoir ajouté quelques traits précieux à la figure d'un saint et célèbre religieux dont le noble caractère et la pure renommée apparaissent debout dans le passé, comme pour consoler les honnêtes gens, condamnés le plus souvent à ne rencontrer dans l'histoire que l'empire prolongé de la bassesse et la victoire effrontée du mensonge.

(*Correspondant* du 25 juillet 1858.)

Cartulare monasterii beatorum Petri et Pauli de Domina, Cluniacensis ordinis Gratianopolitanæ diœcesis.... Nunc primum sub auspiciis Delphinatis Academiæ, cura, studio et impensis hujus Academiæ socii typis mandatum. Lugduni excudebat Ludovicus Perrin. A. R. S. 1859.

Etude historique sur l'abbaye de Remiremont, par M. A. Guinot, curé de Contrexeville, chanoine honoraire de Troyes. Paris, chez Douniol, 1859.

I.

Au moment où je vais braver moi-même l'indifférence du public pour les études sérieuses, pour celles-là surtout qui se rattachent au moyen âge, je cède à un instinct facile à comprendre, en tendant une main fraternelle à des compagnons de travail ou d'infortune, à ceux qui, comme moi ou avant moi, se sont aventurés sur l'océan des recherches monastiques. Je veux donc signaler très-brièvement, parmi les diverses monographies monastiques dont j'ai eu récemment connaissance, deux ouvrages qui m'ont semblé spécialement dignes de sympathie et d'intérêt.

Le *Cartulaire de Domène* forme à coup sûr le plus beau volume et le plus complet qui ait été édité de notre siècle sur une maison religieuse. Il sort de ces presses de Louis Perrin, à Lyon, qui ont conquis la première place dans l'imprimerie européenne, et que nous avons déjà eu l'occasion de vanter à l'occasion de l'*Essai historique sur l'abbaye de Saint-Barnard de Romans*.

C'est assez dire qu'il ne laisse rien à désirer quant à la beauté, à l'élégance et la netteté des caractères, ni quant à la correction du texte. Les livres publiés par M. Perrin rappellent les plus beaux siècles et les plus beaux monuments de

la typographie. On éprouve, en les contemplant, et surtout en les maniant, une jouissance tout à fait inconnue de ceux qui consument leur vie littéraire à feuilleter et à déchiffrer les flasques et pâteux *in-octavo* ou les horribles *in-douze,* dits *formats anglais* ou éditions *compactes*, de la librairie ordinaire.

Après cet hommage rendu à la forme, il faut dire un mot du fond de cette intéressante publication. Domène, ancien village épiscopal, abbatial et féodal, est un chef-lieu de canton du département de l'Isère, sur la route de Grenoble à Allevard, dans cette magnifique vallée du Graisivaudan qui égale, si elle ne surpasse pas, les plus beaux paysages de France. Elle renferme une église priorale, consacrée en 1058, aujourd'hui ruinée, mais dont les ruines, soigneusement conservées, ont fourni à notre savant collaborateur, M. Albert du Boys, la matière d'une notice archéologique qui ouvre très-convenablement le volume du *Cartulaire*. Cette église est le seul débris aujourd'hui existant du prieuré de Domène, fondé en 1027 par Aynard Ier, seigneur de Domène, d'une des plus nobles maisons du Dauphiné. Son arrière-petit-neveu, Hugues, figure au Musée de Versailles, parmi les chevaliers croisés en 1147, et ses descendants, sous le nom de Monteynard, ont maintenu jusqu'à nos jours l'illustration d'une race qui a donné un ministre de la guerre sous Louis XV, et a été appelée à la pairie sous Charles X, après avoir débuté dans l'histoire huit siècles auparavant, sous les auspices de la grande abbaye de Cluny. Aynard Ier avait fait don, en effet, de sa fondation à l'illustre abbé Odilon et à cette fameuse communauté de Cluny, qui était à cette époque la métropole monastique de l'Europe et disputait à Rome elle-même, sous les prédécesseurs de Grégoire VII, lui-même enfant de Cluny, l'empire des âmes et de la société

chrétienne. Aynard se retira vers la fin de ses jours dans le prieuré qu'il avait construit et doté, non loin de son château, et y mourut sous l'habit religieux. Sa postérité resta toujours en alliance intime avec Cluny; car on trouve dans les Épîtres de Pierre le Vénérable une lettre où ce glorieux ami de saint Bernard, qui avait été prieur de Domène de 1120 à 1122, intervient auprès du pape Eugène III en faveur de Guy de Domène, lequel avait été excommunié par son évêque, pour cause de bigamie. Guy et son vénérable avocat soutenaient que son second mariage était seul valide, et que sa première union était nulle, en ce que la fiancée n'était pas nubile, qu'elle était sa cousine, etc.

Voici quelques passages de cette lettre, qui n'a été qu'indiquée par M. de Terrebasse dans une note additionnelle du *Cartulaire de Domène*, et dont le texte entier manque dans ce beau volume.

« Au souverain Pontife et à notre Père particulier, le « seigneur pape Eugène. Je me suis souvent excusé de l'im- « portunité avec laquelle je fatigue mon père de mes lettres. « Je m'en suis excusé, et cependant je recommence sans « cesse, et pour des causes urgentes. Père, pardonnez-moi, « s'il vous plaît. Vous voyez bien que je fais en cela comme « en presque toutes choses, ce que je ne voudrais pas faire. « Oui, vraiment, je fais toujours, non ce que j'aime, mais « ce que je déteste. Voici d'ailleurs de quoi il s'agit : Votre « Paternité se rappelle sans doute que je lui ai parlé à Segni « d'un homme noble, savoir du seigneur Guy de Domène, « et que je vous ai prié de faire examiner et définir avec « justice, et dans nos pays, la cause pour laquelle il s'afflige « d'être soumis à l'interdit. Vous m'avez répondu que le « métropolitain de Vienne, auteur de toute cette affaire, « avait été mandé auprès de vous, et que, après en avoir

« conféré avec lui, vous termineriez cette question. Mais « voici que, en traversant les Alpes à mon retour d'Italie, « j'apprends que l'archevêque est déjà parti, qu'il fait grande « diligence et qu'il doit être déjà près de Rome. C'est pour- « quoi, moi aussi, j'envoie en toute hâte à ses trousses mon « courrier avec cette lettre.... Que votre prudence ne m'ac- « cuse pas d'une sollicitude superflue pour une affaire qui « m'est étrangère. Veuillez comprendre que ni la personne « ni la chose ne nous est étrangère. Guy de Domène, dont il « s'agit, est à nous et non à d'autres. Il est à nous par « l'amour; à nous par la naissance; à nous enfin par la « reconnaissance. Par l'amour, car il nous aime, nous et tout « ce qui est à nous, plus que tous les autres monastères « du monde. Par la naissance, parce que ses pères, ses aïeux « et ses bisaïeux en ont fait autant. Par la reconnaissance, « parce que lui et eux ont richement doté divers monastères « fondés par eux et donnés par eux à Cluny. Voilà pourquoi « je regarde ses affaires comme les nôtres, et non comme « celles d'un étranger. C'est un homme de guerre; il est « enchaîné au siècle par mille liens et mille soucis; il ne « peut pas aller facilement vous rejoindre. Mais moi, je vous « sollicite pour cet absent, je verse pour lui mes prières « devant Votre Majesté apostolique. Écoutez-le parler, s'il « vous plaît, par l'intermédiaire de ma lettre. »

Cela dit, l'abbé de Cluny énumère les sept raisons pour lesquelles le sire de Domène se croyait autorisé à garder pour femme celle qu'il avait épousée en dernier lieu, puis il continue ainsi : « Cet homme est cruellement affligé d'avoir « encouru l'interdit ecclésiastique, ce qui n'était encore « arrivé à aucun de ses aïeux; il en gémit comme chrétien « et bien plus qu'on ne pourrait le supposer, vu sa qualité « de laïque. Je l'ai vu moi-même, et j'en rends à mon Père

« un témoignage sincère. Nous étions l'autre jour en voyage, « lui et moi, entre le château de Vizille et celui de Domène : « tout à coup il éclate en sanglots et en larmes si amères, « qu'il nous fit aussi pleurer et sangloter, moi et plusieurs « autres qui chevauchaient avec nous. Que vos entrailles « paternelles se laissent donc émouvoir par ces pleurs d'un « fils absent et très-noble, qui gémit en fidèle chrétien de se « voir en dehors de la communion de l'Église, et qui est prêt « à quitter ou à garder sa femme, selon que l'autorité aposto- « lique en décidera[1]. »

Ce regard jeté, à travers le récit d'un saint qui était un des plus grands personnages de son temps, sur les agitations domestiques et les confidences amicales d'un seigneur féodal au douzième siècle, ne laisse pas que d'avoir son intérêt. On voit d'ailleurs, par le *Cartulaire*, que Guy obtint sa réconciliation avec l'Église et qu'il mourut comme l'avaient déjà fait plusieurs de ses ancêtres sous le froc de Cluny. Je crois ne pas être indiscret en attribuant la publication du Cartulaire de Domène à un digne et intelligent rejeton de la vieille tige des Aynard, à un descendant de ce Guy dont Pierre le Vénérable plaidait si chaleureusement la cause. Je félicite donc sincèrement M. le comte Charles de Monteynard de cette magnifique addition à la bibliographie monastique. Qu'il me permette en même temps de le rassurer sur une autre mésaventure des siens, qu'il se figure à tort avoir été constatée dans la charte de fondation du prieuré en 1027. Le *primi reatus culpam*, dont il est question dans cette charte, ne se rapporte à aucun de ses aïeux en particu-

[1] Excusaris plane sed.... importunus esse non cesso.... Unde et ego festinanter cursorem per ipsum ad vos.... misi.... Nec facile militaris homo et seculo innumeris curarum catenis amictus, vos adire potest... Subito in tam amaros fletus et singultus erupit, ut etiam nos et quosdam nobiscum, qui proximi equitabant... (*Biblioth. Cluniacensis*, ed. D. MARRIER, p. 947-949.)

lier, mais bien à notre père commun, Adam; car les formules employées pour expliquer les motifs des fondations monastiques ne manquaient guère, dans leur infinie variété, d'invoquer le souvenir du péché originel pour justifier la munificente charité de l'aristocratie féodale.

Des deux cent trente-neuf chartes dont le texte annoté compose le *Cartulaire de Domène*, une seule est postérieure au douzième siècle. La plupart sont du onzième. Je résiste à l'envie d'y relever une foule de détails précieux non-seulement pour l'histoire locale et provinciale, mais encore pour l'étude générale des mœurs et des institutions de l'époque féodale. Cela se retrouvera peut-être ailleurs. Je me borne aujourd'hui à les signaler aux curieux et aux délicats en fait d'archéologie et d'érudition, à ces dégustateurs avisés qui savent reconnaître dans les menus détails la trame intime de l'histoire. Remercions aussi le généreux éditeur de nous avoir donné, avec un *glossaire* contenant plusieurs mots qu'on chercherait en vain dans Du Cange et Carpentier, trois *index* aussi exacts que copieux, et enfin une charmante petite carte des environs de Domène, où l'on retrouve la Grande Chartreuse; celle de Chalais, qui servait encore dernièrement d'abri au Père Lacordaire et à son noviciat, le château de Sassenage et d'Uriage, celui de Bayard et tant d'autres lieux de cette belle province du Dauphiné où rayonne la triple beauté de l'histoire, de la nature et de la religion.

II.

Domène n'était qu'une des plus modestes fleurs de ce vaste paradis monastique qui a recouvert tout notre Occident, et dont Remiremont formait un des arbres les plus majestueux. M. l'abbé Guinot a consacré à l'étude de ce dernier monas-

tère, qui occupe une si belle place dans les annales de l'Église et dans celles de nos provinces de l'Est, un volume de tout point excellent. Édité sans luxe et n'affectant aucune prétention à l'érudition proprement dite, il se lira certainement avec plus d'agrément et de facilité que le *Cartulaire de Domène;* mais, comme celui-ci, il fixera l'attention de tous les véritables connaisseurs en fait d'histoire et d'archéologie.

M. Guinot est un de ces curés comme il s'en trouve heureusement beaucoup dans notre vénérable et laborieux clergé de France, qui consacrent les rares loisirs que leur laisse le saint ministère à des études historiques et littéraires. Déjà connu par un écrit estimable sur les *Saints de Galilée*, c'est-à-dire sur les premiers colonisateurs monastiques des Vosges, son nom s'est inscrit avec honneur parmi les auteurs ecclésiastiques de notre temps. Il faut surtout le louer de ce que, à la différence de tels et tels que l'on pourrait nommer, et au lieu de se lancer à corps perdu dans des déclamations souvent banales et plus souvent encore paradoxales sur le passé et l'avenir du monde ou sur les lois générales de l'histoire, il a su se renfermer dans un sujet spécial, à sa portée, approfondi avec un soin scrupuleux et traité avec une méthode excellente. Il a imité en cela le savant et respectable M. Gorini, qui, lui aussi, confiné dans une petite cure de campagne, a su creuser les annales des premiers siècles de notre histoire avec un zèle si consciencieux et une perspicacité si intelligente, qu'elle lui a conquis les suffrages et la sympathie de ceux-là même, parmi nos écrivains les plus renommés, dont il a réfuté les erreurs et corrigé les appréciations.

Celles de M. Guinot sont toujours équitables, impartiales et sensées. Il les justifie par une étude attentive des monu-

ments authentiques, sans jamais négliger les ressources qu'offrent les traditions légendaires et une connaissance exacte des lieux. J'ai eu occasion de raconter, à la fin du tome II des *Moines d'Occident*, les commencements de l'abbaye de Remiremont, et de vérifier ainsi la parfaite exactitude des recherches de M. Guinot.

Sous sa plume intègre et quelquefois éloquente, l'abbaye de Remiremont revit pour nous et se montre aux regards étonnés de la postérité comme une des institutions les plus illustres et les plus durables de l'ancienne société chrétienne. Elle a duré autant que la monarchie française, en subissant les révolutions et les transformations inséparables des choses humaines, et en aboutissant finalement à cette irrémédiable décadence qui avait envahi toutes les créations de nos pères. Nul n'a mieux expliqué que M. l'abbé Guinot l'existence des Chapitres nobles, parmi lesquels Remiremont occupait peut-être le premier rang, et qui ont longtemps offert une si curieuse et si naturelle combinaison des traditions monastiques avec les exigences d'une société tout aristocratique. Nul n'a mieux constaté les raisons qui faisaient rechercher par ces puissantes corporations, à l'aide du pape et de l'empereur, l'indépendance spirituelle et temporelle à l'encontre des évêques et des ducs ou autres souverains provinciaux. Les abbesses de Remiremont étaient ainsi devenues elles-mêmes de petites souveraines, dont l'autorité presque toujours paternelle se conciliait avec un développement sincère des libertés municipales, et n'a laissé aucun souvenir amer dans le cœur des peuples soumis à leur crosse. On aime à voir tantôt les populations voisines invoquer cette autorité, comme dans cette plainte des habitants de Vittel, en 1395, contre Geoffroy de Rosières, qui finit ainsi : « Très-chères dames, s'il ne vous souvient des deux troupeaux qu'on nous

a ravis et si vous n'y mettez bon ordre, nous ne saurons que devenir; si vous ne nous défendez cette fois, nous sommes perdus, et il nous faudra quitter ce pays : » tantôt la poésie des montagnes évoquée par la religion pour animer et récréer vie laborieuse des cultivateurs, comme dans ce tableau d'une des nombreuses solennités :

« Le lundi de la Pentecôte, lorsque les collines se couvrent de verdure, huit paroisses, curés, croix et bannières en tête, arrivaient du milieu des prairies et des bois chanter leurs hymnes dans l'église abbatiale. Chaque paroisse se distinguait par les branches d'arbrisseaux qu'elle portait. Dammartin avait e genièvre, Saint-Étienne le cerisier, Saint-Amé le muguet, Saint-Nabord l'églantier, Vagney le sureau, Saulxure le saule, Rupt le chêne, Ramonchamp le sapin, Raon le genêt en fleurs, Plombières et Bellefontaine l'aubépine; Saint-Maurice, à cause de l'éloignement, n'assistait point à cette procession; mais le marguillier de la paroisse était tenu de verser dans l'église du chœur du chapitre deux corbeilles de neige, tribut des hivers du Ballon. »

Tout n'était pas si champêtre et si pacifique dans la vie de la célèbre communauté. Une grande portion de ses annales se compose du récit de ses luttes sans cesse renaissantes avec ses puissants voisins et anciens suzerains, les ducs de Lorraine. Cette maison de Lorraine, la plus ancienne, la plus chevaleresque, la plus illustre et la plus catholique que le monde ait vue, après la maison de France, finit par faire reconnaître son ascendant à Remiremont et par inscrire sept princesses de son sang dans la liste des abbesses. Catherine de Lorraine, fille de Charles III, qui régna sur la principauté claustrale de 1611 à 1648, est à coup sûr la plus intéressante comme la plus sainte de ces abbesses. Ce fut une véritable héroïne, dont la vie, très-bien racontée par M. Guinot,

offre les épisodes et les péripéties les plus propres à éveiller l'attention et la sympathie du lecteur. Grâce à elle, grâce à ses efforts pour restaurer la règle de Saint-Benoît et l'antique ferveur monastique, ce coin des Vosges fut à la hauteur du reste de la France dans la rénovation de l'esprit religieux et dans les croisades charitables qui signalèrent la première moitié du dix-septième siècle.

Cette liste de princesses ecclésiastiques, dont Catherine de Lorraine fait le plus bel ornement, se termine dignement par une Bourbon-Condé [1], comme celle des chanoinesses, où figurent presque tous les grands noms de la noblesse française et allemande, se clôt par celle de Lucile de Chateaubriand. La tante du duc d'Enghien et la sœur de Chateaubriand, associées ainsi à la ruine, à la spoliation, aux derniers jours d'une communauté qui avait duré onze siècles, ne sont-ce pas là, pour parler comme Bossuet, *deux têtes de mort assez touchantes?* Ajoutons que le clergé séculier de Remiremont fournit, en la personne de deux de ses prêtres, accompagnés sur l'échafaud par deux humbles servantes, des martyrs à la hache révolutionnaire. Les détails de ce martyre remplissent un des chapitres les plus émouvants du livre de M. Guinot, et achèvent de donner à son œuvre tous les caractères qui peuvent le mieux convenir à une page mémorable de l'histoire du catholicisme. Nous en recommandons la lecture à tous ceux qui aiment la vérité, et nous osons affirmer que personne ne se repentira d'avoir suivi notre conseil.

[1] Louise de Bourbon, qui fut depuis abbesse des Bénédictines du Temple, à Paris, et mourut en 1823.

(*Correspondant* du 25 juillet 1860.)

APPENDICE

ARTICLES NÉCROLOGIQUES

LE COMTE HENRI DE MÉRODE

(1847)

Jamais peut-être les hommes de haute condition n'ont eu un rôle plus difficile et plus délicat à remplir qu'à ces époques de transition où une société s'écroule et disparaît pour faire place à un monde nouveau. De là ce grand nombre d'existences tristes et manquées qui affligent nos regards dans la sphère la plus élevée de la société.

Les uns, dominés par un stérile dépit, se cramponnant avec un aveugle attachement à ce qui n'est plus, cherchent à se mettre en travers du torrent des idées et des mœurs nouvelles qui les renverse et les engloutit.

Les autres, au contraire, abdiquent les traditions et les engagements qu'impose le nom qu'ils ont l'honneur de porter pour adopter tout ce qu'il y a de moins recommandable dans les usages de leurs contemporains, et parviennent ainsi à une déconsidération exactement proportionnée au rang que leur reconnaît encore, même malgré elle, la société moderne.

Heureux ceux qui, soumis à la rude épreuve des bouleversements politiques et sociaux de nos jours, ont su parcourir leur carrière au milieu du respect et de la sympathie de tous, continuer, en l'adaptant aux conditions de leur époque, la grande existence qu'ils ont reçue de leurs pères, et conserver ainsi, pour la société moderne, le type de ce que l'on appelait autrefois, avec une si parfaite justesse : *un homme bien né*.

Tel fut, à coup sûr, un homme auquel nous voudrions rendre en peu de mots un tardif mais sincère hommage. Henri-Marie-Ghislain, comte de Mérode et du Saint-Empire,

grand d'Espagne de première classe, prince de Rubempré, de Grimberghe et d'Everberghe, marquis de Westerloo, etc. Né en 1780, entré dans la vie publique après 1830, il fut le contemporain de la période la plus orageuse de l'histoire moderne, et il la traversa, non-seulement sans reproche et avec honneur, mais avec le rare mérite d'avoir bien compris son temps, d'avoir beaucoup joui de la vie et de l'avoir fait beaucoup aimer autour de lui. Élevé dans l'émigration, au lieu de puiser dans cette première et pénible épreuve de l'exil une amertume quelconque, il sut au contraire en profiter pour y développer son esprit, en élargir toutes les avenues, et conquérir cette bienveillante intelligence de l'époque nouvelle qui s'alliait si bien dans son caractère et dans sa conduite avec le tendre respect des anciennes traditions, et le fidèle accomplissement de toutes les obligations que comportait sa naissance.

Revenu dans sa patrie, il se maria de bonne heure avec mademoiselle de Thézan, héritière d'une des plus nobles races du Midi et digne petite-fille de cette sainte duchesse d'Ayen, qui fut immolée en même temps que sa mère et sa sœur sur l'échafaud de la Terreur[1]. Cette alliance lui assurait, du vivant même de ses parents, tous les avantages d'une existence indépendante et considérable. Mais loin de végéter dans cette coupable oisiveté que semble autoriser de nos jours la possession ou l'attente d'une grande fortune, il consacre ses loisirs à des études approfondies et fécondes.

Convaincu que la renaissance des croyances religieuses était le premier besoin de notre temps, il résolut de travailler à la propagation des idées catholiques dans le domaine où elles avaient été le plus altérées, celui de l'histoire et de la politique.

Il commença, comme il le dit lui-même dans une lettre re-

[1] On peut lire, dans *le Correspondant* du 10 avril 1847, l'admirable récit du supplice de ces trois dames, le 22 juillet 1794, par le prêtre qui leur donna l'absolution pendant qu'elles étaient sur la fatale charrette.

marquable adressée à M. de la Mennais, le 5 janvier 1831, par briser les chaînes spirituelles du gallicanisme et du jansénisme dont on avait voulu envelopper sa jeunesse; puis il se livra pendant de longues années à l'étude, alors si inconnue et si négligée, de l'ordre social catholique pendant le moyen âge. L'admiration profonde et réfléchie que lui inspiraient l'organisation ancienne de la chrétienté, le saint-empire romain, les luttes héroïques du souverain pontife contre les empiétements de la puissance temporelle, s'unissaient chez lui à une vive sympathie pour le développement de la liberté moderne. Quoiqu'il eût connu et apprécié tout ce que les habitudes et les personnes de l'*ancien régime* pouvaient avoir d'attrait et de distinction, il n'avait que de l'éloignement pour les idées de la noblesse de cour et de la monarchie absolue. Sa nature élevée et délicate répugnait également à la servilité et à la licence. Il en donna une preuve remarquable en élevant à ses frais, dans l'église de Notre-Dame de Sablon, un monument à Agneessens, à cet admirable bourgeois de Bruxelles qui donna, au milieu de l'abaissement moral et politique du dix-huitième siècle, un si bel exemple de courage civil et chrétien, en mourant sur l'échafaud martyr des libertés communales et traditionnelles de la Belgique.

De pareilles dispositions et les relations qu'il avait eu le mérite de rechercher et d'entretenir avec M. de Bonald et le comte de Stolberg l'appelaient naturellement au sein de cette école catholique qui commençait à lever son drapeau dans les dernières années de la Restauration. De concert avec son cousin germain, le savant et spirituel marquis de Beauffort, il adressa au *Mémorial catholique* divers travaux historiques et polémiques sur la question de l'ultramontanisme et sur plusieurs autres qui comptent au nombre des meilleurs articles de ce recueil. Plus tard, dans un livre excellent intitulé : *De l'esprit de vie et de l'esprit de mort*, ces deux nobles collaborateurs publièrent le résumé de leur doctrine sur la philosophie de l'histoire et la politique catholique, et marquèrent

ainsi leur place au premier rang des précurseurs de ce mouvement régénérateur dans l'histoire et dans la politique qui a décuplé de nos jours les forces du catholicisme.

La révolution de septembre arriva, et l'indépendance de la Belgique fit briller d'un nouvel éclat l'antique illustration de la maison de Mérode, dont le comte Henri était devenu le chef par la mort récente de son père. Tandis que le comte Frédéric, son frère puîné, arrosait de son sang héroïque le nouvel édifice de la nationalité belge; tandis qu'un autre de ses frères, le comte Félix, était appelé à siéger successivement au gouvernement provisoire, au congrès national, au ministère des affaires étrangères et de la guerre, le comte Henri entrait au Sénat, et donnait un gage éclatant de son dévouement à la royauté nouvelle en autorisant sa femme à accepter la charge de dame d'honneur de la reine des Belges. Sa passion pour la vieille liberté des peuples catholiques l'avait prédisposé à tout ce qui pouvait consolider l'émancipation de sa patrie.

La confiance du roi l'appela bientôt à représenter la Belgique dans deux occasions solennelles : lors de l'avénement de l'empereur Ferdinand d'Autriche, et au sacre de ce monarque comme roi de Lombardie et de Venise. Le comte de Mérode accepta avec empressement la noble mission de représenter, à la cour des anciens souverains de la Belgique, son pays désormais élevé au rang des nationalités incontestées et officielles. Il fut reçu à Vienne comme il devait l'être, dans la capitale d'une monarchie que ses ancêtres avaient servie avec tant d'éclat pendant trois siècles, et où il comptait encore tant de parents et d'alliés. Mais, comme ses ancêtres, et selon l'antique habitude de la noblesse, il voulut *faire la guerre à ses dépens*, et prit à sa charge tous les frais de ses deux ambassades, en digne descendant de son bisaïeul, le maréchal de Mérode-Westerloo, qui avait perdu quatre-vingts chevaux au service de la France dans la seule campagne de 1704.

La vie publique n'interrompit pas ses studieuses préoccu-

pations; et celles-ci se combinaient heureusement dans sa vie avec un goût prononcé pour les relations de société. Avec toutes les idées et les connaissances d'un homme des temps nouveaux, il aimait le monde comme un homme d'autrefois, et y portait toutes les qualités qui rendent les relations sûres et aimables. Sa mémoire prodigieuse, son instruction si variée, l'aménité inaltérable de son âme, son grand usage du meilleur monde, répandaient sur sa conversation un charme que ne sauraient oublier ceux qui en ont joui. On respirait auprès de lui le parfum de cette courtoisie, que saint François d'Assise a si bien nommée *la sœur de la charité*. Il était l'ennemi juré de la morgue, du dédain, de cette hardiesse froide du maintien qu'on rencontre aujourd'hui trop souvent dans le grand monde. Un mot de lui peint bien la surprise et l'éloignement que lui inspiraient les allures de certaines personnes qu'il rencontrait : *Ils prennent*, disait-il, *l'insolence pour la dignité*.

Chez lui, une politesse exquise, une gaieté sincère, quelquefois une ironie discrète, tempérée par le besoin constant de mettre les autres à leur aise, s'alliaient avec cette dignité calme, simple et complète, qui sort, comme dit Saint-Simon, de la nature des choses.

Un esprit aussi cultivé ne pouvait manquer d'aimer les arts; il en avait le goût et l'intelligence. La musique l'occupa souvent et avec succès; mais il sut surtout témoigner le prix qu'il attachait à encourager les artistes ingénieux et modestes, en consacrant sa fortune à la restauration des vieux châteaux de sa famille. Il y déployait, comme dans toutes les habitudes de sa vie, cette générosité qui a été jusqu'à nos jours le trait distinctif des gens bien nés.

Profondément attaché à sa famille, heureux de vivre au sein des affections domestiques et des occupations les plus dignes d'un homme de sens et de cœur, il touchait aux portes de la vieillesse, lorsque la main de Dieu, qui ne permet jamais aux chrétiens de traverser la vie sans épreuve.

vint s'appesantir sur lui. Il lui fallait connaître la douleur afin de couronner dignement une vie qui n'avait pas cessé d'être agréable à Dieu et aux hommes. Ses dernières années se consumèrent au milieu de vives souffrances nerveuses, qui ne pouvaient être adoucies que par cette religion dont il avait toujours si franchement pratiqué les devoirs et revendiqué les droits. Entouré des soins tendres et infatigables de sa noble compagne, de son jeune fils et de sa fille, mariée depuis trois ans au marquis de Lévis-Mirepoix, il rendit son âme à Dieu le 22 septembre 1847.

Outre les écrits que nous avons déjà signalés, et qui méritent l'attention de tous les amis de la vérité catholique, le comte de Mérode a publié, en 1839, les mémoires très-curieux et très-instructifs de son bisaïeul, feld-maréchal sous l'empereur Charles VI. Il a de plus laissé deux volumes de souvenirs, imprimés seulement pour ses parents et amis, mais qui seront recherchés avec soin et lus avec intérêt par tous ceux qui tiendront à juger notre époque d'un point de vue élevé et bienveillant, et à apprécier un homme fait pour marquer et honorer la transition du passé à l'avenir.

M. LE COMTE DE TASCHER

ANCIEN PAIR DE FRANCE

(1859)

C'était un noble et touchant usage de l'ancienne pairie, comme l'a dit ici même l'un de ses plus illustres membres [1], que l'obligation de consacrer un hommage public aux pairs de France décédés. Une assemblée politique se rend à elle-même honneur et service quand elle dérobe quelques instants à ses luttes ou à ses travaux ordinaires pour les consacrer à de pieux et pacifiques souvenirs, quand elle entremêle aux préoccupations de la vie courante les fortes et salutaires leçons de la mort. Encore aujourd'hui ses membres dispersés, à mesure qu'ils voient disparaître leurs anciens collègues et s'éteindre une à une des lumières longtemps éclatantes ou secourables, se doivent à eux-mêmes de rendre un dernier témoignage au souvenir d'une si glorieuse confraternité.

Le *Journal des Débats* me permettra de remplir dans ses colonnes la tâche que j'aurais certainement essayé d'accomplir, si la Chambre des pairs était restée debout, pour honorer la mémoire de M. le comte de Tascher, décédé le 15 décembre dernier.

Ferdinand de Tascher était né en 1779, d'une ancienne et noble famille de l'Orléanais, qui doit sa principale illustration à l'impératrice Joséphine, mariée à seize ans à M. de Beauharnais, en l'année même où naquit notre regretté collègue. Après son second mariage avec le général Bonaparte, elle fit

[1] M. de Barante. Nécrologie du président Boullet.

connaître au futur maître de la France son jeune cousin, et le père de celui-ci dut plus tard à cette parenté d'être appelé au Sénat, après avoir longtemps refusé cette fonction avec le désintéressement et la rare modestie qu'il a laissée pour héritage aux siens. Le jeune Ferdinand de Tascher fut reçu à l'École polytechnique en l'an VIII; mais la vie domestique et civile l'attira plus que la carrière des armes qu'avaient toujours suivie ses pères et où se pressait alors presque toute la jeunesse française. Après avoir passé quelques années au conseil d'État comme auditeur, il avait été chargé, bien malgré lui, d'administrer au nom de la France l'ancien évêché souverain d'Osnabrück. C'était une de ces provinces allemandes qui frémissaient sous la domination impériale. M. de Tascher s'y faisait remarquer et aimer par son équité et par sa modération, lorsque la catastrophe qui termina l'expédition de Russie vint troubler son existence et l'initier de la façon la plus poignante aux épreuves de la vie militaire. Deux de ses frères, plus jeunes que lui, mais déjà signalés par l'éclat de leurs services, faisaient partie de la grande armée. Entraînés dans cette cruelle retraite qui engloutit tant de milliers de Français, ils périrent tous les deux, victimes des blessures et des maladies qu'ils en avaient rapportées. Leur frère aîné, averti bien tard de leurs souffrances, courut au-devant d'eux, et n'arriva que pour recueillir dans un hôpital de Berlin le dernier soupir de celui des deux qui avait pu se traîner jusque-là. M. de Tascher a consigné dès 1814 le récit de ces misères, dont il fut le témoin, dans quelques pages, les seules qu'il ait jamais fait imprimer, et qui, complétées par les lettres que lui écrivait son frère pendant la marche en avant et depuis la rentrée des débris de l'armée en Prusse, ajoutent une nouvelle lumière à toutes celles que des plumes plus célèbres ont versées sur cette page funèbre de nos annales.

A la suite des événements de 1814, il rentra dans la vie privée et dans l'étude, pour se préparer à remplir les fonctions législatives dont la mort de son père devait l'investir un

jour. Entré par hérédité à la Chambre des pairs dès 1823, il y fit partie de cette majorité constitutionnelle qui jeta tant d'éclat sur les plus belles années de la Restauration et donna aux délibérations de la pairie une importance et une popularité trop méconnues par le parti libéral, lorsque celui-ci fut devenu le maître. Après la révolution de 1830, le comte de Tascher prêta le plus énergique concours à la tâche difficile et prolongée que s'était imposée le nouveau gouvernement pour concilier l'ordre avec la liberté. Il était de ces hommes comme il en faudrait beaucoup dans tout gouvernement libre, qui défendent avec vigueur et désintéressement le pouvoir, sans briguer ses faveurs, sans lui livrer jamais le droit ou la vérité, mais aussi sans jamais courtiser les passions et les préjugés populaires. On le vit toujours dominé par la conscience et incapable de sacrifier le moindre de ses devoirs au calcul le plus habile ou le plus spécieux. Modeste autant que dévoué, mais animé d'un zèle actif et intelligent, constamment et exclusivement occupé d'accomplir son mandat politique, il nous présentait la fidèle image d'un de ces anciens magistrats qu'on eût bien étonnés en leur parlant de places et de traitements lucratifs, et qui n'envisageaient dans leurs hautes fonctions qu'une charge laborieuse et presque gratuite dont on était responsable envers Dieu et envers la patrie. Le sentiment de ce devoir accompli lui semblait une récompense suffisante : ce fut aussi la seule qu'il obtint pendant tout le cours de sa longue et honorable carrière.

Attentif à ne pas dépasser les bornes de la stricte vérité, en parlant d'un homme qui poussait jusqu'au scrupule le respect de cette vérité, je ne chercherai pas à lui attribuer un grand rôle politique qu'il ne rêva ni ne désira jamais. Je ne le suivrai pas non plus dans toutes les discussions importantes où il intervint. Je ne veux relever en lui qu'un seul trait. Il était passionnément épris de l'indépendance et de la dignité du grand corps dont il s'honorait d'être membre; et cette disposition se faisait surtout jour chez lui dans ces

grands procès politiques qui vaudront à la cour des pairs et à son illustre chef, le dernier chancelier de France, une si belle place et une gloire si pure dans l'histoire de la France libre, grâce à son profond respect pour la publicité et la liberté de la défense, grâce aussi à la souveraine équité et à l'inviolable modération de ses arrêts.

D'ailleurs les opinions énergiquement conservatrices du comte de Tascher n'excluaient point chez lui les aspirations d'une âme vraiment libérale. Entre les causes généreuses qu'il se plaisait à défendre, celle de la Pologne, aujourd'hui si oubliée, lui inspirait surtout une vive sympathie, et tant que dura la royauté parlementaire, il ne perdit jamais une occasion de réclamer pour cette nationalité sacrifiée les droits stipulés par les traités de 1815 et si complétement passés sous silence au congrès de 1856.

La discussion de la dernière adresse votée par la Chambre des pairs se termina, le 15 janvier 1848, par l'adoption d'un amendement proposé par M. de Tascher en faveur des Polonais.

Les questions religieuses et charitables excitaient encore plus sa sollicitude; il ne manquait aucune occasion d'y prendre part, et le discours qu'il prononça dans la discussion relative à l'emplacement de l'archevêché de Paris eut l'honneur d'être reproduit en entier par Mgr Affre, d'immortelle mémoire, dans son *Traité de la propriété ecclésiastique.*

Mais les fonctions législatives étaient loin de l'absorber. Partout où il y avait un service à rendre, un devoir à remplir, un danger à braver, on était sûr de le rencontrer. Quand je le vis pour la première fois, ce fut dans les rangs de la garde nationale, pendant ces jours néfastes de février 1831, où l'émeute profanatrice semblait vouloir à la fois anéantir et déshonorer la nouvelle royauté. Quoique dispensé de tout service, autant par la dignité dont il était revêtu que par son âge et sa santé toujours mauvaise, il avait réclamé le droit de donner à la 10e légion un exemple de courage et de patience que nos ca-

marades de ce temps-là surent dignement apprécier et imiter. Bientôt de nouveaux périls ouvrirent un nouveau champ à son dévouement civique et chrétien. Quand le choléra éclata pour la première fois à Paris en 1832, le conseil général de la Seine, dont M. de Tascher faisait partie, le désigna pour chef de la commission de salubrité qui rendit, à cette cruelle époque, de si éminents services. Il fallait lutter autant et plus contre la consternation et les égarements populaires, que contre les progrès d'un mal impitoyable. M. de Tascher se dévoua à cette double tâche avec la plus généreuse abnégation. On le vit jour et nuit au milieu des pestiférés, des mourants et des morts, occupé à braver l'infection sous toutes ses formes et à soulager l'infortune dans toutes ses angoisses. Cette chrétienne et patriotique intrépidité lui attira la distinction la plus digne de lui, c'est-à-dire une nouvelle charge, un nouveau moyen d'user sa vie et ses forces au service du prochain et des pauvres. Il fut appelé en 1834 au conseil général des hospices, fonctions gratuites, presque électives, puisqu'on n'y arrivait que par la voie des présentations, et aussi recherchées qu'elles étaient importantes et indépendantes. Chacun des membres de ce conseil, qui gouvernait souverainement les intérêts de la charité publique à Paris, avait sous sa garde et sous sa responsabilité directe un de nos grands établissements hospitaliers. L'hôpital de la Charité échut à M. de Tascher, et je puis attester qu'il n'y avait pas, dans sa vie si noblement remplie, un intérêt qui lui fût plus cher et plus constamment présent que celui de ses chers malades, de leurs souffrances physiques et de leurs infirmités morales.

La révolution de 1848, qui, comme celle de 1830, a brisé tant de carrières irréprochables et privé la France des services de tant d'hommes de cœur, de talent et de conscience, mit un terme à la vie publique du comte Ferdinand de Tascher. Il lui a survécu onze ans sans cesser d'être ardemment préoccupé de l'honneur et du bonheur de la France, mais en

se renfermant de plus en plus dans les consolations de la vie de famille et dans le soin du bien-être moral, matériel et intellectuel des pauvres de sa terre patrimoniale de Pouvray (Orne). En disant que la religion fut la consolation de sa vieillesse et des cruelles infirmités qui l'assaillirent, je ne voudrais pas donner lieu de croire qu'il eût attendu jusque-là pour invoquer ses secours et pratiquer ses lois. Loin de là, il l'avait courageusement professée dès sa plus tendre jeunesse, dans un temps où il fallait braver et vaincre le respect humain à un degré que l'on saurait à peine imaginer aujourd'hui. En pleine possession de la vie et de la santé, il eut le bonheur de croire et d'obéir toujours à cette lumière que l'agonie nous révèle avec une si tardive intensité. Il sut lui-même pratiquer toutes les vertus et confesser toutes les vérités que tant de pères se contentent de faire enseigner à leurs enfants. D'ailleurs sa piété, fervente et sereine, n'était austère qu'à son propre endroit. Envers le prochain, sa généreuse et infatigable charité n'était tempérée que par cet ardent amour de la justice qui enflamma jusqu'au dernier jour son âme loyale et généreuse.

Vers la fin de sa vie, courbé sous le poids de longues et implacables douleurs, il se plaignait de ne pouvoir plus même lever son regard vers le ciel. Mais son cœur y était d'avance fixé; et lorsque, le 15 décembre 1858, la mort vint terminer ses souffrances, tous ceux qui l'ont connu et aimé ont pu se dire avec confiance que la bonté divine réservait ses plus belles récompenses pour le chrétien éprouvé, dont la longue vie n'avait été qu'une série de bonnes œuvres, d'exemples édifiants et de pénibles devoirs scrupuleusement accomplis.

(*Journal des Débats* du 15 février 1859.)

LE DUC DE NORFOLK

(1860)

Cette année 1860, si fatale à l'Église, à la justice, à l'honneur, marquée de plus par tant de deuils éclatants et qui nous touchent de si près, a vu disparaître de la terre, dans la personne de Henri, quatorzième duc de Norfolk, celui que je ne craindrai pas d'appeler le plus noble, le plus humble et le plus pieux des laïques de notre temps.

Je voudrais honorer ce recueil en y consacrant quelques lignes à la mémoire de ce grand chrétien ; je voudrais le faire connaître à ceux qui ont ignoré jusqu'à son existence, et soulager ainsi pour un moment la douleur de ceux qui, comme moi, l'ont connu et aimé.

Je m'arrêterais cependant devant le souvenir de cette âme si humble et si pure, si étrangère à toute recherche de la bonne opinion des hommes, je ne songerais qu'à taire les détails que devraient voiler la pudeur de l'amitié et le respect de la vie cachée en Dieu, s'il ne s'agissait d'un homme que l'éclat de son rang, la splendeur plus que royale de sa naissance, son immense fortune, sa position hors ligne au sein de la plus puissante nation du monde, condamnaient à une inévitable notoriété, dont il n'a jamais usé que pour le service de Dieu et des pauvres.

Mais, avant d'aller plus loin, il faut bien que je cherche à donner au lecteur français quelque idée de ce que c'est qu'un duc de Norfolk en Angleterre, et d'une existence dont les autres pays de l'Europe n'offrent plus même la moindre image. Je le

ferai avec d'autant moins d'embarras que j'ai trop vécu avec les hagiographes des siècles passés, pour ne pas savoir le prix et le soin minutieux qu'ils ont mis tous et toujours à constater l'illustre origine de leurs héros et à les pourvoir de ces *claris natalibus*, dont le latin de Tacite leur avait fourni la formule habituelle.

La maison de Howard, dont le duc de Norfolk était l'aîné et le chef, universellement reconnue comme la plus illustre de la noblesse anglaise, remonte, selon une tradition anciennement accréditée, à Hereward, ce fameux baron saxon qui se maintint avec un si indomptable courage dans l'île d'Ély, contre Guillaume le Conquérant, et dont Augustin Thierry a raconté avec tant de charme les prodigieux exploits. Quoi qu'il en soit de cette origine légendaire, cette maison, grâce aux exploits de ses divers rejetons et à ses alliances avec les plus vieilles races normandes, avait atteint dès le quinzième siècle un si haut degré de puissance et de splendeur, que son chef fut créé duc de Norfolk en 1483. Aucune famille en Europe, même parmi les familles souveraines, excepté celles de Bourbon, de Lorraine et de Savoie, ne peut se vanter d'avoir reçu de si bonne heure un titre si élevé. Le premier duc, qui descendait par sa mère d'Édouard III, fut tué sur le champ de bataille de Bosworth en défendant Richard III, le dernier des Plantagenets, contre le premier des Tudors. Le deuxième gagna, en 1513, la bataille de Flodden, où périt le roi d'Écosse avec la fleur de la chevalerie écossaise. Le troisième n'échappa que par un hasard providentiel à l'échafaud, auquel l'avait fait condamner l'odieux tyran Henri VIII, et où venait de monter son glorieux fils, Henri, comte de Surrey, le personnage le plus connu de cette famille célèbre, aussi renommé par sa vaillance belliqueuse que par ses talents littéraires, qui lui ont valu l'honneur d'ouvrir la série des poëtes fameux de l'Angleterre. Il fut immolé à vingt-sept ans par la jalousie et le fanatisme de Henri VIII, qui voulut atteindre en lui à la fois le seigneur le plus populaire du royaume et un

catholique resté fidèle à l'Église romaine. Ces premières et anciennes gloires d'une maison dont la descendance directe et masculine s'est perpétuée jusqu'à nos jours, et qui occupe par son rang comme par son ancienneté la première place dans la pairie britannique, pouvaient suffire pour lui assurer une illustration exceptionnelle. Leur nom est devenu le type de l'aristocratie dans le pays le plus aristocratique de l'Europe, ainsi que le témoigne le vers de Pope, si souvent cité :

Alas ! not all the blood of all the Howards.

Les Howard sont donc en quelque sorte les Montmorency de l'Angleterre, mais, si je l'ose dire, avec quelque chose de plus religieux et de plus touchant dans leur gloire, grâce aux catastrophes cruelles et imméritées dont ils ont été victimes. Le fameux comte de Surrey fut le premier, mais non le seul de sa race destiné à périr, martyr de la foi et de l'honneur, sous la hache du bourreau. Son fils, le cinquième duc, ayant pris contre la reine Élisabeth le parti de Marie Stuart, vaincue et captive, dont il avait subi le charme irrésistible et dont il avait brigué la main, fut mis à mort en 1572, comme l'avait été son père, par la digne fille d'Henri VIII. On l'a accusé d'avoir mêlé trop d'ambition mondaine au dévouement qu'il témoignait à la religion de ses pères et à l'infortunée reine d'Écosse, qui allait le suivre de près sur l'échafaud dressé par la tyrannie anglicane. Mais nulle imputation de ce genre n'a jamais pu s'élever contre la sainte mémoire de son fils, Philippe Howard, comte d'Arundel, « le caractère le plus noble et le plus idéal qu'ait produit le patriciat britannique. » Celui-ci, dépouillé de tous les titres et de tous les biens de son père, mais appelé du droit de sa mère à l'une des plus anciennes pairies du royaume, après avoir résisté héroïquement à toutes les caresses et à toutes les persécutions d'Élisabeth, fut plongé tout jeune encore dans les hideuses prisons de la Tour de Londres, et y mourut empoisonné après onze

ans de tortures [1]. Cette captivité, dont les raffinements barbares rappellent et dépassent même les plus affreux récits de la persécution des empereurs romains, imprima le sceau du martyre à la grandeur séculière de la maison de Norfolk. Rétablie par les Stuarts dans ses possessions et ses dignités patrimoniales, elle est toujours restée catholique à travers les proscriptions et les misères des temps subséquents. Si parfois le titulaire de la dignité ducale s'est laissé gagner par le désir de jouir de la plénitude des prérogatives politiques qui appartenaient au premier pair d'Angleterre, il s'est toujours trouvé un successeur pour renouer la chaîne des traditions qui identifiaient l'honneur de cette race antique avec la fidélité à l'antique religion. Parmi les protestants eux-mêmes, nous dit le *Times*, il y en a beaucoup qui, par une sorte de culte poétique pour le passé, regretteraient de voir la plus illustre maison du pays abandonner l'Église vaincue et proscrite, dont aucune vicissitude n'a pu détacher cette vieille lignée. Privés, jusqu'à l'émancipation des catholiques en 1829, du droit de siéger à la Chambre des pairs, les ducs de Norfolk n'en ont pas moins continué à jouir du prestige incontesté de leur rang de premier duc et comte d'Angleterre, de chef de la noblesse, et, comme disent les Anglais, *de premier sujet du royaume* [2]. Ils étaient en outre revêtus à titre héréditaire de la charge de *comte-maréchal*, dont un de leurs ancêtres avait été pourvu en 1386, et qui leur conférait le gouvernement de toutes les affaires héraldiques et de toutes les questions de préséance et de blason, que nul ne dédaigne dans un pays où existe un grand corps de noblesse reconnu et respecté de tout le monde, et où le *Peerage* [3] se trouve sur toutes les tables et

[1] M. Rio, dans ses *Quatre Martyrs*, a parfaitement raconté la vie et les traits de ce glorieux confesseur de la foi, dont une biographie contemporaine a été publiée par celui même de ses descendants que pleure aujourd'hui toute l'Angleterre catholique.

[2] First subject of the realm.

[3] *Annuaire de la Pairie.*

forme avec la Bible et Shakspeare le principal aliment de toutes les mémoires.

Un patrimoine considérable, accru de génération en génération, ajoute naturellement à l'ascendant social et politique d'une si puissante maison. La forteresse normande d'Arundel constitue le *joyau* de ce vaste patrimoine, puisque le fait seul de la possession de ce domaine féodal donne droit à la pairie, sans création royale. Mais il comprend bien d'autres territoires et entre autres une grande partie de l'importante ville manufacturière de Sheffield. Un fait, conservé par l'histoire provinciale, sert à peindre l'esprit de conservation et la magnificence qui président à l'emploi de ces fortunes aristocratiques. Au dernier siècle, le neuvième duc, quoique sans enfants, avait entrepris de construire à Worksop un palais à l'intention du neveu qui devait être son héritier. L'édifice venait d'être achevé, au prix de plusieurs millions, lorsque survint, en 1761, un incendie qui le consuma de fond en comble. Le vieux duc ne se laissa pas décourager, et sur les cendres à peine refroidies de l'immense édifice on le vit paraître, tenant à la main l'enfant qui allait le remplacer, pour poser la première pierre d'un palais plus magnifique encore, dont le seul corps de logis central, qui subsiste toujours, a trois cents pieds de long.

Un siècle plus tard, toutes ces grandeurs devaient échoir au plus modeste des hommes, au plus humble des chrétiens, à l'Anglais le plus dénué que l'on puisse concevoir des préjugés et de l'orgueil égoïste qui vaut à ce grand peuple une impopularité si générale. Parmi les traditions splendides et diverses de sa race, celles qui constataient chez certains de ses ancêtres la piété, le dépouillement de soi, la sainteté même, devaient seules avoir quelque prix à ses yeux. La grâce allait se montrer envers lui plus prodigue encore que la fortune.

Rien d'ailleurs, dans les commencements du jeune lord Fitz-Alan (titre d'une ancienne baronnie normande qu'il porta

du vivant de son grand-père), ne faisait augurer ce qu'il est devenu. Né en 1815, fils d'un père dont on ne calomniera pas la mémoire en disant qu'il ne voulait être catholique que de nom, et d'une mère protestante [1], l'héritier de la première maison catholique du pays fut élevé en protestant. Il fut envoyé successivement à la célèbre école publique d'Éton, puis à l'université de Cambridge. Il entra ensuite dans les gardes à cheval, où il servit jusqu'au grade de capitaine. Ce fut du reste à cette éducation nationale qu'il dut sans doute la virilité élégante de son maintien et de son extérieur, qui offrait un type complet de la distinction et de la vigueur propres aux Anglais des classes élevées. A peine sorti de l'adolescence, à vingt-deux ans, il entra au Parlement comme représentant du bourg d'Arundel, dépendance de ce château féodal de ses pères, dont il prit le titre à la mort de son aïeul, et qu'il a porté pendant la plus grande partie de sa vie parlementaire.

Jusqu'à présent on ne voit dans cette vie de jeune homme aucun trait propre à le distinguer de tant d'autres rejetons d'une riche et puissante aristocratie. Mais tout à coup la transformation s'opéra. J'ai le regret de ne pouvoir raconter comment. Je me souviens seulement qu'il m'a souvent dit : « Je ne suis pas un vieux catholique; regardez-moi comme un converti. »

Nos premières relations datent de ces belles années du règne de Louis-Philippe où l'on vit une si nombreuse et si généreuse portion de la jeunesse française user de la liberté publique pour briser le joug des sophistes, braver le respect humain, confondre les diatribes d'une presse impie et conquérir l'émancipation des ordres religieux, en se groupant par milliers autour de cette chaire de Notre-Dame, d'où le Père Lacordaire et le Père de Ravignan électrisaient tour à tour une foule avide et attentive. Le jeune comte d'Arundel se mêla à cette foule. Nul n'y porta une piété plus sincère et plus fer-

1 Fille du duc de Sutherland.

vente. Il y revint plusieurs fois, il y puisa pour le Père de Ravignan un tendre et respectueux attachement. Oserai-je le dire? Ce fut là aussi que nous nous rencontrâmes d'abord, ce fut là que commença une amitié qui ne s'est jamais démentie, et qui m'a valu de sa part des preuves d'un incomparable dévouement. Il sortait de ces réunions de francs et fermes catholiques le front haut et l'œil rayonnant. Son bonheur était grand, mais il n'était pas complet. Un jour, je m'en souviens, un jour de Pâques, à la communion générale de Notre-Dame, il avait été suivi par la noble et fidèle compagne de sa vie, qui, du haut des galeries de la métropole, contemplait son mari sans pouvoir l'imiter. Elle était encore protestante; fille de sir Edmond Lyons, alors envoyé en Grèce, et depuis commandant en chef de la flotte anglaise devant Sébastopol, il l'avait rencontrée à Athènes dans son premier voyage de jeune homme; il l'avait aimée et épousée, au milieu de la sympathie attentive de l'Angleterre, sans que personne se doutât que l'union de ces deux jeunes cœurs épris, contractée au pied du Parthénon, ne dût se pleinement consommer que sous les voûtes de Notre-Dame de Paris.

Mais, à peine converti, selon sa propre expression, il n'eut de repos qu'après avoir obtenu la conversion de sa femme. Cette grâce lui fut accordée, et rien ne manqua désormais aux joies de son âme.

Les devoirs de la vie publique prirent alors à ses yeux une tout autre importance. Il n'avait joué jusque-là qu'un rôle passif à la Chambre des communes. Il lui manquait plusieurs des conditions nécessaires pour réussir dans la carrière politique. Ce n'est pas qu'il ne sût parler avec une certaine facilité, comme tous les Anglais; mais il n'avait aucun goût pour les luttes de la parole, encore moins pour celles des partis. Placé au pinacle de la hiérarchie sociale de son pays, il n'aurait pu avoir d'autre ambition que de prendre une part directe au gouvernement, et sa religion autant que son caractère y mettait d'insurmontables obstacles.

C'était avant tout un homme d'intérieur, fait pour la vie du cœur et de la famille. Mais pendant plusieurs années il sut se faire violence, en intervenant avec autant de fermeté que de prudence dans toutes les questions où les intérêts catholiques étaient en jeu.

Il écrivait en 1847 avec une touchante modestie : « Combien « je regrette ma jeunesse oisive, qui me laisse sans un capital « suffisant de connaissances historiques et de littérature clas- « sique pour faire face à mes besoins d'aujourd'hui ! » Et encore : « J'ai absolument perdu les vingt-six premières années « de ma vie... Je sens amèrement que je n'ai rien de ce qu'il « faut pour travailler comme je le voudrais. Mais avec l'aide de « Dieu je ferai de mon mieux : *I will do my best*... La religion « seule m'intéresse ; seule elle m'échauffe le sang si froid qui « coule dans mes veines, et le fait circuler assez pour me « mettre à même de parler. »

Il lui fallait en outre surmonter toute sorte de préjugés et de divisions regrettables qui, en Angleterre comme ailleurs, viennent aggraver la faiblesse de la minorité catholique. Je retrouve une lettre de lui, du 7 mai 1846, où il m'annonce comme une victoire remportée sur lui-même que, ayant rencontré M. O'Connell dans la rue, il l'avait *salué*, par déférence pour mes conseils, et qu'ils avaient échangé quelques paroles !

Mais, dès l'année suivante, le grand orateur irlandais quitta ce monde, et le jeune lord Arundel se trouva placé en première ligne parmi les membres catholiques de la Chambre des communes.

L'incontestable sincérité de ses convictions, la noble candeur de son âme, la droiture et l'aménité de son caractère, lui conquirent bientôt une position sérieuse. Cette redoutable et dédaigneuse assemblée, dont les dix-neuf vingtièmes étaient hostiles ou plus qu'indifférents au catholicisme, écoutait avec attention et respect un homme qui ne lui parlait jamais que de la question qui lui déplaisait le plus, mais qui lui en parlait

avec simplicité et dévouement, avec une scrupuleuse exactitude dans l'emploi des faits et une bonne foi virile dont l'honneur finissait par rejaillir non-seulement sur sa considération personnelle, mais sur la cause même qu'il défendait.

Ses traditions de famille l'associaient aux *whigs;* mais il rompit avec eux lorsque, devenus eux-mêmes misérablement infidèles à leurs plus glorieux antécédents, pour suivre les conseils pervers de lord Palmerston et de lord John Russell, ils présentèrent et firent passer la loi dite des *titres ecclésiastiques*, à l'occasion des nouveaux siéges épiscopaux créés en 1850 par le pape Pie IX. Cette loi, heureusement impuissante et qu'on n'a jamais essayé d'exécuter, n'était destinée qu'à enregistrer une sorte de protestation officielle contre l'exercice du pouvoir pontifical en Angleterre. Le comte d'Arundel se trouva dans une position délicate : il devait exclusivement à l'influence locale de son père la place qu'il occupait à la Chambre des communes. Ce père approuvait et appuyait la mesure ministérielle. Son respect pour l'autorité paternelle pouvait et devait même, aux yeux de plusieurs, l'obliger à se démettre ou au moins à s'abstenir. Mais l'honneur et la conscience parlèrent plus haut encore que la piété filiale. Il resta à la Chambre et combattit le *bill* avec autant de décision que de persévérance, à toutes les différentes étapes de la discussion. La loi votée, il donna sa démission. Il fut aussitôt réélu par les électeurs catholiques du comté de Limerick en Irlande; mais, après la dissolution de 1852, il ne voulut plus de mandat électoral, et ne reparut au Parlement que pour aller siéger à la Chambre des Pairs, comme duc de Norfolk, à la mort de son père.

Un seul événement marque dans cette seconde et dernière partie de sa carrière publique : ce fut le refus de l'ordre de la Jarretière, dont la reine, sur la proposition de lord Palmerston, avait voulu l'investir. On sait que cet ordre est le premier de l'Europe, tant par son antiquité que par la qualité et le nombre restreint de ses membres. Ce nombre n'a jamais

dépassé, quant aux chevaliers indigènes, celui de vingt-cinq fixé par le fondateur, Édouard III, en 1347 ; et l'on n'y admet d'autres étrangers que les souverains : l'orgueil britannique, semblable à celui des Romains de la république, veut bien reconnaître ainsi les rois pour égaux des patriciens anglais. C'est la plus haute distinction que la couronne d'Angleterre ait à conférer, et la seule dont elle puisse disposer en faveur de ceux que leur naissance place, comme le duc de Norfolk, au-dessus de toutes les autres. Il la refusa respectueusement et sans étalage, en évitant même, autant que possible, par un scrupule délicat, de donner de la publicité à son refus, afin de ne pas diminuer le prix de la faveur qui, rejetée par lui, allait échoir à un autre. Mais en Angleterre il n'y a point de secret possible. Ce refus fut connu ; il excita une surprise universelle et toute sorte de commentaires. Les uns, qui le connaissaient bien mal, y virent un raffinement d'amour-propre. Les autres crurent que ce catholique fervent ne voulait pas d'un ordre qui, fondé originairement comme la Toison d'Or et le Saint-Esprit, à titre de confrérie religieuse, venait d'être profané par l'admission du chef de l'islamisme, du sultan Abd-ul-Medjid, parmi ses membres. Mais ce n'était pas là sa vraie raison. Je me permis un jour de lui reprocher d'avoir privé les catholiques anglais, très-sensibles à ce genre de satisfactions, de celle qu'ils auraient goûtée à voir le premier d'entre eux revêtu de cette éminente dignité. Il me répondit par un argument *ad hominem*, qui me prouva qu'il avait surtout voulu donner une preuve d'indépendance politique en évitant de recevoir même la faveur la plus enviée par l'intermédiaire d'un ministre dont il désapprouvait la conduite.

Souvent j'ai entendu des catholiques anglais se plaindre et s'étonner du silence qu'il gardait habituellement à la Chambre des pairs. On s'attendait à autre chose : on eût voulu qu'il consacrât l'immense ascendant de son nom, de son rang, de son caractère, à conquérir dans la vie parlementaire une de ces grandes influences si acceptées par le public an-

glais, et dont le catholicisme anglais eût recueilli tout le bénéfice.

Ce n'était pas là sa vocation. Il ne recula jamais, pas plus dans la vie publique que dans la vie privée, devant un devoir strict et évident, comme on le vit lorsqu'il dénonça en 1856, à la Chambre des lords, les procédés iniques de la commission chargée de répartir les fonds de la souscription pour les victimes de la guerre de Crimée, et qui avait scandaleusement abusé de son mandat au détriment de la foi des orphelins catholiques. Mais il avait fait son choix. Ce n'était pas la vie politique avec ses luttes, ses entraînements, ses ardeurs, ses tentations, qui devait dominer et posséder son âme : c'était la vie cachée en Dieu. C'était l'humble et laborieuse carrière d'un chrétien exclusivement dévoué à ses devoirs domestiques, à l'Église et aux pauvres. Il lui fut donné de mériter au plus haut degré le titre de *contempteur du monde :* CONTEMPTOR MUNDI, qu'on lit sur la tombe de certains grands seigneurs féodaux qui avaient quitté la cotte de mailles pour le froc monastique ; et cela au milieu d'une société qui semble avoir atteint les dernières limites des prospérités de ce monde, et qui eût aimé à le voir jouir sans réserve de la part éclatante qui lui en revenait.

Même aux yeux de la sagesse humaine, il avait choisi la meilleure part. Une âme sainte, une âme douce et humble, charitable et sereine dans la plus dangereuse élévation d'ici-bas, c'est un spectacle plus grand et plus utile, même au profit d'une Église persécutée, que celui de la plus rare éloquence et de l'influence politique la plus active.

Dans un pays où le catholicisme, légalement émancipé, a encore à lutter contre tous les préjugés, toutes les passions, toutes les rancunes, toutes les ignorances et tous les remords d'un peuple ivre de sa propre grandeur, et qui ne peut pas pardonner à l'Église tout le mal qu'il lui a fait, rien ne pouvait mieux servir la cause de cette auguste victime d'une persécution nationale que le dévouement quotidien et généreux

du premier personnage de l'Angleterre aux intérêts et aux douleurs que le peuple anglais dédaigne et méconnaît le plus.

Les ordres religieux, parfaitement libres dans les Iles Britanniques, mais parfaitement impopulaires, excitaient surtout sa sollicitude. La congrégation de l'Oratoire, ramenée en Angleterre dès 1849, régénérée et illustrée par le père Newman et le père Faber, n'eut jamais d'adhérent plus zélé, de patron plus généreux que le duc de Norfolk.

Mais aucune œuvre de charité ne lui était indifférente, aucune misère ne lui était inconnue, aucun besoin, exposé à ses yeux vigilants, ne restait sans soulagement. Pour se faire une idée de la vie qu'il s'était faite, il fallait le voir dans sa grande bibliothèque, ayant à ses côtés sa femme, qui lui servait toujours de secrétaire et de coadjuteur, et se livrant avec elle au dépouillement de l'incommensurable correspondance qui, de tous les coins des Trois-Royaumes, lui apportait tous les jours une tâche aussi pénible que méritoire, et venait dérouler devant lui le tableau de toutes les infirmités, de toutes les exigences, de tous les dénûments qui constituent l'existence de la communauté catholique, partout indigente, partout en minorité, partout en lutte avec des obstacles de toute nature. Son noble cœur se donnait sans réserve et sans relâche à ce labeur incessant : il y faisait face avec une patience héroïque, une humeur toujours égale et toujours gaie, une munificence sans rivale. « Il n'y a pas, » dit le cardinal Wiseman, dans la lettre pastorale publiée par l'éloquent prélat à l'occasion de la mort du plus illustre de ses diocésains, « il n'y a pas dans ce diocèse une seule œuvre qui n'ait reçu de lui des secours permanents ou indispensables. Il n'y a pas une forme de la misère qui lui ait échappé. Églises, orphelinages, refuges, hospices, hôpitaux, salles d'asile, écoles primaires, écoles normales, monastères d'ordres contemplatifs ou actifs, éducation du clergé à l'intérieur ou à l'étranger, subventions à l'épiscopat, secours aux catholiques enfermés dans les prisons et les maisons de travail, tout a été comblé de ses bien-

faits, rien ne lui a été étranger, et partout où il y a eu une bonne et sainte œuvre à accomplir, il était là. Mais nul ne saura l'étendue de ses dons. J'en ai connu par hasard des exemples qui auraient semblé suffire pour accomplir les obligations d'un homme riche et vertueux pendant toute une vie ; et ce n'étaient que des échantillons secrets et quotidiens de son inépuisable charité. »

Quelques jours après sa mort, un incident vint apporter à ce panégyrique émané de si haut le sceau d'une obscure mais touchante confirmation. Un de ses amis, venant à passer devant son hôtel de Saint-James' square, vit un pauvre Irlandais s'arrêter devant la porte du manoir ducal, se découvrir et murmurer une prière. « Que faites-vous? » lui dit-on. « Ah ! » répond le pauvre, « c'est là que demeurait mon meilleur ami : je prie pour son âme[1]. »

Il n'interrompait le cours de ses travaux charitables que pour se livrer à des exercices de piété, qui occupaient chaque jour une place plus grande dans sa vie ; puis pour gouverner son vaste patrimoine, et cela encore et surtout dans l'intérêt des pauvres, car il se regardait littéralement comme l'administrateur de ses biens au profit de Dieu et du prochain.

Mais combien l'on se tromperait si l'on croyait que ses vertus eussent quelque chose de sec, de roide ou d'inabordable ! Ce que je voudrais surtout peindre, c'est le charme de la bienveillance universelle et de la simplicité touchante que respirait toute sa personne. Jamais homme ne réalisa mieux ce mot, qu'on ne saurait trop citer, de saint François d'Assise : « La courtoisie est la sœur de la charité. » Il avait conservé de sa vie mondaine les formes les plus gracieuses et les plus distinguées, l'urbanité la plus aimable, des façons nobles et naturelles, et, pour parler comme Saint-Simon, « cette grande politesse, noble, discernée, qui est devenue si rare et qui touche si fort. » Avec cela, la retenue la plus discrète, l'oubli de soi le plus

[1] *Tablet* du 22 décembre 1860.

constant et le plus visible, une déférence touchante pour l'âge, le sexe, le malheur, l'exil, accentuée avec des degrés d'une exquise délicatesse, selon la position de tout ce qui avait le bonheur de l'approcher; enfin une compassion douce, que la charité empêchait de dégénérer en pitié ironique pour les agitations et les préoccupations qu'il ne partageait pas.

Tout son être était comme imprégné de l'humilité la plus sincère, en même temps que d'une dignité invincible, car nul ne pouvait être tenté d'oublier auprès de lui la suprématie que lui assignait sa vertu, encore plus que son rang. La noblesse chrétienne, la chevalerie, dans la vénérable et primitive acception du mot, avec tout ce qu'il comporte d'honneur, de droiture, de délicatesse, d'intégrité sans tache, de solide et inébranlable vertu, de noble et religieuse indépendance, n'eurent jamais de personnification plus complète.

En le dérobant si jeune encore à l'amour des siens, à la confiance de ses coreligionnaires, au respect de son pays, Dieu a sans doute voulu le récompenser promptement du dévouement si actif et si pur qui avait consumé sa vie. Dans toute la force de l'âge, à quarante-trois ans, il tomba en proie à une maladie douloureuse et mortelle qui le fit languir pendant deux ans avant de l'enlever. Six semaines avant sa mort, son confesseur lui annonça que les médecins désespéraient de sa vie. Le malade ne répondit que ces mots : « Eh bien, mon « père, puisque je dois mourir, que je fasse au moins une sainte « mort ! » Et alors, s'isolant complétement de toute affaire et de toute relation en ce monde, uniquement entouré de sa femme et de ses nombreux enfants, il ne s'occupa pendant quarante-huit jours consécutifs que de se préparer à la mort. Il envoya à Rome demander au pape une dernière bénédiction ; et ce dut être pour le cœur de Pie IX une consolation efficace que de voir arriver, du sein de ce peuple qui applaudit avec une si effrayante unanimité aux perfidies sacriléges dont le Saint-Siége est victime, ce message d'un amour filial et dévoué jusque dans la mort.

Pendant ces six dernières semaines, une confession générale qui se prolongea pendant six jours d'examen et d'humiliation devant le juge tout-puissant, puis dix-huit communions, faites avec une ferveur toujours croissante, adoucirent les approches du formidable passage. Toutes les fois que le prêtre lui faisait entendre les prières de l'Église, il faisait effort sur lui-même pour interrompre les doux et plaintifs gémissements que lui arrachaient ses souffrances. Il mourut le jour de Sainte-Catherine, 25 novembre 1860, ayant à peine quarante-cinq ans. « Il s'est endormi, dit le cardinal Wiseman, « d'un sommeil paisible et suave, comme dans les bras de « Dieu. » — « Je ne crains pas d'affirmer, humainement par-« lant, » dit son confesseur, le père Faber, dans un récit qui sera certainement connu un jour, « qu'aucun saint n'a pu « mourir d'une mort plus sainte ! » La dévotion qu'il préférait pendant cette longue et dernière lutte était celle des cinq plaies de Notre-Seigneur. « C'est là, » disait-il à la duchesse, « c'est « dans ces saintes plaies que je vous retrouverai pour l'éter-« nité. » Ce fut la tête appuyée sur l'épaule de cette chère et douce compagne qu'il rendit son âme à Dieu ; mais auparavant il détacha ses mains défaillantes de l'étreinte de sa femme, et les joignit pour répéter une dernière fois, d'une voix qu'on put à peine entendre, les noms de Jésus et de Marie. Ce furent aussi les dernières paroles que prononça sur son lit de mort, dans un cachot de la tour de Londres, le 15 octobre 1595, son dixième aïeul, Philippe, comte d'Arundel, le martyr.

(*Correspondant* du 25 décembre 1860.)

FIN DU TOME SIXIÈME.

ERRATUM

Page 528, ligne 8, au lieu de : pénétrer a Luxeuil et *tenir* ainsi les derniers jours de cet antique sanctuaire,

Lisez : *ternir*.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

PREMIÈRE PARTIE.

ART.

DEUXIÈME PARTIE.

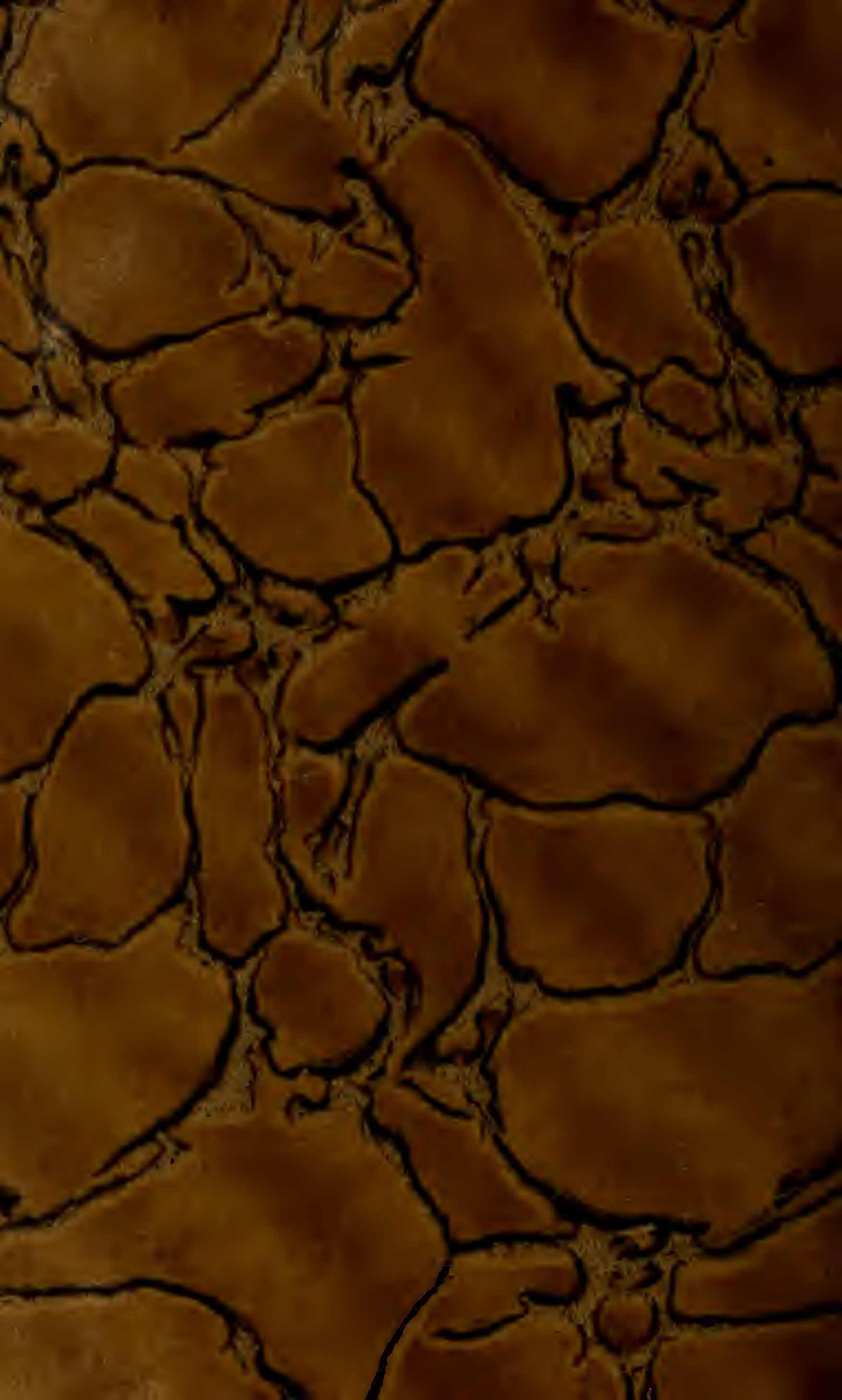
HISTOIRE ET LITTÉRATURE.

APPENDICE.

ARTICLES NÉCROLOGIQUES.

FIN DE LA TABLE.

Paris. — Imprimerie de P.-A. Bourdier et Cie, rue Mazarine, 30.




GETTY RESEARCH INSTITUTE
3 3125 01043 6968

